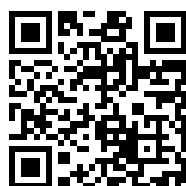

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

T. XXV.

1

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE & LITTÉRAIRE

PARAISSANT

à la fin de chaque mois

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — TOME XXV

I — JANVIER 1890

PARIS

CHEZ M. FORTUNÉ WATTELIER, ÉDITEUR
5, RUE DU CHERCHE-MIDI, 5

1890

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DERNIER AMOUR, par GEORGES OHNET. Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Il y a une foule de braves gens qui vous disent sentencieusement que la critique est aisée et l'art difficile ; et ceux qui veulent faire preuve d'érudition citent le vers célèbre et l'attribuent à Boileau ; quand ils ne le dénatureront pas toutefois, par dédain de la prosodie. Nous dirons, nous, que la critique est difficile, quand il s'agit d'émettre une opinion sévère et réfléchie sur une œuvre soigneusement travaillée, et de plus signée par un écrivain d'un incontestable talent. En effet, deux scènes, dans *Dernier amour*, gâtent tout le plaisir, tout l'intérêt qu'on pourrait avoir à lire ce livre : la première et la dernière, ou la chute et la fin de la comtesse Mina ; mais modifiez l'une, et l'autre n'a plus de raison d'être ; ou réciproquement : et le roman ne tiendrait pas debout. Cela est donc voulu de la part de l'auteur ; c'est pourquoi l'analyse rapide de cet ouvrage fera mieux comprendre les observations que nous nous proposons de faire.

I

Le comte Armand de Fontenay est nommé attaché d'ambassade à Vienne, à une époque indéterminée, toutefois à une époque où l'on ne choisissait pas nos jeunes diplomates, à la suite d'un concours : c'est pourquoi le comte est charmant, distingué, irrésistible ; ce qui n'étonnera plus personne. Il accompagne le marquis de Villenoisy, son ambassadeur, à un bal de la cour ; et là, il se fait présenter à la princesse Mina de Schwartzbourg, la plus séduisante créature qu'on puisse imaginer, et chacun sait que les Viennoises ont une réputation qui fait pâlir de jalousie bien des Parisiennes. La princesse a épousé, fort jeune, son noble mari, qui possède quelques vingt ans de plus qu'elle, sans compter les années de campagne, qui comptent double : le prince a compris qu'il lui fallait conquérir, comme père et non comme époux, le cœur de sa trop jeune compagne ; et il se renferme, avec une abnégation merveilleuse, dans ce rôle de père noble,

convaincu qu'il ne saurait être un père de comédie; l'avenir le lui apprendra.

En effet, la princesse, qui a su résister aux témoignages d'une ardente passion que lui prodiguent ses compatriotes et les plus distingués représentants de la colonie étrangère, ne tarde pas à s'éprendre de ce jeune Français, dont l'élégance l'emporte sur la morgue raide des plus glorieux Teutons. Après le nombre d'incidents réglementaires et à la suite d'une aventure où Armand de Fontenay se conduit en galant chevalier, la fière Mina oublie qu'elle est princesse de Schwartzbourg, pour se rappeler seulement qu'elle est femme, jeune, belle et aimée... Tout finit par se savoir, à Paris, comme à Vienne : or, un beau soir, elle est surprise par un des jeunes seigneurs qu'elle a évincés ; celui-ci se fâche, bien que cela ne le regarde pas : mais c'est un Teuton, et ces gens-là savent que la force prime le droit ; il menace la princesse de faire une esclandre... Mais Mina fera appel aux sentiments paternels du prince ; elle lui racontera, avec le torrent de larmes obligatoires, toute l'étendue de son, ou plutôt de leur malheur ; et le prince prendra la chose en philosophie, qui sait que le bonheur n'est pas de ce monde ; il poussera la condescendance jusqu'à donner une forte leçon au gentilhomme Teuton, et se contentera d'exiger le départ d'Armand pour la France, sans esprit de retour. Ces choses faites, il n'aura plus qu'à aller rejoindre ses nobles ancêtres dans un monde meilleur ; et en vrai paladin, il meurt en pardonnant à sa femme, de n'avoir pas su attendre qu'elle devint veuve, ce qui ne pouvait tarder.

Tel est le prologue : j'aurais bien mieux aimé que la princesse eût la patience d'attendre et j'eusse préféré que M. Ohnet eût créé un fort refroidissement au vieux prince pour que tout le monde fût satisfait et que l'honneur demeurât sauf.

II

Il est évident que la princesse, devenue libre, épouse Armand ; et l'hôtel de Fontenay-Cravant devient une des maisons de Paris où se rencontrent toutes les aristocraties, où se passent les fêtes les plus merveilleuses, où règnent la mode et le bon ton. Cette vie heureuse dure pendant plusieurs années ; mais la comtesse Mina, du même âge que son mari, s'aperçoit que ses cheveux grisonnent, que son front se ride, que sa beauté s'épaissit, tandis qu'Armand résiste d'une façon insolente à toutes les atteintes du temps.

Sur ces entrefaites, une cousine, que personne n'a jamais vue, arrive d'Amérique; et forcée par des questions d'intérêt à avoir des relations avec son cousin Armand, mais désireuse de ne pas se retrouver avec d'autres parents, qui ont eu de graves torts envers sa mère, elle garde un imprudent incognito, et n'en continue pas moins à recevoir, avec grand plaisir, les visites respectueuses de l'époux de Mina. Or la comtesse, qui sait par expérience combien Armand est inflammable, tient fort à conserver un bien qu'elle a acquis par un sacrifice, tel qu'une vulgaire bourgeoise en pourrait hésiter pendant quatre-vingt-dix ans. Elle a conçu des soupçons à la suite d'une soirée donnée en son hôtel; (cette scène est finement conduite et bien contée); bref, elle arrive à savoir la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité.

La comtesse, qui sait prendre son parti, (on l'a vu déjà) n'hésite pas en cette occurrence: elle introduit chez elle sous son nom et avec son titre de parente, M^{lle} Andrimont... On comprend que l'amour du toujours trop jeune Armand se développera au contact journalier de cette beauté exotique et que M^{lle} Andrimont subira l'influence fatale. Je passe sur les détails et les épisodes de ce récit qui remplit tout un volume et j'arrive au dénouement. M^{lle} Andrimont, une bourgeoise, et Armand, retour d'âge, résistent à la passion qui les dévorent. Mais il faut, à un moment donné, qu'une séparation ait lieu; et M^{lle} Andrimont, comme jadis Armand a quitté Vienne, s'exile de la France, et s'en va en Écosse, tandis que le ménage de Fontenay se réfugie, morne et désolé, dans un château.

Là, Armand devient morose, hypocondriaque, est pris par une maladie de langueur, malgré les efforts, les larmes de la comtesse, toujours passionnée. Ce névrosé, qui n'a pas une idée sérieuse dans la tête, et qui est incapable d'un travail quelconque, fût-ce faire de la tapisserie, s'en va droit au tombeau, ce qui désole son épouse adorée. Que tenter alors? Étant donné le personnage, il est impossible de le renvoyer à ses chères études, encore moins de le contraindre à en entreprendre de nouvelles: pourrait-on le faire nommer président du comice agricole, et l'inciter à aller augmenter le nombre des hommes d'État qui nous gouvernent au Palais-Bourbon? Il n'y faut pas songer: l'amour de Lucie Andrimont l'a affolé; et il ne porte pas même une blouse, comme un mineur; quoiqu'il le soit, du reste, par son intelligence. Donc, la comtesse reprendra un parti, mais héroïque; elle écrit à M^{lle} Andrimont, attend que sa — cousine — ait eu le temps de débarquer, avale une fiole de laudanum, (Sydenham ou Rousseau, ad. libit.) et meurt... Le comte pourra épouser Lucie: ils seront heureux et auront beaucoup d'enfants.

III

Le croira-t-on ? Quant à moi, j'en doute. Cette fin est particulièrement déplaisante, parce qu'elle est hors même des sentiments de convention que l'on a coutume de prêter aux héroïnes de romans. La princesse s'est donnée et la comtesse s'offre en holocauste : de là le commencement et la fin ; faute et expiation ! Mais alors, que faites-vous de la vie éternelle et du jugement dernier ?.....

J'ai eu l'occasion de parler, en cette Revue, de *Fort comme la mort*, par M. Guy de Maupassant. Là, un peintre qui aime la fille de sa meilleure et de sa plus vieille amie, se jette sous les roues d'un omnibus, afin de ne pas faillir à l'honneur, ou plutôt à certaines convenances sociales : il *se périt*, comme une vulgaire blanchisseuse, mais il ne laisse pas sa place à un autre. Si l'on admet le réalisme moderne, c'est logique, c'est vrai. Mais cette épouse, très pieuse ; cette femme, très aimante, qui s'empoisonne pour permettre à son volage mari de convoler, où avez-vous vu cela ? Dans les tragédies, en vers alexandrins, où tous les personnages ont du sang de demi-dieux dans les veines ? Soit ! Mais dans notre société décadente, alors qu'il s'agit d'une femme qui *sait son monde*, vous me la bâillez belle !... L'abbé Galland, dans ses *Mille et une nuits*, le bonhomme Perrault, dans ses *Contes*, pourraient nous faire accepter de semblables dévouements. Jamais pareille aventure ne pourrait arriver dans notre temps où les tragédies sont écrites en prose : je comprends que la comtesse ne lance par un bol de vitriol à la figure de Lucie, parce qu'elle ne saurait, sans se compromettre, entrer dans la boutique d'un épicier, mais alors qu'elle devienne folle, qu'on la fasse interner à Ville-Évrard ; et je comprendrai qu'elle avale sa fiole, dans un accès de fièvre chaude.

Je demanderai, en outre, à M. Ohnet de vouloir bien me prêter les merveilleuses bésicles à l'aide desquelles il a vu toutes ces choses dans le monde où nous avons le malheur, ou le bonheur de vivre. Car, notamment je serais heureux de découvrir dans le firmament où brillent les étoiles du *high-life* toutes ces duchesses, ces comtesses, sans compter les baronnes, qui ont pour amants des peintres qui leur permettent de passer sans ennui leurs soirées, quand leurs maris sont au club ; ou des attachés d'ambassade, qui payent les notes de leur couturier. Qu'à des écrivains vulgaires qui confectionnent, à tant la ligne, le grand roman, dit populaire, et choisissent leurs modèles dans les *salons* des brasseries, nous racontent ces histoires ; rien de mieux. Mais M. Ohnet, un homme de bonne compagnie, un écrivain de talent !.....

Il a donc oublié son meilleur ami, *le Maître de forges*; celui-là lui avait tracé une route large, commode, et bien ferrée : il faut suivre ce bon chemin. On me répondra que M. Ohnet est le châtelain du *château des Abysses*, et qu'on ne parvient en sa seigneuriale demeure que par d'étroits sentiers. Soit ! mais qu'il laisse prendre ces sentiers, pourvus de larges ornières, aux invités importuns ; et qu'il suive, lui, l'avenue magistrale que fréquentent ses amis de haute marque, ceux qui épousent les princesses avant la lettre, et qui ne les lâchent pas pour une danseuse ; ou pour une cousine, fût-elle d'Amérique.....

MAURICE PUJOS.

RIMES CLÉRIQUES. Histoires et légendes, par l'abbé LUDOVIC BRIAUT
Un volume in-12 de 268 pages. Paris, sans millésime. Prix :

Le titre est fier comme un défi : l'auteur est de taille à le jeter à la critique, car il y a dans ses chants, une verve, une facilité, une bonne et franche gaité, une élégance et une distinction qu'on chercherait en vain chez la plupart de nos poètes à la mode.

A ceux qui pensent :

Qu'il faut, pour composer des vers
Avoir la cervelle à l'envers.

Le bon curé répond :

Bossuet qui pensait autrement,
En composa des myriades,
Et Fénelon, esprit charmant,
Bien des fois se surprit rimant ;
Étaient-ce des cerveaux malades ?

Après ces petits hommes-là,
Honneur de la langue française,
Je puis bien me passer cela :
Faire des vers par-ci, par-là,
Et les chanter tout à mon aise.

Donc, aujourd'hui comme autrefois, .
Parmi les gazons et les mousses,
J'aime à rimer au fond des bois,
Dût dame critique aux abois
Mettre tous ses chiens à mes trousses !

Il n'y a rien qui sente la décadence dans ce charmant volume : c'est notre bonne vieille langue poétique, adaptée à des idées neuves et saines, c'est la grâce facile de Gresset, avec l'exquise délicatesse des sentiments et des images qui conviennent à la plume d'un prêtre. Nous voudrions citer ; mais comment choisir ?

Que de jolies choses finement dites dans la description du Presbytère et de l'Église dont la pauvreté extrême fait le désespoir du bon curé !

La voûte, sorte de soupente,
Est faite de bois vermoulu ;
A travers on voit la charpente
Et même un peu le ciel à nu.

Tout est peint de cette façon, depuis la porte jusqu'au sanctuaire, où

Sur l'autel un grand Christ se penche,
Si beau, si résigné, si doux
Qu'on croit sentir, sous sa chair blanche,
Son cœur encor battre pour nous.

Black et Bichette, le chien et la jument de l'humble curé, ont chacun leur portrait tracé de main de maître. Nous citerons deux fragments de strophes seulement qui perdent de leur effet en étant détachés de l'ensemble :

La voyez-vous passer, l'œil en feu, ma cavale ?
La crinière agitée, ainsi qu'un flot mouvant,
Elle hennit d'orgueil, car elle est sans rivale
Pour dévorer l'espace et pour fendre le vent.

Va mon hirondelle
Rapide et fidèle,
Vole à tire d'aile
Par monts et par vaux...

.

Courage, courage !
Sur notre passage,
Les vents, faisant rage,
Hurlent, éperdus.
Vole, vole, vole,
Que les fils d'Éole,
Dans leur course folle,
Par toi soient vaincus !

Ces premières pages qui font entrer le lecteur dans l'intimité de l'auteur, inspirent pour lui une irrésistible sympathie, et son œuvre prend alors un charme nouveau : c'est un ami qu'on écoute et qu'on est heureux d'applaudir.

Nous voulions citer la gracieuse histoire de Jean Gagneux, intitulée *Biographie* ; mais bien qu'elle nous ait paru très courte en la lisant, nous voyons qu'elle prendrait deux pages entières, et l'espace nous est mesuré. Nous devons même renoncer à analyser rapidement ces charmants petits poèmes qui se terminent par les mâles et patriotiques accents intitulés : *les Lamentations de la France*.

Si nous sommes bien informés, le bon prêtre qui nous a procuré une si délicieuse lecture, se propose de consacrer à la restauration de sa pauvre église le bénéfice qu'il pourrait retirer de son livre : c'est un motif de plus pour lui souhaiter tout le succès qu'il mérite.

AUGUSTE CARION.

UNE PETITE SAUVAGE. par MARGUERITE LEVRAY. Un volume in-18 Jésus de 275 pages. Prix : 2 francs

Ce n'est point l'histoire d'une petite sauvage du Nouveau-Monde ou de ces fies perdues de l'Océanie. Il s'agit d'une jeune fille d'un coin paisible et arriéré de la Vendée et plus que tout cela oublié des constructeurs de chemins de fer.

Avec votre permission, je vais vous la présenter.

« C'était une mince et brune fillette, avec un teint pâle, des narines mobiles et des yeux presque trop grands, orangés, parsemés de paillettes d'or comme ceux du lion du Sahara : ces yeux-là éclairaient étrangement cet étrange petit visage dont l'expression fière et hardie n'était pas atténuée par la naïve douceur de l'enfance. Pas la moindre grâce dans cette attitude résolue, dans ces formes maigres, dans cette taille longue et sans souplesse, serrée dans un fourreau étroit. »

— Renée, c'est le nom de l'héroïne, a perdu sa mère en naissant. Son père, M. Gerbellier, épouse une seconde femme, longtemps après la mort de la première. Mais le grand-père, M. de Prilay, est froissé de ce mariage, il s'empare de Renée, la garde avec lui et entretient dans ce cœur d'enfant l'aversion pour la seconde mère devenue bientôt veuve avec une petite fille, sœur de Renée.

L'aïeul et l'enfant habitent Aprevent — le bien nommé —. Assise sur la hauteur, la maison du maître s'élevait lourde et carrée, avec de larges fenêtres ornées de contrevents peints en vert, et un toit termine par deux

poivrières que surmontaient des girouettes jadis dorées. Le luxe et la rusticité s'y coudoient sans vergogne.

Ils vivaient là tous deux, la jeune fille et le vieillard à l'œil vif, au teint vermeil, à l'air jovial. La même indomptable volonté qui se lisait dans les yeux sombres de l'enfant se retrouvait dans l'œil clair de l'aïeul. Les lèvres s'appuyaient fortement l'une sur l'autre par un inconscient mouvement de ténacité, les narines frémissaient, signe de violence naturelle. A première vue le grand-père et l'enfant ne se ressemblaient pas ; mais une observation attentive découvrait entre eux mille similitudes.

Tels sont les habitants d'Aprevent. Ajoutons Victoire, la nourrice de Renée, qui gâte l'enfant autant et plus que le grand-père, Julot, le palefrenier de Malek, le cheval favori de Renée, et Valentin le pauvre idiot, qui trouve chaque jour au château l'écuellée de soupe et un abri dans l'étable.

Renée domine son grand-père dont les idées en éducation sont des plus étranges. Il croit sage de laisser les jeunes arbustes se développer en liberté, ils en acquièrent plus de vigueur. Quant à l'instruction, il avait le temps d'y songer, il ne voulait point faire de Renée un bas-bleu. L'important c'était la santé.

Aussi Renée ne sait-elle que faire avec Malek, son beau cheval arabe, des courses échevelées et franchir d'un bond les obstacles, tuer lièvres et lapins, grimper sur les arbres comme un garçon. Elle connaît ses lettres, assez pour pouvoir lire à peu près ; elle est bien embarrassée pour écrire. Toutefois, elle sait son catéchisme comme pas un enfant, et c'est de tout son cœur qu'elle prie Dieu soir et matin et le dimanche à l'église où la conduit Victoire.

Au milieu de cette vie de garçon, la première communion arrive. Renée s'y prépare comme un ange sous la direction de la bonne sœur qui fait l'école au bourg. Même elle s'impose la tâche dure, excessivement pénible pour elle, d'aller chaque jour à l'école pendant les deux mois qui précèdent le grand jour ; et cela pour obtenir de Dieu la conversion de bon papa. Elle a appris en effet, un jour, par hasard, que son grand-père était loin de vivre en bon chrétien.

Peu de temps après la première communion, M. de Prélay est frappé d'apoplexie. On le trouve sans connaissance. Renée appelle le prêtre, le médecin, la sœur, et elle prie, la petite Renée, pour que le bon papa recouvre, au moins pendant quelques instants, sa connaissance afin qu'il se réconcilie avec le bon Dieu.

Les pleurs et les prières de Renée sont exaucées, l'aïeul meurt en vrai chrétien. Cependant l'abbé Emmanuel, oncle de Renée, est désigné par le

testament de M. de Prélai comme tuteur de Renée, C'est une lourde tâche que celle qui lui incombe. Il faut faire en entier cette éducation tronquée.

Mais l'oncle Emmanuel est une de ces natures où s'allient l'énergie de la volonté et la douceur de la persuasion.

Il entreprend de transformer cette nature sauvage et d'en faire une âme d'élite. Il confie donc Renée à sa seconde mère, M^{me} Gerbellier, femme forte et chrétienne et à une jeune cousine, Marie, qui est la douceur, la patience et le sacrifice personnifiés.

La tâche est rude et longue, car la résistance est opiniâtre chez la petite sauvage; mais le dévouement et la charité ne sont pas moins tenaces chez Marie et sa tante.

La grâce de Dieu triomphe après bien des mois, et Renée devient une seconde Marie.

Dans ce livre, tout est simple; point de grands coups à effet. C'est le cours ordinaire de la vie avec ses joies, ses tristesses, ses épreuves et ses deuils, dans une famille chrétienne où Dieu occupe la grande et large place d'honneur et où le sacrifice est à l'ordre du jour, parce que l'on s'aime véritablement.

Nous pouvons assurer à la petite sauvage le plus sympathique accueil, bien plus on s'attachera à elle et elle sera aimée partout où elle se présentera.

C.-A. PERDEREAU.

LA MER TERRITORIALE, par JOSEPH IMBART LATOUR, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris. Un volume grand in-8° de 330 pages. Paris, 1889. Prix : 8 francs

La mer territoriale est un sujet qui a une grande importance, et dont l'intérêt est considérable. A l'heure actuelle le droit des gens d'une façon générale, et spécialement le droit public maritime international attirent l'attention des publicistes et des jurisconsultes qui cherchent à dégager les principes de cette science et à la codifier. On veut éviter les nombreux conflits qui surgissent entre les États et entraînent des difficultés diplomatiques; on essaie tout au moins de favoriser la solution de ces conflits.

L'Académie des sciences morales et politiques a mis au concours l'étude de la mer territoriale, et récompensé le mémoire de M. Imbart Latour. Cet auteur s'est livré à un travail consciencieux, et a étudié en détail toutes les matières qui se rattachent à cet important sujet; il a su également tenir compte de toutes les publications nouvelles, de tous les documents intéressants qui se rattachent à cette question.

Dans une première partie il examine d'abord la nature du droit de l'État sur la mer territoriale, — s'agit-il d'un *dominium*, d'un *imperium*, ou d'un droit *sui generis*? — il recherche son origine philosophique et détermine l'étendue de cette mer. Puis il parle des ports et rades, des embouchures de fleuves et des golfes, des mers enclavées et des détroits. Il étudie en détail le régime applicable aux canaux de Suez et de Panama.

Dans une deuxième partie M. Imbart Latour recherche quels sont les droits de l'État sur la mer territoriale, et par cela même examine les questions relatives à la pêche côtière, au cabotage, à la police de sûreté, à la police sanitaire, à la douane et à la police de navigation ainsi qu'aux abordages. Puis il étudie le cérémonial maritime et le droit de juridiction dans les eaux territoriales.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée aux modifications résultant de l'état de guerre, et notamment à la neutralité, au blocus et au droit de prise.

Enfin dans des conclusions rapides l'auteur a su dégager les principes qui ressortent de cette étude.

L'exposé des matières prouve l'étendue et l'importance de ce travail. L'ouvrage de M. Imbart Latour est essentiellement théorique et pratique; il s'adresse à tous, aux publicistes qui s'occupent de science pure et abstraite, aux économistes, aux fonctionnaires et aux officiers de la marine. Nous ne doutons pas qu'il soit lu avec intérêt, et que le public lui fasse un accueil aussi favorable que l'Académie des sciences morales et politiques.

OUTIS.

LES GIRONDINS, LEUR VIE PRIVÉE, LEUR VIE PUBLIQUE, LEUR PROSCRIPTION ET LEUR MORT,

par J. GUADET, neveu du représentant. Nouvelle édition. Paris, 1889. Un volume in-12 de xv-456 pages.

Prix : 4 francs

Nous respectons le sentiment de l'amour de la famille qui a inspiré cette apologie des Girondins au descendant de l'un des plus remarquables d'entre eux; mais nous ne pouvons partager les illusions de l'auteur. Les documents historiques accumulés depuis quelques années, les révélations des Mémoires privés et le dépouillement de nos archives, les aveux mêmes d'écrivains révolutionnaires éminents, ont fait la lumière sur la lamentable histoire de la Révolution, et la responsabilité de ses attentats pèse sur les Girondins comme sur les Montagnards. Cette écrasante responsabilité s'étend à tous ceux qui ont encouragé, dès son principe, en 1789, le

mouvement révolutionnaire dont tous les crimes de la République ne furent que la conséquence logique : l'esprit élevé de M. de Bonald avait aperçu de bonne heure cette vérité, et il l'avait formulé, avec cette vigueur, cette netteté d'expression qui le caractérise : « 89 devait produire 93 et la produirait encore. »

Ce qui se passe de nos jours le prouve. Nos hommes du centre avec leurs velléités de résistance aux ardeurs de l'extrême-gauche, rappellent la situation des Girondins devant les Montagnards, telle qu'elle est définie par l'auteur dans sa conclusion dont nous citons les lignes suivantes, (en faisant nos réserves sur la trop belle part faite aux Girondins).

« Les Montagnards, dit l'auteur, rapportaient tout à l'État, les enfants appartenaient à l'État avant d'appartenir à leurs parents ; la propriété était une concession de l'État qui pouvait conséquemment la reprendre. Ils marchaient au *communisme*. Les Girondins croyaient que l'État ne doit exister que dans l'intérêt des individus, pour leur garantir le plus d'indépendance, de sécurité et de bonheur possible ; ils honoraient et respectaient la famille ; ils regardaient la propriété comme inviolable.

« Les Montagnards disaient de la manière la plus absolue : tous les hommes sont égaux ; les Girondins, au contraire, comprenant que le nivellement absolu, cette égalité chimérique ne peut servir de base à un gouvernement stable, voulaient élever le peuple autant qu'il pouvait se faire, afin de le préparer aux fonctions qu'ils ouvraient devant lui, mais en conservant aux vertus, aux talents, la prééminence qui leur est due. »

Ces derniers mots renferment l'aveu de l'absence, chez les Girondins, des principes nécessaires pour s'opposer efficacement aux conséquences de cette égalité chimérique inventée par Rousseau et devenue la base fondamentale de tout le système révolutionnaire, qui mène nécessairement à l'anarchie.

Comment baser une hiérarchie sociale sur la vertu ? Qui en sera juge ? Et comment tomber d'accord sur ce qui est vertueux, quand on discute sur la notion du devoir ? Du moment qu'on admet la théorie de l'athéisme politique, c'est-à-dire le régime de « la loi athée », (soutenue par les plus modérés de l'école révolutionnaire et proclamée à la tribune par l'école libérale, même sous la Restauration), la notion du devoir disparaît, car la loi n'a son principe comme sa sanction qu'en Dieu seul. C'est ce que reconnaît formellement un écrivain qui n'est suspect assurément ni de royalisme ni de cléricalisme. Pierre Leroux dans son livre d'*Une Religion naturelle et du culte*, pp. 23, 24, 25, on lit : « Je vous dis que l'homme a un besoin naturel de religion et de culte, et qu'il est religieux par nature,

comme il est raisonnable et sociable par nature, ou plutôt encore qu'il est religieux parce qu'il est raisonnable..... Il faut reconnaître, avec Cicéron, que la religion a été et est *nécessaire* pour ENGENDRER et MAINTENIR le droit parmi les hommes. « En vérité, dit Cicéron, je ne sais si la piété envers la Divinité étant effacée, il peut subsister parmi les hommes quelque bonne foi, si toute société n'est pas détruite, et s'il reste aucun principe à la justice. »

« Ailleurs, dit toujours P. Leroux, Cicéron nous apprend que c'était le sentiment des Platoniciens, des Stoïciens et de tous les sages de l'antiquité, que la loi n'a pas été une invention de l'esprit humain, mais qu'elle est quelque chose d'éternel, c'est-à-dire une manifestation de la sagesse de Dieu dans le gouvernement du monde, et qu'elle a pris naissance dans la pensée divine. *De leg.* lib. I et II et de *Fin.* lib. IV ».

Voilà ce qu'oubliaient les Girondins, comme tous les fanatiques de la *Déclaration des droits de l'homme*. Ils ont été victimes de l'erreur qu'ils avaient soutenue et propagée.

On conçoit qu'un neveu soit aveuglé par ses affections de famille, mais l'impartiale et inexorable histoire maintiendra son arrêt contre les Girondins emportés par la tempête qu'eux-mêmes avaient suscitée.

Cette apologie renferme quelques documents qui la feront consulter par ceux qui font une étude spéciale de l'histoire de la Révolution.

I. CARNO.

MARIE STUART, *l'Œuvre puritaine, le Procès, le Supplice*, par le BARON KERVYN DE LETTENHOVE. Deux volumes in-8° de vii-460 et 536 pages. Paris, 1889. Prix : 15 francs

On sait la place qu'occupe parmi les auteurs contemporains, M. le baron Kervyn de Lettenhove, président de la commission royale d'histoire de Belgique et membre correspondant de l'Institut. Son savant et émouvant ouvrage vient couronner le grand travail de réhabilitation qui est l'honneur de notre siècle.

Nous avons rendu compte, dans cette Revue, des études remarquables qui ont vengé la mémoire de la sainte reine d'Écosse des calomnies odieuses répétées avec tant de complaisance par tous les écrivains protestants ou impies, et admises trop légèrement par la plupart des catholiques.

Marie Stuart, grâce aux longues et patientes recherches dans les archives de l'Angleterre et de l'Espagne, a vu se dissiper ces nuages par lesquels les puritains et leurs apologistes s'étaient efforcés d'obscurcir sa mémoire, afin d'atténuer l'odieuse de leurs longues persécutions et de leur régicide.

M. le baron Kervyn de Lettenhove omet toute la suite des malheurs de son héroïne, pour concentrer l'attention des lecteurs sur la haine des puritains accusateurs et bourreaux de la reine catholique, et sur les péripéties et les circonstances les plus détaillées du procès monstrueux et du supplice qui en fut le dernier acte.

Selon la méthode rigoureuse des grands historiens de notre époque, l'auteur s'efface, pour faire entendre et montrer en action les témoins et les personnages contemporains. En liant, avec beaucoup d'art, ces attestations historiques, l'auteur reconstitue les scènes du procès et de la mort de la sainte reine d'Écosse. On assiste à ces interrogatoires où éclate d'une part l'astuce, l'hypocrisie, le fiel des puritains ; de l'autre, le calme majestueux, la prudence et la noble fierté de la royale victime.

Le récit de la mort surtout est un chef-d'œuvre. Cette mosaïque de citation historique s'agence de façon à peindre avec le plus vif coloris, un tableau animé où tout revit : les lieux, les décors, les personnages, leurs mouvements, leurs émotions.

La simplicité pleine d'art du récit s'élève au sublime et s'y maintient sans efforts. Ce livre est un chef-d'œuvre qui restera : c'est le dernier mot sur la fin de cette aimable et pieuse reine. Il n'y a plus maintenant qu'à attendre le jour où, sur cette tête tranchée par la hache du bourreau, en haine de la foi catholique, l'Église fera briller l'auréole des saints.

AUGUSTE CARION.

LETTRES DU DUC D'ORLÉANS, publiées par ses fils le COMTE DE PARIS et le DUC DE CHARTRES. Un volume in-18 de xi-337 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Notre jeunesse s'est passée à combattre la monarchie de Juillet, avec toute l'ardeur de notre âge. Le journal dans lequel nous faisons nos premières armes, a eu plus d'une douzaine de procès en cour d'assises, tous soutenus avec beaucoup d'entrain, et aboutissant à de glorieux acquittements par le jury.

Nous concevons donc, mieux que beaucoup d'autres, les hésitations, les froideurs d'anciens légitimistes et d'excellents catholiques, au moment de la mort prématurée du comte de Chambord, et c'est à ce point de vue que nous voyons, avec une vive satisfaction, la publication que nous venons de parcourir. Elle est propre à dissiper bien des préventions, et elle pourra rallier à la cause de M. le comte de Paris une foule de gens de bonne foi qui ont, à juste titre, une souveraine aversion pour tout ce qui respire l'esprit révolutionnaire.

Le duc d'Orléans, dans ces lettres intimes, fait preuve d'un esprit juste et observateur. Il met le doigt sur la plaie, en montrant, dans l'action des sociétés secrètes, la cause des erreurs de l'opinion publique et le ferment qui agite, dans les grands centres, la masse des déclassés, des ambitieux de bas étage et des esprits brouillons.

La fameuse recommandation du testament, si habilement exploitée, se trouve singulièrement atténuée par le contexte qui nous montre combien le duc d'Orléans tenait à ce que son fils fût un prince catholique. Le soin mis par les fils à expliquer, dans la préface, combien leur père était ennemi de l'esprit révolutionnaire et partisan du principe d'autorité, atteste l'heureux résultat de l'éducation qu'ils ont reçue. Ils ont grandi dans les vrais sentiments de la monarchie française, catholique avant tout et respectueuse des libertés de notre antique constitution.

Si quelque lecteur chagrin pouvait encore conserver des préventions fâcheuses sur ces esprit monarchique et religieux du père, nul ne peut désormais, sans injustice, avoir la moindre défiance au sujet de la doctrine et des principes de ses deux fils.

Aux catholiques fervents, il nous est permis de parler de révélations dont l'authenticité est garantie par la science éclairée de ceux qui les publient avec l'approbation ecclésiastique. Or, dans un livre très pieux, édité par M. l'abbé Janvier, doyen du chapitre de Tours et Directeur des prêtres de la Sainte-Face, (lequel livre se vend au monastère du Carmel, comme il est marqué sur la couverture), nous avons trouvé le témoignage le plus éclatant de la bonne foi du duc d'Orléans, et de la sincérité, devant Dieu, de ses sentiments religieux.

Une carmélite de Tours, la sœur Saint-Pierre, favorisée de grâces extraordinaires, et morte en odeur de sainteté, à l'époque où le siège de saint Martin était occupé par Mgr Morlot, depuis archevêque de Paris et cardinal, a laissé le récit naïf de sa vie écrit par elle-même ; c'est ce manuscrit qui a été publié par le docte et respectable doyen du chapitre de Tours, avec approbation longuement motivée de l'Ordinaire.

La mort presque subite du duc d'Orléans parut au Carmel de Tours, comme un peu partout, un signe de la vengeance céleste ; on crut voir un châtiment de Dieu dans cette mort foudroyante. La bonne sœur qui prêtait peu d'attention aux nouvelles du monde, n'avait apporté au récit de ce malheur qu'un esprit distrait, et elle ne s'en préoccupa nullement. Mais voici ce qui survint peu de temps après ; nous citons textuellement, en abrégeant beaucoup.

« Un dimanche matin, écrit la sœur, je faisais mon oraison ordinaire ;

je n'avais aucune pensée au sujet du duc d'Orléans, dont j'avais vaguement appris l'accident; je n'avais pas même songé à prier pour ce pauvre prince. Pendant l'office, j'ai senti tout à coup, par une vive impression, que son âme souffrait en purgatoire et qu'il fallait la secourir. Je me sentis toute portée vers cette âme souffrante. Ayant fait pour elle la sainte communion, Jésus m'inspira d'offrir aussi pour elle, à son divin Père, tous ses mérites infinis,.... tout ce qu'il a souffert lorsqu'on l'a couronné d'épines. »

Le 20 mars, la sœur écrit à la mère prieure : « Voilà que je touche à la fin de la quinzaine de jours que vous m'aviez permis d'offrir à Dieu en faveur de l'âme qui m'occupe... La fête de notre Père saint Joseph approchait, je m'y suis disposée par une neuvaine, suppliant ce grand saint d'obtenir de Dieu la délivrance désirée... Notre Seigneur me fit sentir que je devais offrir à cette intention la sainte communion que j'allais faire, (le 19 mars). J'ai intercédé pour le prince de toutes les forces de mon âme et de toute l'affection de mon cœur. Depuis ce jour, je ne suis plus inquiétée; je ne puis plus dire que le *Laudate*. »

Trois ans après, le 26 avril 1846, la pieuse carmélite écrit :

« Après la sainte communion Notre Seigneur m'a dit : Regardez, voilà celui pour lequel vous avez prié... Je voyais, par une vue intellectuelle, cette âme à côté de Jésus... elle me dit alors : C'est à la sainte Vierge que je dois mon salut; quand j'ai été traduite devant le tribunal de Dieu, j'ai été couverte des mérites infinis de Jésus-Christ, et c'est par la protection de saint Joseph que je suis sortie du purgatoire. — Oh ! âme trop heureuse, lui ai-je dit, priez pour la France, priez pour moi. — Il ajouta : Je règne maintenant avec Jésus-Christ; je suis couronné dans les cieux. » Je lui dis : « Je sais que la bonté de Dieu est bien grande; cependant je n'osais penser que vous fussiez déjà entré dans la gloire, mais j'ai compris que c'est un chef-d'œuvre de la miséricorde divine (1). »

Cette révélation fut mise, comme toutes les autres, sous les yeux de Mgr Morlot, qui crut devoir en informer la reine Marie-Amélie, si justement inquiète au sujet du salut éternel de son fils.

Pour la masse des esprits mondains, qui vivent trop terre à terre pour comprendre les choses du ciel, tout cela les passe : ils ne sauraient s'élever jusque-là; l'Écriture le dit : « L'homme animal ne comprend pas les choses de Dieu. » Mais pour les catholiques fervents et éclairés, est-ce trop leur demander que de les presser de faire taire leurs antipathies et leur haine, devant les témoignages de la sollicitude de la sainte Vierge ainsi que de

(1) *Vie de la Sœur Saint-Pierre*, p. 194 à 202.

saint Joseph, et de la bonté miséricordieuse du Seigneur envers le chef de la famille royale d'Orléans?

Un pareil livre se recommande suffisamment par son titre : il a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses.

AUGUSTE CARION.

NOUVELLES FABLES, par CLOVIS LAMARRE. Un volume in-12
de vii-214 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Nous avons rendu compte des premières fables du même auteur. Ce nouveau volume ressemble en tout au précédent. M. Clovis Lamarre n'entend pas la fable comme La Fontaine ou Florian : ce sont des compositions beaucoup moins naïves et rimées avec une trop grande facilité, de façon que cela se rapproche absolument du ton de la prose la plus simple. Au surplus le lecteur en jugera lui-même d'après une de ces fables prises au hasard ; comme le talent de l'auteur est fort égal, nous pouvons dire *ab una disce omnes*.

LES FALBALAS

Rosette, la petite brune,
En tout grosse comme une prune,
Voit avec mécontentement
Son peu de développement.
Dans l'espoir de donner figure
A sa misérable tournure,
Et pour ajouter quelque point
A son trop chétif embonpoint
Elle éleva tout autour d'elle
Une si large citadelle
De jupes et de falbalas
Que dedans on ne la voit pas.

Tel, dans une joute oratoire,
Jean cherche à tromper l'auditoire.
Il sait qu'en son raisonnement
Ne brille pas le jugement ;
Il voudrait par son éloquence
Cacher son manque de science.
Il monte alors sur ses ergots,
Recourt à l'ampleur des grands mots ;
Mais sous l'enflure de la phrase,
Sous les falbalas de l'emphase,
L'idée a disparu si bien
Qu'à son discours on n'entend rien.

Généralement, ces pages rimées sont innocentes ; il faut excepter le récit de la bévue d'un ami qui a choisi pour maîtresse entretenue son ancienne cuisinière, sans la reconnaître (ce qui passe les bornes du vraisemblable). Ce qui est bien pire, c'est que l'auteur ne trouve à blâmer dans son ami que la sottise de ne pas avoir corrompu cette pauvre fille quand elle était encore vertueuse.

Lorsqu'elle était sa bonne et le servait à table.

Puisqu'en ce temps du moins, pure encore de tout acte

Elle avait su garder son innocence intacte.

Mais vois comme ton cœur s'est sottement épris,

De Margot à présent tu n'as plus qu'un débris.

Cela se trouve sous le titre *l'Antiquaire et le vase*, parce que ce singulier apologue débute par la longue histoire de l'ânerie d'un antiquaire qui a recueilli et placé, parmi ses pièces les plus précieuses, les fragments d'un vase de nuit, cassé par son valet de chambre qui les avait ensuite enfouis profondément dans un camp romain (lequel camp se trouvait fort à propos sous les fenêtres de son maître, à ce qu'il paraît).

La morale s'adresse au jeune homme, l'auteur lui recommande de bien choisir ses maîtresses. Jeune homme, lui dit-il :

Pense à mon antiquaire, à l'amant de Margot,

Crains de leur ressembler et d'agir comme un sot

C'est de la morale ultra-libre, comme on voit. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas trouvé un sage et sincère ami pour lui dire au sujet de cette pièce, le mot d'Alceste : Franchement, elle est bonne à mettre au cabinet.

DUCIS.

L'APOCALYPSE ET SON INTERPRÉTATION HISTORIQUE

par H. CHAUFFARD, ancien magistrat. Deux volumes in-12. Prix : 8 francs

Il y a dans l'Apocalypse : 1^o une vision, la vision du Fils de l'homme avec sept flambeaux, qui sont les sept églises d'Asie et ses sept astres, qui sont les sept anges ou évêques de ces églises ; 2^o sept épîtres adressées par Jésus-Christ aux sept églises d'Asie : Églises d'Éphèse, de Smyrne, de Pergame, de Tyatire, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée ; 3^o une deuxième vision, celle du Trône de Dieu entouré de vingt-quatre vieillards et de quatre chérubins ; 4^o un livre fermé de sept sceaux, qui ne peuvent être ouverts que par l'Agneau de Dieu. L'Agneau ouvre les six premiers

sceaux : il ouvre enfin le septième ; 5° il y a aussi sept anges avec sept trompettes pour donner le signal de calamités qui fondent sur la terre, quatre trompettes se font d'abord entendre ; puis deux ; enfin, après un intervalle assez long, la septième trompette retentit pour annoncer la victoire des saints ; 6° on voit ensuite paraître la femme qui a pour marche-pied la lune, pour vêtement le soleil et douze étoiles pour couronne ; puis le dragon infernal qui est vaincu par l'Archange saint Michel ; puis un monstre d'impiété qui insulte Dieu et foule aux pieds les saints ; plus loin, c'est l'Agneau de Dieu entouré de l'assemblée des élus ; puis les sept anges avec les sept coupes de la colère de Dieu ; les coupes successivement répandues affligent la terre de maux terribles ; la grande prostituée, Babylone, enivrée du sang des martyrs, tombe d'une grande chute qui étonne l'univers ; les habitants du ciel chantent un hymne en l'honneur du Dieu juste. Noce de l'Agneau ; victoire du Christ sur la bête. Le dragon enchaîné, les saints ressuscitent pour un règne de mille ans. Sog et Magog. Jugement dernier. Nouvelle Jérusalem et alleluia éternel.

Ce court sommaire était indispensable pour comprendre ce qui va suivre.

Voici maintenant les idées de M. Chauffard dans l'interprétation de l'Apocalypse. Les sept épîtres représentent sous une forme symbolique et abrégée l'histoire de l'Eglise pendant les sept âges de sa durée. En dehors du secours que prêtent les épîtres entendues dans le sens prophétique, il est actuellement impossible de tirer de l'apocalypse une détermination exacte de l'âge auquel nous sommes parvenus. Constituant par leur réunion comme le principal centre de vie du corps harmonique que forment les diverses parties de l'apocalypse, les sept épîtres fournissent dans le vaste cadre qu'embrasse l'œuvre sacrée comme autant de justes points de repère, de jalons pouvant guider et éclairer les interprètes dans la sphère si étendue où doivent s'exercer les investigations.

Il est difficile, lorsqu'on étudie les épîtres dans leur succession et dans leur physionomie propre, de ne pas reconnaître qu'elles se rattachent les unes aux autres ainsi qu'à chacun des sept sceaux. La première épître est complétée par le premier sceau, la deuxième épître par le deuxième sceau, et ainsi de suite, jusqu'à la septième épître et au septième sceau.

L'attention ne saurait donc être trop appelée sur les épîtres qui, pour les sept âges faisant un tout indivisible, présentent une sorte de réflecteur moral et divin dans lequel l'Eglise peut voir successivement les fautes de ses membres et qui lui permet au commencement de chacun de ses âges de faire rétrospectivement son examen de conscience. La lumière du Saint-

Esprit concentre si pleinement dans ce miroir tous les faits principaux devant servir de base à cet examen, qu'il serait impossible d'y ajouter un trait essentiel de plus. Pour le démontrer par rapport au passé, il suffirait de mettre en regard de ces épîtres une histoire complète de l'Église. L'état moral de l'Église à chacun de ses sept âges est indiqué clairement dans chacune des sept épîtres ; quant aux épreuves et aux difficultés extérieures que l'Église a eu à traverser, elles sont représentées d'une façon sommaire mais caractéristique, à la levée successive de chaque sceau.

Ainsi, première épître : Activité des apôtres qui répandent partout la parole de Dieu, jusqu'aux contrées les plus lointaines : danger qu'ils rencontrent de la part des premiers faux frères qui voudraient se glisser dans leur rang, notamment de la part des Nicolaïtes, dont eux et leurs successeurs ont premièrement repoussé l'erreur avec l'énergie nécessaire ; mais en même temps tendance, à la fin à abandonner les voies de la perfection et de la première charité, voilà les principaux traits du premier âge mis en relief dans cet épître ; et en regard le premier sceau nous montre Jésus-Christ sous le symbole d'un cavalier monté sur un cheval blanc, et qui, après avoir reçu une couronne, bande son arc, marchant rapidement à la conquête du monde.

Dans la deuxième épître, nous voyons les épreuves croissantes de l'Église sur laquelle tombent d'infâmes accusations de la part des païens excités par les juifs, ainsi que le déchainement successif des dix grandes persécutions. En regard que voyons-nous à la levée du deuxième sceau ? Un cheval de couleur sang monté par un cavalier recevant, avec une grande épée, le pouvoir de faire disparaître la paix de dessus la terre et de faire que les hommes, les frères s'entretuent.

L'époque de la troisième épître commence après les persécutions avec Constantin, qui a transporté la résidence impériale à Constantinople pour laisser le champ libre à la papauté. L'épître nous montre aussitôt l'Église dans ce nouveau milieu, au centre de ce nouvel empire où Satan chercha à s'asseoir d'abord avec Arius. A la levée du troisième sceau un cheval noir apparaît, il symbolise encore la jouissance romaine, mais cette fois la couleur se rapproche de celle du cadavre ; le cavalier qui le monte tient à la main une balance, et l'image ensuite se continue ou plutôt se dédouble : une voix se fait entendre, indiquant la disette et la famine, en même temps qu'elle recommande aux barbares d'épargner le vin et l'huile, symbole applicable à l'Église qui fait servir ces substances au culte divin.

La quatrième épître s'applique à l'époque qui part de l'an 600, date de l'avènement au pontificat de saint Grégoire le Grand et finit à la prise de

Constantinople par les Turcs en 1453 ; elle est la peinture exacte et frappante de l'état moral de l'Église durant cette période. Quelle est maintenant l'image par laquelle le quatrième sceau représente la situation extérieure de l'Église ? C'est un cheval qui se présente, monté par un cavalier qui s'appelle la mort ; et l'enfer le suit, et il lui est donné de pouvoir semer la mort après lui par tous les fléaux, notamment par la famine et la peste. Pas de doute sur le sens de cette image entendue de Mahomet et de son empire par la plupart des interprètes.

Le cinquième âge, celui de la cinquième épître, n'est pas encore terminé. Le caractère moral de cet âge est l'affaiblissement de la foi, ou l'indifférence religieuse. Rapprochons encore ici le texte de l'épître de la vision du sceau. Seulement cette dernière se divise en deux, l'une à la fin du chapitre VI qui représente les horribles convulsions du monde social, l'autre à la fin du chapitre VII qui marque tout ce qui concerne la conversion des juifs, dans le sixième âge. Le septième âge verra l'établissement du règne de Satan ; enfin, Satan vaincu et enchaîné, le royaume de Dieu sera réalisé sur la terre et durera mille ans, période qui sera suivie de la consommation de toutes choses. Telle est, dans ses traits essentiels, l'interprétation de M. Chauffard ; nous exposons simplement, nous n'avons pas la prétention de juger. Au reste, l'auteur lui-même se soumet d'avance aux jugements ou enseignements qui émaneraient de la chaire infallible. Disons-le cependant, il y a dans l'œuvre de M. Chauffard une hardiesse et une nouveauté qui nous plaisent. Nous souhaitons qu'il ait rencontré la vérité et réalisé un progrès dans l'herméneutique sacrée.

Nous ne finirons pas sans lui faire un petit reproche, non pas touchant la doctrine qui est au-dessus de notre compétence, mais touchant l'exécution, la mise en œuvre ; son genre de diction est trop prolixe, trop touffu ; son livre gagnerait à être élagué et raccourci de moitié : un volume aurait suffi.

B. C.

DAVID D'ÉCOSSE, drame historique en cinq actes et en vers, par l'abbé LUDOVIC BRIAULT. Un volume in-12 de 98 pages. Paris, 1889. Prix : 1 fr. 25

Ce drame composé spécialement pour les maisons d'éducation, les cercles catholiques et les patronages, serait digne assurément d'être représenté sur nos plus grands théâtres, et son succès ne peut être douteux devant un public honnête et de bon goût.

L'action tout entière a été créée par l'imagination de l'auteur, qui en a puisé l'inspiration dans une courte indication du dictionnaire historique et géographique de Walter Scott. Les caractères sont vigoureusement

dessinés; le drame saisit le lecteur dès l'exposition, et l'intérêt croît à chaque acte. Bien qu'il y ait de longs monologues, la marche est rapide et le dénouement laisse une excellente impression.

La versification est correcte, facile, le style noble sans enflure, on sent un maître nourri de l'étude des anciens et de l'école de Corneille, qui signerait comme siens plusieurs vers comparables aux meilleurs du Cid et de Polyeucte.

Il n'y a point de femme ni aucune intrigue d'amour; mais l'absence de cette passion n'empêche pas la perfection du drame puisqu'on n'en trouve pas non plus dans *Athalie* que Voltaire lui-même a proclamé « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ».

Cette composition s'élève de beaucoup au-dessus du niveau ordinaire des drames destinés à ces représentations intimes des pensions et des cercles. Nous en recommandons la lecture à tous ceux qui ont gardé le goût du vrai et du beau dans la pensée comme dans l'expression. Pour notre compte depuis le drame de M. Bornier, *la Fille de Roland*, nous n'avons rien trouvé qui nous ait procuré autant de plaisir que le *David d'Écosse* de M. l'abbé Ludovic Briault.

ERNEST AIMÉ.

ORIGINES PALÉONTOLOGIQUES DES ARBRES CULTIVÉS OU UTILISÉS PAR L'HOMME, par le MARQUIS DE SAPORTA. Un volume in-16 de 360 pages avec 44 figures intercalées dans le texte. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

M. de Saporta, connu depuis longtemps par ses importants travaux sur les végétaux fossiles, a tenté de faire en botanique ce que M. Gaudry a voulu faire en zoologie. *L'Origine paléontologique des arbres cultivés ou utilisés par l'homme* est bien le pendant des *enchaînements du monde animal* dont nous avons eu l'occasion d'apprécier le charme et l'élévation. Mais M. de Saporta nous semble transformiste plus résolu que le savant professeur du Muséum. Apporte-t-il, de ses explorations dans le monde végétal, des preuves plus irréfragables de descendance ancestrale des individus ou des races similaires? Malgré tout le plaisir que nous aurions à dire : oui, nous sommes forcés de soutenir que non. Comme tous les transformistes M. de Saporta pose en principe la variabilité des espèces, et suppose précisément ce qu'il faudrait prouver avant de passer outre. « Les êtres vivants qui se ressemblent, dit-il, sont descendus d'un même progéniteur; de telle sorte que la mesure de leur liaison morphologique équivaut à celle de leur affinité génétique. Ainsi les plus ressemblants sont des frères et ceux qui diffèrent un peu plus des cousins. » Cette pétition de

principe, commune à tous les Darwinistes, ne saurait être admise, et, si dans le règne végétal la morphologie peut jouer un rôle plus étendu que dans le règne animal, elle n'a pas le droit de faire seule la loi.

Toutefois si le livre de M. de Saporta pêche par la base, quant au but poursuivi par l'auteur, il est fort remarquable par la science paléontologique dont il témoigne à chaque page. Dans une première partie, *générale*, il nous fait passer en revue les associations et les zones forestières étendues du cap Nord aux Canaries, il établit les rapports des associations végétales actuelles avec celles des diverses périodes géologiques, et n'a pas de peine à montrer un enchaînement qu'il a le tort sans doute d'attribuer à des relations de descendance, mais qui n'en présente pas moins un tableau plein d'harmonie. On suit avec intérêt les émigrations forcées des espèces végétales, marchant du Nord au Sud à mesure que le refroidissement tend à différencier de plus en plus les zones terrestres. L'auteur distingue avec raison trois grandes périodes végétales, depuis l'apparition des plantes aériennes à la surface du globe, jusqu'à l'époque actuelle : une période primaire ou paléophytique, une période secondaire ou mésophytique et une période tertiaire ou néophytique qui dure encore.

Dans une seconde partie M. de Saporta étudie avec le plus grand soin les groupes végétaux, depuis les cycadées jusqu'aux légumineuses. Chaque type est très exactement analysé et suivi depuis son origine jusqu'à ses formes dernières. Néanmoins cette analyse, si fine soit-elle, n'aboutit pas à la confirmation du transformisme. Elle constate les ressemblances, elle ne prouve pas la parenté. L'auteur lui-même paraît avoir conscience de ce qu'il y a d'incomplet dans son œuvre, car il dit en finissant : « A ce point de notre course au fond du passé, avec le dessein de lui ravir ses secrets, nos connaissances fléchissent..., et nous constatons que les documents sont trop épars, trop insuffisants pour nous permettre d'asseoir, à cet égard, autre chose que des vues conjecturales. » C'est tout ce que peut dire jusqu'à ce jour le transformisme et, scientifiquement, ce n'est pas grand chose. Ira-t-il plus loin ? M. de Saporta l'espère. « L'esprit humain, dit-il, saura bien un jour, par quelque procédé encore ignoré, pénétrer assez loin pour atteindre l'inconnu et percer les derniers voiles qui nous dérobent le secret du *comment* de la création. Il en sera ainsi, s'il plait au créateur, qui, du reste, a déjà suffisamment révélé le secret de son œuvre, pour que le savant chrétien puisse l'étudier à loisir, sans s'attarder aux stériles préjugés du transformisme. »

B. C.

AVENTURES D'UN GENTILHOMME POITEVIN, par JEAN GRANGE.

Un volume in-18 jésus de 214 pages. Paris, 1889. Prix : 2 francs

Qui donc ne connaît les récits pleins d'humour et d'actualité de Jean Grange? Aussi bien n'avons-nous pas à parler du spirituel écrivain, ses œuvres, mieux que nous, font son éloge en portant son nom aux quatre coins de la France.

Le gentilhomme Poitevin dont il nous conte les aventures avec sa verve accoutumée, a eu le malheur — si dans le cas présent malheur il y a — d'avoir pour père un brave gentilhomme qui ne rêve pour son fils que bachots, diplômes de toutes sortes, et, plus tard, un siège au conseil général, une place au Palais-Bourbon, voire même un portefeuille tombé d'un Goblet quelconque. Quant à l'éducation morale, il ne s'en préoccupe ni peu ni prou.

Que de pères, hélas! dans ce temps de névrose politique engagent leurs fils à entrer dans la carrière administrative, afin de les voir défendre à la tribune française, les principes conservateurs et libéraux dans lesquels ils les font élever.

Le précepteur de Simplicie fut un professeur de l'un des premiers collèges de Paris, M. Dubois, docteur ès lettres et ès sciences; ces diplômes, pour le père de notre héros, tinrent lieu de certificat.

La tolérance était la manie du professeur. Pour lui, les hommes se divisent en deux classes : les libres-penseurs (francs-maçons) ou tolérants, et les non libres-penseurs et intolérants ou les catholiques.

Ce fut d'après ces idées que le docteur Dubois (franc-maçon comme on le sut plus tard) façonna le cœur et l'intelligence de son élève.

Cependant le surmenage intellectuel influa sur la santé de Simplicie. Les médecins ordonnèrent les voyages. Ce fut en compagnie de son précepteur que voyagea Simplicie. Plus d'une fois, en route, le professeur trouva l'occasion d'appliquer ses principes de tolérance confirmés par de continuelles exceptions. Plus que jamais aussi, il s'efforça de les graver dans l'esprit de son élève. Ce fut le contraire qui eut lieu.

Tout ce que Simplicie entendait dire à son maître sur l'intolérance des catholiques et la tolérance des libres-penseurs, lui parut suspect. Dans ses voyages, il voyait presque à chaque pas les libres-penseurs opprimant sans vergogne les personnes et les institutions touchant à l'Eglise catholique. Ce n'était plus là, comme le répétait sans cesse le professeur, des exceptions, mais une belle et bonne règle générale. Ce doute aidant, et aussi les vertus aimables de sa cousine, une intolérante, Berthe de Lavar, les

idées de Simplicie se modifièrent, et se modifièrent si bien qu'il finit par devenir catholique, clérical, pratiquant.

Le tolérant docteur, auquel on tend un piège, montre enfin le bout de l'oreille. Avare, dur au pauvre monde, égoïste, il se fait voir tel qu'il est, sectaire passionné, franc-maçon. L'ambition le fait agir avec la plus noire ingratitude envers son élève.

Pour faire plaisir à son père, Simplicie avait posé sa candidature au conseil général, et voilà que son ancien professeur se porte contre lui. Ce trait finit par convaincre M. de la Baudinière du fanatisme et de la fourberie du docteur Dubois. Jusque-là, par les conseils de cet ingrat, il s'était opposé au mariage de son fils avec sa cousine de Lavour. Aussitôt terminées les élections qui donnèrent une majorité écrasante à Simplicie et quelques voix seulement au F. Dubois, le vieux gentilhomme alla demander la main de M^{lle} Berthe de Lavour pour son fils Simplicie Baudin de la Baudinière.

Si les F. Dubois qui pullulent de nos jours, avaient affaire à des Simplicie, pleins de franchise et de loyauté, comme le héros de Jean Grange, ils n'auraient qu'à se bien tenir derrière leur farouche tolérance. Hélas ! qu'il est loin d'en être ainsi !

Du moins ce livre pourra-t-il faire démasquer plus d'un Dubois et ouvrir les yeux à quelque bon et honnête Simplicie, abusé par ces grands mots sonores de tolérance, d'œuvre politique, sociale, civilisatrice, sous lesquels ils cachent leur haine implacable de sectaires, et leur sauvage impiété.

C.-A. PERDEREAU.

TROMPE-LA-MORT. par J. DE LAVAL avec préface de LÉON TAXIL

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 francs

Ma montre marque 9 h. 50 du matin ; la locomotive sifflante, les wagons s'ébranlent, et l'express de Paris à Toulouse est en marche. Que les anges gardiens étendent leurs ailes au-dessus de nous et nous protègent !

Retiré dans un coin du compartiment, je prends un livre pour abrégier les ennuis de la route : c'est *Trompe-la-Mort* qui me tombe en main.

Trompe-la-Mort ? qu'est-ce que cela, me disais-je ? et presque en baillant j'ouvris le livre.

Et je vis au chapitre premier qu'il s'agissait d'un poupon, bébé Jean Poulet, un diable, un vrai diable. Égratigner, déchirer père, mère, bonne et les autres, et dans ses colères de démon crier à étouffer, devenir bleu, vert, jaune, hurler à tomber en pamoison, était pour lui simples distractions.

tions. Et pourquoi ne l'eut-il pas fait puisque c'était — son bon plaisir — et que le mot d'ordre : laissez faire —, et ne — contrariez jamais — s'imposait durement à toute la gent domestique.

Aussi, la chère créature en usait et abusait. A douze ans il était déjà la terreur de Millau, et à vingt ans il fait la désolation de son faible père, de sa mère plus faible encore ; bien que les auteurs de ses jours ne cessassent de répéter, peut-être pour calmer leurs remords : Mauvaise tête, mais bon cœur !

Et à mesure que les chapitres se déroulèrent en me captivant, je suivais mon Jean Poulet pris de l'idée de se marier, et avec qui ? avec Angèle Régnac, la perle de Millau. Pas gêné le Poulet ! Aussi est-il éconduit, jeté à la porte. Mais il a résolu de se la faire ouvrir cette porte, et toute grande ; le moyen il l'a trouvé, il se met à l'œuvre.

Pour Angèle, il n'a pas souffleté le brutal Régnac, le père ; pour elle, il se fait travailleur, doux, patient ; pour elle, il brise avec les amis de la jeunesse, revient aux pratiques chrétiennes ; et ce changement, pour lequel Angèle a prié chaque jour en secret, obtient à Jean la main de celle qui a eu sur lui cet empire de le transformer.

Et le voilà, père de famille, heureux entre sa femme et ses enfants Blanche et Dieudonné, jusqu'au 21 septembre 1792, où retentit dans Millau avec le chant de la Marseillaise et le son du tambour, ce cri : la Patrie est en danger !

Une folie diabolique s'empare de Poulet ; il s'enrôle, embrasse sa femme et ses enfants sans leur rien dire, quitte la ville et rejoint son régiment. Un billet laconique où le cœur n'a laissé aucune trace annonce à la famille désolée le lâche abandon de l'époux et du père.

Je le suis à Bréda, à Berg-op-Zoom, à Houdschoote ; il prend un drapeau, fait prisonnier un colonel ennemi ; à Mantoue, il apporte à Bonaparte un drapeau, puis un autre et le général l'attache à sa garde personnelle. Cependant la guerre meurtrière continue. Le grand empereur promène à travers le monde ses aigles triomphantes ; Poulet est capitaine ; sur sa poitrine, Bonaparte a placé l'étoile des braves, et l'a fait commandant.

Au milieu de ces triomphes le regard de Poulet ne s'est pas retourné vers Millau ; son cœur n'a point le temps de battre pour ceux qui pleurent son absence, il ne sent point les blessures qu'il a faites, lui, insensible aux balafres qui couturent sa face noircie à la poudre et aux intempéries de l'air. Ses vieux parents soignés, consolés par son héroïque femme, meurent en pleurant leur faiblesse criminelle pour leur fils. Angèle se

consacre à ses enfants : elle les élève dans l'obéissance, le respect, l'amour du devoir et surtout dans la fidélité à Dieu. Elle leur a dit l'abandon de leur père, mais avec quel tact ! Elle les fait prier pour lui, comme elle prie elle-même, chaque jour.

Alors par toute la France retentit un appel aux armes. L'ambition de l'empereur est insatiable ; et, pour l'assouvir, il faut des conquêtes encore, arrosées avec le sang des fils de la France ; et ils partent emportant dans leur cœur le désespoir de leur mère. Dieudonné est du nombre. Il arrive à Eylau. Là il retrouve son père dont le cœur émoussé semble tressaillir au contact de cette tendresse filiale qu'il a depuis tant d'années volontairement oubliée.

On avait fait appel à tous les dévouements ; après la bataille Dieudonné se retrouve près de son père mourant entre les bras de Blanche, devenue sœur de la charité.

Cette fois, celui que le régiment appelait — Trompe-la-Mort — a tombé enfin sous les coups de l'implacable mort. Ses enfants en annoncent la nouvelle à leur mère.

Dieudonné rentre au foyer maternel, car l'empereur, en reconnaissance des services du père mort au champ d'honneur, rend le fils à la mère. Celui-ci à son tour va fonder une famille, mais Dieu en a disposé autrement. Quelques jours avant le mariage, la fiancée est emportée par un mal subit. Dieudonné qui avait résisté à sa vocation, entre au séminaire, après avoir donné comme époux à sa mère son ancien professeur, M. Levallant.

Entre temps, Trompe-la-mort justifie son nom. Il revient à Millau. Le jour où Dieudonné célèbre sa première messe, à l'heure où la famille joyeuse fête ce grand jour par un festin, une lettre annonce la venue de Jean Poulet. Cette nouvelle, comme un coup de foudre, tue le malheureux Levallant ; et Trompe-la-Mort refuse de vivre avec celle qui, le croyant mort, avait par dévouement pris un autre époux. La femme blessée dans ses affections et sa dignité se retire au couvent où elle implore la conversion de son mari qui est le scandale de Millau. La grâce de Dieu le subjugué enfin. Cet impie, — cette canaille — comme il s'appelle lui-même, se convertit, devient un apôtre et meurt en héros chrétien.

Et les pages tournaient, tournaient sous mes doigts : Je n'étais plus en wagon, mais à Millau dans cette demeure où Angèle, la sainte âme, épouse héroïque, mère modèle, fille respectueuse et pleine de tendresse répandait autour d'elle ce parfum de vertu qu'elle puisait chaque jour au pied de l'autel. Je me reposais près de cette calme et paisible figure de cette fougue endiablée où m'avait entraîné Trompe-la-Mort. Et puis je pensais à ces

pères sans énergie, à ces mères d'une faiblesse criminelle qui ne savent plus dire à leurs enfants de huit ans — Je veux ! — mais qui se font les esclaves de tous leurs caprices. Je voyais, à quatorze ans, ces enfants avec leurs grands airs de petits hommes, imposer la loi dans la famille, et menacer, si, par un reste de pudeur ils n'osent pas encore frapper, leurs parents tremblants devant eux, et s'empressant d'acquiescer aux moindres désirs de ces jeunes tyrans. Ils les ont fait *éduquer* mieux qu'ils ne l'ont été eux-mêmes, ils les habillent à la dernière mode, tandis qu'ils portent les vieux habits des anciens jours, ils les fournissent d'argent pour le cabaret, le bal, le théâtre et les parties de plaisir, pendant qu'ils mangent un morceau de pain, bien des fois trempé de larmes inutiles. Ils font de leurs enfants des idoles, et les idoles dans leur chute les écrasent.

Je cherchais aussi dans ma mémoire les Angèle, les femmes fortes qui savent former avec l'esprit, le cœur, l'âme de leurs enfants. Qu'elles sont rares ! Elles disent à qui veut les entendre les mères de nos jours : — Autrefois on n'élevait pas les enfants comme cela ; moi, par exemple, je n'aurais jamais osé désobéir à mes parents ; mais aujourd'hui ! . . — Aujourd'hui, on élève les enfants sans mettre Dieu de la partie. Et que peut-on faire quand on ne suit point *Celui* qui est la *Voie, la Vérité et la Vie* et qui a dit : Celui qui marche après moi, ne marche point dans les ténébres !

Ainsi je pensais, quand tout à coup, après une secousse assez forte, le train s'arrêta ; j'étais arrivé à destination. Je remis en mon sac *Trompe-la-Mort* qui avait pour moi trompé les ennuis de la route par un franc rire, une émotion profonde, et, si j'osais le dire, par un *empoignement complet*.

Qu'ajouterai-je de plus, après Léo Taxil, — admirateur de cette œuvre excellente à tous les points de vue, — et où l'auteur a fait passer je ne sais quel souffle d'héroïsme. M. de Laval est un ancien officier, qu'il veuille bien, pendant les loisirs que lui donne la retraite, chercher en son cœur ces élans généreux qui l'ont inspiré, et nous donner d'autres récits aussi attachants que *Trompe-la-Mort*.

Je n'ai éprouvé qu'un regret, un seul, après la lecture de l'ouvrage. Oserai-je l'exprimer ? Pourquoi ne pas rendre abordable à la bourse de l'ouvrier ce livre — si capable de lui donner le goût des grandes et belles choses, et de lui faire sentir à quel point le bien est aimable ?

C. A. P.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

Aïcha, roman anti-sémitique, précédé d'une lettre de M. Edouard Drumont. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 2 fr.

ART HERALDIQUE (I^{re}), par H. Gourdon de Genouillac. Un vol. in-8° de 292 pages avec figures. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts)

ASSASSINATS MAÇONNIQUES (les), par Léo Taxil et Paul Verdun. Un vol. in-18 Jésus de 413 pages. Prix : 3 fr. 50

CADET (le), par Jean Richepin, roman inédit. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

CERTAINS (G. Moreau, Degas, Chéret, Wislitzky, Rops, Le Monstre, le Fer, etc.), par J.-K. Huysmans. Un vol. in-18 Jésus de 230 pages. Prix : 3 fr. 50

CHAMBRE DE 1889 (la), par Alph. Bertrand, secrétaire-rédacteur du Sénat. Biographie des 576 députés avec préface et documents divers. Un vol. grand in-8°. Prix : 4 fr.

CONFESSIONS D'UN JEUNE ANGLAIS, par Georges Moore. Un vol. in-18 Jésus de xix-200 pages. Prix : 3 fr. 50

CONFESSION D'UN PÈRE (la), par Victor Fournel. Un vol. in-18 Jésus de 350 pages. Prix : 3 fr. 50

DÉLIVRANCE D'EMIN-PACHA (la), racontée par les lettres de H.-M. Stanley; seule traduction publiée conforme à l'édition anglaise autorisée par H.-M. Stanley et augmentée de documents inédits fournis par la Société géographique de Londres. Un vol. in-16. Prix : 1 fr. 25

DICTIONNAIRE POPULAIRE ILLUSTRÉ D'HISTOIRE NATURELLE, comprenant la botanique, la zoologie, l'anthropologie, l'anatomie, la physiologie, la géologie, la paléontologie, la minéralogie avec les applications de ces sciences à l'agriculture, à la médecine, aux arts et à l'industrie, suivi de la biographie des plus célèbres naturalistes, par J. Pizzetta, lauréat de l'Institut, avec une introduction par M. Edmond Perrier, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle. Un vol. in-4° à 2 colonnes de 1,200 pages, orné de 1,750 gravures dans le texte. Prix : 25 fr.

Relié : 30 fr.

ÉDUCATION DES JÉSUITES (I^{re}), autrefois et aujourd'hui. Un Collège breton, par Fernand Butel, docteur en droit, ancien substitut. Un vol. in-8° de viii-529 pages. Prix : 6 fr.

ENTRE MÈRE ET FILLE, par la baronne Staiffe. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

ÉTUDES ET ÉTUDIANTS, par M. Ernest Lavisse, professeur à la faculté des lettres de Paris. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

GABRIELLE D'ESTRÈES, marquise de Monceaux, duchesse de Beaufort; par Desclozeaux. Un vol. in-8° de viii-447 pages. Prix : 10 fr.

GÉNÉRAL BOULANGER (le), par Charles Chincholle. Un vol. in-18 Jésus de ii-446 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DU MONDE ou histoire universelle depuis Adam jusqu'à nos jours, par Henri de Riancey, ancien député, continuée par MM. le comte de Riancey et A. Rastoul. Tome XI (1789-1814). Un vol. in-8° de 600 pages. Prix : 6 fr.

LUX VERA, par un laïc américain. Un vol. petit in-8° de 440 pages. Prix : 4 fr.

MADAME LA BOULE, par Oscar Méténier. Un vol. in-18 Jésus de 469 pages. Prix : 3 fr. 50

MYSTÈRE DU SANG (le), chez les Juifs de tous les temps, par Henri Desportes. Préface d'Edouard Drumont. Un vol. in-18 Jésus de xi-377 pages. Prix : 3 fr. 50

PEAU (la), grand roman parisien, par René Maizeroy. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

PÉRIEN MER, roman, par Gustave Toudouze. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

PHILOSOPHIE DU CONCILE DE VIENNE, par un ancien directeur de grand séminaire. Un vol. in-12 de 265 pages. Prix : 3 fr. 50

POLÉMIQUES D'HIER, par J. Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-18 Jésus de 342 pages. Prix : 3 fr. 50

RÉCITS DE CAMPAGNE 1833-1841, par le duc d'Orléans, publiés par ses fils le comte de Paris et le duc de Chartres. Un vol. in-18 Jésus avec deux cartes. Prix : 3 fr. 50

REMARQUES SUR L'EXPOSITION DU CENTENAIRE, par le vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Un vol. in-18 Jésus de iv-299 pages. Prix : 3 fr. 50

RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE (la), par Jules Domergue, avec une lettre-préface de J. Mellin, ancien ministre de l'agriculture. Un vol. in-8° de cxiv-430 pages. Prix : 7 fr. 50

ROSELLE, par Camille d'Arvor. Un vol. in-18 Jésus de 340 pages. Prix : 2 fr. 50

(Bibliothèque des mères de famille)

SCEAUX (les), par Lecoy de la Marche. Petit in-8° de 320 pages avec gravures. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts)

SOUVENIRS DES GUERRES DE CRIMÉE ET D'ITALIE, par le général Lebrun, ancien commandant de corps d'armée. Un vol. in-18 Jésus de 342 pages. Prix : 3 fr. 50

UN MYSTÈRE, par Henry Gréville. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

VACANCES D'UN MÉDECIN (les), par le docteur E. Guibout, ex-médecin de l'hôpital Saint-Louis; 8^{me} série, 1887 (Constantinople, Grèce, Italie). Un vol. in-18 Jésus de 203 pages. Prix : 2 fr. 50

ZERBELINE ET ZERBELIN ou la Princesse qui a perdu son oeil, conte de fée; par Lucien Pérey. Un vol. in-4° de 101 pages avec gravures. Prix : 5 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LES DERNIERS LIVRES ANTISÉMITIQUES

- AUG. ROHLING. — *Le Juif selon le Talmud*, traduit par A. Pontigny. Prix : 3 fr. 50.
- KIMON. — *La Politique israélite*. Prix : 3 fr. 50.
- H. DESPORTES. — *Le Mystère du sang chez les Juifs*. Prix : 3 fr. 50.
- A. SAVINE. — *Mes Procès*. Prix : 3 fr. 50.
- JAB. — *Le Sang chrétien dans la synagogue*. Prix : 3 francs.
- CH. LEGRAND. — *L'Age de papier*, roman social. Prix : 3 fr. 50.
- A. JUBERT. — *En Israël*, roman. Prix : 3 fr. 50.
- HAMON. — *L'Agonie d'une société*. Prix : 3 fr. 50.
- DOCTEUR MARTINEZ. — *Le Juif voilà l'ennemi !* Prix : 3 fr. 50.
- FR. BOURNAND. — *Le Clergé sous la troisième république*. Prix : 3 fr. 50.

Les cris de guerre contre le sémitisme se font entendre avec une intensité croissante. Le beau mouvement créé par le généreux appel de Drumont va s'accroissant ; des écrivains au cœur bien français, qui trouvent dans leur jeunesse l'audace et l'ardeur nécessaires à ce genre de combat, se donnent avec amour à la lutte suprême.

Et c'est justice. Le sémite a tout foulé aux pieds chez nous, tout envahi, tout brisé, tout souillé, tout flétri. Les choses les plus saintes et les plus sacrées sont forcées de subir son estampille ; et le déicide s'étale complaisamment parmi les sociétés d'où sa seule qualité de juif devrait le faire bannir impitoyablement.

Il y a là comme une fatalité inexplicable. Les chrétiens ne voient pas la haine que le juif entretient au fond de son cœur pour tout ce qui n'est pas juif. Et pourtant cette haine éclate, sinistre, implacable, à chaque page de l'histoire sociale de notre temps. C'est plus qu'une antipathie de race, c'est une guerre religieuse. Les livres dogmatiques et moraux des juifs modernes ne peuvent laisser aucun doute sur ce point. Qu'il s'agisse du *Talmud*, de la *Kabbale*, ou du *Sohar*, la même conclusion se dégage, la haine du christianisme.

Telle est l'idée maîtresse qui domine toute la législation religieuse

du judaïsme moderne. Cette haine est poussée à un tel point, que les autres hommes, les chrétiens surtout, ne sont autre chose que des animaux, que des brutes immondes. C'est sur ce principe qu'est édifiée toute la morale altruiste du rabbinisme. Ceux qui en douteront n'ont qu'à consulter le livre du docteur Rohling, traduit récemment par A. Pontigny sous ce titre : *Le Juif selon le Talmud*.

Un animal n'a aucun droit de posséder. Aussi toute la terre appartient-elle aux juifs. Nos biens, ce sont des biens vacants, des biens abandonnés, le premier qui s'en empare en devient le vrai possesseur. C'est même un devoir pour un Israélite de dépouiller un non-juif, un chrétien, toutes les fois qu'il peut le faire sans danger. Faut-il s'étonner après cela que les financiers juifs donnent tous leurs soins à s'emparer des fonds que la crédulité chrétienne remet entre leurs mains. Je ne veux pas dire pour cela que tous les juifs sont voleurs, mais ceux qui sont honnêtes sont rares.

Rares aussi sont ceux qui tiennent la parole donnée. Est-ce qu'une promesse, qu'un serment fait à un animal peut obliger. Aussi les juifs en prennent-ils à l'aise avec les serments qu'ils font aux chrétiens; c'est absolument comme s'ils promettaient quelque chose à leur chien : ils s'en délivreront avec la même légèreté de cœur. Mieux que cela, ils ont institué une fête dans laquelle ils se trouvent libérés de tous les serments, promesses, pactes qu'ils ont faits pendant l'année. C'est très commode. Avis aux intéressés.

Cette idée abominable qu'eux seuls sont des hommes, dirige les juifs dans tout ce qu'ils professent dans le reste de leur morale. Le prochain du juif, c'est le juif : s'il témoigne quelquefois de l'attachement aux autres hommes, c'est pour mieux les tromper : l'hypocrisie est parfaitement permise avec les puissants; c'est même un bien quand elle peut conduire à un but brillant. La fraude envers les *Goins* est recommandée : c'est un péché de rendre un objet trouvé qui appartiendrait à un chrétien. L'usure est permise envers les idolâtres, les partisans de Jésus de Nazareth. La femme n'est qu'un instrument de plaisir, on peut en user et en abuser : l'adultère avec une femme chrétienne n'est pas un péché parce que le mariage des chrétiens n'est qu'un simple accouplement d'animaux.

Et mille autres turpitudes dont M. A. Pontigny nous expose le tableau voilé.

Bien entendu, les juifs soutiennent mordicus qu'il n'y a rien de tout cela dans leurs livres sacrés et c'est même pour le démontrer que M. Moïse Schwab a entrepris une traduction du Talmud, dont il vient de

publier le onzième et dernier volume. Il faut dire cependant qu'il n'a publié que le Talmud de Jérusalem, le plus sensé et le plus court. M. Schwab avait commencé par publier en regard de celui-ci le Talmud de Babylone, celui-ci est suivi par la majorité des écoles juives. Cette tentative a soulevé la réprobation de ses coreligionnaires qui ont trouvé inutile de « tout révéler ». Il a été obligé de céder et de s'en tenir à ce qui pouvait être publié. Heureusement que les recherches du docteur Rohling remédient à ce défaut de sincérité.

Ce n'est point parce que la traduction de M. Schwab se tait sur le conseil, sur l'obligation de « boire le sang humain » que l'on absoudra facilement les juifs des nombreux meurtres rituels qu'ils ont commis dans le cours des âges.

J'ai réuni dans un volume, *le Mystère du sang chez les Juifs*, les preuves de ces odieuses pratiques de la superstition et du fanatisme, preuves que les hommes les plus sérieux, que les historiens actuels trouvent accablantes. En même temps que le *Mystère du sang*, paraissait le *Sang chrétien dans les rites de la synagogue moderne*, par Jab (pseudonyme du prêtre rémois).

Sans la moindre entente, les deux ouvrages prouvent la même chose. Depuis Jésus-Christ des flots de sang chrétien ont coulé sous le couteau du sacrificateur de la synagogue. Ce sang d'innocentes victimes, d'enfants de sept ans, expirés au milieu des tortures de la passion du Christ, est recueilli avec soin et conservé précieusement pour les usages sacro-saints auxquels il est destiné : la circoncision, la Pâque, le pain triangulaire des *Purims*, le mariage et dans mille autres circonstances. Aucun homme sensé ne peut conserver un doute à ce sujet. J'ai réuni les preuves matérielles de plus de deux cents assassinats rituels !

Cette fureur du sang chrétien n'est-elle pas la marque la plus puissante de l'animosité juive contre nous.

Il y a quelque chose de pis encore cependant, c'est la guerre faite aux consciences, c'est le vol de l'âme. Jusqu'à ce siècle, les juifs nous ont pris notre sang, notre or ; ce n'est pas assez, paraît-il. C'est maintenant à l'âme chrétienne qu'ils s'attaquent. Deux livres nous font connaître cette guerre.

L'un est signé par M. François Bournand, qui s'est essayé près de Drumont à raconter l'histoire sociale de son temps. Son *Clergé sous la troisième république* nous fait assister à la lutte odieuse entreprise contre la religion du Christ par nos gouvernants actuels entièrement livrés aux francs-maçons et aux juifs. Car tout est juif dans notre gouvernement républicain : armée, magistrature, instruction publique, tout a été envahi

par les fadasses sémités d'outre-Rhin : ils se glissent sournoisement dans toutes les administrations, partout où ils trouveront le moyen de faire accorder quelque travail à un coreligionnaire et de favoriser ainsi le *bon bédit commerce*. C'est donc avec raison qu'on peut imputer aux juifs le déchainement des passions antireligieuses qui affligent la patrie.

C'est avec la conscience d'un catholique indigné que M. Bournand dénonce et flétrit virilement les orgies de persécution qu'on élève autour du clergé français. Il a bien mis en lumière cette fourberie maçonnique, cette hypocrisie judaïque, recommandée par le Talmud. D'un côté le gouvernement garde toujours une sorte de décorum ; les évêques sont traités avec politesse, des religieuses sont décorées, des ecclésiastiques sont comblés d'éloges. Tournez la feuille du *Journal officiel* : quarante prêtres sont privés de leur traitement, dix écoles sont laïcisées, plusieurs hôpitaux sont livrés aux mains des mégères qu'on décore du titre profané d'infirmières.

Les persécuteurs ont ainsi une porte de sortie. On ne peut les accuser de persécuter systématiquement le christianisme, puisqu'ils lui rendent hommage quand il le mérite.

Ne nous laissons pas arrêter par ces apparences trompeuses. La persécution est voilée, soit ; mais la persécution existe. Il n'y a qu'à parcourir le livre de François Bournand pour s'en rendre compte. La persécution ! mais n'est-elle pas prouvée par l'article 7 et les expulsions, par les infamies et les bêtises que les hommes du gouvernement vomissent chaque jour contre le clergé, par la guerre faite à la modeste bourse de nos curés, par les spoliations injustes que Thévenet leur impose si audacieusement, par le service militaire qui va dévorer par les vocations naissantes.

Ce livre doit être le *vade-mecum* de tous ceux qui veulent combattre aujourd'hui les ennemis de l'Église et rendre au clergé l'influence et l'honneur auxquels il a droit dans cette France qu'il a faite grande de ses sueurs et de son sang.

Le livre du docteur Martinez, professeur de théologie, n'est pas moins nécessaire pour démontrer l'importance de la lutte contre le sémitisme. *Le Juif ! voilà l'ennemi*, s'écrie-t-il sans peur ; et il a raison.

Le Juif, c'est l'ennemi, parce que le Juif est le destructeur de tout ordre social. On rencontre son influence néfaste au fond de tous les mouvements qui se sont dessinés, dans ce siècle, contre la société chrétienne. La franc-maçonnerie est juive, le socialisme est juif en partie, le nihilisme est juif. Ces éternels vagabonds ne sont-ils pas les ennemis de tous ceux qui ont une patrie ?

Le christianisme est une patrie : ils combattent à mort le christianisme. La France est une patrie : ils sont les ennemis acharnés de la France. La propriété est une patrie : ils poursuivent implacablement la propriété chrétienne.

Le docteur Martinez suit ainsi à peu près le même plan que le docteur Rohling. *Le Juif, voilà l'ennemi* expose les faits, tandis que *le Juif selon le Talmud* expose la doctrine. Ils se complètent l'un l'autre.

Il faut surtout remarquer la conclusion du docteur Martinez. Maintes fois nous avons entendu des antisémites réprouver les moyens préconisés par Drumont pour nous débarrasser des pieuvres qui sucent notre sang et boivent notre or. Le nouveau lutteur va plus loin encore. Il démontre par des *raisons théologiques* — les plus fortes raisons qui existent au monde pour déterminer une action —, il démontre que la guerre, la vraie guerre à main armée, est non seulement légitime et permise contre les Juifs, mais serait une guerre *sainte* et que ceux qui succomberaient dans cette lutte seraient des *martyrs*.

Ah ! elle n'est pas facile, la guerre contre le judaïsme, j'entends la guerre par la plume telle qu'elle se fait aujourd'hui. Les audacieux qui l'entreprennent y laissent souvent les plumes de leurs ailes. J'en sais quelque chose.

Et tous ceux qui les ont attaqués hardiment, en savent quelque chose aussi. Demandez-le à Chirac, dans *l'Infamie*, demandez-le à Savine, dans *Mes Procès*.

Tout le monde connaît au moins de nom, le socialiste Chirac, l'auteur des *Rois de la république*. Toute sa vie a été consacrée à la lutte contre la juiverie financière. On le lui a fait payer, en répandant contre lui les accusations les plus odieuses, les plus insensées, en le séparant de ses enfants qu'il aime tendrement, en le réduisant presque à l'indigence. Malheur à qui nous touche ! disent les puissants de la juiverie.

Et Savine, le vaillant éditeur antisémitique, qui vient de payer par plusieurs mois de prison son dévouement à la grande cause catholique et française. Que de calomnies n'a-t-on pas versées sur sa tête ! C'est, dit-on, un Russe, un Slave, un nihiliste, qui reconnaît l'hospitalité de la France en la bafouant dans les livres infâmes qu'il édite. Et de braves gens répètent ces choses odieuses, calomniant inconsciemment leur frère.

Rien de tout cela n'est vrai.

Savine est catholique et Français, il est né à Aigues-Mortes et a eu un oncle, sulpicien, guillotiné pendant la Terreur. Quant à lui c'est un fier et beau jeune homme qui a passé la trentaine, littérateur de talent, il est

l'ami du talent et se fait souvent le protecteur des jeunes contre la franc-maçonnerie des vieux. Les nécessités de la vie ont fait de lui un éditeur, mais il est resté avant tout homme de lettres et moraliste.

C'est pourquoi il édite tant de beaux livres de jeunes littérateurs qui ne se vendent guère, mais qui sont beaux ; c'est pourquoi il édite la bibliothèque antisémite ; c'est pourquoi il a édité Drumont, ce qui a attiré tant de haines sur sa tête ; c'est pourquoi il a édité Numa Gilly, croyant à la mission de ce faux justicier. Sa *Fin d'un monde* étant inattaquable, on est tombé à bras raccourcis sur le livre de Gilly, et l'éditeur a payé son audace.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur *Mes Procès* — livre intéressant à bien d'autres points de vue — pour se convaincre que les condamnations de Bordeaux et de Montpellier n'ont été qu'une basse vengeance de la juiverie aux abois. « A l'instant du verdict, Israël devint houleux : son œil brilla d'un éclair de triomphe et, commençant à railler du coin de la prunelle, il guettait ceux qu'il appelait les victimes, versant sur eux des larmes de crocodile. Il respirait enfin ! Il ne pouvait plus se contenir ; il ne se contenait plus. Le Dieu d'Israël avait triomphé, triomphé le vendredi saint (1) ! »

Oui, il est difficile de combattre les juifs par la plume. Le journalisme est à leur dévotion, ils sont maîtres de la finance : tout leur est bon, tout est à eux, comme le démontre bien *la Politique israélite* de Kimon.

Que les honnêtes gens, que les Français, que les chrétiens ne s'endorment pas. D'abord lisons et propageons les livres antisémitiques ; c'est d'abord une bonne œuvre, une œuvre d'assainissement. Et puis il est beaucoup plus intéressant de connaître l'histoire morale et sociale de son temps que de se complaire en la plus délicieuse étude psychologique.

Celle-ci fait demeurer dans l'inertie, l'autre nous projette hors de nous-mêmes et nous conduit à l'action, à la ligue antisémite que Drumont vient de fonder et qui nous conduira au salut, parce qu'on n'y rencontre que de vrais Français de France.

H. DESPORTES.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE, par HENRI DE PARVILLE

Orné de 700 gravures. Volume de x-694 pages. Paris, 1890. Prix : 7 fr. 50

Ce magnifique volume se compose des *Causeries scientifiques* qui, depuis vingt-neuf ans, ont assuré à M. Henri de Parville un rang si distingué parmi les chroniqueurs des découvertes et des progrès des sciences et des arts. On y trouve une réminiscence des merveilles de l'Exposition et le

(1) *Mes Procès*, p. 413.

luxe prodigieux de l'illustration fera saisir, à plus d'un visiteur, des détails qui auront pu échapper même à des regards curieux et intelligents.

Tout en louant, comme il le mérite, le talent d'exposition de l'auteur, nous ne pouvons nous empêcher de regretter la concession qu'il a dû faire aux opinions révolutionnaires du journal qui a le monopole de ses causeries scientifiques. Il est absolument inexact d'attribuer le progrès industriel et scientifique, au bouleversement social produit par 89, bouleversement qui nous mène à l'anarchie par le socialisme, dernière transformation du Protée révolutionnaire.

Sous l'étiquette trompeuse de « la liberté du travail », les économistes à courte vue de l'école du pauvre Turgot, n'ont fait que dissoudre le régime de l'association paternelle et fraternelle des corporations qui assuraient le bien-être de l'ouvrier et la stabilité jointe au souci de l'honneur du corps de métier. L'ouvrier a cessé d'être un « artisan » pour descendre au rôle de « machine » ; il n'y a plus guère que des spécialistes, des manœuvres qui font uniquement la même pièce, et des ajusteurs qui montent ensemble ces fragments façonnés avec la régularité et l'automatisme des machines. Souvent la machine fait mieux et surtout plus vite que l'ouvrier ; comme on peut le voir, par exemple, en considérant les caisses de chocolat de M. Menier : une machine américaine a remplacé chez cet important industriel les ateliers de menuiserie. Le bois est coupé, les panneaux assemblés et cloués à rivet par les mains de fer de la machine, qui confectonne je ne sais combien de milliers de caisses par jour, avec une économie énorme. La machine a coûté, m'a-t-on dit, vingt-cinq mille francs ; mais en six mois ce prix d'achat était couvert par la différence avec le salaire des ouvriers menuisiers ; et depuis lors c'est pour la Maison, un bénéfice de plusieurs milliers de francs par mois.

D'un autre côté le régime de la corporation qui créait des éléments sociaux, protecteurs des libertés et des franchises de la classe ouvrière, lui assurait des caisses de retraite, des hôpitaux, des orphelinats et, par dessus tout, entre compagnons, une vraie fraternité basée sur la foi et l'honneur, avec un appui affectueux et puissant dans le patron.

Le grand homme qui a illustré la France dans le monde entier, en remplaçant les utopies et les systèmes des rêveurs économistes, par une doctrine solide déduite de l'observation, le créateur de la science de l'économie sociale, M. Le Play, a buriné dans un paragraphe de sa *Réforme sociale*, les conséquences désastreuses de la révolution, produite par l'introduction des doctrines athées et matérialistes des Anglais Bolingbroke et Adam Smith ; doctrines adoptées par Turgot et secondées

par le faux dogme de la perfection originelle, mis en vogue par Rousseau. Sous le régime de la corporation, dit M. Le Play, les ouvriers se groupaient autour de leur patron pour le défendre ; aujourd'hui ils se coalisent pour l'attaquer. Hélas ! même pour incendier ces propriétés en poussant des cris de mort, et égorgeant, en vrais peaux-rouges, des chefs bienveillants et irréprochables, comme le malheureux ingénieur Watrin.

L'organisation des grèves accroît la misère et prépare la ruine de l'ouvrier, en menant à l'exagération du salaire qui force à fermer l'usine et tue des branches de commerce ; comme il est arrivé pour l'industrie du bois sculpté, par exemple. Nous sommes devenus incapables de soutenir la concurrence des nations voisines, la plaie s'étend jusqu'à la menuiserie ; on reçoit en France de l'étranger les persiennes, les portes, les fenêtres, les parquets, prêts à poser, à des prix qui mettent nos ouvriers dans l'impuissance de lutter ; c'est ainsi que le drainage de la fortune de la France devient chaque jour plus effrayant.

La révolution de 89, les grosses erreurs de Turgot et consorts, ont engendré la lèpre du prolétariat qui est tout à la fois la honte et le péril de notre siècle. Tout le clinquant de l'Exposition ne peut cacher cette affreuse misère qui menace l'Europe d'un cataclysme sans précédent dans l'histoire, et le succès de cette exhibition pompeuse n'apportera pas le moindre remède aux souffrances de l'agriculture et de l'industrie.

Quant au progrès scientifique, la révolution n'a fait que le retarder, en ruinant l'enseignement pendant la période sanglante de 1789 à 1800, et la continuation des guerres de l'empire qui immolait toute la jeunesse de France, pour des guerres insensées, aboutissant fatalement à l'amoindrissement et à l'appauvrissement de la France ; le tout au profit de la propagande des Loges maçonniques juives, implantant partout les germes révolutionnaires et la prépondérance de la haute banque israélite.

La Révolution, comme elle l'a dit à son aurore, en envoyant à l'échafaud l'immortel Lavoisier, « n'avait pas besoin de savants » ; il lui fallait de « bons bourgeois, de sans culottes » pour s'imposer à la France par la Terreur.

On oublie trop que c'est à des hommes éminemment chrétiens et monarchiques, que la France doit l'honneur de s'être replacée à la tête du progrès scientifique. Pour ne citer qu'un nom, n'est-ce pas au pieux catholique Ampère qu'est due la découverte du courant d'induction dont les applications se traduisent par les merveilles de l'éclairage électrique, du télégraphe, du téléphone, etc. Il en est de même dans toutes les branches des sciences physiques. La Révolution qui n'est qu'une négation de

Dieu et de la famille, ne peut que détruire : elle est par essence incapable de rien créer, de rien édifier, elle-même fatalement à la barbarie, témoins 93 et la Commune.

Nous n'avons que ces restrictions à faire sur la rédaction du livre de M. de Parville. Comme nous l'avons dit en commençant, l'exactitude et la richesse des détails, jointes à la profusion des gravures, en font une œuvre de grande valeur.

I. CARNO.

RACONTARS DE WAGON, par CHARLES LEXPERT. Un volume in-12

Prix : 3 francs

Il se trouvera sans doute beaucoup d'honnêtes gens qui croiront devoir, par point d'honneur, blâmer les petits récits : on ne rit plus aujourd'hui de la même façon que nos pères ; on rougit pudiquement, quand un mot gaulois, ou rabelaisien, sonne et résonne ; mais on ne s'émeut pas devant une énormité, gazée par le voile immaculé de la phrase académique. Entendons-nous, toutefois : je ne viens pas prétendre que M. Zola soit un Gaulois ou un Rabelaisien. Ses histoires de LA TERRE sont nauséabondes, et c'est tout : pas d'esprit, là dedans ; peut-être, une certaine observation ; et encore : dans un coin de la Beauce, aux environs de Châteaudun. Je veux parler des bonnes vieilles facéties qui faisaient rire les marquis, comtes et barons, y compris le Grand Roi du grand siècle : les seringues et les apothicaires du Malade imaginaire, et les petits chiens des Plaideurs, qui avaient p... partout.

On me dira que cela n'est pas — distingué — ; je n'en disconviens pas, mais si cela est conté avec esprit ?... Or, c'est le cas de M. Charles Lexpert, et de ses *Racontars de wagon*. Il est impossible de citer des extraits d'un pareil livre, composé d'une collection d'historiettes, ayant toutes pour sujet les mésaventures ou les incidents de la vie en chemin de fer ; mais on peut affirmer que tout lecteur de bonne foi sera pris de fou rire à certains passages : les deux vieilles — demoiselles — qui voyagent, l'une avec son chat, et l'autre avec son serin ; le conflit, qui s'élève entre ces intéressants animaux ; et le combat homérique qui s'engage entre tous les voyageurs du compartiment ; — le voyage d'un jeune vigneron de Reims à Tergnier, avec les commentaires du voyageur obligeant à chacune des stations, Guignicourt, La Fère, Couci ; — les confidences du jeune homme qui va se marier ; — tout cela est d'un comique inénarrable. J'en passe, et des meilleures ; j'engage mes lecteurs, qui se préparent à aller passer l'hiver dans le Midi, à se procurer ce compagnon de voyage. En écoutant

la plupart de ces récits, les enfants se tiendront tranquilles en wagon ; mais il serait prudent de ne pas lire ce volume devant des inconnus ; car tous ces racontars sont vrais, évidemment ; et s'il se trouvait, parmi les auditeurs, un des héros malheureux dont M. Ch. Lexpert a sténographié la conversation ou les misères, peut-être pourrait-il se fâcher ? Il y a des gens qui ont le caractère si mal fait ; et ce sont ceux-là surtout qui n'admettraient pas une gauloiserie, dont ils auraient été les auteurs incons-cients ! Je termine en empruntant à l'auteur un quatrain de sa préface :

« Je doute que l'Académie
De lauriers surcharge son front ;
Mais de tous ceux qui le liront,
(II) Aura la rate pour amie. »

M. DU MAZEL.

MADAME ADRIEN DUVAL, épouse et mère. Un volume in-12
de 220 pages. Prix : 2 francs

Voici un petit livre exquis, bien digne de prendre place dans la bibliothèque de toutes les mères chrétiennes.

Fille d'un juif italien, M^{me} Duval se fait protestante à Genève avec ses parents et épouse un protestant. Ce n'est pas pourtant que la religion soit pour elle chose indifférente que l'on change à volonté. Bien au contraire, cette jeune femme est une nature d'élite, une âme élevée et tout ouverte du côté du ciel, embrassant déjà la vérité par l'amour pendant que l'erreur tient encore l'intelligence captive. Bientôt les deux époux sentent que le protestantisme n'a pas de quoi satisfaire un esprit qui veut posséder Dieu dans la lumière et la paix. Ensemble ils étudient, prient et se convertissent.

Dès lors, pour eux, les épreuves abondent ; les revers de fortune s'ajoutent aux autres amertumes ; mais M^{me} Duval a accepté d'avance toutes les conséquences de sa détermination ; elle ne cessera de dire et d'écrire qu'elle ne désire point « que ses enfants soient riches, car nous devons rendre compte à Dieu de l'argent que nous dépensons ». A travers toutes les vicissitudes d'une existence agitée, elle reste un vrai type de mère chrétienne, pour qui l'unique souci est de conduire à Dieu les âmes dont elle a reçu la charge.

La critique littéraire trouverait peut-être à reprendre dans cet écrit ; l'ordonnance n'en est pas irréprochable. L'auteur, qui tient à celle qui en est l'objet de plus près qu'il ne veut le dire, ne songeait certainement pas à faire un livre ; ces mémoires intimes du foyer ne sont pas en tenue de

ville, mais bien plutôt dans le négligé de chez soi ; et vraiment c'est leur charme. Il y a ça et là de fort jolies pages et très originales, celles, par exemple, qui racontent le séjour à Sion et dans les montagnes du Valais ; des détails intéressants sur la persécution religieuse en Suisse et sur l'aimable évêque qui en fut la plus illustre victime. M^{me} Duval passa plusieurs de ces années douloureuses dans l'intimité de M^r Mermillod. Enfin le protestantisme est jugé dans le cours de ce récit avec une précision qui dénote un témoin expérimenté.

E. FLORENTIN.

EXPULSEURS ET EXPULSÉS, par GUSTAVE DE FLEURANCE Avec une préface de M. DRUMONT. Un volume in-12 de 512 pages. Paris, 1888. Prix : 3 fr. 50

Il s'agit ici de l'acte que la République a commis en 1880 en expulsant les communautés religieuses. Dans un tableau qu'il trace d'une tyrannie odieuse, Tacite signale entre autres infamies, l'expulsion des honnêtes gens, *omni bona arte in exsilium acta, nequid utquam honestum occurreret*. C'est l'histoire de ceux qui ont crocheté les couvents. Le spectacle de la vertu est gênant pour ceux qui n'en ont pas. Deux cent trente-sept maisons conventuelles ont été crochétées en France en l'année 1880. Jules Grévy, étant président de la République, Martel, président du Sénat, Gambetta, président de la Chambre des députés, J. Ferry, ministre de l'instruction publique, Ch. Lepère, ministre de l'intérieur, J. Cazot, ministre de la justice, etc. Nous reproduisons ici ces noms parce qu'on ne saurait trop les faire connaître. Où sont maintenant plusieurs de ces hommes ? Lire à ce sujet la préface que M. Drumont a placée en tête de ce volume.

Les Ferry, les Constans, les Cazot, enchantés d'avoir imaginé cette diversion qui empêchait le peuple de s'apercevoir que le Trésor public était mis au pillage, se livraient à tous les vols, et à toutes les concussions. Un vieux légiste trônait à l'Élysée....."

M. G. de Fleurance est très méthodique et très complet : il suit la série des départements par ordre alphabétique ; et pour chaque département il donne le nom des députés et des sénateurs qui ont voté l'article 7 ; puis le nombre des expulsions et le nom des communautés qui ont été les victimes, puis le nom des fonctionnaires qui ont opéré ou qui ont fait opérer, enfin, il raconte le fait de l'expulsion. Il nous donne ainsi une série de deux cent trente-sept procès-verbaux très précieux ; quelle mine pour les historiens à venir !

Qu'on retienne bien les noms des hommes inscrits dans ce livre et que l'on observe comment ils finiront. Il est rare que la main de Dieu ne s'appesantisse pas dans cette vie sur les persécuteurs de l'Eglise. B. C.

LE CHATIMENT, quatrième retraite de Notre-Dame de Paris
par le R. P. FÉLIX. Un volume de xii-386, pages. Paris 1890. Prix: 3 francs

Tous ceux qui ont eu le bonheur de suivre les exercices de cette retraite seront heureux de lire ces éloquentes et pieuses exhortations, si bien appliquées aux besoins de l'époque. Notre société, dans ce siècle de positivisme et de sensualisme, est infectée de tendances sceptiques, qui s'unissent aux mœurs amollies des meilleures familles, pour étouffer la sève de l'esprit du christianisme. En perdant la délicatesse de la conscience et l'horreur du péché, on est entraîné à douter des rigueurs de la justice de Dieu. On écoute, sans indignation, ceux qui contestent à la société le droit de frapper le criminel, et l'on se laisse aller à ne plus croire à la réprobation éternelle. Une foule d'hommes du monde, qui conservent des pratiques religieuses, mais qui n'ont d'autre science chrétienne que les réminiscences vagues et incomplètes du catéchisme appris dans leur enfance, ne se font aucun scrupule de rire de l'enfer et du démon.

Il y a une connexion nécessaire entre la malice, la gravité du péché et la sévérité, la rigueur inexorable du châtiment. Rien donc de plus opportun que l'étude de « *la Prévarication humaine devant la justice divine* » objet des considérations de cette remarquable Retraite prêchée par le R. P. Félix.

Dans le discours préliminaire l'orateur décrit les cinq grands théâtres de la justice divine : *le Ciel*, l'Eden, l'Enfer, le Purgatoire, le Calvaire. Il approfondit ensuite le châtiment de la Mort, le châtiment du Jugement final ; enfin les tourments de l'Enfer éternel.

Le R. P. Félix insiste, avec raison, sur les peines de l'enfer. Sans admettre le moindre doute sur la réalité de ce feu mystérieux qui torture sans détruire, et qui constitue spécialement la peine du *sens*, il fait ressortir ce qui est l'essence même de la damnation, c'est-à-dire la séparation volontaire de l'homme et de l'Infini, séparation voulue par l'homme et que Dieu accepte en se retirant de lui. C'est cette séparation volontaire de Dieu qui fait, bien plus que la peine du *sens*, le supplice ou la souffrance de l'enfer. Beaucoup de chrétiens, même parmi les plus lettrés, n'ont jamais approfondi cette effroyable vérité. Le pieux et éloquent orateur s'efforce de la rendre sensible en montrant la souffrance du *vide*, résultant de la séparation de l'Infini, objet de toutes les aspirations de notre intelligence ;

la souffrance de la *faim*, dans l'âme privée de son aliment nécessaire ; la souffrance d'une indicible *tristesse* jointe à un *regret* sans remède et à un *désespoir* absolu.

Après ces considérations générales sur l'enfer, le R. P. Félix, pénétrant plus avant dans cet effroyable mystère, expose comment ce châtiment de l'âme, résultant dans son ensemble, de la séparation de Dieu, s'étend à toutes ses puissances et à toutes ses facultés, ce qui constitue comme autant d'enfers spéciaux : l'enfer des *ténèbres*, châtiant les abus de la double lumière, celle qui réjouit les yeux et celle qui éclaire l'intelligence de tout homme venant en ce monde ; l'enfer de la *laidetur*, châtiant l'imagination des abus de la beauté, par d'horribles fantômes ; l'enfer du *remords*, châtiant la conscience par la claire vue et le sens complet du mal consommé dans le temps passé sur la terre ; l'enfer de la plus effroyable *servitude*, châtiant la volonté des abus de la liberté, et des outrages faits à l'autorité ; l'enfer de la *haine*, châtiant le cœur des abus de l'amour donné tout entier aux créatures, tandis qu'il devait avoir son centre et sa fin suprême dans la beauté et la bonté de l'Infini.

Il y a dans ces doctes enseignements une réponse grave et salutaire à ces ricanements voltairiens, à ces plaisanteries inconvenantes que l'insuffisance de la science religieuse introduit de nos jours, même au sein de familles chrétiennes. Nous serions heureux d'avoir inspiré à quelques-uns de nos lecteurs la bonne pensée de compléter leurs idées au sujet de l'enfer éternel, par la méditation de ces deux derniers chapitres du beau livre du R. P. Félix sur le Châtiment ; ils comprendront mieux, après cette étude, combien les horreurs de l'enfer éternel répondent à l'énormité de la prévarication volontaire de l'homme, ce chef d'œuvre, ce roi de la création,

Que d'un souffle divin Dieu voulut animer

Et qu'il fit pour servir, pour croire et pour aimer.

ERNEST AIMÉ.

DEVANT L'ATRE, par LUCIEN DONEL. Un volume in-12 de 322 pages
Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Avez-vous lu *Devant l'Atre*, demandai-je l'autre soir à mon ami Henrick ?
Oui !

Qu'en pensez-vous ?

Henrick chasse comme un enragé, fume plus qu'un Belge, chamaille comme un mâtin et, à ses heures, se passionne pour la littérature : une littérature à lui. Ainsi, il est très fort à relever dans un ouvrage toutes ces figures de style dont les noms presque barbares m'ont échappé et qu'il

retrouve en sa mémoire avec une prodigieuse facilité ; mais avec cela, l'ennemi acharné du style fleuri. Or l'auteur a jeté à profusion dans ses récits toutes les fleurs du langage.

— Ce que je pense, dit-il, hum ! C'est autre chose. — Et vous, que dites-vous de l'ouvrage ?

— La préface nous annonce des légendes ; s'il faut prendre ce mot dans le sens où on l'entend généralement, l'ouvrage n'en renferme que deux : — l'Étang de Fontpleures — et la — Légende des Liveaux. — Cinq nouvelles et une originale causerie remplissent le volume.

Les lieux où les scènes se déroulent sont habilement décrits ; et, pour mieux garder encore la couleur locale, l'auteur a jeté çà et là les expressions du cru.

— Pourquoi ne pas dire, interrompit brusquement Henrick, qu'il décrit avec une excessive complaisance ? Que de métaphores, d'hyperboles, d'hy-potyposes, d'antithèse, d'éthopies ! Ne dirait-on pas un traité de littérature qu'on nous sert en récits !

— Allons, esprit chagrin, lui dis-je, vous oubliez les deux principales qualités de ce livre : la vie et le sentiment.

D'ailleurs, ne fallait-il pas tempérer par d'agréables descriptions la tristesse qui est comme le fond du livre ?

Ce qui intéressera tous les lecteurs, et Henrick lui-même n'a pu échapper à l'émotion causée par ces récits, ce qui intéressera tous les lecteurs, c'est avec — Fidèle — le caniche, ami dévoué de son maître, le — Pauvre Vieux — où Lucien Donel a répandu à plein cœur les sentiments les plus délicats, l'émotion la plus empoignante, parce qu'elle est vraie et qu'elle a été sentie, et, pour me servir d'un mot de l'auteur, il les a illustrés d'une couleur dramatique d'un prestigieux effet.

C'est un livre qui ne sera pas lu sans plaisir.

C.-A. P.

LETTRES INÉDITES DU R. P. H.-D. LACORDAIRE, DES FRÈRES PRÊCHEURS. Un volume in-8°. Paris, 1889. Prix : 7 francs

En 1870, le couvent des Dominicains de Lyon fut ravagé par les précurseurs de la Commune, et les lettres du P. Lacordaire déchirées et brûlées en partie. Plus tard, on en trouva un certain nombre, et on se hâta de les publier pour conserver ces précieux lambeaux. Elle ont été classées en trois séries : 1° Correspondance avec d'anciens religieux de son ordre, ses premiers compagnons, et contenant des documents sur l'histoire de la jeunesse de la province dominicaine de France, ressuscitée par le

P. Lacordaire. La deuxième série contient les lettres adressées à M. de Saint-Beaussant, son ami, son confident, et le bienfaiteur de la province, puis religieux lui-même de son ordre. La troisième série est adressée à une femme du monde, et celles qui ont été conservées font vivement regretter celles qui manquent. Dans toutes, on reconnaît le P. Lacordaire : son intelligence, sa perspicacité, son dévouement, son expérience, paraissent dans les plus petits détails comme dans les grandes choses ; enfin son génie et son amour de sacrifice pour lui et pour ses religieux.

L'ABBÉ S.

A TRAVERS LA KABYLIE, par FRANÇOIS CHARVÉRIAT, professeur de droit à Alger. Un volume in-12. Paris 1889. Prix : 4 francs

Ces notes, pleines d'érudition et d'intérêt, écrites d'abord pour des compagnons de voyage intelligents, ont été publiées à cause de leur importance au point de vue historique et géographique. Elles font très bien connaître l'Algérie et surtout la Kabylie. Commencées en 1887, elles se complètent par des observations faites surtout dans un second voyage, en 1888. La Kabylie y est étudiée non seulement comme nature, mais comme pays musulman conquis par une nation chrétienne, qui ne peut agir sur lui qu'en christianisant l'Arabe et le Kabyle. On y trouve les meilleures notions sur les usages, la religion, la famille, et l'attachement fanatique de ces populations à leurs anciennes coutumes. On admire le jugement si sûr de l'auteur, mort à trente-quatre ans, au moment le plus brillant de sa vie, et l'on comprend les regrets de tous ceux qui fondaient sur lui les plus belles espérances et la douleur de sa famille, l'une des plus connues et des plus aimées de la société lyonnaise.

L'ABBÉ S.

LES BOUILLEURS DE CRU, par H. GAILLARD. Un volume in-12
Paris, 1889. Prix : 2 francs

Bon ouvrage, écrit avec vigueur, et, quoique un peu exagéré, dramatique du commencement à la fin. Un bouilleur de cru, c'est-à-dire un fabricant d'eau-de-vie ambulant, est possesseur d'une excellente machine qui, de père en fils, passe à l'ainé de la famille. Comme les autres, il s'est engagé par serment à continuer cet affreux métier, qui amène inévitablement la maladie et la mort pour lui et pour les autres. Il arrive dans un pays bien conservé, et, malgré le curé et le maire qui défendent leur paroisse, il entraîne peu à peu tout le monde à l'ivrognerie et aux

malheurs qui en sont la suite. Un incendie détruit la cabane du bouilleur et fait sauter la chaudière de sa machine, et, après mille péripéties, le curé et le maire parviennent à ramener la paix et le travail là où régnaient déjà la paresse et la débauche.

L'ABBÉ S.

FIN DE RÊVE, par GEORGES DURUY. Un volume in-12 de 304 pages
Paris 1889. Prix : 3 fr. 50

Nous venons, bons derniers, rendre compte de ce livre de M. Georges Duruy ; et nous nous en excusons auprès de l'auteur et de nos lecteurs : mais il est si ennuyeux de ne pouvoir faire l'éloge d'une œuvre émanant de la plume d'un écrivain remarquable ; il est si assommant d'analyser, même rapidement, une affabulation bizarre, incohérente, qu'on y regarde à deux fois, qu'on remet au lendemain un labeur, qui ne vous présente aucun charme ; et le temps se passe, inexorable ; et l'on se trouve en retard, et l'on se repent... C'est mon cas ; parlons de *Fin de Rêve*.

Michel Costalla est un grand orateur populaire ; il est député, le chef incontestable de la majorité au parlement de son pays... Pourquoi feindre plus longtemps ? Michel Costalla, c'est Gambetta ; et *Fin de Rêve*, c'est l'histoire de ses derniers moments. Mais M. Duruy a eu la singulière idée de supposer son héros frère de M. Wilson et de mélanger dans son récit l'aventure de l'affaire des décorations, et des tripotages dont se rendirent coupables les d'Andlau, les Caffarel, et les Limousin. Si les noms ne sont pas inscrits en toutes lettres, c'est que l'auteur a préféré prendre plutôt les allures du romancier, que le ton dogmatique de l'historien ; et peut-être a-t-il pensé que plus tard, dans un siècle, son livre pourrait passer au choix pour une œuvre d'imagination ou pour une page d'un moderne Tacite.

Cette conception peut partir d'un bon naturel, mais je la crois radicalement fausse. Les hommes de ce temps, qui n'ont perdu nul souvenir de ces événements tout récents, dont ils ont tous été les témoins et dans lesquels plusieurs ont pu jouer un rôle, sont péniblement affectés de cet amalgame où les lieux, les époques, les personnages sont confondus ; où la vérité est faussée à plaisir, mais sans profit pour l'agrément de l'esprit ; où la fin du — grand homme — est salie par l'intervention d'un fils naturel, dont l'existence est d'autant plus improbable que sa mère ne serait autre que M^{lle} Louise Michel, la « Vierge rouge ». Cette salade de vrai et de faux n'a rien d'appétissant.

On se demande comment M. Georges Duruy, qui est homme de goût, a

pu se rendre capable (ne pas imprimer *coupable*) d'une action si invraisemblable. Est-ce que l'hypnotisme, est-ce qu'une suggestion?... Enfin, quelle valeur M. Duruy donnerait-il à un bijou composé de pierres fausses enchâssées dans l'or, ou réciproquement; et surtout, si le bijou n'avait rien de remarquable, soit dans sa conception, soit dans son exécution? L'auteur impeccable de l'*Histoire des Grecs et des Romains* a dû sourire, comme font les vieux papas, pleins d'esprit, en parcourant la composition incohérente de l'élève le plus cher à leur cœur; et j'ajoute que l'ancien ministre de Napoléon III a dû trouver au moins étranges, certaines appréciations de l'auteur de *Fin de Rêve* sur le rôle et le caractère de Gambetta... Mais au fait, il s'agit de Michel Costalla et tout s'explique.....

Ce qui m'a particulièrement agacé, c'est le personnage de Farjasse (lisez Laurier) : ce brave sceptique, que l'auteur de ces lignes a beaucoup connu, serait fort ennuyé, s'il revenait du lieu où la bonté céleste l'a relégué, pour l'éternité (ou pour un bon bout de temps). Cette mission d'homme de confiance, de garçon à tout faire, soit donner des conseils, et faire des rapports; soit tenir compagnie à madame et porter son petit chien; non, je ne le vois pas bien, remplissant cette mission sacro-sainte!

Pour conclure, je dirai que je ne dis rien. Cela n'est ni du roman, ni de l'histoire; et c'est loin d'être amusant comme les aventures de M. de Crac. Alors, dira-t-on, c'est très moral? J'ai le regret de contredire encore cette légitime espérance. Cela est d'une moralité à l'usage des écoles laïques et obligatoires : mais si ma fille, ou mes fils, me demandaient la permission de lire ce livre, je leur dirais : lisez donc plutôt « *la Famille sans nom* », de Jules Verne; ou « *le Dernier des Mohicans* », de Fenimore Cooper. Que voulez-vous? Je trouve qu'en ces romans, anciens et modernes, la fiction et l'histoires ont mieux accommodées. Tout cela n'empêchera pas que M. Georges Duruy n'ait un vrai talent; et je sais bien que si ce dernier ouvrage lui a apporté quelque mécompte, il saura s'en consoler, et remportera, une seconde fois, une « *Victoire d'âme* ».

MAURICE PUJOS.

LA PRISE DE CHERBOURG, par le COMMANDANT ***

Un volume in-18 jésus de 316 pages. Paris 1889 Prix : 3 fr. 50

Comme le titre l'indique, ce livre est un roman historique prophétique. Pour rendre plus piquante l'exposition de sa thèse, l'auteur anonyme imagine l'attaque de la place de Cherbourg par les armées et la flotte de l'ennemi, et il montre l'insuffisance des moyens de défense actuelle ainsi que l'inutilité des témérités même heureuses de nos torpilleurs et des

prodiges de bravoure de nos troupes, habilement guidées par nos meilleurs généraux.

Tous ceux qui ont le sens des choses militaires, et qui connaissent l'état actuel des défenses de Cherbourg, sont d'accord pour reconnaître la nécessité urgente de modifier les anciens travaux et de les compléter par les développements qu'indique l'auteur de ce roman sinistre.

On sait que l'affaire a été portée à la tribune de la Chambre des députés, et l'on peut compter qu'on ne marchandera pas les millions indispensables pour mettre en rapport avec les nouveaux engins de destruction, cette admirable place de Cherbourg dont la création est due à l'initiative de Louis XVI.

Une carte des côtes de Normandie et de la place de Cherbourg aide à suivre les opérations du siège imaginaire et fait comprendre les imperfections de l'état actuel des ouvrages de défense.

I. CARNO.

HISTOIRE D'UN HÉROS OU VIE DE Mgr GALIBERT, par l'abbé TRYSSÉYRE. Paris, Albi, 1890. Un volume in-12 de xiv-393 pages. Prix : 3 francs

L'intrépide missionnaire, dont la biographie forme ce volume, est réellement « un héros », et celui qui raconte sa vie est un homme de cœur et d'esprit. A la noblesse, à la sublimité des sentiments qui ont guidé le héros et qui inspirent son historien, se joint le charme de la causerie familière et intime, qui initie le lecteur aux secrets de ce sanctuaire de la famille chrétienne, au sein de laquelle a été « élevée » cette âme tendre et héroïque, qui a eu la générosité d'immoler sa jeunesse et de braver les supplices pour étendre le règne de Dieu ; sans étouffer cependant ni les nobles élans d'un vrai patriotisme, ni les tendresses des pures affections de la famille.

Que de traits délicieux dans le récit des premières années de cet enfant terrible, qui devait devenir l'intrépide apôtre, le tendre père de ces pauvres Annamites, si dociles à ses enseignements et si reconnaissants ! Quelles leçons éloquentes pour les parents, encore capables de comprendre la dignité de leur mission, dans la suave peinture de ces vertus domestiques, et dans cette pure atmosphère chrétienne qu'on respire au foyer de Fonbelle, ce gracieux domaine abrité contre les vents du Nord par une forêt de sapins, de pommiers et de chênes, et arrosé par les eaux limpides de la fontaine qui lui donna son nom.

L'auteur, qui a conservé la bonne et franche gaieté française, avec la pureté et l'élégance de la langue du grand siècle, s'efface le plus souvent

possible pour laisser parler son héros : c'est un vrai trésor que cette correspondance intime du jeune séminariste, devenant bientôt l'intrépide missionnaire sur cette terre dévorante de l'Annam, toujours altérée du sang des chrétiens.

Le climat, les paysages, les coutumes, tout est peint sur le vif : on se croit transporté dans ces contrées lointaines, on y vit avec le vaillant apôtre que rien ne peut déconcerter ni abattre. A tout le plaisir des récits de voyages, parmi des populations et des sites si étranges pour nous, se joint l'émotion produite par la personne du narrateur qui n'est pas seulement un touriste, mais un infatigable pionnier de la civilisation par l'Évangile.

Ici, rien à mettre au compte de l'imagination ou de l'hyperbole d'un auteur préoccupé d'assurer le succès de son livre par l'étrangeté des peintures et l'effet dramatique des périls de son excursion. On sent à chaque ligne la simplicité du disciple de l'Évangile, qui parle, cœur à cœur, à la mère vénérable qui l'a offert généreusement à Dieu après l'avoir donné au monde, à une sœur digne de lui. Une seule de ces lettres a été publiée dans les *Annales de la Propagation de la foi*, elles ont donc tout l'attrait de la nouveauté.

Nous ne connaissons pas de livre qui donne, sous un si petit volume, une connaissance aussi exacte, aussi intime de l'Annam et de ses habitants. Même pour ceux qui seraient peu sensibles aux émotions chrétiennes de la biographie de ce héros, de ce glorieux martyr, le talent de l'auteur et l'intérêt des renseignements ethnographiques et topographiques suffisent pour qu'on nous sache gré d'avoir fait connaître cet excellent ouvrage.

A. CARTON.

I. L'ÉGLISE ET LA JEUNESSE OUVRIÈRE, par l'abbé SECRETAIN, rédacteur au journal *l'Univers*, avec une lettre de Mgr Freppel. Un volume in-12 de 220 pages. Prix : 2 fr. 50

II. LES CORPORATIONS DE MÉTIERS. Leur histoire, leur esprit, leur avenir, par HIPPOLYTE BLANC, chef de division honoraire au ministère de l'intérieur et des cultes. 2^e édition. Un volume in-12 de 422 pages. Prix : 3 fr. 50

Ces deux ouvrages traitent à peu près une question identique : le travail et la formation des travailleurs : le premier s'attache à un point de vue spécial, le second, en abordant l'histoire de nos vieilles corporations, embrasse la généralité des questions qui passionnent aujourd'hui le monde social et leur donne la seule solution possible.

Il y a du bon, beaucoup de bon dans le livre et les idées de l'abbé Secretain. Il montre que l'Église s'est toujours maternellement préoccupée de la jeunesse ouvrière, qu'elle a tout fait pour lui préparer la voie et la préserver des hideuses tentations qui se pressent autour d'elle.

L'Église a parfaitement respecté les trois législations nécessaires à l'épanouissement de la jeunesse ouvrière ; elle a respecté, disons mieux, elle a établi la législation de la famille, en la moralisant, en attribuant au père, à la mère, aux enfants des droits et des devoirs réciproques ; elle a établi la législation de l'atelier en apprenant au patron à aimer et à respecter son apprenti, en le rendant responsable des actions de cet enfant ; elle a établi la législation du travail, en le proportionnant aux forces et aux aptitudes de chacun : M. Hippolyte Blanc nous apprend que les journées ne dépassaient guère neuf heures sous le régime de la corporation. Aujourd'hui on croit réaliser un grand progrès en demandant l'établissement de la journée de onze heures. Il est vrai que ce serait une amélioration, car les journées actuelles sont ordinairement de 14 heures et quelquefois plus. Ajoutons 2 heures pour les repas — c'est bien peu — et 8 heures de repos, que reste-t-il pour la vie intellectuelle, pour la vie affective ? Où l'ouvrier, l'esclave du capital, trouvera-t-il le temps d'être homme, de penser, de se donner à sa famille ?

Aussi notre époque retourne-t-elle à grands pas vers l'esclavage et la dégradation de l'antiquité, parce que, comme elle, elle a négligé la triple législation nécessaire à l'apprenti.

Telle est l'affreuse conclusion contre laquelle l'abbé Secretain veut nous prémunir. Il a raison, certes ; mais les moyens qu'il propose sont peut-être insuffisants. En tous cas, ils ne seraient que transitoires.

Tout d'abord il écarte l'État de l'enseignement pratique. On ne saurait mieux faire. L'ingérence de l'État en ces matières est désastreuse. Ce n'est pas une théorie, cela : l'expérience a été faite et refaite. La politique et la bureaucratie ont toujours été deux éléments de ruine. L'État peut établir de magnifiques ouvroirs, de splendides fermes-modèles, avec tous les outils et tous les accessoires utiles, il ne formera que des ouvriers médiocres, parce que l'idée-maitresse de toute œuvre, le zèle, fait défaut. Ce zèle, qui enfante des merveilles, on ne le trouve guère que dans les œuvres dues à l'initiative privée, dans les écoles fondées par de pauvres et vénérables prêtres émus du malheur et du délaissement des jeunes artisans.

Dans le passé, on constate les résultats les plus féconds. Qui ne connaît et n'apprécie l'esprit religieux et artistique des ouvriers du moyen âge ? Où sont aujourd'hui les esprits géniaux capables d'enfanter nos cathédrales

gothiques et les fines merveilles de sculpture, de ciselure et de gravure qui ont enrichi le siècle d'Albert Durër? Partout, dans l'orfèvrerie, dans la menuiserie, dans la serrurerie, dans la peinture sur verre, dans l'écriture, ils affirment leur supériorité sur les artisans d'aujourd'hui.

Dans le présent, c'est toujours l'enseignement professionnel privé qui tient la tête. Inutile de rappeler ici les succès remportés par l'école de la rue de Vaugirard, par le pensionnat Sainte-Marie de Quimper et par d'autres institutions des fils du bienheureux de la Salle.

L'abbé Secretain, confiant dans les expériences faites dans le monde congréganiste, demande la fondation d'un conservatoire d'arts et métiers et d'une école centrale des arts et manufactures catholiques, la création d'écoles d'arts et métiers catholiques, un conseil supérieur de l'instruction publique catholique; enfin — et c'est ce qui me semble très utile et en même temps presque impossible — il désire que l'on applique l'enseignement professionnel élémentaire à nos écoles primaires supérieures et même à nos classes élémentaires urbaines ou rurales et à nos salles d'asile.

Desiderata d'une âme ardente qui veut faire le bien à tout prix, mais *desiderata* inaccessibles, parce que tout cela nécessiterait des dépenses que nous sommes incapables de faire et demanderait des maîtres des connaissances exagérées. Le but de l'école primaire n'est point d'achever ou même de commencer en tout la formation de ceux qui la fréquentent, mais d'éveiller à la vie intellectuelle et morale l'âme des enfants. Rien de plus.

La formation du travailleur, la formation de l'apprenti doit se faire à l'atelier, mais à l'atelier chrétien, à l'atelier du moyen âge.

Et pour cela il faut en revenir purement et simplement à la corporation. Depuis plusieurs années que les esprits sérieux se préoccupent de la question ouvrière, on aurait bien fait de se rapprocher davantage de ce but final, au lieu de s'attarder dans des tentatives qui n'ont jamais produit que la désillusion et le découragement. Il reste, même chez ceux qui sont les plus enthousiastes du moyen âge, une sorte de prévention contre les corporations de métiers.

C'est qu'on ne les connaît pas ou qu'on les connaît mal.

Aussi ne saurait-on trop vivement conseiller de lire et d'étudier le livre de M. Hippolyte Blanc sur ce sujet intéressant, et si l'abbé Secretain s'en était inspiré, il aurait mieux conclu sa magnifique étude au lieu de se laisser entraîner par l'illusion de son zèle.

La corporation est la forme la plus simple et la plus stable de l'organisation du travail; elle est aussi la plus juste parce qu'elle est fondée, comme toute œuvre de l'Eglise, sur la justice et sur le respect des droits

de chacun. Par son moyen l'ouvrier et le consommateur se trouvent toujours dans une sécurité complète et dans les meilleurs rapports.

Comme les ouvriers savaient toujours leur métier, on était assuré d'être bien servi et d'avoir de la marchandise non fardée. Pour monter une boutique, pour exercer un commerce quelconque, il fallait être reconnu apte à cette fonction, et l'on n'avait point, comme aujourd'hui, des épiciers qui s'établissaient hommes d'affaires, au gré de leurs velléités changeantes.

La concurrence n'existant pas, les ouvriers se trouvaient plus heureux qu'aujourd'hui : on produisait le nécessaire, rien de plus. Les patrons n'étaient point obligés d'exiger une somme exagérée de travail pour livrer leurs produits à vil prix, comme de nos jours. L'ouvrier vivait et n'était point exploité, sans compter qu'il avait presque toujours du travail assuré et que la confrérie subvenait à ses besoins, en cas de nécessité.

Quant aux prétendues objections faites aux corporations, M. H. Blanc les réduit à néant. Il montre qu'elles sont le produit de la haine satanique contre l'Église, et qu'elles n'ont aucune valeur. Les faits parlent d'eux-mêmes.

Sa conclusion est que le retour au régime corporatif chrétien est le seul remède aux maux présents de la vie industrielle. Je la crois plus pratique que celle de l'abbé Secretain.

H. D.

LE PÈRE DAMIEN DEVEUSTER, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, apôtre des lépreux de Molokai, par le R. P. TAUVEL, de la même Congrégation, avec une introduction par son frère le R. P. PAMPHILE DEVEUSTER. — Un volume in-12 de 215 pages, orné de nombreuses gravures, d'une carte de Molokai et d'un autographe du P. DAMIEN. Prix : 1 franc

Aucun honneur n'a fait défaut au P. Damien : catholiques et protestantes, conservatrices et libérales, toutes les voix de la presse, par une exception trop rare et d'autant plus flatteuse, ont célébré son dévouement, et, chose inouïe, les plus enthousiastes se sont fait entendre hors de l'Église et hors de la patrie ; le prince de Galles, en deux rencontres solennelles, a rendu hommage à ce « magnanime » ; l'Académie française l'a applaudi en séance publique et salué vertueux entre tous ceux dont elle couronnait la vertu ; la chaire chrétienne a retenti de son éloge ; de rapides articles de revues, aussitôt réunis en brochures, ont donné une première et insuffisante satisfaction à l'intense curiosité du public ; enfin, à ce concert de louanges, comme aux acclamations qui accompagnaient au Capitole le triomphateur romain, s'est mêlé le sifflet de la jalousie, attribuant à l'ambition de faire du bruit l'obscur et héroïque existence, ou plutôt le lent et généreux suicide de ce lépreux volontaire.

Que manquait-il donc au P. Damien?

Il lui manquait d'être bien connu. Et voilà pourquoi, sur l'ordre de ses supérieurs, un religieux de sa Congrégation nous révèle aujourd'hui ce que fut, de son humble berceau à sa tombe radieuse, ce petit paysan qui se revêtit de la lèpre par charité pour les lépreux. Elle est simplement écrite cette histoire; l'auteur s'y cache derrière son héros et met à se faire oublier autant de soins que d'autres à se tailler un piédestal dans leur œuvre. C'est avec cette tranquillité qu'on parle des hauts faits des siens dans une famille où la valeur est le lot de tous; et si c'était un calcul, il serait habile, car le P. Damien paraît ici d'autant plus grand qu'on n'y essaie pas de rien ajouter à sa taille.

Le voilà donc tel qu'il se peint lui-même dans ses lettres intimes, tel que les témoins de sa vie le représentent, tel que ses œuvres le prouvent, car c'est aux fruits que se reconnaît l'arbre.

Quel portrait serait plus vivant et plus sincère que cette autobiographie tirée de la correspondance la moins prétentieuse qu'il y ait? Et si l'artiste, soucieux avant tout d'être vrai, parce que la vérité dépasse ici la vraisemblance, s'est attaché principalement à fixer dans ces pages le reflet direct de son modèle, n'a-t-il pas fait œuvre d'ouvrier?

Mais, pour être complète, cette histoire du P. Damien demandait, exigeait des illustrations: ce n'était pas assez de nous dire ce que fut et ce que fit le missionnaire de Molokai; il fallait nous conduire aux lieux où il se sacrifia; nous faire visiter son île, son village, son église, les cabanes de ses lépreux; nous le *montrer* lui-même, partout, jeune religieux amaigri par l'étude et tout brûlant de zèle, à la conquête des âmes; puis là-bas, fortifié dans les rudes labeurs de l'apostolat par monts et par vaux; et enfin mourant tuméfié par la lèpre, défiguré, hideux, afin que nous comprissions mieux la sublimité de son sacrifice en comparant ce qu'il était avec ce qu'il devint et en nous représentant d'après lui-même les huit cents misérables pour lesquels il vécut et mourut. Ces gravures ajoutent à l'intérêt, à l'émotion, à l'édification du livre; elles contribueront à son succès.

OUTIS.

L'ÉVANGILE DU SACRÉ-CŒUR. *Les mystères d'amour du Cœur de Jésus*, par le P. VAUDON, missionnaire du Sacré-Cœur. — Un volume in-12 de 372 pages. Prix: 4 francs

Cet excellent travail forme le premier volume d'un ouvrage qui en comprendra trois: l'auteur y traite des *Mystères d'amour* du Cœur de Jésus; il abordera ensuite tour à tour la question des *Miséricordes* du

Sacré-Cœur, et celle de ses *Vertus*. Après une lettre exquise du T. R. P. J. Chevalier, supérieur général des missionnaires du Sacré-Cœur, laquelle sert de préface à l'ouvrage, le P. Vaudon entre tout de suite dans le vif de son sujet. Or, à proprement parler, ce sujet, c'est l'étude de l'œuvre du Cœur de Jésus dans la Rédemption, et dans le saint Sacrifice de la Messe, qui n'est que l'œuvre de la Rédemption renouvelée sans relâche, *a solis ortu usque ad occasum*, et perpétuée à travers les siècles. Toutefois, le Maître ne reste pas isolé dans l'accomplissement de son sacrifice, et, comme parle la théologie, à côté du divin Rédempteur, il y a place pour Celle qui fut la « Co-Rédemptrice » du genre humain. Poussant même à fond l'examen d'une question si intéressante, l'auteur explique quelle fut la part de saint Joseph — une part royale — dans cette œuvre merveilleuse de salut universel. Et ainsi éclate, sous toutes ses formes, l'infinie miséricorde du Cœur de Notre Seigneur. La nouveauté des points de vue est donc le premier attrait que présente la lecture de ce volume; mais il y en a un second, dans l'heureux mélange que l'auteur y fait des textes de l'Évangile et de ceux des Pères, des citations du Pontifical et de celles qu'il emprunte aux plus éloquentes pages des apologistes et des orateurs contemporains; et, s'il faut tout dire, il y en a un troisième, qui n'est pas le moindre, dans le charme, ou, mieux encore, dans l'onction de ce récit, qui s'inspire manifestement des exemples du divin Cœur et qui est véritablement écrit avec le cœur, un cœur de prêtre et d'apôtre. Aussi, faisons-nous des vœux pour que le P. Vaudon puisse mener promptement à bonne fin son travail et nous donner bientôt les deux volumes promis. Quiconque apprécie les lectures où l'on s'instruit en s'édifiant lui en saura gré comme nous.

J. C.

LES ASSASSINATS MAÇONNIQUES, par LÉO TAXIL et PAUL VERDON

Un volume in-18 Jésus, 1890. Prix: 3 fr. 50

La franc-maçonnerie — on le sait parfaitement aujourd'hui — est avant tout une école de haine, d'immoralité et de venimeuse jalousie. Le succès à tout prix, *per fas et nefas*, telle est la maxime qui explique tous les actes de la secte. Renversons tout ce qui nous fait obstacle, massacrons ceux qui nous gênent, torturons ceux qui nous dénoncent, tels sont les cris monstrueux que poussent sans cesse les loges dans leur combat contre la grande, belle et noble civilisation chrétienne.

Ces conseils, la franc-maçonnerie les prodigue: ils sont écrits dans toutes les loges, ils sont commentés dans tous les manuels, ils sont susurrés

à l'oreille de tous les adeptes, ils résonnent dans tous les chants des initiés.

Le livre de Léo Taxil et de Paul Verdun, — le sympathique auteur d'*Un lycée sous la troisième république*, — nous fait passer en revue quelques uns des assassinats les plus curieux ou les plus importants dans l'histoire de la maçonnerie. Nous assistons successivement au martyre d'un bon prêtre, puni, dans les massacres de septembre, d'avoir vu clair dans les menées de la secte et de les avoir courageusement dénoncées; à l'immolation de l'infortunée princesse de Lamballe, punie d'avoir accepté la charge de Grande-Maitresse et d'avoir mal tenu ses serments; aux longues tortures du journaliste américain Morgan, dont l'activité et le zèle gênaient l'aristocratie maçonne.

Autour de ces noms connus s'encadrent une dizaine d'autres. La liste des victimes maçonniques est loin d'être complète, mais telle qu'elle est, elle suffit bien pour nous démontrer la rage et la haine maçonniques. Le poignard dont on parle si souvent dans l'initiation joue le principal rôle dans la propagande maçonnique en tenant en respect ceux qui voudraient s'opposer aux efforts de la secte maçonnique.

Le meurtre du préfet de l'Eure et la mort mystérieuse de Gambetta sont rangés par Taxil parmi les assassinats maçonniques. Cela ne paraît pas parfaitement démontré. Néanmoins on lira avec intérêt ce qui est dit de la disparition de ces deux hommes assassinés l'un par un homme que tout Paris a montré du doigt, l'autre par sa maitresse, qui a conquis aujourd'hui un poste important dans le monde littéraire et dirige aujourd'hui une de nos grandes Revues. Veuve d'un Juif, elle est aujourd'hui Grande-Maitresse des loges d'Adoption. Tout le monde la reconnaîtra à ces traits peu flatteurs.

H. D.

LA MÉNAGERIE POLITIQUE, par LÉO TAXIL. Un volume in-16 Jésus avec illustrations de BARENTIN et de BLASS. Prix : 3 fr. 50

Voulez-vous passer un bon moment de rire viril et de franche gaieté? Lisez le nouveau livre où Léo Taxil et ses collaborateurs, deux dessinateurs de talent, ont exercé leur verve sous une forme neuve et originale. Les types principaux qui se disputent l'assiette au beurre sur l'arène politique sont réunis là, dans une galerie inimaginable sous la carapace qui convient le mieux à leurs aptitudes et à leur caractère.

Car c'est sous forme d'animaux, ridicules ou immondes, que nos personnages politiques sont offerts à la risée du public. Sous leur tête exactement ressemblante, se déroule le corps de l'animal, leur frère.

Ici, c'est Jules Simon, le *caméléon*, qui s'affubla de toutes les défroques. Là, Grévy, le *macaque*, traîne autour du billard ses longs membres qui font peine à voir. A quelques pas on rencontre le lièvre Méline, au milieu des roseaux, qu'il prend sans doute pour des poireaux; Freycinet, la souris blanche, se glisse sournoisement dans les fissures. Tous y sont depuis Le Royer, le serpent à sonnettes qui étrangle de ses replis le malheureux orateur monté à la tribune, jusqu'à la fourmi Rouvier, le pauvre ministre qui n'a que 20,000 fr. de rentes.

Ajoutons que des notices substantielles sont jointes au portrait de chaque animal politique. La ménagerie est en même temps un musée historique; musée qui n'est pas à l'honneur de notre génération. Car il faut que nous soyons descendus bien bas pour souffrir de tels hommes à notre tête. Le livre de Léo Taxil montre bien cet abaissement. H. D.

CAUSERIES LITTÉRAIRES, par EDMOND BIRÉ. Un volume in-8° de 413 pages
Lyon, 1889. Prix : 4 francs

C'est assez l'usage — et il faut s'en applaudir — que les auteurs réunissent en volume les articles qu'ils donnent aux journaux et aux revues. De ses feuillets hebdomadaires de *la Gazette de France* M. A. de Pontmartin a composé ses *Samedis*; M. Jules Lemaitre a tiré en partie ses *Contemporains* des études parues dans *la Revue bleue*; et l'on sait que les beaux livres d'*Histoire et Littérature* de M. Ferdinand Brunetière ne sont rien autre chose que la réunion de ses savants et suggestifs articles de *la Revue des Deux Mondes*.

M. Edmond Biré vient, à son tour, de rassembler les essais qu'il a fait paraître soit dans *le Monde*, soit dans *l'Univers*, et de ces essais remaniés et complétés, il a formé l'intéressant volume que nous avons le plaisir d'annoncer.

Il y a deux parties bien distinctes dans ces *Causeries littéraires* : l'une, où l'auteur touche plus particulièrement à l'histoire et aux écrivains qui s'en occupent; l'autre, qui justifie plus complètement le titre du volume et où il traite des belles-lettres et des littérateurs. Est-il nécessaire d'ajouter que l'une et l'autre sont également attachantes et instructives, et qu'on y retrouve toutes les qualités du judicieux critique qui a écrit *Victor Hugo avant 1830* et *la Légende des Girondins*? S'il fallait cependant faire un choix entre tant de pages excellentes, c'est aux chapitres sur Désiré Nisard et sur A. de Pontmartin que nous serions tenté de donner la préférence. On trouve à s'y instruire sur le premier, même après ce qu'en ont si bien

dit, il y a quelques jours, à l'Institut, M. le vicomte de Vogué et M^e Rousse. Et quant au second, il est manifeste que M. Biré en parle avec l'admiration émue du plus fervent des disciples pour le plus dévoué des maîtres. Cette admiration d'ailleurs n'est point aveugle ; c'est celle d'un juge équitable, c'est-à-dire d'un homme de goût. Après cela, il serait superflu de dire que le livre est écrit dans la pure langue du grand siècle : il y a beau temps que M. Biré a pris rang parmi nos meilleurs écrivains, et, partant, que sa réputation est faite. Tout le monde voudra donc lire les *Causeries littéraires* : c'est le complément obligé des *Portraits littéraires* parus l'an dernier, et qui ont eu un succès de si bon aloi. J. C.

MGR DUPANLOUP ET LA LIBERTÉ, par M. l'abbé CHAPON

Un volume in-16. Prix : 3 francs

La lettre suivante, adressée à l'auteur, en dira plus sur cet excellent livre qu'un long compte rendu. Nous sommes heureux de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cher monsieur l'abbé,

Vous avez bien voulu me communiquer, au cours de l'impression, les bonnes feuilles de votre livre : *Mgr Dupanloup et la liberté*. Cette obligeance m'a permis de vous lire plus attentivement, puisqu'elle me laissait le loisir de me reprendre, sans me presser, à l'étude des importants documents que vous avez eu l'heureuse pensée de recueillir.

C'est donc en connaissance de cause que je viens vous féliciter et vous remercier.

Quelques-uns ne verront peut-être dans votre œuvre qu'un acte de piété filiale ; il me plaît d'y louer surtout un acte de justice.

D'anciennes préventions ne céderont-elles pas devant les textes absolument irréfutables sur lesquels vous appuyez vos preuves ? Voudront-elles reconnaître la force d'une démonstration qui n'est ni une discussion ni une polémique, mais le fidèle et complet exposé des actes publics du grand évêque d'Orléans ? Enfin, rendront-elles hommage à l'irréprochable modération de votre langage ? Quelques-uns se le demanderont peut-être. Mais cet heureux résultat ne fût-il pas atteint, j'estime néanmoins que vous avez eu raison d'écrire.

Votre sage et pieux évêque en a jugé ainsi, et vous a donné une entière approbation. Au reste, votre défense de Mgr Dupanloup s'appuie sur la plus haute des autorités, comme vous le prouvez en évoquant avec tant d'opportunité les *quarante-neuf Brefs* — vous avez dit cinquante — permettez-moi cette petite rectification — adressés par Pie IX à l'évêque

d'Orléans. Ces Brefs peuvent, en effet, se résumer, comme on l'a si bien remarqué, dans ces deux mots : « Vous avez bien interprété notre pensée, Nous sommes content de vous. »

L'entière conformité que vous montrez entre les écrits et les paroles de Mgr Dupanloup et les admirables encycliques de Léon XIII, aurait valu à l'illustre prélat les mêmes éloges de la part de notre grand Pape. Le Saint-Père s'est d'ailleurs exprimé à ce sujet, et, en plusieurs circonstances, dans des termes qui ne laissent pas de doute sur ses sentiments.

En présence de pareils témoignages, il n'était pas utile de garder le silence. Vous vous êtes dit, sans doute, que dans la foule de ceux qui lisent et écoutent, il y a beaucoup d'hommes sans parti pris, sympathiques même à la personne et aux œuvres de Mgr Dupanloup, et qui, toutefois, hésitent sur le jugement définitif à porter sur lui; faute d'avoir sous la main le moyen facile de se renseigner. Ils feront leur profit des documents que vous avez réunis avec une si louable impartialité. Prêtres ou simples fidèles, ils apprécieront, je l'espère, la valeur du service que vous leur aurez rendu.

J'ai la conviction que les ouvrages publiés sur Mgr Dupanloup après sa mort, quelque discutés qu'ils aient pu être, et malgré le retentissement pénible de plusieurs de ces discussions, sont loin d'avoir été sans résultats au point de vue qui vous occupe.

Il y a des livres dont il est injuste de dire qu'il aurait mieux valu qu'ils n'eussent pas été écrits.

Pour en revenir au vôtre, et me rendant compte de l'état d'esprit d'un certain nombre de catholiques sur la parfaite orthodoxie de l'évêque d'Orléans, n'est-il pas terrible de penser que, si l'histoire devait se clore sur une pareille impression, ce serait comme une ombre importune qui planerait sur la mémoire de l'illustre prélat?

La gloire légitimement due à certains noms n'a-t-elle pas souffert de ce que les contemporains ont disparu sans avoir eu le temps de réunir ou de produire les témoignages qui eussent éclairé la postérité?

L'historien de Mgr Dupanloup avait commencé cette œuvre de réparation; vous l'achevez dignement. Elle ne sera pas la moins belle partie de vos remarquables travaux d'apologiste et d'écrivain.

D'illustres suffrages vous sont déjà arrivés de bien des côtés; laissez-moi ajouter ici au mien l'expression de mes remerciements, en même temps que l'assurance de mes sentiments affectueux.

† JOSEPH, card. FOULON,
archevêque de Lyon.

PARIS, par **M. DE MÉNORVAL**. Un volume in-18 jésus de 483 pages. Paris, 1889
Prix : 3 fr. 50

M. de Ménorval, conseiller municipal, célèbre par le boulangisme de ses opinions, adorateur de l'équestre Étienne Marcel, pourfendeur de prêtres, vient d'écrire l'histoire de Paris à travers les siècles. M. de Ménorval, ex-maitre de pension dans le 14^e arrondissement, n'est pas le premier venu et nous reconnaissons volontiers qu'il a donné une somme considérable de travail pour réunir les matériaux de cet ouvrage.

Nous n'avons aujourd'hui à rendre compte que du premier volume : il est divisé en huit chapitres. Le quatrième a pour titre : Paris-chrétien ; c'est là que nous attendions l'auteur ; on peut juger, par quelques citations, des idées de cet élu de Paris : — page 60 « presque tous les saints étaient des hérétiques » ; — page 61 « quelle doctrine, quelle vérité les Pothin, les Justin, pouvaient-ils apporter à des sages comme Vespasien, Adrien, etc... aussi s'adressaient-ils aux femmes et aux esclaves » — ; plus loin, « ils provoquaient eux-mêmes les supplices dont ils se disent les victimes » — ; page 62 « les meilleurs empereurs furent obligés de sévir contre les chrétiens, accusés avec trop de raison de sacrilège ».

M. de Ménorval est partisan de la crémation, il regrette, page 76 « la substitution de l'inhumation à la pratique hygiénique de la crémation : les chrétiens dédaigneux en toutes choses des soins de salubrité, pavèrent leurs églises de cadavres ». Sous prétexte de faire l'histoire de Paris, l'auteur émet ses opinions contre la monarchie et se plaint à signaler tout ce que firent et tout ce que ne firent pas les rois contre la papauté. Et l'on viendra nous vanter encore la neutralité de l'enseignement, à propos de tout, un auteur haineux, viendra jeter son venin contre les prêtres, les moines, les rois et les princes et tout sera prétexte à de violentes agressions contre ce que nous respectons et ce que nous aimons.

Étienne Marcel a les honneurs d'un long chapitre, naturellement, ce type des communards modernes est blanc comme neige et l'on ne saurait, d'après M. de Ménorval, brûler trop d'encens devant l'image de celui qui ne fut qu'un ambitieux et qu'un traître.

Il est très regrettable que l'auteur n'ait pu se débarrasser de toutes ses théories aussi creuses que fausses, car son histoire de Paris a été, nous le répétons, consciencieusement étudiée au point de vue des monuments, des usages, des coutumes et des événements, nous parlons, bien entendu, de l'enchaînement des faits et de leur nomenclature.

B. C.

L'HISTOIRE DU GÉNÉRAL CHANZY, par J.-M. VILLEFRANCHE

Un volume in-8°. Prix : 5 francs

Cette histoire était désirée et attendue. La voici telle que devait l'écrire l'auteur de *la Vie de Pie IX*, et de *la Vie de Dom Bosco*. Sa plume, si française et si chrétienne, a trouvé dans le héros de ce livre un sujet digne d'elle, et Chanzy nous apparaît, avec sa noble physionomie de croyant sans peur et de soldat sans reproche.

« J'entreprends, dit M. Villefranche dans sa préface, une œuvre ingrate en apparence, féconde en réalité, la vie d'un vaincu. La victoire, en effet, n'illumina qu'à de rares intervalles la carrière de Chanzy. Ce héros de la défense nationale fut un général de retraite plus souvent qu'un triomphateur. Mais battu par les fautes d'autrui et le malheur des temps, il déploie dans la mauvaise fortune des qualités qui sont bien à lui, et la plus intrépide volonté qui ait jamais paru sur un champ de bataille..... »

Grand capitaine, Chanzy est dans la vie privée un père tendre et aimant : l'évêque de Châlons, l'archevêque de Reims, cardinal Langénieux, et le cardinal Lavigerie lui ont rendu sur ce point d'éloquents témoignages. Il fut aussi un grand citoyen, et, ce qui est moins connu, un grand chrétien ; l'histoire ne doit pas hésiter à le montrer sous ce dernier aspect, pas plus qu'il n'hésitait à s'y montrer lui-même. Bref, homme simple et droit, taillé à l'antique, Chanzy est un homme complet ; c'est un caractère, chose rare en tous temps, plus rare aux époques de décadence.

Afin de tirer de cette belle existence tous les enseignements qu'elle comporte, l'auteur ne s'est pas refusé à faire la philosophie des événements. Qui sait si l'heure ne viendra pas bientôt d'en appliquer les enseignements ? Quand sonnera pour la France cette heure à la fois désirée et redoutable, Chanzy nous manquera, mais nous nous souviendrons de lui pour faire notre devoir et ne jamais désespérer.

Aussi bien, le beau livre de M. Villefranche vient à propos pour protéger la mémoire du général contre ceux qui pourraient le méconnaître ; il sera une leçon à notre jeunesse, dont on voudrait, hélas ! abaisser le caractère, et par là c'est une bonne œuvre dont nous remercions respectueusement l'éminent écrivain. Ajoutons, pour finir, que toute bibliothèque de patriote et de chrétien devra posséder *l'Histoire du général Chanzy*.

E. FLORENTIN.

VIE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE MARIE-AUGUSTIN, première Supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph d'Aubenas, par M. l'abbé L.-A. BENOÎT, curé-desservant de Saint-Pierre-lez-Marseille. Un volume in-12 de 496 pages. Paris, 1889. Prix : 4 francs

Ce livre porte avec lui la meilleure des recommandations, dans la lettre justement élogieuse de S. G. Mgr l'évêque de Marseille à l'auteur. A une époque où l'esprit de foi diminue, où les écoles publiques sont systématiquement fermées aux maîtres et aux maîtresses congréganistes, et où ces derniers se heurtent à la défense de la loi d'enseigner dans leurs classes l'histoire sainte et le catéchisme, il a paru bon à M. Benoit de retracer l'aimable et attrayante physionomie de la femme généreuse, intelligente et pure qui brilla par la perfection de ses vertus et qui fonda une de ces congrégations dont le premier article du programme est d'enseigner les vérités de la religion. Il partage en trois étapes l'étude de la Vie de son héroïne : et, soit qu'il nous la montre dans le monde, avant son entrée en communauté, soit qu'il nous la fasse voir à l'œuvre comme supérieure, soit enfin qu'il s'attarde, avec une complaisance très légitime, à mettre ses vertus en relief, on s'instruit et on s'édifie à l'écouter. Voilà donc un bon livre de plus, à notre époque où chaque jour il s'en écrit de si utiles et, trop souvent, hélas ! de si malsains. *La Vie de la révérende Mère Marie-Augustin* fera du bien partout où le volume pénétrera, et, qui sait ! peut-être la lecture de ces pages raffermira-t-elle des vocations chancelantes et contribuera-t-elle efficacement à éclairer des âmes qui cherchent encore leur voie.

E. FLORENTIN.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui parait.

ANNÉE POLITIQUE 1889 (16^{me} année, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents, et des pièces justificatives, par André Daniel. Un vol. in-18 Jésus de vi-361 pages. Prix : 3 fr. 50
 AU MAROC, par Pierre Loti. Un vol. in-18 Jésus de iv-364 pages. Prix : 3 fr. 50.
 AXEL, par le comte de Villiers de l'Isle Adam. Un vol. in-8 de 307 pages. Prix : 7 fr. 50
 BÊTE HUMAINE (la), par Emile Zola. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
 (Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)
 CHEFS-D'ŒUVRE DE LA CHAIRE (Jés.), Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Fénelon, Massillon, La-

cordaire. Un vol. in-8^o orné de 24 gravures. Prix : 6 fr.
 COMME DANS LA VIE - Un monde qui s'en va - roman nouveau, par Albert Delpit. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50
 COMMUNES FRANÇAISES (les), à l'époque des Capétiens directs ; par Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Un vol. in-8^o de 303 pages. Prix : 7 fr. 50
 COUPS DE CŒUR, par René Maizeroy. Un vol. in-18 Jésus de 275 pages. Prix : 7 fr. 50
 • DAVID, roi, psalmiste, prophète, par Mgr Meignan, archevêque de Tours. Un vol. in-8^o de 563 pages. Prix : 7 fr. 50

DERNIÈRE BATAILLE (la), par Édouard Drumont. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)
 EN ISRAËL, par Amédée Gubert. Un vol. in-18 Jésus de 225 pages. Prix : 3 fr. 50
 ENTRE MÈRE ET FILLE, par la baronne Staële. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
 ESPAGNE (l'), l'Andalousie, par J.-T. de Helloc. Un vol. in-8° de xx-300 pages et gravures. Prix : 7 fr.
 ESSAI DE PHILOSOPHIE POUR TOUS, par M. Jacquinet. Un vol. in-12 de xiv-296 pages. Prix : 3 fr. 50
 ÉTUDE SUR ALEXANDRE VINET, critique littéraire, par Louis Molines, docteur ès lettres. Un vol. in-8° de 463 pages. Prix : 7 fr. 50
 ÉTUDES D'UN AUTRE TEMPS, par A. Bardoux. Un vol. in-18 Jésus de vi-345 pages. Prix : 3 fr. 50
(Bibliothèque contemporaine)
 ÉTUDES SOCIALES ET LITTÉRAIRES ; Madame de Custine, d'après des documents inédits, par A. Bardoux. Un vol. in-8° de iv-437 pages. Prix : 7 fr. 50
 FRANCE PENDANT LA GUERRE DE CENT ANS (la) : Épisodes historiques et vie privée aux xiv^e et xv^e siècles, par Siméon Luce, membre de l'Institut. Un vol. in-16 de vi-400 pages. Prix : 3 fr. 50
 GUERRE DE 1870-1871, Paris, le quatre septembre et Châtillon (2 septembre-19 septembre), par Alfred Duquet. Un vol. in-18 Jésus de 357 pages. Prix : 3 fr. 50
 GUILLAUME II ET SES SOLDATS, par Edmond Neukomm. Un vol. in-18 Jésus de 311 pages. Prix : 3 fr. 50
 HYPNOTISME (l'), ses phénomènes et ses dangers, étude par l'abbé A. Touroude, prêtre agrégé de la congrégation des Sacrés-Cœurs, d'été de Piquus. Un vol. in-16 de 277 pages. Prix : 3 fr. 50
 HYPNOTISME THÉORIQUE ET PRATIQUE (l'), comprenant les procédés d'hypnotisation, par le docteur Paul Marin. Un vol. in-18 Jésus de xi-336 pages. Prix : 3 fr. 50
 JUIF (le), voilà l'ennemi ! Appel aux catholiques, par le docteur Martínez, professeur de théologie. Un vol. in-18 Jésus de 307 pages. Prix : 3 fr. 50
 LAMARTINE, Étude de morale et d'esthétique, par Charles de Pomairols. Un vol. in-18 Jésus de xii-327 pages. Prix : 3 fr. 50
 MAIN FROIDE (la), par Fortuné du Boisgobey. Un vol. in-18 Jésus de 353 pages. Prix : 3 fr. 50
 MÈRE, roman inédit, par Hector Malot. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)
 MES PROCES, par Albert Savine. Un vol. in-18 Jésus de xii-580 pages. Prix : 3 fr. 50
 MON ONCLE ET MON CURÉ, par Jean de la Brète. Un vol. in-18 Jésus de 325 pages. Prix : 3 fr. 50
 NAPOLEON I^{er}, sa vie, son œuvre, d'après les travaux historiques les plus récents, par Léon Mégniel. Un vol. in-8° de viii-269 pages et gravures. Prix : 5 fr.

O'CONNELL, sa vie, son œuvre, par L. Nemours Godré. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
 OUVRIERS DE LA ONZIÈME HEURE (les), les Anglais et les Hollandais dans les mers polaires et dans la mer des Indes ; par le vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Deux vol. in-18 Jésus. I, 338 pages. II, 362 pages. Prix : 7 fr.
 PAPE DE DEMAIN (le), par Jean de Bonnefon. Un vol. in-18 Jésus de 376 pages. Prix : 3 fr. 50
 PEINE PERDUE, roman, par Jeanne Mairat. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
 PÈRES ET MARIS, par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50
 PÉRI EN MER ! par Gustave Toudouze. Un vol. in-18 Jésus de 333 pages. Prix : 3 fr. 50
 PETITE HISTOIRE DE LA CIVILISATION FRANÇAISE depuis les origines jusqu'à nos jours, à l'usage des classes élémentaires, leçons, résumés, questionnaires ; par Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Paris. Un vol. in-18 de 324 pages avec 420 gravures. Prix : 1 fr. 75
 QUI FRAPPE ! par Carmen Sylva. Traduit de l'allemand par Robert Scheffer. Avec une préface de Pierre Loti. Un vol. in-18 Jésus de xxxii-272 pages. Prix : 3 fr. 50
 RÉCITS DE CAMPAGNE (1830-1841), par le duc d'Orléans, publié par ses fils, le comte de Paris et le duc de Chartres. Un vol. in-18 Jésus de xiv-517 pages. Prix : 3 fr. 50
 REPRÉSENTANTS DU PEUPLE EN MISSION (les), et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794), par Henri Wallon, membre de l'Institut. T. IV, la Frontière du Nord et l'Alsace. Un vol. in-8° de 462 pages. Prix : 7 fr. 50
 RICHELIEU ET LA MONARCHIE ABSOLUE, par le vicomte G. d'Avenel. T. IV : administration générale, justice (suite et fin) ; administration provinciale et communale. Un vol. in-8° de 479 pages. Prix : 7 fr. 50
 SAINT THOMAS D'AQUIN, et la philosophie cartésienne, par le R. P. Elysée-Vincent Maunius, des frères-prêcheurs. Deux vol. in-12. Prix : 8 fr.
 SOUS LE DIRECTOIRE par Mary Summer. Un vol. in-18 Jésus de 252 pages. Prix : 3 fr. 50
 SOUVENIRS INTIMES DE LA COUR DES TOULRIKES, 2^e série, par M^{me} Carette née Bouvet. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50
 SCR LE SEUL, par Léon de Tinseau. Un vol. in-18 Jésus de 333 pages. Prix : 3 fr. 50
 UN CORSAIRE MALOIN, Robert Surcouf, d'après des documents authentiques ; par Robert Surcouf, ancien sous-préfet. Un vol. in-8° de viii-529 pages. Prix : 7 fr. 50
 UN MYSTÈRE, par Henry Gréville. Un vol. in-18 Jésus de 325 pages. Prix : 3 fr. 50
 VIEILLES ACTRICES (les), le Musée des antiquités ; par Jules Barbey d'Aurevilly. Un vol. in-18 Jésus de ii-128 pages. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

1789 ET 1889, par ÉMILE OLIVIER, de l'Académie française. Un volume in-18 jésus, de 562 pages. Paris 1889. Prix: 3 fr. 50

L'auteur, qui termine ce gros volume par une invocation « au Dieu *servateur* » et par une profession de foi en l'action de la Providence, a écrit cependant tout son ouvrage sous l'inspiration de cette pensée révolutionnaire et fataliste de Bonaparte, prise par lui pour épigraphe:

« Il faut avoir soin d'éviter toute réaction en parlant de la Révolution ;
 » le blâme n'appartient ni à ceux qui ont péri, ni à ceux qui ont survécu.
 » Il n'était pas de force individuelle capable de changer les éléments et
 » de prévenir les événements qui naissaient de la force des choses et des
 » circonstances. »

C'est la doctrine de la génération spontanée des ferments révolutionnaires : cela « se fait tout seul » comme au Brésil récemment encore ; — tout seul — avec l'incarcération et la fusillade de ceux qui gênent, et le concours de toutes les Loges maçonniques qui enveloppent le pays dans leur réseau et qui ont reçu le mot d'ordre.

Mais M. Olivier ne soupçonne pas l'existence de la franc-maçonnerie. C'est en vain que tous les auteurs les plus révolutionnaires, et les organes officiels des Loges, crient que la franc-maçonnerie a été « le laboratoire de la Révolution » ; c'est en vain qu'on a publié le compte rendu des séances où furent décrétés avant 89, la mort de Louis XVI et l'établissement du Régime de la Terreur, comme *nécessaire* pour imposer la Révolution à la nation qui n'en voulait pas ; tout cela est ignoré de M. Olivier. En se bouchant les oreilles et en fermant les yeux, il parvient à ne rien entendre, à ne rien voir : la Révolution se fait « toute seule, par la force des choses », et il se garde bien de la blâmer. Selon lui le grand mérite des Bonaparte, c'est d'y avoir rivé la France, par l'organisation de la centralisation, la codification des lois antichrétiennes, antisociales de la Constituante et de la Convention ; ainsi que parle le Concordat ; ce fatal Concordat que la ruse et la menace hypocrite d'un schisme, arrachèrent à l'infortuné Consalvi. Les Mémoires de ce Cardinal nous ont révélé toutes les roueries

employées pour vaincre ses résistances, et le pousser aux extrêmes limites des concessions; sans aller toutefois jusqu'aux empiètements inadmissibles des articles soi-disant organiques.

Si M. Olivier a le don de ne pas voir la Franc-Maçonnerie, et de ne pas entendre ses chants de triomphe, non plus que les révélations tirées des archives par M. Taine, en revanche il a la faculté étrange de voir ce qui n'est pas. Ainsi, il débute par un cri d'horreur à la vue du fantôme de la féodalité, et il intitule gravement son premier chapitre : « l'Abolition de la féodalité ».

Pour tous ceux qui sont au courant des révélations de la critique historique contemporaine, sur la grande époque du moyen âge, la féodalité a été l'organisation bienfaisante qui assura la protection du faible contre l'abus de la force brutale et des jugements iniques; elle fut, avec la *Trêve de Dieu*, le salut de la société. Quand elle cessa d'être utile et qu'elle dégénéra en prétexte et moyen de conspiration et de révolte contre le pouvoir royal, elle fut combattue et vaincue par le roi appuyé sur la nation. Louis XIII aidé de Richelieu, lui porta les derniers coups.

Appliqué au régime social, la féodalité a mérité le suffrage d'économistes auxquels M. Olivier n'aurait sans doute pas la témérité de se comparer. L'illustre M. Le Play, dans son *Vocabulaire social*, donne cette définition : « FÉODALITÉ : Le régime qui assure le mieux le bien-être de la Classe inférieure. Il a pour caractère : la dépendance réciproque du Patron et de l'Ouvrier; les devoirs d'assistance du Patron; l'usufruit perpétuel du Foyer et de l'Atelier assuré à la famille de l'ouvrier. »

Voilà, pour tout le monde, les deux faces de la féodalité : les engagements réciproques des possesseurs de fiefs pour protéger dans leurs domaines les biens et les libertés; — la dépendance réciproque et volontaire du patron et de l'ouvrier, assurant à celui-ci le bien-être et la stabilité.

Pour M. Olivier, c'est tout autre chose, la féodalité, à ses yeux, consiste dans un chapeau à plumes et un manteau de velours; c'est-à-dire dans un costume de cour; comme si l'humble rôle de courtisan n'était pas l'antipode de la fière indépendance du seigneur féodal. Il oublie que cette parade de cour, ces chapeaux à plumes et ces manteaux de velours, et ces broderies d'or, tout ce luxe qui le révolte si profondément en 1789, a été rétabli par Bonaparte, aussitôt qu'il put se donner le prestige d'une cour.

M. Olivier frémit d'indignation en voyant « l'arrogance de la noblesse et du clergé », parce que les députés de ces deux ordres se couvrent en même temps que le roi, selon l'étiquette; comme si, de nos jours encore les magistrats en robe et les militaires en uniforme n'avaient pas le privi-

lège de rester couverts quand le reste du public se tient chapeau bas.

Tout cela est vraiment puéril, et les cahiers des États-Généraux protestent contre cette phraséologie révolutionnaire. Les cahiers proclamaient la volonté unanime de la nation sur les huit points fondamentaux de l'Ancien Régime et de la constitution monarchique de la France. On ne demandait pas l'abolition des ordres, mais l'égalité des charges pécuniaires et des responsabilités devant la loi. Cela était accordé d'avance comme l'attestent les cahiers mêmes du clergé et de la noblesse. Mais M. Olivier ne connaît pas non plus ces cahiers de 1789, dernière expression libre et longuement motivée des pensées et de la volonté de la nation. Pour lui, il n'y a qu'un procédé politique : bacier des constitution, escamoter le pouvoir, puis faire voter un plébiscite sur un mot, sur un nom propre, par *oui* ou par *non*. (En empêchant au besoin d'imprimer des *non*, comme le fit Napoléon III), ou en faisant voter à haute voix et assommant ceux qui disent *non*, comme aux beaux jours de la grrrande révolution.)

Dans la fastidieuse lecture de ce volume nous n'avons trouvé que le parti pris de s'abstenir de blâmer la Révolution, selon la consigne donnée par Bonaparte, et d'exécuter (quand on n'applaudit pas des deux mains) l'œuvre antichrétienne et antisociale de la faction jacobine, œuvre satanique soutenue et continuée par les Bonaparte, ainsi que s'en glorifie Napoléon I^{er} dans ses Mémoires et le prince Jérôme dans son dernier ouvrage publié en 1887.

Presque à chaque page, une haine rageuse contre les Bourbons dénature leurs actes, incrimine leurs intentions et fait tomber l'auteur dans des trivialités d'expression dont on rougit pour lui. Il y a pire encore, cette haine forcenée fait descendre M. Olivier jusqu'aux pratiques déloyales des citations scindées de façon à dénaturer sciemment le sens véritable des documents auxquels elles sont empruntées.

En voici un exemple :

M. Olivier prête à Louis XVI la pensée machiavélique d'avoir lui-même excité et favorisé les mouvements et les mesures les plus révolutionnaires pour rendre ses ennemis odieux par leurs excès. Parmi les faits dénaturés pour appuyer cette accusation venimeuse, le plus saillant c'est l'acceptation de la « Constitution civile du clergé ».

En dépit des faits, en dépit du témoignage unanime des historiens du temps et des documents officiels connus et tronqués par lui, M. Olivier ne rougit pas de dire que Louis XVI, précisément parce qu'il regardait la Constitution civile du clergé, comme la plus odieuse des œuvres de l'Assemblée Constituante, s'est empressé de la sanctionner, malgré la

lettre pressante que le Pape lui avait écrite pour qu'il rejetât cette Constitution. A l'appui de cette calomnie, M. Olivier cite une phrase de la lettre du Saint Père.

Cela est si monstrueux que nous devons citer textuellement ce paragraphe avec la note qu'il complète.

« Bien plus odieuse encore lui apparaît la Constitution civile du clergé » (12 juillet 1790). Le Pape lui écrit en vain la lettre la plus pressante » pour qu'il rejette cette Constitution (1), il la sanctionne (24 août).

Pour ceux qui croiront M. Olivier sur parole, voilà Louis XVI convaincu et bien condamné. Mais comme les choses changent de face quand on connaît les faits altérés ici et la lettre où se trouve le paragraphe tronqué invoqué à l'appui de la calomnie !

La date du 10 juillet, que porte la lettre du Pape, est antérieure au vote de cette *Constitution civile du clergé*, et voici pourquoi Louis XVI, pour toutes les mesures purement politiques, avait subi la nécessité, en ratifiant les décrets de l'Assemblée nationale : il n'avait aucun appui pour s'y opposer efficacement. Dès le 14 juillet, on avait reconnu que l'on ne pouvait compter sur l'armée pour résister aux bandes de brigands et d'assassins organisées par les chefs de la Révolution. D'un autre côté la partie saine de l'Assemblée, qui formait réellement la majorité, cédait à la Terreur des cris de mort, hurlés par les brigands enrégimentés, non seulement à la sortie et à l'entrée des députés, mais, même au sein de l'Assemblée ; comme l'attestent les Mémoires de Malouet, pris à la gorge en pleine séance.

La résistance était donc impossible. D'un autre côté Louis XVI espérait que, bientôt désabusé, le peuple apercevrait l'abîme au fond duquel la faction jacobine voulait le précipiter.

Une résistance inefficace ne pouvait que donner une excuse et un prétexte aux excès des révolutionnaires. Sur tous les points qui n'intéressaient que le pouvoir royal, Louis XVI avait donc cédé, non par faiblesse ni par calcul machiavélique, mais en vertu de ce principe sage et moral qui nous détermine à tolérer un mal pour en éviter un plus grand.

Quand surgit la question religieuse, Louis XVI comprit qu'il ne lui appartenait plus de juger de l'opportunité ni de l'étendue des concessions à admettre, et il en référa immédiatement au Pape. C'est dans la réponse

« (1) 10 juillet 1790. — *In tua potestate erat iis etiam juribus cedere, quæ regiæ inherent coronæ, nullo quidem modo abalienare atque abicere potes ea quæ debentur Deo atque Ecclesiæ, cujus es primo genitus filius.* » THEINER, Documents sur les affaires de l'Église de France. »

à cette lettre du Roi que M. Olivier a coupé la phrase citée à l'appui de son insinuation calomnieuse.

Or, cette phrase n'est que la *thèse*, c'est-à-dire le principe théorique immuable reconnu formellement par Louis XVI, puisqu'il s'en remettait au jugement du Saint-Siège. M. Olivier sait parfaitement, et il l'explique longuement ailleurs, que, dans l'application du principe il faut admettre *l'hypothèse*, c'est-à-dire les modifications pratiques, les concessions possibles que l'on doit faire en vue d'éviter un plus grand mal. « *La thèse*, dit M. Olivier à la page 291, c'est le *principe immuable* dans sa rigueur, auquel l'enseignement doit demeurer inflexiblement attaché. *L'hypothèse*, c'est la *concession* imposée ou conseillée dans la conduite par les circonstances politiques. »

Pour le refus ou l'acceptation de la Constitution civile du clergé, il ne s'agissait donc que de *l'hypothèse*, c'est-à-dire la nature et l'étendue des concessions possibles ; et c'était là l'objet de la lettre de Louis XVI.

La réponse du Pape à cette question se trouve précisément dans le paragraphe tronqué par M. Olivier. Le Saint Père ne croyant pas prudent de trancher la question, dit au Roi :

« Votre Majesté a dans son conseil deux archevêques (1) dont l'un, pendant tout le cours de son épiscopat, a défendu la religion contre les attaques de l'incrédulité ; l'autre possède une connaissance approfondie des matières de dogme et de discipline. Consultez-les. »

Et c'est après avoir donné au roi cette règle de conduite pour trancher la question de *l'hypothèse*, que le Pape rappelle, comme il convenait, la *thèse* qui demeure immuable.

Loin de mépriser les exhortations du Pape, comme le dit faussement M. Olivier, en s'appuyant sur une citation tronquée, Louis XVI ne fit donc que soumettre sa décision aux deux conseillers qui lui étaient spécialement désignés par le Saint Père. Ces deux prélats, aveuglés par la tourmente révolutionnaire, eurent la faiblesse de conseiller au roi de sanctionner cette loi schismatique.

Ce fut le 24 août (six semaines après la réponse du Pape) que le Roi, surmontant ses répugnances personnelles, apposa sa signature sur la Constitution civile du clergé (2).

(1) M. de Pompignan, archevêque de Vienne, M. de Cicé, archevêque de Bordeaux.

(2) Nous devons rappeler, par respect pour la mémoire des deux conseillers de Louis XVI, que le plus illustre, M. de Pompignan, mourut de chagrin et de remords de cette erreur d'un instant, et que l'autre, M. de Cicé, a publié une humble et pieuse rétractation.

Le lecteur peut maintenant juger lui-même ce qu'il doit penser de l'équité, de l'impartialité et de la bonne foi de l'auteur qui trouve tous les moyens bons pour flétrir la royauté et excuser la révolution; le tout au profit de celui qui signait, du vivant de Robespierre, BRUTUS BONAPARTE *sans culotte*, et qui, jusqu'à ces derniers jours de Sainte-Hélène, traitait François 1^{er} de « roi de salon » parce qu'il n'avait pas su saisir l'occasion d'établir le protestantisme en France. Les religions à ses yeux n'étaient que des moyens de gouvernement.

Il nous a fallu deux pages pour démontrer la fausseté, le venin de quatre lignes de ce gros volume : on conçoit que nous n'avons pas ici l'espace pour une réfutation complète; force nous est de nous borner à dire : *ab uno disce omnes*.

En dépit des sophismes, des falsifications, des essais d'apologies de M. Olivier et de ses invocations « au Dieu servateur », la Révolution a été satanique dans son principe; elle n'a cessé de faire la guerre à Dieu, ouvertement ou hypocritement, et Napoléon a été l'agent du génie du mal qui a rivé la France à la Révolution — codifiée, organisée par lui dans notre malheureuse patrie, — en même temps que ses guerres insensées en semaient les germes dans toute l'Europe, par le développement des Loges maçonniques, où l'athéisme s'affiche maintenant.

Aujourd'hui, la crise sociale qui menace l'Europe d'un cataclysme prochain, montre, aux moins clairvoyants, le caractère satanique de la Révolution : on connaît l'arbre par ses fruits. En vérité, le moment est mal choisi pour présenter comme sauveurs ceux qui osent dire, avec le prince Napoléon : « la Révolution c'est nous ».

AUGUSTE CARION.

LA DERNIÈRE BATAILLE, nouvelle étude psychologique et sociale, par ÉDOUARD DRUMONT. Un volume in-18 jésus de 550 pages. 1890. Prix : 3 fr. 50

Ce nouveau volume du chef écouté de l'antisémitisme français était impatiemment attendu du public. Son apparition, retardée plusieurs fois parce que Drumont aime à profiter des derniers faits importants qui se produisent, a été tout un événement. Pendant plusieurs jours, les feuilles publiques n'ont fait bruit qu'autour de ce nouveau-né. Appréciations, racontars, interviews, rien n'a manqué. Pour sûr, Drumont, dans ce tohu-bohu, aura regretté sa chaumière de Soisy. Il est toujours parfaitement gracieux envers ses visiteurs, mais je sais qu'au fond du cœur il préférerait les voir à cent lieues. Nul homme n'aime plus que lui la solitude et le calme repos. En certains moments, il me semble qu'il était né pour être

chartreux ; c'est par dévouement pour l'humanité qu'il est descendu dans l'arène des combats bruyants.

Ce caractère calme et tranquille fait un étonnant contraste avec la virulence des écrits que l'on sait. A lire *la France juive* et *la Fin d'un monde*, on croirait que le pamphlétaire est un matamore grincheux qui, à tout propos, frappe d'estoc et de taille.

Drumont est au contraire une âme tendre et naïve, une de ces âmes rêveuses qui se complaisent dans le calme des champs et la solitude des forêts. C'est un Français de vieille race. De haute taille, l'œil fin et brillant, les cheveux noirs et longs, la barbe noire abondante, le lutteur antisémite est de la race des forts et des puissants. Tout le décèle en lui et autour de lui. C'est dans un curieux négligé qu'il se montre à ses visiteurs, négligé qu'on a quelquefois qualifié de sans-gêne. J'y vois, pour moi, la marque d'un esprit ennemi du fard, de la forme, du convenu. N'est-ce pas là ce qui éclate le plus dans ses livres ? Sans doute il hait profondément l'injustice et il stigmatise vigoureusement les exploiters du pauvre. Mais en somme cela le laisserait assez froid, car il est un peu sceptique et il sait bien que l'homme tombé dans la fange du péché ne peut s'en sauver sans en garder quelques éclaboussures. Ce qui le fait sortir de lui, ce qui l'exaspère, c'est le respect apparent que les puissances sociales gardent pour ceux qui devraient être impitoyablement relégués à l'arrière-ban du mépris. Il est naturel qu'il y ait de la boue dans un monde de boue ; ce que Drumont ne peut comprendre, c'est que les perles aiment à se perdre dans la boue, à se confondre avec elle.

N'a-t-il pas raison ? Ce qui me fait peur surtout, dans notre siècle, ce n'est pas le triomphe du mal, mais l'inertie du bien. « C'est une punteur, bien subalterne, dit un auteur puissant, que la boue révolutionnaire et anticléricale. Elle coule des parties basses de l'humanité depuis soixante siècles et a usé des pelles et des balais à payer la rançon d'un roi de vidangeurs. C'est un inconvénient de ce triste monde, une simple affaire de voirie et d'assainissement pour les diligentes autorités qui ont à cœur la santé publique. Il faut que la brute suive sa loi et le mal est à peu près nul aussi longtemps que ces autorités ne décampent pas. » Ce qui est vraiment épouvantable, c'est l'immondicité des esprits éclairés par la Rédemption, c'est l'abaissement des âmes que le baptême et la gloire des aïeux ont élevées au sommet de la société.

Drumont est persuadé de cette idée. Ce qui l'offusque surtout, c'est la désertion des grands dans la lutte entreprise contre la juiverie qui nous ronge et nous conduit à l'abîme. Pour lui il veut la vérité avant tout,

partout et toujours : il s'enfuit à la campagne, écrire *la Dernière bataille* et échapper ainsi aux suggestions de ceux qui lui demandaient de dissimuler tel et tel mal, telle et telle avanie; cet amour de la vérité le ramène au Christ, et son nouveau livre contient de bien belles pages sur la mission de cette vérité.

Cet amour de la vérité lui a aussi, hélas ! attiré bien des haines et bien des malédictions. Que ne lui a-t-on pas reproché ? On a été même jusqu'à l'accuser d'être juif, et il rit de bon cœur quand il raconte les étranges communications qu'il a reçues à ce sujet.

Il est vrai que la forme véhémement des écrits de Drumont a été, pour beaucoup d'esprits, une pierre d'achoppement. Le monde qui sait si bien exagérer, ne sait pas faire la part de l'exagération. Elle existait dans *la Fin d'un monde*, j'en conviens et je l'ai moi-même blâmée quelquefois.

Elle n'existe plus dans *la Dernière bataille*, et je me prends vraiment à le regretter. Dans sa longue préface adressée au marquis de Morès, un vaillant antisémite, l'auteur nous annonce qu'après avoir élevé un bouillant réquisitoire contre des accusés, il porte maintenant l'arrêt de mort des condamnés; et c'est pourquoi il est calme comme il convient à un justicier.

Quand on aime Drumont, on est désappointé de ne plus le trouver dans cet arrêt. Je sais que beaucoup sans doute en seront plus gravement impressionnés, et c'est ce qui me console. Mais enfin ce n'est plus Drumont, le Drumont de *la Fin d'un monde* et de *la France juive*. Ah ! si celui-là nous avait fait le tableau de la débâcle du Panama, il aurait été plus vivement troussé que celui de *la Dernière bataille*. Mais on l'aurait qualifié de pamphlet — c'est-à-dire de calomnie — et on aurait passé sans croire.

Avec la modération apportée aujourd'hui dans cette étude, le doute n'est possible pour personne, il faut se rendre à l'évidence. Quelles que soient les sympathies qu'on ait éprouvées jusqu'ici pour Lesseps, il faut bien conclure avec Drumont que le Grand Français, à son insu peut-être, a causé la ruine de beaucoup de ses compatriotes. Encore le livre ne dit-il pas tout, et beaucoup de documents sont restés dans les mains de l'écrivain. Mes études personnelles me permettent de dire qu'on aurait pu être beaucoup plus sévère sur cette malheureuse entreprise au XIX^e siècle (1). Tout y a été gaspillé de la plus étrange façon et jusqu'alors les journaux se sont tus avec un ensemble charmant. Le livre de Drumont ouvre les

(1) Voir *Panama : Tombeau des milliards*. Un volume in-18 jésus, 3 fr. 50.

écluses et nous allons maintenant en apprendre de belles sans doute.

L'enragé diseur de vérités n'épargne point non plus les boulangistes quoiqu'ils soient ses alliés quelquefois dans la ligue antisémitique. Mais il ne peut leur pardonner de conserver Naquet à leur tête. D'ailleurs, Boulanger lui-même n'ose pas se prononcer contre le sémitisme d'où il a jusqu'ici tiré les fonds nécessaires à la vie fantaisiste et luxueuse que l'on sait. Drumont a un bien joli tableau des partis qui se divisent la France aujourd'hui : ils paraissent se tourner le dos un instant, mais bientôt tous se retrouvent devant l'hôtel de la rue Saint-Florentin... pour toucher ou... pour valser. L'un vaut l'autre. Ceux qui vendent ainsi leur conscience ou leur nom sont également méprisables.

On rencontre beaucoup de ces gens méprisables dans *la Dernière bataille*. Heureusement, dans le dernier livre, l'auteur nous parle des cœurs droits et nous réconforte au spectacle des vertus. Là encore cependant brillent quelques critiques, mais elles sont bien modérées.

La dernière pensée de l'ouvrage est navrante. C'est au Canada — la seconde France — que l'auteur nous donne rendez-vous quand nous ne pourrions plus vivre dans notre patrie que les juifs se partageront. Au Canada même, dans un siècle ou deux, il nous faudra fuir de nouveau devant l'invasion sémitique.

Non, mon cher Drumont, nous ne fuirons pas devant les échappés du ghetto, et vous-même ne le voulez pas. Nous les renverrons simplement dans les profondeurs de la retraite qu'ils n'auraient jamais dû franchir.

Encore un peu de temps et la France entière se lèvera à votre voix : les 30,000 exemplaires qui ont été enlevés chez votre éditeur en moins de huit jours vous sont un sûr garant de l'enthousiasme qu'on éprouve pour votre œuvre. La vieille noblesse de France, à la suite du marquis de Morès, le jeune clergé qui connaît et comprend le moyen âge, le peuple qui est foulé aux pieds aujourd'hui, tous se lèveront pour combattre à vos côtés la croisade moderne. Et la victoire nous est assurée : la France restera aux Français et non aux Sémites.

H. DESPORTES.

JOURNAL DE LA CAMPAGNE D'ITALIE, 1859, par le COMTE D'HÉRISSON
Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Nous ne sommes pas surpris du succès constaté par le fait de cette « troisième édition » d'un ouvrage sérieux, sur une campagne déjà ancienne, et dont la plupart des contemporains croient posséder une connaissance suffisante.

Les premières pages suffisent pour dissiper cette illusion : on y trouvera les faits sur lesquels on s'est efforcé de jeter un voile au profit des survivants du parti bonapartiste. 1° Les engagements antifrçais et anticatholiques acceptés par Napoléon III pour obtenir le concours de la franc-maçonnerie dans la réalisation de ses projets ambitieux qui aboutirent à l'établissement du second empire ; 2° Sa faiblesse devant Orsini, le fils de son ancien parrain carbonaro ; l'infamie de cette nuit passée dans le cachot avec son cousin en carbonarisme, et l'acceptation du rôle judaïque d'exécuteur testamentaire de ce même Orsini, dont la lettre, qui imposait à Napoléon III l'unité de l'Italie et la destruction du pouvoir temporel du Pape, fut insérée, sauf un paragraphe, dans *le Moniteur*, le journal officiel de la France.

Comme on le voit dans l'article du *Journal de Florence* qui révéla en 1874 ce honteux épisode du second empire : « Martyr de l'idée italienne, Orsini monta sur l'échafaud avec la certitude que l'Italie serait une, et que le Pape serait découronné. »

Nous avons vu avec plaisir, au bas de l'une des pages de ce chapitre, l'indication de l'un des livres les plus remarquables sur la franc-maçonnerie, *Lumière et Ténèbres*, par E. Cartier, contre lequel, avec leur habileté et leur puissance inexplicable, les Loges ont organisé la conspiration du silence.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des récits très intéressants de cette funeste campagne d'Italie ; mais toutes ces pages nous ont ravi. Il y a sur les officiers, sur les lieux, sur les incidents tenus cachés jusqu'ici, des révélations fort curieuses, et qui peuvent servir de leçons aux gens du métier, comme, par exemple, ces deux paniques qui suivirent la bataille de Solferino, pages 261-266.

Nous avons regretté de trouver à la page 193, un rappel de cette calomnie historique (dont la fausseté est aujourd'hui démontrée), qui met dans la bouche d'un légat du Saint Père cette odieuse parole qui n'a jamais été prononcée : « Dieu reconnaîtra les siens. » Ce paragraphe fait tache dans un livre que nous aurions voulu louer sans aucune restriction.

I. CARNO.

HISTOIRE DE MARIE-ANTOINETTE, par MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Deux volumes in-8° ornés d'un portrait de Marie-Antoinette, t. I, xvi-396 pages ; t. II, 596 pages. Prix : 15 francs

Parmi les grandes figures de l'histoire de France, Marie-Antoinette est assurément une de celles qui ont été le plus travesties, et peut-être est-il permis de dire qu'elle a souffert presque autant des exagérations de ses amis que des attaques de ses ennemis. Entre les apologies passionnées des

premiers et les calomnies venimeuses des seconds, la vraie Marie-Antoinette a disparu.

L'heure semble venue de rétablir dans toute sa pureté cette physionomie complexe, douce et fière à la fois, souriante et triste. Non pas que des efforts, couronnés de succès, n'aient déjà été tentés dans ce sens, mais depuis les travaux, pleins de mérite, de MM. de Goncourt, de Lescure et de Chambrier, pour ne citer que les histoires complètes, des documents nouveaux, d'une importance capitale, ont vu le jour; les archives publiques et les archives privées ont ouvert leurs trésors. A Berlin, à Dresde, à Pétersbourg, à Stockholm, à Vienne surtout, sous la haute et libérale direction de M. le chevalier d'Arneth, les correspondances diplomatiques, officielles ou officieuses ont livré leurs secrets. Les collections particulières, comme celle de M. Feuillet de Conches, les organes spéciaux, comme *la Revue de la Révolution*, ont apporté leur contingent, renouvelant les sources et rajeunissant l'histoire. On n'en est plus réduit à des révélations plus ou moins apocryphes, à des mémoires plus ou moins partiels; on a en mains, et à pleines mains, les pièces authentiques.

C'est à ces sources nouvelles et sûres qu'a puisé l'auteur du livre que nous annonçons aujourd'hui. Depuis plus de vingt ans, pas un ouvrage intéressant la reine n'a paru, qu'il ne l'ait consulté, analysé, commenté. En dehors des documents anciennement connus, il s'est attaché surtout aux papiers du comte de Fersen, aux mémoires de la duchesse de Tourzel, aux correspondances du baron de Staël, du comte de Goltz, du comte de Salmour, à celle, surtout, du comte de Mercy avec Marie-Thérèse, Joseph II et Kaunitz, à celle de Marie-Thérèse, elle-même avec ses enfants, et en particulier avec Marie-Antoinette.

De l'étude et de la comparaison de ces textes si divers, il a tiré la vie de la reine, et l'a éclairée à la lumière des graves événements parmi lesquels elle s'est déroulée. A proprement parler même, il a moins entendu écrire une vie qu'une *histoire*, et c'est du reste le titre qu'il a donné à son œuvre; il a tenu à placer Marie-Antoinette dans son milieu et dans son temps, parce que là est souvent l'explication de sa conduite. Pendant la période heureuse et brillante, s'il a montré les qualités, il n'a pas davantage dissimulé les fautes; il en a seulement recherché les causes. Pendant la période militante, il a essayé de reconstituer la politique de la reine, assez difficile parfois à découvrir, parmi les lettres et les négociations qui se croisent et souvent se contrarient.

Ajoutons qu'il a toujours indiqué, avec le plus grand soin, les textes sur lesquels il s'appuie.

OUTIS.

MAMAN CAPITAINÉ, par VICTOR FOURNEL Un volume in-12. Paris, 1889

Prix : 3 fr. 50

Pour autant que l'on aime pleurer, on pourra lire et apprécier *Maman Capitaine* : c'est lugubre depuis le commencement jusqu'à la fin ; mais il se dégage de ce récit un parfum de morale impeccable, sinon consolante.

Maman Capitaine est un vieux lieutenant de la garde qui n'a pour toute fortune qu'une orpheline, recueillie par lui sur un champ de bataille et élevée par ses soins. Comment ce vieux brave parvient-il à subvenir aux frais de cette éducation ? C'est là qu'est le roman. Il donnera d'abord des leçons de musique, il s'engagera ensuite dans l'orchestre d'un petit théâtre. Mais la maladie, la pleurésie inexorable, viendra le frapper ; ses camarades, émus de pitié et de sympathie pour tant de misères et de douleurs qu'un hasard leur aura fait découvrir, feront une collecte à son profit ; et le bonhomme, chevalier de la Légion d'honneur et susceptible comme un chevalier d'autrefois, refusera ce présent qu'il dédaigne, à titre d'aumône. Mais les malheurs, ainsi que les ours, se suivent et se rassemblent : sa fille adoptive meurt, emportée par la tuberculose ; et lui, le lieutenant décoré de la main de l'empereur, est obligé de s'enrôler dans l'orchestre d'un cirque forain... Il joue là du trombone, coudoyé par les écuyères et rudoyé par le pitre, assourdi par la grosse caisse et les clameurs de la foule ; il en meurt autant de honte que de misère.

Cette analyse rapide suffit à démontrer que tout cela est rien moins que folâtre ; mais le lecteur, même le plus sceptique, est empoigné et dévore, haletant, les pages de ce livre. Car *Maman Capitaine* a tout l'air d'une biographie, et l'on se souvient de tel ou tel vieux musicien que l'on a remarqué, jadis, triste et dépenaillé, sur l'estrade d'une baraque foraine. Était-ce donc *lui* ?... Et l'imagination du lecteur aidant, le roman acquiert un plus puissant intérêt.

On peut médire des baladins errants, déplorer leurs mœurs et blâmer leur industrie, cela est le côté moral ; mais si l'on ne regarde que le côté humain, que de misères et que de maux ! Il y a dix ans, je me trouvais dans une ville de province où je me rends chaque année, au moment de la foire d'hiver ; c'était le soir, et il fait froid dans ce pays-là, vers la Noël : une jeune fille d'environ seize à dix-huit ans, vêtue d'un simple maillot de coton et décolletée, faisait le boniment devant la baraque d'une femme colosse, son honorable mère. Je m'approchai, et l'engageai à se couvrir d'un vêtement quelconque : ce spectacle me faisait grelotter sous mes fourrures : « Oh ! non, monsieur, me dit-elle, je serais battue ; je suis là pour attirer la foule ! » Or, la foule, c'était moi, moi tout seul. Trois jours

après, j'apprenais qu'elle avait été enlevée par une forte pleurésie... En avant la musique!.....

Je demande pardon à mes lecteurs: mais on n'a pas des souvenirs gais, quand on vient de passer quelques heures en compagnie de l'honnête, mais si misérable *Maman Capitaine*. M. DU MAZEL.

VOYAGES ABRACADABRANTS DU GROS PHILÉAS, par la vicomtesse DE PITRAY, née DE SÉGUR. Dessins de M^{me} DE LA FARGUE gravure de PERER. Un volume in-12 de 288 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Quelle bonne fortune pour les familles chrétiennes que des livres comme celui-ci! Par le luxe et le pittoresque de son illustration, par l'élégance de son exécution typographique, il éclipse toutes les publications du même genre; par le bon ton exquis, le tact parfait et la correction irréprochable de toutes les scènes et de tous les récits, il provoque de la première page jusqu'à la dernière, le bon gros rire des enfants, sans que jamais un mot ni une image puissent troubler la limpidité de leur innocence.

On reconnaît partout, l'expérience et la sagesse d'une femme qui a su garder les nobles traditions de cette fleur de la société française, chrétienne et polie, qu'on appelait, à juste titre, « la bonne compagnie ». On n'y puisait que de saines inspirations et des distractions honnêtes; on s'y affermissait dans le respect de soi-même et des autres; on en sortait toujours avec un plus grand amour du bien, un plus vif désir de se rendre utile et estimable.

Cela n'empêchait pas la gaieté; au contraire, rien ne la rend plus franche et plus facile que la pureté du cœur et le calme d'une bonne conscience. Comme un poète l'a mis sur les lèvres de Fénelon: « C'est la vertu qui fait le cœur joyeux. »

Il y a, dans un esprit bien équilibré, un temps pour tout, et dans le premier âge assurément, il y a un large temps pour rire, pour s'amuser; et il ne faut pas guinder les saillies de la récréation par la préoccupation d'y glisser de graves enseignements, des leçons de morale intempestive.

Sans doute, il convient qu'il y ait, dans la vie même du petit enfant, du temps pour prier et du temps pour s'instruire; mais, aux heures de récréation, rien ne doit gêner les élans du jeu et les éclats du fou rire.

Qu'on ne cherche donc pas ici les enseignements d'une Morale en action, ni les sentimentales instructions de Berquin. Les voyages du gros Philéas ne sont qu'un tissu d'aventures plus drôlatiques les unes que les autres, où l'imagination la plus fantaisiste dicte à une plume spirituelle des incidents, des situations, des prouesses qui n'ont de vraisemblance que la somme minime exigible dans les contes.

Cette suite de scènes vraiment « abracadabrantes » rappellent la verve gauloise des Aventures de Tyl l'espiègle, sans en avoir les défauts, ni les inconvénients. Le gros Philéas est un type fort récréatif, mais qu'on n'aura jamais la tentation d'imiter.

Ajoutons que, sans prétentions, sans allure de professeur enseignant, l'auteur a su mêler à ses récits des notions exactes et utiles sur différents pays, sur les mœurs et les coutumes de leurs habitants. Ici surtout, l'excellente composition des gravures et la beauté de leur exécution viennent en aide à la plume de l'écrivain. Nous n'avons jamais vu un texte si bien compris, si habilement complété par le crayon de l'artiste et le burin du graveur ; comme nous l'avons déjà dit, ces excellents croquis sont prodigués avec un luxe vraiment admirable. Tous nos compliments aussi à l'éditeur : il a donné à une œuvre exquise une parure qui en rehausse le charme et le prix.

A. CARION.

LE CLERGÉ SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

par FRANÇOIS BOURNAND. Un volume in-18 Jésus de 144 pages, 1890. Prix : 3 fr. 50

Nous avons déjà, dans l'article consacré aux publications antisémitiques, recommandé ce livre à nos lecteurs. Nous y revenons aujourd'hui pour leur faire connaître la belle lettre que Mgr Trégaro a adressée à l'auteur.

ÉVÊCHÉ

Séez, le 28 février 1890.

DE

SÉEZ

Cher Monsieur,

J'ai pris connaissance avec un grand intérêt de votre ouvrage intitulé : *le Clergé sous la troisième République* ; il sera justement apprécié par tous les cœurs catholiques et français, il restera comme un stigmate au front des lâches persécuteurs de la justice et du droit. Livre d'or pour les honnêtes gens, livre d'infamie pour tous les partisans de la franc-maçonnerie juive qui déshonore aujourd'hui la noble France et la conduit inévitablement à sa ruine. Puisse votre voix justement indignée être entendue, réveiller enfin tant de consciences si déplorablement endormies ; c'est le vœu le plus ardent que forme mon cœur de catholique et de Français.

Agréez, cher monsieur, l'hommage de mon entier dévouement.

† FRANÇOIS-MARIE,
évêque de Séez.

Le livre, recommandé par cette autorité, vient d'être interdit en Autriche, à cause de la lumière qu'il apporte sur la mort de l'archiduc Rodolphe, l'ami des Juifs. Ce fait a son éloquence.

H. D.

STANLEY AU SECOURS D'EMIN PACHA, par A. WAUTERS. Un volume in-12 de 424 pages, avec carte de l'itinéraire suivi par Stanley et de nombreuses vignettes d'après nature. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Ce volume est l'œuvre d'un ami : M. A. Wauters, rédacteur en chef du *Mouvement géographique*, a tenu à arriver bon premier, afin de célébrer la gloire « de l'homme héroïque qui, jadis, avait retrouvé et sauvé Livingstone... Plus heureux que Wolseley, qui n'atteignit son but que pour enregistrer la chute de Khartoum et le massacre de ses défenseurs, Stanley, après trois années d'efforts, ramène triomphant à Zanzibar Emin, Casati et leurs soldats fidèles ».

Ces mots de la préface suffiront à faire comprendre que le volume ne contient qu'un récit élogieux des prouesses de Stanley et des siens : j'y ai cherché vainement non pas un blâme, mais une simple critique ; et pourtant, d'aucuns prétendent que « l'homme héroïque » a beaucoup plus agi dans son intérêt personnel que dans celui des gens qu'il allait sauver et qu'il a peut-être tort de ramener « triomphant ». Mais on ne pourra porter un jugement sérieux sur cette expédition qu'après avoir été mis en possession de la relation officielle de Stanley et après surtout avoir entendu les explications d'Emin et de Casati, les premiers intéressés dans cette affaire.

Nous nous bornerons donc, en ce moment, à dire que la partie historique du mémoire fait bien connaître la situation des Égyptiens au Soudan, les bienfaits de la domination anglaise, les causes et les effets de l'insurrection fomentée par le mahdi.

Au fond de toutes ces choses de l'Afrique, on retrouve constamment la question de l'esclavage : tous ces Arabes ne proclament la guerre sainte que pour faire quelques fructueuses razzias de bétail noir. Or, au lieu de pourchasser ces pourvoyeurs de chair humaine, ne serait-il pas plus simple de supprimer les consommateurs de cette denrée que la civilisation nous interdit de considérer comme marchandise de commerce ? On me répondra qu'il faudrait s'attaquer à certaines puissances qu'on ne pourrait pas réduire avec un bataillon de volontaires, flanqué d'un détachement de Pères blancs ; je n'en disconviens pas ; mais tant que la cause subsistera, il sera bien difficile, sinon impossible, de faire disparaître l'effet.

Toute la partie du volume de M. Wauters, consacrée au récit de l'expédition de Stanley a été composée habilement avec les rares lettres de l'explorateur parvenues en Europe pendant son voyage ; mais ces documents sont forcément incomplets ; on ne comprend pas bien les lenteurs

de la marche; et les détails sur les pays parcourus et les mœurs des habitants rencontrés manquent de précision et d'originalité. L'auteur, qui connaît bien son continent africain, a donné des renseignements plutôt connus que vécus. Je ne dis pas que ce livre soit dépourvu de savoir et d'attrait, je ne dis pas qu'on ne puisse s'instruire en le lisant; mais je persiste jusqu'à preuve contraire à le considérer comme un — ouvrage — d'attente.

MAURICE PUJOS.

LA BÊTE HUMAINE. par ÉMILE ZOLA. Un volume in-12 jésus
de 415 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

S'il est un livre qui doive être interdit par la Congrégation de l'Index, c'est assurément *la Bête humaine*. Cela dit, j'en donnerai un compte rendu avec toute la prudence qu'il convient et tout le respect que je dois à mes catholiques lecteurs; mais je préviens les pères de famille que cet article est écrit pour eux, et non pour leurs enfants. Le titre même de ce nouveau roman indique le but de l'auteur : il s'agit d'étudier la bête ou l'instinct dans la nature humaine; l'âme, cette émanation de Dieu, est donc volontairement exclue : nous sommes en plein naturalisme, et ce doit être le chef-d'œuvre de la nouvelle école, ou je n'y entends rien. Sera-ce *la Bête* ou *le Rêve* qui ouvriront à l'auteur les portes de l'académie?. . Si j'avais l'honneur de porter un habit à palmes vertes, je sais bien ce que j'aurais le plaisir de répondre à M. Zola : je le dirai plus tard, en terminant, pour n'effaroucher personne, dès le début de cet article.

* *

Roubaud, sous-chef de gare au Havre, a épousé la belle Séverine; protégée par le président Grandmorin; mais ce président a — trop protégé — sa pupille avant son mariage; et un beau jour, à la suite d'un déjeuner arrosé de vin blanc, que font les deux époux à Paris, Roubaud, après la scène que représentait cette affiche placardée sur tous les murs il y a quelques mois, apprend par les aveux de sa femme que... Alors, les N. de..., les G., les P..., pleuvent avec les coups... Et Roubaud fait écrire par sa femme un mot au président, afin qu'il prenne le train qui doit les ramener tous deux au Havre, c'est le train de 6 h. 30, M. Zola aime la précision dans les détails. Le président, qui certes a au moins soixante-quinze ans, s'empresse d'accourir à ce rendez-vous, comme un étudiant de première année. Entre Rouen et le Havre, au poteau kilométrique n° 153, Roubaud et sa tendre épouse sautent dans le compartiment réservé et assassinent le préfet Barrême, je veux dire le président Grandmorin; Roubaud prend la montre et la monnaie de sa victime, afin de ne rien

laisser se perdre ; il rejoint avec M^{me} Roubaud son wagon et tous deux arrivent au Havre, calmes, reposés, le sourire sur les lèvres : une idylle !.....

Cela, c'est l'entrée en matière ; cela promet et cela tiendra, du reste ; continuons, bien que la lecture de cette — œuvre — ne soit pas folâtre.

* *

M. Denizet, juge d'instruction à Rouen, est chargé de l'affaire Grand-morin : c'est un coquin, naturellement, comme tous les magistrats de l'empire. Besoigneux, dévoré d'ambition, il a toutes les peines du monde à vivre, avec sa bonne Mélanie : il est donc prêt à trahir n'importe qui, à vendre sa conscience, pourvu qu'il ait de l'avancement. Mais ce qui est amusant, c'est que M Zola, qui ne connaît pas plus le code d'instruction criminelle que moi le Sanscrit, fait commettre involontairement à ce pauvre Denizet des bourdes monumentales ; quand on se pique de réalisme, il faut en mettre partout. Ai-je besoin de dire que le juge d'instruction patauge dans cette fange jusqu'au cou, qu'il se laisse berner par des déclarations qui auraient fait bondir un débutant de mon temps, qu'il fait arrêter un innocent et n'inquiète pas les coupables, qu'il néglige de faire les recherches les plus élémentaires, et qu'il se montre stupide ? Non, n'est-ce pas ? Cette instruction, conduite par M Zola, est grotesque : Gaboriau eût été beaucoup plus fort. Bref, en désespoir de cause, M. Denizet va trouver le secrétaire général du ministère de la justice (un comble !), et celui-ci, par des raisons particulières, l'engage à rendre une ordonnance de non-lieu. Le juge d'instruction ne négligera pas cette occasion d'attraper, au 15 août, le ruban rouge.

* *

Roubaud et sa tendre épouse sont rentrés chez eux, tranquilles comme les plus honnêtes gens du monde. Mais Séverine prend son mari en horreur, et Roubaud prend sa femme en grippe : il y a de quoi. Roubaud ira donc jouer au café avec... le commissaire de surveillance administrative, qui passe son temps non pas à son poste, mais dans les tripots ; encore un honnête homme ! Et Séverine charmera ses loisirs en faisant la connaissance très approfondie du beau Jacques Lantier, mécanicien de la Compagnie de l'Ouest, et fils du Lantier et de la Gervaise de *l'Assommoir*, du joli monde, quoi ! On me permettra de passer sous silence l'épopée de leurs rendez-vous, et leur manière de se prouver leur passion : ceux de mes lecteurs qui aiment les descriptions naturalistes en auront là pour leur argent. Et une belle nuit, Séverine, qui est bavarde comme une portière, raconte à Lantier toute la scène du meurtre de son trop aimable protec-

teur, Grandmorin. Cela dégoûte un peu Lantier, quoiqu'il ne soit pas très susceptible; mais enfin, cela est naturel.

* *

Pendant que grouillent tous ces personnages, une autre scène se passe dans la maison du garde-barrière Misard : cet honnête employé est en train d'empoisonner sa femme Phrasie, la tante de Jacques Lantier. J'allais oublier de dire que c'est pour s'approprier un héritage de mille francs qu'a fait la bonne femme, qui, du reste, ne vaut pas la corde pour la pendre. M^{me} Misard a une espèce de fille à moitié sauvage qu'on appelle Flore, je ne sais pas pourquoi : cette brute s'est amourachée de Lantier et lui a offert sa main et son cœur, sous un tunnel; mais Lantier n'a éprouvé d'autre désir que celui de lui tordre le cou; ce qui a vexé Flore. Quand donc celle-ci s'aperçoit que Lantier et M^{me} Roubaud s'en vont, toutes les semaines, passer leur dimanche à Paris, au moulin de la Galette ou ailleurs, elle est prise d'une rage furibonde et pense à se venger. C'est ainsi qu'un beau soir, elle arrête un camion chargé de pierres de taille, le maintient au milieu de la voie; et quand le train, qui transporte Jacques et Séverine, arrive à toute vitesse, elle se dit : Nous allons rire !... Résultat de cette vengeance féminine, mais bien excusable : douze voyageurs sont tués, trente sont blessés; mais Jacques et Séverine n'ont rien que des contusions ! Pas de chance, se dit Flore, c'est un refait ! Cependant elle réfléchit et se convainc qu'elle ne trouvera plus une si bonne occasion. Elle n'a plus qu'une chose à faire, n'est-ce pas ? Elle attend le train express, n^o ***, et se jette sous les roues de la locomotive; voilà une affaire réglée, et nous n'entendrons plus parler de cette intéressante jeune personne.

* *

M^{me} Roubaud a recueilli dans sa maison, dite de la Croix de Maufras, legs de ce brave Grandmorin, qui savait reconnaître les services rendus, son ami Jacques Lantier, un peu endolori, et le chef de train Henri Dauvergne, qui a une patte cassée. Elle prodigue ses soins à l'un et à l'autre, avec autant... d'affection, parce qu'Henri, lui aussi... vous me comprenez. Mais Henri s'en va dans sa famille et Jacques, qui n'est pas sourd, a surpris quelques lambeaux de conversation qui lui ont paru suspects. *Pour lors*, il demande, toujours par une belle nuit, des explications à Séverine qui lui fait entendre qu'elle avait grand désir d'activer la guérison de ce brave jeune homme, mais qu'elle n'aime que lui, qu'elle l'adore, etc., etc. Décidément, cette Séverine est bavarde comme deux portières. Or, le séduisant

Jacques a une infirmité native; il est possédé du désir d'assassiner quelqu'un... Les confidences de sa chère amie lui font penser que c'est là une superbe occasion : un bon couteau de boucher se trouve à sa portée, et il *chourine* Sévérine avec une satisfaction non moins bestiale que profonde. Nettoyée, Sévérine; ce n'est pas une perte! Mais au moment où s'échangent ces — doux propos, — surviennent le mari Roubaud et une sorte de carrier, à moitié idiot, qu'on nomme Cabuche, et qui est doué de la faculté d'aimer toutes les personnes du sexe faible, et de se trouver là, toujours, au moment psychologique. Il va de soi que cet imbécile de Denizet fera arrêter Roubaud et Cabuche, les inculpant d'avoir assassiné, l'un sa femme, l'autre sa maîtresse.

*
* *

L'instruction poursuit son cours; et Roubaud, qui est vanné, ruiné, perdu, finit par raconter au juge toute l'affaire Grandmorin, de façon à innocenter cette bête brute, le nommé Cabuche. Cet aveu ne lui coûte guère, car il ne pouvait faire autrement. Le juge Denizet, de plus en plus affolé, ne croit pas un mot de ce que lui dit Roubaud; parce que celui-ci dit la vérité; il va retrouver le secrétaire général du ministère de la justice, (quelle compréhension de la magistrature, ô mes lecteurs!) et le secrétaire général lui donne son approbation : c'est immense! Roubaud et Cabuche passent en cour d'assises; ils sont condamnés tous les deux aux travaux forcés à perpétuité. Cabuche n'y comprend rien; moi, non plus!

Jacques Lantier a comparu comme témoin et a déposé, en faisant le joli cœur; c'est sa vocation. Car il s'est fait — aimer — de Philomène, qui — aimait — auparavant le chauffeur Pecqueux; or, cela contrarie Pecqueux, qui est une affreuse canaille, du reste. Je crois que Pecqueux assomme Philomène au sortir de l'audience; mais cela vous est égal?... Et à moi, aussi! Néanmoins, Pecqueux ne pense plus qu'à se venger de son mécanicien Lantier; et, quand la guerre de 1870 est déclarée, quand dix-huit cents soldats sont empilés, comme sardines, dans le train n° *** du Havre sur Paris, Pecqueux chauffe et surchauffe la machine. Lantier, qui comprend sa responsabilité, lui fait des observations méritées, (c'est la première fois que ce coquin a un éclair de bon sens): mais Pecqueux, ne pensant qu'à Philomène, se jette sur lui, le terrasse et tous les deux roulent sur la voie, où ils sont écrasés, naturellement pendant que la locomotive roule comme une trombe, « chargée de cette chair à canon, de ces soldats, déjà hébétés de fatigue, et ivres, qui chantaient. » Et c'est fini: *e finita la comædia*... Récapitulons les cadavres qui s'amoncellent dans cet ouvrage :

Grandmorin, assassiné	1
M ^{me} Misard, empoisonnée	1
Flore, suicidée	1
Séverine, assassinée	1
Jacques, assassiné.	1
Pecqueux, tué	1
Douze tués dans l'accident	12

Total. 18

sans parler des tentatives d'assassinat, sans compter les voyageurs qu'emporte « une bête aveugle et sourde » la locomotive emballée. M. Zola met en scène une trentaine de personnages; dix-huit, au moins, meurent de mort violente. Or puisqu'il affirme prendre la vie telle qu'elle est, doit-on conclure que nous sommes tous, plus ou moins, destinés à périr par suite des passions des employés de chemin de fer, ou bien doit-on dire que tout cela n'est qu'un assommant et vulgaire mélodrame?

*
*
*

Je n'ignore pas que M. Jules Lemaitre, critique académique, a formulé sur ce livre le jugement suivant :

« Je ne veux point parler des divers mérites du roman, ni de ce qu'il offre, au milieu de tout cela, d'intérêt à la Gaboriau. Je cherche ce qu'il a de vraiment grand. Il a ceci, qu'il est comme un *memento* de nos lointaines origines. Il y a des brutes parmi nous, et innombrables. Nous-mêmes, chrétiens, civilisés, lettrés, artistes, nous avons des mouvements de haine ou d'amour, de concupiscence ou de colère, qui viennent pour ainsi dire de plus loin que nous; et nous ne savons pas toujours à quoi nous obéissons. Nos chétives et passagères personnes ne sont que les vagues infiniment petites d'un océan de forces impersonnelles, éternelles et aveugles; et sous ces vagues il y a toujours un gouffre. C'est, en somme, ce qu'exprime *la Bête humaine* avec une mélancolique et farouche majesté. C'est une épopée préhistorique sous la forme d'une histoire d'aujourd'hui. »

Eh bien! malgré tout le respect que j'ai pour un ancien professeur à l'école normale, jamais je n'accepterai pareille conclusion. *La Bête humaine* est une œuvre malsaine; elle ne nous rappelle pas plus nos origines, elle ne nous montre pas plus notre atavisme que je ne l'ai trouvé dans *la Terre*! M. Zola prend un plaisir singulier à remuer la fange sociale; ou plutôt, il semble s'acharner à montrer les mauvais côtés de la vie, les plus viles passions de l'humanité. Tout y passe : aristocrates, bourgeois, travailleurs et employés! Il doit bien regretter que

M. Lucien Descaves ait écrit son livre : *les Sous-offs...* sans quoi, il aurait fait passer l'armée sous ses fourches caudines ! C'est du réalisme, cela ? Eh ! que fait donc l'auteur de tous ces dévouements obscurs, de tous ces travaux, presque surhumains, qui honorent tant d'employés de nos lignes de chemin de fer ?

Nous obéissons à des forces impersonnelles, éternelles et aveugles ? Soit ! Et le marin, qui expose sa vie pour sauver des naufragés ? Et le soldat, qui meurt à son poste pour sauver le drapeau ? Et le gardien de la paix, qui risque de se faire tuer pour arrêter un assassin ? Et le garde forestier, qui va passer sa nuit au bois pour surprendre les braconniers ?... Eh bien ! voilà les forces impersonnelles, éternelles du génie français ; voilà l'atavisme du vieux sang gaulois !....

Je crois que j'ai rendu compte, honnêtement, de ce roman immonde, où l'on ne rencontre aucun personnage sympathique, aucun sentiment louable, aucune action généreuse, aucune pensée qui ne soit celle de la bête.....

Après tout, cela est intitulé : *la Bête humaine*... Alors, j'ai peut-être tort ! Mais, si j'étais académicien, je sais bien que je répondrais à M. Zola par un mot de son répertoire : inutile de me demander *lequel* !... Ce sera mon mot de la fin.

MAURICE PUJOS.

ANDRÉ MARSY, par EMILE HINZELIN

Un volume in-18 jésus de 300 pages. 1890. Prix : 3 fr. 50

C'est une suite de nouvelles dont le principal héros donne le nom au livre. André Marsy est un vagabond d'amour. Il butine ici un sourire, là un regard, ailleurs un baiser, mais nulle part ne se révèle un amour fort, puissant, inaltérable. C'est un délicat qui effleure la coupe du plaisir sans la vider ni la briser. Ce butinement d'amour, à mon avis, est profondément immoral, il peut amuser un lecteur léger, mais il ne fera pas surgir dans l'âme une grande pensée, un sublime mouvement qui l'élèverait jusqu'aux hauteurs de la suprême beauté.

Et pourtant ce livre est délicatement écrit. Il est regrettable que l'auteur, au lieu de picorer çà et là une scène à effet, ne se soit pas attaché à l'étude profonde d'une âme. Il eût pu, au lieu de niaiseries, produire un petit chef-d'œuvre.

Ajoutons que le dogme catholique a reçu plusieurs entorses ; dans *le Petit Roi*, par exemple, un évêque dit « que la couronne ne doit pas s'abaisser devant la tiare ».

Ce livre n'est pas fait pour un catholique, ni pour un jeune cœur. On en sort blasé.

H. D.

COMME DANS LA VIE, par ALBERT DELPIT. Un volume in-12 de 392 pages
Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

On se tromperait si l'on venait prétendre que tout change dans l'humanité, ce qui ne voudrait pas dire que tout progresse; ce qui est exact, c'est que certaines turpitudes, que l'on laissait jadis dans l'ombre, sont étalées aujourd'hui en pleine lumière et personne n'en paraît être offusqué. Je ne vois pas bien un de nos grand-pères, lisant dans la journée *la Terre* de M. Zola, et contemplant le soir *Monsieur Betsy*, au Théâtre des Variétés : il aurait passé une telle nuit, qu'on eût été obligé de le saigner le lendemain, dès la première heure. Nous, nous supportons ce régime; et d'aucuns trouvent encore que c'est bien fade et pas du tout *vécu*. Mais pourquoi, surtout en France, éprouver le besoin de présenter comme choses courantes de prétendus accidents de la vie, qui ne seront jamais que des exceptions? Un scandale éclate : aussitôt un ou deux écrivains, romanciers ou dramaturges, vous improvisent une œuvre de leur métier, pour laquelle il semblera à la postérité, que ces monstruosité étaient la menue monnaie de notre vie contemporaine. Je serais bien surpris qu'un auteur anglais s'avisât de choisir *Jack the Ripper* pour héros de son premier livre; et je tomberais stupide si je lisais jamais sur la couverture d'un roman anglais : *la Maison de Cleveland-street*, ainsi que j'ai eu le regret de lire *la Maison Thélér* sur un ouvrage français. Or, dès le premier âge de l'homme, on voit Caïn assassiner Abel; Dieu lui-même se voit forcé d'incendier Sodome et Gomorrhe, seul moyen d'y purifier l'air et les mœurs; mais l'historien ne nous présente pas ces faits comme un exemple, — choisi entre mille — des us et coutumes d'une époque; ainsi que M. Albert Delpit semble faire, en nous donnant le banquier Montfranchet comme une sorte de mythe, figurant la synthèse d'*Un monde qui s'en va* (1).

* * *

Roland et Alice sont orphelins; leur père, l'opulent banquier Montfranchet, de Bordeaux, est mort subitement; ruiné, mais sans tache, grâce au désintéressement de ses enfants. La lutte pour l'existence est dure;

(1) Au reste, l'auteur de *Comme dans la Vie* doit partager mon sentiment; car On lit dans *le Figaro* du 10 mars dernier : « En France, nous avons la manie de nous calomnier nous-mêmes. C'est ce que m'ont répondu fort justement quelques journaux de Londres, à propos d'un article publié récemment à cette même place, sur les mœurs anglaises « *Relisez vos romans parisiens*, ont-ils dit. *Ce sont vos livres qui vous accusent*, non pas nous. » Et je ne peux rien répliquer, parce que c'est vrai. »

(Signé) ALBERT DELPIT.

mais Roland ne se rebute de rien et Alice a tous les courages : cependant la fortune ne cesse de les frapper de ses coups ; et sans la générosité de leur voisin Aristide Duseigneur, (qui, du reste, épouse Alice, et n'est nullement à plaindre d'avoir ainsi placé ses économies), peut-être Roland en finirait-il avec une aussi misérable vie. Mais il faut attendre ; cela ne ferait pas tout de suite l'affaire de M. Delpit, ni peut-être la nôtre : donc, après divers incidents, qui n'ont d'autre but que d'amener la scène capitale du roman, Roland, sous le nom de Salbert, entre, comme interprète, au service d'une Américaine morphinomane, détraquée et immensément riche ; il s'agit d'accompagner cette veuve énervée, autant qu'énervante, en plein pays, où vagabondent les *cow-boys*, et où se trouvent des propriétés considérables que M^{me} Readish veut vendre ou exploiter. On part, on est parti : et voici nos voyageurs isolés dans un *log-house*, situé en plein *Far-West*, dans le territoire le plus mal fréquenté des États-Unis : la nuit est venue, nuit noire, orageuse et lourde.

Or, si cette digne M^{me} Readish a un faible pour la morphine, elle a un fort pour le whiskey ; et quand la morphine lui manque, le whiskey ne lui fait pas défaut. Seulement la morphine l'endort, et le whiskey l'affole ; et quand elle est dans ses accès de fureur et d'ivresse, elle bat, comme plâtre, sa camériste Nelly, qui n'en peut mais, et qui a besoin de sa place. Roland a eu déjà, depuis le commencement du voyage, plusieurs fois l'occasion d'intervenir et ces scènes constantes de sauvagerie lui causent une indignation et un dégoût profonds. Tout d'un coup, dans le silence de cette nuit lugubre, un cri déchirant a retenti : Roland a reconnu la voix de Nelly, il se précipite dans l'appartement de Sacha Readish et voit celle-ci rouant de coups sa servante, la jetant à terre, la piétinant avec rage ; il relève et reconforte Nelly, la conduit dans un cabinet voisin et revient trouver Sacha. « Cette femme, encore jeune et jolie, apparaissait hideuse sous l'empire des passions violentes qui la bouleversaient. » Roland lui annonce posément que le lendemain matin, il partira, emmenant Nelly, qu'il ne veut pas laisser en pâture à une folle et à une ivrognesse. M^{me} Readish se jette sur Roland, et le soufflette ; Roland lui saisit les poignets pour l'empêcher de continuer ses exercices violents ; Sacha parvient à se dégager, s'empare d'un long poignard, et le lance sur Roland qu'elle blesse au bras. « Roland perdit la tête et vit rouge. D'un mouvement brusque, il empoigna Mrs Readish en plein corps. Elle se débattait, essayant de s'accroupir pour échapper, et les mains de Roland se nouèrent violemment au cou flexible de la jeune femme. La lutte fut courte, pressée, haletante... Soudain Mrs Readish eut un râle court. Ses

yeux s'agrandirent démesurément ; et dans un mouvement automatique sa tête se renversa en arrière. »

Elle est morte ! Au même instant, les bandits de la Plaine attaquent le *log-house* ; Roland se précipite à une fenêtre, reçoit une balle et tombe auprès de Sacha... Les *cow-boys*, les *bul-wackers* s'emparent de la maison, saccagent et pillent tout. Quand Roland, qui s'est évanoui, reprend connaissance, il revoit Sacha, les oreilles déchirées, les vêtements en désordre : instinctivement, il se traîne, ne la croyant pas encore morte ; il pose la main sur son cœur, rien ! En la retirant, une épingle le pique, il regarde : c'est un sachet ! Seraient-ce les dernières volontés de la morte ? Il l'ouvre : Ce sachet renferme quatre bank-notes de 4,000 livres sterling chacune. « Quatre cent mille francs qu'il serrait dans sa main frissonnante !... » Il n'y avait aucune raison de les replacer sur le cœur inanimé de Sacha ; mais il pouvait ne pas les glisser dans la doublure de sa redingote, avec la pensée de les considérer comme la rémunération de sa peine. C'est pourtant ce que Roland fait après maintes tergiversations et l'on comprendra facilement que trois ans plus tard, M. R. Montfranchet soit un des plus riches banquiers de Paris.

* * *

J'ai insisté un peu longuement sur cette première partie du drame parce que, mal expliquée et mal comprise, elle expose Roland à passer pour un assassin et un voleur des plus vulgaires. Or, tel que M. Delpit nous raconte le crime, il a une raison d'être, et il n'est plus seulement odieux et répulsif : il a été fatal, comme on dit aujourd'hui.

Roland Montfranchet a eu une fortune d'autant plus rapide que l'enquête faite par le coroner américain a prouvé qu'il avait été frappé, au moment où il s'efforçait de défendre M^{me} Readish contre les attaques des bandits de la prairie. Il est devenu un héros et sa sœur, M^{me} Duseigneur, qui n'avait d'autres ressources que ses talents musicaux, s'est décidée à les utiliser ; elle a débuté à l'Opéra, elle y tient actuellement les premiers rôles et M^{me} Salbert a une renommée artistique analogue à celle qu'eut jadis M^{me} Patti. Roland et sa sœur sont devenus les Rois de la mode.

Roland est encore jeune, il ne faut pas l'oublier : un beau soir, il rencontre une charmante Américaine dans les salons de sa sœur, Miss Florence Sydney ; il ne tarde pas à ressentir pour elle une vive passion, miss Sydney la partage promptement ; mais au moment où l'on commence à traiter les questions de famille et d'avenir, Roland apprend que Miss Florence est la propre fille de M^{me} Readish, issue d'un premier mariage. Roland hésite ; mais finalement passe outre, par suite de son amour d'abord, et ensuite

parce qu'il espère racheter par sa tendresse, ses soins envers la fille l'acte commis sur la mère; et sa conscience sera ainsi rassérénée. Le mariage a lieu avec le luxe et la pompe qu'on a coutume de déployer pour les gens heureux.....

Mais le soir même des noces, alors que Florence, plus libre, traite Roland en époux, celui-ci croit revoir, telle qu'en sa jeunesse, sa malheureuse victime: ce sont les mêmes yeux, les mêmes gestes, les mêmes traits, c'est elle, elle!... Une horreur insurmontable le prend, non contre elle, mais contre lui... Et le châtiment commence, inexorable.....

Cette dernière partie du livre ne peut guère être racontée: c'est plutôt une analyse d'âme qu'une série de faits; il suffira de dire que tout s'enchaîne et se déroule logiquement. D'abord les émotions intimes que finirait par apaiser l'amour d'une épouse, et la tendre amitié d'une sœur; mais bientôt les terreurs extérieures, le danger d'être découvert! Car un des *cow-boys* a jadis été arrêté en Amérique, accusé du meurtre de M^{me} Readish et condamné à cinq ans de fers; il a fini son temps, mais il a beaucoup réfléchi dans sa prison; et il est revenu en France avec la conviction que le coup a été fait par l'interprète. Il finit par retrouver son homme en la personne de Montfranchet; il réunit ses preuves; et bientôt le banquier voit que le danger est imminent. Un crime en extrait un autre: Roland tue François Chevrin!

On comprend que la vie de l'opulent banquier Montfranchet ne sera plus qu'un incessant supplice. Bref! il perd peu à peu ses esprits, manque de prudence, et un soir, toute l'horrible vérité est révélée par lui à sa sœur! A dater de ce moment, il se sent moralement perdu; il faut qu'il meure et il mourra, « foudroyé par sa maladie de cœur... Est-ce qu'il n'a pas à portée de sa main le flacon de cristal, contenant les granules de digitaline?... » Seule, parmi ses proches, Florence ignorera toujours, comme l'ignorera le monde, quelle fut la tragique existence de son mari.....

* *

J'ai dit, au début de cet article, que nos écrivains modernes s'appliquaient à nous montrer des exceptions, qui ne tendent pas à confirmer la règle; je ne reviens pas sur cette idée: mais on reconnaîtra que le critique ne peut plus juger humainement des conceptions, qui sortent du domaine de la vie réelle. Sans parler de la doctrine religieuse qui est absolument froissée par le suicide, par cette expiation terrestre, on admettra difficilement qu'en un temps où la police est bien faite, les choses aient pu se passer ainsi.

Mais pour peu qu'on ne recherche en un roman, qu'une lecture amusante, palpitante d'intérêt, où sont respectées ce qu'on appelle les mœurs, on n'a

qu'à s'empresse de lire l'ouvrage de M. Delpit; avec cette restriction, bien entendu, qu'on ne s'imagine pas y voir les hommes et les choses *Comme dans la Vie*.

MAURICE PUJOS.

MOIS DE SAINT JOSEPH, à l'usage des âmes pieuses, des communautés et des paroisses, avec un Triduum en l'honneur de saint Joseph, par M. BOUNES, chanoine honoraire, supérieur d'institution libre. Un volume in-18. Prix : 2 francs

Au moment où la voix du Souverain Pontife vient de se faire entendre pour appeler les fidèles du monde catholique aux pieds de saint Joseph, l'ouvrage de M. Bounes vient bien à propos pour aider à propager la dévotion à ce grand saint. On trouve dans ce livre la vraie science théologique et une doctrine toujours sûre. L'auteur s'est inspiré avec bonheur de l'encyclique de Léon XIII, et c'est là que se trouve l'actualité de l'ouvrage. En lisant ces belles pages, on voit se dérouler les principales circonstances de la vie du saint patriarche, et l'on apprend à admirer ses sublimes vertus que l'Église propose à notre imitation.

Dans le but de mieux faire goûter la dévotion à saint Joseph, en même temps que pour donner plus de charme à son ouvrage, l'auteur a fait suivre chaque lecture sur saint Joseph d'un trait historique fort intéressant. Ces prodiges touchants de la bonté et de la miséricorde du patron de l'Église universelle sont bien capables d'inspirer une grande confiance en sa puissante protection,

Chaque lecture se termine par une prière à saint Joseph, et le mois entier par un acte de consécration.

A la fin du livre, l'auteur a eu l'heureuse idée de réunir plusieurs prières et pratiques de piété en l'honneur de saint Joseph, et en particulier ses litanies et l'exercice des sept douleurs et des sept allégresses de saint Joseph enrichis d'indulgences.

Nous pouvons ajouter que ce *Mois de saint Joseph* se recommande spécialement par le côté pratique. Il est complet, tout en n'excédant pas la longueur qu'on peut donner dans les paroisses et les communautés religieuses à l'exercice du mois de saint Joseph.

Cet ouvrage où l'on trouve réunies la science, la piété et la chaleur du style est appelé à faire beaucoup de bien.

E. FLORENTIN.

GUILLAUME II ET SES SOLDATS, par EDMOND NEUKOMM

Un volume in-18 jésus de 306 pages. Paris (sans millésime). Prix : 3 fr. 50

Le texte indique la date qui manque au livre : c'est un livre des plus récents. Les anecdotes fourmillent : on trouve ici un relevé de beaucoup de choses connues, enregistrées par la presse, au jour le jour, mais qu'on aime à relire coordonnées et recueillies dans un volume. Il est fâcheux que l'auteur soit aveuglé par les préjugés révolutionnaires et maçonniques ; ils percent dans toutes ses appréciations des hommes et des choses.

Les gens de son école, en effaçant, par la négation de Dieu, les principes de droit et de justice, ne peuvent plus invoquer que la force brutale du nombre ; et dès lors ils ont mauvaise grâce à blâmer celui qui cherche le soutien de sa puissance dans la multitude, la vigueur et la bonne organisation de ses régiments, comme le fait Guillaume II. Il tient les officiers en haleine par la fréquence, l'impromptu de ses inspections, et la rigueur des punitions. Rarement il se relâche de sa sévérité envers les négligents : citons une page à ce sujet :

Un matin à six heures, Guillaume II se présente inopinément au quartier d'un régiment de dragons. Les soldats sont sous les armes, mais l'officier qui doit les commander n'est pas arrivé. L'empereur attend. Le quart d'heure de grâce s'écoule ; puis encore un quart d'heure. Enfin à six heures et demie le retardataire apparaît.

L'empereur ne souffle mot. Il assiste à la manœuvre, fait quelques observations, comme à l'ordinaire ; puis il s'éloigne.

L'officier se croyait perdu : il rentre chez lui pour attendre sa condamnation. L'après-midi se passe, puis la soirée, rien n'arrive. Vers neuf heures, à l'instant où le malheureux allait se mettre au lit, un coup de sonnette le fait tressaillir. Il ouvre ; on lui remet un petit paquet à son adresse de la part de l'empereur. Le coupable enlève l'enveloppe en tremblant. Le paquet mystérieux renfermait un réveil-matin.

On ne trouvera pas deux faits de ce genre dans la suite du volume. Mais il y a quelque chose de plus grave que l'importance donnée par Guillaume II à l'élément militaire, c'est la constatation des progrès aussi rapides qu'effrayants du socialisme dont l'armée elle-même est toute gangrenée. L'auteur rappelle qu'à la suite du dernier congrès ouvrier de Paris, le chef de la démocratie socialiste d'Allemagne, M. Bebel, s'est rendu avec un groupe d'amis au cimetière Montmartre pour y déposer une couronne sur la tombe du poète révolutionnaire, Henri Heine. La muse qui l'inspirait hantait les arrières-loges maçonniques, et ses révélations

lui ont permis de chanter à l'avance le rétablissement de l'empire d'Allemagne. Mais la prophétie ne s'arrête pas à ce triomphe des Hohenzollern, elle ajoute :

« Cet empire, à peine unifié, ira rapidement à sa perte, et son écroulement sera le résultat d'une révolution politique et sociale, amenée par les philosophes et les penseurs. Les Kantistes ont déjà extirpé les vestiges du passé ; les disciples de Fichte auront leur heure et imposeront leur fanatisme. Mais les plus redoutables seront les communistes qui s'identifieront avec les forces originales de la nature, et qui évoqueront les traditions du panthéisme germanique. Alors ces trois chœurs entonneront ensemble un chant révolutionnaire qui fera trembler la terre, et il s'ensuivra pour l'Allemagne un drame auprès duquel la Révolution Française n'aura été qu'une idylle. »

La grève générale, qui a été sur le point d'éclater tout récemment, pouvait donner le signal du lever de rideau pour ce drame effroyable. Les progrès inouïs des socialistes, constatés par les dernières élections, montrent que leur armée a déjà recruté plusieurs centaines de milliers d'hommes. Instruments inconscients du comité mystérieux auquel appartient la direction suprême de la franc-maçonnerie, ces centaines de mille d'ouvriers, croyant ne réclamer qu'un salaire légitime et un repos nécessaire, sont capables de broyer sous leur masse les corps des troupes qui resteront attachés à la fortune de l'empereur. En proclamant la République dans l'Allemagne, qui entraînera avec elle l'Autriche et l'Italie, et qui aura été devancée par l'Espagne et le Portugal où des cris de : Vive la République ! s'élevaient hier des rangs mêmes des soldats, les socialistes allemands réaliseront aux trois quarts le plan de cette « République universelle » si souvent saluée d'avance par les orateurs des Loges et par les journaux maçonniques.

Ce grand mouvement accompli dans des flots de sang, on verra se démasquer insolemment les vrais instigateurs de cette lutte féroce de ceux qui n'ont pas contre ceux qui possèdent. Les juifs du Talmud, les juifs pour lesquels le reste des nations se compose d'un bétail humain contre lequel tout est permis, les juifs « race supérieure » comme ils disent, après avoir employé les bourgeois et les capitalistes francs-maçons à préparer leur règne, feront plier sous leur joug de fer ces dupes, leurs complices ; en même temps qu'ils écraseront la classe ouvrière, transformée en troupeaux d'esclaves blancs travaillant au profit de toute la race israélite qui s'adjugera à elle seule les richesses de l'Europe.

Cette grande conspiration des juifs du Talmud, qui se moquent du Dieu

de Moïse et de ses commandements, a été révélée, pour la première fois, le 1^{er} août 1806, par la fameuse lettre de SIMONINI à Barruel, le célèbre auteur de l'*Histoire du Jacobinisme*; elle a été chantée avec un enthousiasme prophétique par le fanatique juif d'Israëli, devenu premier ministre de l'Angleterre. C'est lui qui a décrit avec le plus de complaisance les dons de l'esprit et du corps qui font du Juif « une race supérieure »; c'est lui qui a proclamé cyniquement la toute puissance « des cinq mains (1) » qui mènent le monde depuis près d'un siècle; c'est lui qui, il y a plus d'un quart de siècle, écrivait : « Cette puissante révolution qui se brasse en Allemagne se développe toute entière sous les auspices du Juif. »

Voilà ce qu'il faut faire toucher du doigt aux masses ouvrières et aux dupes qui forment l'immense majorité des francs-maçons : bons bourgeois qui n'ont pas le soupçon de la conspiration juive dont ils seront les premières victimes, car c'est leur bourse et leur tête qui seront données pour appât à la foule des affamés, ruinés par les grèves.

Un des principaux chefs du parti socialiste français le disait, ces jours-ci, dans un entretien reproduit par les journaux du 13 et du 14, et se terminant par ces mots : « Qu'on y prenne garde; le vent des révolutions fera ce que les affameurs (les bourgeois capitalistes) n'auront pas voulu faire pacifiquement. Il balayera dans un flot de sang sociétés et empereurs. »

Quand les honnêtes gens, éclairés sur le rôle de dupes qu'ils jouent dans la franc-maçonnerie, auront été conjurés de s'en retirer comme l'ont fait Jules Simon, Andrieux et une foule d'autres.

Quand les masses ouvrières auront été mises en garde contre le jeu des flatteurs odieux qui veulent se servir d'elles comme d'un marche-pied pour arriver à établir la tyrannie judaïque.

Les chefs des États qui restent encore debout n'auront plus devant eux que la faction de « race supérieure » à laquelle Disraëli promettait l'empire du monde, et l'Europe chrétienne, par un coup d'autorité, reprenant possession d'elle-même, pourra compter encore des jours de liberté, de gloire et de prospérité.

ERNEST AIMÉ.

LE RÊVE DU BARON, par M^{me} LOUISE DE CHATILLON. Un volume in-12 de 238 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Sous ce titre, l'auteur nous offre trois nouvelles qui ne révolutionneront pas le monde... littéraire.

(1) Le conseil suprême et secret qui dirige souverainement la franc-maçonnerie se compose, d'après les auteurs les mieux informés, de neuf membres dont cinq juifs.

Un vieux noble ruiné, qu'on nomme le baron Laas de Lurbe, vit en paysan dans ce qui reste de sa gentilhommière; il a une fille, aussi belle que robuste, qui fait la cuisine et la joie de ses vieux ans. Survient un Anglais, non moins riche qu'original, qui prend soin de reconstruire le château dans l'espérance d'épouser la jolie Béarnaise; mais quand l'immeuble est en parfait état et que les honoraires de l'architecte ont été réglés, c'est un sculpteur breton, Yves Legohec, qui épouse et s'installe dans l'antique demeure seigneuriale. Si je donnais la clef de cette énigme nul n'aurait envie de lire ce volume; ce qui ferait trop de peine à l'auteur.

Micheline est une orpheline, qui a été recueillie par des pêcheurs. Une bien bonne dame âgée et généreuse se met en tête de faire élever Micheline dans une pension; mais au moment où la jeune élève va passer ses examens pour augmenter le nombre des institutrices laïques ou des demoiselles du conservatoire, la dame généreuse, mais imprévoyante, meurt sans avoir fait de testament. Les héritiers renvoient Micheline dans son village, où elle retrouve des compagnes qu'elle dédaigne, des filets dont elle ne connaît plus l'usage, et un frère de lait qui l'adore mais qu'elle considère comme un horrible goujat. C'est une déclassée, prête pour toutes les chutes et non pour tous les sacrifices: la vieille dame, si bonne, a-t-elle fait un acte méritoire? Bref, Jacques, le pêcheur, emmène dans sa barque Micheline et un jeune homme de la ville, un clerc de notaire, qui lui fait la cour; et la barque chavire et ces trois intéressants personnages périssent dans les flots. Je doute que ce dénouement satisfasse la vieille dame si généreuse, qui a dû le contempler du haut de sa demeure dernière.

Si l'on me demande de tirer une conclusion de ces petits récits, je dirai que si M^{me} Louise de Châtillon est veuve et n'a pas d'enfants, elle emploie ses loisirs d'une façon plus louable que si elle allait, chez ses amies, médire de son prochain. Mais l'on ne demandera rien, je l'espère; et je garde un silence respectueux et prudent.

M. DU MAZEL.

VIE DU B. JEAN-GABRIEL PERBOYRE, prêtre de la Congrégation de la Mission, par un prêtre de la Congrégation; édition revue et abrégée, illustrée de 14 gravures. Un volume in-8° de 168 pages. Prix : 3 francs

C'est la vie d'un martyr que nous recommandons ici à nos lecteurs. De ces gens-là on parle peu dans le monde; ils n'y sont pas compris. Qu'un pionnier de la science parte pour les pays lointains ou meure sous le

coutelas des Touaregs, nos journaux en entretiennent longuement le public. Mais c'est à peine si de temps à autre un chroniqueur, avide d'inconnu, se rend à la chapelle de la rue du Bac, pour faire le lendemain un article fantaisiste sur le départ des jeunes missionnaires.

Avez-vous jamais assisté à quelqu'un de ces départs, au milieu des chants d'adieu qui se terminent par le baisement de pieds des apôtres. Ils sont là, dix ou douze jeunes gens, dans l'éclat de leurs vingt ans, imberbes encore quelquefois, calmes, souriants, déterminés. Demain ils seront séparés, éloignés les uns des autres, livrés à tous les hasards de l'inconnu, exposés à tous les dangers des pays sauvages.

C'est seul, absolument seul, avec sa croix et son bâton de pèlerin que le missionnaire s'enfonce dans le désert, à la recherche des enfants de Dieu, des brebis perdues. Pour lui il n'y a point d'escorte nombreuse, de coûteux préparatifs, de départ bruyant et à grands fracas. Et cependant ils vont plus loin et plus vite que les plus hardis explorateurs : Stanley a rencontré un apôtre de l'Évangile, au milieu de l'Afrique, sur un sol qu'il croyait vierge encore des pas de l'Européen. Il avait été devancé par un simple d'âme, un fervent de cœur. Car ce sont les seules armes de nos missionnaires contre l'oppression du paganisme.

Le B. Perboyre — qu'on honore cette année par plusieurs Triduums solennels — a été un de ces fervents. Fils du Midi français, il s'est senti de bonne heure attiré vers les fils de Vincent de Paul. Il fit son noviciat à l'âge de seize ans : c'était une fleur qui poussait au sanctuaire, elle s'épanouissait dans toute sa pureté et sa beauté. Déjà les compagnons de Jean Gabriel le tenaient pour un petit saint.

Cette auréole de sainteté le suivit partout, à Saint-Lazare où il fit ses études théologiques, à Montdidier où il fut envoyé jeune professeur, au grand séminaire de Saint-Flour qu'il dirigea avec une science consommée, malgré son âge peu avancé, en Chine enfin, où après les magnifiques travaux de l'apostolat, il reçut l'ineffable palme du martyr par un long et cruel supplice.

Nous lisons peu les vies de saints aujourd'hui, et c'est regrettable à tout point de vue. Leur exemple vaut mieux que celui de tous les héros du monde, pour nous tirer de notre apathie et nous mettre un peu de ferveur dans l'âme.

HIRNÉ.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

A CÔTÉ DU DEVOIR, par *** Un vol. in-18 Jésus de 301 pages. Prix : 3 fr. 50

ALLEMAGNE CHEZ ELLE ET CHEZ LES AUTRES (I^{er}), par Armand Dubarry. Un vol. in-18 Jésus de 312 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE (I^{er}), ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger, accompagné d'une nécrologie scientifique par Louis Figuier. 33^{ème} année (1889), contenant le compte rendu de l'exposition universelle de 1889, accompagné d'une vue générale de l'exposition et de deux plans coloriés des constructions du Champ-de-Mars et de l'esplanade des Invalides. Un vol. in-18 Jésus de 644 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNUAIRE-ALMANACH du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration, ou almanach des 1,500,000 adresses de Paris, des départements et des pays étrangers (Didot-Bottin) avec annuaire illustré des fabricants et marques de fabrique et de commerce. 1890 (93^{ème} année de la publication). Deux volumes in-4^e en deux parties. Première partie: Paris et département de la Seine, et annuaire illustré des fabricants, xvi-2,886 pages; deuxième partie: départements et pays étrangers, iv-3,280 pages. Prix cartonnés toile. 30 fr.

ASPASIE, CLÉOPATRE, THÉODORA, par Henry Houssaye. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

AU PAYS DES KANGOUROUS et des mines d'or. Etude des mœurs et coutumes australiennes, impressions de voyage, par Oscar Comettant. Un vol. in-18 Jésus de 386 pages. Prix : 3 fr. 50

CHANSONS ET CHANSONNIERS, par Henri Avenel (Gallet, Piron, Panard, Vade, M. J. Chénier, Désaugiers, Debraux, A. Gouffé, Laujon, Pils, L. Festeau, etc.). Un vol. in-18 Jésus de 437 pages. Prix : 3 fr. 50

CERVEAU (le), par le docteur Georges Surbled, membre de la Société de Saint-Luc. Un vol. in-18 Jésus de 266 pages. Prix : 3 fr. 50

CLERGÉ SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (le), par François Hourmand. Un vol. in-18 Jésus de iii-421 pages. Prix : 3 fr. 50

ETUDES AGRONOMIQUES, par L. Grandeaup, directeur de la station agronomique de l'Est (4^{ème} série, 1888-1889) L'agriculture à l'exposition universelle de 1889. France, Etats-Unis d'Amérique, République Argentine, Mexique, Chili, Uruguay, Australie, Venezuela, Japon, Roumanie; l'agriculture en France et en Angleterre, fumures des prairies, etc. Un vol. in-18 Jésus de xiv 368 pages. Prix : 3 fr. 50

EUROPE ET L'AVÈNEMENT DU SECOND EMPIRE (I^{er}), par G. Rothau, ancien ministre plénipotentiaire. Un vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

ETUDES LITTÉRAIRES SUR LE XVII^{ème} SIÈCLE. Chapelain et nos deux premières académies; par l'abbé A. Fabre. Un vol. in-8^e de viii-514 pages. Prix : 7 fr. 50

FICTIONS (des), par Léon Allard. Un vol. in-18 Jésus de 396 pages. Prix : 3 fr. 50

FRANCE ECCLESIASTIQUE (la), almanach-annuaire du clergé pour l'an de grâce 1890 (40^{ème} année). Un vol. in-18 de 868 pages. Prix : 4 fr.

HERNANI, par Victor Hugo, texte revu sur l'édition ne varietur. Un vol. in-8^e raisin, sur papier vélin à la cuve fabriqué spécialement pour cette édition, par les papeteries du Marais, et sur papier du Japon imperial, illustré d'un portrait de Victor Hugo d'après une lithographie de Deveria et de 15 compositions par

Michelena (grandes compositions hors texte cinq en-têtes et cinq culs-de-lampe) gravés au burin et à l'eau-forte par Boisson; tirage à 500 exemplaires numérotés. Prix : 40 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

HISTOIRE DU GÉNÉRAL DE SONIS par J. de la Faye. Un vol. in-8^e de xii-344 pages. Prix : 4 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES ÉMIGRÉS; les émigrés et la société française sous Napoléon I^{er} par H. Fournier, avec une introduction par M. Le Trésor de la Rocque, t. III. Un vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

INSTRUCTIONS EN FORME DE RETRAITES à l'usage des âmes consacrées à Dieu et des personnes pieuses, par M. Ch. Gay, évêque d'Anthédon. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 75

JÉSUS-CHRIST, ROI ÉTERNEL, par Mgr Fava, évêque de Grenoble. Deux vol. in-8^e. T. I. xii-676 pages et carte. T. II, 744 pages et carte. Prix : 15 fr.

QUAND J'ÉTAIS MANDARIN, par Foucault de Mondion. Un vol. in-18 Jésus de 335 pages. Prix : 3 fr. 50

REINE MARIE-ANTOINETTE (la), par Pierre de Nolhac. Un vol. in-4^e raisin imprimé sur papier vélin illustré d'une planche en couleurs, reproduction en fac-similé du portrait de Marie-Antoinette de Janinet, 28 planches hors texte en photogravure d'après les peintures, les dessins et les gravures de M^{me} Vigée-Lebrun, Roslin, Hubert-Robert, Ducreux, Wertmüller, Césarine F^{me} Cochin, Moreau le jeune, Du Plessis, Desfossez, Boizot, etc. etc., etc., 4 entêtes et 4 culs-de-lampe en photogravure, dessinées par M. Saint-Elme Gautier, d'après les meubles et les boiseries des appartements de la Reine. Prix : 60 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

TOUTE UNE JEUNESSE, par François Coppée. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

MÉDITATIONS SUR LES SEPT PAROLES de N. S. JÉSUS-CHRIST EN CROIX, par M. l'abbé Charles Perraud, chanoine honoraire d'Autun; précédées d'une introduction par Mgr Perraud, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. Un vol. in-16. Prix : 3 fr.

NOTRE VOYAGE AUX PAYS BIBLIQUES, par l'abbé E. Le Camus. Trois vol. in-18. T. I, vii-400 pages et planches; t. II, 328 pages et planches; t. III, 332 pages et planches. Prix : 12 fr.

O PROVINCE par Gyp. Un vol. in-18 Jésus de 357 pages. Prix : 3 fr. 50

PRINCE DE LIGNE (le) et ses contemporains, par Victor du Bled, avec une préface de Charles de Mazade, de l'Académie française. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

UNE GAGEURE, par Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

VIE ANGLAISE (la), vue des yeux yankees, par T. C. Crawford. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par R. Petit (Radest). Un vol. in-18 Jésus de 348 pages. Prix : 3 fr. 50

VIE DU R. P. FRANÇOIS-XAVIER GAUTRELET, de la Compagnie de Jésus (1807-1846), par le P. Joseph Burnichon. Un vol. in-18 Jésus de x-346 pages. Prix : 3 fr. 50

VIE LITTÉRAIRE (la), par Anatole France, 2^{ème} série. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

VIE PRIVÉE D'AUTREFOIS (la), arts et métiers, modes, mœurs, usages du XII au XVIII^{ème} siècle, d'après des documents originaux ou inédits, par Alfred Fawlin. Un vol. in-18 Jésus de iv-291 pages avec gravures. Prix : 3 fr. 50

VUE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE POLITIQUE DE L'EUROPE, par Ernest Lavisse, professeur à la Sorbonne. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LETTRES D'ESPAGNE, par la COMTESSE J. DE ROBERSART, nouvelle édition considérablement augmentée. Un volume in-8° de viii-400 pages. Prix : 5 francs.

La comtesse de Robersart fait songer, par contraste, à la marquise de Sévigné. Ne croyez pas que je veuille faire un parallèle ; c'est usé. Un mot seulement : Si la petite fille de sainte Chantal, résume en elle la France avec ce qu'elle a, j'allais dire ce qu'elle avait de plus spirituel, de plus vif, de plus gai, de plus mobile, de plus sérieux, de plus léger même, de plus brillant, de plus naturel, de plus humain, de plus cordial, de plus sensible, de plus littéraire, de plus piquant, de plus inattendu, de plus spontané, de plus varié, de plus vivant à la grande époque passionnée jusqu'à Phèdre et religieuse jusqu'à l'excès du Jansénisme, M^{me} la comtesse de Robersart, elle, semble ne faire qu'un avec l'Espagne. C'est une Espagnole ? C'est une Belge. Jamais vous ne le croiriez si je ne vous le disais. Non que je veuille médire de la Belgique, de sa constitution, ou du tempérament de ses graves habitants. Point du tout. Il y a même un rapport étroit entre l'Espagnol et le vrai Belge ; c'est la profondeur de la foi, sans compter que l'Espagne, un certain temps, a habité la Belgique, et y a laissé quelque chose d'elle-même dans les monuments de plusieurs villes, dans quelques usages, et même dans la langue des noms propres, comme la mer, en se retirant, après avoir réfléchi la plage qu'elle inondait, laisse sur le sable mobile la trace de son passage.

C'est, du reste, en face de l'Océan et de son infini que j'ai lu les *Lettres d'Espagne* et, en les lisant, admiré à la fois l'Espagne catholique et l'infini d'une âme chrétienne.

On peut avoir, à la rigueur, plus d'esprit que M^{me} de Robersart, qui en a beaucoup ; on ne saurait être plus sympathique, ni entraîner plus vivement son lecteur à la suite de ses impressions et de son cœur. Ce cœur est naïf, aimant, religieux surtout, par là même profond, servi par une mémoire fidèle, une imagination heureuse, aimable, expressive, et des goûts d'artiste. M^{me} de Robersart, dans ses deux voyages en Espagne, l'un accompli en 1863, l'autre en 1876-77, est avant tout un écrivain descriptif. Mais comment l'Espagne se déroule-t-elle sous nos yeux, avec

ses cathédrales, ses palais mauresques, ses usages, ses personnages et ses sites pittoresques? Est-ce à la manière du vieux Delille, aussi régulier en poésie qu'un administrateur moderne dans ses comptes bureaucratiques, Delille aussi âgé, aussi mort que l'époque impériale? C'est absolument le contraire. M^{me} de Robersart peint avec son cœur catholique. Son imagination est la servante de son âme; et si l'aimable et maternelle marquise de Sévigné ramène tout à sa fille, qui est le centre de son cœur, de la France et du monde, l'amie tendre de M^{lle} Charlotte de Grammont, combattue quelquefois d'une si originale façon par les souvenirs brumeux du foyer, de l'amitié, de la calme Belgique, et par les radieux aspects de l'Espagne, a beau épuiser son écritoire en descriptions de toute sorte, vallées, montagnes, églises, abbayes, musées, villes et villages, Séville, Cadix, Madrid, Cordoue, Grenade, Tanger, Tunis; c'est en vain que sous la plume nous voyons passer à la file la mer et le ciel, ou sans métaphore, *bêtes et gens, choses et autres*; le dernier mot de son encre, c'est un retour mélancolique sur ce qui passe; ce dernier mot, c'est Dieu Voilà où vont les lettres de M^{me} de Robersart; elles passent pour notre cœur, pour s'adresser et l'adresser au ciel. Elle a, avec les grâces de son sexe, le naturel d'un cœur franc, la volonté et la force. Ce nerf sous l'épiderme d'une femme, cette gravité sous l'image, cette réflexion qui arrête court la peinture, et l'élève haut, en la transfigurant, comme la cime d'une montagne s'idéalise, en s'éloignant de nos yeux vers le ciel, voilà le neuf, voilà l'originalité profonde des lettres dont nous essayons de rendre compte. L'auteur n'est pas fade, à la différence de tant de femmes d'esprit dont le style aboutit au néant et dont la parole souffle dans le vide.

Si les plus belles descriptions ne vont pas à Dieu, elles nous abaissent. Où la substance divine manque, le talent n'est que l'illusion du talent; il est moins que cela; il est le poison de l'âme. M^{me} de Robersart touche le but que M^{me} George Sand a manqué; elle nous hausse; elle pense, elle souffre, elle espère; elle souffre du passé; elle souffre en espérant. C'est notre lot! Elle est chrétienne; elle est vraiment femme de lettres; elle porte les lettres à leur sommet. Il faut les porter là, ou bien elles périront, et nous périrons avec elles. Il n'y a pas d'exemple d'un peuple qui n'ait pas suivi les destinées de sa pensée, et dont la chute n'ait pas suivi de près la décadence de ses écrivains. Car les lettres ne sont que l'expression humaine, par le langage, d'une pensée divine. Elles doivent plaire; elle doivent profiter.

Mais ce n'est rien de dire, il faut citer :

« Jé ne peux me mettre à te décrire la cathédrale (de Séville). J'en suis

écrasée. Je vais faire seulement ses petits comptes de ménage. Aujourd'hui il se brûle par an dans la basilique vingt mille livres d'huile. Il y a quatre-vingts autels, on y dit cinq cents messes par jour. Le monument ou reposoir a près de cent pieds de haut. Les orgues gigantesques ont d'innombrables tuyaux. On compte quatre-vingt trois vitraux ; les plus beaux et les plus anciens ont été peints par Arnold de Flandre. Les chapelles ont chacune leur chef-d'œuvre. L'église est remplie de sculptures en pierre, en bois, en argent... des peintures de Murillo, de Zurbaran... De tous côtés et sous ces voûtes qui se perdent dans les nuages, ce ne sont que brocart, or et argent, pierres précieuses, objets incomparables. Ce matin, dans une des chapelles, nous avons compté quarante-huit lampes d'argent massif. Aucun conte arabe n'égale les merveilles renfermées ici. Les piliers, comme des montagnes, ne semblent cependant que de frêles colonnes pleines d'élégance et de fierté. Hier, j'étais assise seule dans une chapelle écartée : les ombres projetées dans les nefs étaient si suaves et si belles, les perspectives si profondes et si augustes, le spectacle si sublime, Dieu si présent, que j'éprouvai ce qu'on ne peut décrire ! »

Cette peinture si précise d'abord, si positive, et cependant élevée, porte la marque de la race du Nord, qui garde toujours son esprit d'ordre et son amour des détails, jusque dans ses pensées les plus hautes et l'expression mélancolique du sentiment religieux.

La cathédrale de Cordoue est une ancienne et célèbre mosquée, jadis construite par les Maures. Précédée d'une immense cour de marbre plantée d'orangers, elle a dix-neuf nefs : « Quand j'eus franchi l'entrée, je me suis arrêtée sans le savoir, comme je l'ai vu faire au chevreuil incertain du lieu où il est ; puis, comme lui, je me suis élancée de tous côtés dans la forêt de marbre. Mon regard s'enfonçait sous des allées à perte de vue, il me semblait que jamais je ne pourrais les parcourir toutes ni en trouver le bout... Les colonnes d'un seul morceau et d'un pied et demi de diamètre ont dix ou douze pieds jusqu'au chapiteau d'un corinthien arabe plein d'élégance ; elles sont de brèche verte et violette, de jaspé, de porphyre. Je suis restée longtemps dans le vestibule du mihrab scrupuleusement conservé. La coupole est constellée d'étoiles ; le plafond est en bois sculpté et doré. Les trèfles, les colonnettes, les mosaïques de verres, les versets du Coran en lettres de cristal doré qui serpentent dans les fines dentelles de pierre, les fenêtres découpées garnies de grillage, font de ce lieu une merveille. On entre ensuite dans le mihrab ou Saint des Saints des musulmans espagnols, lieu vers lequel ils se tournaient pour faire leur prière... La voûte représente une conque, elle est d'un seul morceau de marbre

blanc. Le Coran, écrit en entier de la main d'Otman, était déposé là. Les pèlerins admis dans ce lieu terrible et sacré en faisaient à genoux sept fois le tour. On voit encore les dalles usées circulairement. Dix mille lampes éclairaient la célèbre mosquée... » C'était pour Dieu qu'elles brûlaient, malgré tout, et l'on a pu faire d'une mosquée une église, après la retraite des Maures. Quelles étales à purger laissera la Révolution !

« On a fait au milieu de ce quinconce mauresque une église chrétienne en forme de croix latine qui, en tout autre endroit, serait admirée extrêmement. Les stalles du chœur sont remarquables ; la sacristie resplendit de richesses, de châsses d'argent massif, d'ostensoirs. »

Si d'une cathédrale où l'infini semble se limiter pour les yeux seulement, nous passons sur la mer, où le regard poursuit en vain l'inépuisable infini, c'est toujours la même imagination sereine, la même note chrétienne de l'auteur : « Vers minuit l'Océan s'est mis à chanter d'une voix si harmonieuse que j'ai tout oublié pour l'écouter, et cette nuit étoilée, passée au milieu des vagues, a été plus belle que je ne peux dire. J'étais là sans crainte, comme le cœur qui aime Dieu, et qui ne redoute point les flots, même ceux de la vie..... »

Que ne puis-je vous parler du Maroc où se dirige, par l'Océan, M^{me} de Robersart, et du magnifique inventaire qu'elle nous fait des merveilles d'une noce juive à laquelle elle a assisté ! « Une invitée a particulièrement attiré mon attention : son costume resplendissait ; elle avait des bracelets et des bagues à tous les doigts ; ses beaux yeux sombres, naturellement veloutés, le paraissaient plus encore par le cercle noir peint autour. J'oublie la large ceinture à la taille, en tissu oriental rouge et très beau. »

Les noces juives ont le tort de durer quinze jours à Tanger. La fiancée doit tenir les yeux fermés depuis le matin de son mariage, jusqu'à huit heures du soir, lorsqu'elle entre dans la demeure de son époux.

Ces juifs sans vergogne, qui tiennent tant à la lettre de leur religion dont ils ont perdu l'esprit, font mal à voir.

Mais c'est en route pour Ronda, un des plus hauts sommets de l'Espagne que j'aime à suivre notre audacieux, dois-je dire audacieuse touriste ? « Il n'y a pas un moment à perdre ; le soleil se couche, et un chemin ardu est devant nous ! Un chemin ! vraiment non, mais une fente dans une muraille. Couchée sur le cou de mon cheval andaloux, je me disais : « Nous allons rouler dans l'abîme, » et lui s'accrochant, glissant comme un serpent, il avançait, et d'un pied sûr montait cette échelle, me faisant découvrir tantôt des gouffres sans fond, tantôt des vues admirables, tantôt des bosquets de grenadiers et d'orangers, suspendus aux rochers. »

Après la halte d'une nuit, je « suis repartie le lendemain de grand matin ; le soleil ne dorait que les montagnes éloignées ; il y avait des vapeurs bleues et flottantes aux cimes rapprochées de nous et des ombres gigantesques ; nous montions encore, nous montions toujours, nous avions l'air d'escalader le ciel. Jamais je n'oublierai ces vues, jamais je ne pourrai les décrire, hélas ! Je planais sur les sommets des montagnes, qui me paraissaient les vagues d'un océan incommensurable, montant et s'abaissant de manière à ce que l'horizon soit infini. Des nuages blancs et légers se roulèrent comme des ceintures autour de quelques pics ; d'autres pics s'élançaient jusqu'aux cieux, inondés de soleil. Sur l'un d'eux, j'aurais voulu placer une statue de l'Immaculée-Conception..... »

« Après huit heures d'une marche ininterrompue, faite plutôt pour les chamois et les daims que pour les hommes, j'ai aperçu Ronda à l'horizon. J'étais ivre de fatigue ; mais quel but digne de la route, quel nid d'aigle fièrement campé sur les deux rocs, bastions gigantesques de cette forteresse, et séparés l'un de l'autre par une déchirure de plusieurs centaines de pieds ! Au fond coule un torrent ; il rugit ; il sort des ténèbres furieux, et roule de roc en roc, d'étage en étage dans un dernier précipice, fumant et bondissant. »

Ronda est à six jours de Gibraltar, par le chemin des mules. Après les mosquées, les églises, les cathédrales, l'océan, les montagnes, je recommande au lecteur « une semaine sainte à Séville ». « Les fêtes de l'Église ont la mesure du cœur humain rempli d'un peu de joie et de beaucoup d'angoisse. Sans doute les yeux sont éblouis et charmés à la vue des groupes portés aux processions et faits par les plus grands artistes, et des cortèges magnifiques de la semaine sainte ; mais la croix est représentée partout, la croix domine tout, comme l'épreuve domine la vie ! »

Ce qui est vraiment original, c'est une danse d'enfants et de jeunes garçons devant une statue de l'Immaculée Conception, dans la cathédrale de Séville : « Ils ôtèrent leurs chapeaux au pied de l'autel en saluant, et commencèrent une danse balancée et des chaînes si gracieuses et si nobles, que je n'ai rien vu qui y ressemble. Tantôt ils remettent leurs chapeaux, tantôt ils les ôtent avec respect et gravité ; tantôt ils tournent vivement sur eux-mêmes au son des castagnettes, tantôt ils s'entrelacent en chantant avec suavité. Les yeux sont d'abord ravis, et on finit par l'attendrissement ; il est impossible que la pensée des anges, ouvrant et repliant leurs ailes devant l'agneau, ne vienne pas à l'esprit. Cette scène mystérieuse et pleine d'attrait dure environ une demi-heure. La musique est céleste. »

Un mot de la beauté espagnole : « Elle est générale et très sympathique,

piquante et pourtant réservée; la marche est une sorte de frôlement de la terre, un vol doux et plein de grâce: les bonnes manières et la politesse chrétienne sont de toutes les classes... L'urbanité est généreuse; je suis souvent obligée de veiller, pour que des inconnus ne payent pas pour moi.

L'Espagne m'a presque fait oublier M^{me} de Robersart, dont la jeunesse n'a rien d'égoïste, et qui, d'un bout à l'autre de son livre, sans pruderie comme sans vanité, nous a parlé d'elle, et conté ses impressions avec une candeur charmante, qui vaut bien l'orgueil d'une certaine modestie. Le janséniste Pascal, sans être plus humble qu'il ne fallait, en déclarant le moi haïssable a failli faire disparaître de nos mœurs et de notre langue, avec la gaieté, la franchise et l'abandon.

De la bonne humeur de notre aimable écrivain, je n'ai rien dit encore. Elle s'attache à la gravité de sa pensée, comme en automne, sous un ciel pur, les fils de la vierge s'enlacent aux branches d'un chêne et font miroiter le soleil sur une gaze légère, voile transparent du sévère feuillage.

Lisez les *Lettres d'Espagne*, mères de famille, qui n'avez pas le loisir des amitiés absorbantes et qui avez besoin d'une amie que vous puissiez quitter et reprendre à volonté. Vous voyagerez sans quitter votre foyer, ni votre mari, ni vos enfants, ni Dieu. Ce livre, faites-le lire à vos fils, à vos filles.

Je voudrais même, si cela n'est déjà, qu'il fût entre leurs mains, brillamment relié, quand, le cœur ému, vous couronnez leurs jeunes têtes, dans une solennité de distribution des prix. Le dernier mot de ce livre, c'est qu'en récréant l'esprit par des voyages qui n'ont rien d'imaginaire, il orne la mémoire, forme le cœur à la religion et la volonté à la vertu.

A. CHARAUX,

professeur de littérature française
à l'Université catholique de Lille.

LA CONFESSION D'UN PÈRE, par VICTOR FOURNEL

Un volume in-12. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Décidément M. Fournel, critique littéraire des plus distingués, doit éprouver un ennui profond, quand il se trouve en présence d'un ouvrage gai : ce n'est pas sa note, évidemment. Et pourtant, nous avons tant d'occasions de gémir, de nous attrister, en notre fin de siècle, au spectacle de ce que nous voyons, de ce que nous entendons, et de ce que nous prévoyons même, que les honnêtes auteurs devraient bien nous prendre en pitié et ne pas nous faire larmoyer encore, sous prétexte de nous distraire.

Un brave homme, ce M. Gilbert, bien qu'il éprouve le besoin d'adresser, au moment de mourir, sa confession à ses deux fils, l'un prêtre et l'autre

magistrat ; cela, c'est une idée qui ne viendrait pas à tous les pères ; mais qui peut venir à tous les auteurs que poursuit l'idée fixe d'offrir un nouveau roman à leurs concitoyens. Donc, M. Gilbert, modeste employé dans un ministère, s'est marié avec une jeune fille sans fortune, mais qu'il aimait : les enfants sont venus, les deux fils précités ; et une fille, Adrienne. M^{me} Gilbert est possédée du désir de marier cette fille... sentiment louable assurément, mais que je ne comprends pas du tout : une mère n'a jamais envie de se séparer de sa fille, à moins qu'elle n'ait conçu contre elle quelques sentiment de jalousie ; or, ce n'est pas le cas. Cela dit, je passe ; car autrement le pauvre M. Gilbert n'aurait pas eu à écrire sa confession et M. Fournel son roman.

Chaque jour, ce sont donc des scènes nouvelles, suscitées par cette mère anormale et M. Gilbert en perd la tête, ne sachant à quel saint se vouer pour trouver une dot d'abord, et un gendre ensuite. Cependant un vieux cousin meurt à Gênes et le notaire Pigliacozzo télégraphie : « Venez, testament ! etc. » M. Gilbert prend l'express, assiste à la lecture du document mortuaire, et reçoit trois mille liras italiennes pour tout héritage. Il est affolé, court à Monte-Carlo, joue — son héritage — et le perd... Et le voilà désolé, dans un wagon qui roule vers Paris ; sur les mêmes coussins bien rembourrés, P.-L.-M., se trouve un vieil Anglais cacochyme, qui va soigner à Cannes son spleen et ses rhumatismes. Milord descend péniblement à la station, laisse tomber un portefeuille bourré de bank-notes ; et quand M. Gilbert aperçoit le précieux colis, l'Anglais a disparu et le train se met en marche.

Gardera-t-il cette fortune inespérée, qui peut passer pour une partie de l'héritage de l'oncle de Gênes ; ou recherchera-t-il le fils d'Albion pour lui restituer ses guinées ? Tout est là : ce malheureux M. Gilbert se décide à garder le portefeuille... Mais que les âmes timides se rassurent : il n'en profite pas ! A un moment donné même, il se rend à Londres pour restituer à lord X... la somme distraite ; et lord X... le fait mettre à la porte par ses gens, furieux qu'un Français ose prétendre qu'il a pu perdre quelque chose, fût-ce une paire de gants. Je recommande le personnage de lord X... aux amateurs de couleur locale. Enfin, M. Gilbert distribue aux pauvres tout cet argent trouvé et délaissé, perd sa femme et sa fille, qui se noient en prenant un bain de mer, et écrit sa *Confession* ainsi que je l'ai dit plus haut.

Il y a dans ce roman beaucoup de détails finement observés, une analyse psychologique sûrement conduite ; mais ce M. Gilbert est au fond un très honnête homme et l'on souhaiterait, quand il a éprouvé toutes les transes des remords, qu'un rayon de soleil ou de bonheur vint égayer la fin de

ses jours. Car sa faute est très discutable : qu'aurait-il dû faire, en droit?... Remettre le portefeuille trouvé au poste de police, prendre un récépissé et attendre; ne connaissant pas Lord X... il ne pouvait le désigner plus amplement. Au bout du temps prescrit, si nul n'avait fait valoir des droits légitimes, M. Gilbert entraînait en possession légale de son trésor.....

Il est vrai de dire qu'en suivant cette méthode, il n'y aurait plus eu matière à roman; et ce livre eût été aussi intéressant que le récit d'un fait divers. Il est donc inutile d'insister sur ce point; mais on me permettra de répéter que la confession de M. Gilbert n'est pas de ces aventures qui font le bonheur des lecteurs gais et de bonne composition.

M. DU MAZEL.

LA VICTOIRE DU MARI, avec commémoration de JULES BARBEY D'AUREVILLE et son médaillon inédit, par la COMTESSE ANTOINETTE DE GUERRE. Un volume in-18 Jésus de xxxvi-249 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50

Que nous sommes loin des commencements! En 1884, un jeune artiste de génie, qui signait Joséphin Péladan, publiait un roman d'une rare puissance : *le Vice suprême*, qui devait être le premier d'une peinture de mœurs à la Balzac. Bravement l'auteur attachait au frontispice de cette galerie le titre un peu prétentieux de : *Décadence latine. — Éthopée*. La jeune protagoniste rêvait d'assumer sur ses géniales épaules le poids énorme sous lequel le peintre de *la Comédie humaine* avait succombé. Son œuvre devait refléter l'immense chute des races latines vers le vortex des corruptions qui tuent.

Et *le Vice suprême* était bien le miroir de cette incommensurable décadence.

La race latine depuis près de quatre siècles s'est éloignée peu à peu du catholicisme après l'avoir battu en brèche par la Réforme au xvi^e, le despotisme au xvii^e (1), l'indifférence et le scepticisme au xviii^e; elle en est arrivée au xix^e à s'en séparer complètement. Dans son aveuglement elle ne s'est pas rendu compte qu'en même temps que le catholicisme elle ébranlait toute notion de morale et de justice, dont il est le seul et vrai fondement. Et aujourd'hui tout venant à lui manquer à la fois elle se débat vainement dans les affres de l'agonie et du désespoir. Dans un suprême ohé! M. Péladan lui criait qu'elle peut encore se sauver par un brusque

(1) Nous laissons à notre collaborateur toute la responsabilité de cette affirmation sur le double rôle joué par la race latine aux xvi^e et xvii^e siècles. (N. D. L. R.)

mais loyal retour à la pratique de l'humilité, de la charité et de toutes les vertus chrétiennes qui faisaient naguère et sa force et sa beauté. Il faut qu'elle soit catholique ou bien qu'elle s'engloutisse dans l'abîme qu'elle s'est creusé.

Le succès fut splendide, autant qu'il était mérité. D'Aurevilly, avec la compétence que lui reconnaissent les délicats et les intellectuels, consacra au débutant un magistral article où il le salua du titre de prince du roman contemporain. Néanmoins, il était un point sur lequel d'Aurevilly appelait l'attention du romancier. Péladan, après plusieurs années passées dans l'étude des chefs-d'œuvre italiens, en est revenu éperdument épris de la Renaissance, du Néoplatonisme et des sciences occultes. Aussi n'a-t-il pu s'empêcher de les mêler à la trame de son roman. Le mage Mérodack (l'auteur) y apparaît avec une nature extra-humaine, vengeant les opprimés et déliant toutes les situations embarrassées.

Barbey d'Aurevilly criait que c'était un casse-cou pour un écrivain « qui fait du catholicisme la seule certitude de salut qui reste aux nations latines décrépites. » Il terminait son article par cet avis : « Que le peintre de cette décadence se souvienne qu'il n'a pas besoin pour la beauté et la gloire de son œuvre future d'une autre magie que de la magie de son talent. »

Malgré le respect que Péladan professe pour le connétable des lettres françaises — comme il l'appelle dans les pages touchantes qu'il a consacrées à la mémoire du grand critique en tête de son nouveau roman, — il ne tient aucun compte de ses avertissements. Dans les fresques nouvelles de l'éthiopée, le magisme a tenu une trop grande part et cette malheureuse propension enlève une grande force aux satires que le nouveau Juvénal a consacré aux fausses amours, aux unions d'argent, aux misères des faux ménages.

La magie fait des siennes, plus que jamais dans *la Victoire du Mari*. On y trouve des faits étranges de bilocation : un Allemand y viole une Juive, sans qu'elle s'en doute, rien qu'en projetant sur elle son spectre sidéral, et le mari de la Juive tue l'intrus, rien qu'en donnant un coup d'épée... dans l'air. Quand on est mage, paraît-il, on sait jouer de ces tours-là.

Cette croyance à la magie a poussé l'auteur à un autre excès, au sémisme. Il a l'air de nous dire que la régénération ne viendra aux races latines que par les fils de Sem, sans doute quand ils seront régénérés eux-mêmes dans le Seigneur. En attendant ce beau jour, nous avons le temps de périr mille fois.

Istar, l'héroïne du cinquième roman, était déjà une Juive, et on lui attribue des qualités de beaucoup supérieures à celles des chrétiennes. Izel, la dernière création du romancier, n'est pas moins bien partagée.

Pauvre orpheline, elle est rencontrée dans une promenade de l'orphelinat qui l'avait recueillie par l'abbé Désidérius, grand vieillard maniaque, ancien diplomate, qui avait des façons d'agir toutes particulières, de sorte que charmé par cette enfant, il l'adopte, la fait élever selon ses idées et lui laisse son immense fortune, en la confiant à la garde d'une vieille parente, en tout l'opposée du vieil abbé. Ainsi la jeune fille, déjà moulée par les leçons de son père adoptif, rechigne-t-elle aux coutumes du couvent, se faisant apporter des romans par le concierge et platonisant avec son maître de musique.

Plus tard elle se marie avec un bel inconnu qu'elle rencontre dans la plaine, parmi les bruyères et elle se donne à lui avec une perfection de frénésie capable de contenter le désir le plus exigeant. Leur dualisme d'amour s'exalte étrangement sous l'influence de la musique wagnérienne, car c'est vers le sanctuaire de Bayreuth qu'ils ont dirigé leur voyage de noces. Le paroxysme d'émotion que le chantre allemand a accumulé dans Yseult, dans Parsifal, devient l'émotion même des jeunes mariés et l'auteur a splendidement décrit l'effet progressif et absorbant de la musique sur une passion telle que l'amour.

Mais après ces enlacements sans restriction, viennent les déboires et les illusions. Izel est courtisée et elle ne pardonne pas à son mari de ne l'avoir pas suffisamment défendue des atteintes impures. De là naît une scission, une bouderie sans fin entre elle et Adar.

Celui-ci, au lieu de se jeter de suite aux genoux de sa bien-aimée, s'enferme dans le mutisme de son indignation ou de son impuissance. Il cherche, sans penser qu'il s'éloigne de plus en plus de sa femme, des consolations dans l'étude et la science, jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'Izel se trouve en danger de tomber en adultère, et cela par sa faute à lui. C'est alors qu'il implore son pardon.

Mais elle, dédaigneuse, ne peut se résoudre à l'accorder. Elle ne le donnera qu'à un Adar inconnu, transformé en amant, en chevalier Printemps, pour reconquérir le cœur de sa femme. Ainsi finit le roman.

Il se déroule parmi nombre de scènes tendres, gracieuses, impressionnantes, mais aussi combien irréelles. Dans quel monde la fantaisie de l'écrivain nous transporte-t-elle ! Et aussi quel style ! Il est vrai que les décadents ont publié dernièrement un dictionnaire à l'usage des philistins

qui veulent s'initier à leurs mystères, et M. Péladan tient à le faire servir : c'est pourquoi il emploie tant de mots qui ne sont français que dans son imagination.

C'est regrettable. Son style naturel, celui du *Vice suprême* qui serait aussi celui de *la Victoire du mari*, s'il n'était hérissé de tant de mots barbares, son style, recherché souvent et très personnel, rempli d'images, est tour à tour sombre et éclatant, allant parfois jusqu'au lyrisme. Que M. Péladan coupe les frondaisons exotiques auxquelles il donne droit de cité, et on le lira avec plaisir.

D. H.

LE DERNIER SIRE DE LAVARDIN, par JEAN DRAULT, Paris, 1890
Un volume in-12 (format anglais), illustré par J. BLASS et NOËL. Prix : 2 francs

Mon cher Wattelier,

Quand j'ai reçu ce joli bouquin, je puis vous le dire, j'étais content comme un jour de paye ! Non ! ce qu'il m'a amusé, ce farceur de Jean Drault (pardon, monsieur l'auteur), avec son *Soldat Chapuzot*, non ! c'est à ne pas croire ! Vous savez, *le Soldat Chapuzot*, eh bien ! ça y est ! Je m'y connais, moi ! Je ne suis pas commandant en retraite, engagé volontaire, pour avoir ramé des pois ; et je me vante d'avoir pu manger à la gamelle, parce que j'ai la chance d'avoir été un petit personnage, je le suis resté, du reste ; ce que c'est avantageux !.....

Seulement *le Dernier Sire des Lavardin*, cela ne coule plus de source ; l'auteur se bat les flancs pour faire rire ; *la Vengeance d'un gendre*, qui fait suite, manque un peu d'assaisonnement ; une pincée de gros sel par ci, par là, cela aurait donné plus de saveur au ragoût, dont les ingrédients n'étaient pas mal choisis : J'aime mieux sous réserve la blague de *Zouaves et marins*, qui termine le volume ; M. Jean Drault, ce jour-là, était de garde quelque part ; et il a appris la chose, le soir, à la pension des officiers. Pas vrai, mon auteur ?

Au fait, *le Dernier Sire des Lavardin*, c'est un vieil archéologue, à moitié toqué, qui emploie l'argent d'un héritage inespéré, à acheter une noble mesure, datant du moyen âge, et à la faire remettre en son état primitif. A peine le dernier ouvrier a-t-il tourné le dos, qu'il engage une collection de mauvais sujets des faubourgs, les affublé d'oripeaux de théâtre, et joue au naturel le rôle d'un seigneur châtelain au quatorzième siècle ; il pousse la folie jusqu'à détrousser les passants... Alors, vous comprenez : les gendarmes arrivent, mais il veut soutenir le siège ; et tout cela finit par un bouquet de coups de canon et *le Dernier Sire des Lavardin*, mal

protégé par son casque en fer-blanc, perd par un trou de balle son restant de cervelle. Trop fou, pour être gai, pas vrai ?

Le Gendre, un baron d'Israël, pour embêter sa belle-mère, qui a commencé, lui meuble un appartement avec le mobilier des Hanlon-Lees ; et le soir, où la dame prend possession de son nouveau logis, lesdits clowns sont à leur poste, qui dans le piano, qui dans l'armoire à glace et commencent leurs cabrioles sur le coup de minuit ! Belle-maman devient à moitié folle et on la confie au docteur Blanche. Trop gai, pour être fou, pas vrai ?

Les Marins, en goguette, changent d'uniforme avec les zouaves : la patrouille conduit les marins à la caserne et embarque les zouaves pour le bateau ; le colonel et le capitaine de vaisseau n'y comprennent rien... Enfin, tout s'explique ! Mais tous ces lascars-là sont ivres-mort ; et cela me gâte mon agrément. Pas la peine de raconter qu'on se pocharde dans l'armée !

Allons, M. Jean Drault, fouillez dans vos souvenirs de garnison ! Il se passe encore de joyeuses histoires dans la chambrée ! Merci, tout de même !.....

C^{te} JEAN-A. DUPONT.

MADemoisELLE D'YPRE, par ROGER DOMBRE. Paris, 1889

Un volume in-12. Prix : 2 fr. 50

Mademoiselle d'Ypre est une aimable jeune fille, malheureusement chaussée de bas bleus, qui publie des romans, un peu roides, sous le nom de Jean Darc. Elle a une excuse, et cette excuse est bonne : son père est un vieux viveur, qui mange le blé en vert ; et néanmoins, il faut soutenir un train de maison dispendieux... Les hasards de la vie d'un joueur font que M. d'Ypre se rend à Marseille, pendant un hiver, sous prétexte de se retremper aux souffles purs qu'émane le port de la Canebière, mais en réalité afin de se — refaire — dans les salons de la conversation à Monte-Carlo. Il ne se trouve donc auprès de sa fille, qu'entre deux coups de roulette, ou après une déveine noire au trente-et-quarante : et M^{lle} d'Ypre fait ainsi la connaissance de Louis Gérard, jeune homme plein de vertu et de piété, qui a fait vœu de se consacrer à Dieu.

Mais bientôt l'affection, l'amour plutôt, naît et grandit dans ces deux cœurs. Ils s'aiment, et se le disent : Gérard cependant restera fidèle aux serments sacrés de sa conscience. Le dénouement est tout indiqué : Gérard meurt de chagrin et d'amour, et M^{lle} d'Ypre meurt d'amour et de chagrin. Il est bien évident que ces événements ne se produisent pas sans de

nombreux incidents, sans de dramatiques péripéties : autrement le roman ne comporterait pas un gros volume de plus de trois cents pages.

Et cependant, je crois pouvoir dire, sans mécontenter l'auteur, qui a eu les meilleures intentions, que ce récit, quelque intéressant qu'il soit d'ailleurs, laisse le lecteur un peu froid et cause une impression mêlée d'admiration pour la sublimité du caractère de Gérard et de compassion pour cette pauvre demoiselle d'Ypre, qu'on voudrait voir heureuse, avec l'espérance de beaucoup d'enfants, à la fin du volume, alors que toute sa jeunesse a été triste, et désolée par les soucis de la lutte pour la vie.

Ce roman d'un auteur, dont je vois le nom pour la première fois et qui peut être, au surplus, fort connu, m'a paru avoir été conçu dans un excellent esprit et est écrit dans un très bon style. Il se peut bien que M. Roger Dombre ait eu dessein de dauber galamment certaines femmes du monde qui oublient, grâce à un masque dont chacun connaît le dessous, qu'elles devraient ne pas marcher sur les traces d'Armand Sylvestre, et ne pas s'enrôler sous la bannière de la *Vie parisienne*, mais cette bonne intention ne ressort pas assez nettement.

Au reste, tout est discret dans ce livre, tout est atténué, tout est de bon ton et de bon goût : je ne serais nullement surpris que Roger Dombre fut une femme, aimable et jeune, dont l'âme, au spectacle des scandales du monde moderne, aspire vers l'idéal. Mais l'idéal est le contraire de la réalité, et la réalité seule, sans l'aide du naturalisme, touche l'âme des lecteurs mêmes de la *Bibliothèque des mères de familles*.

M. DU MAZEL.

ALINE DE CHANTERIVE, par la COMTESSE DE LA ROCHE

Un volume in-16 de 330 pages. Paris, 1889. Prix : 2 fr. 50

Ce roman, à l'usage des demoiselles qui sortent du couvent, et qui ont des parents sévères redoutant pour elles les émotions du *Domino noir*, est intéressant.

Aline de Chanterive a perdu son père ; et sa mère s'est remariée avec un Italien, qui n'est ni ténor, ni baryton, mais prince, je crois ; au reste, pas d'alternative avec les Italiens. Cette jeune personne est aimée par son cousin, mais un malentendu l'empêche de couronner sa flamme au début du récit ; ce qui est fort heureux, parce qu'autrement pas de roman : à peine une petite nouvelle, et cela eut été fâcheux. Tout à coup, M^{lle} de Chanterive apprend que sa tendre mère, qui dès son enfance l'a confiée aux soins d'une grand-mère, la réclame auprès d'elle, dans le pays où Crispi joue en ce moment les premiers rôles. Enchantée, Aline, qui est gâtée, fantasque et

insupportable, fait ses préparatifs de voyage, laisse sa grand'mère éplorée : et vive comme l'alouette, s'embarque sur le paquebot « l'Abbatucci ». Description de la vie à bord ; bal et concert, le soir ; mais le lendemain matin, tempête et naufrage ! M^{me} de Chanterive, sauvée par un matelot, est recueillie par de pauvres pêcheurs, évanouie sur un récif de Sardaigne.

Alors commence pour l'aristocratique et arrogante fille une existence, qui n'a rien de semblable à celle que l'on a coutume de mener dans les salons du faubourg Saint-Germain ; mais elle prend son parti en brave, elle a du sang généreux dans les veines ; elle raccommode les filets et met de l'ordre dans la maison ; elle finit par apprendre le patois italien du pays ; et elle écrit à sa famille... Or, vous comprenez bien que la lettre n'arrive pas ; car cela serait trop simple et l'auteur connaît par le menu l'art de romaniser. Bref, après les péripéties obligatoires, M^{me} de Chanterive est retrouvée dans son île déserte, quoiqu'habitée ; on la ramène en France ; elle a goûté le pain noir de la misère, elle est donc revenue à des sentiments raisonnables ; elle épousera son cousin Maurice et fera le bonheur des bonnes gens qui l'ont nourrie, logée et vêtue, selon leurs moyens, dans cette île, proche de la Sardaigne !!!

On le voit : c'est invraisemblable ; mais grâce aux détails que j'ai passés sous silence, cela ne laisse pas que d'être amusant. *Aline de Chanterive* a fait revivre en moi les illusions de la jeunesse tout comme si j'avais relu *Robinson Crusoe*.

MAURICE PUJOS.

UNE GAGEURE, par VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie française. Paris, 1890

Un volume in-12 de 357 pages. Prix : 3 fr. 50

Depuis quelques années, depuis que M. Victor Cherbuliez est membre de l'Académie française, il aime à traiter des sujets bizarres, à soutenir des thèses paradoxales. Je me hâte de dire qu'il n'emprunte pas ses types au monde que fréquente M. Zola : il a peut-être moins de succès, mais les gens de goût et de bon ton l'apprécient ; cela doit lui suffire : un académicien doit comprendre la littérature autrement qu'un candidat à l'académie.

Le comte Ghislain était un brave jeune homme qui ne savait pas s'il devait entrer dans les ordres, ou dans la corporation — honorable — des époux et des pères : sa vocation était de ne pas savoir ce qu'il voulait, mais par contre, de le vouloir bien. Le comte de Louvaigne, ancien capitaine, retour du Tonkin, a épousé une jeune fille charmante, qui refuse obstinément, après la cérémonie civile et religieuse, de laisser son mari cueillir la moindre fleur de sa couronne nuptiale. Ce brave militaire, qui

s'est marié en toute confiance, s'étonne un peu ; mais, homme d'honneur et gentilhomme, respecte les fantaisies singulières que M. Cherbuliez veut étudier et prête à son épouse, quoiqu'il n'y comprenne rien. Or, il faut savoir que Claire a pour amie la duchesse d'Armanches ; et cette duchesse, dont le duc est à moitié gâteux, veut garder pour elle seule ce trésor précieux, l'amitié de Claire. L'amour n'a pas, seul, le privilège de la jalousie.

Si ce roman était signé par M. Catulle Mendès, M. Zola ou M. Guy de Maupassant, on pourrait croire que la duchesse... Eh bien ! non, il n'en est rien ; et je ferais injure à M. Victor Cherbuliez si je laissais soupçonner à mes lecteurs qu'il a voulu conter un des épisodes de ces amours étranges que se plaisent à mettre en lumière certains de nos romanciers modernes : M. Victor Cherbuliez ne connaît pas les déclassés, les décadents, les névrosés, les morphinomanes, ou les hystériques. Il fait bon de respirer l'air pur de l'académie française : cela vaut mieux que l'atmosphère des gares, alors que Lantier attend le signal pour rendre la main à « la Lison ». Le comte de Louvaigne n'est pas de ces gens qui ont lu et qui admirent *la Bête humaine*.

Cependant, quelque supérieure que soit l'éducation d'un époux, il a le droit de conserver l'espoir que son nom ne périra pas ; mais le point délicat est de faire entendre raison, sur un pareil sujet, à une femme décidée à ne se laisser toucher par aucun argument. M. de Louvaigne, après avoir essayé de rendre Claire plus accessible par tous les moyens dont peut user un galant homme, se décide à aller faire un voyage en Bretagne, afin d'y prendre des nouvelles d'un oncle, qui jouit d'une parfaite santé. Ce voyage ne lui réussit pas, car la duchesse d'Armanches n'a qu'à se présenter pour reconquérir le cœur de son amie et elle l'emmène en sa villa de Champrosay. Peu à peu, la comtesse de Louvaigne se laisse reprendre par les charmes de cette Roberte, qu'elle adore, et se persuade que son mari ne l'aime pas et qu'elle doit persister dans ses résolutions premières. Ici se trouve une jolie description d'une matinée théâtrale donnée à la villa : M. Cherbuliez a peint d'après nature ces sortes de fêtes, où les femmes du monde trouvent prétexte à montrer, sans péché, qu'elles ont, elles aussi, la jambe bien faite ; et où les galants cavaliers se hasardent, sous le travesti, à faire certaines déclarations que l'habit noir ou rouge ne comporte guères dans un salon. Bien que la comtesse Claire ait eu un joli succès, elle comprend instinctivement qu'elle a eu tort de paraître aussi sur une scène de théâtre, alors que son mari n'est pas à ses côtés, alors que les bonnes dames murmurent, derrière leurs éventails, le mot de « séparation de corps ».

Claire se décide donc à choisir le seul parti qu'il convenait pour elle de prendre depuis longtemps : elle se résout à aller voir son père, le général Vionnaz, qui habite un château à Bois-le-Roi. Ce général est un original qui, placé dans le cadre de réserve, entend vivre dans une retraite absolue. « Vois-tu, ma fille, ton père n'est qu'un vieux sabre rouillé, qui a fini par aimer sa rouille... » Il est vrai de dire qu'il se fait servir à table par une « grande et belle villageoise, nommée Josette, bien en chair, aux formes pleines, qui eût été un admirable modèle pour une statue de la République ». Ce dernier trait peint bien le caractère [du vieux général et a permis à l'auteur d'écrire une scène d'un haut comique, quand Claire, après bien des réticences, finit par laisser entendre à son père la nature du différend qui la sépare de son mari. L'ahurissement, la colère du général sont épiques... Je n'insiste pas sur ce passage délicat; mais c'est le point culminant de l'œuvre. A dater de cette conversation, la comtesse de Louvaigne commence à se méfier de sa chère amie la duchesse; elle recherche les causes de cet accaparement et ne les trouve pas. Néanmoins, un sot, nommé Mativet, lui fait entrevoir un côté de la vérité; puis le duc d'Armanches, qui à des moments lucides, en profite un soir pour avertir Claire que son amie est une menteuse, capable de tous les mauvais instincts.

Enfin, la duchesse s'en va, par un beau soir, passer quelques jours chez M^{me} de Luzy, sa mère, qui habite à quelques lieues de Champrosay; elle laisse Claire au logis, sans prendre plus de circonlocutions pour lui dire qu'elle n'a que faire de sa compagnie... Alors, la comtesse de Louvaigne comprend qu'elle joue un rôle ridicule; et dès que le duc est remonté, après dîner, dans ses appartements, elle part seule à travers bois, pour aller retrouver son mari dans leur domaine de l'Ermitage. On comprend qu'il lui arrivera quelques aventures pendant sa course nocturne; mais elle trouvera le comte de Louvaigne au château et .. voilà comment finit l'histoire.

Je ne prétends pas que ce roman ait été écrit en vue des jeunes filles qui sortent du couvent et je ne verrais pas la nécessité de l'offrir même à un jeune bachelier; mais le sujet étant admis, il est impossible de critiquer un mot dans cet ouvrage, et de signaler une scène inconvenante. On pourra regretter que nos écrivains, même les meilleurs, varient si peu dans le choix de leurs sujets; mais on répondra que c'est la seule manière d'avoir une cinquantaine d'éditions. On pourra blâmer, si l'on ne l'admire pas, la mansuétude de M. de Louvaigne et s'écrier comme le général : « Quoi ! tu lui as refusé... Ah ! par exemple, à sa place j'aurais pris une

trique !... » ; mais on répondra que la trique n'est pas un argument qui puisse être employé par un académicien. Au fait, j'allais oublier de dire que ce roman est intitulé : *Une Gageure*, parce que le comte de Louvaigne avait gagé avec la duchesse d'Armanches qu'il parviendrait à se faire aimer par sa femme malgré tous les artifices qu'elle pourrait employer pour garder à elle seule le cœur de cette amie inappréciable. On a vu comment cet honnête comte a gagné sa gageure sans violence ; mais il est inutile d'ajouter que la duchesse ne payera rien, car la monnaie qu'elle comptait offrir n'aurait plus cours à l'Ermitage... Au surplus, M. Cherbuliez en faisant faire à son héros *Une Gageure*, avait bien la pensée que le public seul consentirait à la payer.

MAURICE PUJOS.

LA PAMPA, par ALFRED EBELOT, illustrations de ALFRED PARIS. Paris, 1890

Un volume in-18 jésus de 312 pages. Prix : 3 fr. 50

Tous les gens sédentaires, par goût, par profession ou par paresse, aiment les voyages et les voyageurs : on suit d'un intérêt sympathique Livingstone et le D^r Schweinfurth, Edmond Cotteau et Jules Leclerc, Caillé et le capitaine Trivier, Henri d'Orléans et Bonvalot ; et d'aucuns suivent avec angoisse les chasses aux tigres de Philippe d'Orléans dans les Indes, en songeant que, nouveau Pellisson, il ne chassera plus que les araignées dans une cellule de l'abbaye de Clairvaux ! Voilà un jeune homme qui doit convenir que les voyages ont de l'agrément ! Mais il s'agit de la Pampa : vive Buffalo-Bill, *for ever* !... C'est mon opinion politique.

M. Ebelot nous prévient, dans sa préface, que les scènes dont il nous donne la description, que les études de mœurs qu'il a faites dans la Pampa seront avant peu non plus des récits d'actualité, mais des souvenirs du temps passé. La civilisation marche promptement dans la République Argentine : les villes se fondent, les solitudes se peuplent ; ce riche pays est le déversoir où viennent se fondre tous les coureurs d'aventures, tous les brasseurs d'affaires, tous les chercheurs de fortune, et tous les déshérités des nations européennes ; et sous ce flot humain, sous cette marée toujours montante d'êtres cosmopolites, les habitudes locales se trouvent noyées ; et l'état de choses nouveau ne sera peut-être pas meilleur, mais à coup sûr manquera d'originalité.

Je ne verrais pas grand inconvénient pour ma part, à ce que le *Velorio* tombât en désuétude : ces sortes de réjouissances nocturnes, en présence du cadavre d'un petit enfant, sont sans doute dans la tradition catholique ; mais si l'Église dit : « *Laudate, pueri, Dominum !* », elle n'ajoute pas : « Riez, dansez, buvez, amusez-vous ! »

Le dommage serait-il grand si le brigandage, si les combats de coqs venaient à disparaître ; les Argentins seraient-ils à plaindre si l'on supprimait un bon nombre de *Pulperius*, dignes pendants de nos Assommoirs ; les bonnes mœurs seraient-elles en péril, parce qu'on fermerait la plupart de ces maisons de jeu où l'on se ruine toujours et où l'on s'assassine quelquefois ?

La lecture de ce livre est intéressante : l'auteur a su introduire à propos le récit d'aventures personnelles et d'anecdotes locales. L'histoire du *Gato Moro* est pleine d'incidents dramatiques ; le *Carnaval à Buenos-Ayres* est rempli d'incidents grotesques .. Je ne dis pas que tous ces chapitres sont destinés aux jeunes filles ; mais cet ouvrage peut être mis entre les mains des jeunes gens ; ils y trouveront matière à réflexion, et matière à études, s'ils ont dessein d'aller un jour grossir le nombre des émigrants, ou tout simplement de faire de la politique coloniale... Or, avant peu, nos vieilles nations, pour continuer de vivre, devront avoir des débouchés dans les pays nouveaux, ne l'oublions pas ! Ce volume est orné de jolies photographures, ce qui n'en est pas le moindre agrément.

M. DU MAZEL.

L'AVENIR D'ALINE, par HENRY GRÉVILLE. Paris, 1889

Un volume in-12. Prix : 3 fr. 50

Cette Aline m'a exaspéré pendant les trois quarts du temps que j'ai mis à lire le nouveau roman de Henry Gréville ; mais enfin, je n'ai conservé d'elle aucun mauvais souvenir parce qu'elle a fini par reconnaître son erreur et qu'elle a eu la bonne fortune d'avoir pour historiographe un écrivain de réel talent.

M^{me} Breton est veuve d'un professeur de l'Université, qui avait le malheur d'être poète et musicien : on comprend facilement que messieurs les recteurs n'admettent pas qu'un pédagogue ne soit pas coulé dans leur propre moule ; pas plus qu'un procureur général puisse admettre jamais qu'un de ses substituts ait une voix de ténor, et sache s'en servir. Donc, ce pauvre Breton meurt de chagrin et laisse sa femme et sa fille, à peu près dans la misère. M^{me} Breton a un vieux parrain riche et sceptique ; et celui-ci lui conseille, avec raison du reste, d'accepter les fonctions d'institutrice dans une famille riche habitant la Russie. M^{me} Breton refuserait, s'il ne s'agissait pas de *l'avenir d'Aline* ; mais une de ses anciennes amies de couvent, jeune, riche et veuve, lui propose de prendre Aline pendant quelques années et de lui servir de mère. M^{me} Breton accepte, sans enthousiasme, l'offre de son amie, M^{me} Dalibaud, (car il s'agit de *l'avenir*

d'Aline) et part pour faire, en Russie, l'éducation des filles du prince et de la princesse Lébédoff. Au fait, les Lébédoff sont-ils princes ou simples boyards? Cela vous est égal, et à moi aussi : je ne m'en soucie pas plus que le prince de Bismarck ne s'est soucié de devenir, sans dotation, duc de Lauenbourg .. Et je continue l'analyse de cet ouvrage, sans m'arrêter à ces vétilles.

M^{me} Breton, qui est excellente et dévouée comme pas une . . institutrice, devient l'amie intime de ses élèves, pendant que mademoiselle sa fille, Aline, prend, chez M^{me} Dalibaud, les allures d'une héritière aussi riche qu'inconsidérée. Entre nous, elle est insupportable, cette Aline; et sa protectrice, qui ne demanderait pas mieux que de se remarier, commence à regretter son premier mouvement d'enthousiasme. Une lettre d'Aline, conçue dans des termes ambigus, force M^{me} Breton à demander un congé aux Lébédoff; mais M^{me} Lébédoff est fort malade et fait jurer à la bonne M^{me} Breton de revenir promptement; car elle veut lui confier l'avenir de ses filles. M^{me} Breton jure et part. On comprend que M^{me} Breton trouve sa fille, en très mauvaise posture, comme on dit aujourd'hui dans le monde politique, et qu'elle se prépare à donner carrément sa démission d'institutrice. Mais M^{me} Lébédoff est à l'article de la mort; et un télégramme rappelle en Russie l'inoubliable institutrice. (*Inoubliable* me paraît à la mode, quoique peu français.) Et pourtant, M^{me} Breton avait là sa fortune assurée... Mais elle se décide à partir, malgré le froid; car il s'agit de *l'avenir d'Aline*. Celle-ci, qui est tout à fait déraisonnable, ne comprend pas ce dévouement sublime, trouve odieux ce départ, et laisse entendre que sa mère a voulu se débarrasser de sa tendre enfant.

Arrivée en Russie, M^{me} Breton trouve la mère de ses élèves sur son lit de mort... Quelques mois se passent, M. Lébédoff offre à M^{me} Breton son cœur et sa fortune; mais M^{me} Breton reprend le chemin de France, pourvue d'une forte indemnité. Elle retrouve sa fille enchantée de quitter M^{me} Dalibaud, s'aperçoit que celle-ci est ravie de se débarrasser de son enfant d'adoption, et constate avec stupeur qu'Aline s'est follement éprise d'une sorte de coulissier, qu'on nomme Dorsay. Ce jeune gentilhomme de bourse n'en voulait qu'à celle qu'il supposait en la poche d'Aline; et quand il se convainc que M^{me} Breton ne remettra pas entre ses mains les économies qu'elle a rapportées de Russie, il se précipite chez M^{me} Dalibaud, lui déclare sa flamme et se fait mettre à la porte... Comme il ne peut plus payer ses différences, il prend le train de Bruxelles, à seule fin de retrouver le théâtre de la Monnaie. . (Pardon! je ne le ferai plus! Victor Hugo a dit : « Le calembourg, la fiente de l'esprit... »)

Finalement, Aline commence à réfléchir : elle remarque que sa mère s'est sacrifiée pour elle, pour « son avenir » ; elle comprend qu'un bon jeune homme, Albert Reynard, fils d'un ancien collègue de son père, l'aime pour sa beauté ; et bref, elle se jette dans les bras de sa mère qu'elle a trop longtemps méconnue et épouse Albert, avec qui elle sera heureuse et goûtera les joies d'une mère de famille, à l'abri du besoin. Avais-je raison de dire qu'Aline était exaspérante pendant les trois quarts de son aventure ? Mais tout est bien, qui finit bien : c'est votre avis, cher lecteur ? C'est aussi le mien : n'en parlons plus.

Or, dira-t-on, ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur, section de l'imprimerie, en octobre 1889 ; il en est à sa huitième édition, cela n'est plus de l'actualité... Vous avez peut-être raison, répondra timidement l'auteur de ces lignes ; mais nos romanciers contemporains sont tellement nombreux et tellement féconds, que nous recevons, nous autres critiques, deux ou trois volumes par jour... Je demande à mes lecteurs s'il ne faut pas un certain temps pour lire, étudier, analyser un ouvrage ; et si l'on n'a pas la liberté, tout en restant honnête homme, de faire quelques passedroits ? Henry Gréville ne mériterait pas cette injure, diront les uns ; je n'en disconviens pas. Mais, diront les autres, Henry Gréville est un écrivain que connaissent tous les gens de goût, que de nombreux succès ont consacré maître es belles lettres ; il lui plaira donc que l'on parle de ses livres en temps utile, mais à l'heure qu'il vous convient ; car il dédaignerait qu'on eût l'air de lui faire une réclame. Je suis certain que c'est là mon opinion, et j'espère qu'Henry Gréville voudra bien partager ma façon de comprendre les devoirs d'un critique sincère et indépendant.

M. DU MAZEL.

TOUTE UNE JEUNESSE, par FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française
Paris, 1890. Un volume in-12 de 322 pages. Prix : 3 fr. 50

En dédiant cet ouvrage à son ami, M. Louis Dépret, l'auteur écrit cette phrase : « Pas plus que *David Copperfield*, le délicieux chef-d'œuvre de Dickens, — *si parva licet*... — ces pages ne sont une autobiographie, une confession. Seulement, je l'avoue, Amédée Violette, personnage imaginaire dans une action imaginaire, sent la vie comme je la sentais quand j'étais un enfant et quand j'étais un jeune homme. Tel que le voici, le livre est sincère. »

Certes oui ! il est sincère, ce livre ! Car on y sent vibrer l'âme tout entière du poète : on y voit l'origine de *la Grève des Forgerons*, *des Humbles*, *des Récits et Élégies* ; et l'on comprend l'effort puissant du poète vers

l'idéal, à une époque où le naturalisme triomphant semble régner sans partage. Et cependant, François Coppée est bien un poète naturaliste : *le Petit Épiciier de Montrouge, En province, la Nourrice*, en sont la preuve.

La jeunesse d'Amédée Violette n'a pas été heureuse ; il a eu le malheur de perdre sa mère, morte d'une affection de poitrine, alors qu'il était encore un tout petit enfant ; et son père s'est tenu quitte envers lui en le laissant d'abord aux soins de charitables voisins, et ensuite en le mettant dans une petite pension, où verdit un platane mélancolique ; et plus tard en lui faisant suivre, comme externe, les cours du collège Henri IV. Voilà, en trois mots, tout le commencement du volume ; cela n'a l'air de rien, mais cela est charmant : les époux Gérard et leurs filles, le maître de pension M. Batifol, et surtout l'inénarrable M. Gaufre, ce sont autant de portraits fins, délicats, et peints de main de maître. Ces types ont été étudiés par un esprit chercheur, et décrits avec l'indulgence d'un philosophe ; il y a là une mélancolie douce, qui pourtant n'attriste pas ; une tranquillité d'âme qui n'exclut pas la finesse, mais qui ne connaît pas la haine.

Cependant Amédée a fini ses études et est entré au ministère, ce qui lui permettra de vivre et de songer ; car l'avenir est lugubre : Amédée s'est aperçu, trop tôt, que son malheureux père n'a pu surmonter la douleur que lui a causée la perte de sa femme qu'avec l'aide de l'absinthe, la liqueur fatale qu'on peut appeler l'opium européen. Il est condamné, et Amédée sera orphelin prochainement. Il faut lire le récit de la mort de ce père, coupable sans doute, mais que son fils sait excuser avec une si exquise piété filiale !.. Amédée est poète, et il possède, je ne sais pourquoi, toutes les délicatesses du cœur de M. François Coppée.

Comment le héros de ce livre parvient-il à sortir de son obscurité ? Comment devient-il un poète connu et acclamé ? C'est ce que l'on ne peut faire entendre dans une rapide analyse ; mais c'est ce que l'on peut lire ; et certes, cela ne sera pas sans un vif agrément. M. Coppée aura beau s'en défendre : il a tracé quelques portraits dans *Toute une jeunesse* ; l'acteur Joquelet est croqué sur le vif, avec ses défauts, avec ses qualités ; mais on ne cherchera pas longtemps pour reconnaître le personnage le plus remuant, le plus bruyant, des artistes de la Comédie-Française. Le poète Sillery, et son cénacle de ratés et d'envieux, contempteurs de tout vrai talent, est encore une des figures les plus originales et les mieux peintes de cette galerie. Jusqu'au personnage de Rosine Combarieu, qui certes n'est pas de ceux qu'on nomme sympathiques, tous les types que nous présente le poète revêtent une enveloppe honnête et attendrissante.

Le dénouement a, paraît-il, donné lieu à certaines critiques : il est, à

mon sens, conforme aux prémisses posées par l'auteur ; il était nécessaire, afin que cet ouvrage ne parût pas être une autobiographie. Amédée, poète, esprit supérieur, doit s'élever au-dessus des sentiments vulgaires et montrer que son cœur sait pardonner, et que son âme est de celles qui rayonnent et planent au-dessus des foules. On prétendrait qu'Amédée Violette a écrit *le Pater*, que je n'oserais soutenir le contraire, à moins que M. Coppée ne m'envoyât un huissier muni de papier timbré.....

Ce livre, qui n'a point été composé pour figurer dans la bibliothèque rose, quoique rien n'y choque les convenances, plaira à tous les honnêtes gens qui sont encore capables, en cette fin de siècle, de se laisser émouvoir par les sentiments, bien exprimés, d'une âme généreuse. Est-il besoin d'en dire davantage? Je ne le pense pas. Je n'ajouterai qu'un mot : *Toute une jeunesse* ne sera peut-être pas aussi bien apprécié par les jeunes, qui songent à l'avenir ; que par les vieux, qui songent au passé.

M. DU MAZEL.

PRINCESSES ET GRANDES DAMES, par ARVÈDE BARINE. Paris, 1890

Un volume in-16 de 355 pages. Prix : 3 fr. 50

Les princesses et grandes dames dont M^{me} ou M. Arvède Barine nous rappelle le souvenir, ou nous retrace l'histoire, sont au nombre de cinq : Marie Mancini, la reine Christine de Suède, la duchesse du Maine, une princesse Arabe, et la margrave de Bayreuth, sœur de Frédéric II. Les trois premières de ces grandes dames sont des déséquilibrées, la quatrième est une désorientée, et la cinquième est une malheureuse fille, qui n'eût pas le temps de devenir une heureuse femme : si toutes ces hautes, puissantes et nobles dames ne furent pas des modèles de vertu, et si le récit de leur existence aventureuse présente maint côté scabreux, il faut se hâter de dire qu'Arvède Barine a su tourner tous les écueils avec une rare habileté et une convenance parfaite ; ce qui fait que ce livre peu être mis sous les yeux de tous les jeunes gens qui ont achevé leur cours d'histoire.

Il nous semble que la vie de Marie Mancini manque un peu d'intérêt : on est un peu rassasié de toutes les prouesses galantes du grand roi ; Alexandre Dumas en a usé et abusé, comme romancier ; Victor Cousin nous a, comme philosophe, compendieusement parlé de M^{mes} de Sablé de Chevreuse, d'Hautefort, de Longueville, etc., on pourrait peut-être, en cette fin de siècle, laisser tranquilles toutes ces femmes d'amour et tous ces hommes à perruque. L'auteur n'avait qu'un moyen de rajeunir son sujet, c'était de citer des faits relatés en des mémoires inédits, tirés d'archives non encore explorées ; mais tout ce chapitre est écrit à l'aide de

bons vieux documents connus, très connus ; c'est le travail d'un bon élève de philosophie, qui a compulsé consciencieusement tous les auteurs, mis couramment à la disposition du public, et qui se contente du menu ordinaire.

Même remarque, en ce qui concerne la duchesse du Maine : cette petite femme ambitieuse, intrigante et nerveuse n'apparaît pas, en ce volume, sous un jour différent de celui où nous la montre Alexandre Dumas dans *le Chevalier d'Harmental* ; après la conspiration de Cellamare, sa vie n'eut plus d'autre intérêt que le côté spirituel et littéraire, et c'est celui que l'auteur ne met pas en lumière, de crainte d'être forcé de citer les compliments et les réparties, parfois trop salés de sel gaulois, que la duchesse échangeait avec ses poètes. Peut-être une étude sur ces futiles propos et jeux d'esprit aurait-elle montré la princesse sous un jour nouveau et appris à certains que les grandes dames du siècle passé n'avaient pas la même façon que leurs contemporaines de comprendre le beau langage.

La figure de la margrave de Bayreuth, fille infortunée de Frédéric Guillaume, provoquera davantage la curiosité des lecteurs français ; d'abord, nous nous figurons mal qu'une fille de roi ait pu être traitée comme Wilhelmine, et ensuite nous trouvons là quelques détails sur les mœurs du roi de Prusse et de sa noblesse, qui ne manquent pas de saveur. Enfin le lecteur s'attachera toujours au récit des souffrances, endurées par des enfants ou des femmes ; en ce qui me concerne, je regrette de partager ce sentiment, car après la lecture de ce chapitre, j'ai trouvé Frédéric II presque sympathique. Mais j'ai relu la vie de ce digne monarque par le conseiller de cour Treuttel, et cela m'a remis au degré d'estime dû au personnage.

La vie incohérente de Christine de Suède sera plus appréciée par le public français : *Stockholm, Fontainebleau, Rome*, d'Alexandre Dumas ; les *Mémoires d'Archenholz* ne font pas partie de toutes les collections privées ; et le *Recueil des pensées de Christine de Suède* (Paris, 1823) ne me fait pas l'effet d'être tombé dans le domaine public. En France, on connaît Christine par le meurtre de son écuyer Monaldeschi, dont la cotte de mailles, bien qu'en dise Arvède Barine, fut bel et bien traversée, en pleine poitrine, par un coup de poignard ; mais on ignore sa vie royale en Suède et sa vie d'exil à Rome : or, elle eut encore bien des aventures curieuses ou bizarres. Cette reine était une moderne névrosée : elle faisait rosser ses valets, qui lui servaient de femmes de chambre, assassiner les écuyers qui avaient cessé de plaire ; et d'une main tranquille écrivait cette pensée : « Faire une mauvaise action, pour se venger, c'est

se punir. (*Pensées*, Centurie V, n° XLV.) Il est regrettable qu'Arvède Barine n'ait pas fait d'emprunts à ce recueil : il eut été original de mettre en présence les actions et les pensées de cette femme, si étrange en notre monde moderne.

J'ai réservé pour la fin *la Princesse Arabe*. On peut dire en effet que ce chapitre est le plus curieux du volume et brille, comme un pur diamant, au milieu d'un lot de jolis cailloux du Rhin. L'auteur a eu la bonne fortune de découvrir ou de recevoir les *Mémoires d'une Princesse Arabe*, deux volumes édités à Berlin. Cette princesse, fille de Sejjid-Saïd, sultan de Zanzibar, n'a pas craint d'épouser un jeune négociant allemand, s'est faite chrétienne et se nomme aujourd'hui M^{me} Émilie Ruëte. Or, la pauvre femme, devenue veuve, a été tant soit peu exploitée par les compatriotes de son mari, et elle n'a rien compris de la vie occidentale : avoir été la princesse Salmé, et se voir forcée de faire la lessive, de raccommo-der des bas ! Aussi, pour se consoler, a-t-elle écrit ses *Mémoires* et laissé aller son esprit et son cœur, sans se préoccuper de l'effet qu'elle produira sur de vils Européens. Ce que M^{me} Ruëte regrette le plus, c'est la vie du harem ; aussi en parle-t-elle, et longuement ; c'est là pour nous, (chiens, fils de chiens) un sujet tout nouveau ; la princesse Belgiojoso, M^{me} Olympe Audouard, nous avaient bien donné certaines descriptions de choses vues, mais la princesse Salmé nous parle de choses vécues ! On voit toute la différence. Ce chapitre vaut la peine qu'on achète le livre, et nul ne le regrettera, lecteur ou lectrice ; car, je le répète, si Arvède Barine a élagué tout détail inconvenant en nous rappelant la vie de ses royales aventurières, la digne princesse zanzibarienne, devenue marchande de gomme arabique, s'est bien gardée de nous donner une idée défavorable des mœurs de son pays et n'a cité aucun fait qui puisse nuire à la bonne réputation de l'honnête harem d'un honnête pacha... Il est vrai qu'elle s'en était fait enlever par un irrésistible commis-voyageur ; mais... une fois n'est pas coutume.

En résumé, ces *Princesses et grandes dames* sont bien plus agréables à connaître que l'illustre famille des ROUGON-MACQUART.

M. DU MAZEL.

LA VIERGE D'ASSISE, OU VIE POÉTIQUE DE SAINTE CLAIRE

Par une de ses filles spirituelles. Un volume in-12 broché. Prix : 1 franc.

Franco, 1 fr. 20.

Le 16 juillet 1194, naissait à Assise la première enfant du chevalier Favorino, de l'illustre maison des comtes de Sceffi, et d'Hortulane, qui

descendait de l'antique famille des Fiumi. Un jour que cette pieuse femme était en prières devant l'image du Sauveur crucifié, et qu'elle suppliait le divin Maître de répandre ses meilleures bénédictions sur la petite créature qu'elle attendait, une voix mystérieuse et douce lui répondit : « Ne crains rien, Hortulane, bientôt tu donneras à cette terre une pure lumière qui suffira pour en éclairer les ténèbres. » En souvenir de ces consolantes et prophétiques paroles, l'heureuse mère appela *Claire* l'enfant privilégiée dont le sourire céleste ravit dès sa naissance ceux qui l'aimaient.

Dix-huit ans après, la fille des Sceffi connut le séraphique François, qui prêchait alors le Carême dans l'église Saint-Georges, à Assise. Les accents de feu de l'apôtre de la pénitence et de la pauvreté se gravèrent à jamais dans ce cœur pur, déjà résolu à ne se donner qu'à Dieu. Le monde lui prodiguait en vain son encens; l'orgueil parternel en était seul flatté. La tendresse de Favorino ambitionnait pour Claire une riche alliance, tandis qu'elle ne voulait que la croix de Jésus. A Sainte-Marie des Anges, berceau de l'ordre des Frères-Mineurs, la noble enfant eut une entrevue avec l'ardent prédicateur de la Passion. Dieu avait révélé à François ses desseins sur cette âme virginale qui devait être la colonne d'un édifice nouveau, une des gloires de l'Eglise. Le jour des Rameaux, 19 mars 1212, Claire se consacra au Seigneur. Ses parents ne furent pas témoins de son sacrifice; c'est à leur insu qu'elle l'accomplit. Conduite par le bienheureux François dans le cloître des Bénédictines, elle ignorait, l'épouse de Jésus, la tempête qui allait fondre sur son bonheur.

« Dans cet humble séjour, vierge au milieu des vierges,
Claire, devant l'autel, parmi les fleurs, les cierges,
Ne pouvait contenir de son brûlant amour
Les enivrants transports... »

Mais son père a conçu le dessein de l'arracher à cette vie d'immolation qu'elle rêve; ses parents, ses amis, ses voisins s'associent aux vues égoïstes de Favorino.

« Ils viennent à Saint-Paul, le blasphème à la bouche. » Ils essayent d'abord d'attendrir Claire par une feinte douceur; Hortulane parle aussi le langage de sa tendresse désolée; tout est mis en œuvre pour fléchir la résolution de la jeune sainte; puis la haine éclate, les grilles sont brisées, les chevaliers entrent dans le temple où Claire se cramponne à l'autel. Quelle scène et quel moment! *Celui qui espère dans le Seigneur ne sera jamais confondu*, a dit le Psalmiste; ainsi en est-il de l'héroïque vierge. Non seulement rien ne la séparera de Jésus, mais elle aura la joie de voir sa sœur Agnès se joindre à elle, et plus tard son autre sœur Béatrix et sa

mère seront avides des mêmes sacrifices. Jamais le monde eut-il le spectacle d'un renoncement égal à celui des Clarisses ?

Comme la couvée innocente
Qui s'en va chantant en tout lieu,
La Providence les sustente,
Ce sont les pauvres du bon Dieu.

Malgré la boue et la froidure,
Les pieds nus et la corde aux reins,
Joyeuses sous leur grosse bure,
A tous elles tendent les mains. »

Oui, *joyeuses*... Beaucoup ont eu dans le monde le luxe que procure la fortune ; elles ont été vêtues de lin et de soie, se sont assises à une table somptueusement servie, ont dormi sur une couche moelleuse, ont vu tous leurs désirs prévenus, et n'ont jamais ressenti en cette opulence le contentement plénier, l'allégresse céleste qui les inonde dans leur humble monastère, derrière ces grilles épaisses où nul regard humain ne rencontre le leur à travers le rideau sombre qui les cache, dans leur réfectoire où elles prennent à la hâte leur pauvre repas, dans leur cellule où leurs yeux ne voient que la croix, une couronne d'épines, de pieuses images, un escabeau grossier, une dure pailleasse... Oh ! comme ces pauvres sont riches de leur confiance en Dieu, de leur amour fervent, de leurs expiations volontaires ! Quels trésors elles amassent dans le ciel !

La Vierge d'Assise, cet hymne à la gloire de la première Clarisse, fera connaître et aimer cette grande figure qui se détache à côté de celle de saint François dans l'histoire de la famille Franciscaine. Ardente comme son bienheureux Père, Claire répand ses prières et ses pleurs devant Dieu pour les pécheurs ; le zèle des âmes la dévore ; c'est pour les gagner à Jésus qu'elle réduit son corps en servitude, qu'elle passe la nuit en oraison, qu'elle s'impose des jeûnes de trois jours par semaine, qu'elle dort sur la terre humide ou sur des sarments. Consumée par la souffrance, réduite à ne plus se lever, elle travaille encore pour l'autel. Et dans cette austérité, quel rayonnement ! quelle paix ! quelle gaieté délicieuse !

Le pain manque à Saint-Damien. Claire sourit :

« Mettons toute notre espérance
En Jésus seul qui nous nourrit. »

dit-elle. Et « de l'unique crouûte qui restait, il y eut des parts pour cinquante religieuses, et l'on conserva très longtemps des miettes de ce pain

miraculeux ». Prodige qui rappelle de belles pages de l'Évangile ! Le livre que nous voudrions voir dans toutes les maisons chrétiennes contient des détails ravissants sur les faveurs dont il plut à Dieu de combler sa fidèle servante. *Sa conversation était déjà dans le ciel*, l'enfant Jésus lui apparaissait, la méditation de la Passion la jetait dans l'extase ; elle obtenait le retour à la vie des petits enfants quand les mères éplorées les lui apportaient glacés par la mort.

La France a une belle part dans ces pages, œuvre d'une Clarisse française : Assise envoya une colonie au royaume de saint Louis, et Isabelle de France voulut prendre le voile des filles de l'humble Claire. — Le monastère de Marseille fut fondé en 1254, un an à peine après la mort de la sainte, par deux de ses disciples, encore tout embaumées du parfum de ses vertus. Forcées par la Révolution de quitter la France, elles cherchèrent un refuge en Italie où le Pape Pie VI les fit admettre en divers monastères de leur ordre. En 1805, elles revinrent dans la cité de saint Lazare rétablir leur pauvre maison. Après un demi-siècle où ni épreuves ni traverses ne manquèrent à ces sublimes amies de la Croix, à ces *orantes* qui jamais ne se lasseront de lever vers Dieu leurs mains suppliantes pour le salut de leurs frères, même de ceux qui passent en raillant une vertu qu'ils ne comprennent pas, devant ces retraites silencieuses où s'exhalent de si éloquentes prières, — elles purent essaimer à leur tour en Bretagne où le monastère fondé par la Bienheureuse Françoise d'Ambroise avait absolument disparu dans la tourmente. C'est dans la catholique cité nantaise que les Pauvres Dames publient cette *Vie poétique* de leur mère, « fleur si modestement et si gracieusement éclosée à l'ombre du cloître, » ainsi que l'a dit monseigneur de Nantes :

« Gloire à l'Époux divin ! La Clarisse l'adore
Avant que de ses feux l'ait salué l'aurore.
Aussitôt qu'en la tour l'airain s'est balancé,
Que minuit dans les airs jette un bruit cadencé,
A ce divin banquet, où Lui-même convie
Nous recueillons la manne abondante et choisie ;
C'est un faible avant-gout du bonheur éternel,
Veiller près de Jésus, ah ! c'est déjà le ciel ! »

Ce poème, est-il besoin de le dire ? est aussi un hymne à la louange de Dieu, qui *est admirable dans ses saints*.

X***.

L'ILLUSION DE FLORESTAN, par HENRY RABUSSON. Paris, 1890

Un volume in-12 de 343 pages. Prix : 3 fr. 50

M. Henry Rabusson est l'écrivain à la mode dont les abonnés de *la Revue des Deux-Mondes* et du *Journal des Débats* font aujourd'hui le plus grand cas : il faut donc étudier sérieusement l'œuvre d'un écrivain sérieux. C'est ce que nous allons faire, avec componction.

Florestan-Marie-Joseph-Hugues, vicomte de la Garderie, est un jeune gentilhomme poitevin. Sa respectable mère l'a élevé avec la pensée que dans les temps troublés où nous sommes, le rejeton d'une noble race doit dédaigner toute fonction, toute occupation utile et ne vivre que dans l'espérance de voir un jour le roi restauré en France et Dieu régnant sur le monde. Donc Florestan passe sa vie à boire, manger, dormir et chasser ; et de temps à autre, daigne jeter un regard sur quelqu'aimable dame. Cependant ces plaisirs de province ne suffisent bientôt plus à satisfaire son imagination ; et notre gentilhomme arrive un beau jour à Paris, par le plus commode des express.

Il faut tout dire : ce noble jeune homme, si bien élevé, est possédé du désir de retrouver la marquise de Fossanges, qu'il a entrevue à Poitiers, et qui a laissé dans son cœur une trace ineffaçable. Certains roturiers de mon espèce trouveront peut-être que cet honnête Florestan est un vulgaire polisson, puisqu'il n'a d'autre idée en tête que de devenir le meilleur ami d'une femme mariée qui vit considérée dans le monde et chérie par son mari. Mais les romanciers modernes ne songent guères à ces considérations mesquines : pour eux, les comtesses, les marquises, sans parler des baronnes, sont toutes pourvues d'un ou de plusieurs consolateurs, choisis en général parmi les peintres, les hommes de lettres et les banquiers. Au siècle dernier, je veux bien croire que les choses se passaient ainsi puisque tant de gens l'affirment ; mais en cette fin de siècle où je vis, les romanciers, à mon sens, exagèrent et prennent l'exception pour la règle.

Quoi qu'il en soit, Florestan ne tarde pas à être introduit dans l'intimité de la marquise de Fossanges et de son inséparable amie Mabel, baronne Gueyrard. Comme toute femme du monde, la marquise est aimable, gracieuse avec ce jeune nigaud et celui-ci se persuade immédiatement qu'il est aimé et n'a qu'à tendre la main pour cueillir cette rose aristocratique et fleurant si bon. Mais M^{me} de Fossanges n'aime pas Florestan, tandis que la baronne Gueyrard, qui est veuve, ne serait pas fâchée de consoler avec un vicomte, qui a de bonnes grosses joues poitevines, semblables à d'appétissantes pommes de reinette. Mais Florestan a son illusion, qu'on ne l'oublie pas.

Étant admise cette donnée, quelle est la conséquence logique, imposée par le titre même de cet ouvrage ? La marquise bernera son amoureux transi ; le tournera en ridicule, afin d'apprendre aux bons jeunes gens à respecter les honnêtes femmes ; tout cela pourra même donner lieu à des incidents amusants, grotesques et faire passer le temps joyeusement à des lecteurs qui n'ont qu'un goût médiocre pour l'adultère... Et à la fin, la baronne Gueyrard recueillera Florestan désabusé et le rendra parfaitement heureux. Mais cela ne ferait pas le compte des lecteurs de *la Revue des Deux-Mondes* : cette publication est destinée aux gens solennels, qui ne sont jamais allés au Vaudeville ou dans un théâtre d'opérettes. Donc la marquise, tout en continuant à trouver Florestan un niais, finit, de guerre lasse, par se donner à lui !... Et ce commerce dure pendant quelques mois ! Puis, un beau jour, écoeurée, elle lui signifie son congé et Florestan va conter ses douleurs à la baronne.....

Eh bien ! où est l'illusion de Florestan ? Il s'est cru aimé, mais il ne l'était pas ! Mais puisque les apparences berçaient, et que les actes confirmaient son illusion !... Le bonheur illusoire, mais réel, de ce serin de vicomte, n'a duré qu'une saison ! Mais c'est la durée normale des aventures de ce genre !... Il n'y a que dans les opéras-comiques que les amours (de cette sorte) durent toujours !

Ce dernier ouvrage d'un écrivain distingué laisse dans l'esprit un vague mécontentement : il n'a qu'un intérêt relatif, celui d'une œuvre bien écrite ; il n'a aucune portée morale ou sociale, car l'auteur ne fait pas ressortir que son héros est en proie à son *Illusion*, parce que son âme a été mal façonnée et que son éducation a été nulle. Il faut que d'un roman ou d'une comédie se dégage une conclusion nette, claire, qui saute aux yeux ; le lecteur ou le spectateur n'a ni le temps, ni la volonté de faire la critique d'une œuvre, alors qu'il ne s'est décidé à la lire ou à l'entendre que pour son agrément.

MAURICE PUJOS.

LE VICOMTE ARMAND DE MELUN, d'après ses mémoires et sa correspondance, par l'abbé BAUNARD, chanoine d'Orléans. Un fort volume in-8°. Paris, 1889. Prix : 7 francs

Ouvrage des meilleurs et des plus intéressants, faisant bien connaître M. de Melun, ce type de l'homme de bien et ce modèle de la charité. On admire sa modestie, son dévouement, son zèle pour tout ce qui regarde le bien du peuple, de l'ouvrier et du pauvre. Aussi, malgré ses sentiments monarchiques bien connus, fut-il recherché par tous les gouvernements et placé à la tête de presque toutes les organisations de bonnes œuvres, sous

l'empire comme sous la république. Il travailla également beaucoup à la liberté d'enseignement et se dépensa sans cesse dans son zèle constant pour le bien de ses semblables. Il eut comme tant d'autres son moment de crise, mais il triompha aidé par des amis dévoués, entre autres M^{me} de Swetchine qu'il appelait sa mère, et la sœur Rosalie qu'il prit pour modèle dans l'exercice de la charité. Il était né en même temps que son frère et ces deux jumeaux furent toujours unis par l'amitié et les sentiments religieux. Il termina sa vie en exerçant les fonctions de maire dans sa commune où il fut également un modèle au point de vue de l'administration. Sa résignation dans les épreuves et sa condescendance pour tous, même pour ceux qui ne pensaient pas comme lui, furent également admirables.

L'ABBÉ S.

PARIS PENDANT LA TERREUR. par EDMOND BIRÉ. Un volume in-12 de vi-440 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Le nom d'Edmond Biré est un des premiers dans la littérature d'érudition contemporaine. Successivement plusieurs ouvrages importants lui ont acquis une réputation méritée. Le volume qu'il offre, cette année, au public curieux de choses sérieuses et intéressantes n'est pas fait pour amoindrir son renom.

Paris pendant la Terreur est le troisième ouvrage d'une série d'études sur les temps de la Révolution plus que sur la Révolution elle-même. Le premier, qui portait le titre de *Journal d'un Bourgeois de Paris pendant la Terreur*, a vu le jour en 1884; quatre ans plus tard, le jeune écrivain nous donnait *Paris en 1793* qui a obtenu le second prix Gobert. Et enfin aujourd'hui c'est *Paris pendant la Terreur*; auquel nous prédisons le même succès qu'à ses devanciers qu'il complète et éclaire en beaucoup de points. On peut en dire ce que M. Camille Doucet a dit de *Paris en 1793* :

« M. Edmond Biré met en scène un narrateur supposé, un témoin imaginaire qui, jour par jour, rend compte à la fois des événements dont Paris est le théâtre pendant cette année terrible et de l'impression qu'ils produisent sur l'esprit public effrayé. Cette sténographie quotidienne a tout l'intérêt d'un roman et toute la portée sérieuse d'une véritable histoire, où pas un fait n'est avancé sans preuve, sans un document à l'appui. Le récit saisissant est aisé, vif et naturel. »

Il est vrai de dire que ce spectateur imaginaire n'est peut-être pas toujours impartial : les idées de l'auteur percent sous le masque qu'il s'est imposé. Le témoin supposé des événements est aussi passablement

clairvoyant et se transforme trop souvent en prophète. C'est un témoin doué d'une seconde vue. Il prévoit peut-être plus qu'il ne voit. Il n'est pas probable que les témoins de la Révolution aient eu d'avance une vision aussi nette des résultats que devait enfanter cet immense déchainement de toutes les convoitises humaines. A part ce léger défaut, le livre donne bien cependant la physionomie des jours de la Terreur. Il nous semble, à nous qui sommes voués à toutes les émotions pour des riens, que la vie entière devait être bouleversée par les épouvantables catastrophes qui se succédaient à l'intérieur de Paris. Eh bien ! non, la vie continuait presque comme par le passé. On se battait le matin, on dansait le soir, on complottait la nuit, on discourait le jour, sans presque s'inquiéter des têtes qui tombaient et du sang qui coulait.

Des journalistes, comme l'abbé Royou, continuent leurs violentes polémiques contre les révolutionnaires jusqu'en pleine Terreur, le Salon de peinture ouvrait ses portes comme si des événements extraordinaires n'avaient pas porté le deuil dans les âmes ; les théâtres ne cessent pas leurs divertissements, on en ouvre même des nouveaux, seulement on les décore de noms démocratiques, l'Académie continue ses platoniques séances jusqu'au 24 août 1793.

On vit ainsi de la vie ordinaire, parmi les plus horribles événements. Et l'on s'identifie à ces personnages héroïques qui riaient encore au pied de l'échafaud. Cette histoire anecdotique de la Révolution française est précieuse à plus d'un titre et mieux que toute autre elle nous initie aux mœurs de cette époque sur laquelle tant de choses restent encore à dire. Nul, mieux que M. Biré, ne connaît les petits côtés de la vie d'alors et n'en fait un meilleur emploi. A voir la précision des détails, des indications de sources, on s'étonne de l'immense travail de lecture et d'étude qu'il a fallu au consciencieux historien pour nous renseigner sûrement sur la conduite et les habitudes de nos pères.

On peut dire que c'est un livre utile : n'est-ce pas le meilleur titre de recommandation, dans un temps qui voit éclore tant de publications ineptes ou dangereuses.

D. H.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ABBÉ ROITELET (I'), par Ferdinand Fabre, avec deux dessins de J.-P. Laurens. Un vol. in-18. Prix : 2 fr. 50
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ALLEMAGNE EN 1813 (I'), par H. Galli. Préface de Paul Déroutède ; illustrations de Dick de Lonlay. Un vol. in-8° de iv-366 pages. Prix : 3 fr. 50

ALSACE A TRAVERS LES AGES (1^{re}), son unité d'origine et de races avec la France, ses liens avec la Lorraine, ses rapports avec l'Allemagne, par R. Kaepelin. Un vol. in-18 Jésus de viii-367 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNÉE MONDAINE (1^{re}), 1899, par Septfontaines. Un vol. in-18 de 472 pages. Prix : 4 fr.

AVENIR DE LA SCIENCE (1^{re}), par Ernest Renan, de l'Académie française. Un vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

BATAILLE DE DAMVILLERS (la), récit anticipé de la prochaine campagne, par un cavalier du 35^e dragon. Un vol. in-18 Jésus de xvii-364 pages. Prix : 3 fr. 50

BERLIN TEL QU'IL EST ; le spectacle de la rue. — Les Tilleuls. — Berlin à table. — Les vieux quartiers. — Messieurs les militaires. — La schlaque. — Promenade à travers le château. — La Potinière. — Lui ! — La Foye de Noël. — La semaine folle.

CAHIERS D'UN RHÉTORICIEN DE 1815 (les). Un vol. petit in-16. Prix : 7 fr. 50

CAUSES CRIMINELLES ET MONDAINES DE 1889, par Albert Bataille. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

CAUSERIES LITTÉRAIRES 1872-1888, par Maxime Gaucher. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

ELOGES ACADÉMIQUES, par Joseph Bertrand, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

ESSAI SUR LE COMTE DE CAYLUS ; l'Homme. — L'Artiste. — L'Antiquaire, par Samuel Rocheblave, professeur au lycée Louis-le-Grand, docteur ès lettres. Un vol. in-8^e de xv-384 pages. Prix : 7 fr. 50

ÉTUDES SOCIALES, par le docteur Burggraeve. Un vol. in-18 Jésus de 480 pages. Prix : 3 fr.

FAUSSE ROUTE (la), par l'auteur du *Péché de Madeleine*. Un vol. in-18 Jésus de 334 pages. Prix : 3 fr. 50

FEMME D'AFFAIRES (la), par Dubut de Laforest. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

FIN D'UNE RACE (la), par Henry de Brainsne. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

FLÛRS A PARIS (les), par Hugues Le Roux. Un vol. in-16 de 73 pages avec planches en bistre. Prix : 10 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

FLÛRS D'HIVER. — FRUITS D'HIVER ; histoire de ma maison, par E. Legouvé, de l'Académie française. Un vol. grand in-16. Prix : 3 fr. 50

FLIRT, roman par Paul Hervieu illustré par M^{me} Madeleine Lemaire de 37 grandes compositions reproduites en photogravures. Un vol. 60 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

Français et Allemands ; histoire avec dotique de la guerre de 1870-71, par Dick de Lonlay. — L'Investissement de Metz. — La journée des dunes. — Servigny. — Noisseville. — Flanville. — Nouilly. — Coincy. Un vol. in-8^e carré. Prix : 3 fr. 50

FUTURA, par Auguste Vacquerie. Un vol. in-8^e cavalier. Prix : 7 fr. 50

GOURMANDISES DE CHARLOTTE (les), par Jeanne Samary, avec une préface de M. Edouard Pailleron. Album in-4^e contenant 32 gravures en couleurs par Job. Prix : 4 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES ÉMIGRÉS. Les émigrés et la société française sous Napoléon I^{er} ; par H. Forneron, avec une introduction par M. Le Trésor de La Rocque. T. III, in-8^e de 645 pages. Prix : 8 fr.

HONNEUR D'ARTISTE, par Octave Feuillet, de l'Académie française. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MARIE BAS-DE-LAINE, par Fortuné Du Boisgobey. Un vol. in-18 Jésus de 412 pages. Prix : 3 fr. 50

MÉMOIRES DU BARON HAUSSMANN, tome I. Un vol. in-8^e orné d'un portrait. Prix : 7 fr. 50

MONSIEUR DRUMONT, étude psychologique, par Léo Taxil. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. 50

NOUVEAUX ESSAIS DE CRITIQUE PHILOSOPHIQUE, par Ad. Franck membre de l'Institut, professeur honoraire au collège de France. Un vol. in-18 Jésus de viii-360 pages. Prix : 3 fr. 50

NOUVELLES HÉBRIDES (les), par E.-N. Imhaus. Un vol. in-8^e de 165 pages avec une carte et sept gravures. Prix : 5 fr.

NOUVELLES QUESTIONS DE CRITIQUE, par Ferdinand Brunetière. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRES PASTORALES ET ORATOIRES DE Mgr Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais (4^e série, 1887-1888). Un vol. in-18 Jésus de xx-467 pages. Prix : 3 fr.

ORGANISATION PÉDAGOGIQUE, et législation des écoles primaires (Pédagogie pratique et administration scolaire), par Gabriel Compayré. Vol. in-12 accompagné d'indications d'ouvrages à consulter, de nombreux tableaux. Prix : 3 fr. 50

ORIGINES DE LA RESTAURATION DES BOURBONS EN ESPAGNE (les), par A. Houghton. Prix : 7 fr. 50

OUTILS DE L'ÉCRIVAIN (les), par Spire Blondel ; le papier, le crayon, la règle, la plume, le canif, le grattoir, l'encre et les encriers, les cachets, la cire à cacheter, les enveloppes. Un vol. petit in-8^e tiré sur Japon. Prix : 9 fr.

PARIS MÉDAILLE, par Charles Virmaire. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

PRINCE DE BISMARCK (le), sa vie et son œuvre, par M^{me} Marie Dronsart. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

PRINCE DE LIGNE ET SES CONTEMPORAINS (le), par Victor du Bled, avec une préface de Charles de Mazade, de l'Académie française. Un vol. in-18 Jésus de vi-330 pages. Prix : 3 fr. 50

PRINCESSES ET GRANDES DAMES ; Marie Mancini. — La reine Christine. — Une princesse arabe. — La duchesse du Maine. — La Margrave de Bayreuth, par Arvéde Barine. Un vol. in-18 Jésus de 354 pages. Prix : 3 fr. 50

RÉFORME ET L'ÉDUCATION EN ALLEMAGNE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE (la), Basedow et le Philanthropisme, par A. Pinloche, agrégé de l'université, docteur ès lettres, maître de conférences à la faculté des lettres de Lille. Un vol. in-8^e. Prix : 7 fr. 50

RIRE DE CALIBAN (le), par Émile Bergeret, avec une préface par Alphonse Daudet. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

ROSSBACH ET JÉNA, par le baron Colmar Von Der Goltz, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Chabert, chef d'escadron au 20^e régiment de chasseurs à cheval. Un vol. in-8^e de 500 pages avec deux grandes cartes coloriées. Prix : 8 fr.

SÉBASTIEN ROCH, par Octave Mirbeau. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS DU DERNIER SECRÉTAIRE DE SAINTE-BEUVE, par Jules Troubat. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS DU SECOND EMPIRE ; la fin d'une société par le comte Albert de Maugny. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

UN DRAME ROYAL, par le comte d'Hérissou. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

UN EX-VOTO A NOTRE-DAME DE LOURDES, Histoire intime et authentique d'une guérison, par Th. de Caër. Un vol. in-18 Jésus de 400 pages. Prix : 3 fr. 50

VIS ÉRRANTE (la), par Guy de Maupassant. Un vol. in-16 de 230 pages. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

HONNEUR D'ARTISTE, par OCTAVE FEUILLET, de l'Académie française

Un volume in-12 de 365 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Il y a tout lieu de croire que M. Octave Feuillet a voulu, lui aussi, donner sa note dans le concert naturaliste : cette note est suave, mais elle n'est pas pure. Si la forme de cet ouvrage est digne de l'académicien, le fond me paraît indigne de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* ; et je m'explique mal ce parti-pris d'abaisser la noblesse, en qui doit résider l'honneur, devant l'art, dont le génie devrait seul être la suprême expression. Cette théorie nouvelle, qui pourra déplaire aux gens du monde, sera certainement goûtée par les peintres, à qui la littérature n'avait pas jusqu'à ce jour prêté un aussi noble rôle : c'est là un des côtés curieux de l'œuvre de l'illustre auteur.

Une jeune fille charmante, Béatrice de Sardonne, a dû accepter chez une vieille cousine, la baronne de Montauron, une sorte de situation mal définie, qui tient le milieu entre la fille adoptive et la dame de compagnie. La baronne a un neveu, le marquis de Pierrepont, son unique héritier, qui n'a qu'une modeste aisance, tandis qu'elle possède, en immeubles francs d'hypothèques et en valeurs de tout repos, quatre cent mille livres de rente. Béatrice de Sardonne est une adorable créature, dont les charmes physiques sont encore impuissants à reproduire la beauté de l'âme ; elle a tout pour elle : la décence grave, la froide réserve, la haute intelligence, la plus pure vertu. Quant au marquis, non seulement il a l'air d'un prince, mais encore il en a les sentiments ; étant donné que ce prince soit. Il modèle des gentilshommes. Ces deux créatures privilégiées planent au-dessus de la foule des autres mortels, et s'aiment naturellement.

Après un pareil exposé, le lecteur se dit : nous allons assister à un spectacle nouveau ; nous allons voir comment des êtres d'élite savent affronter les luttes de la vie, et sortir, le front haut, la conscience nette, de ces périls où sombrerait le commun du genre humain ; nous allons enfin nous réconforter l'esprit et le cœur, et applaudir au triomphe de l'honneur sur la passion... Cette conclusion paraît logique, et l'étude d'un si inté-

ressant problème, conforme au talent si délicat de M. Octave Feuillet. Eh bien ! poursuivons notre analyse.

La baronne de Montauron voudrait marier son neveu, mais elle n'a nulle envie d'orner d'une couronne de marquise le joli front de sa cousine de compagnie : elle n'aurait plus personne pour lui lire le journal, subir ses bourrades et soigner ses douleurs. Elle fait venir en son château des Genêts un lot de jeunes héritières, triées sur le volet ; et invite son neveu à faire un choix mûrement réfléchi. Ici, l'auteur a su grouper des scènes charmantes et écrire des pages, chefs-d'œuvre d'observation et de fine critique : à noter le personnage de M^{lle} de la Treillade, qui deviendra la baronne Jules Grèbe et celui de M^{lle} Nicholou, fille d'un riche américain, mais qui, au dire du marquis, sent trop le pétrole. Bref, Pierre de Pierrepont ne se décide pas, et la baronne finit par s'apercevoir qu'il adore sa cousine Béatrice. Il n'y a pas de temps à perdre : il faut empêcher ce mariage : M^{me} de Montauron fait comparaître Béatrice, lui déclare sans ambages que si elle épouse Pierre, elle deshéritera son cher neveu et la laisse à ses amères réflexions. On comprend que la jeune fille se sacrifiera pour celui qu'elle aime : elle refuse la demande que le marquis charge une amie, la vicomtesse d'Aymaret, de lui adresser en son nom, et entrera au couvent.

Mais elle n'y entre pas. Il faut parler maintenant du peintre Fabrice, artiste éminent, jeune encore, et officier de la Légion d'honneur : Pierrepont est l'ami intime de Fabrice ; c'est lui qui l'a mandé aux Genêts pour peindre les traits de la tante millionnaire ; il s'en acquitte avec conscience, mais ne peut s'empêcher de jeter des regards, non moins admiratifs que discrets, du côté de la belle demoiselle qui lit le feuilleton à la baronne, pour l'empêcher de trop bâiller pendant la pose. Il en arrive à lui donner des leçons de dessin... C'est un homme perdu ! Quand Fabrice apprend que Béatrice a refusé la main de Pierre, il demande naïvement à son noble ami, si cela ne le contrarierait pas trop qu'il épousât l'idole de son cœur ; et comme le marquis n'a pas de bonnes raisons pour s'opposer à une union, qu'il n'a plus le droit d'espérer, il renvoie son singulier solliciteur à la tante Montauron, qui tâche de démontrer à l'artiste qu'il n'est pas de calibre à épouser la fille d'un comte, même ruiné... Encore une perle, que cette conversation !... Mais Béatrice, qui, en somme, ne se soucie guère de passer sa vie à faire des tisanes et qui croit ainsi assurer l'héritage de Pierre, met sa main dans la main du trop heureux Fabrice. Et les voilà tous deux mariés, en pleine lune de miel.

Que va imaginer le marquis de Pierrepont, ce phénix des gentils-hommes? Comme le premier venu, il est fort vexé, voyage un peu et revient à Paris faire la fête, pour s'étourdir; et malheureusement, il se met à noyer son chagrin dans le vin, en simple roturier. C'est à ce moment du récit qu'a lieu le mariage de M^{me} de la Treillade avec le baron Jules Grèbe : un type, croqué sur le vif, que ce jeune imbécile, qui s'est donné le surnom de *Fin de siècle* et ne songe qu'à épater les populations. Charmante à lire, la description de ce mariage; et les aventures de cette nuit de noces, où le moins innocent des deux n'est pas celui qu'on pense, sont bien amusantes; mais le lecteur commence à être désagréablement étonné de voir le marquis de Pierrepont devenir, sans autre préambule, le meilleur ami de la maison.

M^{me} Fabrice et son amie, la vicomtesse d'Aymaret, se désolent de voir les scandaleux écarts de conduite de celui qu'elles aiment d'une égale, quoique différente affection. Une rencontre au théâtre amène une crise fatale : à la suite d'une scène où le marquis a tous les torts, la vicomtesse, qui depuis la mort de la tante de Montauron a reçu toutes les confidences de Béatrice, finit par ouvrir les yeux de Pierrepont et lui prouver qu'il n'a jamais été trahi, et qu'il se conduit d'autant plus mal qu'il n'a pas d'excuse. Ce brave marquis est désolé; il renvoie la petite Grèbe à son Jules et se précipite chez son ami Fabrice, qui le reçoit à bras ouverts, sans comprendre un traître mot à ce changement de front.

C'est là que j'attendais l'auteur avec impatience : il y a une manière banale de finir le drame; et alors nous tombons dans les vulgarités et les platitudes des âmes faibles; l'héroïsme des grandes races perd son prestige et s'incline devant les appétits brutaux de la bête humaine. Ou bien, il y a le dénouement noble, le sacrifice sublime, suivi des suaves souvenirs, qui pourront, si l'auteur veut le laisser entrevoir, ne pas demeurer éternels. Et voilà ces deux descendants d'une antique race qui nous prouveront que tout peut se perdre fors l'honneur.....

Hélas!... M^{me} d'Aymaret, qui est l'esprit fort de toute la compagnie, finit par s'apercevoir qu'il y a péril en la demeure à laisser plus longtemps Pierre et Béatrice se contempler réciproquement dans l'atelier de Fabrice et elle imagine un expédient bien féminin d'arranger toutes choses pour le mieux. Elle persuade au marquis qu'il doit épouser M^{me} Nicholson, parce qu'elle l'adore en secret et ne sent presque pas le pétrole, et à M^{me} Fabrice qu'elle doit favoriser ce mariage : ils acceptent sans enthousiasme; et Pierre va faire ses adieux à Béatrice.....

« — Adieu! dit-elle.

— Adieu!... répéta Pierrepont.

Mais ce mot fatal n'était pas prononcé qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre, oubliant la terre et le ciel, emportés et affolés par un de ces orages de passion qui font, en un instant, de l'honneur d'un homme et de la pudeur d'une femme, des choses mortes..... »

Voilà cette crise brutale qui me déplaît, parce que je ne la comprends pas entre le loyal et preux marquis, et la fière et chaste Béatrice : quelle que soit la pureté de la forme, le fond me choque tout autant que s'il était conté par un documentaire. Il est vrai cependant que cet accident, décrit par un naturaliste, eût été suffisant pour me faire mettre le livre... en sûreté.

Voyons la fin : ces relations folles se continuent pendant plusieurs mois, sans que la satiété fasse naître le dégoût et le malaise inhérent aux situations fausses. Mais un bohème, Gustave Calvat, ami de Fabrice, qui a voué à Béatrice une haine profonde, parce que sa beauté l'offusque et que sa distinction l'humilie, finit par surprendre les secrets mal gardés des deux amants et s'empresse de tout dévoiler au malheureux peintre : il lui remet même entre les mains une lettre qu'il a lâchement dérobée ; Calvat, lui, n'a aucun honneur d'artiste... Sur ces entrefaites, le marquis de Pierrepont vient, comme à l'ordinaire, voir Fabrice dans son atelier ; et celui-ci, dissimulant, exprime vaguement des doutes sur la vertu de sa jeune femme :

« — Des doutes sur une femme comme la vôtre?... Voyons, mon ami, c'est de la folie !

— Oui, n'est-ce pas ? reprit Fabrice. — Vous la connaissez bien... et même depuis plus longtemps que moi... Vous me répondriez de son honneur sur le vôtre, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— Et vous auriez raison... car le vôtre et le sien se valent...

Et, lui mettant brusquement sa lettre sous les yeux :

— Tenez !

Pierrepont recula comme s'il eût vu un spectre. — Puis, saisissant sur la table le pistolet qu'il venait d'y placer, et présentant la crosse de l'arme à Fabrice :

— Tue-moi ! lui dit-il.

— Non, dit le peintre ; pas ainsi, du moins.

Il fit quelques pas à travers l'atelier, comme pour rassembler sa pensée ; puis, revenant au marquis :

— Pouvez-vous, lui dit-il, et voulez-vous m'expliquer quelques mots de

vosre lettre dont la signification m'échappe ?... Vous invoquez pour excuses certaines circonstances mystérieuses du passé, certaines fatalités que vous auriez subies, M^{lle} de Sardonne et vous... Puis-je savoir à quoi vous faites allusion ?

Pierrepont lui dit brièvement ce qui s'était passé autrefois entre Béatrice et lui, leur attachement mutuel, et comment M^{me} de Montauron avait forcé la jeune fille de refuser la main qu'il lui offrait.

Après une pause de rêverie et de silence, Fabrice lui répondit :

— Vos sentiments pour M^{lle} de Sardonne vous font désirer, je suppose, que cette affaire se traite entre vous et moi sans éclat, afin de lui épargner aux yeux du monde une flétrissure que je désire moi-même épargner à mon nom ?

— Tout ce que vous me proposerez dans ce dessein, dit Pierrepont, est accepté d'avance.

— Un duel, avec son accompagnement ordinaire de témoins, révélerait tout au public... Vous m'offriez tout à l'heure de faire avec moi un *match* au pistolet... J'accepte... je crois que nous sommes à peu près de force égale... Pour celui de nous qui aura l'avantage, ce sera la vie ; pour l'autre, ce sera le suicide.

— Soit ! dit Pierrepont, c'est entendu.

— Chacun de nous s'engage sur l'honneur à respecter ces conditions ?

— C'est entendu, répéta Pierrepont.

— Maintenant, dit le peintre, il faut que je me résigne à vous adresser une demande... Je sais que cela est tout à fait incorrect, — et je m'en excuse. Voici ce dont il s'agit... Si je dois laisser ma fille orpheline, je ne voudrais pas du moins la laisser sans ressources. — Or, je n'ai rien, — sauf cent mille francs qui m'ont été donnés à compte sur ces panneaux par Nicholson, — et que je serais d'ailleurs forcé de lui rendre si je n'achevais pas mon travail... il doit me verser en outre le double de cette somme quand je lui livrerai les panneaux... Je ne crois pas pouvoir les finir avant quatre mois... Je vous demande donc, si c'est moi qui dois mourir, de m'accorder ce délai de quatre mois, — et je n'ai pas besoin de vous dire que cette convention sera réciproque.

Il y avait dans cette précaution du malheureux artiste quelque chose de si poignant, que Pierrepont se détourna pour cacher l'agitation presque convulsive de ses traits.

— Ce sera, dit-il, comme vous le désirez.

Le peintre enferma les pistolets dans leur boîte et prit quelques cartons de tir.

— J'ai l'habitude de ces pistolets, dit-il. En voulez-vous d'autres ?

— C'est inutile ! dit Pierrepont. J'ai moi-même beaucoup pratiqué ceux-ci. Allons ! »

Le duel a lieu dans le jardin ; Pierrepont ménage Fabrice, il va lui laisser gagner le *match* ; mais Béatrice apparaît, fait un signe et le peintre perd cette mortelle partie... Pendant le délai stipulé de quatre mois, Fabrice finit ses tableaux ; le marquis de Pierrepont se décide à aller épouser M^{lle} Nicholson, qui meurt d'amour pour lui, à Chicago ; Béatrice se met à aimer pour de bon ce mari, qui ne lui a fait aucun reproche, aucune allusion sur le passé, et qui a encore l'air de s'excuser de la liberté grande qu'il a prise en l'épousant ; l'époux de la demoiselle millionnaire s'empresse d'écrire une belle lettre à son ancien ami Fabrice, afin de le dégager de son terrible engagement, et lui rend sa parole ; M^{me} d'Aymaret ne perd pas l'occasion de jouer son rôle de raisonneuse, afin de persuader au peintre qu'après tout une crise est une crise ; et qu'un orage n'est pas toujours suivi d'un cataclysme... Rien n'y fait : au jour dit, Fabrice se tue par *honneur d'artiste* !.....

Ce compte rendu est peut-être trop long : mais il fallait que je fisse connaître les divers incidents de ce roman, afin de bien exposer les motifs qui me forcent à n'admirer que sous d'expresses réserves l'œuvre nouvelle d'un écrivain aussi remarquable que M. Feuillet. Si j'ai cité la scène du *match*, c'est que le marquis de Pierrepont s'y relève et redevient vraiment gentilhomme ; et cela fait du bien.

Je reconnais que ce livre est écrit en un style parfait, renferme des scènes exquises, des observations délicieuses ; j'engage vivement mes lecteurs à se le procurer : mais la faute de Pierre et de Béatrice m'a gâté tout mon plaisir, elle n'était pas fatale ; et sans que le marquis de Pierrepont et M^{lle} de Sardonne tâchassent leur écusson, le grand artiste Fabrice pouvait trouver une autre occasion de montrer son « Honneur ».

MAURICE PUJOS.

LE MARÉCHAL RANDON (1795-1871) d'après ses mémoires et des documents. Étude militaire et politique, par A. RASTOUL, ancien officier d'infanterie. Un volume in-8° de 400 pages. Paris, 1890. Prix : 4 francs

Le maréchal Randon est sans contredit l'une des figures les plus attachantes de notre histoire contemporaine. Et parmi les innombrables productions qui, à notre époque, font l'apologie du vice et du crime, on est heureux de saluer une œuvre où tout respire la loyauté, l'honneur et le dévouement. C'est pourquoi il faut savoir gré à M. Rastoul de nous avoir

raconté la belle vie du soldat de seize ans, qui gagnait à la bataille de la Moskowa son épaulette de sous-lieutenant.

Quelle vie bien remplie ! Les luttres homériques des derniers jours de l'empire remplissent la jeunesse du futur maréchal de France, il se distingue sur plusieurs champs de bataille et sert toujours fidèlement le gouvernement du pays. A la Restauration, il fait vœu de fidélité à Louis XVIII ; en 1830, la monarchie de juillet accepte et consacre ses services ; la République de 48 met à contribution sa science et le dévouement du vaillant ; l'Empire l'élève à un haut degré de gloire. Tandis que les gouvernements se transforment et que les régimes se succèdent l'un à l'autre ; une chose reste inébranlable et sans souillure, c'est le dévouement incomparable de Randon, qui avant tout, partout et toujours, voit la France, aime la France et lui prête la vigueur de son bras et la hardiesse de ses conceptions.

Et quand ces gouvernements qu'il sert avec fidélité le méconnaissent, quand la Restauration le laisse dans l'ombre, quoique, jeune capitaine de dix-neuf ans, il ait fait seul pleinement son devoir, au moment du retour de l'île d'Elbe, quand l'Empire, gêné de sa loyauté, le jette indignement au rebut, au moment où il aurait eu grand besoin de ses services, le soldat à la vaillante épée ne sait qu'obéir en silence, baisser la tête et supporter sans murmure les accusations odieuses et les calomnies que l'œuvre amoncelait autour de sa retraite.

Il ne fallait point que la mémoire de ce dévoué serviteur de la France restât ensevelie sous les mensonges de l'esprit de parti. Et nous ne saurions trop louer M. Rastoul d'avoir entrepris cette œuvre de réparation. Il l'a d'ailleurs menée à bonne fin avec un tact, une délicatesse et une modération qui n'ont d'égales que la beauté de la vie de son héros.

Le maréchal Randon a été en même temps un grand homme d'État, un grand homme de guerre et une grande âme.

La première qualité éclate surtout dans la colonisation de l'Algérie, qui est son œuvre en si grande partie. Routes, canaux, ports, phares, chemins de fer, écoles arabes, ensemencement des champs, activité du commerce et de l'industrie, les Algériens lui devaient tout cela et ils le savaient bien quand ils le portaient en triomphe à Alger.

Ils lui durent aussi la conquête de la grande Kabylie, dont l'indépendance gênait nos progrès. Là il apparut savant guerrier autant qu'habile administrateur, qualités qui se retrouvent dans ses autres campagnes et dans son double passage au poste si difficile de ministre de la guerre.

Enfin ce fut une belle âme. Né protestant, le maréchal montra toujours la plus grande déférence au catholicisme et à ses ministres. Sa loyauté était

si grande qu'il vit plus clair dans les affaires de Rome que des ministres catholiques, qu'il défendit la papauté contre les défaillances de l'empereur, qu'il se convertit enfin à la vraie religion; tous ces traits de caractère sont des éloges.

M. Rastoul met bien tout cela en lumière. Son livre qui repose sur des documents très sérieux, sera lu avec profit par l'élite de notre jeunesse qui recherche la gloire des camps : que le maréchal Randon lui soit un guide et un exemple.

D. H.

LE MADURÉ, LA NOUVELLE MISSION, par le R. P. AUGUSTE JEAN S. J.,
membre de la commission supérieure d'enseignement de Calcutta. Un beau
volume grand in-8° de 264 pages. 1889. Prix : 3 francs

Par ce temps de bouleversements politiques sans nombre, où le sol n'appartient plus aux chrétiens qui l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang, c'est aux pays de missions que l'âme chrétienne doit aller chercher les consolations religieuses qui lui sont refusées dans sa patrie. C'est là seulement qu'on retrouve dans les nations à peine converties, la vraie paix du Seigneur. Nos prêtres sont souvent mieux appréciés chez les idolâtres que parmi leurs enfants.

Nous sommes presque blasés sur le dévouement, nous. Nous le voyons trop souvent se produire, et, à force de se répéter, il perd son prix et descend dans l'estime que nous en faisons. Les idolâtres, eux, sont dans de tout autres conditions. Leurs prêtres ne sont que des jongleurs, d'infâmes trompeurs, qui exploitent avec art toutes les circonstances où l'adorateur des fétiches se trouve dans la peine ou l'embarras, pour l'exploiter à leur gré et lui soutirer quelquefois même le nécessaire de la vie.

Aussi quand ils voient nos missionnaires se dévouer à eux activement et sincèrement, quand ils les voient leur prodiguer des soins de toute nature, sans exiger d'eux l'infâme servage auquel les rivent leurs féticheux, quand ils les voient se donner à eux sans réserve, sans même leur demander un merci, alors ils sont délicieusement émus, le respect et la vénération naissent dans leurs cœurs pour ces hommes étonnants, et insensiblement ils se rapprochent du Dieu qui anime le dévouement.

C'est ce qui arrive sur la terre indienne, dans cette belle mission du Maduré, que le zèle intelligent des PP. Jésuites est en train de transformer en terre promise.

Le Maduré, on le sait, occupe, en grande partie, l'est de la péninsule indoue; il gît vis-à-vis de Ceylan, le long de la côte de la pêcherie. C'est un vaste territoire qui se transforme peu à peu à l'européenne : un chemin

de fer le parcourt dans toute sa longueur, reliant les villes les plus importantes : Palamcottah, Maduré, Trichinopoly, Négapatam. Pays fertile, coupé de nombreux cours d'eau, sous le magnifique soleil des tropiques, l'Hindoustan est célèbre dans la civilisation asiatique.

Cette civilisation y avait poussé de si puissantes racines qu'elles sont loin d'être arrachées. Sur six millions d'habitants deux cent mille environ sont catholiques ; cent mille se sont ralliés à la religion protestante. Le reste demeure livré aux ténèbres du bouddhisme et aux superstitions du fétichisme.

Ah ! c'est que l'œuvre d'évangélisation est pénible et difficile. Le climat, la langue et la caste sont trois formidables obstacles que les Européens ont peine à surmonter.

Les Jésuites, à la suite de saint François Xavier, se donnèrent ardemment à cette œuvre. Ils se dépouillèrent de leurs habitudes, de leur éducation première, de leurs besoins, de leur personnalité même : ils prirent les vêtements, la langue, les mœurs du pays ; l'un se condamne au sort malheureux des parias, l'autre se joint aux brahmes et devient habile dans l'étude des Védas, leurs livres sacrés. C'est ainsi que ces apôtres zélés, respectant les atroces préjugés des castes, arrivaient peu à peu à les confondre en une seule : la caste chrétienne.

Mais l'infâme XVIII^e siècle vint les arracher à leur apostolat fécond. Quand, en 1837, ils remirent le pied sur la terre hindoue, tout était à refaire.

Ils se sont remis courageusement à l'œuvre, et quoique disposant de bien maigres ressources, ils ont réussi déjà à arracher nombre d'âmes au protestantisme. Le moyen sur lequel ils fondent le plus d'espérance sur la conversion de l'Inde — le P. Jean nous en parle longuement — c'est l'éducation de la jeunesse. Et tout le monde avouera que c'est bien là, en effet, le mode d'action qui porte les fruits les plus abondants.

Le collège Saint-Joseph que les Pères viennent d'établir à Trichinopoly, compte environ 1,200 élèves et progresse chaque année. Tout le monde y est reçu, qu'on soit catholique, protestant ou bouddhiste. Les trois quarts des élèves sont païens. Ils ne se convertissent que lentement. Mais ils apprennent ainsi à connaître et à aimer nos missionnaires, et leurs fils seront de fervents chrétiens.

L'immense péninsule est à la veille d'une révolution religieuse et sociale. Le livre si intéressant du P. Jean nous la montre dans tous ses détails ; le bouddhisme s'en va. Tâchons de lui substituer le catholicisme, au détriment du protestantisme et de l'athéisme qui, eux aussi, guettent la vieille

péninsule. Beaucoup de collèges comme celui de Trichinopoly nous assureront le triomphe.

Le P. Jean a bien fait de nous le dire et nous l'en remercions vivement. Son livre fera la joie de tous les bons chrétiens. HIRNÉ.

LES ÉMOTIONS DANS L'ÉTAT D'HYPNOTISME ET L'ACTION A DISTANCE DES SUBSTANCES MÉDICAMENTEUSES OU TOXIQUES, par J. LUYs, membre de l'Académie de médecine, médecin de la Charité, avec 28 photographures. Un volume in-12 de 262 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

L'hypnotisme est-il un sujet d'étude qui nous jette plus complètement dans l'inconnu mystérieux et partant qui excite davantage la curiosité de notre esprit avide de tout connaître et de tout expliquer? En est-il un qui touche plus immédiatement aux grands problèmes de la philosophie et de la théologie, à la liberté de l'homme, à sa responsabilité, au miracle dont il semble nous offrir parfois une *contresaison* surprenante?

L'hypnotisme intéresse le psychologue : les expériences faites sur un hypnotisé peuvent apporter de la lumière à l'étude de nos facultés mixtes. Il intéresse le physiologiste et le médecin, à cause des troubles que son emploi produit dans les fonctions de notre organisme, et du soulagement que l'on espère obtenir dans certaines maladies de son action bienfaisante.

— D'aucuns ne prétendent-ils pas avoir trouvé en lui la panacée si longtemps cherchée en vain?

Aussi nombre de savants l'étudient-ils avec passion, et un demi-jour commence à se faire en cette difficile matière. Je dis un demi-jour, car les ombres qui l'entourent comme d'un voile sont encore loin d'être partout complètement dissipées.

Je n'en veux pour preuve que les contradictions suscitées dans le monde savant par la lecture d'un mémoire sur l'action des médicaments à distance, faite en 1887 par le Dr Luyt devant l'Académie de médecine. Celle-ci n'a pas voulu juger le travail d'un de ses membres; mais elle a nommé une commission, chargée de vérifier par de nouvelles expériences les résultats rapportés dans le mémoire. Ces nouvelles expériences étaient dirigées par le Dr Luyt lui-même; mais elles n'ont guère satisfait les cinq illustres membres de la commission, et à l'unanimité ils ont déclaré « qu'aucun des effets constatés par eux n'est en rapport avec la nature des substances » mises en expérience ».

Toutefois, le Dr Luyt ne se déclare pas battu et il a publié cette année

un livre pour défendre sa thèse. Il la fait précéder de quelques considérations assez générales sur le sujet.

Il y soutient : 1° que les médicaments peuvent agir sur un sujet à distance et alors qu'ils sont renfermés dans des tubes scellés ; 2° qu'une substance produit en nous des émotions différentes, suivant qu'elle est mise en contact de telle ou telle partie du corps. Appliquée au côté gauche elle provoque la joie ; au côté droit, la tristesse. D'où il conclut que nos diverses « facultés émotives » sont localisées en divers endroits du corps!!! Or si l'on peut avec de la bonne volonté, et bien que la chose ne nous paraisse nullement prouvée, accorder que les expériences du Dr Luys aient réellement démontré l'action à distance d'une substance renfermée dans un tube scellé, il nous répugne de croire que c'est par un mode d'action différent de celui qu'elle a habituellement et surtout nous nous refusons à admettre que nos « facultés émotives » de joie ou de tristesse soient localisées suivant les personnes au côté droit ou au côté gauche, au thorax ou à l'abdomen.

Ceux qui connaissent sa théorie sur la mémoire savent que les excursions faites dans le domaine de la psychologie, par le Dr Luys, ne sont guère heureuses. Son nouveau livre en est une preuve nouvelle. Qu'il reste donc homme de science ; qu'il nous prouve par des expériences concluantes et nombreuses, l'action à distance des médicaments, nous nous chargeons d'en tirer nous-mêmes les conséquences.

Je ne dis rien du style de l'ouvrage, mais je me figure que les scolastiques légendaires, dont on nous vantait au collège l'obscurité et la barbarie de langage, parlaient mieux le latin que le Dr Luys ne parle la belle langue française.

C. RATON.

FLEUR D'HIVER, par LIA CRESSÉDEN. Un volume in-12 broché. Prix : 2 fr. 50

Elle était bien plus belle, bien plus délicate que la Rose de Noël, cette Fleur d'hiver qui avait la modestie, le parfum de la violette et la blancheur du lis. La cloche de la vieille église venait d'annoncer la fin d'une de ces longues nuits de janvier, toutes chargées de glace, de neige et de frissons, lorsque sœur Sainte-Angèle la rencontra sur son chemin, enfouie dans un berceau d'osier que recouvraient de moelleuses couvertures ; dès lors, le couvent du village compta une petite favorite, une fille de plus.....

Puis les années passèrent, des années tranquilles et douces qui ajoutèrent un charme de plus à la Fleur recueillie par la charité. L'atmosphère tout imprégnée de suave tendresse et de délicate pitié de la maison de Dieu est toujours salubre à ces deux extrêmes que le monde repousse : le vieillard,

l'orpheline. Félicité ignore longtemps ce qui lui manquait, tant fut ingénieuse l'affection de ses secondes mères.

« Rayonnante de l'éclat de ses seize ans, elle portait avec une véritable dignité la simple robe de cotonnade et le petit tablier bleu choisis par sœur Sainte-Angèle; un grand chapeau de paille abritait contre les ardeurs du soleil son teint de patricienne. » En apparence, rien ne la distinguait de ses compagnes; mais les aspirations élevées de son âme, la grâce innée de ses manières en faisaient un être d'élite. Aussi le lecteur n'est-il qu'à demi étonné en la voyant quelques pages plus loin châtelaine révéree et heureuse, au milieu des montagnes et des bruyères de l'Écosse. Aurait-elle fait un mariage inespéré? Non; elle a repris sa véritable place, et elle bénit Celui qui dirige toutes choses pour le bien de ses créatures. Nous nous sommes arrêtée avec l'auteur à la contempler, rêvant sur le balcon seigneurial de l'habitation des Clary, à l'heure où « le crépuscule commençait à envelopper de brume la verdoyante étendue qui se déroulait devant le château. Les rayons mourants du soleil glissaient sur la surface du lac où se miraient de grandes fleurs blanches et des iris au feuillage glauque. Les senteurs pénétrantes des jasmins et des chèvrefeuilles montaient jusqu'au balcon. Les grands arbres du jardin dressaient leurs sommets dans l'ombre, les papillons ne voletaient plus sur les tiges fleuries. Le son d'une cloche lointaine se fit entendre dans le silence. »

Nous ne voulons pas déflorer la jouissance de cette lecture en laissant entrevoir et les causes de l'abandon de la *Fleur d'hiver* et les délices de son retour sous le toit paternel. Le récit se déroule harmonieusement; on croirait entendre un *adagio* d'une extrême douceur où se mêlent quelques notes sonores; des figures exquises nous apparaissent, une idylle simple et charmante s'entrelace avec l'histoire d'une âme éprise des vrais biens, qui croit accomplir un devoir en donnant tout à Dieu qui lui a tout donné, âme vraiment privilégiée et bénie à laquelle revient *la meilleure part*, car son bonheur d'ici-bas sera aussi son bonheur de l'éternité.

MARY EYGER.

LE BOUQUET D'ALGUES, par S. BLANDY. Un volume in-18 jésus de 382 pages. Prix : 2 fr. 50

C'était par une de ces froides soirées où le vent faisait rage. Les pieds au feu, le coude appuyé sur ma table surchargée de livres et de brochures, j'étais plongé dans la lecture d'un ouvrage nouvellement paru. Tout à coup, dans ma chambre fit irruption comme un ouragan, mon voisin Georges.

— Toujours dans les livres, dit-il en s'approchant du feu ; allons, éternel critique, pouvez-vous, pour un instant, laisser au fond de votre écritoire les traits que votre plume malicieuse jette à d'infortunés auteurs et les louanges qu'elle décerne aux rares écrivains de mérite ? Je viens près de vous en mission, j'allais presque dire, consulter l'oracle et recueillir avec tout le respect qui lui est dû la réponse lumineuse... Mais trêve de plaisanteries.

Connaissez-vous un livre, un roman, *assez nouveau* pour que le prime parfum n'en soit pas encore entièrement évaporé ; *honnête*, à mettre sans crainte aux mains d'une jeune fille ; *chrétien*, sans que la religion y soit à chaque chapitre prêchée dans quelque paragraphe ; *intéressant* dans l'intrigue, et, le dirai-je, agréable et joyeux au dénouement ?

— Peste ! comme vous y allez, ami Georges, c'est presque le *rara avis* que vous me demandez. — Et, tout en réfléchissant, je cherchais sur ma table.

— Voici votre affaire, lui dis-je.

— Bouquiniste à nul autre pareil, s'écria Georges en tendant les mains vers le volume.

— Oui, c'est votre affaire. Voici un roman, assez nouveau, honnête, religieux, sans qu'il le dise, car il laisse entrevoir dans un rôle caché et mystérieux, la religion seule inspiratrice des vertus dont l'héroïne est ornée ; intéressant et qui se ferme sur un joyeux dénouement.

— Mais encore, de quoi s'agit-il ?

— D'un vieux colonel au cœur toujours jeune et naïf, à la conscience outrée quand il s'agit de l'honneur et de la délicatesse. A côté de lui, sa sœur, une demoiselle d'un âge respectable, guidée, elle aussi, par la noblesse des sentiments, mais avec cela plus positive, car, chargée de tous les soins de la maison, elle est chaque jour aux prises avec les dures réalités de la vie.

Enfin, entre les deux, une charmante jeune fille, Blanche de Taussenay dont la vie se passe en dévouement pour son père, et en affection toute filiale pour sa tante. Cet intérieur est tout à coup bouleversé par l'arrivée d'un télégramme, annonçant la mort d'un vieil ami, un Anglais, le général White.

L'ami a été généreux. Par son testament, il laisse à Blanche qui, dès l'enfance, ne l'appelait que son — *Parrain* — une agréable et charmante propriété en Angleterre et une belle somme en espèces sonnantes. Ce legs rend à la famille la situation des anciens jours.

Pendant les de Taussenay arrivent en Angleterre où les héritiers du général les reçoivent comme des amis. La propriété est pleine d'agréments,

et, si ce n'était les mœurs anglaises dont le laisser-aller touche presque à la licence et choque Blanche autant qu'il révolte la vieille tante, le séjour serait acceptable. Mais il y a encore un nuage noir, très noir, qui s'étend sur le ciel déjà brumeux de l'Angleterre, c'est cette déclaration faite par William White à Blanche de Taussenay — « Je vous hais. » — Pour n'être pas obligée de rencontrer si souvent ce jeune homme au cœur noble et grand d'ailleurs et qui témoigne au colonel une respectueuse amitié, Blanche a résolu de se défaire de sa propriété. Elle y est encore excitée par la découverte d'un bouquet d'algues flétri, d'un anneau et d'une note de son parrain dont l'intention était de laisser une somme d'argent à une personne qui lui fut chère et probablement dans une situation voisine de la misère. Dans sa délicatesse, Blanche se croit obligée de donner à cette personne une partie du legs que le général lui a fait à elle-même. Comme elle ne peut pas faire les recherches nécessaires, elle est obligée de faire part de son projet à William.

Après bien des démarches, la personne est enfin découverte, c'est la mère de William. Cette découverte en amène une autre, la mère découvre à Blanche l'amour profond de son fils pour elle, amour qu'il a en vain essayé d'étouffer sous la haine. William prie sa mère de mettre au doigt de Blanche l'anneau trouvé avec le bouquet d'algues, et demande à la jeune fille de consentir à leur union, quand elle aura pu voir sous son véritable aspect le jeune homme qu'elle n'a jamais cessé d'estimer. Ce sera la réalisation du vœu formé par son parrain mourant.

— Et vous m'assurez, interrogea Georges, que c'est...

— Un bon roman, sans prétention, d'une lecture intéressante, d'un style agréable et que l'on peut mettre aux mains d'une jeune fille.

CAP.

MAHOMET, drame en cinq actes, en vers, par M. le vicomte DE BONNIER

Un volume in-8° de 129 pages. Paris, 1890 Prix : 3 fr. 50

On sait que, par suite de l'opposition du Sultan le gouvernement a interdit la représentation de ce drame. Mahomet cependant y est traité avec tous les égards possibles, et l'histoire, à moins de trahir la vérité, doit en parler avec plus d'irrévérence.

Si l'on n'accordait pas en France, sous le régime actuel, pleine licence pour insulter grossièrement l'Église et son divin Chef, si l'on ne permettait pas de blasphémer contre Dieu et de l'injurier tout en niant son existence, cet acte d'excessive déférence pour le souverain de Constantinople, paraîtrait moins choquant. Mais quand tout le titre de gloire du chef de

l'islamisme se résume dans la formule connue : « Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète », on ne comprend pas qu'il soit prescrit de respecter profondément « le prophète », par un gouvernement qui se fait gloire de nier l'existence de Dieu. Défendre de regarder en face le serviteur, quand on permet d'insulter le maître et de lui cracher au visage; craindre de blesser la susceptibilité de quelques sujets au delà des mers; et laisser, chaque jour, froisser la foi de l'immense majorité des Français; ce sont là des inconséquences qui heurtent le bon sens et révoltent l'opinion publique.

L'interdiction de toute représentation fera rechercher avec une curiosité plus vive, l'œuvre nouvelle de M. le vicomte Henri de Bonnier. Pour nous, l'impression de la première lecture ne répond pas à notre attente. Il nous semble que l'auteur a fait trop de concessions, pour la forme, au mauvais goût du siècle, à cette école pitoyable de ceux qui se sont si justement nommés : « les décadents ». Quand on peut, comme l'auteur, manier la langue de Racine, on ne doit pas s'abaisser aux travers des écrivains de décadence. L'oreille est blessée par des vers qui ne sont que de la prose comptée et des enjambements affectés que rien ne justifie ni n'excuse.

Nous sommes, sous tous les rapports, bien en dessous du niveau de *la Fille de Roland*. Il y a aussi cette scène qui, sur le théâtre, en action, aurait plu sans doute aux blasés qui ont soif de peintures et de tableaux de passion toute sensuelle; mais c'eût été un succès indigne de celui qui a écrit tant et de si nobles pages.

Il nous paraît superflu de faire ici l'analyse de cette tragédie : tout le monde voudra la lire; ce qui vaut mieux que de la voir sur la scène : nous regrettons le motif de l'interdiction, mais notre ancienne et profonde estime pour l'auteur nous fait préférer cette fois la lecture à la représentation.

ERNEST AIMÉ.

LE MARQUIS DE VÉRAC ET SES AMIS, 1768-1858, par le COMTE A. DE ROUGÉ, avec le portrait du marquis de Vérac, gravé à l'eau-forte par R.-Victor Meunier, d'après Dubufe. Un volume in-8° de 11-368 pages. Paris, 1890. Prix : 7 fr. 50

Tous ceux qui s'occupent sérieusement de collectionner les documents historiques relatifs à la Révolution qui a tant épuisé et humilié la France depuis un siècle, sauront gré à M. le comte de Rougé d'avoir cédé aux instances des amis judicieux qui l'ont déterminé à publier ce volume.

Sans doute, il est déplorable que la majeure partie des notes et de la correspondance d'un homme qui a eu de si intimes relations avec la famille

royale, dans ses jours les plus mauvais, ait été détruite; il est aussi fâcheux que les lettres mêmes de Louis XVI, de Marie-Antoinette, envoyées par un scrupule de délicatesse à M. le comte de Chambord, soient ensevelies dans l'oubli inexplicable qui ravit à l'histoire les manuscrits du prince et tous ses papiers; mais M. de Rougé ne pouvait que sauver les épaves en recueillant avec soin les trop rares débris de ces notes et de ces lettres si précieuses. Il les a encadrés avec beaucoup de bonheur, dans un récit plein d'attrait, qui fait apprécier et aimer son vénérable aïeul.

Parmi les souvenirs, nous avons remarqué un mot qui caractérise la noble fierté du gentilhomme, jointe à l'atticisme, à cette élégance de la forme, qui contraste si vivement avec les grosses injures que nos républicains se jettent à la tête, à la tribune ou dans leurs journaux. Nous citons :

« On rapporte qu'un jour, à la Chambre des pairs, M. de Vérac ayant les yeux dirigés sur le prince de Talleyrand, celui-ci lui aurait dit vivement : « Monsieur le marquis, qu'avez-vous à me considérer ainsi ? — Pardon, prince, répondit M. de Vérac, je ne vous considère pas ; je vous regarde. »

Mélé intimement aux grands événements qui s'accomplirent pendant sa longue carrière, M. de Vérac pouvait, mieux que beaucoup d'autres, fournir par son journal, des renseignements, des éclaircissements d'un prix inestimable pour l'histoire ; mais, comme nous l'avons dit, il a lui-même détruit ce journal. Dans le peu que la pieuse et patiente sollicitude de son petit-fils est parvenue à réunir, il faut noter la première ouverture faite à Pichegru, au nom du prince de Condé. L'empressement avec lequel, au premier mot, le général accepte, en promettant le concours de Moreau, est une nouvelle preuve de la thèse que nous soutenons depuis longtemps : — A la fin du siècle dernier, sous le Directoire, l'armée, comme toutes les populations de la France, était dégoûtée de la République et de son gouvernement ; tous les vœux appelèrent le retour des Bourbons, le rétablissement de la Monarchie et du culte catholique. Toute la génération en âge viril avait connu l'ancien régime, les libertés de l'administration provinciale et communale rétablie par Louis XVI, la prospérité, le bien-être, la franche gaieté qui régnaient partout avant 89. Les coutumes, les usages, violemment abolis par le régime de la Terreur, n'étaient point oubliés, et les horreurs des jours sanglants et ignobles de la Révolution, en faisaient souhaiter le prompt rétablissement. Au théâtre on n'osait plus prononcer le nom de république, dans la crainte d'exciter les murmures des spectateurs. Dès 1798, comme le constatent les rapports secrets des

commissaires du gouvernement, partout on répétait : « La République est finie, le roi va arriver. » A Lyon on criait : Vive Louis XVIII!

Les travaux de M. Taine et d'autres études sur ces derniers jours du Directoire, ont mis tout cela en évidence. Nous avons indiqué, dans un opuscule de propagande, comment la juiverie maçonnique, en mettant toute sa puissance, au dedans et à l'étranger, au service de Bonaparte, ancien camarade des Fouché et des Robespierre, était parvenu à faire dévier le mouvement monarchique et catholique du pays, en lui imposant le despotisme militaire et les entraves du Concordat avec ses articles organiques. Nous sommes heureux de trouver dans l'épisode si curieux des ouvertures faites à Pichegru, une nouvelle preuve à l'appui de notre thèse.

Les relations intimes de M. de Vérac avec le duc de Richelieu et d'autres hommes éminents de l'époque de la Restauration fournissent des détails pleins d'intérêt sur les règnes de Louis XVIII et de Charles X. Le récit de la mission de M. le duc de Mortemart jette de nouvelles clartés sur les journées néfastes de 1830, et les origines du gouvernement de juillet. Enfin nous trouvons au dernier chapitre, des lettres inédites et fort curieuses, relatives à la réception de Berryer à l'Académie française.

M. le comte A. de Rongé a fait une œuvre patriotique, en apportant son tribut à ce grand travail de restitution de la vérité historique sur les hommes et les actes de ce siècle de révolution qui a porté de si rudes atteintes à l'honneur, à la fortune, à la grandeur de la France. Sous Louis XVI encore, elle tenait, sans conteste, le premier rang en Europe; aujourd'hui, on la traite comme une puissance de second ordre.

Elle aurait bientôt repris sa place dans le monde, si l'opinion publique, détrompée des mensonges historiques et des préjugés révolutionnaires répandus et entretenus par la presse, revenait à de saines notions sur le passé : l'histoire reste la grande institutrice des rois, et quand le peuple par le suffrage universel, joue le rôle de souverain, il ne peut impunément l'ignorer; ou, ce qui est pire encore, en avoir une idée fausse.

L'œuvre la plus urgente serait donc de rectifier l'opinion publique par la propagande intelligente et large de travaux historiques. Les centaines de monographies (Mémoires, biographies, dépouillement des archives, etc.) publiées depuis quarante ans, fournissent des matériaux abondants et précieux. Il serait aisé d'en tirer les éléments d'une Histoire de France qui s'imposerait par son caractère de vérité et de saine critique. Les déclamations et les romans historiques bourrés d'erreurs et de mensonges, des Michelet, Martin, Thiers, etc., cesseraient d'égarer les gens intelligents qui dirigent la masse électorale. Il ne faut pas se le dissimuler, l'ignorance

historique de ces derniers temps, et les préjugés universellement admis sont la cause du découragement et de l'esprit déplorable de concessions répandus parmi les monarchistes et les plus fervents catholiques. L'ennemi en profite; et l'arsenal des lois qui préparent la ruine de la religion et des derniers vestiges de liberté, s'enrichit chaque jour de nouveaux moyens de persécution et de proscription contre les honnêtes gens.

Mgr le comte de Chambord, à qui nous avons fait exposer cette pensée de la publication de synthèse historique, mettant à la portée de tous le trésor de vérité disséminé dans des centaines de volumes connus à peine de quelques érudits, avait daigné joindre à sa haute approbation, les encouragements les plus chaleureux. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé chez ceux qui le représentaient alors en France, les mêmes convictions, le même élan; et depuis douze ans, le venin de l'erreur s'est répandu de plus en plus. Dieu veuille que quelques hommes de cœur et de haute intelligence, comme l'auteur de l'ouvrage dont nous venons de parler, mettent enfin leur activité et leur fortune au service de ce grand moyen de régénération sociale si hautement apprécié par Mgr le comte de Chambord.

AUGUSTE CARION.

LA COUSINE ESTHER. par M. MARYAN. Paris, 1889

Un volume in-12. Prix : 3 francs

La plus vive satisfaction que puisse éprouver un honnête critique, c'est de rencontrer sur son chemin un bon roman, un de ces livres dont on peut dire tout le bien possible, sans complaisance; mais simplement pour rendre hommage à la vérité. *La Cousine Esther* m'a causé ce plaisir rare, et j'en remercie l'auteur.

Ce simple récit n'est pas destiné à soutenir telle ou telle thèse, encore moins à analyser un de ces mystères de l'âme que la génération antérieure des romanciers ne connaissait pas; il a pour but de divertir agréablement l'esprit des bonnes gens (comme moi), qui demandent à un écrivain de les amuser, et non de les instruire.

La Cousine Esther est une bonne vieille femme qui vit à Lancoât, Bretagne, (on peut traduire Pontivy): depuis quinze ans, elle végète dans une petite boutique sordide, en compagnie d'un chat; et contemplant, sans mot dire, la place de la ville, où nul ne vient se promener, sauf les jours « où il y a musique ». On ne sait trop qui elle est, on ignore les causes de son chagrin; et l'on se demande pourquoi elle persiste à tenir ouverte cette horrible tanière, où les gamins les plus hardis n'oseraient même pas

aller acheter une toupie ou un sucre d'orge. Un beau matin, le comte d'Emériaux, propriétaire du château voisin, vient, accompagné de son fils et de nombreux amis, en joyeuse cavalcade, visiter les curiosités de la ville. Le caprice d'une des jolies amazones fait entrer Bernard d'Emériaux dans la boutique d'Esther Dorre; le comte vient y retrouver son fils, et reconnaît, sans joie, sa *cousine Esther*, dont il avait perdu tout souvenir.

Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi le comte d'Emériaux meurt quelques mois après cette entrevue et comment Bernard, devenu sous-lieutenant de cavalerie, est envoyé, quelques années après, dans cette garnison de Lancoât. Bernard n'a aucune fortune; car son père s'est ruiné autour des tapis verts. Mais le sous-lieutenant Bernard n'a pas perdu le souvenir de la vieille cousine pauvre et peu considérée: il va droit vers elle et lui demande ses conseils pour trouver à vivre honorablement à Lancoât avec ses seuls appointements. Esther Dorre reste confondue devant ces procédés qu'elle ne soupçonnait pas chez les d'Emériaux; et, comme poussée par une invincible et mystérieuse sympathie, elle installe le sous-lieutenant, son cousin, dans un pavillon, inhabité, qui lui appartient. Bernard est enchanté, témoigne à sa vieille parente une sincère reconnaissance et le roman commence.

Esther Dorre a éprouvé les plus grands chagrins et pris la vie en dégoût, le monde en horreur. Trop bonne chrétienne pour abrégér ses jours, elle attend, elle souhaite la mort comme une délivrance. Le but de Bernard sera de la ramener à la commune existence des êtres par le dévouement et par l'amour; son œuvre est d'autant plus désintéressée et plus méritoire qu'il s'agit d'une cousine pauvre. C'est là que se trouve le principal mérite de cet ouvrage. M. Maryan est une femme au cœur généreux et tendre, elle a donc écrit cette partie de son livre, en s'inspirant de ses propres sentiments et en prêtant à son héros, quand il s'adresse à la *Cousine Esther*, les paroles et les actes qui eussent pu, elle-même, l'émouvoir. La renaissance progressive de cette vieille femme à la vie est exquise.

Il est bien entendu que Bernard devient amoureux d'une jeune fille adorable: mais cet amour sort de la banalité par suite même du personnage de la jeune fille et par suite de la situation de sa famille, qui se rattache par un lien étroit à la *Cousine Esther*. Tout cela est à lire: on ne peut pas analyser des détails, ni résumer des situations qui sont la résultante même de ces détails. Cependant je dirai, pour les lectrices sensibles ou pour les lecteurs curieux, que cela finit bien; je pousserai même l'indiscrétion jusqu'à ajouter que la *Cousine Esther* n'est pauvre que par

renoncement, et non par nécessité ; et que le comte Bernard d'Emériaux, marié et père de famille, a maintenant les moyens de doter ses filles et de faire entrer ses fils à Saint-Cyr.

On est heureux de pouvoir dire en terminant un article que le roman dont on vient de parler, est de ceux qu'on peut laisser lire à une jeune fille, et encore plus heureux quand on peut affirmer qu'après avoir lu cet ouvrage moral, nulle de ces aimables lectrices, quelque blasée déjà qu'elle puisse être, ne bâillera et ne dira avec dépit : « Cela eût été bon, peut-être, quand j'étais au couvent ! »

MAURICE PUJOS.

LA COMTESSE D'EGMONT, fille du maréchal de Richelieu, d'après ses lettres inédites à Gustave III, par la COMTESSE D'ARMAILLÉ, née DE SÉGUR. Un volume in-12 de x-305 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

La renommée de la comtesse d'Armaillé n'est plus à faire dans la littérature, surtout dans cette littérature qui s'occupe de faire revivre les types disparus du passé. Aussi, par une application naturelle du principe d'identité, s'attend-on à trouver une grande œuvre dans tout ce qui est dû à sa plume.

Éprouve-t-on une déception en lisant *la Comtesse d'Egmont* ? Peut-être. Non pas que le talent de l'auteur y soit contestable ; jamais son style n'a été plus brillant, plus vif, plus alerte ; jamais ses documents n'ont été ni mieux choisis, ni plus intéressants.

Mais c'est le sujet qui déplaît. Quelle pauvre société que celle de ce dix-huitième siècle et ne faut-il pas vraiment avoir l'esprit à rebours pour en faire un siècle de gloire et de grandeur ?

Quel triste monde que cette « société oisive et corrompue dont les louanges étaient aussi dangereuses que les critiques ».

Et c'est dans ce milieu que l'héroïne de M^{me} d'Armaillé évolue depuis le commencement jusqu'à la fin de sa courte vie, pendant trente-trois ans. On se prend vraiment de pitié pour cette magnifique et belle intelligence que l'ardeur de plaire, le désir de briller consume dans l'inutilité des intrigues et l'accablement des réceptions banales.

Fille du maréchal de Richelieu — de l'être fantastique qui menait de front la guerre et l'amour avec le même sans-gêne, la comtesse d'Egmont ne paraît avoir eu que peu de chose du caractère de son père ; elle ressemble plutôt à sa mère, Elisabeth-Sophie de Lorraine, seconde femme du duc. Elle tenait d'elle une beauté délicate et un caractère d'une douce sentimentalité ; quelquefois cependant des éclats montrèrent qu'un feu couvait

sous ces cendres et la fougue de Richelieu apparaissait ainsi, à de rares intervalles, dans les colères de sa fille.

Richelieu était retiré à Montpellier, dans le gouvernement de Languedoc, lorsque lui naquit cet enfant, son aînée, le 1^{er} mars 1740. La jeune fille fut tenue sur les fonts baptismaux par les États de la province, qui lui donnèrent le curieux nom de Septimanie : on trouvait trop barbare celui de Languedoc. A sept ans, Septimanie entra à l'abbaye des Bénédictines du Trésor, pour y faire son éducation, sous la conduite de l'abbesse, sœur du duc de Richelieu. Elle y resta jusqu'à l'âge de quinze ans, et alors on la maria, sans la consulter, au comte d'Egmont, d'une ancienne maison de Suède. D'après le livre de M^{me} d'Armaillé, ce comte paraît avoir tenu bien peu de place dans la vie de sa femme ; c'était un tort, et c'est un nouveau tort de ne point blâmer vertement cette manière de vivre, si opposée à la nature et aux mœurs chrétiennes.

La « jeune et jolie » comtesse passe alors de fête en fête, de triomphe en triomphe : elle est de tous les diners, de tous les soupers, de tous les bals. Les nuits se passent en promenades sur les remparts, à la foire Saint-Ovide, au Colisée, au Waux-Hall ! Et les matinées employées à présider aux courses de chevaux de la plaine des Sablons, les heures sérieuses (?) de l'après-midi consacrées à assister aux conférences en vogue, cours de chimie, d'ostéologie, à des expériences sur l'air fixe, à d'énervantes séances de magnétisme ! puis les parties champêtres à Bagatelle, à Montfermeil, à Neuilly, et aux environs !

Joignez à cela les grands couvents de Versailles, les cérémonies de chapelle où il faut demeurer debout des heures entières, en habit de cour, écrasée de pierreries, grelottant de froid l'hiver, suffoquant de chaleur l'été ! Vraiment on se demande où se prenait la force de vivre en pareil tourbillon, de résister à de telles fatigues non seulement sans se plaindre, mais le sourire aux lèvres et le front rayonnant de satisfaction !

N'est-ce pas pitié de voir ainsi mépriser l'œuvre de Dieu. La femme a été faite pour la famille, pour l'intérieur : quand a-t-elle le temps de s'en occuper, de se livrer à ses devoirs, au milieu de ces éblouissements. Ah ! la maçonnerie avait beau jeu avec la malheureuse société du dix-huitième siècle et les coups qu'elle s'appretait à porter contre la famille devaient merveilleusement réussir puisqu'ils ne rencontraient que des portes ouvertes. La vieille société française se livrait à la destruction.

Et de toutes les manières. Le christianisme ne vivait plus dans ces cœurs altérés de plaisirs : on allait à la messe pour ne pas scandaliser les paysans et recevait les philosophes pour montrer la force de son esprit. C'est ainsi

que Rousseau et Voltaire sont tour à tour comblés d'éloges par la comtesse d'Egmont. On avait toutes sortes de prévenances pour ces infâmes destructeurs de l'ordre social.

Les rois eux-mêmes se plaisaient à les entourer de leurs adulations. C'est ainsi que l'on voit Gustave III, le jeune et brillant roi de Suède, s'inquiéter des faits et gestes de Rousseau. Il est vrai qu'il avait une excuse en cela : celle de se montrer le féal servant de sa bien-aimée, celle de paraître en tout et partout le « chevalier de Septimanie ». Des liens étroits, en effet, l'enchaînaient à la belle comtesse qui joua un grand rôle dans la politique que la France suivit à l'égard du jeune souverain. On est vraiment étonné de voir quelle part les intrigues féminines tenaient dans des décisions où se jouait le salut de l'Europe et la paix du monde.

La comtesse d'Arnaillé nous donne une idée exacte de ces déchirements intimes et des sentiments que son héroïne nourrissait pour Gustave III. Elle a pu avoir connaissance de leur correspondance privée et éclairer ainsi beaucoup de points obscurs de la vie du dix-huitième siècle. Il faudrait souhaiter que tous les documents invoqués aient l'authenticité et la portée de ces lettres trouvées aux archives d'Upsal : l'auteur s'en rapporte trop facilement à des publications qui, comme la *Vie privée du maréchal de Richelieu*, sont remplies de fables et d'inexactitudes.

H. DESPORTES.

LA RENAISSANCE DE LA POÉSIE ANGLAISE, par GABRIEL SARRAZIN

Un volume in-12. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

S'il prenait fantaisie à un moraliste de rechercher quel est le caractère des Anglais, et s'il advenait qu'il lût seulement les chefs-d'œuvre des poètes contemporains d'outre-Manche, j'estime que ce moraliste, mal renseigné, n'hésiterait pas à dire que nos voisins sont mystiques, rêveurs, idéalistes, et inspirés par les sentiments qui font l'honneur de l'humanité : le dévouement, la charité, l'amour des humbles et des faibles, l'aspiration vers les grandes et nobles actions, le culte du monde surnaturel, etc. D'aucuns, et notamment les Portugais, dit-on, prétendent que les sujets de sa gracieuse Majesté Victoria n'ont jamais eu l'idée de briller par ces vertus et cherchent d'autres moyens de remplir les cavités de leurs coffres-forts.

Mais si l'on étudie les conditions d'existence, la vie de la plupart des poètes anglais, on se convaincra bien vite que ces estimables auteurs forment une classe à part dans la nation et que, s'ils se comprennent entre eux, ils ne sont guères appréciés par leurs concitoyens. Sauf Alfred Teunysse, aujourd'hui lord Teunysse, on en comptera bien peu qui soient

arrivés à la considération britannique, ce qui veut dire à la fortune. Leur renommée a pu être grande, mais le succès n'en a pas été la conséquence. C'est qu'aussi, au sein d'une nation aux idées positives, vivant de bons rôtis pour pouvoir faire les bons calculs qui mènent aux bonnes affaires, tous ces poètes sont nébuleux, paradoxaux, et parfois incompréhensibles : ils ont une langue spéciale, personnelle, se lancent dans des phrases qui n'ont jamais de fin, ou se noient dans des métaphores qui n'ont qu'un sens relatif.

Il faut pâlir sur certains passages pour démêler ce qu'ils ont voulu dire : c'est, paraît-il, en cela qu'ils sont admirables.

En effet, M. Gabriel Sarrazin, fort enthousiaste et plein d'un fanatisme ultra-laudatif, nous apprend que « le sentiment du sublime, c'est-à-dire de la beauté morale, est inhérent et naturel aux races germaniques... » et par conséquent « que fait l'Élite, sinon de développer ce sentiment, qui, chez elle, ne s'arrête pas en route, et pousse d'un seul jet, de la racine à la tige et à la fleur?... Car, aux profondeurs de la race anglaise et même dans ses couches moyennes, un tel sentiment est trop privé de grand air *philosophique* et d'espace pour qu'il puisse atteindre une expression *parfaitement épanouie et lumineuse* : il se noue vite, aboutit au mysticisme puritain et au sens de la règle, se traduit par l'austérité et l'illuminisme chez les méthodistes, par la dignité et la respectabilité dans l'*upper middle class*, par le *stoïcisme* chez nombre d'humbles et de déshérités, par le loyalisme, le respect de la hiérarchie, de la loi, de la femme, et de la foi conjugale *à peu près* chez tous, j'entends chez tous ceux qui ne sont pas nés vicieux ou dégradés, que leurs passions incorrigibles ou leur horrible misère n'a pas précipités aux derniers cercles de l'enfer des grandes villes... » Voilà l'âme anglaise ; et les poètes nous en offrent la perfection, dans l'idéal mystique ou moral c'est-à-dire dans la synthèse de *l'esprit philosophique*.

Il y aurait beaucoup à dire sur tout cela ; notamment en ce qui concerne le respect de la foi conjugale, qui a rarement préoccupé ces esprits inspirés, ces âmes parfaitement *épanouies et lumineuses*.

Mais s'il y a là ample matière à controverse, ce n'est pas ici qu'il y a lieu de l'entreprendre : il me paraît plus simple de citer, au hasard, quelque fragment de l'œuvre d'un poète anglais. Teunysson est, parmi les contemporains, certainement le plus illustre ; voici donc la traduction d'un passage de *la Princesse*, poème que M. Sarrazin admire, comme une œuvre idéale : il s'agit d'un de ces « lyrics » que notre auteur appelle simplement « des diamants, des perles poétiques, semés au cours du poème, qui dureront autant que la langue ». J'ai essayé de traduire, en vers français, cette perle « d'une ineffable mélodie » ; si mes vers manquent

d'harmonie, je crois ma traduction exacte; au reste, je donne, en note, la version littérale de M. G. Sarrazin (1). Voici ce « lyric » :

« O larmes, ô vains pleurs ! Que leur sens est confus !
O larmes, qui du fond de la désespérance,
Coulent, sourdant au cœur, de nos yeux tant déçus,
(Bien qu'automne promette à nos champs l'abondance),
Au triste souvenir de nos jours disparus.

« Frais comme l'est l'aurore à l'horizon diffus,
Éclairant une voile, espérance suprême. .
Tristes comme est l'éclair, qui nous montre perdus
Et sombrant dans les flots, les êtres que l'on aime;
Aussi tristes, et frais, sont nos jours disparus.

« Ah ! tristes, incompris, comme pour le reclus
Le gazonillis charmant de l'oiseau qui s'éveille;
Comme pour le mourant dont les yeux ne voient plus
Qu'en un pâle carré, sa fenêtre vermeille;
Ah ! tristes, incompris, sont nos jours disparus. »

« Chers comme les baisers de ceux qui ne sont plus ;
Doux comme ceux qu'on feint, dans une folle envie,
Sur la lèvre qu'on rêve en des songes confus,
Ardente volupté, d'après regrets suivie;
Oh ! mort dans notre vie, ô nos jours disparus ! »

(1) « Larmes, ô vaines larmes, je ne sais ce qu'elles veulent,
Les larmes qui du fond d'un divin désespoir
Sourdent au cœur et s'amassent aux yeux,
A la vue des heureux champs d'automne,
A la pensée des jours qui ne sont plus.

« Frais comme le premier rayon brillant sur une voile
Qui nous ramène nos amis du monde sous-marin,
Tristes comme le dernier rongissant sur la voile
Qui sombre sous la vague avec tout ce qu'on aime;
Aussi tristes et frais les jours qui ne sont plus.

« Ah ! tristes, étranges, comme en une aube obscure
Le gazonillis des oiseaux à demi-éveillés
Pour des oreilles mourantes, lorsqu'à des yeux mourants
La fenêtre, lentement, devient un carré pâle;
Ah ! tristes, étranges, les jours qui ne sont plus.

« Chers comme les baisers rémemorés après la mort,
Suaves comme ceux feints par une fantaisie sans espoir
Sur des lèvres qui sont pour d'autres ; profonds comme l'amour,
Comme le premier amour, et de regrets, sauvages;
O mort dans la vie, les jours qui ne sont plus.

» *La Princesse*, liv. VI. »

Certes, on connaîtrait mal la poésie anglaise, si l'on se bornait à ce court extrait ; mais on verra toutefois qu'autant le roman est *positif*, ne faisant pas grâce au lecteur d'une seule tasse de thé, autant la poésie est *idéale*, et peu soucieuse de réalisme.

Or, il m'est impossible d'admirer, sans conteste, ces sortes de rêveurs dont l'âme plane incessamment dans les espaces éthérés, non pour y chercher Dieu, mais pour s'y retrouver eux-mêmes ; non pour s'élever au-dessus des passions humaines, et les dominer, mais bien pour les idéaliser et les rendre surnaturelles. Cet effort d'imagination peut plaire à des esprits *philosophiques*, il plaira moins à nos cœurs catholiques ; il déplaît surtout au génie clair et logique de la race française.

Les poètes anglais ont beaucoup de talent, soit ; M. Sarrazin nous en donne une appréciation savante et curieuse, encore mieux ; mais ces bonnes gens-là ont des idées qui hurlent avec celles des marchands de la cité ; ils détonnent dans la gamme anglaise. Au reste, M. Sarrazin nous l'a dit : la poésie anglaise est inspirée par l'esprit des races germaniques... Je crois donc que les poètes anglais seront beaucoup mieux appréciés à Berlin qu'à Paris ; et je ne suis pas fâché de trouver une nouvelle occasion de démontrer que les Anglo-Normands n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune analogie avec la race Franco-Gallo-Romaine.

MAURICE PUJOS.

AXËL, par le COMTE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Paris, 1890. Un volume in-8° de 300 pages. Prix : 7 fr. 50

On doit la vérité aux vivants et le respect aux morts ; c'est un adage, si je ne me trompe ; je vais donc rendre compte, respectueusement, de cet ouvrage posthume, « *Axel* », du comte de Villiers de l'Isle-Adam.

Tout d'abord, cette œuvre paraît incompréhensible ; donc, elle doit être très profonde. C'est une manière de drame, imitation du *Faust* de Goethe, divisé en quatre parties : « le Monde religieux, le Monde tragique, le Monde occulte, le Monde passionnel. » On voit tout de suite que l'âme humaine sera analysée et passera par le creuset d'un alchimiste philosophe.

En la première partie, Ève-Sara Emmanuèle, princesse de Maupers, est au couvent ; et l'abbesse, aidée de l'archidiacre, veut lui persuader qu'elle a la vocation et que son plus doux rêve serait de passer sa vie aux pieds des saints autels. Ève-Sara ne répond rien, entend toutes les homélies qu'on lui débite ; et au moment solennel, répond par un — Non ! — sonore. L'abbesse et les nonnes s'enfuient ; le révérend archidiacre veut faire de la morale à cette recrue insubordonnée et lui ordonne de se rendre dans un

in-pace, qui me paraît bien moins habitable que les cachots de l'abbaye de Claivaux. Mais Ève-Sara, qui est une forte femme, force le révérend archidiacre à prendre sa place dans le souterrain et elle s'évade par la fenêtre, à la force du poignet... La toile tombe.

En la seconde partie, nous sommes au château d'Axël, le château des comtes d'Auërsperg, de père en fils, depuis les croisades, pour le moins. Ce vieux manoir abrite en ce moment un hôte, le Commandeur, qui est venu voir son cousin Axël, afin de régler quelques affaires d'héritage : le Commandeur est un homme des temps modernes, chambellan de l'Empereur ; mais Axël est un homme des temps passés, chasseur de loups et autres grosses bêtes, qu'on rencontre, paraît-il, encore aujourd'hui, dans les provinces rhénanes, je ne parle pas, bien entendu, des touristes cosmopolites. Le Commandeur essaie de faire entendre à Axël qu'un trésor monumental est caché, quelque part, dans son domaine et qu'on pourrait faire, sans bruit, quelques fouilles productives ; mais Axël se fâche, provoque le Commandeur, et le tue dans sa salle à manger ; ce qui est un procédé d'un goût douteux : mais cette exécution, peu conforme à nos habitudes modernes, est expliquée, justifiée par une foule de discours, qui démontrent qu'Axël eût été un excellent avocat... La toile tombe.

En la troisième partie, survient une espèce de pédant, Maître Janus, qui cumule les fonctions de professeur de science occulte, d'alchimiste, de chirurgien, et de pique-assiette. Et nous allons assister à une interminable leçon d'anatomie psychologique. Il s'agit, si j'ai bien compris, de s'élever en dehors de la matière... « Regarde plutôt les cieux ! Où point de cieux, point d'ailles ! Transfigure-toi dans leur silencieuse lumière : songe... à n'être plus qu'une intelligence affranchie des vœux et des liens de l'instant, en vue de la Loi suréternelle... La Loi, c'est l'énergie des êtres ! C'est la notion vive, substantielle, qui, dans le Sensible et l'Invisible, émeut, anime, immobilise ou transforme la totalité des devenirs. Tout en palpite ! Exister, c'est l'affaiblir ou la renforcer en soi-même et se réaliser, en chaque pulsation, dans le résultat du choix accompli... La Sensation, que son esprit caresse, va changer tes nerfs en des chaînes de plomb ! Et toute cette vieille Extériorité, maligne, compliquée, inflexible — qui te guette pour se nourrir de la volition-vive de ton entité — te sèmera bientôt, poussière précieuse et consciente, en ses chimismes et ses contingences, avec la main décisive de la Mort. La Mort, c'est avoir choisi. C'est l'Impersonnel, c'est le Devenu... » Et Maître Janus engage Axël à se tuer, comme il a occis le Commandeur, afin « d'accepter la Lumière, l'Espérance et la Vie ! » Axël, qui n'a probablement rien compris à ce raisonnement,

(qui, en somme, pourrait être discuté, s'il était formulé en langage usuel) répond par un — Non! — énergique et sonore... La toile tombe.

En la quatrième partie, nous nous trouvons en présence de Sara et d'Axël. Sara, princesse de Maupers, a trouvé dans de vieux parchemins l'indication de la cachette où se trouve le trésor monumental. Ali-Baba aurait perdu la tête en présence de ce capharnaüm, qui eût pu contenir dix fois les richesses de l'île de Monte-Christo! Et Sara le fait contempler par Axël, dans les souterrains de son propre château, derrière la cave aux vins fins. Sara, qui est une femme moderne et connaît son affaire, propose aussitôt à Axël le trésor et sa main, ou réciproquement; et elle joue la grande scène d'amour du quatrième acte. Mais Axël est repris par les théories immanentes de Janus et il se dit que c'est le moment d'aller vers le Devenir... Sara n'est pas contente; mais Axël a sa grande épée et ils sont seuls, bien seuls, dans la cave à double fond... « Entends-tu, s'écrie Sara, le rire du genre humain, s'il apprenait jamais la ténébreuse histoire, la folie surhumaine de notre mort? — Laissons, répond Axël, les apôtres du Rire dans l'épaisseur. La vie, tous les jours, se charge de les bâtonner de son châtiment. » Et finalement, ils avalent, tandis que les paysans vont aux champs. l'acide prussique qui ne pardonne pas.....

On comprendra qu'il est très difficile de formuler un jugement sur cette œuvre : l'éditeur a soin de nous dire que le manuscrit n'était pas achevé, ou mieux *au point*, quand l'auteur a été enlevé par une mort foudroyante. Donc, l'incompréhensible aurait pu devenir intelligible; et le décousu serait peut-être devenu cohérent. Comme dans les autres ouvrages du comte de Villiers de l'Isle Adam, on trouve là un violent effort de la pensée humaine; mais il y manque cette étincelle qui fait jaillir la lumière... Serait-ce que le flambeau de la foi était éteint dans cette âme tourmentée et anxieuse de résoudre tous les problèmes que nous présente la double vie, mortelle et immortelle, de l'homme, cette créature faite à l'image de Dieu?.....

MAURICE PUJOS.

SCÈNES DE LA VIE COSMOPOLITE. *Lilith; l'eau et le feu; l'idéal de M. Gindre; le pardon; la dernière idylle; noces d'or*, par ÉDOUARD ROD. Paris, 1889. Un volume in-18 Jésus de 304 pages. Prix : 3 fr. 50

La Science de la vie, par M. Édouard Rod, a été couronnée par l'Académie française : il convient donc de parler avec recueillement des ouvrages que publie un auteur qui se présente sous un tel patronage.

Les Scènes de la vie cosmopolite m'ont paru d'un comique latent et d'un intérêt médiocre : si l'on dit que je ne suis pas membre de l'Académie

et que je n'entends rien au beau langage, il est évident que j'aurai quelque peine à opposer un argument plausible à une pareille argumentation ; mais il me reste la ressource de répondre à mes contradicteurs : Lisez ce livre, afin de bien juger en connaissance de cause... Et certes, si l'on suit mon avis, M. Édouard Rod ne s'en plaindra pas.

Au surplus, M. Rod appartient à la jeune école, non pas à celle des décadents, à qui le cliquetis des mots étranges tient lieu d'idées, mais à celle qui estime que la forme classique du roman a fait son temps et qu'il y a lieu de changer le modèle des vieux moules. Quand on entend ou qu'on lit pour la première fois une œuvre conçue dans cet ordre d'idées, on est surpris, agacé, énervé ; on éprouve, en un mot, tous les sentiments d'un homme forcé de changer subitement toutes ses habitudes. Mais en y réfléchissant bien, sans parti-pris, on s'aperçoit que la nouvelle école n'en a pas moins un sens exact de la réalité : Vos romans ne finissent pas, s'écriera-t-on, vos drames, vos comédies laissent le spectateur indécis ; car la situation principale n'a point son dénouement conventionnel... Cela est exact ; mais, sauf la mort, où est la fin dans la vie, où trouver la conclusion absolue ? Est-ce parce qu'Edgard aura épousé Henriette, que l'histoire d'Henriette et d'Edgard aura été fatalement terminée ? Est-ce parce que le comte aura tué l'amant de la comtesse, que celle-ci deviendra une parfaite mère de famille ? Est-ce parce qu'Hector, après une déveine consécutive et persistante aura cessé de cartonner au cercle et aura épousé sa cousine Alice, que l'on pourra s'imaginer qu'il résistera pendant toute sa vie aux attraites d'un voyage à Mont-Carlo ?... En se contentant de procéder par épisodes, l'école nouvelle n'a donc pas absolument tort : le tout est que les épisodes ne soient pas d'une banalité désespérante et qu'ils nous présentent une des faces de la bataille de la vie qui offre un réel intérêt ; et force l'âme à songer, à s'instruire.

Les Scènes de la vie cosmopolite ont-elles ce mérite, telle est la question. René Marcil va passer un mois, en Angleterre, chez un ami : il rencontre dans cette famille une charmante institutrice, Miss Lilith ; il l'aime, il croit en être aimé, il déclare discrètement sa flamme ; mais quand les nécessités de l'existence le rappellent en France, quand il s'attend au dénouement classique, Miss Lilith lui dit : « Adieu ! Bon voyage ! .. » tout simplement, sans émotion ; et René Marcil reprend sa vie de célibataire, tout comme s'il ne s'était rien passé.....

Decainne, secrétaire d'ambassade en congé, rencontre en Suisse, à une table d'hôte, M^{me} Heighton, une Anglaise sentimentale : il l'aime, il en est aimé ; et tous deux passent des jours adorables. Quand son congé est fini,

Decainne prend le train de Vienne et s'en va : M^{me} Heighton l'accompagne à la gare, pleure comme une Madeleine repentante... Et tous les deux se disent : à qui le tour ? Brune ou blonde ? Blond ou brun ?....

Il est vrai que M. Gindre, un parfait célibataire, qui a juré de n'épouser qu'une femme sérieuse, se laissera éblouir par les intrigues de Maud Ebson et l'épousera après sa saison d'été, en Suisse ; mais quel sera son sort dans une dizaine d'années ?

L'histoire de M. Lund et de sa femme Nora est encore un épisode, quoique Nora meurt ; ce qui est une sorte de dénouement ; mais lisez la nouvelle, et vous verrez que M. Lund n'a pas encore trouvé sa solution. *La dernière Idylle* laisse également l'esprit du lecteur en suspens : la fin est correcte, logique ; car un vieillard, fût-il M. de Joussieux, ne peut épouser une toute jeune fille ; mais certainement l'ancienne école eut profité du voisinage de la mer, pour que l'un des deux héros mal assortis de cette aventure, fût emporté par une lame écumante et furieuse. Quand vous aurez lu *Noces d'or*, et constaté que cette nouvelle est une reminiscence, habilement traitée, d'une histoire d'égoïste déjà exploitée, vous trouverez comme moi qu'en ne faisant pas périr M. Walter d'une attaque d'apoplexie, M. Édouard Rod a pu rester fidèle à son système ; mais que cette fois, il a manqué d'originalité.

Je conclurai ainsi que j'ai commencé : ce livre, écrit par un littérateur sérieux et pondéré, mérite d'être lu ; mais c'est aux hommes de lettres qu'il est destiné principalement. Il donne matière à étude et plaira seulement aux lecteurs qui s'intéressent au mouvement littéraire ; or, je ne pense pas que M. Rod, en l'écrivant, ait eu dessein de passionner ses jeunes lectrices.

MAURICE PUJOS.

MONSIEUR DRUMONT, étude psychologique, par Léo TAXIL. Un volume in-18 Jésus de 332 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

L'auteur prend la peine de nous dire lui-même que son livre a été composé et imprimé en dix jours, au nombre desquels il convient de compter quatre nuits passées dans ces intéressants travaux.

A première vue, on se demande ce que peut bien être un livre fait avec cette rapidité. On se répond naturellement qu'il ne doit pas valoir grand'chose et l'on répond juste. L'auteur, loin de suivre le conseil du poète en remettant vingt fois son ouvrage sur le métier, n'a pas même suivi les prescriptions du sage, en récitant son alphabet avant de prendre la plume. L'ouvrage s'en ressent, pour le fond et pour la forme. Comme tous les livres de Léo Taxil d'ailleurs, il est mal écrit, fait de coupures et d'assem-

blages qui se suivent à la queue leu-leu, sans bien s'adapter, plein de phrases ridicules et de calembours usés.

Rien de sérieux, rien qu'une haine puérile contre M. Drumont, voilà ce livre. Quand on m'annonça cette publication, je me préoccupais d'avoir d'excellentes preuves pour corroborer les accusations de M. Drumont contre la finance contemporaine, car je me figurais dans ma naïveté, qu'un homme qui prétend avoir quelque honneur de plume, attaquerait l'auteur de *la Fin d'un Monde* dans des choses sérieuses, redresserait les erreurs de ses doctrines sociales, démontrerait l'inanité ou le mal fondé de ses attaques contre Panama ou Erlanger. Je perdais mon temps. Léo Taxil s'est borné à ramasser quelques racontars de ruisseau, quelques cancanes de portière et il les jette à la face du grand antisémite français, sans se soucier de la vérité, n'écoulant que son ressentiment de nain battu par un géant.

Car c'est de là, des élections municipales du Gros-Cailou, qu'est sortie cette longue avalanche d'invectives qui noircit plus de 300 pages. On sait que M. Léo Taxil a eu l'insanité ou l'orgueil, — les deux vont de pair — de se porter candidat contre Drumont aux dernières élections parisiennes. Il avait l'incompréhensible audace de dire que l'auteur de *la France juive* n'était pas assez catholique. Il réussit à soulever contre lui la clameur de tous les journaux, et fut forcé de retirer sa candidature. Au cours de la période électorale, Drumont avait caractérisé d'un mot l'impression produite par la candidature de celui qui a publié *les Amours secrètes de Pie IX* : le dégoût !

Et cette parole est bien l'expression de la vérité. Comment ! on prétend que Drumont n'est pas digne des voix des catholiques, parce qu'il ne revendique pas dans son manifeste la rentrée des sœurs dans les hôpitaux, comme si ses livres ardents n'avaient pas dit à la face du monde entier ce qu'il en pense. Et c'est Léo Taxil, celui qui a entraîné nos religieuses dans la fange pendant des années, qui se charge de donner une leçon au chef des antisémites français. Y a-t-il un autre mot que celui de Drumont pour caractériser cette conduite ?

C'est donc à tort que Léo Taxil écrit son livre pour se venger. Certes, on pouvait écrire un livre pour répondre à Drumont, mais ce n'était point à Léo Taxil à l'écrire, ce livre, et surtout à l'écrire comme il l'a fait. Il ne trouve à relever contre Drumont que ces trois choses : Drumont est un fou, Drumont est un menteur, Drumont est le plus juif de tous les juifs ! Accusations graves qui ne sont nullement prouvées.

Drumont n'est point fou, et ce n'est pas en lui prêtant successivement quinze manies différentes que Léo Taxil arrivera à le prouver. Les œuvres

de l'antisémitisme d'ailleurs démontrent pleinement sa lucidité et sa puissance d'esprit : il ne fallait point être fou pour débrouiller si bien le chaos de Panama et l'affaire d'Erlanger.

Drumont n'est point menteur et c'est toujours avec la plus entière bonne foi qu'il a réparé les erreurs et les exagérations de ses polémiques. En tout cas, Taxil ne devrait point employer les mêmes armes pour le combattre : ce n'est point en mentant qu'on corrige le mensonge. Et Taxil ment souvent dans son livre. Un fait, en passant. Taxil prétend que le Cr Lautier, directeur du *Rosier de Marie*, revue que la *Dernière bataille* a accusée à tort d'avoir Naquet comme collaborateur — a écrit à Drumont sans pouvoir en obtenir de réponse et qu'il a été obligé de lui faire une visite racontée dans *Monsieur Drumont*, d'une manière très fantaisiste. Or, d'après le Cr Lautier lui-même, (*Rosier de Marie* du 26 avril), Drumont a répondu à la première demande de réparation. Qu'on juge ainsi la conduite de Léo Taxil : lequel ment le plus de lui ou de Drumont ?

On pourrait réfuter de même la prétendue avarice de l'antisémitisme. Il a gagné de l'argent, c'est vrai, beaucoup moins que ne le dit Léo Taxil, mais enfin il en a gagné. Ce n'est pas de l'avarice cela. Et celui qui a si bien spéculé tour à tour sur l'anticléricalisme et le cléricalisme devrait bien avoir un peu de vergogne, quand il n'a pas encore racheté les productions malsaines de sa jeunesse, quoique ses livres sur la franc-maçonnerie lui aient bien rapporté autant que ceux de Drumont.

Je ne m'arrêterais pas à toutes ces insanités, si nombre de catholiques n'avaient point un plus grand espoir en Taxil qu'en Drumont. Il n'y a pourtant nul moyen de les comparer et le premier n'atteint pas à la cheville du second : Drumont a toujours écrit en homme convaincu, toujours respecté les grandes choses et les grandes idées, Taxil a tout traîné à l'égout, suivant le hasard des circonstances et les besoins du moment.

Et la guerre qu'ils ont entreprise est aussi incomparable : l'antisémitisme sera mille fois plus fécond en résultats que l'antimaçonisme. Quoiqu'en dise Léo Taxil, qui ici montre une fois de plus son ignorance en fait de maçonnerie dont il n'a jamais vu que les formes extérieures, les francs-maçons seront réduits à néant quand les juifs ne seront plus là pour les diriger et les aider. Et c'était avec raison que le directeur d'une grande revue italienne disait dernièrement que la guerre contre les juifs oblige la conscience de tous les catholiques, beaucoup plus que la guerre contre les francs-maçons.

Et c'est pourquoi nous sommes avec Drumont et protestons contre les injures de M. Léo Taxil !

H. DESPORTES.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALLEMAGNE DEPUIS LEIBNITZ (I^{er}). Essai sur le développement de la conscience nationale en Allemagne (1700-1848), par L. Lévy-Bruhl. Un vol. in-18 Jésus de iv-495 pages. Prix: 3 fr. 50

ALLIÉS NATURELS DE LA FRANCE (les), la Triple alliance de demain. La neutralité suisse. Un vol. in-18 Jésus de 315 pages. Prix: 3 fr. 50

ARMÉE DU CRIME (I^{er}), par Ignotus (Félix Platel). Un vol. in-18 Jésus de 344 pag. Prix: 3 fr. 50

AUTOUR DES BALKANS, par Victor Cambon. Un vol. in-16 de 344 pages. Prix: 3 fr. 50

AVENIR DE LA SCIENCE (I^{er}). Pensées de 1948; par Ernest Renan. Un vol. in-8 de xx-545 pages. Prix: 7 fr. 50

CAHIERS D'UN RHÉTORICHIEN DE 1815 (les). Préface de Francisque Sarcey. Un vol. in-18 de xxviii-243 pages. Prix: 7 fr. 50

CAUSERIES SUR LA LANGUE FRANÇAISE. La langue française, le goût, la poésie champêtre; par M^{me} Kraft-Bucaille, de la commission des brevets et du conseil d'administration du lycée de filles de Nice. Un vol. in-18 Jésus de 305 pages. Prix: 3 fr. 50

CLERGÉ SOUS L'ANCIEN RÉGIME (le), par Élie Méric, docteur en philosophie et lettres, professeur à la Sorbonne. Un vol. in-12 de 520 pages. Prix: 3 fr. 50

CORRESPONDANCE DES DEVS D'ALGER AVEC LA COUR DE FRANCE (1579-1853) recueillie d'après les dépôts d'archives des affaires étrangères, de la marine, des colonies et de la chambre de commerce de Marseille, et publiée avec une introduction, des éclaircissements et des notes, par Eugène Plantet, attaché au ministère des affaires étrangères. Deux vol. in-8. T. I, (1579-1700). LXXV-560 pages et gravures; t. II, (1700-1853), 623 pages et gravures. Prix: 16 fr.

COURSES DE CHEVAUX EN FRANCE (les), par A. de Saint-Albin (Robert Milton). Ouvrage contenant 16 gravures sur bois, 36 photographies et 66 vignettes, par Crafsty. Petit in-8 de iv-479 pages. Prix: 12 fr.

CRÉ D'ALARME; paroles d'espérance; le clergé sur la brèche ou des devoirs politiques du clergé dans la défense du christianisme contre la révolution, par Justin des Brûyères. Un vol. in-8 de xiv-214 pages. Prix: 2 fr. 50

DERNIERS RÉVÈURS (les), par Paul Perret. Un vol. in-12 de 268 pages. Prix: 3 fr. 50

DEUX RIVALES (les); l'Angleterre et la France; par Léon Delbos. Un vol. in-18 Jésus de 331 pages. Prix: 3 fr. 50

DEVANT L'ÂTRE, par Lucien Donel. Un vol. in-18 Jésus de 329 pages. Prix: 3 fr. 50

DU CAUCASE AUX MONTS ALAI. Transcapie, Boukharie, Ferganah; par Jules Leclercq, président de la société royale belge, de géographie. Un vol. in-18 Jésus de viii-275 pages et carte en couleur. Prix: 3 fr. 50

ENFANTS MAL ÉLEVÉS (les), étude psychologique, anecdotique et pratique, par Fernand Nicolay, avocat à la cour de Paris. Un vol. in-8. Prix: 7 fr. 50

ÉTUDES SUR L'ALLEMAGNE POLITIQUE, par André Lebon, professeur à l'école libre des sciences politiques. Un vol. in-18 Jésus de xii-292 pages. Prix: 3 fr. 50

FEMME D'AFFAIRES (la), mœurs parisiennes, par Dubut de Laforest. Un vol. in-18 Jésus de 460 pages. Prix: 3 fr. 50

FLIRT, par Paul Hervieu. Illustré par M^{me} Madeleine Lemaire. Un vol. in-4 de 219 pages. Prix: 60 fr.

FRANCE COLONIALE (la). Histoire. — Géographie. — Commerce, par M. Alfred Rambaud, professeur à la faculté des lettres de Paris, avec la collaboration d'une société de géographes et de voyageurs. Un vol. in-8 avec 5 cartes. Prix: 8 fr.

FRANCE CRIMINELLE (la), par Henri Joly. Un vol. in-18 Jésus de x-431 pages. Prix: 3 fr. 50

FUTURA, par Auguste Vacquerie. Un vol. in-8 de 264 pages. Prix: 7 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

HENRI DE LA ROCHEJAQUELEIN et la guerre de la Vendée, d'après des documents inédits. Grand in-16 de 352 p. avec portrait et carte. Prix: 7 fr.

INUTILE BEAUTÉ (I^{er}), par Guy de Maupassant. Un vol. in-18 Jésus de 345 pages. Prix: 3 fr. 50

MADAME DE STAEL ET SON TEMPS, 1766-1817, avec des documents inédits, par Lady Blennerhassett, née comtesse de Leyden; traduction française, par A. Dietrich. Trois vol. in-8 avec portrait. Prix: 22 fr. 50

MAHOMET, drame en cinq actes, en vers, dont un prologue, par le vicomte Henri de Bornier. Un vol. in-8 de 135 pages. Prix: 4 fr.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE du comte de Villèle. Tome V et dernier, accompagné d'une table alphabétique des noms cités dans les cinq volumes. Un vol. in-8 avec un fac-similé d'autographe. Prix: 7 fr. 50

MON MUSÉE CRIMINEL, par G. Macé, ancien chef du service de la sûreté. Un volume in-18 Jésus de 259 pages et 34 planches. Prix: 3 fr. 50

NICOLAS FOUQUET, procureur général, surintendant des finances, ministre d'Etat de Louis XIV; par J. Lair, ancien élève de l'école des chartes. Avec 2 portraits hors texte. Deux vol. in-8. t. I, Famille: Vie politique et privée de Fouquet, iv-583 pages; t. II, Diagrâce; procès; Captivité; mort de Fouquet; destinées de sa famille. 575 pages. Prix: 16 fr.

NORMANDS DANS LES DEUX MONDES (les), par G.-B. de Lagrèze. Un vol. in-8 de xi-362 pages. Prix: 5 fr.

OBEISSANCE, par M. du Campfranc. Un vol. in-18 Jésus de 322 pages. Prix: 3 fr.

ONCLE SCIPION (I^{er}), roman par André Theuriot. Un vol. in-18. Prix: 3 fr. 50

ŒUVRE DE H. DE BALZAC (I^{er}), Étude littéraire et philosophique sur la comédie humaine, par Marcel Barrière. Un vol. in-18 de xxviii-505 pages. Prix: 7 fr. 50

ORIGINES DE LA RESTAURATION EN ESPAGNE (les), par A. Houghton. Un vol. in-8 de iv-411 pages. Prix: 7 fr. 50

PARIS PENDANT LA TERREUR, par Edmond Biré. Un vol. in-16 de vi-440 pages. Prix: 3 fr. 50

PERSÉCUTION DE DIOCLÉTIEN (la), et le triomphe de l'Eglise, d'après les documents archéologique, par Paul Allard. 2 vol. in-8. Prix: 12 fr.

PHILIPPE V ET LA COUR DE FRANCE, par Alfred Baudrillard, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres. T. I (Philippe V et Louis XIV). Un vol. in-8 de 715 p. Prix: 10 fr.

ROMAN D'UN ENFANT (le), par Pierre Loti. Un vol. grand in-18. Prix: 3 fr. 50

SECRET DE VANDREAU (le), par M^{me} la comtesse de la Rochère. Un vol. in-18 Jésus de 300 pages. Prix: 3 fr.

SEUR ROSE, sa vie, son œuvre. La messe réparatrice par M. Arthur Loth, rédacteur de l'Univers. Un vol. in-16 de x-474 pages. Prix: 4 fr.

THÉÂTRE EN RUSSIE (le), depuis ses origines jusqu'à nos jours, étude historique et littéraire, par Pierre de Corvin (Pierre Nevsky). Un vol. in-18 Jésus de 363 pages. Prix: 3 fr. 50

TONKIN ET LA MÈRE-PATRIE (le), par Jules Ferry. Un vol. in-18 Jésus. Prix: 3 fr. 50

UN DRAME ROYAL, par le comte d'Hérissou. Un vol. in-18 Jésus de 320 pages. Prix: 3 fr. 50

UN EMPEREUR BYZANTIN, AU X^{ème} SIÈCLE, « Nicéphore Phocas », par Gustave Schlumberger, membre de l'Institut. Ouvrage illustré de 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. Un vol. in-4 de iv-787 pages. Prix: 30 fr.

VIE D'ANTONIO ROSMINI SERBATI, fondateur de l'institut de la Charité, par William Lockhart, gradué d'Oxford, procureur de l'ordre à Rome, recteur de Sainte-Ethredra à Londres; traduit de l'anglais par M. Second. Un vol. in-8 de xvii-379 pages. Prix: 8 fr.

VIE LITTÉRAIRE (le), 2^{me} série, par Anatole France. Un vol. in-18 Jésus de xiii-378 pages. Prix: 3 fr. 50

Le Gérant: F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LA VERTU MORALE ET SOCIALE DU CHRISTIANISME. par le
COMTE GUY DE BRÉMONT D ARS. Un volume in-12 de III-438 pages. Paris, 1890.
Prix : 3 fr. 50

La vertu, c'est-à-dire « la puissance » morale et sociale du christianisme, voilà assurément une belle thèse à développer; mais on ne peut traiter sûrement une si haute question, qu'en admettant la vérité de la révélation, sur laquelle repose tout le christianisme.

Cette vérité se démontre avec l'évidence d'un problème mathématique, pour les esprits droits et fermes, capables de suivre une discussion basée sur des faits incontestables et des arguments sans réplique; c'est dans ce sens que Racine a pu dire, avec vérité, que la raison bien guidée conduit l'homme à la foi. La foi seule lui donne la claire notion de son origine et de sa fin, de ses devoirs et de la violence qu'il doit se faire pour les remplir. La morale, en effet, suppose la notion du bien et du mal, et du libre arbitre; avec la sanction du châtiment ou de la récompense par un juge infailible, sondant le fond des cœurs, et embrassant, dans sa science et sa puissance infinies, tous les temps et tous les lieux. Le christianisme fait luire, dans l'intelligence des plus jeunes enfants, cette claire notion de Dieu, en même temps que la distinction nette du bien et du mal, par les préceptes de sa loi, avec l'enseignement des récompenses ou des peines éternelles. De la clarté de ces vérités, et de la force surnaturelle de la foi qui en pénètre les âmes, découle la vertu, la puissance morale du christianisme. Les spéculations purement philosophiques, les théories des plus beaux esprits, ne sauraient maîtriser les passions, ni vaincre l'égoïsme. Après avoir chanté les charmes de la vertu, le lettré le plus délicat dira cyniquement : *Video meliora proboque, deteriora sequor*; et il ne fera qu'exprimer ce que les autres font comme lui.

*
* *

Il en est de même de la vertu sociale du christianisme : elle découle de la sainteté du mariage élevé à la dignité d'un sacrement, et qui constitue, par son indissolubilité, l'existence de la famille, premier élément de la société chrétienne.

La famille substituée à l'individu, voilà la raison de la distinction fondamentale entre : — la TYRANNIE de l'État, dans le monde païen (tyrannie où la révolution nous ramène), — et cet ensemble de LIBERTÉS qui ont fait du moyen âge l'époque la plus noble, la plus brillante, la plus féconde et la plus heureuse de l'humanité.

La civilisation a atteint son apogée au XIII^e-siècle ; les ennemis même du christianisme, les plus sceptiques de nos écrivains (je parle de ceux qui ont la bonne foi de reconnaître les faits historiques), sont unanimes aujourd'hui pour rendre hommage à ce splendide épanouissement de la société chrétienne dans la science et la liberté.

Et cela devait être ; car, selon la définition du vigoureux penseur qui a si admirablement commenté la *Loy de Beaumont*, « la civilisation n'est pas » autre chose que l'application du droit naturel et du droit divin à l'état « social » : c'est-à-dire, l'application — des règles de la loi naturelle gravée dans la conscience humaine, — et des préceptes du décalogue divin.

L'observation des faits a conduit le plus illustre comme le plus savant de nos économistes contemporains à cette conclusion. Après avoir élevé le monument immortel de son grand ouvrage, *les Ouvriers européens*, M. Le Play est arrivé à reconnaître et à démontrer que la stabilité et la prospérité des nations sont en raison directe de leur fidélité aux préceptes du décalogue.

* *

Pour détruire la société chrétienne, pour faire apostasier par la France d'abord, son antique Constitution qui en avait fait la plus libre, la plus brillante et la plus puissante des nations, c'est contre la famille que Rousseau a dirigé ses sophismes, appuyés par les scandales de sa vie privée.

Au début du *Contrat social*, — cet évangile de la Révolution, source « des idées modernes », — on lit : « Les enfants ne restent liés au père » qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver ; sitôt « que le besoin cesse, le lien naturel se dissout ; les enfants exempts de » l'obéissance qu'ils devaient au père, le père exempt des soins qu'il « devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance... » Sitôt qu'il est en âge de raison, lui seul (l'enfant de sept ans !) lui seul « est juge des moyens propres à la conserver. »

La famille détruite, il n'y a plus que des citoyens isolés, tous esclaves du Dieu État, qui écrase ces individualités sous sa tyrannie, au nom du droit de la force, appuyé — tantôt sur la brutalité de l'armée, comme à Rome dans la décadence amenée par la démocratie, et comme aujourd'hui au

Brésil; — tantôt sur la prépondérance matérialiste du nombre, qui délègue l'omnipotence à des hommes que l'électeur ne connaît pas; comme il arrive sous le régime de notre suffrage universel, affublé à grand tort, du titre de « démocratie » : Rousseau lui-même l'avoue dans son *Contrat social*, la démocratie n'est possible que chez un peuple très peu nombreux, où tous les citoyens peuvent se connaître. Dans une grande nation, les délégués, députés, sénateurs, etc. constituent une aristocratie sans stabilité et irresponsable, c'est-à-dire la pire de toutes. M. Naquet, le grand pontife du boulangisme, a suivi les traces de Rousseau. Voyant la marche de l'esprit public qui revenait aux saines traditions de la monarchie chrétienne, M. Naquet a organisé d'abord une campagne contre la famille, et il a réussi à lui porter un coup mortel, en faisant adopter par le Sénat la loi du divorce votée par la Chambre des Députés. L'état-major du parti, à la tête duquel M. Naquet combattu ensuite, se composait de cinq divorcés ou plaissant en divorce.

* *

Cela nous ramène aux beaux jours de la tyrannie antique des grandes nations du paganisme. Nous savons que M. Naquet, dans son utopie de la dégradation de l'humanité, va beaucoup plus loin que les païens de Sparte et de Rome.

Pour lui le divorce n'est qu'un premier pas; ce qu'il veut, ce qu'il demande en termes formels, c'est l'abolition complète de toute idée de famille, l'absence de toute union permanente, la promiscuité bestiale.

Le Romain, comme le Spartiate, se faisait honneur du titre de père de famille; mais l'exagération de la puissance paternelle et la dégradation de l'épouse effaçaient le caractère naturel de la famille. Le père avait le droit de vie et de mort sur les enfants; l'épouse réduite à un rôle absolument secondaire, sans prestige, sans autorité, et toujours en péril d'expulsion par le divorce, sur le motif le plus futile ou même sans motif, l'épouse, disons-nous, ne comptait pour rien devant l'État. On ne voyait dans l'homme que le citoyen, et nullement le père ou l'époux; en fait, il n'y avait donc en présence du pouvoir public que des individus isolés.

* *

La vertu sociale du christianisme a reconstitué la famille dans son état primitif et normal, dans son intégrité et sa sublime destination. La femme n'est plus l'esclave ou la servante de l'homme, mais elle redevient sa compagne, son auxiliaire; elle partage son autorité sur les enfants: ceux-ci apprennent à obéir avec respect et amour, parce que les parents leur enseignent leurs devoirs au nom de Dieu, en donnant eux-mêmes

l'exemple de la piété et de l'obéissance à la loi divine. L'homme conçoit, au sortir du berceau, sa vraie noblesse, cette liberté des enfants de Dieu qui, avec l'obéissance cordiale envers quiconque a sur eux une autorité légitime, maintient dans leur cœur une fierté royale, capable de braver les tyrans et leurs lois injustes. Au foyer domestique, dès les premières lueurs de son intelligence, l'enfant a compris qu'il était frère de Jésus-Christ et cohéritier du ciel; il s'est pénétré de la pensée de ses destinées éternelles et de la glorieuse prérogative de ce libre arbitre qui, appuyé sur le secours de la grâce de Dieu, le rend capable de résister à toutes les séductions comme à toutes les menaces, plutôt que de courber, devant une force despotique, sa dignité d'homme et de chrétien. Avec cette noble et légitime fierté, l'enfant a grandi sous la tutelle de ses parents, dans l'habitude des vertus qui font le bon citoyen : l'amour et le respect de l'autorité, le sentiment du devoir, la force du caractère, l'énergie personnelle, l'amour sincère et pratique de ses semblables, ses frères en Jésus-Christ, appelés comme lui à l'héritage du Père qui est aux cieux.

*
* *

Ce groupe saint et noble de la famille chrétienne, voilà l'élément de la société moderne. Dans les agglomérations qui se forment, pour s'entr'aider et se défendre, on compte non pas par individu, par tête, comme dans la société païenne, mais par *feux*, c'est-à-dire par *foyers*; car chaque famille a son foyer, sa demeure et, sa terre qui se transmettent de génération en génération, à l'ainé ou au plus digne. (Ce que M. Le Play a reconnu et proclamé le meilleur régime social, en montrant qu'on devait et qu'on pouvait y revenir.)

Les chefs de famille, le père ou la veuve, dans leurs réunions, au sortir de l'Église, ont délibéré sur les meilleurs moyens à prendre pour assurer le bon ordre et la prospérité de la Communauté. Les usages ont pris force de loi, sous le nom de *coutumes*, toutes empreintes de l'esprit de charité et de liberté du christianisme.

Des relations se sont établies, d'une façon analogue et sur les mêmes bases, entre les Communautés ou Communes voisines; et voilà comment, en remontant aux documents historiques les plus anciens, on trouve que les Chartes des Communes et des Provinces ne font que constater et consacrer « des Coutumes. »

*
* *

Ces Coutumes, ces lois du moyen âge, tout imprégnées de l'esprit du christianisme, étaient nécessairement justes et éminemment civilisatrices;

puisqu'elles étaient en tout conformes au droit naturel et au droit divin. Elles étaient essentiellement progressives, parce que le progrès est la loi des sociétés chrétiennes, en vertu de ce précepte donné aux individus : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » C'est un but vers lequel il faut toujours tendre, et dont on doit s'efforcer sans cesse de se rapprocher, sans l'atteindre jamais. Le progrès indéfini est donc la loi du christianisme.

Mais ce progrès consiste dans L'APPLICATION des préceptes et des vérités enseignées par l'Évangile, et non dans la découverte d'une Loi nouvelle. La DOCTRINE de l'Évangile est PARFAITE; il n'y a rien à ajouter, ni à modifier; tout vrai progrès social consiste uniquement dans l'APPLICATION, la mise en pratique plus exacte, plus complète de la *doctrine*, immuable parce qu'elle est l'expression de la vérité divine.

* *

Nous ne pouvons entrer dans le développement des principes que nous venons de formuler sur la vertu morale et sociale du christianisme. Il y a un grand nombre de publications modernes qui ont mis en relief les beautés des grands siècles chrétiens. Pour les lecteurs qui ont peu de temps, nous en citerons deux, très courts et pleins d'intérêt : l'admirable monographie de « *la Loy de Beaumont, par M. l'abbé Defourny* », chef-d'œuvre d'érudition, de science sociale, de saine et solide critique; malheureusement épuisé et introuvable en librairie, — et l'ouvrage tout récent de M. Georges Romain, intitulé : *le Moyen âge fut-il une époque de ténèbres et de servitude*, dont nous avons rendu compte dans le numéro d'octobre dernier.

* *

Ces préliminaires nous rendent plus facile la critique du livre de M. le comte Guy de Brémond d'Ars, qui partage nos convictions religieuses, et dont nous ne pouvons que louer le zèle et le talent. L'honorable écrivain n'est point à ses débuts : un précédent ouvrage, la biographie de Jean de Vivonne, a été couronné par l'Académie française, qui lui a décerné le 1^{er} prix Montyon, en 1885. Son but, dans le livre que nous venons de lire, est de chercher à réconcilier les partisans des idées modernes avec le christianisme. La tâche est rude, et pour dire franchement notre pensée, elle est même au-dessus de toute force humaine et divine. Si l'on retranche de ces idées les mots qu'elles ont empruntés au christianisme, avec quelques vérités (singulièrement diminuées par leurs commentaires, quand elles ne sont pas entièrement altérées), nous ne trouvons dans ce qu'on appelle « les idées modernes » rien autre chose que les principes de la Révolution,

dont M. de Maistre a si bien montré le caractère satanique. On sait qu'à Turin, en plein théâtre, dans la pompe d'une séance organisée par la fine fleur maçonnique, la bannière de Satan a été déployée, et que l'on a chanté l'hymne à Satan, commençant par ces mots, si nous avons bonne mémoire : « Salut, sublime révolté. »

Dans son savant ouvrage, *Lumières et ténèbres*, auquel il a consacré les dernières années de sa vie, le digne ami de Dom Guéranger, M. Cartier, a réuni et coordonné, avec citations des sources, les aveux du culte de Satan par les adeptes de la franc-maçonnerie.

Malheureusement M. le comte Guy de Brémond d'Ars ne tient pas compte de l'action de la franc-maçonnerie, qui cependant a cessé de jouer la comédie, comme elle le fit sous la Restauration. C'est à son de trompe, dans ses journaux et dans les ouvrages les plus connus de ses adhérents, qu'elle se vante d'avoir été « le laboratoire de la Révolution ». Bien avant 89 elle avait condamné à mort Louis XVI ; elle a décrété la Terreur aux premiers jours de 89, en ordonnant les assassinats du mois de juillet. A la fin du siècle dernier, elle a fait avorter la Restauration de la monarchie et de la liberté de l'Église, en poussant au pouvoir Bonaparte qui trompa les chefs royalistes, comme il s'en vante dans ses mémoires, fit assassiner Pichegru, et s'efforça d'asservir l'Église par son Concordat surchargé des articles organiques.

C'est la franc-maçonnerie qui a imposé à Louis XVIII, l'infâme Fouché et la Charte, qui nous a rivés au joug stupide du parlementarisme et de la centralisation révolutionnaire ; au lieu de nous rendre les libertés et les fortes institutions de notre Constitution nationale.

C'est la franc-maçonnerie qui a préparé et fait la Révolution de 1830 ; elle s'en est vantée assez bruyamment pour que personne ne l'ignore, et l'un de ses principaux coryphées, le juif Disraëli si longtemps ministre tout-puissant en Angleterre, se moque des naïfs qui croient au boniment de l'action de la bourgeoisie. Nous avons eu occasion de citer ses paroles à ce sujet.

C'est la franc-maçonnerie, représentée par son chef Mazzini, qui a passé le pacte secret avec Napoléon III, dans cette nuit fatale où, pour arriver au pouvoir suprême, cet homme qui devait la vie à Pie IX, s'engagea à détruire le pouvoir temporel du Pape et à laisser faire l'unité de l'Allemagne.

C'est la franc-maçonnerie qui, dans ses réunions secrètes, comme dans les discours publics et les ouvrages livrés aux profanes, ne cesse de prêcher la *République universelle* ; c'est elle qui vient de l'imposer brus-

quement au Brésil ; qui en menace à l'heure présente le Portugal et l'Espagne, qui la prépare en Autriche et en Allemagne par les Universités, par les grèves et les agitations socialistes.

*
*
*

En méconnaissant cette cause suprême de la Révolution qui afflige le monde depuis cent ans, l'auteur se trouve entraîné à rendre les conservateurs, et le clergé parfois, responsables de l'égarement de l'opinion publique. Il fait aussi trop facilement des concessions aux vieilles théories remises en vogue par Darwin, et dont Cuvier disait : « Parmi les systèmes sur l'origine des êtres organisés, il n'en est pas de moins vraisemblable que celui qui en fait naître les différents genres par des développements ou des métamorphoses successivement graduelles. » — *Ossements fossiles. Tome III, p. 297.*

Un autre savant de premier ordre, Buckland, dans *la Géologie et la Minéralogie* (tome I^{er}, p. 515), disait : « Les doctrines qui expliquent l'existence des espèces actuelles par un développement ou une transmutation d'autres espèces, ne s'étaient encore heurtées contre aucune réponse aussi décisive que celle qui nous est fournie par les débris organiques fossiles. »

*
*
*

Comme l'Église nous souhaitons, nous saluons avec bonheur les progrès de la science, qui sont assurés par l'observation patiente et judicieuse des faits, seule méthode rationnelle pour arriver à la connaissance des lois. Nous trouvons nos délices dans des œuvres comme celle de Barrande, sur les Fossiles du terrain Silurien de Bohême; du P. Secchi, sur le Soleil; de M. de Lapparent, sur la géologie, et de tous les hommes d'études qui assurent le vrai progrès par leurs travaux; mais nous ne nous laissons point étourdir par les fanfares bruyantes de la Renommée complaisante pour les rêveurs, qui inventent ou remettent à neuf de pures hypothèses sans bases, et même en contradiction avec les faits scientifiquement étudiés et reconnus.

L'Église provoque et encourage les progrès de la science; d'abord parce qu'elle a l'amour du vrai; et la science n'est rien autre chose que la connaissance de ce qui est, comme fait ou comme loi; — de plus, les progrès de la science servent à réfuter les erreurs ou à confirmer la vérité: la découverte de la lecture des hiéroglyphes a dissipé toutes les objections contre la Bible tirées du fameux zodiaque égyptien, et la connaissance de la valeur des caractères cunéiformes a permis de lire, sur les briques de l'antique Babylone, la confirmation des récits de la Genèse. Chaque jour

apporte une preuve nouvelle à l'appui de cette vérité, proclamée par le Concile du Vatican : entre les données certaines de la science et les vérités de la foi, il ne saurait jamais y avoir d'opposition.

Nous ne pouvons qu'effleurer les questions soulevées par le livre de M. le comte Guy de Brémont d'Ars, que nous aurions voulu analyser en détail ; mais les dimensions que prennent nos observations dépassent déjà les bornes qui nous étaient prescrites. Nous nous arrêtons à regret.

A. CARION.

LA POÉSIE CASTILLANE CONTEMPORAINE

par BORIS DE TAUNENBERG. Un volume in-12. Paris, 1890. Prix : 3 fr 50

M. de Taunenberg a raison de dire, en sa préface, que si « depuis quelque temps, à Paris, la mode semble être aux choses d'Espagne, la littérature espagnole n'en est pas moins presque complètement ignorée en France, quoique elle soit fort intéressante. » Il n'en a pas toujours été ainsi, au dix-septième siècle notamment ; mais il nous faudrait, pour qu'un nouveau Corneille écrivît un nouveau Cid, l'avènement au trône d'une nouvelle reine d'origine espagnole : souhaitons-le, pour l'honneur des belles-lettres françaises.

Les poètes espagnols puisent leur inspiration aux mêmes sources que les poètes français : les deux peuples, d'origine latine, ont un fond commun de sentiments et d'idées. Si l'on considère les maîtres seulement, la comparaison deviendra facile et curieuse ; si l'on considère l'ensemble, les distinctions seront à peine sensibles. Il est à remarquer surtout que le même mouvement dans les idées s'est produit simultanément en France et en Espagne : aux classiques ont succédé les romantiques, à ces derniers succèdent les analystes, les stylistes, les politiques. Le génie particulier des deux idiômes et les habitudes des deux nations peuvent seuls marquer des différences qui ne produisent néanmoins aucune dissonnance.

Quintana pourrait être considéré comme une sorte de Lamartine espagnol, bien que son amour de la description lui donne quelques points de ressemblance avec Esménard, avec Delille : Quintana nous rappelle ces honnêtes versificateurs, dont les œuvres forment la base des morceaux choisis qu'on donne comme modèles aux élèves de rhétorique. « On sent qu'il se bat les flancs pour paraître inspiré, pour feindre le délire poétique ; et il en arrive à être presque toujours amplificateur et déclamatoire. Mais il l'est avec une puissance d'expression singulière : par la sonorité et par l'ampleur, ses vers rappellent ceux de Lucain... » Excellent exemple, à remettre

entre les mains des jeunes élèves; source abondante, où puiser pour remplir le *cahier d'expressions*.

Espronceda peut bien être comparé à Musset; mais il le dépasse de beaucoup par le dévergondage des idées et les écarts de conduite. Espronceda est mort trop tôt : il eût été aujourd'hui un de nos meilleurs anarchistes. J'avoue que ces bohèmes, dont l'existence est une perpétuelle révolte contre les lois, une constante bravade envers les mœurs, un orgueilleux mépris pour les usages, les convenances et la morale, ne m'ont jamais inspiré aucun intérêt et j'ose dire qu'on s'occupe parfois trop de leur impertinente personne.

M. de Taunenberg nous retrace un portrait charmant du poète romantique Zorilla, qu'il est allé visiter dans sa retraite de Valladolid; et l'on se sent pris d'une sympathique estime pour ce digne vieillard, qui a su prendre à temps, et à propos, sa retraite. Si Zorilla s'est inspiré de Victor Hugo, s'il a écrit *Don Juan Tenorio*, drame de l'école d'Hernani, s'il a composé ses fameux *Romanceros* où l'on retrouve le souffle puissant des odes et ballades, des chants du crépuscule, des rayons et des ombres, il n'a pas sali sa vieillesse par la recherche d'une popularité malsaine et attristé ses contemporains par le spectacle d'un vieillard qui renie impudemment toutes les convictions de sa jeunesse.

Comme M. François Coppée, Campoamor représente la tendance philosophique et la tendance réaliste : *les Doloras* et *les Petits Poèmes*, nous montrent le poète des deshérités et des humbles, *le Drame universel* le poète philosophe. Campoamor est le poète que la jeune génération vénère comme un de ses maîtres préférés.

Le sénateur Nunès de Arce, royaliste et libéral, poète politique et moraliste, nous rappellerait Alfred de Vigny; il a cependant plus de nerf et plus de trait : c'est qu'il est homme d'action plutôt qu'homme de plume. Ses *Strophes* donnent une idée nette du talent de ce noble esprit : j'ai pris plaisir à traduire, en vers français :

“ LA LIBERTÉ (1)

„ Tu n'es pas cette vierge, à la blanche tunique,
Que je voyais jadis en songe, ô Liberté!
Tu n'es pas cette vierge adorable et pudique..

(1) Traduction littérale de M. Boris de Taunenberg :

I. Liberté, Liberté! Tu n'es pas cette vierge ceinte d'une tunique blanche, que j'ai vue dans mes songes, pudique et belle. Tu n'es pas, non! la divinité

Et tu n'es pas non plus cette divinité
Brillante, éclairant comme un astre magnifique
Les abîmes obscurs de notre humanité.

» Tu n'es pas ce foyer de la gloire éternelle
Où viendra s'inspirer jamais le genre humain,
Illustrant notre vie incertaine et mortelle...
Tu n'es pas ce divin vengeur qui, de sa main,
Flétrira les tyrans d'une marque immortelle,
Terrible souvenir pour l'avenir lointain !

» Liberté ! Tu n'es pas la vaporeuse image
Que je suis constamment, sans l'atteindre jamais,
Avec la même ardeur depuis mon plus jeune âge ..
A bas ton masque ! O toi, Liberté, que j'aimais,
Tu n'es que la licence !... Ah ! fille de l'outrage
Et de l'émeute ! Enfin, je te vois, je te hais !..... »

Une vérité de ce genre, exprimée en beaux vers, est utile à reproduire, alors surtout qu'elle nous est formulée par un *libéral*.

M. de Taunenberg, écrivain très consciencieux, nous cite encore, dans son ouvrage, nombre de poètes espagnols, soit Européens, soit Américains ; Guttières-Gonzalès, Hérédia, Andrade sont les plus connus de la pléiade des beaux esprits du nouveau monde. Mais une simple citation me paraît devoir contenter ces écrivains et mes lecteurs. La poésie d'un peuple se résume en quelques talents supérieurs : dans tous les temps, les *Poëtae minores* n'ont été que des imitateurs, parfois très habiles, mais incapables de figurer dans le livre d'or du génie humain. J.-B. Rousseau, Gresset, Beruis, Gentil-Bernard, Chaulieu, sans compter Népomucène Lemerrier, Baour-Lormiau, et même Ponsard, ont une place marquée dans l'histoire de notre littérature, mais les peuples étrangers n'auront guère souci de lire leurs œuvres. Il en sera de même pour ces poètes espagnols, qui ne sont pas et ne seront jamais des chefs d'école.

brillante qui éclaire de sa lumière, comme une étoile, les obscurs abîmes de la vie.

II. Tu n'es pas la source de gloire éternelle, qui élève le cœur humain, et ennoblit cette vie transitoire ; tu n'es pas l'ange vengeur qui de sa main, imprime sur les épaules du tyran le fer rouge de l'histoire.

III. Tu n'es pas la vague apparition que je suis avec une insatiable ardeur dès mon premier âge, sans l'atteindre jamais... Mais que dis-je?... Tu n'es pas la Liberté, à bas le masque ! Licence échevelée, vile prostituée de l'émeute, je te connais et je te maudis !

(*Strophes*, p. 63 et 64.)

Au surplus, l'étude très soignée de M. Boris de Taunenberg pourra donner satisfaction à tous les hommes d'étude, à tous les curieux du mouvement littéraire: ce compte rendu n'a d'autre but que d'engager à lire un livre bien fait et utile à quiconque se pique de cultiver les belles-lettres.

M. DU MAZEL.

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER,

par G. SAUNOIS DE CHEVERT, lauréat de l'institut. Un volume in-12 de 348 pages. Prix : 3 fr. 50.

La liberté de conscience est une des plus graves questions qui s'agitent à l'heure actuelle dans le monde politique et dans le monde religieux. Et il ne manque pas d'écrivains qui viennent tour à tour nous exposer leurs théories plus ou moins sages sur la solution du problème. M. Saunois de Chevert a voulu faire de même. Il a eu tort, à mon avis, car son livre passablement indigeste, assez mal écrit, fait à coups de ciseaux, n'apprend rien de neuf et ne convaincra personne. Il ne fait guère que rabâcher les sophismes de M. Jules Simon et de son école.

Et pourtant, ce pauvre M. Saunois y a mis de la bonne volonté! Tant de bonne volonté qu'en certaines pages on le prendrait volontiers pour un catholique; il est vrai qu'à la page suivante il tourne avec la même conviction au protestantisme ou au bouddhisme. Pour lui, l'idée religieuse, sous quelque forme qu'elle se produise au dehors, fût-ce même sous forme d'adoration d'oignons, cette idée est essentiellement respectable, et ceux qui la contredisent sont coupables envers l'humanité. Le nécessaire c'est d'avoir une religion, et l'auteur fait des sorties vraiment remarquables contre les sceptiques et les indifférents, comme si ce n'était pas la pire indifférence que de déclarer toutes les religions également bonnes.

C'est la conclusion à laquelle on arrive quand on considère la religion au seul point de vue humain, comme un moyen d'accomplir plus sûrement la loi morale. Mais quand on étudie l'idée religieuse au vrai point de vue, à raison de son origine, on est bien obligé d'avouer qu'une seule est la vraie et que celle-là doit être préférée à toutes, même par l'État.

M. Saunois s'élève de toutes ses forces — ce qui ne le fait pas monter bien haut — contre cette doctrine de l'État choisissant et proclamant une religion. Aussi demande-t-il à cor et à cris la séparation des Églises et de l'État. Pour en démontrer la pressante nécessité, il passe en revue les constitutions politiques de tous les États et de tous les temps. Presque toujours l'idée religieuse a été asservie au pouvoir civil et encore aujourd'hui, malgré les salutaires (!!!) principes de 89, elle ne jouit presque nulle

part de la vraie liberté de prier et d'enseigner, deux choses qui sont cependant nécessaires à sa vie et à son extension. La liberté du culte et celle de l'enseignement aux divers degrés sont entravées et limitées. Et souvent les églises ne sont qu'un vil instrument de domination entre les mains des monarchies et des empires.

Tout cela, d'après M. de Chevert, réclame impérieusement la séparation complète des pouvoirs politique et religieux. D'après nous, cela démontre simplement que l'État humain a méconnu et méconnaît son devoir envers la vérité divine, mais c'est tout. Il faut avoir l'imagination ou mieux la myopie de notre auteur pour y voir autre chose.

Oui, la myopie est bien la qualité majeure de cet écrivain qui ne voit que dans le budget, dans la question d'argent, des difficultés à son projet favori. C'est parce qu'on ne pourra point assurer à l'Église les moyens de vivre, ou qu'on redoute sa trop grande puissance si on lui permet de s'administrer elle-même, qu'on n'ose pas arriver à la solution définitive et que les partis en parlent beaucoup sans jamais la décider.

Il faut être bien myope pour ne voir que cette difficulté qui n'en est pas une. Comme le disait si bien Lamennais, nous aurons toujours le morceau de pain qui nous permettra de ne point mourir de faim et les splendides offrandes de la charité catholique, comme le témoignent les listes de souscription du journal *la Croix*, ne laisseront jamais au besoin les ministres de l'autel. Le clergé catholique n'a donc point à se préoccuper de l'éventualité de la faim, quand il refuse la rupture du concordat.

Les difficultés réelles sont d'un autre ordre. Pour n'en citer qu'une, comment établir un accord entre le droit civil et le droit canonique? Les lois de l'Église catholique sont inflexibles et elles obligent les fidèles dans toute la rigueur de la conscience. Qu'arrivera-t-il, si l'État, dans sa législation, — et cela se fera infailliblement — ne prend nul souci de la législation ecclésiastique? Ce sera la guerre ouverte de tous les jours et dans toutes les âmes. Que de fois il arrivera aux lois de l'État d'être contraires aux lois de Dieu et quel catholique hésitera dans cette circonstance?

D'ailleurs, c'est méconnaître absolument la notion de l'État que de vouloir ne l'inféoder à aucune confession religieuse. Le but de toute société ici-bas, c'est de permettre à l'homme de vivre et d'être heureux : le bonheur est indispensable à la vie. Et la soif de bonheur qui est en nous, nous fait désirer l'inaltérabilité de la vie heureuse. A quoi bon nous unir en société si nous ne parvenons pas à cette cime de joie, qui ne se trouvera que dans le ciel, comme complément de notre vie mortelle?

Toute société est donc imparfaite quand elle n'a pas pour but suprême de nous conduire au salut. L'État moderne en est absolument incapable, lui qui protège avec la même prédilection le vrai et le faux. Loin de se séparer de l'Église, il doit au contraire se rapprocher d'elle, s'abriter sous sa tutelle, consulter sa sagesse, mettre ses lois en harmonie avec les lois de la conscience et suivre en tout les prescriptions divines. Soumission de l'État à l'Église, voilà la seule manière d'être qui porte de bons fruits.

Ce n'est pas à dire pour cela que les religions dissidentes devront être persécutées. Il n'y a qu'à voir la liberté dont ont toujours joui les juifs et les hérétiques, à l'ombre de la papauté, pour être renseigné sur la vraie tolérance chrétienne. Elle ne met point la vérité et l'erreur sur le même pied; ce qui est une monstruosité; mais elle ne combat l'erreur que par la persuasion et la douceur. Elle ne la combattrait par la force qu'autant que celle-ci voudrait s'imposer violemment; ce qui arrive souvent, car l'histoire démontre que l'erreur est beaucoup plus intolérante que la vérité.

M. Saunois de Chevert aurait dû voir tout cela dans l'histoire du monde; mais aussi il aurait dû, pour le faire déposer sa myopie, et c'est difficile — pour ne pas dire impossible — à un libéral.

ABBÉ H. DESPORTES.

MÉMOIRES DU DUC DES CARS, publiés par son neveu le duc des Cars, avec une introduction et des notes par le comte HENRI DE L'ÉPINOIS. Ouvrage accompagné de deux portraits. Deux volumes in-8° de xxiv-391 et 433 pages. Paris, 1890. Prix : 15 francs

La lecture de ces Mémoires offre d'autant plus d'attrait qu'ils n'ont pas été écrits pour le public, mais uniquement pour la famille. C'est une causerie sans apprêt et sans réticence, d'un homme que sa haute position a mis en relations directes d'abord avec la famille royale de France, ensuite avec les rois et les princes de l'Europe. Croyant parler seulement aux siens, dans l'effusion de l'intimité, le duc des Cars dit franchement son opinion sur les faits et les hommes; tous ceux qui voudront connaître à fond l'histoire de la Révolution, pour en parler avec suffisance et sincérité, devront puiser abondamment à cette nouvelle source qui leur est offerte. Comme le dit fort bien M. le comte de l'Épinois, à propos du premier passage de M. le duc des Cars dans la rade de Gibraltar; — du siège de cette place; — du combat d'Ouessant; — des réformes militaires de M. de Saint-Germain; — de la guerre d'Amérique; — des missions diplomatiques auprès des cours d'Allemagne; — de la mort du roi de Suède, Gustave III,

et de bien d'autres événements de cette époque, il y a des faits inédits et des observations utiles à recueillir.

Au sujet du duc de Crillon, du prince de Nassau, du prince Henri de Prusse, du roi Frédéric II et de ses généraux, de Louis XVI et de Marie-Antoinette, de l'empereur Joseph II et de la haute société à Vienne, du comte de Rumford, de l'abbé Terray, de Necker, de M. de Calonne, etc., de nombreuses anecdotes viennent éveiller l'attention et piquer la curiosité. Les personnages dont parle le duc des Cars n'existent plus depuis longtemps ; ils appartiennent à l'histoire et l'on peut, sans offenser leur mémoire, divulguer des faits et des opinions dans le seul but d'éclairer la génération présente et la postérité sur les événements de cette époque.

La génération actuelle, qui ne connaît l'ancien régime que par la conspiration historique organisée pour le rendre odieux et méprisable, s'étonnera de voir comment un tout jeune homme, brillant à la cour et improvisé colonel de cavalerie, savait se réserver du temps pour l'étude et se rendre promptement capable de commander. Curieux de connaître la tactique militaire introduite en Prusse par Frédéric II, et désireux de faire profiter son pays des progrès réalisés chez nos voisins, le duc des Cars va étudier sur place les nouvelles manœuvres.

On verra avec quel soin il s'y prépara, avec quelle maturité il mit ses projets à exécution. Les Mémoires qu'il remit à ce sujet au ministre, et les expériences qu'il dirigea à Vaucouleurs et au camp de Metz, sous les yeux du maréchal de Broglie, furent utilisés pour l'ordonnance de réforme de la cavalerie en 1788.

Nous l'avons déjà indiqué, ces deux volumes abondent en récits, en portraits, en anecdotes du plus haut intérêt. Nous n'en citerons qu'une seule relative à la fatale admission de Necker au maniement des finances de l'État. Avec sa rectitude de jugement et l'instinct de sa conscience, Louis XVI, quittant les personnages qui s'étaient efforcés de lui faire agréer le financier genevois, exprime en termes énergiques sa détermination de ne jamais admettre cet homme dans son conseil. Et cependant, le soir même, sa nomination est annoncée. Qui a triomphé des répugnances du monarque ; qui a fait fléchir sa volonté ? — La reine Marie-Antoinette. Avec cette adresse satanique, qu'ils ont encore de nos jours, les franc-maçons ont su capter la confiance et fausser le jugement d'excellentes gens qui ont l'oreille de la reine ; ces amis plus dévoués qu'éclairés trompent Marie-Antoinette sur la situation comme sur la moralité de leurs créatures, et par elle ils égarent le monarque lui-même.

Ce sera par le même manège qu'en 1815, le comte d'Artois et l'angélique

filles de Louis XVI détermineront Louis XVIII à accepter le régicide Fouché; c'est ainsi que nous avons vu de nos jours paralyser, de la façon la plus absolue, tout ce que promettait un prince miraculeusement donné à la France et le plus admirablement doué; enfin c'est la même influence occulte qui se joue de ceux en qui semblent demeurer encore les dernières espérances de relèvement et de salut.

Sous le piquant des anecdotes, l'admirable variété des tableaux, la peinture vivante des personnages, les esprits sérieux trouveront donc d'utiles leçons, de graves enseignements. Pour suivre le goût du noble auteur de ces Mémoires, qui aime à citer à l'occasion, ces classiques latins dont il avait puisé l'intelligence et le goût au collège de Juilly, nous lui appliquerions volontiers le mot d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci

Comme il le dit d'une façon charmante dans sa courte et spirituelle introduction, le duc des Cars, forcé de quitter le roi dès le début de la Révolution, pour accomplir une mission importante, n'a point cessé d'avoir les relations les plus fréquentes et les plus intimes avec les personnages les plus influents de l'Europe, de sorte qu'il a vu le théâtre extérieur de cette Révolution, pour ainsi dire des premières loges. Il nous y fait asseoir avec lui et nous aide à mieux comprendre les grandes scènes de la meilleure partie de ce drame qu'un siècle entier n'a pu encore conduire au dénouement.

ERNEST AIMÉ.

LA VRAIE JEANNE D'ARC, par le RÉVÉREND PÈRE AYROLLES

Un vol. in-4° de 750 pages. Paris, 1890. Prix : 15 fr.

Dès les premières pages du livre que mon admiration ne tente même pas de qualifier tant elle est inexprimable, un trouble profond a envahi mon âme! Je l'ai senti s'élancer tout entière vers la sainte héroïne qui est enfin complètement révélée à notre amour aussi respectueux qu'ardent! Quel autre qu'un fils de saint Ignace, le fougueux capitaine dompté par Dieu, était de taille à pareille besogne? Quel autre serait assez souple dans son énergie, assez docile à la grâce dans sa force, pour maîtriser la flamme de l'enthousiasme et la rendre l'instrument docile du génie chrétien!

...Et quant à analyser ce livre, allons donc! si quelqu'un le tente, ce ne sera certes pas ma main frémissante et mon cœur bouleversé! Peut-on décrire la grandeur, le charme et la conviction? tout cela s'impose, pénètre, saisit et arrache de ces larmes délicieuses qui purifient et qui transportent! de ces larmes dont les gouttes pressées se changent en torrents

diaprés, arc-en-ciel du chrétien, qui se répercutent sur l'Eglise souffrante pour la délivrer, sur l'Eglise triomphante pour la glorifier, sur l'Eglise militante pour la faire triompher.

On a dit que la France allait périr... ce n'est pas vrai ! N'est-ce pas un enfant de la patrie accablée qui a tracé les lignes immortelles de *la vraie Jeanne d'Arc* ? ô Foi confiante, espère ! l'héroïne martyre ne s'est jamais dessaisie de son drapeau sacré ! le jour va venir où elle le fera resplendir de nouveau dans sa France purifiée et, ce jour-là, son historien en aura hâté la venue par son merveilleux ouvrage !

VICOMTESSE DE PITRAY. NÉE DE SÉGUR.

LE GÉNÉRAL DE SONIS, d'après ses papiers et sa correspondance, par Mgr BAUNARD, recteur des facultés catholiques de Lille. Un volume in-8° de xvi-555 pages avec le portrait en pied du général. Paris. 1890. Prix : 4 francs

Après avoir parcouru ce volume avec un véritable enthousiasme, nous avons trouvé dans l'introduction nos pensées, nos sentiments si bien formulés, que nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter presque textuellement les propres paroles de l'éloquent biographe, de ce contemporain digne de prendre place auprès des héros les plus illustres qui, à travers les siècles, ont fait honneur à l'homme, par une vie sans peur et sans reproche. Si nous étions encore à l'époque des allégories et des apothéoses, on pourrait nous montrer le général de Sonis présenté au temple de l'Immortalité par Turenne et Bayard.

M. de Sonis nous apparaît d'abord sous le ciel éclatant des Antilles, où se passe son enfance. Nous le voyons ensuite en France, au collège, à l'École militaire ; puis en Afrique, à Alger, Blidah, en Kabylie. La campagne d'Italie le rappelle en Europe et commence à mettre son nom en relief. L'Afrique le reprend ensuite pour dix années remplies par le commandement supérieur des cercles de Tener, de Saïda, et surtout de Laghouat, sur les frontières du Sahara, où son nom est demeuré, au bivouac de nos colonnes comme sous la tente des tribus, le synonyme de la justice, de l'intrépidité, de l'intégrité, de la victoire et de l'honneur.

Les savants et brillants combats de Metlili et d'Aïn-Madhi l'ont désigné pour les plus hauts commandements. Mais la France, écrasée par l'Allemagne, dont l'empire et la démagogie franc-maçonnique ont préparé les triomphes, la France a besoin des bras de tous ses enfants. Le brave de Sonis vient verser son sang pour elle, sur le champ de bataille de Loigny,

dans cette journée mémorable suivie d'une nuit plus belle encore. On le relève du champ de bataille, tout sanglant et mutilé ; emblème de la patrie tristement amputée, comme le dit l'éloquent orateur qui prononça l'oraison funèbre des braves tombés glorieusement dans ce grand combat de Loigny.

En fournissant tous les renseignements nécessaires pour l'éloge de ses compagnons d'armes, le général de Sonis, non content de taire ce qui le concernait personnellement, avait insisté avec la plus sincère émotion, pour obtenir que son nom même ne fût pas prononcé. L'orateur trouva le secret de respecter cette prière, sans tromper l'attente de l'auditoire qui n'aurait pas compris l'oubli de celui qui'avait tenu une si grande place dans cette mémorable journée. Parlant des braves conservés au pays par les soins du chirurgien-major, Mgr Pie s'écria : « La patrie, tristement amputée elle-même, s'intéresse au sort de ces glorieux mutilés, dans lesquels elle reconnaît l'image de son propre démembrement. Elle sait par son histoire ce qu'elle peut attendre encore de leurs services. Ils sont restés fameux dans les annales militaires, ces vieux capitaines qui conduisaient encore des armées, et qui remportaient des victoires après qu'ils avaient dispersé la moitié de leurs membres sur les champs de bataille, et qu'ils n'avaient plus d'entier que le cœur. »

Le général de Sonis, en dépit des souffrances atroces causées par sa jambe de bois, continua à servir la France jusqu'à ses derniers jours. Il la servira encore, après sa mort, grâce à ce livre où il revit tout entier, et parle souvent lui-même ; car l'auteur a eu la bonne inspiration de faire de très larges emprunts à sa correspondance. Nous voudrions voir ce gros in-8°, transformé en un petit in-16, sur papier mince et en fins caractères, de façon que, par sa légèreté et son exiguité, il puisse trouver place dans la poche ou le sac de nos jeunes soldats. Ce serait le plus éloquent Manuel de bravoure et de patriotisme.

DUCIS.

UN COLLÈGE DE JÉSUITES AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES :

Le collège Henri IV de la Flèche, par le P. CAMILLE DE ROCHEMONTEIX, S. J.
Quatre volumes in-8°. Le Mans, 1889 Prix : 24 francs

D'aucuns, en voyant annoncer cette volumineuse histoire d'un collège, auront esquissé une moue dédaigneuse, aimant mieux sans doute les avenantes plaquettes de nos romanciers modernes. On n'aime guère, dans notre monde énervé, les souvenirs du collège : cela sent trop la règle et la discipline pour un siècle de liberté à outrance.

Ne soyons pas injustes cependant. Oui, le collège a des heures d'amertume, comme en ont toutes les luttes humaines; car l'éducation est une lutte incessante contre la concupiscence de notre nature déchue et l'on comprend qu'au cours de cette lutte, des douleurs enténébrent l'âme quelquefois. Mais quand l'œuvre est terminée, quand l'enfant devenu homme, est maître de lui-même et des suggestions de son cœur, avec quel doux respect ne se souvient-il pas des maîtres dont le dévouement l'a engendré à la vie de l'esprit et de l'âme.

Ces sentiments sont le partage de ceux surtout qui ont passé par la Compagnie de Jésus. C'est là qu'on trouve des maîtres incomparables, d'un dévouement sans bornes. Et la reconnaissance des élèves se mesure ordinairement à l'amour des maîtres : le monde appartient à qui l'a le plus aimé.

Aussi les lecteurs de *la Revue bibliographique* accueilleront-ils favorablement le grand et intéressant ouvrage du P. de Rochemonteix. Ils y trouveront l'histoire du plus célèbre des anciens collèges que les jésuites eurent avant la Révolution. Que de noms illustres aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, dans l'armée, la magistrature et le clergé, puisèrent au collège royal Henri IV le germe des talents ou des vertus qui les firent les premiers de leur temps ! Il n'est point une noble famille de France qui ne retrouve avec honneur le nom de quelqu'un des siens dans les fastes de l'illustre collège, ou dans les notes savantes et précises, par lesquelles le P. de Rochemonteix complète l'histoire de cette pépinière de grands hommes.

Dans le premier volume, nous assistons à la fondation du collège dans le château royal de la Flèche pour lequel Henri IV avait une affection particulière. Cette affection se répandit aussi sur les habitants de l'immeuble et il les combla de prévenances, de dotations et de privilèges. Mais que de difficultés pour en arriver là. La Société de Jésus, comme toutes les grandes et nobles institutions d'ici-bas, a toujours été en butte aux préjugés les plus tenaces et aux calomnies les plus grossières. Le Béarnais, même lorsqu'il fut devenu catholique, gardait une forte animosité pour les jésuites. Il prononça même contre eux un arrêt de bannissement, qu'on eut toutes les peines du monde à lui faire rapporter. Il y fallut les efforts de Clément VIII et l'intervention du marquis Guillaume Fouquet de la Varenne. Ce dernier, qui possédait une grande influence sur l'esprit d'Henri IV et qui était tout dévoué aux jésuites, s'employa non seulement à les faire rentrer en France, mais à leur faire donner le collège que le roi voulait fonder au château neuf de la Flèche. Ce fut en voyant les religieux à l'œuvre que les dernières préventions du roi tombèrent : il sut dignement apprécier la valeur des éducateurs qu'il donnait à ses sujets.

Le P. de Rochemonteix nous fait un tableau complet et intéressant de ces péripéties, puis il peint à grands traits l'histoire du Collège jusqu'à la Révolution.

Avec le second volume l'horizon s'élargit : c'est avec la peinture des usages particuliers de la Flèche, un traité de l'éducation des jésuites autrefois.

La base de cette éducation, c'était la religion, et l'on peut dire que toutes les merveilles enfantées par les jésuites sont dues à cette force inusable. Tout dans l'administration et le règlement du collège visait à faciliter l'exercice de la vertu et à étendre la puissance de la moralité. Les collèges n'étaient point réglés sur le même pied qu'aujourd'hui. Presque tous les élèves étaient externes et habitaient en ville avec un domestique et un précepteur. Le pensionnat était aussi restreint que possible et n'admettait que des élèves choisis : ils étaient soumis à un règlement sévère, car les jésuites savent depuis longtemps que la corruption s'engendre facilement dans les assemblées d'hommes ou d'enfants, quand on n'y prend garde.

Aussi tout chez eux tendait-il et tend-il encore à contrebalancer les influences néfastes qui se glissent facilement dans les collèges. Je l'ai dit, la religion était leur principal moyen. Ce sont eux qui, les premiers, ont institué les congrégations de la sainte Vierge, les assemblées de piété, qui sont si utiles dans les établissements d'instruction pour réunir un noyau de bons élèves qui entraînent les autres au bien ; des retraites, des fêtes nombreuses augmentaient l'effet des réunions pieuses et contribuaient puissamment à élever l'âme des enfants au-dessus des réalités vulgaires, à leur mettre au cœur le baume de force et de vertu qui fait les hommes et protège contre les écarts du vice. Il y avait certainement une grande foi au collège de la Flèche, à en juger par l'éclat des fêtes dont on entoura la canonisation de saint Ignace, de saint François-Xavier, de saint François de Borgia et de saint François de Régis.

La formation morale était la grande préoccupation des pères, mais il ne faut pas croire cependant qu'elle primât tout le reste : l'instruction allait de pair avec l'éducation. Le latin et le grec étaient familiers aux élèves des jésuites, si familiers que l'on jouait des pièces latines et que les auditeurs s'y intéressaient, les comprenant sans avoir besoin de traduction. Il faut avouer que c'était bien supérieur à ce qu'on fait de nos jours et nous n'aurons plus de latinistes comme ceux du dix-septième siècle. Il faut avouer que c'est moins nécessaire. Les préoccupations ont changé : l'étude du français et des langues vivantes emporte la première place dans les

collèges contemporains. Le mouvement se dessinait déjà à la Flèche : l'importance du français croissait de jour en jour, dans ce commencement du dix-septième siècle où allaient se produire en notre langue tant de beaux chefs-d'œuvre. Toujours l'enseignement des jésuites fut à la hauteur des besoins du moment : les méthodes se transformaient en s'améliorant ou du moins en le prétendant. Les professeurs du collège Henri-le-Grand furent souvent les adversaires de novateurs trop ardents qui menaçaient de tout brouiller en voulant tout réformer.

Les sciences, surtout les mathématiques, étaient en grand honneur chez les jésuites. Mais celles qu'on enseignait avec plus de prédilection, c'étaient les sciences morales, la philosophie et la théologie. C'est là que l'homme trouve la raison dernière de lui-même et de toutes choses, et c'est pourquoi ces sciences sont de la dernière importance : l'éducation qui les laisse de côté est une éducation tronquée, elle ne produit pas des hommes, mais des poupées qui s'agitent au hasard des circonstances et du vent des doctrines.

Tout, dans cet enseignement, était disposé pour récompenser les élèves studieux et stimuler les paresseux. Des thèses publiques de philosophie et de théologie se soutenaient devant un auditoire d'élite et ce n'était pas un petit encouragement d'argumenter ainsi devant les maîtres de la science et les autorités de la province. Exposition des travaux de l'année; explication d'énigmes, brillantes académies, explication ou récitation des auteurs grecs et latins, jeux scéniques, grandes fêtes de déclamation, tout cela tenait en haleine les jeunes étudiants et les invitait à marcher de succès en succès.

Ajoutons que les programmes n'étaient pas trop surchargés et que l'enfance, gardant le libre jeu de son intelligence, ne souffrait nullement dans le développement de ses facultés : on ne connaissait point alors la maladie de nos jours, le surmenage intellectuel. Les temps de repos étaient longs et bien espacés, des promenades récréaient souvent, des jeux choisis et alertes enlevaient aux préoccupations de l'étude et le professeur surtout savait faciliter à ses élèves la besogne quotidienne : le travail ainsi entendu est attrayant. Cela, on le fait encore aujourd'hui dans les collèges de jésuites où les maîtres se dépensent d'une manière incroyable pour les élèves qui ne comprennent point une phrase latine, qui hésitent devant un théorème de géométrie ou qui se cherchent eux-mêmes dans les questions curieuses de leur âme, frissonnante de jeunesse. Au moindre appel ils sont présents.

Rien ne dégénère dans la Société de Jésus. Tout y est encore merveilleux, parce que tout y est encore réglé par ce *Ratio studiorum*, que les jésuites

les plus habiles de l'Europe mirent plusieurs années à élaborer. Quand on agit avec cette pondération, on ne peut manquer de faire des choses grandes et durables.

Telle est, dans une analyse bien sèche et bien froide, l'œuvre magnifique que le P. de Rochemonteix fait passer sous nos yeux. Que de gens peuvent s'y intéresser et s'y instruire. Ceux qui ont charge d'éducation y trouveront des modèles et d'utiles conseils : professeurs et parents gagneront à s'éclairer à ce flambeau.

Quant à ceux qui aiment simplement l'histoire, que de jouissances ils trouveront dans cette résurrection du passé, du passé scolaire si inconnu encore ! Les documents qui suivent chaque volume ont, eux aussi, leur intérêt propre et réservent de délicieuses découvertes à ceux qui le feuilleteront. C'est le digne complément d'une grande œuvre.

H. DESPORTES.

SÉBASTIEN ROCH, roman de mœurs, par OCTAVE MIRBEAU. Un volume de 364 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Il y a des livres que l'on regrette d'avoir lus.

Cette seule ligne suffirait à dire toute ma pensée, si j'étais en présence d'un auteur inconnu et si je ne croyais pas devoir à mes lecteurs une explication.

Sébastien Roch est le fils d'un modeste boutiquier de province, et son imbécile de père l'envoie faire ses études au collège des Jésuites, de Vannes. Il en sort corrompu, physiquement et moralement ; et est tué, stupidement, par un éclat d'obus, à la bataille du Mans.

Voilà la donnée du livre : qu'on ne m'en demande pas davantage.

Je voudrais bien savoir ce que les Jésuites ont pu faire à M. Mirbeau ; car jamais pamphlet aussi violent qu'on le puisse supposer, n'a eu l'intensité haineuse de cette diatribe de près de quatre cents pages. Sans doute, tout n'est pas parfait dans le système d'éducation des Pères ; mais aller leur prêter tous les vices, toutes les hypocrisies, toutes les lâchetés... Cela est trop, et cela révolte.

Qui veut trop prouver, ne prouve rien.

Que M. O. Mirbeau me permette de lui dire ceci : les sectaires qui attribuent aux Frères des écoles chrétiennes toutes les malpropretés du monde sont aussi ridicules que les bons chrétiens, qui considèrent les instituteurs laïcs comme les plus odieuses gens qu'on ait pu jamais rencontrer au coin d'un bois. Les hommes ne sont pas parfaits : mais les

Jésuites sont trop habiles pour admettre, dans leur société, des brebis galeuses : les pères de Perse ne s'y rencontrent pas ; et jamais ils ne prêcheraient dans une église de Paris. Au surplus, Sébastien Roch, un simple déséquilibré, eut été aussi dépravé, aussi stupide, s'il eut fait ses études (?) au lycée d'Alençon, qu'en la maison de Vannes.

Les artifices de style, les préciosités de la phrase, que je constate avec joie, ne me feront pas changer d'avis : la vapeur *cérulée* de l'encens ne me troublera pas la tête ; les *inarrachables* racines de la foi ne me feront pas trébucher au cours de ma route. Ce livre est très bien écrit et contient des descriptions charmantes, des tableaux admirables ; mais il est désespérant.

Que l'auteur ne s'imagine pas avoir affaire à un ancien élève des Jésuites : j'ai été au collège Sainte-Barbe, pendant neuf ans de ma vie. Qu'il ne suppose pas que j'aie vécu dans une cellule, parmi les Dominicains ou les Chartreux : j'ai été juge d'instruction ; et comme on dit vulgairement, j'en ai vu de raides. Mais je l'affirme : les plus tristes souvenirs que j'aie gardés ne me viennent pas des institutions religieuses : et si j'ai pu y voir des pécheurs, je n'y ai jamais trouvé des criminels.

Que dire encore ? *Ce roman de mœurs* n'est pas de ceux que je recommanderai de lire : cependant, si, parmi mes lecteurs, il se trouve un ancien élève des Pères, ayant dépassé la trentaine, je lui demanderai de parcourir ce volume et de me dire son opinion. S'il trouve que j'ai tort, alors que j'écris que ce livre m'a révolté, je m'incline et je prie l'auteur d'agréer mes humbles excuses.

MAURICE PUJOS.

AU PAYS D'ANNAM, par PAUL ANTONINI. Un volume in-8°. Paris, 1889

Prix : 4 francs

Mon cher Wattelier,

Je vous remercie de vous être souvenu de moi ; car, vous savez, les soirées sont longues en province et l'on ne sait comment passer son temps jusqu'à l'heure réglementaire de l'extinction des feux. Et puis, cela me va, à moi, un rapport sur le pays d'Annam et le Tonkin ; un sale pays, entre nous, où l'on crève comme mouches à l'entrée de l'hiver, si l'on n'a pas un bon tempérament. Moi, j'en suis revenu, j'ai ma retraite ; et quoique pourvu d'un grade dans l'armée territoriale, je n'aurai jamais l'occasion d'aller revoir les Pavillons noirs ou jaunes. En cas de guerre, j'aurai assez de peine à faire manœuvrer sur la terre gauloise mon régiment de pantoufards.

M. Paul Antonini est un brave homme, qui me fait l'effet d'avoir bien appris sa théorie : il nous raconte l'histoire de l'empire d'Annam aux siècles passés, tout comme s'il avait compulsé les archives de la bibliothèque impériale de ce pays, qui en est dépourvu ; et nous donne une description assez exacte des localités. « Il montre, dit le prospectus, une louable préoccupation de découvrir la vérité et une profonde expérience du caractère chinois. Chrétien convaincu et patriote ardent, il applaudit aux succès des armes françaises et souhaite que leur triomphe mette fin aux persécutions qui ont longtemps ensanglanté les chrétientés annamites. Admirateur enthousiaste de Francis Garnier et de l'amiral Courbet, il rend justice à l'intelligence et au zèle de Paul Bert, tout en blâmant, comme il convient, ses passions antireligieuses. » Je vous le réitère : c'est un brave homme ?.....

Mais je ne crois pas qu'il ait tâté, personnellement, du pays et ait tenu garnison à Hanoï : c'est qu'on voit là les hommes et les choses, à un point de vue différent.

Cet ouvrage, bien convenable, rend un compte assez exact des opérations militaires qui ont précédé, et enfin déterminé la conquête ; mais j'aurais voulu trouver là dedans quelques rapports inédits, quelques fragments d'écrits de particuliers ayant fait la campagne. En somme, ce livre a pour objet, selon ma faible jugeotte, de faire apprécier surtout les efforts de nos braves missionnaires et le dévouement du vénérable Mgr Puginier. Moi, qui ne suis pas pour la laïcisation et qui regrette les aumôniers des régiments, je vous déclare que le chapitre IV m'a ravi. C'est superbe, c'est surhumain la tâche que s'est donné cet apôtre : on compte là-bas près de cent quatre-vingt mille chrétiens et cinquante couvents de religieuses indigènes ! Ce résumé des *Annales des missions étrangères* fera vibrer le cœur de tous les bons Français, qui ne sont pas abonnés à ce Recueil si intéressant.

En ce qui concerne les productions, les mœurs, les coutumes et le commerce de tous ces Annamites qui, au fond, ne valent pas le mal qu'on s'est donné pour en faire des singes apprivoisés, le volume de M. Antonini n'est pas aussi complet que l'ouvrage de MM. le capitaine Boninais, de l'infanterie de marine, et Paulus, professeur à l'école Turgot (nullement cousin du monsieur qui chantait : *En revenant de la Revue*). Si l'on veut bien connaître notre nouvelle colonie et ses ressources, ce dernier livre est le plus intéressant à lire ; c'est le guide des émigrants. Si l'on veut seulement savoir pourquoi nous sommes allés dans ce pays, dont les Chinois n'avaient pu rien faire, il suffira de parcourir l'ouvrage de M. Antonini ; c'est le guide des historiens.

Par exemple, je les préviens qu'il leur faudra se débrouiller, classer et élaguer : ce travail est comme une botte de fleurs ; mais l'auteur ne s'est pas donné la peine d'en faire un bouquet.

Bien à vous.

C^t JEAN-A. DUPONT.

PHILIPPE V ET LA COUR DE FRANCE, d'après des documents inédits, par ALFRED BAUDRILLART, docteur ès lettres, professeur agrégé de l'université. Tome I, Philippe V et Louis XIV. Un volume in-8° de 711 pages. Paris, 1890. Prix : 10 francs

Cette étude savante et loyale a sa place marquée dans toutes les bibliothèques des hommes sérieux, amis de la vérité historique. L'auteur appartient à cette docte phalange d'érudits consciencieux qui ne reculent devant aucune fatigue, pour puiser aux sources la vérité sur les grands faits de nos annales.

Trois importants dépôts d'archives ont fourni à l'auteur les documents inédits qui sont l'objet de son travail : les archives d'Alcala, de Hénarès, et celles de Simancas en Espagne, celles des Affaires étrangères à Paris. On n'a point généralement une juste idée de l'abondance prodigieuse de ces documents.

Il existe aux archives d'Alcala quatre cents lettres particulières de Louis XIV à Philippe V et à la reine sa femme. Cette correspondance passe rapidement sur les affaires privées de la maison royale, mais elle traite à fond tous les sujets politiques et certaines questions militaires : elle commence à l'arrivée de Philippe V en Espagne, en 1701, et se termine le 11 août 1715, jour où Louis XIV sortit pour la dernière fois, trois semaines avant sa mort.

Ces lettres dans lesquelles le grand roi prodigue à son petit-fils, avec la plus tendre affection et la sagesse la plus élevée, les conseils d'une expérience de cinquante années, sont bien l'œuvre de Louis XIV : elles sont autographes ou bien d'un secrétaire de la main, écrivant sous la dictée ou l'inspiration du roi. « Tout dans ces pages sent, comme le disait Sainte-Beuve des *Œuvres de Louis XIV*, la présence et la dictée du maître. Tout y est simple, grand et digne de celui qui a dit : On remarque presque toujours quelque différence entre les lettres que nous nous donnons la peine d'écrire nous-même, et celles que nos secrétaires les plus habiles écrivent pour nous, découvrant en ces dernières je ne sais quoi de moins naturel, et l'inquiétude d'une plume qui craint éternellement d'en faire trop ou trop peu. »

Quelques-unes des lettres du roi de France au roi d'Espagne nous permettent, dit l'auteur, de pénétrer plus profondément dans l'âme de Louis XIV; écrites dans des circonstances quelquefois tragiques, par un prince qui força dans ces moments l'admiration de Saint-Simon lui-même, elles arrivent naturellement à l'éloquence; elles constituent dans leur ensemble un document historique et littéraire de premier ordre. »

Le total des lettres de Louis XIV retrouvées par M. Baudrillard, s'élève à cinq cent trente-huit. Celles du roi d'Espagne, dont on ne connaissait jusqu'ici que quelques fragments, sont au nombre de plus de six cents.

A cette volumineuse correspondance il faut ajouter les lettres de plusieurs personnages importants, comme M^{me} de Maintenon et le cardinal espagnol *del Judice*, enfin la collection des nombreux ouvrages relatifs à cette époque publiés en France, en Espagne, en Allemagne.

L'œuvre de M. Baudrillard est un travail de Bénédictin : il lui a révélé l'élévation et la justesse des vues de celui qui fut réellement le grand roi chrétien. Sous son inspiration, comme il le dit si bien, l'année 1700 a vu naître en Europe quelque chose de nouveau et de grand : l'union de deux peuples, séparés trop longtemps par un accident dynastique et politique, contraire à leur penchant naturel aussi bien qu'à leur histoire.

Un système nouveau, le *bourbonisme*, a essayé de fondre en un vaste empire toutes les nations néo-latines, pour en faire le contrepoids de ce monde slave qui, à cette heure, organisait, à l'orient de la vieille Europe, sa masse colossale.

Sans les entraves que la guerre et la diplomatie apportèrent à l'œuvre de Louis XIV, la maison de Bourbon, la maison d'Autriche et celle des Romanoff se partageaient de fait le continent; et, dans un temps donné, au principe, si fécond en guerres, de l'équilibre factice entre dix nations d'étendue médiocre, on eut vu succéder à l'accord naturel et pacifique de trois races également puissantes, sinon par l'étendue de leurs domaines, du moins par le chiffre de leur population et le degré de leur culture : la race latine, la race germanique et la race slave.

Les ambitions traditionnelles de l'Autriche, plus encore l'hostilité de l'Angleterre qui eut tant perdu à ce pacifique accord du continent, enfin le démembrement de l'empire espagnol ont fait évanouir ces nobles et légitimes espoirs. Le traité d'Utrecht a perpétué l'ancien principe du faux équilibre des nationalités et dynasties multiples, et les guerres, purement politiques, n'ont pas cessé de tourmenter l'Europe.

Du moins l'hostilité deux fois séculaire de la France et de l'Espagne a fait place à une entente cordiale. Au Pacte de famille entre l'Espagne et

l'Autriche, s'en est substitué un nouveau, utile à notre patrie et plus conforme au caractère et aux intérêts du peuple espagnol.

La France de Louis XIV'a imprégné de son esprit gouvernemental et de son génie intellectuel l'Espagne de Charles II. Comme jadis, aux temps de saint Louis et des premiers Valois, cette puissance voisine a été entraînée dans l'orbite moral et politique de notre pays. Les deux nations ont reconnu qu'ayant la même foi religieuse, la même générosité native, elles n'avaient nulle raison de se haïr; elles sont redevenues ce que leur proximité géographique, et leur identité d'origine et de croyances, voulaient qu'elles demeurent : deux sœurs prêtes à se donner un mutuel appui.

« Quelques années, dit M. Baudrillart, ont suffi à celui de nos rois qui mérita le nom de grand par la hauteur de ses pensées et sa constance à les exécuter, pour accomplir, quoique mal servi par un prince timide et médiocre, cette transformation complète d'un peuple et d'une politique.

« Spectacle grandiose d'où l'on sort pénétré d'une admiration toujours croissante pour le monarque qui, au déclin de l'âge et parmi les désastres de la guerre, sut gouverner sans faiblir deux vastes monarchies; et pour la nation, qui, sous une mort apparente, cachait la vigueur indomptable de ses vertus populaires, de ses convictions inébranlables, d'un courage militaire à toute épreuve et d'un patriotisme indestructible. »

Tous ceux qui liront la savante et judicieuse analyse des immenses matériaux si bien mis en œuvre par l'auteur, partageront son admiration pour le grand roi, et ils déploreront aussi les suites désastreuses des intrigues qui ont stérilisé, en partie du moins, les hautes et bienfaisantes conceptions de son génie.

Plus on approfondira la politique des Bourbons et le rôle supérieur que la Providence leur assigna dans le progrès normal de la société chrétienne, mieux on comprendra pourquoi la grande conspiration judaïco-maçonnique poursuit d'une haine égale les Lys et la Croix.

ERNEST AIME.

ANNIE, par M. MARYAN. Un volume in-12 de 384 pages. Paris, 1890

Prix : 2 fr. 50

On est bien heureux de rencontrer, de temps à autre, dans la collection d'œuvres littéraires dues au génie fécond de nos écrivains contemporains, quelque roman qu'on puisse lire, de la première à la dernière ligne, sans éprouver, à un moment donné, un sentiment de dégoût ou de profond

ennui. Cette satisfaction ne nous est pas prodiguée, il faut le reconnaître; elle est donc d'autant plus appréciable qu'elle est plus rare : et c'est une double joie pour le lecteur, quand il sait qu'il doit à une femme cet emploi si agréable de ses heures de loisir. Que M. Maryan ne me sache pas trop mauvais gré, si je déchire un des coins du voile qui enveloppe sa personne : au reste, ce livre est trop féminin dans son ensemble et dans ses détails, pour qu'un homme ait pu l'écrire avec un charme aussi parfait, avec une vérité aussi fine.

Annie est une pauvre petite orpheline, qu'à l'âge de deux ans, l'on apporte un soir chez son grand-oncle, un espèce d'original qui s'est séparé du monde vivant depuis une dizaine d'années, et qui vit comme un sauvage dans un vieil hôtel abandonné, délabré, perdu dans le plus triste quartier d'une petite ville de province. L'affreux bonhomme ne veut pas entendre parler de cette enfant, tout simplement parce qu'elle est la fille d'un neveu, qui s'est marié sans son consentement; et il va la porter lui-même à l'hospice des Enfants trouvés. Moyennant une faible somme, les sœurs se chargent d'Annie; et comme celle-ci paraît délicate, on l'envoie dans une succursale, sise au bord de la mer; elle deviendra bientôt la Benjamine des bonnes sœurs.

Or, voici qu'arrive la saison des bains : et M. et M^{me} de Sancey s'installent à D... pour y respirer l'air pur de la mer. M^{me} de Sancey est une créole, encore charmante, mais mariée depuis dix ans et n'ayant pas d'enfants. Elle aperçoit un jour le bataillon des petites orphelines en promenade, en distingue une (c'est Annie) et se persuade qu'elle assurera son bonheur, en adoptant l'enfant, et oubliera le chagrin que lui cause l'absence de ces petites têtes blondes ou brunes que Dieu ne lui a pas encore envoyées. M. de Sancey est un de ces rares maris qui n'ont d'autre souci que de plaire à leur femme; il présente timidement quelques objections et finit par consentir à l'introduction dans sa maison de cette fille, qui n'est pas la sienne, mais qui permettra à M^{me} de Sancey de jouer le rôle de mère. Annie quitte, instinctivement, à regret les bonnes sœurs; mais l'attrait d'une superbe poupée est irrésistible pour les petites filles de trois ans.

A l'hôtel de Sancey, Annie a une amie et une ennemie; l'amie est une négresse, la cuisinière Uranie; et l'ennemie, c'est la femme de chambre Lolla, une mulâtresse. J'ai cru un moment que Lolla empoisonnerait la petite Annie et qu'Uranie la sauverait; et la banalité de ces incidents m'avait donné une vague inquiétude : rien de tout cela n'arrive; mais ce qui arrive, c'est une petite fille qu'Annie trouve un matin reposant dans

un berceau, près du lit de celle qu'elle nomme sa maman... Et la bonne Annie est heureuse et embrasse de tout cœur sa petite sœur. On comprend que la perfide Lolla profitera de l'occasion pour faire savoir à Annie qu'elle n'est qu'un enfant trouvé, ramassé dans la rue : la malheureuse orpheline se désole, dépérit ; Lolla prétend que la jalousie, qu'elle éprouve, est la seule cause de son étiollement ; et M. et M^{me} de Sancey se décident à mettre leur fille adoptive dans un honnête couvent.

Annie reste confiée aux bons soins des Dames de la Providence pendant une dizaine d'années, et serait parfaitement heureuse si elle ne s'apercevait pas que plus Jeanne de Sancey grandit, plus elle est délaissée par ses protecteurs. Cependant elle a dix-huit ans, et n'a aucune vocation religieuse : les Sancey sont bien obligés de la reprendre chez eux. L'orpheline est admirablement jolie, la fille légitime est abominablement laide et supérieurement mal élevée ; j'ai eu encore, à cet instant-là, une frayeur mémorable : je me suis imaginé que M. de Sancey allait devenir éperdûment amoureux de sa fille adoptive... Alors, on voit d'ici le drame : rivalité de Lolla et d'Uranie, meurtre, amour, poignard, trahison ; un scénario complet pour l'Ambigu : il n'en est rien ; rassurez-vous, mères de famille ! vous pourrez laisser lire ce livre à vos filles, en toute sécurité.

C'est un cousin de M. de Sancey, Guy Darwin, qui se chargera du rôle d'amoureux obligatoire : mais cette passion naissante dérange toutes les combinaisons qu'ont mûrement préparées M^{me} de Sancey et M^{me} Darwin. Heureusement pour elle, Annie sent qu'elle ne peut pas, qu'elle ne doit pas répondre favorablement aux avances du cousin Guy ; et si le calme est troublé dans son cœur, il ne l'est pas dans la famille des Sancey.

Il est nécessaire de faire savoir, en cet endroit, aux lecteurs que cette histoire intéresse, qu'une demoiselle Martin est l'institutrice de l'insupportable Jeanne, que cette demoiselle Martin est une excellente femme, qu'elle est devenue l'amie d'Annie, qu'elle fait un héritage, et qu'elle quitte l'hôtel des Sancey pour aller habiter avec sa mère, qui est bien la plus aimable créature du monde. Par conséquent, Annie la remplacera comme institutrice de — sa sœur. — Cette situation est encore la meilleure qu'elle puisse prendre, mais elle est pleine de périls.

Car Guy Darwin, qui est devenu lord Chesney, et pair d'Angleterre, trouve toujours Annie la plus charmante *miss* du continent, et sa petite cousine Jeanne, une péronnelle intolérable. Comment se débarrasser honnêtement d'Annie ? C'est ce que se demande M^{me} de Sancey.

C'est ici qu'intervient M^{lle} Martin : cette brave fille invite Annie à venir passer quelque temps chez elle, à Virelongue. L'on comprend que

l'offre est acceptée avec un égal enthousiasme par les Sancey et leur fille adoptive; les uns se disent : Pourvu qu'elle ne revienne pas ! Et l'autre se dit : Si je pouvais ne pas revenir !... Or, Virelongue est précisément la ville où l'oncle d'Annie, le vieux savant Damoreu, s'était jadis retiré ; et la maison qu'habite M^{me} Martin et sa fille est encore précisément celle qu'il avait choisie et qu'il a laissée à sa femme de ménage, M^{me} Barbe. L'héroïne de l'histoire, Annie Damoreu, revient donc, comme les lièvres, à son lancer... et elle ne le quittera plus, car elle y trouvera le bonheur, personnifié par un mari sérieux, et par le retour de l'oncle, qui, grâce aux bons soins, aux vertueux sentiments de sa nièce, mourra un de ces jours, réconcilié avec le genre humain et bénissant ses arrière-neveux. Les Sancey, eux aussi, ont leur part de douce joie : ils pourront marier l'horrible Jeanne avec lord Chesney, car ils ont conservé intacte leur immense fortune, n'ayant pas eu à donner la moindre dot à leur fille adoptive, puis qu'ils n'ont fait d'autres frais que ceux d'un splendide trousseau. Voilà un roman qui finit bien !

J'ai passé à dessein sur tous les épisodes de ce récit, et il y en a de charmants ; il serait fâcheux qu'une analyse trop détaillée empêchât les lecteurs de *la Revue* de lire cet ouvrage aussi intéressant que moral.

M. DU MAZEL.

**MADemoiselle de la Vallière et Marie-Thérèse
D'Autriche, Femme de Louis XIV**, avec pièces et documents inédits, par H. Duclos, curé de Saint-Eugène (de Paris), membre de plusieurs sociétés savantes ; nouvelle édition. Paris, 1890. Deux volumes in-12 jésus.

Prix :

Au premier abord, on s'étonnera peut-être de voir un tel sujet traité par une plume cléricale. On se dit qu'un curé de Paris doit avoir des occupations plus pressantes que celle de raconter les amours d'un monarque orgueilleux avec une jeune dame de sa cour. Qu'on ne se hâte pas trop de conclure cependant. La réputation d'épouse morose et triste qu'on a faite à Marie-Thérèse, l'auréole de beauté, de bonté, de doux et enivrant attachement dont on entoure Louise de la Vallière, font que bien des gens comprennent que Louis XIV se soit détaché de sa femme légitime pour se donner tout entier à celle qui l'aima pour lui-même avec tant d'abnégation et de simplicité. Dans notre siècle surtout de morale légère et corrompue, on ne fait point un trop grand crime au Roi-Soleil d'avoir pratiqué par avance le divorce que l'aberration contemporaine a érigé en loi.

La figure de M^{lle} de la Vallière est réellement attachante. Issue de petite noblesse, elle monte par sa beauté et les qualités de son cœur aux plus grands honneurs de la cour sans en être troublée ni faussement émue. Le penchant de sa nature la prédisposait à l'amour et il lui aurait fallu une grande force de volonté pour résister aux embûches multipliées dont elle fut entourée à son entrée à la cour, où elle parut dès sa prime jeunesse. La poursuite dont Louis XIV l'entoure pour captiver son cœur, dura plusieurs années. Chose curieuse ! Elle fut peut-être la première à aimer le grand roi, mais elle ne fit rien pour hâter l'éclosion de cet amour. Elle attendit que le monarque vint à elle et même elle lui tint rigueur aussi longtemps qu'elle put. Une seule chose pouvait la sauver, la fuite, le sacrifice de son rang à la cour. Elle n'eut point le courage de le faire, et vraiment il eut fallu pour cela un courage héroïque dans cette jeune âme de vingt ans.

Un tel courage n'est point fréquent. Et puis l'amour de Louis et de Louise était d'abord si discret, si peu éclatant, si chevaleresque ! elle-même était attachée au roi, non pas parce qu'il était roi et grand roi, mais parce qu'il était devenu l'élu de son cœur, de ce cœur jeune et inexpérimenté qui se méprend souvent sur l'objet permis ou illicite de son amour. « Que n'êtes-vous un simple officier aux gardes, disait-elle au roi ; comme nous nous aimerions dans l'oubli du monde. » C'est là le trait dominant de son caractère : la véracité dans l'affection. Les honneurs la gênent, les fêtes l'offusquent ; elle leur préfère un sourire.

Cette figure, je le répète, est réellement attachante ; et c'est là précisément l'écueil pour le moraliste et l'historien ; comment jeter suffisamment le blâme sur un caractère qui plaît et attire, sur un cœur dont les faiblesses même ont je ne sais quoi qui arrête la colère vertueuse et glisse la pitié, la douce pitié dans l'âme.

Et voici justement où est le grand mérite de l'œuvre de M. Duclos. Il a su sans rien froisser, sans rien briser, montrer la profonde culpabilité de Louis XIV et de celle qui l'aimait. Comment ? Simplement en mettant en face de l'épouse illégitime la femme que le mariage chrétien avait donné à Louis XIV. Seule, M^{lle} de la Vallière brille et attire les regards ; en face de Marie-Thérèse, son astre doit s'effacer et pâlir.

Oh ! quel drame profond et inexprimable se déroula pendant huit années entre ces deux femmes ! Marie-Thérèse, elle aussi, avait de brillantes qualités d'âme et de cœur, que l'histoire a trop méconnues, parce que son rôle effacé l'a placée au second plan dans la vie de Louis XIV. Dans ce cœur de jeune reine, vivait aussi un amour profond pour l'époux que Dieu

lui avait donné : inclination provenant non seulement du devoir, mais de la nature, et qui par là même résista aux premières infidélités du roi ; mais ce fut là pour la jeune femme une cause profonde de lourds chagrins et de douloureux soupçons. Bientôt l'infidélité devenant plus palpable, Marie-Thérèse en devient malade, sa santé en est gravement altérée et troublée, tant sa sensibilité était exquise. Enfin, malgré son amour, sa fierté se révolte et elle s'enferme dans son dédain d'Espagnole, mêlé de mépris hautain, donnant ainsi prise à l'accusation de froideur par laquelle certains historiens ont cru pouvoir légitimer les infidélités du royal époux.

Ces résultats sont certainement imputables — dans quelle mesure ? — à la duchesse de la Vallière et à la situation qu'elle avait acceptée à la cour. On est moins miséricordieux pour elle, quand on voit quels tourments elle creusa dans un cœur né pour être heureux !

Où la favorite se relève, c'est quand elle se décide à fuir, quand elle se réfugie au Carmel. Comme toutes les autres œuvres de sa vie, cette grande action est faite avec une simplicité qui charme et séduit. La duchesse, raconte M^{me} de Sévigné, fit dire au roi « qu'elle aurait plutôt quitté Versailles, si elle avait pu se résigner à ne plus le voir ; qu'à peine pouvait-elle faire ce sacrifice à Dieu ; qu'elle voulait pourtant prendre en esprit de pénitence la passion qu'elle avait encore pour lui ; et qu'après lui avoir donné toute sa jeunesse, ce n'était pas trop du reste de sa vie pour son salut. »

Tout le monde a entendu un écho de la pénitence que fit la sœur Louise de la Miséricorde dans la vie de renoncement qu'elle mena alors au Carmel et comment, sous la direction de Bossuet, elle se prépara à bien mourir, en rachetant les fautes de sa jeunesse.

M. Duclos fait bien revivre tout cela dans son livre. L'œuvre est quelquefois un peu trainante et manque çà et là d'unité et de vivacité ; c'est la suite de la profonde érudition de l'auteur, qui sait beaucoup de choses et tient à en faire part au lecteur. Celui-ci ne peut s'en plaindre car il a beaucoup à gagner de cette fréquentation. M. Duclos connaît parfaitement le xvii^e siècle, ce qui suppose une foule de connaissances, beaucoup de lecture et un esprit vaste et élevé. Ce n'est pas peu dire.

Le drame qui se joue dans l'âme de la reine est parfaitement exposé. L'auteur a su, comme il le voulait, « venger la femme du foyer, la femme légitime, si ordinairement sacrifiée dans les comédies et dans les romans de notre époque. » Et voilà pourquoi le curé de Saint-Eugène a bien fait d'écrire ce livre !

H. DESPORTES.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANÉLIE DE VITROLLES; sa vie et sa correspondance. Deux vol. in-8°, ornés d'un portrait en taille-douce. Prix : 15 fr.

ANNUAIRE DE LA PRESSE FRANÇAISE 1890, (onzième année) fondé par Emile Mermet. Directeur : Henri Avenel. Un vol. grand in-12 de 1,400 pages, relié toile. Prix : 12 fr.

À TRAVERS LES FORÊTS VIERGES; Aventures d'une famille en voyage, par Désiré Charnay. Un vol. in-18 Jésus de 397 pages. Prix : 3 fr. 50

AU LARGE; Esquisse d'une méthode de conciliation universelle, par Joseph Serre. Un vol. in-16 de 303 pages. Prix : 3 fr.

AUTOUR DE LA CASERNE La Croix; par Oscar Méténier. Un vol. in-18 Jésus de 301 pages. Prix : 3 fr. 50

BIÈVRE (la). Les vieux quartiers de Paris, par J.-K. Huysmans. Un vol. in-8° cavalier, illustré de 7 dessins de E. Tanguy, gravés par Guillaume et de 15 dessins et plans d'après les documents du musée Carnavalet. Frontispice en couleurs. Autographe fac-similé de l'auteur. Prix : 3 fr. 50

CITÉ CHRÉTIENNE (la). Dialogues et récits, par Claude-Charles Charaux, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Grenoble. Un vol. in-16 de 543 pages. Prix : 3 fr. 50

CLERGÉ sous L'ANCIEN RÉGIME (le), par Elie Méric, docteur en philosophie et en lettres, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne. Un vol. in-12 de xiv-542 pages. Prix : 3 fr. 50

DANTE. Étude religieuse et littéraire sur la Divine Comédie; par l'abbé Henri Planet. Ouvrage orné d'un portrait de Dante et de 7 dessins hors texte. Un vol. in-8° de 333 pages. Prix : 7 fr. 50

ENFANTS MAL ÉLEVÉS (les). Étude psychologique, anecdotique et pratique, par Fernand Nicolay, avocat à la Cour de Paris. Un vol. in-8° de vii-530 pages. Prix : 7 fr. 50

EPILOGUE D'UN RÉGNE; Milan, Novare et Oporto. Les dernières années du roi Charles-Albert, par le marquis Costa de Beauregard. Portrait du roi Charles-Albert gravé à l'auforte, par R. Victor Meunier. Un vol. in-8° de xvi-591 pages. Prix : 7 fr. 50

FLEURS D'HIVER, FRUITS D'HIVER, histoire de ma maison, par E. Legouvé, de l'Académie française. Un vol. in-16 de 237 pages. Prix : 3 fr. 50

FLIRT, par Paul Hervieu. Un vol. in-18 Jésus de 319 pages. Prix : 3 fr. 50

GÉNÉRAL DE SONIS (le), d'après ses papiers et sa correspondance, par Mgr Baunard, recteur des facultés catholiques de Lille. Un vol. in-8° de xvi-555 pages. Prix : 4 fr.

GUERRE DE LA VENDÉE (la). Souvenirs de la comtesse de la Bouère 1793-1796; Mémoires inédits publiés par madame la comtesse de la Bouère, belle-fille de l'auteur, préface par le marquis Costa de Beauregard. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

LÉGISLATION RURALE, par P. Gauvain, maître des requêtes au conseil d'Etat. Un vol. in-8° de 830 pages. Prix : 6 fr.

(Bibliothèque de l'enseignement agricole)

LETTRES DU BRÉSIL; la Révolution; les débuts de la République; la vie à Rio-de-Janeiro; une excursion à l'intérieur; saint Paul et les Paulistes; les mœurs et les institutions; questions économiques, par Max Leclerc. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

MADAME DE BEAUMARCHAIS, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE INÉDITE, par Louis Bonneville de Marsangy. Un vol. in-8° de iv-432 pages avec portrait. Prix : 7 fr. 50

MAJORIE, traduit de l'anglais par M^{me} P.-A. Tillière. Un vol. in-16 de 312 pages. Prix : 2 fr. 50

(Bibliothèque des mères de famille)

MÉDITATIONS SUR LA VIE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE; par l'abbé Aug. Mailles, 2^{me} vicaire

de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Un vol. in-32 de viii-408 pages. Prix : 2 fr. 50

MÉMOIRES DU DUC DES CARS, colonel du régiment de dragon artois, brigadier de cavalerie, premier maître d'hôtel du roi. Publiés par son neveu le duc des Cars. Avec une introduction et des notes par le comte Henri de l'Épinois. Ouvrage accompagné de deux portraits. Deux vol. in-8°, t. I, xxiv-395 pages, t. II, 439 pages. Prix : 15 fr.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DU COMTE DE VILLELLE. Tome V. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50

MÉMOIRES INÉDITS DE L'INTERNE À PARIS PENDANT LA RÉVOLUTION (1790-1801), par Mgr de Salomon. Avant-propos, introduction, notes et pièces justificatives par l'abbé Bridier, du clergé de Paris. Un vol. in-8° de lvi-380 pages. Prix : 7 fr. 50

NOUVELLES QUESTIONS DE CRITIQUE, par Ferdinand Brunetière. Un vol. in-18 Jésus de 391 pages. Prix : 3 fr. 50

PENSÉES DE TOUT LE MONDE (les), par Charles Chincholle. Un vol. in-32 de 69 pages. Prix : 10 fr.

(Tiré à 500 exemplaires numérotés)
PERDU ET RETROUVÉ, par M^{me} Leith Adams; traduit de l'anglais par M^{me} Anna Pinot. Un vol. in-12 de 302 pages. Prix : 2 fr. 50

(Bibliothèque des mères de famille)

PETIT MARGEMONT (le), par Robert de Bonnières. Un vol. in-16 de 319 pages. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

PRINCE DE TALLEYRAND (le), et la maison d'Orléans. Lettres du roi Louis-Philippe, de Madame Adelaide et du prince de Talleyrand, publiées avec une préface par la comtesse de Mirabeau. Un vol. in-18 Jésus de 296 pages. Prix : 3 fr. 50

PROMENADES EN HOLLANDE; de Rouen au Helder, par Adrien Chabot. Un vol. grand in-12 de 200 pages. Prix : 3 fr. 50

ROIS EN EXIL (les), par Alphonse Daudet. Un vol. in-18 Jésus illustré. Prix : 3 fr. 50

(Collection Guillaume)

ROMAN DE DUMOURIEZ (le), le livret de Robespierre; Adam Lux et Charlotte Corday; le comité de salut public et la comédie française; le journaliste Lebois et l'ami du peuple, d'après les documents inédits des archives nationales, par Henri Welschinger. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

ROMAN D'UN PROPRIÉTAIRE (le), par Charles d'Héricault. Un vol. in-16. Prix : 3 fr. 50

ROMANCIERS D'AUJOURD'HUI (les), par Charles Le Goffic. Un vol. in-18 Jésus de v-364 pages. Prix : 3 fr. 50

ROME; Carnet d'un voyageur, par le comte Charles de Moüy. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

SECRETS DES BONAPARTE (les), par Charles Nauroy. Un vol. in-18 Jésus de 370 pages. Prix : 3 fr. 50

SONATE DE KREUTZER (la), par le comte Léon Tolstol. Un vol. in-16 de 276 pages. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

TONKIN ET LA MÈRE-PATRIE (le), par Jules Ferry. Témoignages et documents. Un vol. in-18 Jésus de 410 pages. Prix : 3 fr. 50

UN CŒUR DE FEMME, roman par Paul Bourget. Un fort volume in-18. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

UN HOMME DE LETTRES. Paul Féval, par A. Belague. Un vol. in-18 Jésus de iv-275 pages. Prix : 3 fr. 50

VINGT JOURS DU HAVRE À CHERBOURG, avec les renseignements pratiques pour ce voyage. Un album de format oblong illustré de 130 dessins d'après nature, par les meilleurs artistes, dans une reliure artistique. Prix : 3 fr. 50

VOLONTAIRE DE 1815 (le), par G. Le Faure. Un vol. in-12 de 428 pages. Prix : 3 fr. 50

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE, recherche, délivrance et retraite d'Emin Pacha, par H.-M. STANLEY; ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur. Deux volumes grand in-8° de 1,002 pages, ornés de 250 gravures et de 3 cartes. Paris 1890. Prix : 80 francs

Il faudrait être indifférent à la science, à la politique, à la religion, à la littérature même, pour ne pas éprouver un vif intérêt et une ardente curiosité à lire l'ouvrage que vient de publier splendidement la librairie Hachette, et dans lequel M. H.-M. Stanley fait connaître le récit de son étonnant voyage à la recherche d'Emin Pacha. C'est, en effet, chose rare qu'à la fin du XIX^e siècle, une contrée nouvelle, inexplorée, soit révélée à l'Europe surprise et que les plus savants géographes se voient forcés de modifier toutes leurs cartes et d'indiquer des forêts, des rivières, des montagnes et des lacs, là où ne figurait que l'immensité nue du désert. C'est chose non moins curieuse que de voir ces pays, dits inhabités, peuplés par un nombre indéterminé de tribus, nous donnant par leurs mœurs, leurs coutumes, leur habitude de vivre, le spectacle des hommes inconnus des temps primitifs. C'est encore pour le zèle toujours inquiet de nos missionnaires un champ inespéré où les attend peut-être le sort, aussi glorieux qu'horrible, des martyrs, mais où la parole de Dieu fera cesser d'épouvantables pratiques, supprimera d'odieux forfaits, et, en élevant l'âme des individus, améliorera le sort terrestre de l'humanité. N'est-ce pas enfin une source féconde où pourra venir puiser l'imagination du romancier, l'esprit curieux des conteurs, la patiente érudition de l'historien? Certes, ces peuples ont leurs légendes, leurs traditions, leur histoire : peut-être rencontrera-t-on, dans ce centre encore plus ténébreux de l'Afrique, quelque empire florissant tel que celui des Incas, quelque souverain puissant, rival ignoré de Montezuma ; et un futur Marmontel se trouvera, qui donnera de ces noirs enfants de Dieu un souvenir impérissable. Quant aux hommes politiques, ils n'ont pas attendu l'heure où la forêt impénétrable aura livré tous ses secrets : ils ont pensé que toute région inexplorée doit appartenir au premier occupant ; et l'Angleterre et l'Allemagne, s'appuyant

sur ce divin principe que « La force prime le droit » se sont libéralement partagé, en sœurs ennemies, tout ce qu'elles n'ont pas pu ou ne pourront pas ravir à l'État indépendant du Congo.

On peut donc dire, sans craindre d'être démenti, que le récit d'une expédition, qui a déjà produit tant de conséquences, et qui peut, à un moment donné, servir de prétexte à des manifestations de toute sorte, ne saurait être considéré comme une de ces œuvres banales, sur lesquelles on jette un regard distrait, ou comme une de ces productions littéraires indignes d'occuper l'attention des esprits sérieux et des penseurs chrétiens.

* * *

On sait dans quelles circonstances fut résolue et organisée l'expédition de H.-M. Stanley. L'Angleterre, confiante dans l'énergie de ses soldats et la force de ses bataillons, avait cru pouvoir délivrer Gordon et débloquer Khartoum à l'aide de ses canons-Armstrong et de ses fusils-Winchester dûment perfectionnés ; mais les sujets fanatiques du Mahdi avaient mis en déroute les fils orgueilleux des prétendus héros de Waterloo ; c'était là un de ces échecs qu'il convient de réparer à tout prix et le plus promptement qu'il est possible. On s'aperçut alors qu'un certain Emin, Pacha égyptien, docteur en médecine et Allemand de naissance, était cerné dans sa province d'Equatoria, et probablement prisonnier dans sa capitale d'Ouadaï : le délivrer et le ramener triomphalement, c'était racheter le désastre de Khartoum. C'est alors qu'on eut l'idée de s'adresser à Stanley, qui s'était illustré déjà en *découvrant* Livingstone ; et l'affaire fut d'autant plus vite conclue que Stanley ne demandait pas de soldats, mais seulement de l'argent.

Au premier abord, pour se rendre dans la province d'Equatoria, située à l'extrême sud des possessions égyptiennes, il semblait qu'on n'eût qu'à débarquer à Zanzibar et à se diriger vers le Nord-Est, en traversant la région des lacs : mais Stanley, qui comptait se faire accompagner par des Zanzibariens seulement, savait que sa troupe, une fois en marche, se débanderait et qu'aucun de ses fidèles compagnons n'aurait le courage de surmonter les premières fatigues du voyage, s'il y avait possibilité de regagner le pays natal. De là, l'idée de dépayser complètement ses hommes, de les transporter par mer, en contournant le continent africain, jusqu'à l'embouchure du Congo ; puis de remonter le cours de ce fleuve jusqu'au point le plus rapproché de la région des grands lacs : c'était se lancer dans l'inconnu, s'exposer aux plus graves périls, mais s'assurer d'une façon certaine le concours de mercenaires qui ne pourraient suivre

d'autre route pour rentrer dans leur patrie. Le plan de Stanley, quelque discutable qu'il fût, finit par être adopté : en somme, il valait mieux laisser le chef d'une expédition aussi hasardeuse, la diriger comme il l'entendait, pour atteindre plus sûrement le but proposé.

Au surplus, M. Stanley ne s'était dissimulé aucune des difficultés de l'entreprise ; il avait tout mûrement réfléchi et sûrement calculé... Cependant, il avait trop compté sur Tippou-Tib : quel est donc ce personnage et quels services lui étaient demandés ? Tippou-Tib est un aventurier arabe, qui, en 1877, avait déjà escorté une caravane dirigée par Stanley, au Congo. « Sa fortune si durement gagnée, il la plaça en fusils et en poudre, dit Stanley ; de nombreux Arabes accoururent sous sa bannière, et maintenant il est le roi, sans couronne, mais incontesté, de la région qui s'étend des chutes Stanley au lac Tanganyka ; il commande des milliers d'hommes endurcis aux combats et faits à la vie sauvage de l'Équateur. Si je lui découvrais des intentions hostiles, je me garderais bien de « mouiller dans ses eaux », car il s'emparerait des munitions que j'apporte à Emin et s'en servirait ensuite contre nous, de sorte que l'existence du jeune État du Congo serait mise en péril et notre expédition dorénavant sans objet.

..... Donc, avec toute la circonspection requise, je sondai Tippou-Tib dès notre première entrevue, et le trouvai préparé à n'importe quelle éventualité : razzier ma caravane ou s'enrôler à mon service. Je choisis le dernier terme, et à la minute nous entrâmes en pourparlers. Nul besoin de mon nouvel allié pour arriver à Emin ou pour me tracer la voie ; quatre routes possibles conduisent de Ouadelaï au Congo ; une d'entre elles est au pouvoir de Tippou ; les trois autres sont encore libres. Mais j'ai su par le D^r Junker qu'Emin Pacha a rassemblé 75 tonnes d'ivoire (76,125 kil.), qui, vendu à moins de 20 francs le kilogramme, produirait 1,500,000 francs. La somme versée par l'Égypte à notre fonds de secours a fait une cruelle saignée à ses maigres finances. Cette énorme quantité d'ivoire nous donnerait le moyen de remplir à nouveau le trésor du Khédive ; toutes nos dépenses seraient sans doute payées, sans préjudice d'un joli surplus qui aiderait à récompenser largement les survivants des Zanzibariens.

Mais pour convoyer cet ivoire de Ouadelaï au Congo, il me fallait l'aide de Tippou et des siens ; d'abord, ils nous aideraient à transporter les munitions destinées à l'Equatoria, puis ils regagneraient le Congo chargés de la précieuse denrée amassée par Emin-Pacha. Après force marchandages, nous signons un traité par lequel il s'oblige à me fournir 600 porteurs à 150 francs par tête chargée des chûtes Stanley au lac Albert et du lac

Albert aux chûtes. Si chaque homme peut porter 32 kilogrammes, chacun des voyages de la petite troupe donnerait pour 310,000 francs net d'ivoire rendu à la station. »

Or, Tippou-Tib n'exécuta pas son traité; et le manque de foi de ce vieux marchand d'esclaves eut pour l'expédition des conséquences non moins imprévues que funestes. En effet, Stanley, parvenu à Bolobo, jugea prudent de scinder son escorte et de laisser une arrière-garde pour attendre les porteurs promis : quant à lui et au plus grand nombre de ses compagnons, il devait se hâter et arriver au plus tôt auprès de ce Pacha, que la rumeur publique disait prisonnier, menacé, couchant non plus dans son palais, mais sur la paille humide des cachots. Le major Barttelot fut désigné pour commander ce petit corps d'armée : il avait pour mission d'attendre les hommes de Tippou-Tib, de rejoindre en les conduisant; ou dans le cas improbable où le traitant manquerait à ses engagements de ce diriger, par eau, jusqu'à Yambouya, et de là de suivre les traces de la colonne jusqu'aux bords du lac Albert. Or, il arriva que le major Barttelot, excellent officier, mais déplorable diplomate, se laissa bernier par Tippou-Tib; alla s'échouer avec ses gens à Banalya, station située à égale distance de Yambouya et de Stanley-Fella, résidence du chef arabe, perdit son temps en allées et venues, en négociations, en prières ou en menaces, n'obtint ni un homme, ni un secours; et, finalement, se fit assassiner assez sottement par un de ses soldats. L'arrière-garde, privée de son chef, demeura inerte : les hommes, mal commandés, encore plus mal nourris, ou se sauvèrent ou périrent, faute de soins; et Stanley, après avoir retrouvé Emin, dut revenir sur ses pas, ne pouvant pas laisser sans secours, au centre de l'Afrique, une partie des gens qui avaient suivi sa fortune. Or, ce double voyage dura plusieurs mois, causa des souffrances inouïes à tous les voyageurs, dérouta tous les calculs de Stanley; et ce retard, que rien ne semblait justifier, permit aux contempteurs de l'entreprise de répandre en Europe le bruit de la mort de Stanley et du massacre de ses compagnons.

Tippou-Tib, dont nous ne nous occuperons plus, mériterait toutes les malédictions d'un chrétien, si l'on ne savait que Stanley, en Anglais Saxon pratique, a su lui donner une bonne leçon et lui jouer un tour de sa façon : en effet, arrivé à Zanzibar, à la veille de rentrer en Europe, Stanley apprit qu'une somme de 250,000 francs était due à Tippou par l'État du Congo, en paiement de cargaisons d'ivoire; dresser l'état des pertes et des dommages-intérêts, faire opposition entre les mains du consul anglais, ne fut que l'affaire d'une journée; et l'on peut bien penser que Tippou sera

touché là où le bât le blesse et que les 250,000 francs, représentant le juste équivalent des pertes et dommages, n'entreront jamais dans ses caisses, suffisamment remplies du reste par ses trafics interlopes.

* *

Mais Stanley, quittant son arrière-garde, s'avance avec sa troupe dans les régions inconnues : hâtons-nous de le suivre et de profiter, sans fatigue, de ses découvertes ; c'est ici que vase découvrir la partie scientifique du récit de l'explorateur.

Cette vaste région, qui s'étend entre les rives du Congo et les lacs Tankanika et Victoria, considérée jusqu'à ce jour comme déserte ou inconnue est une vaste forêt, dont Stanley nous donne une description que signerait un botaniste et qu'envierait parfois un poète. Une citation nous semble nécessaire, et nous ne pensons pas qu'aucun de nos lecteurs puisse s'en plaindre.

« Des environs de Kabambarré, dans le Manyouema sud, jusqu'à Bagbomo, sur la Ouellé Makoua, dans le Niam-Niam occidental, cette forêt mesure une longueur de 1,000 kilomètres ; la largeur moyenne en est de 840. Surface totale : 840,000 kilomètres carrés. Sans compter les fragments détachés, les îlots de forêt ou les presqu'îles séparées du reste par les golfes de la « Mer des Herbes » et les vastes étendues de haute futaie qui couvrent les bassins inférieurs, comme ceux du Loumani, Louloun-gou, de la Ouellé Moubangui, et les bords du Congo lui-même, de Bolobo à la Lolka.

Le Congo et l'Arouhouimi m'ont permis de pénétrer sur une très grande lisière de la grande forêt primitive, mais je ne parlerai ici que de la partie qui s'étend de Yambouya, 25° 30' de lat. E. à Inde-soura, 29° 59', c'est-à-dire, à vol d'oiseau, sur 525 kilomètres.

Imaginez toute la France et toute l'Espagne revêtues d'arbres d'une hauteur variant entre 6 et 54 mètres.

Les cimes de ces fûts, dont le diamètre mesure de quelques pouces à 120 centimètres et plus, sont tellement rapprochées qu'elles s'enchevêtrent et empêchent de voir le ciel et le soleil

Lancez d'un arbre à l'autre des câbles épais de 5 à 40 centimètres ; contournez-les, tordrez-les en anses, en nœuds, en festons, en guirlandes, faites-en des W et des M gigantesques, plaquez-les contre les troncs, ou enroulez-les tout autour et jusqu'aux sommets comme un *anaconda* sans fin.

Prodiguez-leur les feuilles et les fleurs, et que là-haut ils aident les ramures à cacher le soleil des branches les plus élevées, qu'ils retombent par centaines à quelques pieds du sol ; frangez-en les extrémités des racines que les épiphytes jettent dans les airs ; mêlez-y les torsades de la plus fine passementerie, des

houppes, des cordelettes ténues; passez-y maintenant une multitude d'autres câbles, d'autres cordes, se traversant aussi confusément que possible, faites-les courir de-çà, de-là, partout, sans vous préoccuper de la régularité du dessin ou même du choix des matériaux. Que sur chaque fourche, sur chaque branche horizontale, s'élèvent des choux géants, et ces végétaux à larges feuilles ensiformes qu'on appelle la plante à oreilles d'éléphant, puis des touffes d'orchidées, merveille des tropiques, et une draperie de ces délicates fougères, si communes dans la grande forêt; couvrez branches, rameaux, lianes, de mousses épaisses, ressemblant à une verte fourrure.

Une fois chaque arbre en place avec sa parure de lichens et de plantes sarmenteuses, il ne reste plus qu'à étendre sur le sol un tapis verdoyant de phrynium, d'amomes et de buissons nains. Voilà la Grande-Forêt, la Sylve antique et compacte.

.

Ce n'est pas tout : dans cette barbare forêt, couvrez le sol d'une couche épaisse d'humus, ramilles, feuilles, branches à moitié pourries; placez tous les quelques mètres un géant tombé depuis des années et devenu un amas fumant de fibres en décomposition, d'anciennes colonies de fourmis, de défunes générations d'insectes; il est à demi voilé par une masse de plantes sarmenteuses ou enseveli sous le feuillage des nombreux jeunes arbres qui profitent de sa chute; des églantiers aux longues branches, des roseaux poussent dans les creux; et, tous les kilomètres ou à peu près, des ruisseaux boueux, des criques stagnantes cachées sous des lentilles d'eau, les larges feuilles du lotus et du nymphéa, des mares sans profondeur se couvrent d'une écume verte et grasse, faite de millions d'organismes microscopiques. Peuplez ces vastes régions d'innombrables tribus s'entreguerroyant et vivant éloignées de 10 à 40 kilomètres, au milieu des clairières de la forêt, sur les ruines de laquelle ils cultivent bananes, plantains, manioc, fèves, tabac, colocasie, courges et melons.

Pour rendre leurs villages inaccessibles, ils ont recours aux moyens de défense qu'a pu suggérer à ces sauvages la nature même de leur existence.

Ils hérissent leurs sentiers de brochettes cruellement affilées et cauteleusement cachées sous quelque feuille qui semble apportée par le vent, ou les plantent à côté de quelque tronc couché sur le sol. En sautant par-dessus, l'intrus s'enfonce dans le pied nu la terrible écharde; il en reste boiteux pendant des mois, s'il n'est pas tué par le poison dont la pointe est barbouillée. Ils empilent les branches, font des abatis de grands arbres; de derrière ils vous guettent, munis de leurs lances ou de leurs flèches de bois aux pointes durcies au feu, puis frottées de poison..... »

On peut se rendre un compte exact des difficultés qu'éprouve une troupe en marche dans de pareils chemins : il faut ajouter que tout gibier est introuvable ou inabordable dans ces insondables fourrés et qu'au surplus, il n'est pas possible de s'aventurer hors du sentier, tracé par la colonne.

Aux fatigues de la route s'adjoignent donc les tortures de la faim, sans compter les angoisses que causent incessamment les attaques surnoises de ces indigènes anthropophages, armés de dards empoisonnés. A deux reprises différentes, à l'aller et pendant la marche en retour à la recherche de l'arrière-garde, Stanley et ses compagnons furent à la veille de périr, faute d'aliments : nous passons sous silence les fièvres, les ulcères, les blessures, les maladies de toute sorte qu'engendrent les excès de fatigue, sans parler des moustiques, qui sont bien les plus intolérables bêtes de la contrée.

Ce fut pendant la traversée de la grande forêt que Stanley rencontra cette race d'indigènes d'une taille au-dessous de la moyenne, que l'on nomme les pygmées, et dont certains auteurs regardaient l'existence comme fabuleuse et due seulement à l'imagination d'Hérodote et des voyageurs en chambre.

« Éparpillés çà et là parmi les Balassé — d'Ipoto au mont Pischah, entre les rivières Ngaiyou et l'Itouri, une région grande comme les deux tiers de l'Écosse, — vivent les Ouambotti, nomades de très petite taille et connus sous les diverses appellations de Batoua, Akka et Bazoungou. Ces nains, d'une stature variant de 92 à 138 centimètres et dont le plus robuste ne pèse guère au delà de 40 kilogrammes, habitent la forêt vierge et se nourrissent de gibier. Ils disséminent leurs campements à 4 ou 5 kilomètres en forêt, sur le pourtour des essarts de quelque tribu agricole, celle-ci presque toujours composée d'hommes forts et bien découplés....

Les huttes des pygmées témoignent d'un certain goût. Ce sont des constructions basses dont la forme rappelle assez bien la moitié d'un œuf coupé en long. Les portes, hautes de 60 à 90 centimètres seulement, sont situées à chaque extrémité ; ils éparpillent les cases sur une circonférence plus ou moins irrégulière, au centre de laquelle ils réservent une place pour celle du chef de la famille. A 100 mètres environ, et sur chaque sente qui s'éloigne du village, on voit une guérite exiguë, juste assez vaste pour contenir deux de ces petits hommes, et dont la porte ouvre sur la route.....

Chacune de leurs demeures temporaires est un observatoire d'où ils surveillent les issues et abords de la clairière. Leurs villages commandent la croisée de toutes les routes ; il n'est pas de sente qui ne les traverse. Des indigènes approchent-ils, paraissant mal disposés, ils se liguent avec leurs voisins du moment, et ne sont pas alliés à dédaigner. La flèche combat la sagaye, le venin lutte contre le poison, la ruse se mesure avec l'astuce ; le succès final est presque toujours pour la tribu amie des lilliputiens. Leurs proportions minuscules, leur agilité, leur malice, surtout leur pratique des bois en font de redoutables adversaires, et les peuplades agricoles savent fort bien qu'en penser. Nul doute qu'elles ne soupirent souvent après le départ de ces hôtes encombrants auxquels,

en retour de maigres redevances en fourrure ou en gibier, ils doivent laisser libre accès aux cultures, bananeries et jardins. Chaque nation a ses parasites, et les tribus de la grande forêt centrale ont beaucoup à souffrir de ces cruels petits hommes qui s'attachent à elles comme la glu, et les flattent pour en être bien nourris, tout en les ruinant par leurs extorsions et pilleries. »

*
* * *

Si l'on a pris la peine de lire les pages qui précèdent, on a pu se faire une idée approximative de l'intérêt qu'offre l'ouvrage de M. Stanley au point de vue scientifique : nous avons dû forcément ne nous arrêter qu'aux passages principaux, et nous aurions regret de nos nombreuses lacunes, si le livre dont nous parlons n'était pas de ceux que chacun doit lire.

Nous passons maintenant à ce qu'on peut appeler la seconde partie du récit : c'est le côté pittoresque, politique et religieux. Stanley a surmonté avec les plus grandes peines tous les obstacles, il a risqué vingt fois sa vie et voici la caravane parvenue sur les bords du lac Albert, qui forme la limite sud de la province d'Equatoria. L'explorateur s'informe auprès de quelques indigènes, avec qui il a pu entrer en relations, si l'on a ouï parler du Pacha d'Égypte et de sa situation : personne ne le connaît ; on sait bien qu'il y a un homme blanc qui commande à Ouadélai, mais personne ne l'a jamais vu ; Stanley demande s'il n'a pas de bateau à fumée, on lui répond que ces bateaux restent là où ils sont, mais ne se promènent pas. Cependant il faut délivrer Emin ! On n'a pas fait les frais d'une expédition pour que le chef s'en retourne les mains vides, et sans un Pacha à présenter à son Comité. Et nous allons assister à cette curieuse aventure d'un Pacha, qui ne demande qu'à rester au milieu de son peuple, où il trouve son agrément et d'un sauveteur, qui tient à sauver un Pacha malgré lui.

On comprend que l'arrivée de la caravane anglaise ne pouvait longtemps rester ignorée par Emin ; cependant pour plus de précautions, M. Stanley avait expédié de son camp par la voie de terre un de ses officiers, M. Jephson, et il attendait anxieux, explorant l'horizon. — Enfin un soir, écrit-il :

De la porte de ma tente, à quatre heures de l'après-midi, je vois un objet noir apparaître au nord-est, sur l'horizon du lac. C'est peut-être un canot indigène. Ma longue-vue me révèle des dimensions très supérieures à celles d'une petite embarcation, puis un noir jet de fumée montre qu'il s'agit d'un vapeur. Une heure plus tard, nous distinguons deux bateaux qu'il remorque, et à 6 h. 50, le navire jette l'ancre.

De rapides messagers qui furent envoyés le long du rivage pour indiquer notre présence aux hommes du bord, firent parler la poudre avec tant de zèle

que les Soudanais leur tirèrent dessus, se figurant que des gens d'allure si désordonnée devaient appartenir à Kabba Réga. Néanmoins, il y eut plus de bruit que de mal : les matelots reconnurent les camarades, devinèrent les amis, et un canot nous amena les visiteurs. A 8 heures, au milieu de l'allégresse générale, et après plusieurs salves de notre artillerie, Emin-Pacha entra dans notre camp, accompagné par M. Jephson, le capitaine Casati et un autre officier. Je leur serrai la main à tous, et demandai lequel était Emin-Pacha. Alors un homme mince et assez petit, portant lunette, attira mon attention par ces paroles prononcées en excellent anglais :

« Je vous dois mille remerciements, monsieur Stanley, et je ne sais vraiment comment vous exprimer toute ma reconnaissance.

— Ah ! vous êtes Emin-Pacha ? Ne parlez pas de remerciements, mais venez, asseyez-vous. Il fait si sombre ici que l'on ne peut pas se voir. »

Nous primes place à la porte de la tente. Une bougie éclairait la scène. Je m'étais attendu à voir un personnage à tournure martiale, grand et mince, en uniforme égyptien tout râpé, et je me trouvais en face d'un homme maigriot, coiffé d'un fez, fort bien soigné, le linge éclatant de blancheur, parfaitement repassé et d'une coupe irréprochable. Une barbe noire encore, mais grisonnante par places, encadrait un visage de type magyar, auquel des lunettes ajoutaient quelque chose qui pouvait rappeler un Espagnol ou un Italien. Ce visage ne montrait aucune trace de maladie ou d'anxiété ; tout au contraire, il indiquait un corps prospère et un esprit tranquille. »

Une longue conversation s'engage, elle est des plus courtoises...

« Le pacha m'inquiète. Quand je lui parle du retour par la mer, il a une manière de taper sur son genou et de sourire, comme s'il disait : « Nous verrons, nous verrons ! » Il lui en coûte évidemment de quitter un pays où il était vice-roi.

Je lui ai exposé assez au long les raisons qui portaient l'Égypte à abandonner ses provinces équatoriales. « Je vois clairement la difficulté de l'Égypte à garder ces provinces, a-t-il répliqué, mais je ne vois pas aussi clairement que j'aie à m'en aller. Le khédive me mande que mon traitement, celui des officiers et soldats seront réglés par le payeur général si nous rentrons au Caire. Mais si nous restons ici, c'est à nos risques et périls, sous notre propre responsabilité, sachant bien que nous n'avons plus à compter sur aucun secours du gouvernement. Nubar m'écrit une lettre plus longue, mais dans le même sens. Je n'appelle pas cela des instructions. On ne m'ordonne pas de quitter, on me laisse libre. »

On comprend le parfait ahurissement de Stanley ; mais il tient à rapporter son Pacha, et se décide à lui faire un tableau des plus sombres de la situation. Il lui représente que sa vie est menacée, que sa fortune est compromise ; mais le Pacha n'est pas convaincu, il croit au contraire courir bien plus de dangers, s'il opère sa retraite.

« J'ai des doutes, dit-il, sur mes deux bataillons de réguliers. Ils mènent ici une vie si libre et si heureuse qu'ils s'insurgeront quand on leur proposera de quitter un pays où ils jouissent d'une aisance qu'ils ne peuvent espérer en Égypte. Ils sont mariés, chaque soldat a son harem. Sans doute, la majeure partie des irréguliers ne demandera pas mieux que de me suivre. Si nos hommes partent, je pars ; s'ils restent, je reste !

— Si vous choisissez de rester, me permettez-vous, Pacha, de vous donner le conseil de faire votre testament ?

— Mon testament ? Et pourquoi ?

— Pour disposer de vos honoraires, qui, depuis qu'ils s'accumulent, doivent s'élever à une somme considérable. Huit ans, je crois ? Ou pensez-vous les laisser à Nubar ?

— A Nubar Pacha, tous mes bons souhaits ! Bah ! que peut-on me devoir ? Cinquante mille et quelques francs ? Qu'est-ce que cette somme pour un homme que déjà ils ont mis au rancart ! J'ai quarante-huit ans, et j'ai un œil perdu. A mon retour en Égypte, ils me feront de beaux compliments et me reconduiront jusqu'à la porte. Et je n'aurai plus qu'à chercher un tout petit coin au Caire ou à Stamboul pour n'en plus bouger. Jolie perspective, vraiment ! »

Ici finit la première entrevue : c'est une scène de haute comédie. On comprend l'impatience de M. Stanley, doué d'un caractère impétueux, autoritaire, alors qu'il s'aperçoit que sa proie va lui échapper et qu'il est menacé de revenir bredouille, comme un simple Wolseley. Il est inutile d'ajouter qu'à partir de ce moment, ces deux hommes seront en lutte et que les appréciations de M. Stanley sur Emin-Pacha pourront perdre de leur impartialité : quand le Dr Schnitzler (Emin-Pacha) se sera décidé à publier, de son côté, le récit de son aventure, il sera nécessaire de comparer les deux textes ; et ceux que ces questions intéressent, auront quelque agrément.

* * *

Cependant, il fallait, coûte que coûte, se décider au retour : c'est alors que Stanley, sans nouvelles de son arrière-garde, prend le parti d'aller à sa rencontre ; et il a soin de s'assurer de la personne du Pacha, en lui envoyant un officier, M. Jephson, pour attendre ses ordres et l'aider de ses conseils. C'est ici que se trouve un endroit obscur : jusqu'au jour où apparut l'expédition anglaise, Emin avait vécu en parfaite intelligence avec son peuple et ses Soudanais ; mais dès que Stanley eut envoyé son officier, porteur de ses instructions officielles, — et officieuses — la bonne harmonie cessa de régner dans la province d'Equatoria. Les troupes égyptiennes tout d'un coup, se mutinèrent ; et Emin se trouva, ainsi que son conseiller Jephson, prisonnier de ses soldats. Cet événement — fortuit — devait singulièrement favoriser la tâche du sauveteur et était de nature à faire

changer d'avis celui qui devait être sauvé. Ce sont là de ces circonstances — extraordinaires — qui facilitent la mission des hommes providentiels; mais les suppositions que je laisse entendre ne sont en aucune façon indiquées par Stanley, naturellement.

Quoi qu'il en soit, au retour de Stanley, le départ était devenu indispensable: ce ne fut néanmoins qu'après de nombreuses tergiversations et d'interminables délais que fut fixé le jour de la levée du camp. Il faut lire la narration de ce départ, la description des bagages fantaisistes dont se font suivre les Égyptiens, enfin la composition de cette troupe hétérogène, où figuraient des femmes, des enfants, des vieillards, et de cet amas de colis qui contenaient, notamment des collections de plantes, de pierres, d'insectes et d'animaux empaillés. Et Stanley maugrée, s'impatiente, et serait tenté de renvoyer dans sa chère province son Pacha, dont il ne comprend ni les goûts, ni les habitudes, ni même les discours: Emin est passionné pour la botanique et l'histoire naturelle! A-t-on jamais vu cela?...

Le voyage fut moins accidenté au retour qu'il ne l'avait été à travers la forêt: mais Stanley, qui n'est plus surexcité par l'espérance d'avoir fait une grande œuvre, et qui est réellement malade par suite de ses fatigues, prend les choses de leur mauvais côté; et je crains qu'il ne se montre injuste sur certains sujets. Les missionnaires d'Alger, *les Pères blancs*, ces intrépides pionniers à qui le cardinal Lavigerie a confié, dans l'Ouganda, la garde du drapeau de la chrétienté, n'ont pas le don de lui plaire: évidemment, il ne nie pas leurs éclatants services, il admire même leurs stations; mais il aimerait mieux que ces services fussent rendus par de bons presbytériens, munis d'une bonne Bible et de bonnes cotonnades, provenant de Manchester. Il est vrai qu'à cette époque, Mouanga, roi de l'Ouganda, avait trouvé spirituel de massacrer les chrétiens et de combattre tous les blancs: traitreusement inspiré par les Arabes, il pensait que les Européens étaient ses pires ennemis; et certes, bien qu'il fût un *enfant des Pères*, il n'eut pas craint de faire un mauvais parti aux gens de Stanley, s'ils eussent eu la mauvaise pensée de prendre au plus court et de traverser son territoire.

Malgré la nécessité de prendre le plus long chemin, la caravane arriva, sans trop d'accidents, jusqu'à Bagamayo, où se trouvaient alors les Allemands: dès lors, Stanley avait rempli sa mission, Emin était sauvé!... Mais Emin-Pacha, au contact de ses compatriotes, ne tarda pas à rentrer dans la peau du Dr Schintzler, qu'il n'avait du reste jamais quittée; et le chapitre que Stanley consacre à raconter ses déboires, alors qu'il s'aperçoit que son ex-Pacha, ne veut pas du tout l'accompagner en Angleterre, n'est

pas celui qui intéressera le moins. L'accident arrivé à Emin évita, sans aucun doute, le conflit grave qui se serait fatalement élevé entre ces deux hommes, d'avis si différents, au moment où une décision s'imposait. On en trouvera la preuve dans le jugement suivant que prononce Stanley, alors que le pacha a déclaré au Khédive, *son bon maître*, qu'il lui *donnait sa démission* :

« Je l'ai déjà dit, je comprends qu'Emin ait voulu rentrer au service allemand, mais je ne comprends pas qu'il n'ait pas tenu davantage à son honneur et à sa réputation. Son mépris pour tous ces sentiments diminue l'admiration que nous avions pour lui. Si la plupart des lecteurs de ce livre comprennent les récompenses qu'Emin a reçues de son Empereur et trouvent naturel qu'il soit allé à sa patrie et à ses compatriotes, ils comprendront peut-être moins facilement qu'il ait subitement abandonné le drapeau qu'il a servi pendant trente ans, le Khédive *son bon maître*, qui a donné 14,000 livres pour sa libération; les Anglais qui ont donné 16,000 livres dans le même but. Enfin nous ne comprendrons jamais comment il se fait qu'il ait oublié complètement au Caire les braves gens pour lesquels il ne voulait pas abandonner les provinces équatoriales, à ce qu'il disait. M. Vita Hassan, le pharmacien, son compagnon fidèle, reçut quelques jours avant mon départ du Caire une lettre d'Emin lui disant : « J'ai rompu tout rapport avec l'Égypte, arrangez-vous comme vous pourrez. » Le pauvre homme est venu chez moi les larmes aux yeux, me demander ce qu'il avait à faire..... » (1)

(1) Mais Vita-Hassan vient d'adresser au directeur du *Figaro* la lettre suivante :

« Alexandrie, le 8 juillet.

« Monsieur,

J'ai lu, dans votre estimé journal du 23 juin écoulé, n° 174, « un chapitre du livre de M. Stanley » signé Jacques St-Cère, avec un passage me concernant, au sujet d'une lettre qu'Emin-Pacha m'aurait adressée au Caire, à la suite de laquelle je me serais rendu, *les larmes aux yeux*, chez M. Stanley.

Je tiens à vous informer que le fait est absolument inexact. La dernière fois que j'ai causé avec M. Stanley, c'était à Bagamoyo, le 5 janvier (cinq) 1890, veille de mon départ pour Zanzibar. Depuis, je n'ai même pas eu l'occasion de le voir.

Quant à la prétendue lettre qu'Emin-Pacha m'aurait adressée au Caire, elle est tout à fait chimérique. Jamais Emin-Pacha ne m'a écrit depuis notre séparation à Bagamoyo.

J'ajouterai que mes compagnons m'ont affirmé s'être rendus au Caire chez M. Stanley, à l'Hôtel Victoria, pour le prier d'intervenir en leur faveur auprès du gouvernement égyptien pour le règlement de leurs pensions, et que pour

Et Stanley, bon prince, dont les bagages sont déjà à bord du paquebot, lui répond à son tour qu'il n'a qu'à s'arranger comme il le pourra.

* *

Cet article est trop long : et pourtant, combien ai-je passé d'épisodes, combien ai-je omis de renseignements, de réflexions et de commentaires ! Cet ouvrage a tout l'attrait d'un roman bien fait et tout l'intérêt d'un mémoire bien étudié : ainsi que l'œuvre du Dr Schweinfurth et le journal de Livingstone, le livre de Stanley deviendra un document. Schweinfurth est un botaniste, un savant ; Livingstone est un pasteur, un missionnaire protestant, dont l'effort a pour but, tel qu'il le conçoit, le règne de Jésus-Christ. Stanley réunit ces mérites divers ; car il convient de faire remarquer qu'après avoir admirablement décrit les merveilles de la nature, qu'il lui avait été donné de découvrir, il remercie en ces termes la divine Providence :

« Vous qui, pendant une carrière si longue et si variée, avez gardé votre foi profonde au Dieu des chrétiens ; vous qui avez témoigné devant les hommes de votre pieuse gratitude pour toutes les bénédictions descendues d'en haut, vous comprendrez mieux que beaucoup d'autres les sentiments qui m'animent quand je me retrouve sur une terre civilisée, en pleine vie et en pleine santé, après avoir traversé tant d'orages et de périls. Contraint, à mes heures les plus sombres, d'avouer humblement que je ne pouvais rien sans l'aide de Dieu, je pris, au milieu des vastes solitudes de la forêt, l'engagement solennel de confesser hautement que je dois tout à son secours..... »

En me remémorant les épisodes terribles de notre voyage, les circonstances où, pendant ces courses errantes à travers la lugubre forêt vierge, l'épaisseur d'un cheveu nous sépara des plus effroyables catastrophes, je ne puis attribuer notre salut qu'à la miséricordieuse Providence ; elle nous a sauvés, peut-être pour quelque dessein que nous ne connaissons pas encore..... »

Et il termine son ouvrage par ces mots : « Gloire à Dieu, au siècle des siècles, amen ! »

* *

Nous n'ignorons pas que plusieurs écrivains, aussi distingués d'esprit que de science, ont jugé Stanley avec quelque sévérité : les uns ont prétendu

toute réponse il leur a envoyé dire qu'il refusait de les recevoir, en leur enjoignant de s'en aller immédiatement s'ils ne voulaient pas qu'on les fasse jeter à la porte par la force armée.....

Veillez agréer, monsieur le rédacteur, avec mes meilleurs remerciements, l'assurance de ma considération distinguée.

V. HASSAN "

que cet Anglo-Américain était un vulgaire *puffiste*, amateur de réclame et posant pour la galerie; les autres ont déclaré qu'il n'était qu'un « grand voyageur de commerce »; enfin, l'on s'est moqué de son style, déclamatoire et vide, et bien inférieur à celui de Châteaubriand! Stanley n'aurait jamais eu d'autre but que de faire la fortune d'un journal ou les affaires d'une société commerciale... C'est, en vérité, prendre les choses par leur petit côté: quand Christophe Colomb s'est embarqué à la recherche d'un nouveau monde, il avait eu soin de stipuler qu'il serait vice-roi des contrées découvertes, qu'elles fussent habitées ou désertes, et qu'il aurait le monopole de tout commerce; Stanley n'avait pas pris tant de précautions: il voulait délivrer un Pacha qu'il ne connaissait pas, mais qu'il croyait prisonnier, de même que jadis il avait voulu sauver Livingstone... Évidemment, il pensait bien en retirer quelque avantage; mais il savait aussi qu'il allait sûrement risquer sa vie. Le lecteur impartial, qui aura traversé, avec Stanley, « les ténèbres de l'Afrique » oubliera la mesquinerie du but et ne verra plus que l'importance de l'effort; et l'on admirera le courage et l'énergie de cet explorateur, qui marche, malgré tous les obstacles, tous les périls, droit au but qui lui a été désigné et que sa conscience lui ordonne d'atteindre.

Bien qu'on ait pu dire, nous pensons que les hommes, comme Stanley, rendent à la civilisation d'inappréciables services et sont de ceux qui honorent l'humanité.

MAURICE PUJOS.

LA VIE DU BIENHEUREUX JEAN FISHER, évêque de Rochester, cardinal de la sainte Église et martyr sous Henri VIII, par le R. P. BRIDGETT. Traduite de l'anglais par l'abbé J. CARDON, prêtre du diocèse d'Autun. Un volume in-8° de 400 pages avec encadrements rouges. Prix : 4 francs.

Le 29 décembre 1886, un décret du Souverain Pontife confirmait le culte public rendu naguère dans l'Église de la Grande-Bretagne aux bienheureux martyrs Jean Fisher, Thomas Morus et leurs compagnons tués en haine de la foi sous le règne de Henri VIII et d'Élisabeth.

L'année suivante un monument de premier ordre était élevé, dans le même pays, en l'honneur du cardinal-évêque de Rochester. Sa vie était écrite par un savant religieux rédemptoriste, ancien anglican converti, le R. P. Bridgett. Ce livre faisait revivre ce grand homme dans les pages d'une vérité qui dissipait tous les nuages, plaçant l'irréfragable témoignage de l'histoire à côté du témoignage que venait de porter, dans la même cause, l'autorité de Rome.

Enfin, en l'année présente, 1890, la vie de Jean Fisher vient de passer le détroit. Une très consciencieuse, très fidèle, très française et très littérale traduction, riche elle-même de nouvelles et précieuses informations historiques, nous apporte en France l'image et l'exemple fortifiant d'un évêque qui, aux prises avec les usurpations des pouvoirs publics, n'est pas seulement le docteur de l'indépendance de l'Eglise, mais en est le vengeur et finit par en être le martyr.

Pour ces causes, ce livre vient à son heure. Il est bon qu'au moment où l'Angleterre « inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres, et plus agitées en sa terre et dans ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne », cherche peut-être pour sa foi un lieu de repos et de sûreté, un de ses anciens pilotes vienne lui remonter la route de la liberté et de la vérité pour la faire aborder aux rivages du salut.

Il est bon aussi pour la France, qu'au moment formidable où les pouvoirs humains s'efforcent de mettre la main sur l'Eglise pour l'abaisser et l'enchaîner, cherchant à se faire de nos premiers pasteurs des instruments de règne, un évêque nous soit montré qui, résistant aux séductions comme aux persécutions, sut se dresser en face d'un tyran schismatique et dire la parole que Bossuet devait faire entendre devant un plus grand roi : « J'y mettrais ma tête s'il le faut. » Jean Fisher y mit la sienne, qu'il porta vaillamment et joyeusement sur l'échafaud.

Sa vie est belle comme sa mort. Avant d'en faire un martyr, Dieu avait fait de lui un docteur, un pasteur, un saint. Dans l'histoire de l'Eglise d'Angleterre, si j'en cherche un qui soit plus grand, je ne le trouve pas. Si j'en cherche un qui l'égale, je dois remonter jusqu'à Thomas de Cantorbéry, avec lequel il a tant de traits de ressemblance; ou encore, je le rapproche de son frère dans la foi et dans le martyre, le chancelier Morus, qui venait de lui tendre la main et lui dire : « Monseigneur, nous nous retrouverons au Ciel ! »

Mgr BAUNARD.

JOURNAL DE FIRMIN SUC, précédé d'une étude sur sa vie, par l'abbé LAURICHESSE, chanoine honoraire de Saint-Flour. Un volume in-8° de 290 pages. Prix : 3 francs

Après avoir lu, et relu bien des fois, ces pages simples et charmantes, ces épanchements intimes d'une grande âme, ces confidences de ce jeune homme de vingt-trois ans, faites à lui-même et pour lui-même, et qu'une main pieuse a sauvées de la destruction et de l'oubli, nous ne pouvons que répéter ce qu'en dit, au début de ce volume, le prêtre éloquent et pieux qui les a livrées à la publicité, et son éminent évêque.

Oui, ce livre est un de ceux qui peuvent agir le plus efficacement sur l'esprit, sur l'âme, sur la vie des jeunes gens, auxquels il est consacré. C'est la victoire d'un jeune homme semblable à eux, exposé aux mêmes dangers, soumis aux mêmes tentations, livré seul, loin de sa famille, aux tristesses et aux périls de l'isolement et de la camaraderie, et triomphant de tout par la force de la volonté, l'énergie de la foi, par le travail et la prière, ces deux sauvegardes de la jeunesse et de la vertu. On verra dans ces deux ou trois cents pages les qualités les plus diverses et les plus attachantes, de don naturel d'écrire porté, à certains endroits, jusqu'à la plus haute éloquence, les expressions originales, les sentiments les plus délicats et les plus divers, un mélange de naturel et de surnaturel qui charme l'esprit et ravit le cœur. Ce petit employé de bureau a tout senti, tout éprouvé, tout raconté : c'est la vie du jeune homme, dans cette condition modeste qui est celle de centaines de milliers de jeunes gens, exposée à nu avec une candeur, une sincérité, une fermeté de pensée et de style remarquable. Tous ceux qui la liront s'y verront comme dans un miroir, avec leurs chûtes ou leurs défaillances en moins. Firmin Suc a toujours triomphé, mais il a toujours combattu. Éprouvé par les séductions des grandes villes, par les passions et le respect humain, par ses égaux et par ses chefs, il est sorti meurtri, mais victorieux de toutes ces luttes, simple et héroïque jusqu'au bout, dans sa mort comme dans sa vie.

Voilà le témoignage que je dépose avec sincérité et avec respect sur sa tombe modeste et glorieuse, au nom de ces innombrables jeunes gens des œuvres de patronage que je connais, que j'aime et que je convie tous à la lecture et à la méditation du *Journal de Firmin Suc*. Puissent-ils, avec la grâce de Dieu, y puiser la force de vaincre et de vivre comme lui.

LE MARQUIS DE SÉGUR.

PAUL FÉVAL, un homme de lettres, par A. DELAIGUE. Un volume in-12 de III-276 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Les amis connus — et inconnus — de Paul Féval se réjouiront tous de la bonne pensée qu'a eue M. A. Delaigue, quand il a essayé de briser *cette pierre de l'oubli* qui retombe déjà lourdement, sur « ce rieur étincelant qui, dans notre siècle si plat et si terre-à-terre, sut faire de ses romans d'admirables poèmes, et qui sera peut-être le dernier de ces écrivains dont les œuvres, pleines de vaillance et d'héroïques folies, sont encore capables d'enthousiasmer les cœurs de vingt ans..... »

L'auteur de ce compte rendu s'honore d'avoir été au nombre des amis inconnus de P. Féval, et il est heureux de dire qu'il a dû à la bienveillance

et à l'amitié du directeur de cette *Revue*, l'occasion de connaître ce littérateur distingué à tant de titres, et d'avoir avec lui des relations littéraires et épistolaires dont il a su conserver le plus précieux souvenir.

Tout le monde connaît la vie tourmentée de Paul Féval : issu d'une très honorable, mais très pauvre famille de Bretagne, il vint fort jeune à Paris et débuta par y manquer mourir de faim. Grâce au dévouement de voisins, qui devinrent ses amis, il parvint à surmonter les difficultés des premiers débuts et connut assez rapidement les joies de la renommée et les jouissances de la fortune. Il se maria jeune, eut le bonheur de voir une nombreuse famille embellir son foyer ; mais les romanciers manquent parfois d'esprit pratique : de mauvais placements firent perdre à cet aimable homme toute la fortune qu'il avait si laborieusement gagnée, et Féval mourut à Paris pauvre, épuisé par les chagrins et les veilles ; et son intelligence, dont le rayonnement avait été universel, n'avait plus que des lueurs intermittentes et des éclairs de trop courte durée.

Je ne crois pas me tromper en disant que P. Féval n'avait pas d'ennemis : ce n'est pas qu'il ne sut manier, mieux qu'un autre, l'épigramme ; mais cela était toujours joyeusement tourné et l'on sentait que l'auteur était surtout tenté par le plaisir de faire un bon mot et jamais par le sentiment bas de causer une peine. Je lui parlais un jour de ses démêlés avec M. Alexandre Dumas, à l'occasion de la publication de *Pas de divorce* : « Laissez donc, me répondait-il, quant à mon très cher ami Dumas, il y a un malentendu perpétuel entre lui et le sens commun... » N'était-ce pas dire qu'en sa qualité d'homme d'esprit, l'auteur de *la Dame aux camélias* se plaisait à soutenir des paradoxes ?

Mais P. Féval, par contre, avait une haine littéraire féroce contre certains écrivains de l'école moderne, aussi bien moralistes que naturalistes, et ses fureurs devenaient épiques, quand il laissait sa plume courir sur le papier au gré de sa fantaisie momentanée. « Je trouve (1), m'écrivait-il à propos d'un article que je venais de publier sur les *Étapes d'une conversion*, que dans votre très remarquable étude, vous n'avez peut-être pas donné assez d'attention au style des bourriquets qui se prétendent des novateurs. Ce bon M. Zola a du talent sans *style*, sans mesure, sans discernement, sans tact et sans cœur. La vogue est dans le CONTRE-PIED : il est le favori de la révolte. Et ne croyez pas que j'entends par style, le « beau langage » des faibles ou la platitude des *académants*. Le style est la vitalité française : l'art est le don de parler français en peignant rigou-

(1) Lettre inédite du 6 septembre 1880.

reusement sa pensée. Ces gens-là n'auront jamais de style ; s'ils en avaient, leur vogue les fuirait. Ils sont ignorants comme des lapins et font de leur nullité un principe..... »

Dans un autre travail, j'avais cru devoir louer les efforts de certains romanciers ou romancières dont les œuvres me paraissaient de nature à être encouragées. P. Féval n'entendait pas de cette oreille-là. « La première partie (1) de mes *Étapes* touche à sa 20^e édition, m'écrivait-il, ce qui prouve qu'une portion assez notable du monde catholique ne répugne pas à ce fonds terriblement austère, labouré avec un soin-de-lettres énorme et *enfleuriché* dans une forme pleine de gaietés satiriques voulues. Je vous dirai, et vous l'auriez deviné sans moi, que c'est d'une difficulté gigantesque à écrire pour un excellent public qu'on sait d'avance atrophié par l'olfaction habituelle des pommades bas-bleuïques, poison de notre littérature dite « honnête ». Et il y a des bas-bleus de plus d'un sexe... Et l'une des causes de notre déroute politique lamentable est l'insuffisance absolue de ces *amuseurs* ennuyeux, qui écrivent comme on ravaude des chaussettes. Ce sont souvent de très bonnes personnes et la charité défend de les écharper *coram populo* ; mais notre jeunesse se meurt de guimauve ; elle fuit jusqu'à Zola pour éviter M^{me} Tendreison, jusqu'au pétrole pour se soustraire à la confiture de citrouille. Si vous connaissez Tyrtée, mon cher ami, dites-lui de crier une mâle chanson à l'oreille encotonnée de notre jeunesse, mais sans accompagnement de guitare. Nous mourons de sucre rance..... »

Voilà l'homme peint sur le vif, s'emballant de sang-froid, radieux d'avoir trouvé un mot drôle ou une phrase originale, et se souvenant, bien qu'il ait fait pour l'oublier, de son fameux Cocardasse, dans *le Bossu*.

Il ne convient pas d'examiner à cette place si P. Féval a bien servi sa réputation, en épurant son œuvre littéraire : le domaine de la conscience n'est pas soumis à la critique humaine. Mais on peut dire qu'il eût bien fait de condenser ses écrits, ou plutôt de les coordonner. Grisé par le succès et poussé par les exigences de ses éditeurs, notre vaillant auteur s'est laissé aller à une production excessive et fatalement trop hâtive ; il part pour nous décrire les *Merveilles du Mont-Saint-Michel* et nous envoie entre temps *Une corbeille d'histoires* : cette corbeille est agréablement remplie, mais elle n'a d'autre mérite intrinsèque que d'ajouter un tome à la collection. C'est là l'écueil des écrivains à la mode : si ce brave Alexandre

(1) Lettre inédite du 15 mars 1881.

Dumas I^{er} avait eu le loisir de relire la collection de ses écrits dans les dernières années de sa vie, il eût été surpris lui-même de la quantité de redites qu'il a accumulées, et du nombre incroyable des emprunts qu'il s'est faits. Mais l'éditeur est là, qui sollicite une œuvre nouvelle : on glane dans les vieux papiers, on inscrit un titre flamboyant et l'imprimeur imprime; quant au lecteur, celui du jour étant rarement celui de la veille, il ne s'aperçoit de rien, ou bien, il a oublié... P. Féval ne se répétait pas, mais il se laissait trop facilement entraîner par son sujet, il se perdait dans le dédale de ses conceptions et ne remarquait pas que la fin de son aventure ne correspondait nullement avec le commencement. Bien souvent, la folle du logis l'empêchait de rester dans les bornes de cette réalité conventionnelle qui donne une certaine vraisemblance à des événements qui n'ont rien de véridique; or, ce procédé peut être appréciable dans les contes de fées, mais nullement dans un roman, même de cape et d'épée, parce qu'il en détruit tout l'intérêt.

M. A. Delaigue m'excusera si je me suis laissé distraire de son intéressant volume par l'attrait des souvenirs et par des digressions personnelles : ayant tous deux le même culte pour la mémoire de l'ami commun, il comprendra que je n'aie pas résisté au désir d'apporter mon humble fleur sur la tombe qu'il a su décorer d'une admirable couronne. Le mérite de son livre ne sera pas diminué parce que je n'en aurai pas donné une analyse exacte et parce que j'aurai négligé d'en signaler tous les détails curieux. Tous les admirateurs de P. Féval, soit comme écrivain catholique, soit simplement comme romancier, liront le livre de M. A. Delaigue et voudront connaître les diverses phases de sa vie; or, ces admirateurs sont nombreux et certes, M. A. Delaigue ne se plaindra pas que tous se complaisent à se trouver encore en compagnie, grâce à lui, de cet incomparable *amuseur*, qui, s'il fut un peu prolix, ne fut jamais *ennuyeux*.

MAURICE PUJOS.

LIVRES DE RAISON, REGISTRES DE FAMILLE ET JOURNAUX INDIVIDUELS LIMOUSINS ET MARCHOIS, publiés par M. LOUIS GUIBERT, avec le concours de MM. ALFRED LEROUX, PIERRE et JEAN DE CESSAC et l'abbé A. LECLER. Un volume grand in-8° de 484 pages, Limoges et Paris, 1888. Prix : 6 francs

Les excellentes études de M. Charles de Ribbe ont révélé l'importance et le charme de ces livres domestiques, annales du foyer où revit, dans toute sa fraîcheur, la peinture naïve de la vie intime de nos ancêtres. Un *Livre de raison* n'est, en principe, qu'un livre de comptes (*liber rationis*) ; c'est

le registre des comptes du foyer, le journal de la gestion du chef de famille. Aux notes relatives à l'administration et à l'accroissement du patrimoine, viennent se joindre d'ordinaire les renseignements sur le personnel de la maison. Naissances, mariages, décès, ces grands faits de la famille ne sont pas enregistrés sèchement ; la main qui les trace redit les émotions, les joies, les douleurs, les sentiments du père, de l'époux, du fils, ou de la veuve qui continue, au besoin, la rédaction de cette histoire domestique.

Parfois, au récit des faits intimes, se mêlent des renseignements précieux sur d'anciens usages et des faits importants de l'histoire locale, des réflexions sur les passions politiques de l'époque et même la mention d'événements contemporains, même de ceux dont le théâtre est éloigné du foyer paisible où le père écrit ces pages naïves, destinées à être lues de ses seuls enfants et de leurs descendants. C'est ainsi que nous trouvons dans un de ces registres limousins, un passage ayant trait à la mort de Charles le Téméraire, sous les murs de Nancy. Ailleurs, ce sont des détails sur les épidémies, les famines, l'apparition de certains phénomènes de l'ordre physique, de météores extraordinaires, ou de graves accidents climatiques.

Ces livres de comptes nous initient à mille intéressantes particularités sur les rapports entre les maîtres et les domestiques ou les colons des domaines ruraux, les habitudes de la vie, l'instruction et l'éducation des enfants, l'état de l'industrie, les relations commerciales, le prix des denrées, la valeur de l'argent, etc.

Le Limousin a le bonheur d'avoir conservé quelque chose de ce culte de la province qui vivifiait jadis toutes ces grandes familles, tous ces groupes naturels dont l'union, sans confusion, formait le grand corps de la nation française. Chaque famille, chaque commune, chaque province gardait son autonomie et son caractère spécial ; partout la tradition, les coutumes, les franchises favorisaient l'initiative individuelle et locale, l'esprit de corps et de fraternité, une noble indépendance, jointe à un respect filial pour l'autorité. Dieu, le Roi, la famille et la contrée où se trouvait le foyer paternel, voilà les amours qui faisaient battre tous les cœurs et les rendaient capables de grandes choses.

La légion d'hommes de cœur et de talent dont Le Limousin se glorifie avec raison, a compris l'importance des études monographiques recommandées avec tant d'instance par le maître de la science sociale à notre époque, Frédéric Le Play. Leurs patientes et intelligentes recherches ont abouti à la découverte de l'existence de trente-six Livres de raison ou Registres de famille. C'est dans ce trésor qu'on a puisé des passages choisis avec beaucoup de tact ; leur reproduction, accompagnée de notes et

d'éclaircissements d'une grande valeur, forme le fond de ce volume, édité avec soin par la librairie de la Société archéologique du Limousin.

Les hommes de talent et de solide érudition qui publient ces extraits si habilement commentés, préviennent le lecteur que les registres conservés dans les vieilles familles limousines ont bien les mêmes traits principaux que ceux des autres contrées : la même simplicité, la même sollicitude toujours en éveil, la même robuste piété. Mais on n'y trouve pas l'élévation de pensée et la noblesse, la vigueur d'expression dont M. Ch. de Ribbe a pu relever tant d'exemples dans les *Livres de raison* des provinces du Sud-Est de la France.

« Le manuscrit de La Brunye, de Rochechouart, disent les auteurs de cette excellente monographie, est peut-être de tous nos papiers de famille de la région, celui dont les passages rappelleraient le mieux le ton et l'allure des registres révélés par M. de Ribbe ; mais la sollicitude du père de famille ne trouve jamais, pour s'exprimer, cette forme noble, cette émotion pénétrante, cet accent d'autorité qui donnent une si haute portée morale aux enseignements consignés sur certains papiers domestiques. On peut dire que nos registres de famille et nos livres de raison donnent assez fidèlement la note de nos compatriotes limousins. On y reconnaît l'empreinte de leurs qualités, de la simplicité de leurs mœurs, de leur piété, de leur résignation, de leur courage au travail. Mais on y retrouve aussi leur souci excessif des intérêts matériels, et le défaut trop ordinaire d'élévation de la pensée, résultat forcé de la prédominance des préoccupations les plus vulgaires de la vie et d'une indifférence profonde de la culture intellectuelle. »

Les extraits sont reproduits avec une exactitude rigoureuse, avec leur orthographe et en latin ou en français, suivant la langue adoptée par le rédacteur du Livre de raison. Cette fidélité ajoute une chance et une valeur de plus à cette utile et intéressante publication.

Nous ne pouvons terminer sans rappeler le vœu, si éminemment chrétien et français, formulé par M. Ch. de Ribbe. C'est du sanctuaire de nos anciennes familles chrétiennes que sont sorties ces nobles et robustes générations qui firent de la France la première des nations modernes, la digne fille aînée de l'Église. C'est par la famille que doit s'opérer la régénération de notre malheureuse et coupable patrie.

« Ces livres de raison si précieux, dit M. de Ribbe, qui empêche de les recréer ? Quel bienfait n'apporterait pas leur rétablissement ? Tout, dit-on, y fait obstacle ; tout est instable, les idées, les lois, les mœurs, tout, dans la famille et le foyer, comme dans les autres parties du corps social, con-

court à développer l'individualisme. Combien de familles, hélas ! en souffrent cruellement !

» Nous répondons : C'est une raison de plus pour qu'elles travaillent à combattre cette instabilité, pour qu'elles s'appliquent à refaire en elles, au siège et au centre de leur vie, un élément puissant d'ordre et de fixité. »

Et à l'appui de sa thèse, M. Ch. de Ribbe cite, avec de larges et admirables extraits, un *Livre de raison* commencé en 1840 : rien de plus éloquent, de plus persuasif que cet exemple.

Pourquoi ce délicieux plaidoyer en faveur du rétablissement du livre de raison, paré d'une élégante et commode reliure, ne serait-il pas placé au premier rang parmi les cadeaux de noces, dans les familles chrétiennes, en compagnie de ce chef-d'œuvre du même auteur : *Une famille au xvi^e siècle*, et de ces deux autres trésors que nous devons au même auteur : *la Vie domestique* et *les Familles et la Société en France* ?

Ce serait l'antidote et parfois le remède à opposer aux lectures futiles et souvent malsaines de notre littérature de décadence morale et littéraire ; ce serait en même temps la meilleure préparation humaine au rôle sublime et redoutable de chef de famille et de mère chrétienne.

Un beau *Livre de raison*, qui forme le complément pratique du *Livre de famille* de M. Ch. de Ribbe, verrait le premier de ses blancs feuillets rempli par l'inscription de la date et des circonstances du mariage, avec l'expression des sentiments, des pensées de ce jour si grand dans l'histoire de la vie, et le premier pas fait dans cette voie, on recommencerait à marcher sur les traces de nos pères.

Qui mettra en honneur cette bonne coutume, qui en prendra l'initiative ? Il suffirait de l'exemple venant de quelques-unes de ces familles qui ont gardé, avec l'éclat du nom, les traditions de piété et de patriotisme de leurs aïeux. Qu'il nous soit permis d'espérer que ce noble et salutaire exemple sera bientôt donné.

AUGUSTE CARION.

FLEURS D'HIVER — FRUITS D'HIVER, histoire de ma maison, par E. LEGOUVÉ, de l'Académie française. Un volume in-16 de 231 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Les vieillards éprouvent tous un singulier plaisir à parler d'eux, à initier les générations nouvelles à leurs petites affaires, à faire part de leurs impressions à l'aspect de la plante qu'on remarque, de la fleur qu'on respire, du passant inconnu que l'on coudoie. Ces réflexions ou souvenirs ne sont pas toujours palpitants d'intérêt : ils n'ajoutent souvent rien à la gloire littéraire de l'auteur, et peut-être gagneraient-ils et seraient-ils de meilleur

profit pour l'écrivain, s'ils étaient réservés aux amis des temps passés, à la famille respectueuse du temps présent. En tout cas, ces pages intimes sont généralement empreintes de bonhomie et inspirées par l'aimable indulgence qu'acquiert, à mesure que le passé tient une plus large place que l'avenir, l'homme qui a beaucoup vu, beaucoup médité et beaucoup lu. Elles répondent aussi, peut-être, à certain besoin de curiosité : on aime à voir les grands hommes en robe de chambre, alors surtout qu'en ce costume négligé, ils inspirent encore le respect et l'admiration. Lamartine, racontant ses misères dans son Cours de littérature, n'inspirait qu'une pitié relative et le chantre d'Elvire n'aurait rien perdu en ne posant pas devant la galerie avec sa redingote râpée et sa cravate aux bouts effrangés. Alexandre Dumas n'a rien gagné en publiant ses Mémoires et s'est rendu ridicule en exhibant sa photographie, ornée du portrait d'Adda Menken.

M. E. Legouvé n'a pas à redouter pareille mésaventure : ses *Fleurs d'hiver* ont un doux parfum d'herbes sèches ; ses *Fruits d'hiver* ont un bon goût de pomme de reinette, savamment ridées sur la paille fraîche. En lisant son volume, on voit l'académicien élégant et propre, soucieux de sa personne comme de son style, et l'on envie, sans jalousie, ce septuagénaire qui, tous les matins, manie le fleuret, et tous les soirs, la plume avec une égale désinvolture, avec un égal succès.

De ses *Fleurs d'hiver*, on peut faire un bouquet ; en voici un tardif chrysanthème : « Je regardais mon jardinier plantant un poirier. — Pourquoi donc, lui dis-je, ne mettez-vous pas de fumier sur les racines ? — Oh ! jamais, monsieur ! Cela les pourrit et l'arbre meurt. — Bon à retenir. Plantons toujours notre talent, notre réputation, notre fortune, notre avenir, en bonne terre franche. Rien de putréfié à la racine. Empoisonner la source, c'est empoisonner le fleuve. » Parmi les plus jolies fleurs du bouquet on pourrait signaler encore une bien curieuse anecdote sur Littré et sa fille ; mais nous croyons plus simple de montrer la dernière fleur ; c'est une violette, qui s'était si bien cachée sous l'herbe épaisse que l'âpre bise de décembre ne l'a point flétrie : « Un scrupule me vient en relisant ces pages : j'ai peur d'avoir donné à ceux pour qui elles sont écrites, trop bonne opinion de moi. Mes conseils sont, je crois, excellents ; mais les ai-je toujours suivis ?... Hélas ! non. Le monsieur qui est représenté là, vaut beaucoup mieux que moi. Je voudrais bien être aussi maître de moi que lui... Ces pages sont le portrait de ce que je tâche d'être, non de ce que je suis. Mais enfin, si vous qui me lirez, vous arrivez comme moi à faire à peu près le quart de ce que je dis, j'aurai eu raison de vous envoyer mes *Fleurs d'hiver*. »

Dans la seconde partie de son recueil, sous le titre de *Fruits d'hiver*, l'aimable académicien nous retrace un portrait charmant de deux de ses amis, Bersot et Labiche, et nous raconte l'histoire de sa maison. Ces souvenirs intimes ont dû vivement l'intéresser : pour le lecteur, ils rappellent un peu les oraisons funèbres qu'on a coutume de lire chaque année dans les sociétés scientifiques ou littéraires. Bersot fut un homme de cœur, nous le savions par les traditions de l'école normale; Labiche fut un homme d'esprit, nul ne peut l'ignorer pour peu qu'on ait jamais entendu une seule de ses comédies. Une citation, à propos de ce rieur incomparable : « On a cité sa réponse à une maîtresse de maison, quelque peu précieuse, qui lui demandait, à table, ce qu'il pensait de Shakespeare... » Est-ce pour un mariage? » On a répété son admirable mot à je ne sais quel matérialiste... » Oh! pardon, monsieur, moi, le bon Dieu, c'est mon homme!... » Eh bien! en voici un que je n'ai lu nulle part et qui nous montre un Labiche tout nouveau... » Et M. Legouvé expose que pendant un dîner, Labiche ayant soutenu que *la vertu est plus amusante que le vice*, quelqu'un lui avait dit : « Pensez-vous nous faire accroire qu'au milieu de toutes les tentations de coulisses, vous n'avez pas fait d'infidélité à votre femme? — Moi! répond Labiche avec calme, comment aurais-je pu en aimer une autre? J'aimais celle-là... » Labiche était aussi un homme de cœur.

En résumé, les souvenirs de M. Legouvé ne sont pas à dédaigner : cette causerie académique est plus attrayante que celle des gens de sport et vous fait oublier la banalité des commérages du *Five o'clock*.

MAURICE PUJOS.

LES NORMANDS DANS LES DEUX MONDES, par G.-B. DE LAGRÈZE

Un volume in-8° de xi-353 pages. Prix : 5 francs

Les Normands dans les deux Mondes est un livre que nous ont donné les études et les savantes recherches de M. de Lagrèze.

Dès l'introduction, l'auteur nous laisse voir avec quel intérêt il a écrit ce livre :

« — Ils sont curieux à étudier, ces hommes intrépides dont les essaims sans nombre se répandirent partout, du ix^e au xi^e siècle, en Europe et plus loin encore. Ces brigands héros épouvantèrent le monde par leurs invasions et l'étonnèrent par leurs conquêtes. »

Un peu plus loin nous voyons de quel sentiment d'impartialité il s'est inspiré. Comme il n'a d'autre souci que de chercher la vérité, c'est sans parti pris qu'il examine les théories souvent hardies des apologistes et des

détracteurs. Le plus souvent il laisse la parole aux faits puisés dans les chroniqueurs et les historiens de pays et de temps bien différents.

Aux lecteurs à apprécier et à conclure.

Tous les faits groupés dans ce livre ont une étrange éloquence; et l'on comprend sans peine ce cri des populations chrétiennes, dans les prières publiques. — *A furore Normannorum, libera nos, Domine!* — De la fureur des Normands, délivrez-nous, Seigneur!

Or, ces Normands, M. de Lagrèze nous les dépeint de main de maître.

Farouches, barbares, sanguinaires, pillards, en état permanent de guerre, rusés, perfides; en bataille, terribles comme des lions; vaincus, fuyant comme des femmes; féconds en stratagèmes où l'habileté et l'audace souvent étaient déshonorées par le sacrilège. Tel est ce trait du terrible Viking Hasting qui fit célébrer ses funérailles dans la cathédrale de Luna, en Italie. Au milieu de la cérémonie, Hasting bondit de son cercueil, et suivis de ses compagnons qui se tenaient tout près de lui, des armes cachées sous leurs vêtements, massacre l'évêque qui officiait à l'autel, les prêtres, les moines, les femmes, les enfants et s'empare de la ville qu'il croyait être Rome.

Que d'autres exemples de ce genre!

En vain les Scandinavistes ont-ils voulu faire remonter à la piraterie des Normands l'origine et les caractères de la chevalerie du moyen âge. On a beau avouer, dit M. de Lagrèze, qu'il faut tenir compte de la différence du lieu, de la scène et des coutumes locales, le Viking égorgeait les prêtres et les femmes dans l'église, réduisait à l'esclavage les paysans désarmés, pillait tout, brûlait tout, volait tout par surprise aussi bien que par la force.

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui excitaient ces ardentes passions et cette soif insatiable de combats, d'expéditions lointaines et de butin, en se donnant elles-mêmes comme prix de la victoire.

Il est donc difficile de ne pas voir dans ces forbans, dans ces pirates-brigands le contraire des sentiments des chevaliers français.

Aussi l'auteur réfute-t-il victorieusement cette assertion et celle de M. Steenstrup. — « Il est connu que les Normands étaient supérieurs à presque tous les États chrétiens quant à l'art militaire. — Les soldats de Charlemagne ont bien prouvé le contraire. Et si, en France, les Normands ont si bien réussi, ce n'est qu'à nos discordes et à nos jours néfastes de désordres qu'ils ont dû la plupart de leurs victoires et ont pu s'établir chez nous.

Toutefois on ne peut leur refuser ce je ne sais quoi qu'on pourrait presque

appeler le génie des invasions et des conquêtes. Et, quand nous parcourons les exploits gigantesques des Regner Lodbrog, des Olœf, les Vikings du Nord, des Rourik, des Igov et sa femme Olga digne d'être un Viking, des Sviatoslof, les illustres Varègues de Russie, des Canat, des Hastings, des Rollon en Angleterre et en France, nous nous rappelons involontairement ces fabuleux faits d'armes attribués au roi Arthus, à notre Rolland et à Charlemagne.

Nos grandes épopées françaises ne sont-elles pas, à ce point de vue, le pendant des sagas ou chansons de geste, danoises et suédoises? Oui, sous la plume de M. de Lagrèze, les Vikings anglais Olœf, Svend, Thurchill, Canat le Grand, Hasting et Rol ou Rollon, ne nous émeuvent et ne nous intéressent pas moins, malgré leur barbarie et les sanglants exploits qui marquent leur passage. Chez les Normands, en effet, conquête et barbarie vont de pair. Qu'on lise entre autres l'horrible massacre commis dans la cathédrale de Canterbury par Thurchill, et l'atroce supplice infligé à l'archevêque Elphèze et dont l'auteur nous retrace le saisissant tableau pages 123, 124 et 125. L'Allemagne, l'Espagne, l'Afrique, l'Italie, la Sicile, la Grèce, la Syrie, la Russie, l'Amérique elle-même, ont tour à tour subi les dévastations et le joug, et ont vu briller la gloire et joui de l'administration sage et réparatrice des Vikings qui se fixaient dans leurs conquêtes.

Le contact avec les peuples civilisés et surtout l'influence de la religion adoucirent les mœurs, modifièrent les caractères et inspirèrent enfin à ces barbares des sentiments d'humanité et les vertus chrétiennes.

Il est impossible de lire ce livre sans éprouver l'admiration la plus vraie pour ces hommes du Nord que leur téméraire hardiesse jetait sur toutes les mers et faisait aborder à toutes les plages. On éprouve également la plus vive horreur au récit des forfaits inouïs dont ils ont souillé leurs victoires. Et malgré tout, on lit avec un intérêt soutenu ce livre où l'on sent qu'un jugement sûr, qu'un amour sincère de la vérité autant que l'impartialité ont guidé l'auteur dans ses recherches, et ont présidé à l'exposé et au récit des faits.

CAP.

LOUISE DE VAUVERT, par le VICOMTE HENRI DE BORNIER. Un volume in-12 de 273 pages. Prix : 3 fr. 50

Vous avez bien lu : c'est à l'auteur de la *Fille de Roland* et de *Mahomet* que nous devons ce nouveau roman, ou plutôt cette pastorale. M. de Bornier aime, après avoir forgé en vers alexandrins des œuvres qui, je l'espère, seront impérissables, se délasser en composant quelques idylles que pourront lire un jour ses petits-enfants. Les bonnes gens, qui ne sont point

encore conquis par la littérature des naturalistes ou des décadents, ne se plaindront point de ces fantaisies d'un poète, aussi distingué qu'académique.

La scène se passe à Marsillargues (3,227 habitants), canton de Lunel (Hérault), le pays des vins capiteux, avant l'invasion du phylloxéra ; mais M^{lle} de Vauvert, une maîtresse jeune fille, a su combattre et vaincre le terrible insecte ; c'est là son principal titre de gloire, ce qui ne l'empêche nullement d'être une adorable brune, ayant du sang espagnol dans les veines, et brûlant du désir de se marier selon ses goûts. Elle est bien quelque peu flancée avec un cousin, Roger de Sangonis ; mais ce produit exceptionnel du midi a environ six pieds de haut et M^{lle} Louise, qui est pleine de talents et d'expérience, ne brille pas par un excès de grandeur. C'est pourquoi M^{me} de Maure, parente de M^{lle} de Vauvert, lègue sa fortune et ses propriétés à un cousin éloigné, M. le marquis de Chaumont, qu'elle n'a jamais vu et qui a toujours habité la capitale !... Si vous ne saisissez pas bien la cause et l'effet, et si vous ne comprenez pas pourquoi je vous parle de M^{me} de Maure, je vous engage à chercher le mot de l'énigme dans le livre de M. de Bornier ; car tous mes lecteurs liront cet aimable roman et je ne veux pas leur ôter le charme de l'imprévu.

Lucien de Chaumont s'installe dans la vieille maison de sa généreuse parente et le voilà voisin de sa cousine Louise de Vauvert, celle-ci commence par lui donner des conseils pour combattre le phylloxéra et reconstituer son vignoble, c'est sa marotte ; elle lui enseigne à se préserver des moustiques et lui persuade qu'il doit avoir un goût prononcé pour les courses de taureaux, vu qu'aussitôt qu'on dit d'un homme, dans l'Hérault, « *Aquel alma li biau* », cet heureux mortel devient populaire et est en passe de devenir député. Et l'honnête Lucien se laisse faire : il plante des vignes américaines, arrête à bras tendus un taureau échappé qui se précipitait sur M^{lle} de Vauvert, et se sent heureux de vivre, s'émerveillant chaque jour de la somme de qualités, de grâces et de vertus que renferme la toute mignonne et délicate personne qui s'est faite son Mentor.

Mais Roger de Sangonis revient d'un voyage dans l'Inde, où il a tué trois tigres et deux éléphants... C'est ici que le drame va commencer : Lucien laissera-t-il le géant Sangonis ravir la perle de Marsillargues, tel que Jupiter jadis ravit Europe ? Roger abandonnera-t-il à un rival celle qu'il s'est promis d'épouser depuis le jour où son cœur a battu dans sa vaste poitrine ?... Que les cœurs sensibles se rassurent ! Personne ne meurt, tout finit par une série de repas de noces chez le Chevet de l'endroit, grâce à l'esprit et à l'adresse de M^{lle} de Vauvert. Mais, encore une

fois, ne m'en demandez pas davantage; si vous connaissiez toute l'histoire, vous ne voudriez plus, peut-être, lire le roman; et croyez en un vieux critique, vous vous priveriez d'un réel plaisir et d'un délicieux régal.

MAURICE PUJOS.

UN DRAME ROYAL, par le COMTE D'HÉRISSEON. Un volume in-12 de 316 pages
Paris. Prix : 3 fr. 50

Les ouvrages que publie M. le comte d'Hérisséon échappent absolument à la critique, soit qu'on veuille les considérer au point de vue historique, soit qu'on les regarde comme de vulgaires conceptions d'un esprit ingénieux. Ce *Drame royal* n'est autre chose qu'un récit de l'aventure de l'archiduc Rodolphe d'Autriche : cela saute tellement aux yeux, qu'on peut le dire et l'écrire sans que nul puisse s'en offenser. Mais peut-on affirmer que l'auteur a profité, pour composer ce volume, de documents inédits, de pièces ravies ou empruntées aux archives poudreuses, voilà ce que l'on ne saurait prétendre et ce que le comte d'Hérisséon se garde bien d'éclaircir.

Il est évident pour tout homme de bon sens et connaissant le cœur humain qu'un individu quelconque, à moins qu'il ne soit fou, ne va pas se tuer stupidement quand la vie s'ouvre devant lui, souriante, pleine d'avenir, et quand les fautes qu'il a pu commettre ne sont pas de celles que le monde condamne d'une façon irrémédiable, alors surtout que cet homme est prince et peut invoquer, pour se faire absoudre, l'exemple de Louis XIV. Il est évident que l'Église n'autoriserait pas l'érection d'un monastère au lieu même où un désabusé de la vie, fut-il archiduc, aurait mis fin à ses jours, et transgressé une des lois fondamentales de la religion. Donc, la conclusion de M. le comte d'Hérisséon est vraisemblable, et peut être acceptée ; mais où sont les preuves et sur quelles bases s'appuyer pour édifier cet effroyable crime ? Car le prince royal du... Tyrol, meurt assassiné !....

Les personnages que M. d'Hérisséon met en scène, M^{me} Messiah, sa fille Marzara, le marquis Trécasi, ont tous une apparence de réalité : leur histoire est contée, du commencement à la fin, avec un réel talent d'écrivain ; mais un doute troublant envahit l'esprit du lecteur : est-ce la vérité, qu'on nous fait voir sous des noms supposés, est-ce l'expression de la pensée d'un chercheur, qui s'est persuadé que les faits avaient dû se passer fatalement de la façon qu'il indique ?

L'analyse de ce drame n'est pas, à notre avis, possible à tenter dans cette *Revue* : un *Drame royal* est un ouvrage à lire. Nous ne le recommanderons pas aux jeunes filles qui sortent du couvent, aux femmes nerveuses ; mais nous conseillerons aux amateurs de chroniques de le placer

dans leur bibliothèque : peut-être, au milieu du siècle prochain, quand les hommes de ce temps ne seront plus et que l'heure sera venue de publier les mémoires contemporains, que leurs auteurs renferment aujourd'hui sous une triple serrure, sera-t-on tout surpris de voir que M. d'Hérisson avait été un précurseur ou avait eu connaissance de documents secrets ; et son livre sera de ceux qu'on aime à relire et à consulter.

Il convient d'ajouter que s'il a plu à l'auteur de s'approprier une situation dramatique inspirée par des événements contemporains et de mettre en scène un des plus hauts personnages de notre époque, il a su observer scrupuleusement toutes les convenances dont un galant homme ne se départit jamais, et s'est contenté de nous montrer le triste résultat des passions humaines, alors qu'elles viennent contrecarrer les desseins de la politique, sans manifester le moindre esprit de dénigrement ou de haine sectaire contre des victimes de la fatalité que le malheur a rendues sacrées.

MAURICE DU MAZEL.

ROME, SES MONUMENTS, SES SOUVENIRS, par l'abbé BOULFROID.

Grand in-8° Jésus de 300 pages illustré de 86 gravures. Lille, 1890. Prix : 3 francs

On ferait toute une bibliothèque avec les livres écrits sur Rome : et cependant chaque année nouvelle en voit paraître de nouveaux que le public ne se lasse pas de bien accueillir. C'est que Rome est la patrie des âmes ; que ceux-là qui en reviennent ne peuvent s'empêcher de la célébrer ; que d'elle tout intéresse : ses beautés, ses grandeurs et surtout ses douleurs. Rome en outre est la pierre de touche des esprits : elle rend absolument ineptes les sots qui parlent d'elle, mais elle inspire quiconque n'est point sot ; c'est assez dire que tout livre plein d'elle, s'il n'est pas mauvais, est bon. Il y a cependant des degrés dans l'excellent et celui de M. Boulfroid prendra rang parmi les meilleurs.

Il s'ouvre par une large introduction, sorte d'atrium placé en avant de la Sainte Cité, où le lecteur secoue la poussière de ses préjugés, ferme l'oreille aux bruits faux du dehors et jette sur les destinées de la ville éternelle un premier regard suggestif, dont l'impression ne le quittera plus jusqu'au terme du voyage.

Mais cette initiation ne suffit pas. Au lieu de nous transporter d'emblée au tombeau des Apôtres, l'auteur nous y conduit par un chemin superbe : Gênes, Pise, Florence, Sienne, Assise, quelles étapes quand Rome est au

bout, *per lucem ad lucem* ! Et, tout le long de la route, les yeux se familiarisent avec la lumière, l'intelligence s'éclaire, le cœur se dilate dans un crescendo qui met l'âme au diapason des harmonies et des enthousiasmes que Rome lui réserve.

Voici enfin Rome, la Rome chrétienne, la Rome ancienne, la Rome souterraine, la Rome des beaux-arts. L'auteur nous la montre sous ces quatre aspects, mais à grands traits et de façon à en donner une impression profonde ; c'est assez dire qu'il ne décrit pas, le mètre en mains, et n'encombre pas son récit d'interminables nomenclatures. M. Boulfroid n'est point un cicerone. C'est un compagnon de voyage instruit et disert, qui nous arrête aux meilleurs endroits pour la vue, oui, mais surtout pour la pensée.

Le moment de partir est venu. L'auteur nous ramène par Naples, Pompéï, Lorette, Padoue, Venise, Milan et Turin. L'aller était une aurore préluquant au grand jour du Vatican ; le retour est un crépuscule dont les rayons s'obscurcissent et se glacent à mesure que l'on s'éloigne du Thabor Romain. Assise, c'était déjà Rome ; Lorette, c'est Rome encore ; Turin... ce n'est plus même l'Italie ! L'absence du roi y rappelle sa présence sacrilège au Quirinal... Turin est bien la ville par laquelle il faut sortir de l'Italie, si l'on veut la quitter sans regret.

Que si l'on me demande en quoi ce volume diffère de tant d'autres qui sont bons, je dirai, d'abord, par une très rare et très louable indépendance à l'égard de certaines admirations de commande. Il est des engouements que l'auteur ne subit pas, des chefs-d'œuvre qu'il ne goûte pas, des renommées qui ne lui imposent pas. En second lieu, ces pages frémissent d'une indignation véhémement contre les spoliateurs du Pape qui, non contents de leur intrusion criminelle, déshonorent jusqu'à la cité matérielle par des enjolivements et des rajeunissements dont l'inintelligence les met au dessous des Vandales. A Rome, comme à Jérusalem, M. Boulfroid a vu la désolation dans le lieu saint : la sentinelle piémontaise aux portes de Saint-Pierre le révolte autant que le soldat turc au Saint-Sépulchre, davantage, devrais-je dire, car le croissant est dans son rôle ; la croix profanée de Savoye ment au sien. Les pèlerins suscitent les croisés : ce sont les récits des prédécesseurs de Pierre l'Ermite qui ont fait le succès de son appel aux armes : de tels livres, eux aussi, préparent la revanche de la Chrétienté contre ce que Lamoricière appelait le nouvel Islam.

Enfin M. Boulfroid, si bien à lui que soit son livre, n'a pas cru qu'il dût y parler seul ; il a fait à ses devanciers de fréquents et très heureux emprunts : il a emprunté à l'Italie même la magie de ses monuments,

l'éloquence de ses chefs-d'œuvre, reproduits avec une généreuse prodigalité. Nul ne lui reprochera d'avoir serti ces perles et ces émaux dans l'or de la couronne qu'il met au front de la Cité Reine.

OUTIS.

ANNUAIRE DE LA JEUNESSE, par H. VUIBERT. Un volume in-12
de 900 pages, illustré. Prix : 3 francs

L'ouvrage que nous annonçons est appelé à être entre les mains de tous les jeunes gens de dix à vingt ans désireux de s'instruire et de tous les pères de famille soucieux de l'éducation de leurs enfants. Il a un caractère tout à fait nouveau. Il prend l'enfant à l'âge de quatre ans et le suit dans toutes les phases de la vie scolaire. Depuis l'école maternelle jusqu'au Collège de France, il n'est pas une catégorie d'établissements d'instruction qui ne soit passée en revue et étudiée à tous les points de vue susceptibles d'intéresser les pères de famille.

L'instruction une fois acquise, il reste à en tirer le meilleur parti possible ; cette étude fait l'objet de la dernière partie de l'ouvrage : *Carrières et professions*.

Tout cet ensemble est essentiellement mobile : les changements importants se comptent par centaines d'une année à l'autre ; c'est pour cela que le livre est publié sous forme d'*Annuaire* : il sera continuellement réimprimé et mis à jour.

Il n'intéressera pas seulement les jeunes gens et les pères de famille, mais aussi toutes les personnes qui veulent avoir une idée un peu nette de ce qu'est notre outillage scolaire, qui offre, dans ses variétés, bien des ressources ignorées du plus grand nombre.

L'auteur ne se limite pas, bien entendu, aux établissements universitaires ; il s'étend, au contraire, beaucoup sur tout ce qui a un caractère professionnel, technique, spécial. Son travail est une étude originale, très complète, scrupuleusement exacte, dont tous les matériaux ont été puisés aux sources mêmes. Ces matériaux n'ont pas formé moins de 1,500 dossiers, continuellement grossis et mis à jour depuis cinq ans.

Son livre est destiné, croyons-nous, à faire beaucoup de bien. Pour qu'il atteigne les classes peu aisées, celles précisément qui ont le plus besoin de directions et de conseils, le prix en a été abaissé jusqu'à l'extrême limite du bon marché : jamais un ouvrage comparable, comme exécution matérielle, à celui-ci, n'a été vendu à un prix aussi minime.

OUTIS.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

AME DE PIERRE (I^{re}), par Georges Ohnet; illustrations de E. Bayard. Un vol. grand in-16 de 230 pages. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

AMES VIERGES, par Jean de la Bretonnière. Un vol. in-12 de 280 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNE BOLEYN. Un divorce royal, par M^{lle} Blaise de Bury. Un vol. in-16 de xiv-238 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNUAIRE DE LA JEUNESSE pour l'année 1890, par H. Vulbert. Un vol. in-16 de 900 pages. Prix : 3 fr.

AU SUD ET AU NORD, par Xavier Marmier. Un vol. in-16 de 324 pages. Prix : 3 fr. 50

(Bibliothèque variée)

BIENHEUREUX JEAN-GABRIEL PERBOYRE (le), prêtre, missionnaire et martyr, par M. Deminuid, directeur général de l'œuvre de la Sainte-Enfance. Un vol. in-12 de 160 pages. Prix : 1 fr.

BISMARCK EN CARICATURES, par John Grand-Carteret. Un vol. in-16 avec 140 caricatures françaises, allemandes, autrichiennes, italiennes, suisses, anglaises, russes et américaines. Couverture dessinée par Blass. Frontispice par Willette. Prix : 3 fr. 50

CIVILISATION ET LES BIENFAITS DE L'ÉGLISE (la), conférences adressées aux classes dirigeantes, par M. l'abbé G. Lachaud, missionnaire apostolique. Deux vol. in-8^e. t. I, 522 pages; t. II, 634 pages. Prix : 12 fr.

COMMENT ON DEVENAIT PATRON; vie privée d'autrefois, arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du xvi^e au xviii^e siècle, d'après des documents originaux inédits, par Alfred Franklin. Un vol. in-18 avec gravures. Prix : 3 fr. 50

CORRESPONDANCE DE MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS, extraite de ses lettres originales déposées aux archives de Hanovre et de ses lettres publiées par M. L. W. Holland. Traduction et notes par E. Jaeglé. Trois vol. in-18 Jésus, ornés d'un portrait de la duchesse. Prix : 10 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE: recherche, délivrance et retraite d'Emin Pacha, par H.-M. Stanley; ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur. Deux vol. in-8^e ornés de 150 gravures, t. I, 518 pages; t. II, 484 pages. Prix : 30 fr.

DE LA CONDITION LÉGALE DE LA MÈRE; étude de droit pontif et de législation, par M^{lle} Sarmisa Bilescu, docteur en droit. Un vol. grand in-8^e de iv-504 pages. Prix : 10 fr.

DON JUAN DE MOZART (le), par Charles Gounod. Un vol. in-16 de 216 pages. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

EGYPTE (I^{re}), souvenirs bibliques et chrétiens, par le R. P. M. Jullien, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Caire. Un vol. grand in-8^e de 294 pages, orné de 25 gravures. Prix : 3 fr.

EN VOYAGE; Alpes et Pyrénées, par Victor Hugo. Un vol. in-8^e de 343 pages. Prix : 7 fr. 50

(Œuvres inédites de Victor Hugo)

FLEUR D'HIVER; la Branche de lilas; Histoire d'un chapeau rose; Mémoires d'une fleur, par

Lia Cresseden. Un vol. in-12 de 324 pages. Prix : 2 fr. 50

FRANCE AVANT ET PENDANT LA RÉVOLUTION (la), les classes, les droits féodaux, les services publics, par Edouard Olivier. Un vol. in-12 de viii-632 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE DE SAINT ANSELME, archevêque de Cantorbéry, par le P. Raguey, mariste. Deux vol. grand in-8^e. T. I, 555 pages; t. II, 499 pages. Prix :

JACK, par Alphonse Daudet; illustrations de myrbach gravées par Guillaume. Un vol. in-16 de 716 pages. Prix : 3 fr. 50

(Collection Guillaume)

LUDKA, par Adolphe Aderer. Un vol. in-16 de 321 pages. Prix : 3 fr. 50

MADAME DE BRAUMARCHEIS, d'après sa correspondance intime, par Louis Bonneville de Marsangy. Un vol. in-8^e de iv-428 pages. Prix : 7 fr. 50

MADAME DE SAINT-BEUVE ET LES URSLINIENNES DE PARIS, 1565-1630. Étude sur l'éducation des femmes en France au xvi^e siècle, par H. de Leymont. Un vol. in-8^e de xvii-443 pages. Prix : 6 fr.

MÉMOIRES DU BARON HAUSMANN. Tome II. Préfecture de la Seine. — Exposé de la situation en 1853 — Transformation de Paris : — Plan et système financier des grands travaux. — Résultats généraux en 1870. Un vol. in-8^e de xv-576 pages. Prix : 8 fr.

MYSTÈRE DE LA PASSION (le), représenté dans les montagnes de la Bavière, traduit par Émile Paris avec l'autorisation et sous le patronage du curé d'Ober-Ambergau. Un vol. in-16 de 212 pages. Prix : 2 fr. 50

NAVIGATION MARITIME (la), marines de guerre et de commerce navigation de plaisance, par E. Lisbonne, ancien élève de l'école polytechnique, directeur des constructions navales en retraite. Un vol. petit in-4^e de 328 pages, orné de nombreuses gravures. Prix : 6 fr.

CHILLET-BLANC (I^{re}), par Alexandre Lambert de Sainte-Croix. Un vol. in-16 de 230 pages. Prix : 3 fr. 50

PARIS PENDANT LA TERREUR, par Edmond Biré. Un vol. in-18 Jésus 440 pages. Prix : 3 fr. 50

ROME; ses monuments, ses souvenirs; Rome chrétienne; Rome souterraine; Rome artistique, par l'abbé A. Bouffoy. Un vol. grand in-8^e de 304 pages. Prix : 3 fr.

ROSBACH ET IÉNA, par le général baron Colmar Von Der Goets. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par le commandant Chabert, du 20^e régiment de chasseurs. Un vol. grand in-8^e avec deux plans coloriés. Prix : 10 fr.

SAINTS DE ROME (les), au xix^e siècle: Vincent Pallotti, par J.-T. de Belloc. Un vol. in-8^e de iv-332 pages. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIRS DES ZOUAVES PONTIFICAUX 1861-1862, recueillis par François Le Chauff de Kerguenec, ancien zouave pontifical. Un vol. grand in-16 de viii-401 pages. Prix : 3 fr.

VIE DU RÉVÉRENDISSIMÉ PÈRE ALEXANDRE-VINCENT JANDOL, soixante-troisième maître général des Frères-Prêcheurs, par le R. P. Hyacinthe-Marie Cormier, du même ordre. Un vol. in-8^e de xii-579 pages. Prix : 5 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

VIE D'ANTONIO ROSMINI SERBATI, fondateur de l'Institut de la Charité, par WILLIAM LOCKHART, gradué d'Oxford, procureur de l'Ordre à Rome, recteur de Sainte-Ethedreda à Londres. Traduit de l'anglais par M. SEGOND. Paris, 1889. Un volume in-8° de xvii-579 pages. Prix : 8 francs

Nous sommes un peu en retard pour rendre compte de cet ouvrage ; mais il n'est pas de ceux dont la lecture et l'examen se font en quelques heures. C'est une œuvre de cœur et de talent, c'est un monument élevé, par la piété filiale d'un fervent et docte religieux, à la mémoire d'un Père plus remarquable encore par ses vertus sacerdotales, que par la supériorité de son intelligence et l'importance de ses doctrines philosophiques.

Le texte original a obtenu en Angleterre le suffrage le plus flatteur de tous les critiques compétents ; la traduction offre le charme d'une inspiration personnelle, rien ne laisse soupçonner la contrainte de l'expression d'une pensée étrangère. La facilité, la pureté, l'élégance du style attestent une étude sérieuse de nos admirables classiques, et en même temps une connaissance approfondie des matières relevées et délicates qu'il est impossible de ne point aborder en parlant de ce profond penseur.

La censure récente portée d'après l'examen de ses écrits posthumes, n'a servi qu'à faire briller la vertu de ses enfants spirituels, si unanimement et si humblement soumis à une épreuve bien inopinée. Le retentissement de cette censure fera rechercher avec un intérêt plus vif, plus universel, l'histoire de la vie et des travaux de Rosmini.

Sa biographie, publiée à Rome en 1880, par Don Paoli, a été mise largement à contribution par l'auteur, qui a soin de le dire dans sa préface. Don Francesco Paoli ayant été, pendant plus de vingt ans, le secrétaire intime de Rosmini, était l'homme le mieux renseigné pour écrire sa vie ; mais il n'avait pas fait assez usage de la correspondance dans laquelle le fondateur de l'Institut de la Charité se peint lui-même, avec tant de can-

deur et de charme. William Lockhart s'est attaché à laisser parler, le plus souvent possible, Rosmini ou ses illustres correspondants.

• • •

Les dons que Dieu se plut à répandre sur son serviteur, se manifestèrent dès ses premières années; il fut, dit Don Paoli « un enfant réfléchi à deux ans, un enfant charitable à cinq, un modèle d'application à sept, un ascète à douze, l'auteur de brillants essais de morale à seize : à dix-huit ans il était assez avancé en philosophie pour que son professeur devînt son disciple ».

Rien de plus gracieux, de plus édifiant que le tableau de l'enfance et de la jeunesse de Rosmini. Sa famille était riche, et personnellement il pouvait compter sur l'héritage d'un oncle qui l'aimait de prédilection. A seize ans il était l'un des plus beaux et des plus élégants parmi la jeunesse de Rovereto. Mais il se distinguait surtout par « cette exquise et virginale modestie qui le caractérisa pendant sa vie entière ».

A dix-sept ans, confirmé dans la pensée que Dieu l'appelait à son service, il n'hésita pas à révéler à sa famille cette vocation, qui renversait toutes les espérances fondées sur lui pour perpétuer son nom et en accroître la gloire.

Cette contrariété fut pour lui une cruelle épreuve, mais il la supporta avec un calme et une fermeté inébranlables. Un des plus saints personnages du temps accepta la mission de combattre la résolution du pieux jeune homme; toute son éloquence et l'autorité de sa parole furent sans effet, et cet ami eut le courage de déclarer aux parents qu'ils s'exposeraient à combattre la volonté de Dieu, en persistant dans leur opposition. La foi parlait plus haut que les sentiments naturels chez ces gentils-hommes chrétiens; le père et l'oncle se soumirent avec résignation au sacrifice de toutes leurs espérances mondaines.

Le jeune Rosmini avançait à grands pas dans la pratique des vertus et de la tendre piété, qui le préparaient aux saints ordres, sans nuire à l'assiduité de ses études, qu'il poursuivait toujours avec les plus brillants succès. Quand il quitta l'université de Padoue, sa charité, sa douceur, son amabilité le firent regretter des pauvres et des gens pieux, comme jadis l'avait été saint François de Sales. Un de ses biographes rapporte qu'on disait alors : « Un saint François de Sales et un Antonio de Roverto n'apparaissent à Padoue qu'à de longs intervalles. »

• • •

Dès qu'il fut prêtre, Rosmini régla sa vie comme celle d'un religieux, et joignit, à la piété la plus édifiante, le zèle des bonnes œuvres. Il avait pour émule sa sœur Margherita, dévouée au service des pauvres, et en relation d'amitié avec la Vénérable servante de Dieu Maddalena, marquise de Canossa. Ce fut de cette sainte femme que Dieu se servit, pour suggérer à Rosmini la première pensée de la fondation de l'ordre religieux dont il devait enrichir l'Église.

Pendant trois années son humilité, si profonde et si sincère, lutta contre cette mission : il se sentait attiré vers la vie religieuse, mais il se croyait indigne et incapable de fonder un nouvel institut. Cependant il avait formé et réunissait dans sa maison une académie de jeunes ecclésiastiques, sous le titre de Collège de Saint-Thomas d'Aquin, parce que le but principal était l'étude des ouvrages du Docteur Angélique, pour lequel Rosmini eut toujours la plus profonde vénération, ce qui n'était pas commun alors. En 1822, il avait quitté, pendant quelques instants, sa retraite pour aller à Padoue prendre ses grades de Docteur en théologie et en droit canon. Il en sortit une seconde fois pour aller chercher à Insprück, un vieil ami de famille, Mgr Grasser, qui venait d'être nommé évêque de Trévise. Le nouveau prélat le détermina à venir assister à son installation, qui fut faite par le patriarche de Venise. Celui-ci, qui s'était lié d'amitié avec Rosmini, à Padoue, le pressa de l'accompagner d'abord dans son retour à Venise, puis à Rome qu'il n'avait point encore visitée. On peut penser avec quelle tendre dévotion le jeune prêtre accomplit ce pèlerinage aux tombeaux des apôtres. La société du patriarche de Venise le mit en relation avec plusieurs personnages, parmi lesquels Rosmini distingua surtout un pieux et savant religieux Camaldule, Mauro Capellari, qui lui témoigna dès lors une amitié profonde. Huit ans plus tard, ce religieux montait sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Grégoire XVI.

Pie VII, qui gouvernait alors l'Église, accueillit avec une grande bonté Rosmini, l'encouragea à poursuivre ses travaux philosophiques, et quelque temps après, il lui fit offrir le poste d'*Auditeur de Rote*. C'était le premier pas vers les plus hautes dignités; tout en témoignant sa reconnaissance Rosmini demanda la permission de ne pas accepter.

* * *

A peine Rosmini avait-il repris, à Rovereto, sa vie de cénobite, qu'arriva la nouvelle de la grave maladie de Pie VII. Le souvenir de la bienveillance que ce saint pontife lui avait témoignée, le porta à solliciter les prières des membres de son académie pour le pape qui avait supporté, avec tant

de fermeté, l'exil et la prison. Sa sainte mort fit éclater la vénération de la ville de Rovereto pour ce digne héritier de saint Pierre, et Rosmini fut chargé de prononcer le panégyrique, au service célébré le 25 septembre 1823. Ce fut pour lui l'occasion d'un grand triomphe oratoire, mais aussi le commencement des épreuves qui devaient sanctifier sa vie, en lui ouvrant cette voie douloureuse par laquelle le Divin Maître se plaît à faire marcher les âmes d'élite qu'il s'est choisies.

Nous regrettons qu'on n'ait point reproduit, du moins en appendice, ce magnifique discours de Rosmini, qui combat, avec tant de justesse et d'éloquence, les faux principes de la Révolution et la conduite révoltante du moderne persécuteur de l'Église de Jésus-Christ. L'analyse que donne le biographe est très exacte et fort bien faite, mais elle ne fait qu'inspirer un plus vif désir de lire ces belles pages, où revit une époque si rapprochée de nous, et cependant si peu connue et généralement si mal appréciée.

Chose incroyable, les évêques italiens ne purent obtenir de la Cour de Vienne la permission d'autoriser la publication de ce panégyrique de Pie VII. Cette Cour, où dominait encore l'esprit de la secte maçonnique toute-puissante sous Joseph II, trouva l'œuvre de Rosmini « trop ultramontaine » ; l'auteur fut déclaré suspect d'être « un *papiste* en relations suivies avec des prélats romains », la police reçut l'ordre de faire une enquête sur sa personne. Dans une lettre intime où il raconte ces sourdes menées, Rosmini termine ici : - Bref, on me traite comme un Carbonaro. A la vérité tout ceci se fait en secret, et c'est seulement par hasard que je l'ai su ; mais c'est ce qu'il y a de plus pénible, c'est précisément de se voir ainsi frappé par derrière : rien n'est plus propre à mettre à leur aise un ennemi et un calomniateur, et à procurer sûrement le triomphe du mensonge. Cependant tout ceci ne peut troubler ma tranquillité intérieure, et je remercie Dieu de ma vie retirée et de la paix de ma conscience. »

Il dût renoncer à obtenir l'autorisation, même après avoir accepté de faire quelques retranchements à ce panégyrique du doux et patient Pie VII ; ne pouvant peindre la beauté de son âme, il voulut du moins perpétuer la mémoire de ses traits chéris, par un portrait ressemblant et bien gravé ; cela même éprouva des difficultés dont il ne triompha point sans peine. Et dans le même temps l'apologie de Napoléon par Pietro Giordani circulait librement dans les provinces italiennes soumises à l'Autriche !

* * *

Tout en cédant à l'action trop puissante de l'influence maçonnique introduite en Autriche par les médecins de Marie-Thérèse, devenue omnipo-

tente sous Joseph II, et qui n'a cessé d'agir, plus ou moins ouvertement, Rosmini consacrait ses loisirs à la défense du Saint-Siège, et à l'organisation d'associations qui favorisaient l'union des catholiques. Ce fut une de ses grandes préoccupations pendant son séjour à Milan en 1826, où il apprit la promotion au cardinalat de son vénérable ami, Mauro Cappellari, auquel il s'ouvrit « des pensées qui lui avaient été suggérées par une sainte personne », au sujet de la fondation d'une communauté de prêtres dévoués aux œuvres de charité les plus conformes aux besoins de notre époque.

Le cardinal, qui devait être bientôt le pape Grégoire XVI, encouragea Rosmini à suivre cet appel de Dieu, et il le pressa aussi de publier son *Traité sur l'origine des idées*. Les divers opuscules qu'il avait déjà édités donnaient une haute idée de ses talents. Au sortir d'une audience de Pie VIII, le 25 mai 1829, il écrivait : « Vous devez consacrer votre temps, m'a dit le Pape, à écrire des livres, et non à vous occuper des affaires de la vie active. Vous maniez fort bien la dialectique; nous avons besoin d'écrivains qui puissent se faire craindre. »

Pendant toute sa vie Rosmini suivra, non pas son attrait particulier, mais la voie sûre de l'obéissance, attendant que la volonté de Dieu se manifeste bien clairement, pour s'y conformer humblement et fidèlement. C'est ce que le lecteur constatera en le suivant, avec son biographe : au Mont Calvaire, (près de Domodossola dans le Tyrol) où il devait jeter les fondements de son Institut; dans ses divers voyages à Rome; dans son retour à Rovereto où il vint, en faisant violence à ses goûts, exercer la charge d'archiprêtre; puis dans son exil volontaire en Piémont, où il établit son Noviciat sur les bords du lac Majeur.

* *

Grégoire XVI, dont la bonne volonté personnelle fut contrariée par l'opposition sourde de l'Autriche, approuva, au bout de neuf ans, l'Institut de Rosmini, qu'il choisit lui-même comme Général du nouvel Ordre religieux. L'élection de Pie IX amena, malgré lui, Rosmini sur la scène politique. Nous avons lu, avec le plus vif intérêt, l'histoire de son ambassade à Rome, de ses relations intimes avec le Pape, de la cabale organisée contre lui à Gaëte et surtout l'exposé de ses théories politiques. La sûreté de vue et l'énergie avec lesquelles il stigmatise les vices du régime constitutionnel français, les dangers de la démocratie, l'utilité d'une forte aristocratie et la prédominance nécessaire de la propriété, le respect du droit d'association et de la liberté de la presse, avec les garanties d'une énergique répression des sociétés secrètes et des publications malsaines,

tout cela explique la conspiration de tous les traîtres contre ce conseiller franc et loyal, qui osait proclamer l'utilité et les avantages du pouvoir absolu, en le distinguant du despotisme, et en ajoutant que la démocratie dégénérerait en despotisme bien plus aisément que la monarchie. On n'est pas surpris, maintenant que le jour de l'histoire a éclairé la déplorable personnalité d'Antonelli, de voir ce mauvais génie de Pie IX dans le complot de ceux qui tenaient à écarter du Saint Père un ami sincère, toujours franc envers et contre tous, qui ne cherchait que la gloire de Dieu et ne craignait que de lui déplaire.

* *

Nous ne sommes qu'à la moitié de notre analyse de cette biographie, si riche de faits et de documents : il faut nous résigner à indiquer en quelques lignes la suite de ce volume. Rosmini, dans toute la vigueur de l'âge, n'avait plus que cinq années à vivre. Comme plusieurs écrivains capables de combattre efficacement les sociétés secrètes, il fut condamné à mort, et un serviteur, acheté à prix d'or, versa du poison dans son potage, à un repas de famille qu'il dût accepter à Rovereto. Le jour même, Rosmini en ressentit les effets, et en fit confidence à un ami intime, en lui recommandant le secret. Peu de temps auparavant, un étranger bien mis, s'étant introduit dans le jardin de Stresa, avait offert une somme considérable au fidèle valet de chambre Carli, s'il consentait à verser, dans le chocolat de son maître, le contenu d'une fiole qu'il lui présentait. Stupéfait d'une pareille proposition, Carli la repoussa avec horreur. L'étranger sortit du jardin et alla tout droit en face, sur le bord du lac, où une barque l'attendait avec quatre rameurs. Ce fait et la parole de Rosmini ne permettent guère de douter du crime des sociétés secrètes. Ce qu'il y a de certain c'est que le corps de Rosmini, presque immédiatement après sa mort, présenta un aspect si anormal que les médecins crurent à un empoisonnement, et qu'ils réclamèrent avec instance une autopsie. Les autorités s'y opposèrent, sous prétexte qu'il n'y avait pas d'indices suffisants. L'auteur incline à croire qu'il s'agit d'une vengeance particulière du complice d'une personne haut placée, à laquelle Rosmini avait reproché courageusement sa conduite scandaleuse, en lui annonçant que, si elle négligait cet avertissement, Dieu la punirait. Peu après elle était morte subitement. Pour nous, nous croyons que le coup partit des sociétés secrètes.

* *

Dans leur dernier entretien à Gaëte, en 1849, Pie IX avait dit à Rosmini : « Si vous saviez tout ce qu'on me dit contre vous. » Mais le pieux

pontife avait trop le sentiment de la justice pour se laisser dominer par les ennemis du grand écrivain, du profond penseur qu'il estimait comme l'avait fait Grégoire XVI. Quand le calme fut rétabli, Pie IX nomma une Congrégation spéciale de Cardinaux et de Consultants de l'Index pour examiner à fond les ouvrages de Rosmini. Vingt Consultants furent choisis parmi les plus savants philosophes et théologiens de Rome. Chacun d'eux dut promettre, sous le sceau du serment, de ne révéler à personne qu'il avait reçu cette charge, et il leur fut défendu de prendre conseil de personne. Le Pape voulait avoir l'expression de leur opinion personnelle, dans le jugement qu'ils devaient formuler, par écrit, sur chacune des propositions incriminées.

L'examen dura plus de trois ans. La Congrégation tint un grand nombre de séances, dans lesquelles les trois cent vingt-sept propositions dénoncées comme suspectes, furent discutées à fond. Enfin le jugement, qui déclarait toutes les propositions incriminées exemptes d'erreur, fut rendu à l'unanimité moins une voix ; un des Consultants s'étant abstenu de voter.

Les plus éminents parmi les Pères jésuites avaient été les premiers à accueillir les doctrines de Rosmini. Le P. Bresciani lui écrivait en 1832 : « Dans la Compagnie votre nom est vénéré et aimé de tous .. Dieu soit loué de vous inspirer une philosophie qui, si elle était reçue dans les universités, éveillerait en Europe une vie nouvelle. »

Le Père Suryn S. J., professeur de philosophie au Collège romain lui, écrivait, la même année : « Je suis persuadé que votre grand ouvrage, le *Nouvel Essai sur l'Origine des Idées*, sera toujours goûté, et ira grandissant dans l'estime des hommes de lettres et des savants. »

Ses sentiments persistèrent : en 1853, le R. P. Etheridge S. J. vint trouver l'auteur même de cette biographie, et lui dit : « C'est le Père Général qui m'envoie pour vous dire et faire savoir aux Supérieurs de l'Institut de la Charité, combien il regrette les attaques dont votre vénéré Fondateur, Rosmini, a été l'objet. Il désire qu'il soit entendu que ces attaques ne viennent pas de la Compagnie de Jésus, mais d'une école qui s'est formée dans son sein. »

* * *

Les esprits peu familiarisés avec les questions philosophiques, ne se font point une idée juste de l'importance pratique de ces disputes d'école. Ils ne voient pas que le mal social actuel, l'oubli des destinées éternelles et la soif de jouir des biens temporels, sont la conséquence de la philosophie sensualiste et matérialiste qui se lie au panthéisme. La philosophie, qui ne doit appuyer ses théories et ses démonstrations que sur les lumières de la raison, s'égare aisément, et les conséquences d'une erreur sur les principes

sont terribles. Un souvenir, qui remonte à plus de vingt-cinq ans, expliquera notre pensée.

Dans un de nos voyages, retenu pendant quarante-huit heures pour visiter une des universités les plus orthodoxes d'Europe, le professeur de philosophie avait bien voulu nous offrir l'hospitalité, comme confrère et ami. En causant de philosophie, il me dit : « Lisez, je vous prie, ces deux pages et encore celle-ci : ce sont les cahiers autographiés du cours de philosophie du collège *** dirigé par les Pères ***. »

Lecture faite, je dis : « Mais il me semble que, pour tout esprit logique, ces pages-là mènent droit au panthéisme. » — Vous avez raison, me dit mon hôte : charitablement voici ce que j'ai fait. J'ai prié les RR. Pères *** et *** de venir chez moi ; je leur ai montré ces pages de leurs cahiers, et tout en leur assurant que je n'avais aucune envie de les dénoncer, je les ai suppliés de les corriger, parce qu'elles pouvaient faire tomber leurs élèves dans le Panthéisme. Or, savez-vous ce que m'a répondu le Père *** ? Voici textuellement ses paroles : « Ah ! le panthéisme... je ne m'en salue que par un acte de foi. »

Or, comme on ne peut baser et établir une proposition philosophique sur un pur acte de foi, c'était donc reconnaître qu'on se jugeait incapable de prouver philosophiquement la fausseté du panthéisme.

Sans l'avouer aussi naïvement que le bon Père dont je viens de parler, beaucoup d'autres n'en sont-ils pas au même point ? Cela fait comprendre l'importance que Grégoire XVI et Pie IX attachaient aux travaux de Rosmini, et les encouragements que lui prodiguaient les Pères les plus éminents de la Compagnie de Jésus.

* *

Comme nous l'avons dit, cette biographie, et même la traduction, étaient faites avant la censure basée sur des écrits posthumes du saint religieux : sa mort prématurée ne lui a pas permis de les revoir et d'en corriger les épreuves, avec ce soin méticuleux qu'exigent de semblables matières. Ses enfants spirituels, fidèles à sa tradition d'humilité et de prompt obéissance, se sont empressés de protester de leur soumission absolue au jugement du Saint-Siège.

Pour les publications faites du vivant de Rosmini, nous avons oublié de noter le blâme sévère adressé à *l'Observatore Romano* et à *la Civiltà Catholica*, par la Sacrée Congrégation de l'Index, pour avoir violé la défense du Saint Père, en se permettant de censurer, au point de vue de la foi et de la saine morale, les œuvres de Rosmini.

Une lettre de S. S. Léon XIII, de janvier 1882, insistait sur la nécessité de faire comprendre aux journalistes catholiques qu'ils devaient s'abstenir entièrement de discuter ces questions. A la même époque S. S. Léon XIII fit l'accueil le plus paternel à l'auteur de cette biographie, représentant alors les Rosminiens à Rome, et choisi avec la pleine sanction du Pape comme prédicateur du Carême en 1883 et 1884. L'illustre cardinal Newman, qui fut pendant un demi-siècle l'ami constant du R. P. Lockhart, lui avait remis une lettre d'introduction auprès du Saint Père, auquel il expliquait la peine que faisait aux Pères de la Charité l'interprétation donnée par leurs ennemis à l'encyclique *Æterni Patris*. Au début de la longue audience qu'il accorda immédiatement au représentant de l'Ordre des Rosminiens, Léon XIII lui dit, avec bonté : « Père Lockhart, j'apprends du cardinal Newman que vous et vos frères les Rosminiens, vous êtes affligés craignant que mon intention ne soit de condamner les ouvrages de votre Fondateur. Il n'en est rien ; jusqu'ici je n'ai pas eu un seul instant cette pensée. Dans mon Encyclique *Æterni Patris*, qui ne renferme pas une parole que je n'aie dûment pesée, il n'y a pas un mot qui puisse s'appliquer à Rosmini. Il est vrai que j'ai recommandé de faire des écrits de saint Thomas le fondement de l'enseignement philosophique ; mais je n'ai jamais eu l'intention d'exclure l'étude des autres philosophes. Qu'on lise Rosmini et les autres auteurs, car ils aident à éclairer les questions, mais que l'auteur suivi soit saint Thomas. »

Le Père Lockhart répondit alors par ces paroles remarquables, rappelées à la dernière page de ce volume : « Nous croyons qu'en suivant Rosmini nous suivons saint Thomas, mais si jamais le Saint-Siège nous disait que nous sommes dans l'erreur, il nous trouverait prêts à obéir. Nous sommes Rosminiens par conviction, mais avant tout nous sommes les fils soumis du Saint-Siège. »

Puissions-nous avoir donné un sommaire assez exact de l'excellent ouvrage du R. P. William Lockhart, pour inspirer le désir de le lire dans cette traduction aisée et fidèle.

ERNEST AIME.

PORTRAITS DU XVII^e SIÈCLE, par M LÉON GAUTIER, membre de l'Institut

Un volume in-12 de 294 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Le nom de l'auteur nous dispense de tout éloge : il garantit le talent et la doctrine du livre. Ces portraits ne sont point une œuvre récente de M. Léon Gautier ; la courte dédicace placée en tête du volume, nous apprend qu'ils ont été rédigés il y a une vingtaine d'années.

Ce sont les plus illustres des gens de lettres du grand siècle qui passent sous les yeux du lecteur, tels que l'auteur les envisage : Pascal, Descartes, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, la Rochefoucauld. M^{me} de Sévigné, Boileau, La Fontaine, Saint-Simon. Un chapitre complémentaire est consacré aux Livres de Raison, sous le titre de « Dernier regard sur le xvii^e siècle » ; enfin une étude sur Voltaire, intitulée : « Premier regard sur le xviii^e siècle », fournit les trente dernières pages de cette galerie littéraire.

M. Léon Gautier a étudié avec tant de zèle et d'amour le moyen âge, son œil s'est si bien habitué à cette pure et vive clarté des siècles héroïques, tout resplendissants de foi et de bravoure chevaleresque, qu'il nous semble çà et là, trop dur, trop exigeant à l'égard des écrivains du siècle de Louis XIV. Il subit une impression analogue à celle que nous ressentons lorsque, au sortir d'une rue inondée de soleil, nous entrons brusquement dans un salon, où la lumière n'arrive qu'à travers les fenêtres, tamisée par les rideaux ; nous nous trompons aisément, au premier abord, sur la forme et la teinte des objets ; mais quelques instants suffisent pour habituer notre vue à ce jour moins brillant, et bientôt tout nous apparaît distinct et suffisamment éclairé.

M. Léon Gautier, dans les premières pages consacrées à Boileau et à La Fontaine, se laisse entraîner à des exagérations dans sa critique de leurs défauts, tels qu'ils lui apparaissent ; mais il rend ensuite justice à leur talent et même à leurs qualités personnelles ; cependant il oublie de parler de la conversion si sincère de La Fontaine et de sa mort édifiante, préparée par les austérités d'une pénitence qui effaroucherait bon nombre de chrétiens de nos jours.

Pour Fénelon, l'auteur se laisse entraîner à une critique exagérée du *Télémaque* : ce roman grec n'est qu'un cours de thèmes, et l'esprit judicieux de l'archevêque de Cambrai avait cru qu'il convenait d'en rédiger le texte en forme de poème païen ; parce que, suivant le mot de M. de Bonald, le latin est une de ces langues dans lesquelles il est impossible de bien écrire et de penser juste. Parmi les sermons de Fénelon dont M. Gautier ne dit pas un mot, il y a un chef-d'œuvre de style et un admirable traité de la distinction des deux pouvoirs et de leurs rapports : c'est le Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne. Ce magnifique exposé de doctrine politique chrétienne est loin de tendre à la démocratie, système de décadence dans toute société considérable, et qui n'est que la transition de l'anarchie au despotisme : c'est faire injure à Fénelon que de le présenter comme un précurseur de Rousseau.

Nous avons regretté de ne point trouver, à côté de l'éloge du style de

Saint-Simon, une réprobation assez nette de son esprit de mauvaise foi et de dénigrement systématique qui ne permettent pas d'admettre son témoignage en histoire. Il aurait peut-être été prudent de contrebalancer l'éloge du style des Provinciales, par une critique sommaire des assertions fausses et des citations tronquées et dénaturées sur lesquelles Pascal a brodé les pages de ce pamphlet. Nous avons regretté de voir louer, comme peinture exacte, l'état moral des paysans, la boutade de La Bruyère : dans les campagnes les plus chrétiennes de nos jours, dans l'un de ces bons villages où personne ne manque à la messe le dimanche et où tout le monde fait ses Pâques, un brave homme et sa femme occupés à arracher leurs pommes de terre ressembleraient encore aux paysans que La Bruyère, en passant, vit par les portières de son carrosse. Leurs vêtements grossiers, leur corps penché vers la terre (et il serait difficile de faire la besogne autrement); leurs mains et leurs bras souillés par la boue, tout cela n'empêche pas la foi de briller dans leur intelligence, ni la grâce de sanctifier leur cœur. De nos jours une foule d'ouvrages, dans le genre de ceux de M. Babeau et de M. de Ribbe, ont mis hors de mode la vieille légende de l'état misérable du paysan sous l'ancien régime.

Les éloges si mérités que l'auteur décerne aux ouvrages de M. de Ribbe sur les Livres de Raison, contrebalancent les erreurs ou exagérations dont nous avons tenu à dire quelques mots, pour prouver que nos sympathies pour M. Léon Gautier ne procèdent pas d'une admiration aveugle. Son livre aura certainement un grand succès, et il serait à désirer que ses collègues de l'Institut pussent nous en donner souvent de semblables.

DUCIS.

LE SACERDOCE ÉTERNEL, par S. E. LE CARDINAL MANNING, archevêque de Westminster. Traduit de l'anglais par l'abbé C. FIÉVET. Nouvelle édition de prix considérablement réduit. Un volume in-12 de 310 pages. Prix : 2 francs

Le cardinal Manning dédie ce livre à ses prêtres « en souvenir de plusieurs années heureuses d'un travail commun au service du divin Maître »; il le leur offre comme « gage d'une affection plus durable que la vie ». C'est la révélation écrite de son âme sacerdotale qu'il a mise dans ces pages.

A quelque nation qu'il appartienne, le prêtre peut se les approprier. Rien ne s'y trouve qui s'adresse au prêtre anglais en particulier.

Dans les six premiers chapitres, la pensée du cardinal s'élève et se tient tournée vers Dieu, sur les ailes que lui prêtent les saints Livres et les saints Pères. Elle étudie successivement la *nature du Sacerdoce*, ses

pouvoirs, ses trois relations, ses obligations à la sainteté, ses moyens de perfection, sa fin. Les chapitres suivants sont autant d'études où l'observation domine. Tout y est apprécié de sang-froid, exposé avec tact et sans nulle exagération. Les *dangers* du prêtre, ses *secours*, ses *chagrins*, la *valeur de son temps*, son *obéissance*, ses *récompenses*, sa *maison*, sa *vie*, sa *mort*, thèmes usés, redeviennent neufs sous sa plume. On sent qu'il a vécu la vie dont il parle.

Le cardinal Manning est un cardinal missionnaire. Tous les dimanches il prêche dans une des églises de Londres, rarement dans la même. Chaque samedi soir, le *Times* annonce le lieu et l'heure de sa parole; catholiques et anglicans se pressent autour de la chaire de celui que chacun regarde comme l'une des plus belles intelligences de la nation. Il n'a pas suffi au zélé prélat d'évangéliser le peuple; il a voulu aussi évangéliser les pasteurs. Peut-être excelle-t-il mieux encore dans ce dernier apostolat que dans le premier. Que le prêtre qui veut être évangélisé relise souvent cette *pratique de vie sacerdotale*.

OUTIS.

AU LARGE! par JOSEPH SERRE. Un volume in-12 de 304 pages
Paris et Lyon, 1890. Prix : 3 fr. 50

Ce volume porte, sur la couverture, avant le titre : *Esquisse d'une méthode de conciliation universelle*, et adopte comme exergue cette phrase un peu ambitieuse : « Je veux qu'une lectrice puisse comprendre et un penseur approuver. » Évidemment il s'agit d'une œuvre de longue haleine dont le présent volume n'est qu'une partie. C'est une galerie qu'on nous promet et il est toujours difficile de juger un ensemble sur un morceau détaché. Mais dès l'abord ne voit-on pas qu'il doit être d'une fameuse audace l'écrivain qui veut tout concilier depuis les problèmes les plus ardu de la philosophie, jusqu'aux diverses classes de lecteurs — tâche non moins difficile.

J'avouerai donc qu'à première vue ces prétentions m'étonnèrent et — je dirai davantage — me déplurent. Mais enfin on ne peut juger d'après sa couverture et je me décidai à l'ouvrir.

Ce fut un enchantement. Les pages succédèrent aux pages et je lus avec une curiosité incomparable. Cette multitude de petits chapitres courts, enlevés, suggestifs me plurent infiniment. Et je ne suis pas loin de dire que le vœu de l'auteur est réalisé : une lectrice peut comprendre et un penseur approuver.

Le sujet d'abord est splendide. Quoi de plus beau que ce projet de con-

cilier dans une harmonie parfaite, dans « l'ampleur du vrai » tous les esprits qui pensent, tous les cœurs qui rêvent, toutes les âmes qui prient !

Mais que de difficultés ! M. Joseph Serre ne les voit peut-être pas assez. Emporté par sa conception philosophique, il mesure tout au niveau de sa taille et volontiers il élève les plus humbles jusqu'à sa hauteur.

Pour lui, *tous* les systèmes philosophiques sont vrais, c'est-à-dire qu'ils contiennent une vérité partielle, une miette de la vérité totale. C'est pourquoi il les admet *tous*, à charge de concilier leurs contradictions qui souvent, d'après lui, ne sont qu'apparentes. Positivisme, matérialisme, subjectivisme, idéalisme, spiritualisme, tous les systèmes divers qui paraissent s'exclure mutuellement ne sont au contraire qu'une ogive du grand monument philosophique destiné à contenir la vérité totale. Tous ces systèmes sont vrais, tant qu'ils restent eux-mêmes, tant qu'ils ne se limitent pas l'un l'autre. L'erreur apparaît dans sa limitation, dans l'exclusion : le matérialiste, par exemple, se trompe parce qu'il croit que tout est matière et qu'il ne fait pas de place dans le monde aux autres systèmes qu'au sien. Il a raison en affirmant les forces et les droits de la matière.

Cela est vrai. Les esprits aujourd'hui ont, quoi qu'on en dise, bien peu d'envergure. C'est le siècle des spécialistes, ces cardeurs de rien, comme les appelle si spirituellement notre grand Barbey d'Aurevilly : chacun se cantonne dans sa sphère, chacun s'enferme en son trou et se dit que les autres n'existent pas parce qu'il ne les voit pas. On ignore la synthèse.

C'est là un grand défaut, à mon avis, qui empêche la conciliation de tous ces systèmes hétérogènes. Il est très beau de dire qu'il faut enlever les limites, qu'il faut « exclure l'exclusion », mais ne voit-on pas que par là même on détruit le système. On n'est pas matérialiste parce qu'on reconnaît les forces de la matière, mais parce qu'on ne reconnaît que celles-là. En admettre d'autres, c'est briser le matérialisme, c'est effacer sa prétendue gloire.

Dès lors on ne doit plus donner le nom de grands aux rêveurs qui ont enfermé le vrai dans les bornes étroites de leur cerveau. Ce ne sont plus — ce que je les crois depuis longtemps — que de vulgaires charlatans qui exploitent à leur profit le besoin de respect que l'humanité a toujours ressenti. Ce sont des gloires à mettre au panier.

Voilà la vérité la plus claire démontrée par M. Joseph Serre : elle en vaut bien une autre. Quant à la conciliation universelle qu'il rêve, je dois dire que je ne la trouve point dans le présent volume, malgré le vif intérêt qu'il présente. Attendons la suite.

H. DESPORTES.

FLIRT, par PAUL HERVIEU. Un volume in-12, de 310 pages. Paris, 1890

Prix: 3 fr. 50

Ce livre est une série de portraits finement esquissés, mais ce n'est pas un roman : cette appréciation n'est pas une critique à l'adresse de l'auteur, c'est la simple constatation d'un fait.

En effet, les nombreux personnages que nous montre M. P. Hervieu, ne sont unis ensemble que par des liens bien fragiles ; et la conclusion, si toutefois il en est une, laisse toutes choses en l'état. On sent que tous ces personnages reprendront demain leur vie d'hier, qu'ils répéteront les mêmes *popotages*, et recommenceront le cours de leur futile existence. Il paraît que cela est une description de ce qu'on nomme la vie des gens du monde : mais de quel monde ? Voilà la question. Est-ce que le « monde » n'est composé que de gens désœuvrés, inutiles, incapables d'autres pensées que de parader dans les salons, de monter au Bois, et de compromettre les femmes ? Évidemment, chacun de nous connaît un ou plusieurs spécimens de cette espèce malfaisante ; mais ces gens-là sont-ils donc tellement intéressants qu'il faille leur consacrer un livre, et décrire par le menu leurs habitudes et leur vanité ?

Encore, on comprendrait, s'ils étaient fustigés de la belle façon, tout comme les *Précieuses ridicules*, les *Bourgeois gentilshommes* et les *Marquis de Mascarille* ; mais non, M. Hervieu semble s'en occuper comme personnages d'importance ; et pour un peu, on est tenté de croire qu'il les admire, et qu'il les cite comme exemples. Après tout, l'auteur de *Flirt* est un écrivain humoristique : il n'est pas moraliste, encore moins satirique ; ou, il n'y paraît guère.

Raconter en détail comment et pourquoi tous les personnages de ce livre perdent leur temps en *flirtages*, nous paraîtrait aussi intéressant que de reproduire une conversation tenue dans un de nos salons modernes. C'est un imbroglio qu'on a peine à débrouiller et dont l'intrigue est beaucoup moins intéressante que celle des *Pattes de mouches*, ou du *Chapeau de paille d'Italie*. Seulement, il est pénible de voir mêlé à toute cette engeance de femmes suspectes et d'hommes à demi-tarés, un amiral en retraite, l'amiral de Kerguel. Nos officiers généraux, que la retraite a condamnés à un repos prématuré, entrent parfois à l'Académie française ; et souvent consacrent leurs loisirs à retracer les hauts faits de notre histoire. On ne voit pas bien l'amiral Jurien de la Gravière, ou le général Ambert *flirter* avec une mistress Hobbins. Nous savons bien que l'amiral de Kerguel ne doit son grade qu'à M. Hervieu ; mais il n'en figure

pas moins, comme un type, dans cette galerie, qui ne vaut pas celle de feu M^{me} Tussaud.

La première édition de ce roman a été illustrée par M^{me} Madeleine Lemaire: c'est celle-là qu'il faut acheter, si l'on a dessein de lire *Flirt*. D'abord, les illustrations sont admirables et dignes du talent de la charmante artiste; ensuite, on comprendra sans peine le récit de l'écrivain, en regardant les gravures: cela rendra la lecture de cet ouvrage plus attrayante; et l'on suivra mieux l'action, en voyant les personnages. Telle pièce est impossible à lire et amuse au théâtre: il y a, dans *Flirt*, tous les éléments d'une amusante comédie.

M. DU MAZEL.

L'AMIRAL COURBET D'APRÈS SES LETTRES, par FÉLIX JULIEN

Un volume in-12 de 11-314 pages. Paris, 1889. Prix: 3 fr. 50

On a beaucoup parlé des lettres de l'amiral Courbet, et plusieurs ont été publiées: ce volume cependant offre un grand intérêt. D'abord il a l'avantage de réunir des fragments épars, qu'on se souvient avoir lus, mais sur lesquels il devient difficile de remettre la main; en second lieu il ajoute un grand nombre de lettres à celles qui avaient été reproduites, entièrement ou en partie; enfin, le tout est encadré dans un texte suivi qui, par un commentaire judicieux et des développements utiles, aide singulièrement le lecteur à bien saisir la pensée de l'amiral, et à mieux apprécier la portée de cette correspondance intime.

Beaucoup de gens ne connaissent guère que ce qui concerne l'expédition du Tonkin: on trouvera de plus, dans ce volume, le récit de la jeunesse de l'amiral, ses débuts dans la marine, et l'histoire fort curieuse de son séjour à Nouméa, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. L'autorité est souvent paralysée par l'action de la franc-maçonnerie, qui est toute-puissante aux colonies: elle dirige tout en Calédonie. C'est la Loge qui a fourni à Rochefort ses moyens d'évasion. Elle avait alors pour secrétaire M. le Boucher qui, après une carrière des plus agitées, a été le premier gouverneur civil de la Nouvelle-Calédonie. Il est devenu ensuite gouverneur de la Guadeloupe. La loge de Nouméa fut fermée par l'amiral Ribour, mais, après le 16 mai, l'amiral Olry reçut l'ordre de la laisser s'ouvrir de nouveau: elle avait donc repris toute son action quand l'amiral Courbet fut nommé Gouverneur.

Cette loge de Nouméa, après avoir reçu du Grand-Orient une réponse évasive, au sujet des déportés francs-maçons, a pris une décision en vertu de laquelle la qualité de maçon n'est pas perdue par le fait de la condamnation à la déportation.

Il faut lire, dans la correspondance de Courbet, l'exposé de ce pays de cocagne des bandits, assassins, voleurs, souteneurs de filles, etc., pour lesquels le gouvernement se montre plein de tendresse et de générosité (aux dépens des contribuables honnêtes gens). Non seulement on donne les terres les plus riches aux galériens non libérés, mais le criminel transporté coûte à l'État deux francs par jour ; c'est-à-dire plus que l'élève boursier de l'École polytechnique.

Il y a un conseil municipal composé des plus avancés de cette belle population, et un conseil général *ejusdem farinae*. Courbet soutint la lutte et parvint à maintenir les missionnaires, les religieux et les religieuses ; mais au moment où il quittait le gouvernement de la colonie, l'enseignement laïque obligatoire triomphait. Les honnêtes gens (il y en a encore parmi les habitants de Nouméa qui ne sont pas cueillis dans nos bagnes) avaient réussi à réunir l'argent nécessaire pour ouvrir des écoles libres.

Le retour de Courbet en France amène un résumé très intéressant de la question des Nouvelles Hébrides et de Madagascar. Généralement on ne sait là-dessus que des à peu près, c'est-à-dire ce qu'on a pu apprendre par les nouvelles des journaux et le résumé incolore des débats des Chambres : on sera heureux de trouver en quelques pages un exposé très net des fautes énormes qui ont compromis si gravement l'honneur et les intérêts de la France.

Plus des deux tiers de ce volume sont consacrés à l'expédition du Tonkin. La grandeur des opérations, les prodiges accomplis par notre marine, l'émotion produite par les fragments de la correspondance de Courbet pendant cette glorieuse campagne, peuvent faire pressentir combien la lecture de ces deux cents pages captivent l'attention.

Nous ne saurions trop recommander la propagande d'un si bon livre : c'est un contre-poison à opposer aux exemples délétères d'indifférence, de concession, d'apostasie des principes. Jamais l'amiral Courbet n'a connu ces défaillances, jamais il n'a rougi de ses convictions ni transigé avec sa conscience. Dans les épanchements de sa correspondance intime, comme dans ses rapports officiels avec ses chefs, il nous apparaît toujours égal à lui-même, toujours noble, franc, et d'une fermeté inébranlable ; ce qui n'empêche pas, dans la conversation comme dans sa correspondance, de joindre aux plus hautes inspirations, une franche gaieté et les saillies spirituelles d'un homme lettré et de bon ton.

A. CONARI.

CAUSERIES SUR LA LANGUE FRANÇAISE, LE GOUT, LA POÉSIE CHAMPÊTRE, par M^{me} KRAFFT-BUCAILLE. Un volume in-12 de 300 pages. Paris, 1889. Prix : 3 fr. 50.

S'il est vrai que Malherbe, et plus que lui Vaugelas, si l'hôtel de Rambouillet, même au temps des Précieuses, et Port-Royal ont formé la langue française, on peut dire que nulle époque, autant que la nôtre, ne s'est occupée avec plus d'ardeur, de soin et de persévérance, de l'histoire de notre langue. Les travaux de Littré et de M. Larousse, les études de M. Frédéric Godefroy couronnées par l'académie française, celles non moins intéressantes de MM. Demogeot, Merlet et du P. Mestre, en sont la preuve irrécusable.

Heureux, si par tant de travaux nous étions préservés du mauvais goût, et demeurions fidèles à cette belle langue que nous a léguée le grand siècle.

M^{me} Krafft-Bucaille a voulu, elle aussi, apporter sa pierre à l'édifice. Elle nous donne : *les Causeries sur la langue française*. Trois grands chapitres partagent son livre : la langue française, le goût, la poésie champêtre.

La langue française traite de ses origines, de ses difficultés, de ses mérites et de ses bizarreries.

« — J'ai bon espoir, nous dit-elle au début, d'être écoutée, parlant simplement de notre chère langue française. Nous éprouvons pour elle un sentiment filial, c'est notre langue maternelle. »

Il faut remonter aux idiômes celtiques parlés par nos ancêtres, au vieux Gaël des druides, et ajouter à cela un mélange de grec, de latin, de german et de franc pour être édifiés sur la généalogie de notre langue. Puis vint la formation des deux grands idiômes du Nord ou langue d'oïl, et du Midi, ou langue d'oc dont nos patois ont gardé tant de traces, de nos jours encore, surtout le Provençal à qui l'auteur, malgré tant d'autorités contraires, refuse le titre de langue.

C'est l'agrément de notre langue qui en a fait la diffusion en Europe. Elle a la souplesse et le coloris ; et, si elle est la langue diplomatique, c'est qu'elle fait partie de la haute éducation dans les pays étrangers, et aussi, dit-on, parce qu'elle est claire.

Claire ! M^{me} Krafft en doute avec raison, et, bien qu'elle ne veuille pas faire le procès de notre langue, elle ne peut dire absolument qu'elle soit claire par elle-même et parfaitement limpide.

« — Que d'homonymes, en effet, de similaires, de synonymes, de paro-

nymes, de mots à double sens et amphibologiques ! Les règles de l'adjectif, et celles surtout du participe, que de difficultés elles nous présentent ! En poésie, que d'entraves dans le rythme, la mesure, la rime, l'hiotus.

Avec raison, l'auteur s'élève et s'indigne contre certaine école littéraire, contemporaine, qui affecte d'introduire dans la langue les mots de l'argot. Je ne sais rien de plus triste que d'entendre nos jeunes gens de vingt ans, de vingt-cinq ans (s'il ne faut pas tenir compte des bonshommes de quinze et seize ans) employer sans cesse, au cours de la conversation, les termes du turf, du club et du cirque. On affecte de porter le costume du jockey et du clown, de parler leur langage, en un mot de prendre même dans un salon les allures du clown. Certes, loin de les mépriser, je reconnais que le clown et le jockey sont comme moi enfants de Dieu et héritiers du ciel, mais il me semble qu'entre le langage et les manières d'un jockey ou d'un clown et le langage et les manières d'un fils de famille, d'un étudiant en droit, en médecine, qui dans quelques jours me demandera de lui confier ma fortune, mes intérêts, ma vie, il me semble, dis-je, qu'entre eux il doit y avoir une distance, l'immense distance de la grossièreté à la bonne éducation. Et quand ces allures et ces expressions deviennent celles des femmes et des jeunes filles, il ne reste plus qu'à gémir.

Tout ce chapitre écrit d'une façon simple et agréable, et semé de souvenirs ou personnels à l'auteur pendant son séjour à Saint-Denis, ou pris dans l'histoire, est d'une lecture facile et intéressante. Il s'achève avec la charmante boutade d'Édouard Pailleron :

Moi je voudrais, dans ce temps où,
Retirant la plume aux marquises
Le roman la passe au voyou
Écrire des choses exquises.

Le deuxième chapitre est celui du goût.

Le goût, sujet éminemment français, est peut-être de toutes nos gloires, celle qui a subi le moins d'éclipses et demeure reconnue des étrangers. Toutes les définitions du goût nous sont servies par l'auteur qui en fait un plat à sa manière, et nous révèle que « l'attrait donné au plaisir du goût est le premier mobile du travail, de l'assiduité, de la persévérance ; et que gagner son pain c'est le *premier but*, le *premier objectif* de cette civilisation puissante et progressive qui, repoussant de plus en plus loin dans la nuit des temps les horreurs des vies primitives, nous a conduit des forêts de Memrod à l'escalier du grand opéra. Et ce n'est pas son moindre mérite, à cette civilisation, d'avoir su jeter un charme, un bonheur et une

poésie sur des actes matériels qui, originairement, s'accomplissaient péniblement et d'une façon tout à fait animale. »

Je demande bien pardon aux lecteurs, et les prie de remarquer que je copie textuellement.

Jusqu'ici j'avais cru, et j'ai même un vague souvenir de l'avoir lu autrefois, il y a déjà longtemps, bien longtemps, que Dieu, à côté de chacun des devoirs imposés à notre nature, a placé une sensation, un sentiment de plaisir qui nous aide à l'accomplir.

La première partie de ce chapitre est comme une vaste salle à manger où dans un interminable défilé viennent prendre place tous les convives que messire Guster y conduit. Nous assistons au simple apaisement de la faim brutale — de Nemrod qui, — tout grand chasseur qu'il fut, en eut bientôt assez — de ses repas misérables. — Sitôt qu'il le put, lui et ses farouches compagnons se bâtirent une ville, afin d'y trouver une existence plus assurée et... plus confortable. C'est le tour des repas voraces, gloutons des sauvages ; ceux de nos chiens, de nos chats (animaux charmants), mais qui avalent leurs mets favoris avec précipitation, sans opérer cette dégustation attentive et réfléchie dont parle le dictionnaire en sa définition du goût.

Ne vous sentez-vous pas tentés de conclure que c'est là ce qui nous différencie essentiellement avec les animaux : nous dégustons d'une façon attentive et réfléchie et les animaux avalent précipitamment, *les malheureux !*

Nous arrivons à la cuisine moderne avec ses menus simplifiés, perfectionnés, tellement supérieurs aux anciens *services français* et le défilé s'achève avec le menu du fameux banquet du 18 août 1889, banquet — désormais historique — que la ville de Paris offrit aux maires de France.

Après le goût culinaire, le goût littéraire. Ce goût-là, M^{me} Krafft en fait une béatitude : *Bienheureux ceux qui ont du goût !* « Le goût du beau dans les arts et dans la littérature est une sauvegarde contre les entraînements des passions. » Est-ce aussi absolu ? S'il est permis de juger de l'arbre par les fruits, l'assertion est quelque peu paradoxale, surtout si on l'applique à quelques-uns des écrivains dont M^{me} Krafft cite les noms et des extraits avec la plus manifeste complaisance.

En cicerone qui sait son métier, l'auteur nous fait passer de la naissance de l'art chrétien, dans ces époques troublées des grandes invasions des barbares en l'Europe, alors qu'il se fit une nuit où faillit périr l'esprit humain, à l'aurore des temps modernes, c'est-à-dire à la Renaissance.

A l'exception des basiliques dont la beauté nous sert encore de modèle, des moines du Mont-Cassin et du règne de Charlemagne, tout le moyen âge, c'est-à-dire neuf ou dix siècles, est une époque pendant laquelle *le goût n'existe pas*.

Quant aux fabliaux, mystères, soties, légendes, chansons de geste, épopées, tout le bagage poétique et littéraire du moyen-âge, tout cela tient aux origines de la langue, et le goût n'a rien à y voir. Après M. Villemain qui les appelle — le triomphe de l'anachronisme et de la fadaise — M^{me} Krafft, officier d'académie, les tient pour des récits invraisemblables et incohérents, — à tout prendre, des contes bleus. — Il n'est pas jusqu'aux trouvères qui ne soient à ses yeux autre chose que des poètes crottés, montreurs de marionnettes, de singes et de chiens savants, ou leurs associés, et qui, grâce au lointain, ont pris une teinte de poésie.

Et la légende! Avec un petit air de haute protection on lui concède d'avoir inspiré les peintres et les poètes. Quelque jolie qu'elle puisse être, très souvent elle est de nature à rapetisser, à obscurcir l'idée religieuse et à *faire du tort aux bonnes croyances*. Sur quoi repose-t-elle, en effet? Sur *le mensonge et la superstition*; et l'acteur principal est toujours l'esprit du mal, le maudit, le malin, le diable, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et qui, *pour le mince profit de ravir une âme* qui lui échappe, déploie des inventions dont il est presque toujours dupe.

Le Dante a son procès fait, Camoëns et le Tasse ne sont pas mieux traités pour avoir, comme lui, fait un mélange de fictions mythologiques et de vérités chrétiennes, (*mélange qui n'est ni moral, ni de bon goût*).

Parlez-nous de la Renaissance qui voit avec François I^{er}, le père des lettres, se fonder le collège de France.

Chose étrange! l'essor que le moyen âge avait imprimé à la langue, M^{me} Krafft n'en souffle mot; elle ne le voit pas, elle ne veut pas le voir. Ce qu'il lui faut, c'est le goût, elle ne cherche que cela, ne réclame que cela, un goût à sa façon, quelque peu capricieux, fantasque, et qui n'est pas — la crème fouettée de la littérature florianesque, ni l'alcool fortement dosé — de certains auteurs; c'est un mélange d'absinthe et de sirop de gomme

Mais la Renaissance — *cet immense effort grammatical aussi bien que réforme littéraire* — est applaudie en dépit des *puérités*, de l'*emphase*, du maniéré, du mauvais goût dont l'époque de Ronsard est le modèle achevé.

Loin de moi la pensée de faire à Ronsard son procès! Mais aussi, ce pauvre moyen âge, pourquoi lui dénier le sens intellectuel qu'on appelle le goût et qui, — *quoiqu'on die* — l'avait en lui, et prodigieusement développé.

J'en appelle, comme notre officier d'académie, à nos cathédrales, à leurs éblouissantes verrières, à ces pages de velin où la plume des moines a reproduit la vive expression d'un goût fin et d'un sentiment délicat.

Toutes ces pages et bien d'autres, M^{me} Krafft me paraît les avoir écrites au milieu d'un nuage vaporeux et tout imprégné du fumet de filets de bœuf, de poulardes truffées, de dindonneaux rôtis et peut-être aussi d'une légère fumée de champagne. C'est du moins mon humble avis. Mais que dis-je ? Je ne suis qu'un pauvre critique, à peine bachelier ; que peut faire ma petite appréciation à une — officier d'académie — après ce qu'ont dit du moyen âge dans leurs magistrales études MM. Brachet, E. Gauthier, Godefroid ! et tant d'autres.

Et maintenant de la salle à manger nous passons à la suite de M^{me} Krafft dans les salons du xvii^e siècle, puis nous pénétrons dans ceux du xviii^e, les uns et les autres présidés par des femmes spirituelles et aimables.

Le premier qui nous ouvre ses portes, c'est celui de l'hôtel Rambouillet où se coudoie une société d'élite ; après, celui de la duchesse du Maine, la petite duchesse qui ne — *déparlait* — pas. On y allait par vanité, par gourmandise, et surtout par galanterie, témoin certain quatrain que l'auteur n'a garde de passer sous silence.

Au xviii^e siècle, le château de Sceaux est un — bureau — d'esprit et le premier. Viennent ensuite les salons de la marquise de Lambert, de M^{me} d'Houdetot, de M^{me} Geoffrin, l'une et l'autre protectrices des encyclopédistes, de M^{me} de Tencin. Aucune des salonnières n'est oubliée. Ni M^{me} du Deffaut, ni M^{me} Dupin, ni M^{me} Doublet de Persan à qui Piron donnait la primeur de ses mordantes épigrammes, ni la belle M^{me} du Bocage tant adulée et redoutée de Voltaire. Le salonnier Falconnet lui-même est cité, parce qu'il faisait déjeuner les encyclopédistes chaque dimanche à l'heure des offices religieux, et donna lieu à cette sacrilège parodie, appelée la Messe des philosophes.

Je crois, si j'ai bonne mémoire, que Duclos a traité avec mépris ces réunions présidées par des femmes à qui les beaux esprits réunis chez elles prodiguaient l'encens. Je ne veux pas donner à l'historien-moraliste plus de créance qu'il n'en mérite, du moins n'est-il pas inutile de citer cette remarque tombée de sa plume : — « Tous ces bureaux de bel esprit, dit-il, ne servent qu'à dégoûter le génie, rétrécir l'esprit, encourager les médiocres, donner de l'orgueil aux sots et révolter le public. » — De ces femmes philosophes il a été dit et répété bien des fois, qu'il y en eut très peu dont la réputation ne fut attaquée, et beaucoup ne durent à leurs connaissances et à leur esprit qu'un surcroît d'impudeur dans le vice.

Voilà donc les maîtres *du goût*, du *haut goût*, au XVIII^e siècle !

Pendant la période révolutionnaire le goût se réfugie chez M^{me} Rolland qui tenait salon ; et sous le Directoire, le sceptre du goût passe aux mains de M^{mes} Tallien, Récamier, Joséphine de Beauharnais.

Avant de sortir des salons, il nous faut encore nous arrêter dans ceux de M^{me} Swetchine et de M^{me} de Staël, celui-là, nous dit l'auteur, — un vrai salon littéraire. — C'est alors (1830) que commença la révolution littéraire par une crise de — germanisme et d'anglomanie — ; puis vint la lutte des classiques et des romantiques.

Émettre une opinion sur la littérature moderne, serait peut-être compromettant, M^{me} Krafft ne veut point poser le pied sur ce terrain brûlant. Mieux vaut parler de la mode — une des plus importantes manifestations du goût — et traiter du chiffon, propriété exclusive des dames. Pour mieux faire comprendre et la mode et le goût, M^{me} Krafft établit une comparaison entre une — jolie Européenne — et — une fille sauvage — et les dépeint de manière à faire envie à un journal de modes des plus décolletés, à vrai dire, *l'éducation* a plus à faire ici que le goût et la mode.

Le troisième et dernier chapitre traite de la poésie champêtre, c'est une revue rapide de la poésie champêtre depuis le premier âge du monde.

L'histoire en commence à Adam (qui chante la première idylle sur un harmonieux roseau), et se continue chez les Grecs, les Latins, les Italiens et les Français. Nous voyons passer tour à tour l'Astrée d'Urfè, les bergeries de Bacan, les moutons de M^{me} Neshoulières ; et par instants, nous recevons sur la vie de certaines femmes, des confidences intimes, par trop intimes.

Au XVIII^e siècle la poésie champêtre a ses représentants, en tête desquels M^{me} Krafft inscrit le philosophe de Genève. « Le maître de l'idylle, nous dit-elle, c'est J.-J. Rousseau qui la sème en prose, au hasard dans tous ses écrits. »

Marmontel qui a cherché le langage de la nature ; enfin Florian (*qui résume en lui tout le genre pastoral conventionnel et dont le nom désigne la quintessence de l'idylle en satin et en pompons roses*). Roucher avec son poème des Mois, André Chénier, Bernardin de Saint-Pierre et Jacques Delille.

Au XIX^e siècle la poésie champêtre se transforme et surtout elle est unie au roman Exemple — les beaux romans de Georges Sand — et les réalistes eux-mêmes sont tributaires de la description champêtre. « Alphonse Daudet, Guy de Maupassan, Paul Bourget, tous ces hardis novateurs que

nous voyons passer lumineusement dans le *train-éclair* du XIX^e siècle, sont pénétrés d'un très profond sentiment de la nature. » Ils la trouvent belle en dépit des luttes qu'ils lui livrent; elle n'est point leur mère, mais leur marâtre. et pour preuve une citation des poésies philosophiques de Louise Ackermann. Il ne manque que le nom du réaliste Zola, qui d'ailleurs nous est indiqué dans une périphrase, il ne manque, dis-je, que ce nom à la longue nomenclature de tous ces écrivains champêtres. L'auteur termine en citant : Victor de Laprade, François Coppée, Alphonse Karr, *le jardinier-poète*, A. Brigeux, le chantre de la Bretagne, et enfin Lamartine et Victor Hugo.

La lecture de ce livre, nous l'avons dit, offre assez d'attraits si l'on tient pour ce qu'elles valent certaines appréciations de l'auteur et quelques jugements très personnels, et, si l'on ferme les yeux sur des anecdotes et des citations un peu risquées, et qui, sans jeter absolument le trouble dans l'âme des jeunes lectrices, auraient cependant pu être choisies avec plus de circonspection, ce livre, écrit avec facilité, a de l'attrait. Toutefois nous ne devons pas perdre de vue que M^{me} Krafft-Bucaille occupe un fauteuil au conseil d'administration du Lycée de filles de Nice et que son livre doit être surtout destiné à former le cœur, l'esprit et le goût des lycéennes.

CAP.

LE SECRET DE VANDEAU, par la COMTESSE DE LA ROCHÈRE. Un volume in-12 de 300 pages. Prix : 3 francs

Sans doute, il ne faut pas juger un livre par le titre qu'il a plu à l'auteur d'inscrire sur la couverture de son volume : il y a, en effet, des titres qui n'ont aucun sens ou bien aucun rapport avec l'ouvrage, sur lequel s'étalent leurs lettres flamboyantes; mais quand on voit : *le Secret de Vandeau* ou *l'enfant du mystère*, on doit s'attendre à quelque sombre drame où rugiront les cris de colère, où retentira le cliquetis des épées, où le poignard luira dans la nuit, où le pistolet du traître couchera, pour un temps, dans la poussière le héros intéressant et aimé... Enfin, on peut être sûr qu'en plus d'un endroit, les larmes vous forceront d'interrompre votre lecture.

Pourtant, je n'ai pas trop pleuré en lisant le nouveau roman de M^{me} la comtesse de la Rochère; mais je n'ai pas ri non plus, comme bien on pense. M^{lle} Dumontet a été élevée au couvent, à Toulouse; elle y a eu pour amie M^{lle} de Saint-Véran, laquelle avait un frère, le marquis Lionel : or, Marguerite Dumontet aime Lionel de Saint-Véran, celui-ci aime Marguerite Dumontet et leur mariage se ferait si... le marquis de Saint-Véran père n'était pas un de ces barbou, entichés de noblesse, qui n'ont aucune

espèce d'idée de notre société moderne. et que les jolis yeux d'une roturière n'attendrissent pas, alors surtout que ces jolis yeux ne sont pas accompagnés d'un nombre de sacs d'écus suffisant pour redorer un blason. Donc, Lionel épousera M^{me} de Fougères, qui est laide, un peu bossue et très riche... et Marguerite, qui lit les nouvelles locales dans les journaux de la province, apprend la fatale nouvelle par la voie de la presse... Elle se trouve mal naturellement, mais elle revient promptement à elle et à la raison et se soumet aux secrets desseins de la Providence : il est bon de noter ici que la lecture des journaux, même de province, est fatale pour les jeunes personnes et de déplorer une fois de plus la funeste influence de la presse, (sauf la *Semaine religieuse*, dont la prose peut être tolérée dans chaque diocèse).

C'est ici qu'intervient M. Vandeaudeau : il ne dit pas son secret, mais il demande à acheter une maison de campagne, la *Joliette*, que n'habitent plus M^{me} Dumontet et sa fille. Le prix offert est très avantageux et l'affaire serait tout de suite conclue, si ces dames n'habitaient pas la campagne : on ira donc le lendemain à la ville trouver le notaire ; mais M^{me} Dumontet est prise par une indisposition subite ; il faut aller chercher un médecin, ce brave Vandeaudeau se dévoue, part en pleine nuit. et... vous l'avez deviné?... reçoit le coup de poignard fatal de la main d'un brigand, qui ne dit pas son nom et lui vole son portefeuille.....

Je me permettrai de faire remarquer ici à M^{me} de la Rochère que la police est bien mal faite dans le midi de la France : comment se fait-il que personne ne recherche le voleur-assassin et qu'on n'en entende plus parler ? Il me semble qu'on eût pu le dénicher quelque part, tout comme un vulgaire Eyraud ; et que l'auteur, dont l'esprit est plein de ressources et fécond en stratagèmes, eut su tirer bon parti du personnage, lequel aurait, par exemple, joué un rôle dans les aventures de Vandeaudeau en Afrique... Cela dit, passons.

Vandeaudeau se rétablit et va s'installer à la Joliette avec les Dumontet. On répare la maison, on améliore le domaine, tout le monde est heureux, maîtres et serviteurs ; mais des bruits de guerre parviennent jusqu'en cet oasis, nous sommes en l'année terrible où Guillaume se prépare à envahir la France et Vandeaudeau part pour l'armée... Il laisse un épais manuscrit, contenant son histoire et son secret ! Mais je me garderai bien de vous le faire connaître, parce que je considère qu'il appartient seulement à M^{me} de la Rochère de vous dévoiler ce mystère et de vous donner la clef de son dramatique récit.

Cependant, sans me livrer à des indiscrétions coupables, j'ajouterai que

tous les personnages du roman se retrouvent à Paris, pendant le siège. Ce brave Vandeau est nommé capitaine et reçoit l'étoile de l'honneur; mais il meurt sans avoir eu la consolation de pouvoir porter le ruban rouge sur sa tunique, trouée de balles; et le marquis de Saint-Véran?... Il reparait aussi : il est lieutenant, terriblement blessé : il est soigné par Marguerite Dumontet et n'a jamais épousé M^{lle} de Fougères : c'était une fausse nouvelle ! Les journaux, même de province, n'en font jamais d'autres... Mais, hélas ! ce pauvre marquis sera privé de la vue, par suite de l'affreux coup de sabre qu'il a reçu sur la tête... Horreur et désespoir ! Et ils s'aiment toujours !....

Néanmoins Marguerite épousera le marquis ; et comme Michel Strogoff, celui-ci reverra sa chère et jolie marquise ; et ils auront beaucoup d'enfants. Tout est bien qui finit bien. *Le Secret de Vandeau*, que je persiste à taire avec une intention louable, car elle est bienveillante pour l'auteur, est un de ces romans dramatiques que peuvent lire les demoiselles, pourvues, ou non, de leur diplôme d'enseignement supérieur.

MAURICE DU MAZEL.

LA FAUSSE ROUTE, par l'auteur du *Péché de Madeleine*. Un volume in-12 de 330 pages. Paris 1890. Prix : 3 fr. 50

L'auteur du *Péché de Madeleine* a pour but de nous démontrer dans son nouveau roman que le jeune homme qui se marie, doit toujours être conseillé par sa raison, ne doit que rarement se laisser aller aux entraînements de son cœur, et doit surtout se garder de céder à l'empchement de ses sens. Il est curieux qu'un Chinois, le général Tcheng-Ki-Tong, ait exprimé récemment ces sentiments dans une *Étude sur le mariage* ; et je crois que mes lecteurs me sauront gré de leur donner, en guise de préface à mon analyse, ce court passage d'un disciple de Confucius : « Il me faut parler maintenant, dit avec placidité ce mandarin militaire, de la façon dont les mariages s'élaborent chez les Européens.

L'on peut dire que le mariage a lieu selon trois procédés.

Les futurs se connaissent de longue date. Ils se sont, tout à leur aise, étudiés et jugés. Ils sont certains d'être faits l'un pour l'autre, et ne croient pas pouvoir être heureux l'un sans l'autre.

Une longue expérience personnelle remplace, dans ce premier cas, le rôle dévolu chez nous à la sagesse des parents. Je suis convaincu que la plupart de ces mariages, qui sont les véritables mariages d'amour, doivent conduire au bonheur.

Deuxième manière. Les époux se marient par convenances. Ils assortis-

sent la fortune, le rang, la situation. C'est une association commerciale qui conduit fréquemment à la faillite conjugale... parfois à la banqueroute.

Reste un troisième cas : le mariage à la suite d'un de ces accès d'enthousiasme subit, qu'un écrivain ingénieux a qualifiés de « coups de foudre ».

Je ne crois pas que la foudre ait jamais rien fondé de durable.

Ces passions à première vue se sont trop promptement allumées pour ne pas devoir bientôt s'éteindre.....

Dans les romans, chez les poètes, l'amour rêve une forme bizarre : il est dramatique, plein d'imprévu, tourmenté, excentrique, un peu délirant, sinon tout à fait fou. J'ai même lu, dans une œuvre charmante d'un des plus charmants de ces poètes, que le premier devoir des amants est de « déraisonner ».

Malgré tout mon respect pour la poésie, je demeure convaincu que c'est le poète, ici, qui déraisonne. »

*
* *

L'auteur de *la Fausse Route* écrit en prose : donc, il, ou elle, ne déraisonne pas ; mais nous n'en dirons pas autant de son héros. M. de Précyp-Plantagenet. Cet honnête garçon a tout ce qu'il faut pour être heureux : un beau nom, une belle fortune, un grade dans l'armée, et de plus une cousine charmante qui l'aime « d'amour extrême », comme dans les opéras comiques ; il n'a qu'à se laisser vivre et à faire son chemin dans sa noble carrière ; et comme il est dans la cavalerie, il ne peut y avoir que de l'agrément.

Mais cela ne ferait pas le compte, comme disent les bonnes gens de mon pays. Donc, le comte Herbert se met à aimer passionnément une de ces jeunes personnes qui font d'ordinaire la joie des stations balnéaires pendant une saison : Lilia de Montérant a vingt-quatre ans et cherche avec ardeur un mari sérieux ; mais au dernier moment, tout aspirant perspicace se dérobe, car l'acte de naissance, ce stupide document, fruit d'une civilisation arriérée, dénonce que Lilia est née de père inconnu ; et sa noble mère n'est devenue M^{me} de Montérant que deux ans après la naissance de son admirable fille. Ces considérations d'ordre secondaire ne touchent pas Herbert ; il est orphelin et maître de ses actions : n'écoutant que sa folle passion, il épouse ; et aucune formalité, aucune pompe ne manque à la cérémonie.

On comprend que ce malheureux Herbert deviendra le mari le plus pitoyable des temps modernes. Comme l'auteur de ce roman est une femme fort distinguée, dont nous croyons devoir, par courtoisie, respecter

l'incognito, il est bien évident que nous n'assistons pas à la chute fatale de la comtesse de Précý ; mais le lecteur peut tout supposer, et Herbert finit par faire comme le lecteur : il se met en tête un tas de mauvaises pensées, que toutes les apparences justifient ; et un beau jour, il se bat en duel avec son commandant. Il est forcé de donner sa démission d'abord, et reçoit ensuite un magistral coup d'épée : il va sans dire que la comtesse a quitté Beaucaire, au lendemain du jour où son mari n'appartient plus à l'armée et est rentrée à Paris, où elle aura sa loge à l'Opéra, son hôtel, et son équipage... Elle est aujourd'hui très connue, et très haut cotée à l'avenue des Acacias.

Herbert est retourné auprès de son oncle, père de la cousine tant aimée jadis : mais la pauvre fille est morte depuis de longs mois, incapable de résister au chagrin que lui a causé l'abandon de son cousin. Herbert deviendra le compagnon fidèle, le *fils* de son oncle ; et tous les deux, désillusionnés, malades, sont en ce moment dans un vieux château, perdu dans les Pyrénées.....

Certes, ce roman est agréable à lire : les incidents sont ingénieusement amenés, les remarques sont fines, et aucun épisode ne froisse les sentiments du lecteur délicat. Mais cet aimable récit est-il écrit avec une vigueur qui fait songer ; et la leçon morale se dégage-t-elle avec l'intensité qui fait réfléchir les gens distraits ? J'en doute ; on se dira, si l'on se dit quelque chose : Bah ! Herbert a fait une sottise, mais il se consolera ; sa vie n'est pas finie ; la comtesse peut mourir d'une chute de cheval, etc... et l'on ne s'apercevra pas que l'auteur a voulu soutenir une thèse et présenter une démonstration *philosophique*.

C'est pourquoi j'ai cité, en commençant, ce passage d'un lettré chinois qui a suivi, à Paris, les cours du regretté M. Caro ; ces quelques lignes d'un disciple favori du maître doivent servir de préface à *la Fausse Route*, par l'auteur du *Péché de Madeleine*.

M. DU MAZEL.

LE PRINCE DE TALLEYRAND ET LA MAISON D'ORLÉANS ;

lettres du roi Louis-Philippe, de M^{me} Adelaïde et du prince de Talleyrand, publiées avec une préface, par la COMTESSE DE MIRABEAU. Un volume in-16 de 290 pages. Prix : 3 fr. 50

M^{me} la comtesse de Mirabeau a voulu, en publiant cette correspondance, nous donner une idée exacte des relations de *l'illustre diplomate* avec la dynastie d'Orléans.

Ces relations ne pouvaient être autres que ce qu'elles ont été, entre hommes dont l'un, fils de ce Philippe-Égalité qui vota la mort de Louis XVI, amena de concessions en concessions la révolution de juillet et sa chute d'un trône que son légendaire parapluie n'avait pu soutenir ; l'autre prêta le serment schismatique à la constitution. L'un et l'autre surent tirer profit des événements pour satisfaire leur ambition.

Quant à la prétention de M^{me} la comtesse de nous montrer par cette correspondance *le dessous des cartes du gouvernement de Louis-Philippe*, je dois avouer humblement n'y avoir rien vu. J'en ai conclu, non sans un certain dépit, que je suis tout à fait incapable de remplir le moindre emploi dans la carrière diplomatique.

Que M^{me} Adélaïde nous apparaisse, dans cette correspondance, *homme d'État*, et passionnée pour la *chose publique*, personne n'y trouvera à redire. Que Talleyrand, appelé, non sans raison, *le Protégé au pied boiteux*, soit traité en politique profond et d'un jugement sûr ; et *en protecteur*, nul n'y contredira. Enfin que les services rendus par l'ex-évêque d'Autun, à la France, *dont il fut toujours et avant tout le serviteur dévoué*, doivent être estimés *une large compensation de ses fautes*, peut-être, avant de l'affirmer si ingénument, serait-il bon de connaître les Mémoires du Prince, Mémoires tant de fois promis et dont la publication a été autant de fois arrêtée.

Certes, il ne viendra à personne la pensée de dénier à cet homme, qui a eu la rare habileté d'être quelqu'un sous tant de régimes divers, de lui dénier un merveilleux talent en diplomatie. La France, assurément, en a ressenti les heureux effets au Congrès de Vienne. Mais ce recueil de lettres ne nous montre guère tout cela ; à moins que, connaissant à fond l'histoire de ce règne, on ne lise entre les lignes, et on ne supplée à toutes les lacunes que laisse incombées cette correspondance.

J'en demande bien pardon à M^{me} la comtesse de Mirabeau, je puis assurer que je professe pour sa personne tout le respect que méritent son âge, sa qualité, et son esprit ; mais, de grâce, qu'elle daigne nous expliquer le jour que jettent sur le règne de Louis-Philippe la VII^e lettre, la XV^e, la XVII^e, la XXIII^e, la XXVII^e, la XXVIII^e, la XLIII^e, prises au hasard.

Il faut pourtant bien dire, en terminant, que, après la préface écrite par M^{me} de Mirabeau avec la simplicité et le charme des souvenirs des premières années, les dernières lettres qui sont presque toutes du prince et quelques-unes de M^{me} Adélaïde, répandues çà et là dans le recueil, intéresseront le lecteur et lui montreront combien le prince était écouté aux Tuileries, toute la confiance que la famille royale avait en ses talents

diplomatiques, et les regrets qu'elle a éprouvés lorsque l'âge et les infirmités ont obligé Talleyrand à prendre sa retraite.

CAP.

LES TROIS CŒURS, par ÉDOUARD ROD. Un volume in-16 de 297 pages
Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Ce volume a pour épigraphe : « Dès que quelqu'un se cherche soi-même, l'amour s'étouffe en lui. » Or, cet état d'esprit se nomme, paraît-il, en langage moderne, L'INTUITIVISME; et toute une école féconde peut s'inspirer de cette maxime et produire des chefs-d'œuvre, pourvu qu'elle se donne la peine de bien suivre les conseils du maître, M. Édouard Rod; et le vieux monde littéraire sera révolutionné. L'intuitivisme, dans la littérature produira les mêmes effets que le socialisme dans l'humanité. Serons-nous plus heureux quand nous serons tous socialistes; serons-nous plus intelligents, et moins amoureux, quand nous serons tous intuitivistes, c'est ce que l'avenir nous démontrera; mais je pense être délivré, à cette époque bienheureuse, du fardeau de la vie. En tous cas, je ne connais pas encore *le sens de la vie*, quoique j'aie pu faire.

C'est que je suis de race gasconne, croisée de vieux sang normand : mes ancêtres du Gers ne s'effrayaient pas d'un propos joyeux, et mes grands-pères de Bayeux chantaient au dessert, en avalant fortes lampées de bon cidre mousseux. Le pessimisme allemand est aussi contraire à mon esprit vulgaire, qu'un verre d'eau claire au tempérament d'un Bourguignon; et le bonhomme Rabelais m'a toujours paru dans le vrai, quand il s'est écrié, que *le rire est le propre de l'homme* : cela n'est plus de mode aujourd'hui, assurément; tranchons le mot : cela n'est plus distingué... Je le reconnais, mais je ne crois pas que je devienne jamais intuitiviste; et *les Trois Cœurs* ne me guériront pas de cette infirmité.

Voici un brave homme qui a une femme charmante, et une petite fille adorable : il rêve et se dit qu'il n'a pas encore trouvé son idéal. « Richard Noral avait l'habitude de se confesser à lui-même en des méditations qu'il prolongeait parfois plusieurs heures, étendu, les yeux mi-clos, dans son fauteuil ou sur un divan, si paresseusement occupé de son *introspection*, qu'il dédaignait même de fumer... etc. » Cela devait être un mari irrésistible et un père modèle.

Et Richard se souvient qu'il a rencontré jadis Rose Mary, une créature adorable : pourquoi ne l'a-t-il pas aimée, ou plutôt pourquoi ne lui a-t-il

pas déclaré son amour ? La fatalité l'a voulu ainsi : mais Rose Mary revient d'un lointain voyage ; elle écrit à Richard Noral, qui, saisi en plein rêve, au moment psychologique, se précipite aux pieds de cette femme idéale. Si les voyages, dit-on, forment la jeunesse, ils ne remplissent pas toujours l'escarcelle des jolies pêcheresses, par cette bonne raison que « Pierre qui roule, n'amasse pas de mousse », et Rose Mary fait à Richard un accueil d'autant plus tendre qu'elle a un plus pressant besoin de monnaies ayant cours et de bon aloi. Ce bon Richard ne se laisse séduire qu'à son corps défendant ; mais comment résister à ces mots prononcés par une bouche divine : « Tais-toi ! tu blasphèmes ! Tu sais bien que je t'aime, toi ! »

Donc, l'on pourrait croire que Richard, en pleine possession de son idéal, est parfaitement heureux. Pas du tout ! L'intuitiviste reparait : il analyse ses sensations nouvelles et se compulse. « Je me suis trompé, pensait-il au bout de huit jours, avec un commencement d'amertume, je me suis trompé sur elle, sur moi, sur tout. Elle ne ressemble pas à la reine Tahia, ni à Cléopâtre, elle n'a aucun trait des grandes amoureuses. Elle a raison, quand elle dit n'être point ce que ses allures la feraient croire. . Les petits chagrins qu'elle me cause sans le savoir sent d'une affligeante mesquinerie : c'est l'ennui de me laisser trainer aux spectacles, qu'elle aime et que je n'aime pas, et auxquels elle renoncerait volontiers si je le lui demandais ; c'est une vague impression de ridicule qui me poursuit quand je sors avec elle, parce que je sens que je fais disparate et que des gens doivent dire en nous examinant : « Ça, c'est un père de famille en débauche ! » ; ce sont les regards de son impertinente bonne qui, elle, s'harmonise très bien avec les toilettes de sa maîtresse, et les indiscretions de son obséquieux concierge : une foule de misérables piqures de rien, un bourdonnement de moucherons inoffensifs, les menus tracas dont j'étais las et que je comptais remplacer par pire et mieux..... »

La conquête d'un second cœur n'est donc pas cette source de félicités à laquelle Richard Noral rêvait de s'abreuver à longs traits : étendu sur son fauteuil, il se consulte compendieusement et finit par trouver cette solution étonnante, c'est qu'il vaudrait mieux se contenter d'aimer seulement sa propre femme, comme par le passé. Peu à peu, il rompt avec Rose Mary ; et celle-ci qui, en femme pratique, a compris que le sujet était vidé, comme un simple potiron, se décide à aller tenter la fortune sur de nouveaux rivages. Rose Mary est une de nos brillantes cosmopolites : Richard l'accompagne, en fiacre, à la gare de Lyon, prend son billet, l'installe dans le compartiment des dames seules, et ils se disent : « Adieu ! » Ce dénouement est plein d'imprévu, comme on le voit.

M. Noral n'aurait qu'une chose à faire : rentrer chez lui, reprendre le cours de ses chères études et soigner sa petite fille Jeanne, qui s'aperçoit fort bien que papa n'est jamais à la maison et meurt de consomption, à la pensée que papa n'aime plus sa petite mignonne. Mais nous avons encore à faire la connaissance du troisième cœur : c'est une M^{me} d'Hays, une veuve, qui vit d'une vie austère, entourée d'un petit groupe d'amis. Richard l'aimera d'un amour platonique : on voit d'ici M^{me} Recamier, entre Ballanche et Châteaubriand. Mais M^{me} Noral finit par s'apercevoir de tous ces manèges, elle en souffre à en mourir ; mais ce n'est pas elle qui en meurt, c'est la petite Jeanne....

Richard Noral a compris, je crois, que la recherche de l'idéal consiste, pour un époux et pour un père, à tâcher de s'accommoder de son intérieur et à bien élever ses enfants.

Et cependant, au lieu de nous exprimer ce sentiment banal, il nous inflige encore une série de tirades, qui lui sont inspirées par son imagination, et nullement par son cœur : « De faux horizons ont miroité devant moi ; j'ai cru aux mirages que je me créais. Passion, fantaisie, extase : mots trompeurs, mots vides de sens, qu'a crevés mon effort pour leur en donner un. Pour la passion, notre sang est trop pauvre ; pour la fantaisie, nos rêves n'ont plus d'ailes ; pour l'extase, nos esprits sont trop clair voyants..... »

Le Sens de la vie de M. Édouard Rod a été couronné par l'académie française ; *les Trois Cœurs* auront peut-être la même bonne fortune. Il ne nous appartient pas de protester contre les jugements de la docte assemblée ; mais nous avons le droit de dire que ces dissertations interminables sur des sujets aussi rebattus ne nous ont inspiré qu'un très médiocre intérêt : nous ne pensons pas que ce livre puisse être un enseignement et empêcher d'autres Richard d'aimer d'autres Rose Mary ; et alors, pour nous réconcilier avec les écrivains helvétiques, nous allons relire un chapitre des *Nouvelles genevoises* de feu Topffer.

MAURICE PUJOS.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

A L'OMBRE DE LOURDES ; journal de Myriam, par Marie Montal. Deux vol. in-16. Prix : 3 fr.
ÂME HUMAINE (I^{re}), existence et nature, par le R. P. Marie-Thomas Coconnier, des frères

prêcheurs, ancien professeur de philosophie scolastique à l'institut catholique de Paris, professeur de théologie dogmatique à l'Université de Fribourg en Suisse. Un vol. in-16 de vii-495 pages. Prix : 4 fr.

ANNÉE FINANCIÈRE (I^{re}, 8^{me} année Histoire des événements financiers de 1893, par Louis Reynaud. Un vol. in-18 Jésus de 348 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNÉE LITTÉRAIRE (I^{re}, par Paul Ginisty. Avec une préface par François Coppée, de l'Académie française 5^{me} année. 1893). Un vol. in-18 Jésus de x-392 pages. Prix : 3 fr. 50

ANNUAIRE DES CHÂTEAUX ET DES DÉPARTEMENTS, 1890-1890 (3^{me} année), 40,000 noms et adresses de tous les propriétaires des châteaux de France, manoirs, castels, villas, etc., etc. Avec notices descriptives et anecdotiques, illustrées de 220 gravures, in-8° à 2 colonnes de 1396 pages. Prix : 2 fr.

À TRAVERS L'AFRIQUE, avec Stanley et Emin-Pacha. Journal de voyage du Père Schynse, publié par Charles Hespers. Un vol. in-18 Jésus de xi-300 pages. Prix : 4 fr.

CARDINAL FRÉDÉRIC BORROMÉE (I^{er}), par Charles Quesnel; ouvrage posthume publié par les soins de M. Alexandre Piedagnel. Un vol. in-8° de viii-191 pages. Prix : 2 fr.

CÉSAR CASCABEL, 1^{re} partie, par Jules Verne. Un vol. in-18 Jésus de 328 pages. Prix : 3 fr.

CHOIX DE MÉMOIRES ET ÉCRITS DES FEMMES FRANÇAISES AUX XVIII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES, avec leurs biographies; par M^{me} Carette, née Bouvet. Mademoiselle de Montpensier. Préface de M. Octave Feuillet, de l'Académie française. Un vol. in-18 de xxxvi-294 pages. Prix : 3 fr. 50

CONTES À MADAME, par Jacques Normand. Un vol. in-18 Jésus de 331 pages. Prix : 3 fr. 50

CONTES POUR LES ASSASSINS, par Maurice Beaubourg, préface de Maurice Barrès. Un vol. in-16 de xv-461 pages. Prix : 3 fr.

DESTRUCTION; par le Marquis de Castellane. Un vol. in-18 Jésus de 309 pages. Prix : 3 fr. 50

DEVOIR SOCIAL (I^{er}), par Léon Lefébvre. Un vol. in-16 de 300 pages. Prix : 3 fr. 50

DOM FRANÇOIS ROIS, procureur général de la Trappe à Rome, fondateur et premier abbé de Notre-Dame de Staouéli (Algérie, par l'abbé J. Bersange, chanoine honoraire de Périgueux, professeur au petit séminaire de Bergerac. Un vol. in-8° de lxxi-404 pages avec vignettes. Prix : 7 fr. 50

DROIT À L'AMOUR (I^{er}), par Paul Perret. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

ÉLÉMENTS D'ICONGRAPHIE CHRÉTIENNE. Types symboliques, par L. Cloquet, secrétaire de la « Revue de l'Art chrétien ». Un vol. in-8° de 387 pages. Prix : 5 fr.

ÉPIQUES LITTÉRAIRES, par A. de Pontmartin, avec une notice par Léopold de Gaillard. Un vol. in-16 de xvii-325 pages. Prix : 3 fr. 50

FAISONS LA CHAÎNE; contes, récits et nouvelles (au bénéfice des incendies de Fort-de-France, par Jules Simon, Ludovic Halévy, François Coppée, Paul Bourget, Aurélien Scholl, Hector Malot, Jules Claretie, Armand Silvestre, etc. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50

FILS D'ÉMIGRÉ, par Ernest Daudet. Un vol. in-18 Jésus de 428 pages. Prix : 3 fr. 50

HISTOIRE D'ALLEMAGNE. Les Empereurs du XIV^e siècle. Habsbourg et Luxembourg. Principautés, seigneuries, villes, lignes, la sainte Vierge et la bulle d'or; par Jules Zeller, membre de l'Institut Tome VI, in-8° de 496 pages. Prix : 7 fr. 50

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE, par Alfred Croiset, membre de l'Institut, et Maurice Croiset, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. T. II : Lyrique; premiers prosateurs; Hérodote; par Alfred Croiset. Un vol. in-8° de 637 pages. Prix : 7 fr. 50

IMPRESSIONS DE THÉÂTRE, par Jules Lemaitre, 4^{me} série. Eschyle, Molière, Racine, Marivaux; théâtre libre ancien; Alexandre Dumas, George Sand, Théodore Barrière, Émile Augier, etc. 1^{er}. Un vol. in-18 Jésus de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

JOURNAL DES CAMPAGNES AU CANADA, de 1755 à 1760, par le comte de Maurel de Malartic, lieutenant général des armées du roi, gouverneur des îles de France et de Bourbon 1730-1800; publié par son arrière-petit-neveu le comte Gabriel de Maurel de Malartic et par Paul Gaffarel, professeur à la faculté des lettres de Dijon. Un vol. in-8° de xxvi-370 pages accompagné d'un portrait et de plusieurs cartes. Prix : 7 fr. 50

LETTRÉS DE L'OUVREUSE. Voyage autour de la musique par Un vol. in-18 Jésus de 288 pages. Prix : 3 fr. 50

LUTTE POUR LE VRAI (I^{er}), Aphorismes par F. Musany. Un vol. in-16 de 126 pages. Prix : 2 fr. 50

MADAME DE STAEL, par Albert Sorel. Un vol. in-16 de 216 pages. Prix : 2 fr.

Les Grands Écrivains français
MER BLEUE, par Pierre Maël. Un vol. in-12 de 428 pages. Prix : 3 fr. 50

NOUVELLE CHAMBRE (I^{re}), 1883-1893. Biographie des cinq cent soixante-seize députés, par Félix Ribeyre. Un vol. in-16, de vi-624 pages. Prix : 3 fr. 50

ŒUVRE DE H. DE BALZAC (I^{re}), étude littéraire et philosophique sur la comédie humaine, par Mariel Barrière. Un vol. in-8° de xviii-502 pages. Prix : 7 fr. 50

ŒUVRES DE LÉON CLADEL. Urbains et ruraux. Petit in-12 de xx-319 pages. Prix : 6 fr.

(Petite bibliothèque littéraire)
PETITS LUNDIS, notes de critique, par Antonin Bunand. Un vol. in-16 de 343 pages. Prix : 3 fr. 50

PETITES ÉTUDES. L'Âme de Paris; nouveaux souvenirs par Théodore de Banville. Un vol. in-18 Jésus de 290 pages. Prix : 3 fr. 50

PREMIERS MONUMENTS; L'IMPRIMERIE EN FRANCE AU XV^e SIÈCLE, publiés par O. Thierry-Poux, conservateur du département des imprimés à la Bibliothèque nationale. In-folio de 32 pages et 40 planches. Prix : 60 fr.

ROMANCIERS ALLEMANDS CONTEMPORAINS, par Edouard de Mortier. Un vol. in-16 de cxii-404 pages. Prix : 3 fr. 50

SOLDAT; par Claude Vignon. Un vol. in-18 Jésus de 351 pages. Prix : 3 fr. 50

SOUVENIR DE MARIAGE, ouvrage honoré de la bénédiction du Saint-Père. Un vol. in-12 de 386 pages. Prix : 3 fr. 50

TOUTES LES DEUX; Un monde qui s'en va, par Albert Delpit. Un vol. in-16 de 360 pages. Prix : 3 fr. 50

UN CŒUR DE FEMME, par Paul Bourget. Un vol. in-18 Jésus de 419 pages. Prix : 3 fr. 50

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

VIERGE LORRAINE, JEANNE D'ARC (I^{re}). Son histoire au point de vue de l'héroïsme, de la sainteté et du martyre; par M^{me} la vicomtesse Armand de Chabannes. Nouvelle édition. Un vol. in-18 Jésus de xvi-36 pages avec gravures. Prix : 1 fr. 25

VIE DE LÉON XIII; son siècle, son pontificat, son influence, par Mgr Bernard O'Reilly, prêtre de la maison de Sa Sainteté, docteur en théologie et docteur ès lettres, prêtre du diocèse de New-York; nouvelle édition française revue et augmentée par l'auteur, d'après la première édition refondue et annotée par P.-M. Brin, P. S. S. professeur de théologie dogmatique. Un vol. in-8° de xvi-585 pages orné de nombreuses gravures. Prix : 5 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

MÉMOIRE ET CORRESPONDANCE DU COMTE DE VILLÈLE

Tome V^e et dernier. Un volume in-8° de 504 pages. Paris, 1890. Prix : 7 fr. 50

Ce dernier volume n'offre pas moins d'intérêt que les précédents. Il s'ouvre par l'historique du fameux projet de conversion de la rente de 5 francs, en 3 p. c., avec remboursement facultatif au pair.

Les porteurs de titres les avaient acquis à un bas prix excessif; depuis 7 francs jusqu'à 75 francs. Remboursés au pair, tous, même les derniers acquéreurs, se trouvaient donc largement indemnisés; et l'État, comme tous les emprunteurs, a toujours le droit de se libérer par le remboursement.

En acceptant les énormes charges que lui avaient léguées la République et l'Empire, le gouvernement de la Restauration, en huit années, avait su administrer avec tant de sagesse et d'économie les finances de la France, que la confiance renaissait, même parmi les plus déflants et les plus hostiles : le 5 p. c. allait atteindre le pair. Pour l'État, comme pour les particuliers, c'était le moment opportun d'une conversion de la rente en 3 p. c.

La dette publique, malgré le gaspillage de la République et de l'Empire, se trouvait réduite alors à environ quatre milliards (elle est aujourd'hui accrue de plus de trente milliards). La conversion en 3 p. c. procurait une économie annuelle de trente-quatre millions, qu'on pouvait affecter au dégrèvement des impôts ou à l'amortissement de la dette publique. Les calculs indiscutables de M. de Villèle prouvaient qu'en dix ans le bénéfice pour l'État serait d'un milliard. Qu'on calcule d'après cela le chiffre énorme de bénéfice de cette mesure jusqu'à la conversion récente du 5 p. c.

* * *

Le grand financier auquel tout le monde rend justice aujourd'hui, avait eu la précaution de consulter tous les plus riches banquiers de l'époque, y compris le baron de Rothschild, et tous, par leurs lettres privées, comme

dans les conférences au ministère, avaient été unanimes pour reconnaître la justice, l'opportunité et la possibilité de cette grosse affaire. En même temps, ils s'étaient engagés à fournir à M. de Villèle le capital énorme nécessaire pour offrir sérieusement le remboursement d'une dette de quatre milliards. L'opinion publique égarée par les sophismes d'une opposition déloyale, immolant les intérêts de la France aux calculs révolutionnaires des Loges maçonniques, pouvait amener la demande du remboursement au pair par un grand nombre de porteurs de rente. La prudence exigeait donc de prévoir ces demandes, et d'être prêt à y satisfaire.

Après avoir soumis son projet au contrôle des hommes compétents, et s'être assuré des moyens de le réaliser, M. de Villèle saisit les Chambres de cette grave question.

On lira, avec un vif intérêt, le récit de la discussion dans les deux Chambres, et l'exposé des intrigues, des manœuvres déloyales, des marchandages de consciences : il y avait alors, à la Chambre des pairs surtout, des survivants des régimes corrompus de la République et de l'Empire, qui mettaient leur suffrage à l'encan ; mais ils ne trouvaient pas d'acheteurs au ministère.

M. de Villèle, toujours sur la brèche pour défendre les intérêts du pays, réfutait tous les sophismes des adversaires de parti pris, et rendait évidente, par la lucidité et la force de son argumentation, la justice de la mesure qu'il proposait, ainsi que l'importance de ses avantages ; mais il repoussait, avec une noble indignation, tout trafic des votes, et même toute démarche contraire à la dignité du ministre du roi, chargé de l'administration des finances de l'État.

*
*
*

Cette discussion, bien qu'elle nous montre les Chambres d'alors à un niveau de decorum et de talent mille fois plus élevé que nos assemblées de sous-vétérinaires, cette discussion, disons-nous, est une des preuves les plus saisissantes du vice radical du parlementarisme, le grand dissolvant qui mine toutes les bases sociales, au profit des démolisseurs révolutionnaires.

Les documents officiels, les nombreuses lettres qui suivent ce grand chapitre de l'histoire contemporaine, en complètent le haut enseignement. Si les millionnièmes de souverains de suffrage universel étaient capables de lire et de comprendre ces pages admirables, on serait tenté de répéter, en les leur présentant : *Et nunc intelligite reges, erudimini quæ judicatis terram*. Hélas ! non seulement la tourbe électorale, mais même les chefs naturels du parti conservateur, ceux qui ont la charge, la mission

d'éclairer et de sauver le pays, ceux-là même restent encroûtés dans le fétichisme parlementaire.

Le roi Louis XVIII, qui, pour remonter sur le trône avait été réduit à de si déplorables concessions, par la pression des membres les plus vertueux de sa famille et de l'empereur de Russie Alexandre, tous fascinés à leur insu, par les émissaires hypocrites de la franc-maçonnerie, le roi Louis XVIII, disons-nous, soutenait énergiquement M. de Villèle, et s'indignait du manque de loyauté et de patriotisme de la majorité de la Chambre des pairs ; ainsi que de la mauvaise foi de la presse livrée aux intrigues des ambitieux et aux suggestions de la clique révolutionnaire. Louis XVIII gagne à être vu dans cette intimité : c'est encore un roi qui avait conscience de la sublimité de sa charge et de sa responsabilité devant Dieu et devant les hommes. La peinture de ses derniers jours est empreinte d'un cachet de grandeur qui impose le respect et l'admiration.

* *

Ah ! du haut en bas, combien le niveau moral s'est abaissé depuis 1830 ! Les orgies sanglantes de la première république et les guerres stériles de l'empire avaient meurtri et épuisé la France, sans étouffer ses souvenirs et ses généreux sentiments. Toute affaiblie qu'elle était, deux mots magiques la faisaient encore tressaillir : Dieu et le Roi. Nous en avons vu le témoignage éclatant dans le voyage de Charles X, en 1827, l'un des épisodes de ce volume.

Les francs-maçons, déguisés alors sous l'étiquette de libéraux, avaient fait un progrès énorme depuis 1824 : la guerre à Dieu et à la monarchie devenait évidente pour les moins clairvoyants. M. de Bonald était à la veille d'adresser un suprême appel à toutes les monarchies de l'Europe, pour les conjurer d'arrêter la révolution sociale, en laissant percer ses craintes dans ce cri d'alarme : *« S'il en est temps encore. »*

Hélas ! les faits allaient bientôt répondre : *« Il est trop tard. »*

A cette époque, quand tout paraissait déjà désespéré aux yeux de ceux que l'étude de l'histoire rendait capables de lire dans l'avenir, en 1827, à travers les populations égarées par la presse libérale et qui envoyaient à la Chambre les députés imposés par les Loges, le voyage de Charles X fut encore une véritable ovation, spontanée et irrésistible.

* *

Nous nous trouvions dans une des grandes villes du Nord ; elle était, comme tant d'autres, gagnée au parti libéral, et cependant ce mot magique : *« le Roi va venir »* souleva un enthousiasme universel. Non seulement le peuple de la ville et des campagnes voisines, mais les chefs mêmes du

parti libéral, électrisés par la pensée de recevoir le Roi, n'eurent plus qu'une pensée : ne rien épargner pour lui donner le témoignage le plus éclatant de leur amour et de leur dévouement. Le vieux culte de la Royauté, symbole vivant et sacré de la patrie, se réveillait dans tous les cœurs. Chacun rivalisa de zèle pour donner à la ville un aspect de fête ; les jeunes gens des familles aisées s'organisèrent à leurs frais, en brillante garde d'honneur magnifiquement montée, et ils avaient à leur tête le chef même du parti libéral dans la ville ; ce n'était point une rouerie politique ; il y allait de tout cœur comme les autres. Cette garde d'honneur se rendit bien loin au devant de la calèche du Roi qui voyageait en poste. Au départ ils crevèrent leurs chevaux pour accompagner Charles X le plus loin possible.

Et tout cela, nous pouvons l'attester, était fait avec un cœur sincère ; comme nous l'avons dit, le culte de la Royauté était encore vivace en France. Tout le long de la route, Charles X, en passant au galop de sa chaise de poste, voyait les populations des campagnes groupées de chaque côté du chemin, attendant, avec respect, le bonheur de pouvoir le saluer de longs cris de : *Vive le Roi !* Il n'y avait aucune convocation, aucune organisation officielle : tout était spontané, unanime.

Nous ne citerons qu'un fait de ces journées qui ont laissé dans notre mémoire une si vive empreinte. Il y eut à dix heures du soir, sur la grand' place où se pressaient plus de quinze mille spectateurs, un feu d'artifice auquel le Roi assista du haut du balcon de l'hôtel de ville.

Quand les dernières lueurs du bouquet final furent éteintes, Charles X descendit du perron de l'hôtel de ville, sans escorte, sans même l'apparence d'un agent de police. A pied, accompagné de deux de ses ministres, le Roi, comme un père au milieu de ses enfants, traversa cette foule compacte qui, d'elle-même, s'ouvrait avec respect devant lui ; des larmes de joie brillaient dans tous les yeux ; les paysans formaient une grande partie de cette cohue qui s'écrasait elle-même pour laisser passer le Roi. Plusieurs, cédant à l'élan de leur cœur, venaient baiser les basques de son habit. C'est ainsi que nous vîmes Charles X parcourir, à petits pas, toute la grand' place et les rues qui le menaient au palais épiscopal, où il était descendu.

Depuis j'ai vu, dans la même ville, d'autres souverains : la police veillait sur eux, des troupes en grande tenue faisaient la haie, on regardait à distance, avec curiosité ; et c'était tout.

* * *

On ne le sait pas assez : ce n'est ni le délire de la Constituante, ni les massacres de 93, ni la seconde Terreur et les corruptions du Directoire, ni

même les quatorze années du despotisme de Bonaparte qui ont inoculé le virus révolutionnaire à la France : c'est le parlementarisme, c'est le matérialisme du nombre, substitué à la notion du vrai et du juste, qui ont fait perdre à la nation le sens moral. La falsification impudente de l'histoire, par la presse surtout, a éteint les traditions et inspiré, même aux meilleurs, un stupide mépris pour cette constitution séculaire de la France qui a fait sa grandeur et protégé ses libertés, jusqu'à la veille même de la révolution préparée par la franc-maçonnerie, et accomplie par les bandes ignobles des Jacobins. Oui, à la veille de 89, la France remise par l'action constante du jeune roi, en pleine possession de ses libertés communales et provinciales, avec sa marine supérieure à celle de l'Angleterre, et son excellente artillerie, se trouvait à la tête de toutes les grandes puissances. Louis XVI était l'arbitre du monde. Fox, le grand orateur anglais, était réduit à le reconnaître, dans la Chambre des Communes, en 1787. « De Pétersbourg à Lisbonne, disait-il, si on excepte la cour de Vienne, l'influence de la France prédomine dans tous les cabinets de l'Europe. » Puis, rendant hommage à l'action continue de notre monarchie héréditaire, il ajoutait : « Le cabinet de Versailles est le plus stable, le plus constant et le plus inflexible qu'il y ait en Europe. Depuis plusieurs siècles il poursuit le même système invariablement. »

Ce système avait assuré nos frontières, par le morcellement de l'Allemagne et de l'Italie en petites principautés, fort heureuses dans leur humble sphère, et par l'intronisation de la famille des Bourbons en Espagne. La Révolution, avec l'aide de Napoléon III, a détruit l'œuvre de trois siècles, et placé la France mutilée au rang des nations qui ne comptent plus.

* * *

Charles X pouvait encore parler en roi de France. Répondant avec un fier dédain aux menaces de l'Angleterre, il envoyait, malgré l'opposition libérale, une armée merveilleusement organisée, venger l'insulte faite à un de nos ambassadeurs. En quinze jours, le repaire imprenable des derniers pirates était forcé, et la France se trouvait dotée de la plus riche colonie, sans bourse délier, puisque le trésor du Dey d'Alger payait, au delà, les frais de l'expédition.

La correspondance de M. le comte de Villèle, qui va jusqu'en 1832, donne de nouvelles lumières sur les intrigues qui contribuèrent au succès de la franc-maçonnerie : elle parvint à renverser le trône en 1830, après avoir, comme l'ont dit ses chefs, « joué la comédie pendant les quinze ans du gouvernement de la Restauration ».

Charles X, pas plus que Louis XVI, ne manquait d'énergie personnelle, ni du sentiment de son devoir de Roi : il a été indignement trompé par les mensonges d'Odilon Barrot et d'un maréchal de France.

La dernière lettre datée du 5 janvier 1832, renferme une critique très curieuse du budget sous le ministère d'alors, et se termine par une prophétie de la chute du gouvernement de Juillet et un cri de désespoir sur le gaspillage de nos finances.

Une lettre de M. de Genoude, en date du 2 juillet 1830, montre qu'en ce moment critique il était sérieusement question du retour du comte de Villèle à la présidence du Conseil des ministres. La *Gazette de France*, en sonnant l'alarme, avait réussi à déjouer les intrigues de ceux qui, sans le langage hardi de la *Gazette*, « auraient endormi le Roi jusqu'au dernier moment ». Hélas ! les espérances de M. Genoude furent déçues : les promesses, les bonnes paroles de MM. de Peyronnet et de Polignac, même de Chateaubriant et de Bertin, les directeurs du *Journal des Débats*, tout cela n'aboutit à rien. Les braves gens, les habiles, dupes inconscientes des affidés de la Loge suprême, menèrent la royauté à l'abîme, pour la seconde fois. C'est pour le coup qu'il convient de dire : *Et nunc intelligite reges*.

Ces cinq volumes de lettres du comte de Villèle, avec les documents qui les accompagnent, fournissent les matériaux les plus précieux pour l'histoire : ils ont leur place marquée dans toute bibliothèque sérieuse.

AUGUSTE CARION.

GARCIA MORENO, président de l'Équateur, drame en 3 actes
par AUGUSTIN PAUL. Un volume in-16. Prix : 1 fr. 50

Beaucoup de livres ont été publiés depuis quelques années sur la franc-maçonnerie ; sur ce grave sujet, rien n'avait encore été fait pour le théâtre. Sans viser à l'effet et comme par devoir, le drame que nous signalons vient de combler cette lacune.

Garcia Moreno, quel nom plus digne d'émouvoir notre pays ! D'abord professeur, puis sénateur et enfin président de la République de l'Équateur, *Garcia Moreno* présente ce côté séduisant pour nous d'être Français par son éducation, par les sentiments d'estime et d'affection qu'il conserva toujours pour la France, par cet hommage enfin qu'il rendit à la plupart de nos institutions dans les nombreux emprunts qu'étant maître du pouvoir il leur fit pour le bien de ses compatriotes. Ce n'est pas assez. S'inspirant peut-être de cette France qu'il aimait tant et qui fut pendant des siècles le bras droit de l'Église dans le monde, *Moreno* personnifiait le pouvoir

chrétien dans l'Amérique du Sud, et faisait, à l'ombre de la croix, dans son pays naissant, des merveilles d'ordre et de civilisation.

Mais de même que le rôle de la France déplut aux sectaires de notre pays et de l'Europe, de même son rôle déplut aux sectaires du Nouveau-Monde. La révolution, qui tend à devenir universelle, poursuit ses adversaires partout où ils se trouvent. Elle tendit donc autour de *Garcia Moreno* ses invisibles trames et, un beau jour, l'Équateur et le monde apprirent avec un sentiment de stupeur qu'elle venait de frapper une victime de plus.

Dans le président de l'Équateur, le drame en question nous montre en même temps que l'homme privé l'administrateur; il expose surtout les diverses phases du complot tramé contre sa personne. L'auteur nous fait savoir dans sa préface avec une modestie qui l'honore, qu'il a mis à contribution pour son travail le volume écrit sur *Garcia Moreno* par le R. P. Berthe : « Le fond, dit-il, et les grandes lignes des événements représentés ou racontés dans ma pièce sont empruntés à ce livre ainsi que beaucoup de paroles, de détails et de traits caractéristiques. Le personnage de *Moreno* est entièrement dessiné d'après les documents historiques, et la plupart des personnages que je mets en scène appartiennent à l'histoire. » Ces quelques lignes me dispensent d'insister sur la partie essentielle du drame; nous savons que c'est un travail sérieux et de bonne foi. Quant à la forme, nous préfererions que le sujet fût traité de plus haut par un Racine ou par un Corneille, car il y a dans *Moreno* l'étoffe d'un Romain; nous accueillons néanmoins avec reconnaissance le tribut d'estime et de respect offert ici [même dans une langue éminemment française à la mémoire du grand citoyen qui mourut pour son pays et pour son Dieu.

L'auteur a mis dans son travail son cœur et son âme et le culte mérité qu'il rend au héros de sa pièce, il le fait réellement partager. Aux cercles de jeunes gens et aux maisons d'éducation qui se piquent de mêler dans leurs délassements l'utile à l'agréable, il fournit un moyen précieux de propager les saines idées et les beaux sentiments. *Garcia Moreno*, du reste, a fait ses preuves. Représenté sur une scène de collège, nous l'avons vu provoquer dans un auditoire d'élite un véritable enthousiasme. Il a d'ailleurs, à la simple lecture le don d'impressionner et d'émouvoir. C'est à la fois une production littéraire de valeur et une bonne œuvre.

ALEXIS CLAVERIE.

L'ÂME DE PIERRE, par GEORGES OHNET. Un volume grand in-16. de 230 pages, avec illustrations de E. BAYARD; Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

M. Georges Ohnet n'a pas le don de plaire à la jeune école : ce dédain me paraît incompréhensible ; car nul plus que cet estimable auteur, n'est dans le mouvement. Quand, au point de vue littéraire, les Russes étaient à la mode, M. Ohnet nous offrait *Serge Panine* ; dès que le public manifesta ses préférences pour les ingénieurs, nous eûmes *le Maître de forges* ; quand les médecins parurent en vogue, il vint nous raconter l'histoire du *Docteur Rameau* ; cependant les gens du monde se plaignaient qu'on les négligeât, notre auteur n'hésita pas, et écrivit *Dernier amour* ; aujourd'hui les peintres sont les rois du jour et les Russes ne laissent pas que d'exciter encore les sympathies générales, tout aussitôt nous voyons surgir *L'Âme de Pierre*... Que peut-on reprocher à un honnête homme aussi attentif à plaire au public et à le servir selon ses goûts ?

Or, voici la chose : Un peintre, Pierre Laurier, trente ans, officier de la Légion d'honneur, etc., etc... (c'est au moins la vingtième fois que je me vois obligé d'écrire cette phrase ; toujours avec un nouveau plaisir, on peut m'en croire), donc Pierre Laurier est à la veille de se ruiner pour plaire à une misérable cabotine, Clémence Villa, aussi vicieuse que jolie, et réciproquement. On est à Monte-Carlo, où plusieurs nobles seigneurs et moins nobles dames viennent de dîner en joyeuse compagnie ; et naturellement, au dessert, tous les convives s'ennuient considérablement, parce que c'est le sort fatal de toutes ces réunions où les uns et les autres sont mal assortis : la fête n'ayant pas dégénéré en orgie, ces dames s'en vont, pensant qu'il n'y a pas mieux à faire et ces messieurs éprouvent l'envie de philosopher. C'est alors que le médecin russe, le Dr Davidoff, qui en a vu bien d'autres, se risque à leur en raconter *une bien bonne*, comme disait feu Villemessant : et il expose scientifiquement à ces viveurs hébétés qu'en son pays il n'est pas rare qu'un brave homme lègue en mourant son âme à un ami, qui se trouve manquer de cette essence indispensable à la créature que Dieu façonna d'après sa propre image. Là dessus, les uns vont au Casino, et Pierre Laurier va chez Clémence Villa ; mais cette charmante enfant a ses nerfs ; elle se dispute avec Pierre et le met à la porte de ses lares hospitalières : celui-ci, très désolé, songe à faire cadeau de son âme à son ami Jacques de Vignes, qui est fortement entamé pour maintes causes, et se dirige d'un pas alerte vers les rives de la Méditerranée aux flots bleus, afin d'y faire un suprême plongeon. Comme tout honnête homme, qui va prendre son dernier bain, il dépose bien proprement son chapeau et son paletot sur le bord de l'onde salée avec le petit billet

classique : « Qu'on n'accuse personne de ma mort, etc..., et se prépare à faire un saut désespéré, quand une barque de contrebandiers survient... Ces dignes maraudeurs, chers aux âmes sensibles, sont attaqués par des douaniers monégasques; l'un d'eux, Pietro, tombe à la mer et va périr; mais Pierre est là, il pense que mieux vaut piquer une tête et sauver un homme que de s'abîmer sans profit dans les ondes perfides; et comme il nage comme un professeur, il rattrape Pietro, et les camarades de Pietro rattrapent Pierre et son compagnon; et voilà comment, au bout de huit jours, le peintre, délaissé par Clémence Villa, se trouve recueilli et hébergé, comme un sauveur, par une famille de braves Corses, dont pas un cousin ne s'est encore réfugié dans le mâquis.

Laissons ce désespéré de la vie se remettre peu à peu et reprendre possession de son âme qu'il a bien et dûment léguée, mais qu'il a eu la bonne fortune de reprendre en ajoutant à son testament un suprême codicille; au surplus, c'était son droit.

Pendant là-bas, sous les palmiers artificiels de Nice et de Monte-Carlo, tout le monde se désole, sauf Clémence Villa, qui a nombre de factures à payer : la plus désolée est sans contredit M^{lle} Juliette de Vignes, sœur de Jacques, le légataire *in partibus*, parce qu'elle aime Pierre Laurier, trente ans, officier... (voir plus haut). Cette jeune personne, ardente mais bien élevée, se contente de souffrir en son cœur ingénu, mais n'agit pas : quant à Clémence, elle se hâte de faire la conquête de Jacques de Vignes, l'ami de Pierre, pour ennuyer celui-ci qui pourrait bien la contempler encore du haut du ciel, sa demeure dernière. Et voilà Jacques qui, malgré la faiblesse de sa constitution, se met à payer les factures et tout ce qui s'ensuit.

Si l'on avait oublié le médecin russe, le D^r Davidoff, on aurait eu tort : car ce praticien fait un voyage d'agrément sur un yacht appartenant à un de ses amis et un beau jour, il débarque en Corse. Voir dans une petite église de village un tableau fraîchement peint lui suffit pour comprendre que Pierre Laurier n'est pas mort ; car seul, il a cette touche magistrale ; et le vieux curé le confirme en son idée, en lui racontant qu'il est arrivé au pays un peintre extraordinaire. On pressent le dénouement, quoiqu'il doive tarder encore de façon à permettre à l'auteur d'écrire un volume ordinaire, je veux dire, d'une épaisseur marchande.

Le D^r Davidoff, médecin russe, (Vive le Tsar ! Est-ce assez dans le mouvement ?) sauvera tout le monde : quand M^{lle} de Vignes sera suffisamment anémiée par son amour, quand son frère Jacques sera convenablement abruti par sa passion, c'est alors que le digne docteur — russe — interviendra. Il fera revenir de la Corse Pierre Laurier, après s'être entendu au

préalable avec M^{me} de Vignes; puis, escorté de Pierre, il ira à Trouville arracher Jacques, enlisé dans les tentacules de cette pieuvre, Clémence Villa. Encore la description d'un repas, un déjeuner cette fois, consommé par des gens qui s'amusent... Impossible d'engager son fils aîné à lire cette description, cela va sans dire : mais comme cela serait tentant ! Car, M. Ohnet, que je crois le meilleur des pères de famille, connaît admirablement ce monde des cabinets particuliers, écœurant et bête, pétri de vanités malsaines, d'orgueil insolent, grossier et vulgaire, prenant l'argot pour langue académique des académiciens d'esprit; et surtout, puant de toutes les senteurs de ces loges de portiers, dont ces dames sont originaires.

Conclusion: Pierre Laugier, peintre français, trente-un ans, officier d'académie et de la... etc. (voir plus haut) épouse Juliette de Vignes et Jacques, épuisé, affadi, ruiné, s'éteint lentement, déplorant ses excès, sous un amoncellement de couvertures. Il avait hérité de *L'âme de Pierre*, qu'on s'en souviennne ! Seulement, Pierre, qui est un malin, ne lui avait légué que cette mauvaise part de son être qu'il pensait noyer dans cette mer qu'exploite le Prince de Monaco : c'était un jeu ! Seize, rouge, pair et manque !.....

Si l'on trouve que je ne suis pas assez sérieux en rendant compte d'un roman, signé par un auteur classé, sinon classique, je suis tout prêt à faire à mes lecteurs les excuses les plus plates. Mais j'estime que M. Georges Ohnet n'est pas de ceux qui s'imaginent peindre les mœurs du jour ou qui ont la prétention de réformer la société de leur temps : il écrit, je crois, pour divertir ses contemporains et ne met pas une sottise vanité à vouloir les instruire. Le genre d'Alexandre Dumas père n'est plus goûté; imiter Balzac, ce serait assommant; suivre les traces de M. Zola ne saurait convenir à un écrivain qui a des filles, désireuses de pouvoir lire — un jour — les œuvres de leur père; donc, M. Ohnet écrit des volumes, parce qu'il s'ennuierait au château des Abymes, alors que la chasse est fermée. Prenons donc cet aimable homme comme il convient : c'est un amuseur, et non un moraliste. Il n'a nulle envie d'être un chef d'école; et peut-être, ne comprend-il pas, mieux que moi, le style des décadents : pourquoi le dénigrer et mépriser ses efforts ?

L'âme de Pierre est une histoire divertissante, une fable suivie de sa moralité : je me suis diverti en l'analysant; il me semble avoir écrit, comme l'eût fait l'auteur en parlant de lui-même... Que ceux qui aiment les pensées profondes et les phrases alambiquées ne lisent ni le roman, ni cet article !

MAURICE PUJOS.

STRASS ET DIAMANTS, par LÉON DE TINSEAU

Un volume in-16 de 354 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Voilà deux aimables récits, dont une mère sévère pourrait, ce me semble, permettre la lecture à sa fille, sans qu'il soit nécessaire qu'elle ait été élevée dans un lycée de filles. M. de Tinseau a voulu prouver encore une fois que « tout ce qui brille, n'est pas or », et l'on doit le féliciter d'avoir songé à nous rappeler, dans ce temps où l'on répudie toutes les traditions, que les proverbes sont bien et dûment « la sagesse des nations ».

I. Le marquis de Vitrac est un bon jeune homme qui n'a pas apparence de fortune, mais qui, bravement, a demandé et obtenu une modeste place d'employé dans les bureaux de reconstitution des actes de l'état civil. Une vieille garde, la dame Lepiez, née de Courteplisse, ou Courtepelisse, (l'un et l'autre se dit, ou se disent) vient lui demander de reconstituer la généalogie de ses aïeux ; elle est séduite par la beauté du jeune commis ; il est séduit par le parfum d'iris que dégage la pseudo-noble dame. Voilà le strass.

Mais le marquis de Vitrac a une tante, vieille maniaque, quelque peu parente de M^{me} de Saint-Salvi, dont M. Henri Lavedan nous a retracé le portrait dans *Sire* ; et cette tante est soignée, dorlottée, cajolée par la fille d'un notaire, M^{lle} Flamel. Il faut se hâter de dire que la tante est ruinée et que le notaire est fort riche. Le marquis, sans connaître tous ces détails, ne tarde pas à trouver Henriette infiniment préférable à la veuve Lepiez. Voilà le diamant.

Henriette est aujourd'hui marquise de Vitrac, et les habitants du hameau de Vitrac font à l'envi l'éloge de la jolie et charitable châtelaine : quand j'ai fait, l'an dernier, un voyage en Auvergne, et que j'ai parcouru les montagnes du Cantal, je n'entendais parler que de son charme et de sa bonté ; on me sollicitait d'aller lui présenter mes hommages, mais M. de Tinseau ne m'avait pas encore tracé le portrait de la charmante jeune femme, et avait négligé de me raconter son histoire touchante.....

II. Le marquis de Fontluce, — M. de Tinseau ne choisit pas ses héros parmi les gens du commun, — aurait quelque besoin de trouver une héritière, dont la dot pût redorer un peu son blason : c'est pourquoi sa noble mère l'incite à épouser miss Flora Kinsley, une de ces Américaines, qui sentent le pétrole, dit-on, mais dont les dollars sont aussi innombrables que les grains de sable de la mer. Voilà le strass.

Mais près de son domaine, le marquis rencontre Suzanne de Frézolles, fille d'une mère admirable, mais absolument ruinée : il ne tarde pas à

s'apercevoir que l'or de son cœur sera beaucoup plus précieux que les dollars, venus de Chicago... La marquise résiste et emmène son fils à Nice : c'était une imprudence ; car, tout comme Alphonse Karr, un vieux musicien, le signor Pierantoni, s'est retiré dans ce climat merveilleux ; et ce sera lui, qui forcera la marquise à donner à Suzanne le nom de fille. Voilà le diamant.

Pour bien apprécier le charme de ces petits récits, il faut les lire. C'est là un de ces élégants volumes qu'on doit trouver dans le *hall* du château, pendant la saison des chasses ; seulement la belle comtesse, qui l'emportera le soir pour appeler le sommeil, ne s'endormira pas, avant d'avoir lu, de la première à la dernière ligne, *Strass et Diamants*.

M. DU MAZEL.

FABLES, par L'ABBÉ JOSEPH DULAC. Un volume petit in-8° de 324 pages

Prix : 4 francs

Un volume de fables ! Par le temps où nous vivons, quel anachronisme !

Après avoir ainsi salué le livre de M. l'abbé Joseph Dulac, un livre séduisant, ma foi ! par le papier, par les caractères et par l'impression, nous nous laissons gagner par le sentiment de la curiosité. Qu'advint-il ? C'est que sa lecture, commencée avec une certaine défiance, nous parut rapidement intéressante, et que nous venons de l'achever.

Disons d'abord que les bêtes, dans ce volume de fables, ne sont pas seules à nous donner des leçons de sagesse ; la légende, *le Paysan d'Ossau* entre autres, y figure quelquefois à côté de l'anecdote, par exemple *Rachel et la souris* ; mais bêtes et gens discourent à qui mieux mieux, amenant l'épigramme acérée ou le conseil utile. Dans la variété des sujets et la vivacité des récits, il y a comme un épanouissement de sève surchauffée par le soleil du Midi ; quelque chose de l'esprit gaulois, mais châtié, toujours vif et toujours alerte.

La meilleure manière de faire connaître le volume est de l'ouvrir au hasard et de procéder par citations. Voici donc, prise dans le nombre, la fable suivante :

CONDOLÉANCE

Par le tac ou la clavelée,
Le vétérinaire eût connu le mal d'emblée,
Mais il habitait à Paris,
Pour les gens délaissant les bêtes,

Député qu'il était, malgré tous les paris
Qu'il ne le serait pas, avec ou sans enquêtes,
Un berger en six jours perdit tout son troupeau :
Il ne lui resta point même une ombre d'agneau.
Un loup de ses voisins, l'apprenant d'occurrence,
Où par son guet quotidien

Vint offrir au berger, seul avec son seul chien,

Compliments de condoléance.

— Bonjour, berger, bonjour. Tu pleures ! Je vois bien
Qu'on ne m'a pas trompé sur cette épidémie.
Elle a moissonné donc, l'implacable ennemie,
Tout ton troupeau, ce cher, ce doux, ce gras troupeau.
En a-t-il existé jamais nul aussi beau ?

Ta catastrophe me consterne,
Plus que n'exprime mon œil terne :
J'en ai versé larmes de sang.

— Merci, loup, répondit le pâtre,

De pleurer avec moi ce coup propre à m'abattre ;
Tu te montres doué d'un cœur compatissant.

— Compatissant, reprit le chien, sans aucun doute,
Quand sur lui rejaillit le malheur du prochain.

Cet hypocrite-là redoute

De moins garnir son croc demain. —

Le mérite du conteur disparaît devant celui du moraliste. L'auteur ne perd jamais de vue qu'il a mission de guérir les vices, de corriger les travers et d'affermir les caractères. La besogne est ardue, mais il la prend vaillamment à cœur, et, qu'il s'agisse du petit ou du grand, du monde social ou du monde politique, il suit sa route à bâtons rompus, tantôt aimable et conciliant, plus souvent railleur, toujours satisfait, quand il a proportionné la peine aux fautes qu'il relève.

Quel sens doux et profond dans *la Leçon paternelle* ! Quel juste et sévère enseignement dans *le Bouffon et le Paysan* !

Çà et là, glanons quelques bonnes et franches vérités ; dans *la Fauvette* :

« Le mérite monte à descendre
La sottise à monter descend....

Le sot serait-il sot s'il pouvait le comprendre ? »

Dans *le Paon et le Moineau* :

« L'orgueilleux....
Étale-t-il trésors, naissance, esprit, beauté,

Toujours, hélas ! dans l'étalage
Il échappe de quoi rabattre sa fierté. »

Une remarque bien sentie dans *le Papillon et le Grillon* :

« Ah ! les bravaches, les bravaches !
Ils traitent les humbles de lâches
Pour céder un pouce aux puissants,
Des ennemis de moindre taille
Leur livrent-ils une bataille,
Ils en cèdent dix, cent, deux cents
Et ce sont des hommes puissants. »

Les temps actuels sont à la politique, voici l'à-propos que nous tenons dans *le Cocher* :

« L'état ne marche pas comme il devrait marcher.
Le peuple impute au chef des écarts incroyables.
Les ministres sont responsables,
S'excuse le chef froidement,
Qu'on s'en prenne donc aux ministres.
C'est toi qui répond d'eux, dit le peuple ardemment,
Mets à la réforme les cuistres,
Remplace-les par des talents,
Et nous progresserons bien plus en moins de temps. »

Les temps sont aussi à l'instruction obligatoire, une manie qui possède le don de sévir un beau jour chez les animaux :

« Du renard au baudet, de la panthère au chien,
Pour tous l'instruction devient obligatoire. »

Mais quelle critique de cet enseignement dans *le Peccata* !

Ni Lamothe, ni Florian, ni Le Bailly, ni Boissard n'ont espéré faire descendre de son piédestal l'inimitable La Fontaine; ils se sont, au contraire, groupés autour de lui comme pour lui faire cortège, et s'en sont parfaitement trouvés. Mais il y a toujours place à côté d'eux pour un faiseur d'apologues doublé d'un homme d'esprit.

Si certains défauts sont inhérents à la nature humaine, il en est qui sont plus particuliers à une époque ou qui, du moins, semblent, sous des influences puissantes, prendre une physionomie nouvelle. Leurs diverses nuances, M. l'abbé Joseph Dulac a le don de les saisir, et ce côté piquant n'est pas le moins attrayant de son travail. Par là même aux fortes qualités qui le distinguent, l'auteur ajoute le mérite d'être bien de son

temps. Il a fait au surplus une œuvre utile. Si le succès pouvait être à la poésie, particulièrement à cette poésie mêlée de tableaux ingénieux et de fine critique dont le grand objectif est de rendre les foules meilleures, il ne manquerait pas à son volume.

A. CLAVERIE.

EXPLORATIONS ET MISSIONS DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE, par FLORENTIN LORIOT. Un volume in-16 de 375 pages. Paris, 1890.
Prix : 3 fr. 50

CREDO ou refuge du chrétien dans les temps actuels, par MGR GAUME
Un volume in-18. Prix : 1 fr. 50

ALMANACH DE LA RÉVOLUTION pour 1891, par CH. D'HÉRICAULT
Prix : 50 centimes

Rien n'est intéressant comme le sérieux, me disait un vieux prêtre dont le simple langage renfermait des idées profondes. Je me suis souvenu de cette phrase ou pour mieux dire de cet axiome, en dévorant le livre intitulé « *Explorations et missions dans l'Afrique Équatoriale* », par Florentin Lorient. J'avoue à ma honte que j'avais reçu sans aucun enthousiasme cet ouvrage, offert par une main amie et que j'avais commencé cette lecture plutôt par acquit de conscience que par intérêt préconçu... Je n'ai pas tardé à rougir de mon erreur, page après page m'apportaient mille révélations curieuses, mille faits émouvants, mille récits admirables ! Vers la fin du livre, les actes des martyrs africains retournent le cœur et font jaillir des larmes qu'on se hâte d'essuyer afin de pouvoir continuer cette lecture passionnante. Parmi les diamants littéraires dont étincelle cette narration simple et grandiose, lisez le chapitre intitulé « *Martyre tranquille* » et ce récit ineffable vous ouvrira le ciel dans ses splendeurs... Le souvenir du martyr et de son angélique conquête planera dans votre vie comme une de ces visions radieuses qui préservent et sanctifient ! Merci à l'auteur d'avoir enrichi notre littérature d'un tel trésor. Il a bien mérité, non seulement de la patrie, mais du ciel !

Passer de ce livre à la brochure de Mgr Gaume : « *Credo* » ou Refuge du chrétien dans les temps actuels, c'est changer de beautés et continuer l'admiration. L'athlète chrétien, avec sa force de logique incomparable, et sa foi brûlante établit la raison d'être de son écrit : le grand fait de notre religion provenant du Christ crucifié ; il énumère les difficultés inouïes que rencontrait dans l'humanité cette religion basée sur un tel fait ; puis les succès de toute nature malgré la faiblesse des moyens pour

la propager. Sa conclusion, couronnement superbe d'un ouvrage émané de cette plume aussi sainte que savante, ne laisse aucune ressource à l'incrédulité ni à la fausse science, orgueilleuse comme tout ce qui est dévoyé. Une telle brochure est à la fois un monument et une preuve de génie, mais venant d'un apôtre, rien n'étonne et tout charme.

Cette année encore, le vaillant *Almanach de la Révolution*, rédigé par la plume alerte et ferme de M. Charles d'Héricault, offre à ses nombreux lecteurs des pages à la fois amusantes et substantielles. Sans vouloir dévoiler aux amateurs d'histoires celles qui parsèment ce charmant petit volume, nous ne pouvons nous empêcher de leur recommander : « *Vieilles histoires et vieilles gens* », page 61. C'est tout simplement exquis et Gustave Droz serait fier de signer ces pages imprégnées d'un parfum naïf et doux comme les vêtements de nos aïeux l'étaient d'odeurs fines et suaves. Bravo et merci ! rien n'est délicieux comme un sourire mouillé de larmes contemplant un passé honnête dont les héros sont tous allés au ciel. De tels récits reposent le cœur et inspirent une véritable reconnaissance pour l'écrivain qui les fait avec une simplicité émue et un talent qui s'ignore.

VICOMTESSE DE PITRAY, NÉE DE SÉGUR.

ÉPISODES LITTÉRAIRES, par A. DE PONTMARTIN, avec une notice, par LÉOPOLD DE GAILLARD. Un volume in-12 de xviii-325 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Il a plu à Armand de Pontmartin, l'éminent critique, de réunir en un volume les derniers articles qu'il a publiés dans *le Correspondant* : personne n'y peut voir d'inconvénient ; c'est une fantaisie de vieillard, et c'est un droit pour celui qui sent qu'il va mourir. Mais ces souvenirs rétrospectifs sont-ils très intéressants pour les jeunes générations, alors même qu'ils sont accommodés au goût moderne et remplis d'allusions fines à des événements contemporains ? Voilà la question.

Pour peu qu'il ait quelque goût littéraire, il n'est pas un jeune qui ne sache à quoi s'en tenir sur le mouvement romantique de 1830 et qui n'ait les oreilles rebattues des aventures d'Alex. Dumas, de Balzac, de George Sand et de tant d'autres, qui ont pu avoir leur heure de succès, mais dont personne ne lira les œuvres démodées au siècle prochain, à moins qu'on ait dessein d'écrire une histoire de la littérature. L'histoire de *l'Opinion publique* et de *l'Assemblée nationale*, journaux qui ont eu la durée d'une rose sans parfum et qui n'étaient lus que par leurs rédacteurs, ne présente qu'un intérêt relatif et très subsidiaire.

Néanmoins, il y a dans ce volume nombre de passages amusants et de remarques curieuses : ne trouve-t-on pas encore aujourd'hui de ces journalistes qui dînent de l'autel et qui soupent du théâtre, qui écrivent un article de fond dans *l'Opinion publique*, et qui publient une variété dans *le Siècle*? Remplacez ces titres surannés par ceux de journaux contemporains, et vous sentirez toute l'actualité de cette observation. Arm. de Pontmartin nous montre encore le côté faible de la presse monarchique, et l'on peut bien constater que rien n'est changé en cette affaire. Il s'agit de l'opinion des gens du monde sur les journalistes : « Non contents de les laisser mourir de faim, ils se plaisent à leur créer une situation impossible. Si l'écrivain royaliste se donne, dans un journal, quelque licence, risque un mot un peu leste, une scène un peu vive... Horreur! on se récrie, on se voile la face, on met à l'index le coupable. S'il se conforme au programme de la plus stricte vertu, on le déclare horriblement ennuyeux, affreusement insipide, et l'on va savourer le feuilleton scabreux que publie le journal des jacobins; toujours l'histoire des femmes légères qui pardonnent tout à leur amant et ne passent rien à leur mari... » On ne pourrait dire mieux de notre temps : seulement les journaux royalistes ont fait un compromis et publient les mêmes feuilletons que les journaux jacobins; j'en excepte évidemment les journaux catholiques qui ne publient pas de feuilletons; ou par hasard quelque roman, tel que *Fabiola*, ou quelques lettres de nos admirables missionnaires, extraites des *Annales de la Propagation de la Foi*. Au surplus ces feuilletons-là ne sont pas les plus ennuyeux; mais est-ce ainsi que nous serons délivrés du roman *sensationnel*!

M. Léopold de Gaillard a fait précéder les quelques chapitres qui composent ce volume, d'une préface qui ne manque pas d'intérêt; car elle fait connaître, mieux que les *Épisodes littéraires*, l'honnête homme que fut Arm. de Pontmartin. Actuellement, les gens du monde, et j'entends par ce terme les gens distingués d'esprit, qui se font honneur d'aimer la littérature sans en faire profession, connaissent les *Jeudis de Madame Charbonneau* et la plupart des *Semaines littéraires* ou des *Samedis*; mais on ne connaissait plus guère l'homme bon et généreux, qui passait sa vie dans son domaine des Angles, en plein Avignonnais, rêvant à l'ombre des murs laïcisés du château des Papes. M. de Gaillard, avec l'affection discrète d'un ami, nous a donné un portrait fidèle, dont certains détails doivent être médités et serviront plus tard à ceux qui entreprendront d'écrire une *Vie* du comte de Pontmartin. Cela est bon à signaler.

Mais, hélas! quand viendra le temps où les préoccupations politiques

laisseront l'esprit assez libre, pour qu'on ne recherche d'attraits que dans l'œuvre des écrivains? La question sociale, à la fin de ce siècle, l'emporte sur *les Souvenirs de 1848*; les *Coulisses du Boulangisme* présentent plus d'intérêt que le *Lendemain du coup d'État dans un salon littéraire*; et les détails d'un voyage de M. Carnot seront plus lus que le *Suicide d'un journal*, fut-ce même l'*Assemblée nationale*.

M. DU MAZEL.

LE CLERGÉ SOUS L'ANCIEN RÉGIME, par ÉLIE MÉRIC, docteur en philosophie et lettres, docteur en théologie, professeur de la Sorbonne. Un volume in-12 de xiii-502 pages. Prix : 3 fr. 50

Ce n'est pas l'histoire du clergé que nous donne M. Élie Méric; il n'a pas cette prétention, nous dit-il dans son introduction, sa tâche est plus modeste. Il voudrait simplement faire connaître l'organisation et la vie du clergé avant la révolution.

Il a donc glané dans le vaste champ — des procès-verbaux des assemblées du clergé — dans les recueils des actes et mémoires du clergé — dans les monographies et études locales. — Et, c'est à la lumière de ces documents qu'il essaye de faire connaître la grandeur et les faiblesses de ce clergé que trop d'historiens ont jugé avec tant de partialité, mais auquel on ne contestera jamais l'honneur d'avoir fait de grandes choses pour la France, ni la gloire d'avoir su mourir pour la cause de l'Église, à l'heure de la persécution révolutionnaire.

Je ne voudrais pas ni étendre sur cet ouvrage dont l'analyse, fût-elle parfaite, ne vaudra jamais la lecture, car c'est un livre qui est venu à son heure. Il ne sera pas inutile peut-être d'en donner un aperçu.

I

Une question toujours intéressante est assurément celle de l'organisation temporelle du clergé.

A la tête du diocèse est l'évêque, et lui seul, en principe, est maître de son clergé. De fait, il en est autrement; il lui faut tenir compte des privilèges, qui, — fort d'un droit incontesté — nomment aux curés et aux bénéfices vacants, sans tenir compte des droits et de l'autorité de l'évêque. Ces privilégiés sont : le roi, les seigneurs, ducs, comtes, barons, les abbés tout-puissants, les officiers du parlement de Paris, les patrons laïques, même ecclésiastiques, les gradués et tant d'autres.

De là cette source intarissable d'abus par lesquels on plaçait dans les cures, les abbayes, les collégiales, les évêchés même des prétendants

indignes, quoique pût dire le prélat qu'on n'écoutait plus, et qu'il fulminât des foudres que l'on ne craignait point.

Les biens temporels qui constituaient le patrimoine de l'Église, étaient devenus une proie sur laquelle s'abattaient une multitude de quémandeurs affamés, et dont, au mépris des canons de l'Église, on trafiquait indigne-ment.

L'auteur, avec une sûreté qui ne se dément pas, nous conduit dans le dédale des divisions et subdivisions des bénéfices, et nous montre la situation faite alors au clergé, évêques et abbés, et celle surtout faite aux curés et aux vicaires auxquels l'Église dut assurer, par des canons souvent renouvelés, au moins la partie congrue absolument nécessaire à leur subsistance. Mais que de variations! et que de fois de pauvres curés étaient obligés de quitter leur paroisse, n'y trouvant pas même de quoi vivre. Si l'on ajoute à cela l'ingérance des rois, des seigneurs, qui, abusant de leur droit de nomination, donnaient aussi l'institution canonique et prétendaient traiter les évêques et les prélats en officiers royaux et soumis, nous voyons que la situation temporelle du clergé n'est pas celle que certaines histoires rapportent.

Un important privilège du clergé, et qui se rattache à sa situation temporelle, c'étaient les tribunaux ecclésiastiques, desquels seuls les clercs relevaient; jusqu'au jour où les parlements royaux, jaloux de ce privilège, prétendirent s'immiscer dans les jugements ecclésiastiques et décider en dernier ressort des causes au sujet desquelles les mécontents en appelaient à leurs jugements.

Un autre privilège était le droit d'enseigner, et surtout la direction absolue de l'école primaire.

L'auteur rappelle un règlement de ces écoles sous l'ancien régime.

Je ne veux point faire de personnalité, mais si les bâtisseurs de tous nos palais scolaires *fin de siècle*, prenaient la peine de lire ce règlement, comme les choses en iraient mieux et pour le cœur et l'intelligence des enfants, et, il faut bien le dire, pour la bourse des contribuables et les budgets des communes plus que jamais taillables à merci.

Ces règlements respectent l'âme de l'enfant et ont souci de développer, sans surmener, son intelligence et de l'orner de connaissances utiles. On y voit avec quel soin on choisit les maîtres, et de quelle vigilance bienveillante on les suit dans leur classe et leur vie publique.

Il y a dans ce chapitre de précieux détails sur l'enseignement en France à cette époque qui est bien loin d'être une période d'ignorance et d'obscurantisme, comme on s'est plu à l'écrire. Jamais on ne dira trop le con-

traire. Nous y voyons aussi le soin minutieux apporté dans l'examen des livres que l'on doit mettre aux mains des écoliers. Le catéchisme et l'Évangile sont en première ligne. Depuis que l'enseignement primaire de France a rejeté ces deux livres où se trouve la seule et vraie morale pratique, les feuilles publiques ne publient-elles pas chaque jour les écœurants résultats de la morale civique, remplaçant la morale Évangélique. N'a-t-on pas entendu, tout récemment, les commissions scolaires de Paris exprimer leurs tristes mécomptes et leurs plaintes impuissantes à la vue des déplorables effets obtenus ? En ce moment même, ne cherchent-elles pas une morale, — *une bonne morale pratique* — pour remédier au mal !... si l'on puise en dehors de l'Évangile on aboutira facilement à l'entière destruction du sens moral dans l'enfant.

II

Jusqu'ici, avec M. Élie Méric nous avons étudié le clergé au point de vue de sa situation temporelle ; avec lui, maintenant, nous pénétrons dans sa vie intime, vie que nous révèlent ces anciennes assemblées tenues si fréquemment autrefois et qu'il ne faut point confondre avec celles des États généraux. Quelle organisation puissante et pleine de vie ! quelle liberté noble et digne inspire aux prélats ces remontrances adressées au roi ! Comme l'attachement du clergé à l'Église nous apparaît profond, ainsi que son dévouement pour la France ! Et si parfois l'on sent le vieil esprit de rébellion se glisser dans les décisions prises en ces assemblées, et qui ont trait à ces prétentieuses libertés gallicanes, l'esprit de foi efface cette tache, et en tenant le clergé vigilant contre les erreurs de Jansénius, le rend d'une inviolable fidélité à la doctrine et à l'enseignement de l'Église.

« Attaché sans servilisme à la personne du roi (en 1658), cet ancien clergé, qui occupait le premier rang dans le royaume, qui parlait avec indépendance et autorité en faveur de toutes les victimes et des causes justes délaissées, ce clergé était une grande force morale et sociale ; il protégeait le roi lui-même contre les excès du pouvoir qu'il aurait pu commettre au détriment de son peuple ; il était un intermédiaire intègre, écouté, respecté entre le roi exposé au despotisme et la nation dont il défendait les droits et la dignité. »

A quelle autre cause pourrait-on attribuer la force et la vitalité de la nation si ce n'est à cette alliance du clergé et du Prince ? celui-ci pouvait commander au peuple au nom de Dieu avec la majesté d'un délégué de la puissance divine ; et les sujets étaient habitués à une obéissance filiale, chrétienne, inspirée non seulement par la crainte d'une répression

violente, mais par le respect d'une autorité que la religion rendait sacrée. Que la pensée religieuse, l'idée même de Dieu soit écartée, que le souverain du pays se proclame indépendant de toute croyance chrétienne, souverain par la seule volonté de la nation; que le peuple lui-même ébranlé dans sa foi, ravagé par le scepticisme, atteint dans les dernières profondeurs de sa conscience par l'incrédulité portée jusqu'à la haine, la situation du pays doit fatalement changer, et nous n'y trouvons plus que de douloureuses et profondes divisions qui déchirent la société, l'affaiblissent et la minent de jour en jour.

III

Il est peu de questions qui aient passionné les esprits, comme celle de la *réforme*; il n'en est point que l'histoire, insurgée depuis longtemps contre la vérité, ait plus dénaturée en racontant le rôle du clergé à cette époque.

L'auteur n'a garde de passer sous silence cette grave question; et, les preuves à la main, il la traite magistralement.

Il nous présente le clergé en face du protestantisme et de son inique intolérance. Sous le masque d'une fausse indignation, on s'élève contre les évêques, les prêtres, les moines, si intolérants au point de vue religieux; et, avec une pitié hypocrite, on s'apitoie sur ces infortunés protestants qui ne demandaient, dit-on, que la seule liberté de pratiquer leur culte. On les chasse de France, et on prive soi-disant le pays des arts, des industries presque entièrement aux mains des réformés, pour enrichir des pays ennemis.

Mézeray, où l'auteur a puisé de précieux et utiles renseignements, nous trace un tableau tout autre de la France au temps et dans les pays où les Huguenots furent les maîtres. Que d'abominations vandalistes et sacrilèges! que d'actes d'atroce barbarie!

Le clergé se montra ce qu'il devait être : le défenseur de la vérité et du pays.

Dans un langage plein de fermeté, les députés de l'assemblée du clergé ne craignent pas de rappeler au roi que *Dieu perdra sa race, s'il méconnaît les droits de Dieu*. N'avait-il pas, d'ailleurs, en faveur de sa cause l'oppression protestante en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Suède, en Norvège? Et, qui oserait dire de bonne foi que le clergé n'avait pas raison d'affirmer au roi : « Voilà ce que font les réformés, voilà ce qui nous attend; et, qu'ils ne parlent pas de liberté, quand ils rêvent le démembrement du royaume et la tyrannie ». Les faits, hélas! ne l'ont que trop prouvé.

Qu'il me soit permis de citer encore un mot qui montre bien le rôle plein de douceur du clergé, alors qu'il s'agissait des plus graves intérêts de la religion, et qu'on ne vienne plus nous crier : à l'intolérance, au despotisme.

C'est l'évêque de Rennes qui parle dans la remontrance du clergé assemblé à Bordeaux, et faite au roi Louis XIII.

« Nous ne prétendons point déraciner leurs erreurs par la force et la violence, *reconnaissant la liberté gravée naturellement dans l'esprit de l'homme, que ce qui s'y introduit par force n'est pas de durée*, moins encore de mérite pour la foi *qui doit être libre et s'insinuer doucement, par inspiration divine, par patience, par remontrance et toute sorte de bons exemples. Ce sont là les armes desquelles nous prétendons nous servir pour les ramener à la vraie religion de laquelle ils sont séparés.* »

Voilà bien, le langage qui convient au chrétien, au prêtre, à l'évêque. Il est l'expression des sentiments de ce clergé qu'on a si lâchement accusé d'être l'auteur ou du moins l'instigateur de la Saint Barthélemy et des dragonades.

Mais, à côté de cette fermeté héroïque jusqu'au martyr pour la défense de la foi, le clergé de France fut un instant sur le point de s'égarer lui-même, et de mettre en péril cette foi qu'il avait si vaillamment soutenue.

En mettant sous mes yeux cette célèbre assemblée du clergé de France tenue à Paris, au couvent des grands Augustins, en 1681 et 1682, l'auteur nous révèle l'étendue du péril pour la foi.

Les évêques opposèrent à la puissance pontificale leurs coutumes, leurs droits ; ils déterminent eux-mêmes les limites de l'autorité du Saint-Siège et les conditions de leur obéissance, et donnent ainsi aux parlements contre les empiètements desquels ils s'élevaient, des armes pour s'opposer à l'exercice légitime de la juridiction ecclésiastique dans l'Église, et entretiennent un mauvais esprit de défiance à l'égard du vicaire de Jésus-Christ.

Avec une véritable science doctrinale, M. Méric montre tout ce que la fameuse déclaration, qui ne fut pas sans causer à Bossuet de vifs regrets, a de contraire à l'enseignement catholique, et rappelle la réponse sévère du Pape à l'Église de France, et la douleur que le souverain Pontife ressentait des mauvaises dispositions et de la résistance du clergé de France, sa faiblesse et sa pusillanimité, son servilisme envers le roi, alors qu'il pouvait gagner le roi très chrétien.

Nous devons ajouter avec l'auteur que si le clergé de France a montré à cette époque de notre histoire tant de défaillance, nous le verrons à l'heure

où la tyrannie révolutionnaire le mettra en demeure de choisir entre la vie et le serment schismatique, nous le verrons aller, à de très rares exceptions près, aux cachots, aux pontons, à l'exil, à l'échafaud plutôt que d'être infidèle un instant à la foi qu'il prêche et enseigne.

Que le lecteur me pardonne de m'être étendu sur ce livre. Il faudrait qu'il fût connu du plus grand nombre; mais, je le crains bien, il ne sera lu que par ceux qui s'intéressent à notre histoire religieuse. Ceux-là, du moins, sauront gré à M. Élie Méric d'avoir su grouper de précieux éléments, et préparer et condenser en cet ouvrage une abondante matière par de vastes développements sur un sujet peu connu de l'histoire religieuse en France.

GAP.

HISTOIRE D'AMOUR, par PAUL DÉROULÈDE

Un volume in-12 de 244 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Cette *Histoire d'amour*, parue en avril dernier, et que nous devons à la plume de l'ex-président de l'ex-ligue des Patriotes, nous fait l'effet d'être aussi parfaitement oubliée aujourd'hui que l'ex-général Boulanger. *Sic transit gloria mundi*, comme dirait un rhétoricien. Cependant nous devons à nos lecteurs un compte rendu de cette œuvre de l'auteur des *Chants du soldat* et de *La Moabite*. Nous devons même garder, en cette occasion, une discrétion prudente; car M. Déroulède a soin de nous avertir, en sa préface, que « si cette histoire est un roman, ce n'est pas tout à fait un conte ».

Jacques de Lormond est un de nos joyeux (?) viveurs, qui, ayant pendant tout l'hiver mené une existence trop agitée, songe à aller respirer au printemps un air plus sain. Il va à Pise, probablement pour y contempler la tour penchée; mais il y contemple seulement la marquise Tita, dont le mari est vieux, cela va sans dire; et jaloux, comme Othello. Le marquis s'aperçoit promptement de la contemplation du jeune Français; et il juge bon d'emmener sa femme vers d'autres régions, afin de la soustraire à l'influence néfaste de cette épave des clubs et cabinets particuliers: et il a raison.

Jacques de Lormond, très désorienté, car le marquis ne lui a pas laissé son adresse, s'en va à Vienne, pour tuer le temps. Il y rencontre dans un jardin public une danseuse de corde, qu'il a connue à Paris où elle remplissait, à l'hippodrome, les rôles d'écuyère: la reconnaissance est bientôt faite, et miss Adah lâche un attaché d'ambassade de B... pour se précipiter dans les bras de Jacques. L'Allemand, quoique diplomate, laisse percer

son mécontentement, et perce aussi le bras de Jacques, supposant qu'une saignée modérera ses ardeurs. Il n'en est rien ; miss Adah s'improvisait garde-malade ; et se livre, sans s'inquiéter des passants, à tous les transports de son amour, quand la convalescence rend ses forces à cet intéressant personnage.

Quelque violents qu'ils paraissent, ces amours-là durent peu ; et bientôt Jacques de Lormond est de retour à Paris, installé dans sa garçonnière. Un matin, en lisant *le Figaro*, seule besogne sérieuse de sa journée, il apprend que la marquise Tita est veuve : inutile de dire que notre homme boucle sa valise et part pour l'Italie .. Mais la marquise lui apprend que désespérée, alors que les journaux lui avaient fait connaître son duel et convaincue qu'il s'était battu pour ses jolis yeux, elle a couru à Vienne et l'a vu, le traître, à sa fenêtre, entre les bras d'une créature rousse et fardée. Donc, elle le flanque à la porte : et elle a raison.

S'il se rencontre des âmes sensibles qui plaignent Jacques de Lormond, c'est leur affaire : quant à nous, cette aventure nous a laissé tout à fait indifférent ; et nous ne reconnaissons qu'un mérite à ce roman, c'est qu'on peut le lire en deux heures, et même moins. M. Paul Déroulède fera bien de raccorder sa lyre ; ou, si la politique règne encore, en maîtresse souveraine, sur son cœur, de s'occuper exclusivement des intérêts de ses électeurs d'Angoulême,

MAURICE PUJOS.

NOTRE CŒUR, par GUY DE MAUPASSANT. Un volume in-16 de 300 pages
Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Voilà un roman qui n'a point été écrit pour les petits bourgeois, pour les bonnes gens qui vont contempler les primeurs chez Chevet avant d'aller faire la partie de dominos, pour les employés de M. Constans ou pour les surnuméraires de M. Rouvier : c'est une œuvre que comprendront seulement les membres du club des Pannés ou autres gentilshommes aussi intéressants. L'auteur, paraît-il, a eu dessein de peindre les mœurs du « nouveau Paris ».

« En effet, un jour, Mapissal, le musicien, le célèbre auteur de *Rebecca*, celui que, depuis quinze ans déjà, on appelait « le jeune et illustre maître », dit à André Mariolle, son ami :

« — Pourquoi ne t'es-tu jamais fait présenter à M^{me} Michèle de Burne ? Je t'assure que c'est une des femmes les plus intéressantes du nouveau Paris. »

C'est sur ces mots que débute *Notre Cœur*. Comme il est facile de le prévoir, André Mariolle se laisse présenter chez M^{me} de Burne et devient très rapidement un des familiers de son salon. André Mariolle est un de ces ratés qui n'appartiennent à aucune catégorie reconnue de la société : jamais on ne les recevrait sur un pied d'égalité dans un salon vraiment aristocratique ; le monde de la magistrature ou des sciences est pour eux, par excellence, le monde où l'on s'ennuie ; les gens de bourse les considèrent ou comme des dupes, ou comme des quémandeurs ; restent donc les ateliers pas trop sérieux, ceux où l'on travaille par genre, les salons interlopes où les marquis viennent du Brésil, où les comtes sont d'Espagne ou de Rome, où les barons sont tous de Berlin. C'est dans ces sortes de milieux faciles que triomphent les André Mariolle. On y rencontre « le philosophe mondain, Georges de Maltry ; le romancier Gaston de Lamarthe, « un impitoyable et terrible homme de lettres, armé d'un œil qui cueille les images, les attitudes, les gestes avec une rapidité et une précision d'appareil photographique » ; le baron de Gravil, la marquise de Bratiany ; un diplomate, le comte de Bernlians, et le sculpteur Prédolé. »

On le voit : toute la lyre ! Mettons qu'il y ait là dedans un homme d'esprit et de savoir, cela n'engage à rien : mais combien de fois la conversation de tous ces hommes du monde sera-t-elle autre que celle des gens de sport ? Voilà ce qu'il faudrait savoir.

On comprend que ce désœuvré André Mariolle va promptement aimer M^{me} de Burne, parce qu'il n'a pas autre chose à faire et que son métier est de compromettre les femmes : d'abord, les femmes, dites du monde, cela pose, dans ce monde là, un imbécile. Quant à Michèle de Burne, c'est une déséquilibrée : elle aime, elle n'aime pas ; elle veut, elle ne veut plus... En somme, voici sa confession :

« Nous regardons tout à travers le sentiment. Je ne dis pas à travers l'amour — non — à travers le sentiment, qui a toutes sortes de formes, de manifestations, de nuances. Le sentiment est quelque chose qui nous appartient, que vous ne comprenez pas bien vous autres, car il vous obscurcit, tandis qu'il nous éclaire. Oh ! je sens que cela est bien vague pour vous, tant pis ! Enfin, si un homme nous aime et nous est agréable, car il est indispensable que nous nous sentions aimées pour devenir capables de cet effort-là, et, si cet homme est un être supérieur, il peut, en s'en donnant la peine, nous faire tout sentir, tout entrevoir, tout pénétrer, mais tout, et nous communiquer par moments, et par morceaux, toute son intelligence.

Oh ! cela s'efface souvent ensuite, disparaît, s'éteint, car nous oublions,

oh ! nous oublions, comme l'air oublie les paroles. Nous sommes intuitives et illuminables, mais changeantes, impressionnables, modifiables par ce qui nous entoure. Si vous saviez combien je traverse d'états d'esprit qui font de moi des femmes si différentes, selon le temps, ma santé, ce que j'ai lu, ce qu'on m'a dit ! Il y a vraiment des jours où j'ai l'âme d'une excellente mère de famille, sans enfants, et d'autres où j'ai presque celle d'une cocotte... sans amants. »

Vous ne comprenez pas grand chose à ce galimatias ? Moi, non plus ! Cela nous est égal ! Et à moi, donc !... Néanmoins des relations très — tendres — s'établissent entre ces deux individus de sexe différent, mais de nullité pareille. Au bout d'un temps très limité, M^{me} de Burne se fatigue d'aller trois fois par semaine, régulièrement, à heure fixe, aimer M. Mariolle, et elle le lui fait bien voir :

« Comme ils étaient bizarres, leurs rendez-vous !

« Tantôt elle arrivait rieuse, animée d'envie de causer, et s'asseyait sans ôter son chapeau, sans ôter ses gants, sans lever son voile, sans même l'embrasser. Elle n'y pensait pas souvent, ces jours-là, à l'embrasser. Elle avait en tête un tas de préoccupations captivantes, plus captivantes que le désir de tendre ses lèvres au baiser d'un amoureux que rongeaient une ardeur désespérée. Il s'asseyait à côté d'elle, le cœur et la bouche pleins de paroles brûlantes qui ne sortaient point... »

Tantôt elle paraissait plus tendre, plus à lui ; mais lui, qui la regardait avec des yeux inquiets, avec des yeux perspicaces, avec des yeux d'amant impuissant à la conquérir tout entière, comprenait, devinait que cette affectuosité relative tenait à ce que sa pensée n'avait été agitée et détournée par personne et par rien, ces jours-là. »

Ce brave André Mariolle comprend assez promptement que ce bonheur interlope ne saurait durer ; et comme la belle saison est arrivée, il se décide à aller passer l'été à Bois-le-Roi, près Fontainebleau. Il s'installe dans une agréable maisonnette et va prendre ses repas à l'auberge la plus confortable du pays ; très confortable en effet, car il y trouve une servante admirable qu'il ne tarde pas à installer chez lui, en qualité de servante-maitresse. A l'automne, M^{me} de Burne, qui n'a pas envie de voir son salon désert pendant l'hiver, vient repêcher son ancien adorateur, lui promet quelques consolations de temps à autre ; et Mariolle repique, comme le lièvre, vers son point de départ... Seulement, il emmène Élisabeth, sa servante, pour tenir son ménage ; et Mariolle sera très heureux, ayant à choisir entre l'amour de l'antichambre et l'amour du salon. Dénouement pratique, sinon moral.....

Et voilà l'histoire de *Notre Cœur* ! Ce sont là mœurs et aventures qui dépassent la portée de mon esprit bourgeois : j'ajoute que tous ces personnages me sont indifférents. Nul d'entre eux n'a une idée utile, n'a une pensée propre ; et tous ne sont mus que par une furieuse envie de satisfaire à l'appétit immodéré de leurs sens. Eh bien ! est ce donc là l'image de la société contemporaine ; est-ce le tableau fidèle du « nouveau Paris » ? Allons donc !... M. Guy de Maupassant peint une société factice, éclore en sa riche imagination, il la peint sous des couleurs chatoyantes, soit ; mais il n'a jamais rencontré d'André Mariolle et de Michèle de Burne dans les salons de sa mère.....

M. DU MAZEL.

LES ARMÉES ALLEMANDES SOUS PARIS, par J. JOGUET-TISSOT

Un volume in-8° de vi-498 pages. Paris, 1890. Prix : 7 fr. 50

Ce livre, nous dit l'auteur, M. Joguet-Tissot, a pour but d'éclairer les lecteurs attentifs, sur les motifs qui ont porté les Allemands ou les Français à exécuter telle ou telle opération, sur les forces mises en mouvement, sur la tactique employée de part et d'autre pendant le combat, les phases diverses de la lutte, les pertes essuyées par les adversaires, et surtout le résultat vrai des engagements.

L'auteur a pris pour guides le grand ouvrage du général Ducrot : *La défense de Paris*, et la remarquable relation, *La guerre franco-allemande*, publiée par la section historique du grand état-major prussien.

A cette heure où les menaces de guerre assombrissent de toutes parts l'horizon, la lecture de ce livre ne sera pas inutile. En lisant le récit de nos défaites autour de Paris, qui, pour la plupart, ont été glorieuses, ne sentira-t-on pas se réveiller et plus vif et plus fort, le sentiment patriotique. D'ailleurs, à bien connaître la valeur de son ennemi n'apprend-on pas à le vaincre ?

Des causes multiples ont amené la lamentable série de nos défaites. Une de celles qui n'ont pas le moins contribué à ce triste résultat, c'est que confiants dans leur élan, leur audace et ce je ne sais quoi, si bien nommé la *furia francese*, nos soldats et nos chefs croyaient que rien ne pourrait résister à l'attaque à la baïonnette. En 1870, l'armée était toute pleine de ces glorieux souvenirs du passé. Mais on devait faire la cruelle expérience de la supériorité des armes à tir rapide, surtout quand une défense abritée en facilite impunément l'usage.

Une autre cause fut l'étendue et la multiplicité des travaux exécutés par

les troupes allemandes dans l'investissement de la capitale. Ils avaient su tirer parti de toutes les infractuosités du sol : Un mur, un pli de terrain, une carrière abandonnée, un fossé, un bois. Le moindre de ces obstacles, relié à un autre par un épaulement en terre, mettait l'ennemi à même de résister à une sérieuse attaque et de prendre une vigoureuse offensive. Les Allemands d'ailleurs apportaient tous leurs soins à dissimuler leurs travaux d'attaque ou de défense par des rideaux d'arbres, même artificiellement plantés, par des murs de clôture, des plis de terrain, et souvent même poussaient la précaution jusqu'à couvrir de feuillages leurs terrassements qui auraient été trop visibles, et derrière lesquels ils cachaient leurs batteries, pour les démasquer subitement au moment du combat. Avec cela, dans toutes les batailles qui furent livrées sous Paris, la conduite de l'ennemi fut toute de prudence, et sa tactique peut se résumer ainsi : Retraite précipitée des grand'gardes sur le gros des avant-postes, au premier signal de notre approche; défense énergique des positions avancées et donner le temps au gros des forces de se rassembler et de se mettre en marche sur la position choisie pour livrer bataille. Ils avaient aussi la grande habileté de savoir tourner nos positions. Et cependant, n'oublions pas de dire, car un tel acte ne peut être assez flétri, que dans le grand combat qui fut engagé à Villiers-Champigny, après la sonnerie de notre côté de — Cessez le feu — au plus fort de la mêlée, on voit tout à coup les tirailleurs saxons sortir de leurs abris, lever la crosse en l'air et déposer leurs armes à terre pour se rendre. Alors un officier du 126^e, le brave lieutenant Orange, s'avance avec quelques hommes pour parlementer. Mais par une inqualifiable lâcheté inusitée chez les peuples civilisés, il est aussitôt entouré et fait prisonnier.

L'état-major prussien ne se contente pas d'établir solidement ses positions, il assure le ravitaillement de l'armée en hommes, armes, munitions, chevaux; l'évacuation des blessés et des malades. A ce point de vue, l'armée allemande avait une remarquable et puissante organisation. De là, abondance de toutes choses et presque le bien-être assurés aux soldats, grâce aussi, il faut bien l'avouer, hélas! à des traités conclus avec des Français que l'on pourrait avec raison regarder comme traîtres à la patrie. A côté, nos pauvres soldats, quoique ait pu faire l'intendance, ont dû quelquefois supporter de longues et dures privations.

Disons encore que, croyant bien faire, les chefs de notre armée, et pendant longtemps, donnèrent à l'ennemi l'éveil des combats qu'on allait livrer, par des canonnades intempestives, et en faisant hisser sur le Mont-Valérien, un pavillon-signal (grande flamme rouge et blanche) dont le sens

était bien connu de tous les avant-postes prussiens. Aussitôt ceux-ci prenaient toutes leurs dispositions pour le combat.

Une autre cause d'infériorité nous est signalée, et à celle-là, c'est avec le temps seul qu'on pouvait remédier. Si Paris était rempli d'hommes armés, il n'y avait, en réalité, que très peu de véritables soldats. Cette faiblesse de notre armée parut dès les premiers combats engagés sous Paris : l'affaire de Châtillon, entre autres, le 19 septembre. Les zouaves pris de panique se sauvent dans Paris, criant à la trahison ; l'armée, à part quelques bataillons et l'artillerie, est affolée, et, sans l'énergie des officiers, eut offert à l'ennemi le honteux spectacle d'une fuite désordonnée. Et plus tard, dans les combats de Villiers-Champigny, nous voyons le général Ducrot effrayé du mouvement de recul de nos soldats encore trop peu habitués au feu, mouvement qui ressemblait si bien à une débandade, et que lui et ses officiers, le sabre et le pistolet à la main, sont presque impuissants à entraver. Ne faut-il pas non plus s'étonner de la panique dont sont saisis les gardes nationaux de Paris à la bataille de Montretout-Buzenval, panique qui fut si grande que ces malheureux tiraient sur les Français, et que l'un d'eux, déchargeant son chassepot sur M. de l'Angle, officier d'ordonnance du général Trochu, lui traversa la poitrine de part en part.

Aussi le gouverneur Trochu et son ami le général Ducrot concentrèrent-ils tous leurs efforts à aguerrir leurs jeunes troupes en les mettant en contact avec l'ennemi, par de fréquentes escarmouches et reconnaissances. En encore ces efforts furent-ils insuffisants comme le montrent les combats de Villiers-Champigny et de Montretout-Buzenval. Tant il est vrai que ce qui fait une armée, ce n'est pas le nombre, c'est l'instruction militaire, l'apprentissage de la guerre, et, comme le fait remarquer l'auteur, — c'est surtout le sentiment du devoir et la discipline sans laquelle une armée n'a aucune valeur.

Ajoutons enfin, comme dernière cause de notre infériorité, ce qui mettait le général Ducrot hors de lui, et jetait le gouverneur de Paris dans les plus cruelles alternatives, — c'était l'opinion publique, — dont M. Jules Favre se faisait l'écho dans les conseils de guerre.

Cette cause plus, peut-être, que toutes les autres nuisit aux succès que nos troupes pouvaient espérer remporter, et empêcha le général Ducrot de mettre à exécution le plan si fortement conçu d'une sortie par la plaine de Gennevilliers, sortie qui pouvait réussir et sauver Paris et la France.

Aussi n'est-ce pas sans un frémissement de colère que nous lisons, après le récit de l'héroïque combat du Bourget qui fut pour nous, hélas ! une défaite, que la population (celle-là assurément qui toujours fait les

révolutions), attaquait les généraux, les couvrait d'outrages. Et, comme le dit M. Choper, cité par l'auteur, Paris ne devait plus leur garder ni respect, ni justice. Quand ils parlaient de leur plan d'attaque qu'ils voulaient tenir encore secret, on les raillait, on les caricaturait, on les chansonnait; et cela, au grand contentement de l'ennemi, attentif au moindre souffle de discorde qu'il pouvait saisir. C'était le prélude du 31 octobre, une des bonnes journées pour M. de Bismarck, et dont il allait faire son profit.

Ces sentiments hostiles d'une populace qui n'agit que par secousses passionnées, et incapable d'un instant de réflexion, le général Ducrot ne peut s'empêcher de les flétrir comme ils le méritent. Ils ne firent que croître sous les surexcitations de la mauvaise presse, après la défaite du Bourget et on fit le général Trochu et ses collaborateurs responsables de tous les maux qui allaient fondre sur Paris.

Après les sanglantes tentatives, en pure perte, et pour obéir à l'opinion, dans le but de faire une trouée par la Marne, nous devons féliciter une fois de plus le général Ducrot, soucieux de la vie de nos soldats, et frappé de l'état de l'armée harassée et déjà démoralisée à la suite des combats meurtriers de Villiers-Champigny, d'avoir su affronter l'opinion publique, pour sauver son armée, en ordonnant la retraite.

D'ailleurs on s'étonne moins, en lisant le lugubre et saisissant tableau de l'état moral de nos troupes, tracé par M. de Mazade et rapporté par l'auteur pages 393 et suivantes.

Comme on le voit par ce rapide aperçu, le livre de M. Joguet-Tissot est plein d'enseignements et de judicieuses remarques qui témoignent de l'étude sérieuse et attentive des documents dont il s'est inspiré. Il est peut-être regrettable que l'on n'ait pu joindre à cet ouvrage les plans des principaux champs de bataille et une carte des environs de Paris. La lecture en serait facilitée, et l'on suivrait avec plus d'intérêt les divers mouvements des armées.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage dissipe bien des incertitudes, rectifie des erreurs et rétablit la vérité sur certains faits ou obscurcis ou dénaturés : tel est, par exemple, l'établissement des ponts sur la Marne, avant la bataille de Villiers-Champigny.

Ajoutez à cela le récit entraînant des batailles livrées sous Paris, entre autres celles du Bourget, de Villiers-Champigny, de Buzenval, de Montretout. En les lisant, on sentira passer un souffle d'enthousiasme, capable, à l'heure de la revanche, de ranimer l'héroïsme au fond des cœurs.

CAP.

LE BIENHEUREUX JEAN-GABRIEL PERBOYRE, prêtre-missionnaire et martyr, par Mgr DEMIMUID, directeur de la Sainte-Enfance. Un volume in-12 de 160 pages. Paris, 1890. Prix : 1 franc

Ce livre est formé des trois discours prononcés par Mgr Demimuid, dans la chapelle des Prêtres de la Mission.

Ces discours qui peuvent défier la critique sont une rapide et éloquente biographie du bienheureux.

Nous le suivons dès son enfance, à travers les études du séminaire, le noviciat, le ministère sacerdotal, les épreuves de la vie de missionnaire, et enfin les tortures et les triomphes du martyre.

Ce qui domine en notre bienheureux c'est, avec l'humilité et l'esprit de prière, le sentiment profond du sacrifice : et ce sont ces vertus qui forment, pour toute vie chrétienne, le côté pratique de ces discours.

Le secret de la sainteté du bienheureux se résume admirablement en ces mots qu'il laissait un jour s'échapper de son cœur : — « Avec notre penchant vers le mal, il faut tenir ferme contre la nature et ne lui rien accorder. » — N'est-ce pas cette parole qui a fait et fera toujours la force, la puissance et la grandeur des saints ?

N'oublions pas que ces discours sont nourris de la moelle évangélique et de la forte doctrine de saint Paul, ce qui n'est pas leur moindre mérite.

C'est donc un livre à propager pour la gloire de Dieu qui est glorifié dans ses saints, pour l'honneur du bienheureux, et pour le profit de tous ceux qui le liront.

CAP.

LA LUTTE POUR LE VRAI, Aphorismes par F. MUSANY. Un volume in-16 de 126 pages. Paris, 1890. Prix : 2 fr. 50

Il n'est pas défendu de dire, à une époque où les écrivains et les penseurs sont aussi nombreux que les étoiles filantes, que les Aphorismes de M. F. Musany sont moins connus que les Pensées de Pascal ou les Maximes de Laroche-foucauld. Pour me renseigner, j'ai donc parcouru la liste des « Ouvrages du même auteur », et j'ai été heureux et surpris de constater que M. Musany s'est surtout préoccupé du dressage des chevaux difficiles ; et nous a donné un *Traité d'équitation* en deux parties ; ainsi qu'un livre intitulé : *Homme ou singe !* Cet estimable auteur, s'étant beaucoup donné de peine pour dresser les bêtes, devait avoir une égale compétence à dresser et redresser les humains. Et j'ai lu son livre, avec une légitime impatience,

Eh bien ! je le dis en toute sincérité : je ne trouve pas grand-chose à blâmer dans ces *Aphorismes*. Il me semble, au contraire, que ce rival des d'Aure et des Baucher est, pour la plupart du temps, dans le vrai. Je n'ignore pas que beaucoup de ses assertions ne seront pas appréciées,

comme elles me paraissent, par les lecteurs de cette Revue ; mais il y a de bien remarquables pensées dans le chapitre intitulé : *Le meilleur gouvernement*. Nos hommes politiques trouveraient là matière à de salutaires réflexions : avis à l'honorable M. Constans.

C'est un petit livre à lire et à méditer : M. Musany a bien fait de négliger, pour un instant, la plus noble conquête de l'homme ; et *la lutte pour le vrai* me prouve qu'il a dû bien pratiquer la lutte pour le dressage.

C^t-JEAN-A. DUPONT.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ANNALES DU THÉÂTRE ET DE LA MUSIQUE (les) par Edouard Noël et Edmond Stoullig, avec une préface par M. Henri Meilhac ; 15^{me} année, 1889. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50.

BAILLI DE ROUBAIX (le), pièce à grand spectacle en cinq actes et sept tableaux, par M. Charles Buet Poésie de M. Louis-J. Grandperret. Un vol. in-18 Jésus de 108 pages. Prix : 2 fr.

CINQ ANS À PANAMA et le canal interocéanique de M. de Lesseps, par le docteur Wolfred Nelson, membre de la commission sanitaire de l'Etat de Panama ; ouvrage traduit de l'anglais avec approbation de l'auteur, par Henry La Luerne, avec 24 illustrations originales et une carte. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50.

DE LA DOULEUR CHRÉTIENNE Extrait des Œuvres de Mgr Charles Gay, évêque d'Anthon, ancien auxiliaire de Son Eminence le cardinal Pie, évêque de Poitiers. Un vol. in-32 de 260 pages. Prix : 3 fr. 75.

DISCOURS POLITIQUES (1878-1897), par Ernest Pascal. Un vol. in-18 Jésus de 585 pages. Prix : 3 fr. 50.

FLEURS DE MOR DE SÉGUR. Pensées et traits les plus touchants de sa vie, par le marquis de Ségur. Un vol. in-32 de xvi-326 pages. Prix : 3 fr. 75.

FONTMOSELLE, par Georges du Vallon. Un vol. in-18 Jésus de 281 pages. Prix : 3 fr.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE, par M. Léon Boucher, professeur à la faculté des lettres de Besançon. Un vol. in-18 Jésus de viii-512 pages. Prix : 3 fr. 50.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, par S. E. le Cardinal Zéphirin Gonzalez, des frères prêcheurs, archevêque de Séville, traduite de l'espagnol, avec autorisation de l'auteur et accompagnée de notes, par le R. P. G. de Pascal, missionnaire apostolique, docteur en théologie. Tome I. Philosophie ancienne (Peuples orientaux. Grèce 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} période). Un vol. in-8^e de xlii-550 pages. Prix : 6 fr.

(L'ouvrage formera 4 volumes)

INVOLABLE, roman parisien, par H. Gourdon de Genouillac. Un vol. in-18 Jésus de 359 pages. Prix : 3 fr. 50.

MARINE FRANÇAISE (la), au printemps de 1890, par J.-L. de Lanessan, député de Paris. Un vol. in-16 de viii-427 pages. Prix : 3 fr. 50.

MINERVA : introduction à l'étude des classiques scolaires grecs et latins, par le D^r James Gow, principal du collège de Nottingham ; ouvrage adapté aux besoins des écoles françaises, par Salomon Reinach, agrégé de l'Université, ancien membre de l'Ecole d'Athènes. Un vol. in-16 cartonné toile, de xx-336 pages. Prix : 3 fr.

MISSIONNAIRE DES SAMOA (le), Mgr L. Elloy, de la Société de Marie, évêque titulaire de Tipasa, vicaire apostolique des navigateurs et de l'Océanie centrale, par le P. A. Monfat, de la Société de Marie. Un vol. in-8^e de 466 pages et planches. Prix : 6 fr.

MOUNE, par Jean Rameau. Un vol. in-18 Jésus, illustré. Prix : 3 fr. 50.

NORD DE LA FRANCE (le), jusqu'à la Loire et le Jura, excepté Paris, avec 11 cartes et 19 plans de villes. Un vol. in-16 cartonné. Prix : 7 fr. 50.

(Guides de voyage Baudouin)

PRINCIPES DE DROIT PUBLIC DES CONCORDATS, par S. E. Mgr Salotti, archevêque de Léopante. Traduit par Mgr Chazelles de la noble académie ecclésiastique. Un vol. in-8^e de 318 pages. Prix : 6 fr.

SACRIFICE (le), par Louis Enault. Un vol. in-18 Jésus de 258 pages. Prix : 3 fr. 50.

SAINT GRÉGOIRE VII ET LA RÉFORME DE L'ÉGLISE AU XI^{me} SIÈCLE, par l'abbé O. Delarc. T. I, in-8^e de 522 pages. Prix : 7 fr. 50.

SAVELLI (la), roman passionnel sous le second Empire, par Gilbert-Augustin Thierry. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50.

SOCIALISME INTERNATIONAL (le), coup d'œil sur le mouvement socialiste de 1835 à 1890, par M. l'abbé Winteres, député d'Alsace-Lorraine au parlement allemand. Un vol. in-12 de viii-304 pages. Prix : 3 fr. 50.

TOUT AUTOUR DE PARIS : promenades et excursions dans le département de la Seine, par Alexis Martin, illustré de 20 dessins hors texte par F. Lix, E. Boutigny, N. Goeneutte, J. Geoffroy, Paul Merwart, A. Leroy, A. Charpin, F. Hoffbauer, Touchemolin, gravés par nos meilleurs artistes de 2 vues panoramiques, par A. Leroy, et de 5 cartes et plans colorisés, dressés par E. Morieu. Un vol. in-16 relié toile. Prix : 7 fr. 50.

TRIBU SALÈM (la), roman par A. Robida. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50.

UN CŒUR EN PEINE éthiopie par Josephin Péladan, avec commémoration du chevalier Adrien Péladan et son portrait, par Léon. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50.

UNE PUPILLE GÉNANTE, par Roger Dombre. Un vol. in-18 Jésus de 249 pages. Prix : 2 fr. 50.

VIE DU P. LOUIS SAINT-CYR, de la Compagnie de Jésus (1813-1887) par un Père de la même Compagnie. Un vol. in-8^e de 457 pages. Prix : 6 fr.

VICOMTESSE, par Léon Barracand. Un vol. in-18 Jésus de vi-316 pages. Prix : 3 fr. 50.

VICTOIRES DE L'AMOUR (les), Hélène Roland, par Alphonse Pages. Un vol. in-18 Jésus de 322 pages. Prix : 3 fr.

Le Gérant : F. WATTELIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

LES ENFANTS MAL ÉLEVÉS, étude psychologique, anecdotique et pratique. par FERNAND NICOLAY, avocat à la cour de Paris. Un volume in 8° de vii-530 pages, Paris, 1890. Prix : 7 fr. 50

Voici un livre qui sera certainement bien accueilli. Le titre ne dit pas exactement ce qu'il contient, mais, dès ses premières lignes, une courte préface nous fait savoir qu'il a pour objet de conseiller et de guider les familles dans l'éducation de leurs enfants. C'est un travail de longue haleine, mûrement réfléchi, disposé avec méthode et présenté dans un style simple approprié justement au sujet qu'il traite.

L'auteur part d'un point déterminé : le tableau des enfants mal élevés qu'il place bien en vue et vers lequel il prend soin de ramener fréquemment le regard, comme pour inspirer par un effroi salutaire l'amour du bien et de la bonne éducation. Les premières impressions laissant toujours une empreinte ineffaçable, il prend d'abord ces enfants à l'âge de trois ans ; il les considère ensuite à ces trois époques différentes mais caractéristiques : dix ans, quinze ans, vingt ans, les retrouve à l'âge d'homme et les examine enfin comme époux et comme pères. C'est une série de portraits absolument ressemblants et dont les types malheureusement ne passent que trop fréquemment sous nos yeux. Ces préliminaires posés, l'auteur passe en revue les divers procédés d'éducation. Sous des titres nombreux et variés, les détails se suivent, toujours instructifs et toujours intéressants, élargissant constamment le sujet, sans néanmoins le perdre un seul moment de vue.

Signalons, à propos de la responsabilité des parents en matière civile, cette remarque judicieuse et préremptoire qui en remonte, par ce temps de laïcisation à outrance, aux législateurs improvisés qui ont voté nos lois scolaires et aux hommes qui, portés au pouvoir par le jeu des événements, s'appliquent à les rendre chaque jour plus odieuses : « Étant données les obligations rigoureuses imposées aux parents — par cette responsabilité —

il est logique de leur concéder le choix des écoles qu'ils jugent préférables pour discipliner leurs fils. » Recommandons aussi les chapitres que M. Nicolay consacre à ces questions toutes d'actualité : le surmenage et l'hypnotisme dans la pédagogie. L'auteur, en ces questions délicates éprouve le besoin de citer à l'appui de son travail le témoignage des médecins les plus renommés ; mais ce n'est pas un mince sujet d'étonnement qui nait de l'unanimité que mettent ces savants praticiens à condamner les programmes scolaires en cours, dont le résultat le plus clair est de surcharger la mémoire, sans développer l'intelligence, et de laisser après eux une fatigue irréparable. Ces questions actuelles se compliquent du système d'instruction laïque dont l'objectif est de faire en France l'unité d'opinions et de sentiments rêvés par les utopistes républicains. Il faut lire à la place qui lui est consacré l'exposé d'une pareille tentative, accompagnée surtout de cette prétendue neutralité, qui par elle-même, du reste, serait une cause d'exclusivisme et de négation destinée à tout obscurcir et à tout gâter. Les libres-penseurs ont pendant longtemps demandé l'instruction comme un moyen de moralisation. Nous voyons après l'essai qu'ils en ont fait depuis qu'ils sont nos maîtres, ce qu'elle a produit. Le résultat ne pouvait manquer. Pour tout homme de bonne foi, l'instruction sans moralité ne sert effectivement que les mauvais instincts ; aujourd'hui la statistique le prouve.

Le développement des diverses connaissances humaines peut répandre sur un pays un éclat particulier, mais s'il se fait sans favoriser en même temps l'essor des diverses qualités morales, son épanouissement n'aura ni force ni durée. L'éducation florissante élève les peuples ; son absence les tue. Or, cette absence, la rareté des grands talents et des beaux caractères l'accuse de plus en plus parmi nous ; il est évident que les individus, depuis un siècle, se sont beaucoup trop occupés de leurs droits et pas suffisamment de leurs devoirs. Maintenant que la faute est commise, il s'agit de la réparer. On se met généreusement à la besogne. D'un bout de la France à l'autre on demande pour les enfants une éducation chrétienne ; pour l'obtenir on s'impose même les plus longs et les plus pénibles sacrifices, car il s'agit de fournir aux luttes prochaines des générations vaillantes et disciplinées. Mais à ce travail, les maîtres les mieux intentionnés seraient impuissants si le concours des pères et mères ne leur était acquis. L'éducation proprement dite d'ailleurs revient de droit aux parents.

Le livre de M. Fernand Nicolay vient ici parfaitement à son heure. Il sera le guide sûr et dévoué des familles soucieuses de leurs enfants, il sera

même quelquefois le conseiller des professeurs qui croiront avoir réellement charge d'âmes dans l'exercice de leur mandat.

A. CLAVERIE.

LOUIS VI LE GROS, annales de sa vie et de son règne (1081-1137) avec une introduction historique, par **ACHILLE LUCHAIRE**, professeur suppléant d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris. Un volume grand in-8° de cc-395 pages. Paris, 1890. Prix : 15 francs

Le corps de cette étude profonde et complète du règne de Louis le Gros, est disposé en Annales ; on y suit, jour par jour, avec la date précise, la succession des faits de ce règne long et important. Chaque paragraphe de ce journal est appuyé par l'indication exacte des sources auxquelles l'auteur a puisé. C'est un modèle de préparation d'une histoire consciencieuse, véridique, impartiale : les pierres sont extraites de la carrière et soigneusement taillées ; elles attendent l'architecte qui les mettra en œuvre pour élever le monument.

On ne saurait trop féliciter ni assez remercier les hommes de talent qui ont l'énergie et l'abnégation qu'exigent des travaux si importants, si longs, si ingrats ; on leur devra, en grande partie, le rétablissement de la vérité historique contre laquelle conspirent, depuis trois siècles, les faiseurs d'histoire romanesque et de romans historiques.

On s'est tellement habitué à ces histoires fantaisistes, qu'un critique distingué, écrivain de talent, royaliste et catholique de cœur, M. de Pontmartin, dans un de ses derniers feuilletons littéraires, ayant à analyser un ouvrage qui se rattachait au règne de Louis XI, écrivait naïvement : Pour me rafraîchir la mémoire sur cette époque de nos annales, je vais relire *Quentin Durward*, CE ROMAN PLUS VRAI QUE L'HISTOIRE ! Et cela n'a paru choquer personne ; cette colossale naïveté a passé sans contradiction : le sens de la vérité historique est si généralement oblitéré qu'on accepte, comme portrait d'un roi français et d'une société catholique, les caricatures et les boutades satyriques d'un romancier anglais et protestant.

Puisse la méthode de M. Achille Luchaire trouver des adeptes assez capables et assez nombreux pour rétablir la vérité des faits et des caractères dans tout le cours de l'histoire de notre nation. Ceux qui écriront ensuite ne se laisseront plus entraîner à présenter les grandes choses du règne de Louis XI comme l'œuvre d'un maniaque sanguinaire aux goûts vulgaires, d'un esprit étroit et superstitieux, fourbe comme un renard et stupide comme une oie.

Sous le titre modeste d'Introduction, l'auteur a esquissé, en deux cents

pages, l'histoire de Louis le Gros, montrant lui-même, par cet excellent travail, le parti que l'on peut tirer du trésor de ses Annales. Assurément on peut différer de manière de voir, et ne pas admettre sur plusieurs points, les appréciations et les sentiments de l'auteur ; mais partout on est heureux de se trouver en face d'un esprit loyal, qui cherche franchement la vérité, et qui vous donne, avec son jugement ou son opinion, l'exposé des bases sur lesquelles il s'appuie.

Si les Annales, par leur forme sèche et saccadée, peuvent effaroucher le lecteur superficiel, gâté par les fadaïses théâtrales du roman historique, l'Introduction, au contraire, offre un attrait irrésistible. Elle forme, à elle seule, la matière d'un gros volume ; ces deux cents grandes pages feraient un énorme in-18. Cela suffit pour que non seulement les amis de l'érudition, mais tous ceux qui ont le goût des lectures historiques, s'empressent de se procurer cet ouvrage vraiment remarquable. Nous regrettons qu'il ne nous soit pas accordé l'espace nécessaire pour en faire l'analyse exacte et en donner quelques extraits.

A. CONARI.

NOTES ET SOUVENIRS SUR L'ABBÉ PETIT, chanoine, vicaire général, par le chanoine TAPIE, directeur du petit Séminaire de Paris. Un volume in-12 de xxii-306 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Si nous venons parler un peu tardivement du beau et bon livre que le chanoine Tapie, directeur du petit Séminaire de Paris, a consacré à la mémoire du vénérable abbé Petit, ancien chancelier de l'archevêché, c'est que nous avons été un tant soit peu inondés par le flot des publications à la mode et qu'il faut bien sacrifier, malgré soi, aux caprices du jour. Mais la plupart de nos romanciers prennent leurs vacances, ou préparent des nouveautés pour la saison d'hiver ; profitons de ce répit, qui ne sera pas de longue durée. Qu'on est heureux de se reposer, pendant quelques instants, des analyses d'une âme, ou des autopsies d'un cœur ; surtout quand on est certain, à l'avance, que les conclusions du praticien, quel qu'il soit, seront toujours les mêmes !

L'abbé Petit fut un de ces humbles prêtres qui cherchent, dans le devoir accompli et les services rendus, les seules satisfactions de leur conscience. Les honneurs lui sont venus malgré lui ; il les accepta comme un fardeau que ses supérieurs lui infligeaient, et chercha à se les faire pardonner, aux yeux du monde, en mettant un zèle plus grand à remplir les devoirs que lui imposaient ses multiples fonctions. Entré en 1861 dans les bureaux de l'archevêché, il les quitta en 1888 pour aller mourir, comme un saint, au lieu même où périt le Sauveur, à Jérusalem.

Les fonctions de chancelier ont une grande importance; elles exigent un tact et une fermeté extrêmes, un ordre absolu et la connaissance parfaite des règles de la comptabilité : l'abbé Petit sut réunir toutes ces qualités et eut le rare mérite, pendant le long exercice d'une mission délicate, de ne jamais froisser personne, alors même qu'il ne satisfaisait pas à toutes les demandes qui lui étaient adressées.

Cet honnête homme devait être incarcéré pendant la Commune : il le fut et eut l'honneur d'accompagner à Mazas son archevêque, Mgr Darboy. Mais il échappa au sort des otages; on pourrait dire qu'il dût la vie à un miracle... Il faut lire, pour se prononcer, le récit que M. l'abbé Tapie nous a donné de ce lugubre épisode de nos *dissensions politiques* : j'emploie à dessein ces mots polis, parce que l'ouvrage de monsieur le directeur du petit Séminaire est écrit en un style modéré, calme, et digne, en tous points, d'un chanoine qui tient à présenter l'histoire d'une façon impartiale, et par conséquent véridique. En ce qui me concerne, je ne résiste pas au bonheur de dire que la Commune fut la plus odieuse des infamies et que ses suppôts furent les plus monstrueux bandits qui aient jamais existé; et il me plaît assez d'écrire cette déclaration au lendemain des obsèques civiles du pseudo-ouvrier, pseudo-député Joffrin.

L'abbé Tapie fut l'ami personnel du chancelier; et ces *Notes et souvenirs* ont été pris, pour ainsi parler, au jour le jour sous la dictée du pieux et modeste prêtre, qui ne s'attendait pas à l'honneur d'une biographie. Il est bon de dire cela, parce qu'une autre *Vie de l'abbé Petit* a été publiée : nous ne pensons pas qu'elle contienne des documents aussi complets et aussi exacts, car l'auteur de ces autres — Souvenirs — n'a eu à sa disposition, pour composer son ouvrage, qu'un manuscrit égaré et inachevé. L'excellent directeur du petit Séminaire a quelquefois tant de paperasses dans ses poches que le superflu s'échappe, et qu'un rouleau de papiers reste sur les coussins d'un... omnibus : les bonnes gens, simples de cœur et d'esprit, qui trouvent ces sortes d'épaves, les vont déposer au plus proche bureau d'un commissaire de police; mais d'autres, non moins bonnes gens, en présence d'une source inconnue, s'arrêtent et s'abreuvent, prenant en somme, comme Molière, leur bien partout où elles le rencontrent. Molière a fait ainsi des chefs-d'œuvre; mais il n'est pas donné à tout emprunteur d'en faire autant.

LL. Em. les cardinaux Place, Foulon, Langénieux, et Lavigerie, NN. SS. les évêques d'Aire et autres prélats ont adressé au chanoine, comte de Lyon, Tapie les lettres les plus louangeuses : c'est là une admirable préface pour cet excellent livre, et cette haute approbation nous dispensera

de résumer nos impressions personnelles. Nous dirons cependant que ce volume doit faire partie de la bibliothèque de tout homme qui s'intéresse aujourd'hui aux choses de la Religion, et qui prend parti dans la lutte entre l'Eglise et l'État.

MAURICE PUJOS.

ÉTUDES SOCIALES, par le Docteur BURGGRÆVE, sixième édition
Paris, 1890. Un volume in-12 de 420 pages. Prix : 3 francs

La question sociale est aujourd'hui la préoccupation de tous les esprits sérieux, et c'est avec juste raison. Le malaise que tout le monde remarque et ressent aujourd'hui dans l'humanité contemporaine, tient en grande partie aux dissentiments, aux discordes qui existent entre le capital et le travail. La Révolution a tout détruit en prétendant tout réformer et les choses en sont venues à un point où la conclusion se fait entrevoir prochaine, terrible, inéluctable.

Cette conclusion, c'est le socialisme d'État avec son cortège de dangers, de hontes, d'infamies. Nous y marchons à grands pas.

Les catholiques eux-mêmes se laissent presque entraîner sur cette pente. On vient de le voir au congrès des œuvres sociales de Liège. Le monde social tout entier a été ému à la lecture de la lettre du cardinal Manning, où le grand évêque anglais prend ouvertement parti pour la réglementation du travail. Beaucoup d'esprits en France ne partagent pas sa manière de voir ; ici nous avons l'abus de la réglementation, tandis qu'en Angleterre on a l'abus de la liberté. Ces deux abus sont également funestes et il faut à tout prix les faire disparaître ; c'est pourquoi il est nécessaire que le monde ouvrier soit libre et réglé à la fois, c'est-à-dire que l'État intervienne pour faire observer les devoirs de justice, mais qu'il n'intervienne qu'il pour cela.

Tel est le problème principal qui a divisé en deux camps bien tranchés le congrès de Liège.

Au-dessous, sont agitées beaucoup de questions qui divisent aussi beaucoup les esprits. Quelques-uns s'en vont répétant qu'il faut christianiser les ouvriers et les patrons et qu'alors le nœud gordien de la question sociale se dénouera de lui-même. Sans doute le christianisme sera un précieux auxiliaire pour trouver une solution aux gigantesques questions qui intéressent l'avenir, mais il est difficile de croire qu'il suffira à lui tout seul. Il est, en effet, des choses qui ne dépendent nullement du christianisme, car on voit des patrons qui se piquent d'être parfaits chrétiens, exploiter leurs ouvriers et faire fortune aux dépens du travail d'autrui comme le premier

juif venu. Que de gens croient ne rien devoir à l'ouvrier quand ils lui ont payé plus ou moins grassement sa pénible journée!

De sa vie morale, de sa situation de famille, de ses peines, de ses malheurs, on ne se préoccupe guère. On se dit que ce sont là des devoirs de charité et que la charité n'oblige pas. Malheureusement, ce ne sont pas simplement des devoirs de charité, car au simple tribunal de la raison on juge que le travail est fait pour nourrir l'ouvrier et qu'une situation où le travail n'est pas assez rémunérateur pour nourrir et entretenir son homme, est une situation immorale.

Il est vrai que beaucoup de difficultés arrêtent les solutions toujours prêtes à jaillir du cerveau des économistes. Le problème est complexe, on ne saurait le nier.

Aussi doit-on avant de se prononcer étudier longuement le pour et le contre, entendre les avis divers qui viennent de tous côtés et ne rejeter aucune « pierrette » qui peut servir à la reconstruction de l'édifice.

C'est pourquoi je recommande la lecture du livre du Docteur Burggraave. Ce n'est pas une œuvre bien personnelle à proprement parler, et l'auteur procède par aphorismes dont le ton doctrinal fatigue vite. Son livre néanmoins a une réelle valeur, parce qu'il est écrit avec la conscience d'un honnête homme et le cœur d'un philosophe humanitaire.

Il a souvent des aperçus ingénieux et marque la juste délimitation qu'on doit garder entre la liberté et la réglementation. A peu près toutes les questions en litige sont traitées et on a souvent sur chacune d'elles, avec un résumé très lucide, la pensée des principaux économistes. Signalons en particulier une remarquable étude sur les logements d'ouvriers.

Ne disons pas cependant que le livre est parfait. Il y a des idées qu'on ne doit accepter qu'avec réserve ou sous bénéfice d'inventaire. Mais il constitue un document remarquable à propos du procès qui s'instruit. Et c'est quelque chose.

H. DESPORTES.

VOYAGE EN FRANCE D'UN DÉMOCRATE AMÉRICAIN PENDANT L'ANNÉE DU CENTENAIRE, par WILLIAM-HENRY HURLBERT. Un volume in-18 de xv-322 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

De 1787 à 1789. Arthur Young, célèbre agronome anglais, fit un voyage en France dont il recueillit et publia les impressions. Son volume est toujours consulté avec fruit par ceux qui veulent connaître de près, au point de vue matériel et moral, les temps qui précéderent la Révolution. Le *Voyage en France d'un démocrate américain pendant l'année du Cente-*

naire, contient-il des éléments aussi solides et restera-t-il comme un monument caractéristique de notre époque ?

William-Henry Hurlbert, en parfait Américain qu'il est, c'est-à-dire en homme réellement pratique et à une époque où la question sociale semble primer toute chose, devait donner à son voyage un but pour le moins aussi utile qu'agréable. Ce côté sérieux et profitable constitue non point le gros de l'œuvre mais la partie la plus saillante du volume. C'est un aperçu des rapports existant entre ouvriers et patrons, c'est-à-dire entre le capital et le travail, dans trois de nos grands établissements français, la manufacture de Saint-Gobain, les charbonnages d'Anzin et l'usine du Val-des-Bois.

La manufacture de Saint-Gobain, fondée en 1665 par une association de gentilshommes verriers conquit, dès les premiers temps, un renom mérité qu'elle a su maintenir depuis. Après avoir vécu pendant plus d'un siècle et demi conformément à ses premiers statuts, son administration se constitua d'après le code actuel en 1830. Fidèle aux traditions, elle eut pour ses ouvriers la plus grande sollicitude et peut aujourd'hui se rendre le témoignage d'avoir produit au point de vue de la classe ouvrière un établissement modèle.

La Compagnie d'Anzin occupe 14,000 ouvriers. Elle remonte à l'ancien régime, étant toujours soumise aux statuts de 1757, dont certaines dispositions bienveillantes et libérales ne semblent dater que d'hier. Elle voit aujourd'hui fonctionner par ses soins une société coopérative, une caisse de retraite, un service médical gratuit, des écoles, etc. Quelques chiffres : en 1883, elle a employé en secours, pensions, soins médicaux, remèdes, subventions pour les écoles et allocations de diverse nature, 1,224,000 francs, c'est-à-dire une somme dépassant légèrement ses bénéfices, qui se sont élevés pour cette année même, d'après une enquête ministérielle, à 1,200,000 francs. Mais il faut lire tous les détails se rapportant à l'administration de ce monde du travail, et l'on comprendra ce qu'il y a de réellement criminel dans les excitations malsaines que les meneurs révolutionnaires tentent périodiquement en faveur des grèves dans ce vaste foyer d'industrie.

Saint-Gobain et Anzin suffiraient à prouver aux plus sceptiques en quels bons termes, sous une direction sage et prévoyante, peuvent vivre le capital et le travail. L'auteur du *Voyage en France* a voulu cependant poursuivre son expérience et visiter, dans le voisinage de Reims, l'usine du Val-des-Bois de M. Harmel. Ici, l'*Œuvre des cercles catholiques* possède un de ses promoteurs les plus zélés et les plus intelligents et réalise une de ses conceptions les plus intéressantes. C'est le moment pour notre voyageur

de dire ce qu'il pense des *corporations chrétiennes*, et il le fait avec une réelle sympathie. Dans ses études, esquissées bien plus par un homme du monde que par un industriel, les détails techniques disparaissent, et les révélations qui se suivent sont émaillées elles-mêmes de réflexions piquantes, de souvenirs historiques ou d'anecdotes qui donnent au récit un attrait de plus.

Si William-Henry Hurlbert ne pouvait pas ne pas s'intéresser aux questions sociales, était-il homme à ne pas s'occuper des questions politiques à l'ordre du jour dans un pays de République sœur ? Il nous fait connaître par des faits et par des chiffres pris en cours de voyage et dans le cercle même de ses relations l'influence ministérielle dans les élections, nous parle de l'enseignement laïque, des procédés mis en œuvre contre le clergé, des diverses questions enfin qui divisent et passionnent. S'il se permet, avec une liberté d'allures qui se ressent des larges façons d'apprécier et de juger particulières à l'Amérique, de donner sur tous ces points son propre sentiment, pas n'est besoin de le dire ; il le fait même avec un humour qui ne souffre guère de réplique.

Dans son *Voyage en France*, qui est à vrai dire un voyage circulaire commençant dans le Pas-de-Calais, se poursuivant dans la Somme, le Nord, l'Aisne, la Meurthe, les Vosges, touchant Marseille, Bordeaux, et finissant en Normandie, William-Henry Hurlbert trouve moyen, par une foule de détails cités avec esprit et à propos, de nous attacher aux pays qu'il parcourt. Il connaît d'ailleurs par le menu notre histoire nationale, et, puisqu'il voyage à l'époque du centenaire se plaît à faire mille rapprochements avec 1789. Tout n'est certes pas à l'avantage de notre époque et, lorsqu'il nous déclare en terminant qu'« en 1792 la théorie des devoirs civiques a conduit la France à la démolition brutale de l'édifice social, à la loi des suspects, à la confiscation et à la guillotine », et qu'il se demande « quelles seront en 1892 pour la France et pour le monde chrétien, les conséquences de cette théorie », nous croyons bien qu'il s'arrête anxieusement devant l'inconnu.

A part quelques rares appréciations superficielles qu'il prête du reste à des interlocuteurs, l'ouvrage est plein de bonnes et franches vérités. Il est même d'autant plus à louer qu'il émane d'un démocrate américain doublé d'un protestant. Par le temps de journalisme et de paperasserie qui court, il n'aura peut-être pas tout le succès qu'il mérite et que nous lui souhaitons ; il n'en restera pas moins comme un document précieux contenant, à une époque donnée, l'état d'esprit de notre pays pris à vol d'oiseau.

A. CLAYERIE.

LE ROMAN D'UN PROPRIÉTAIRE, par CH. D'HÉRICAULT. Un volume in-16 de viii-270 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

C'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on lit un roman de Charles d'Héricault : on peut être sûr qu'on n'aura pas le spectacle d'une action banale et qu'on ne rencontrera pas de ces pages qui, quelque véridiques qu'elles puissent être, blessent la juste susceptibilité des honnêtes gens. Et puis, les récits, que conte cet aimable homme, se ressentent de la générosité de son âme et de l'honorabilité de son caractère : Si nous ne vivions pas sous un régime politique que M. d'Héricault ne saurait accepter, on peut être certain qu'on ne trouverait, en ses livres, nul coquin et nul misérable ; mais il ne s'est pas encore fait à l'idée de devenir un jour — constitutionnel. — Et cependant l'un des personnages de son livre, Pierre, a été décoré, sur sa demande, *pour service exceptionnel*... M. d'Héricault devrait reconnaître que tout gouvernement, si républicain qu'il soit, sait récompenser le vrai mérite. Mais, en soldat d'avant-garde, il marche, la tête haute, sans peur et sans reproche, pique sur l'ennemi et se garderait bien de tourner la tête pour voir ce qui se passe derrière lui : M. d'Héricault est un preux du moyen âge ; un brave Croisé, la lance au poing, la croix sur la poitrine.

Il n'en connaît pas moins bien les hommes de son temps et sait juger sainement l'esprit de certains villageois ; et, hélas ! de bon nombre d'habitants de nos petites villes. Ah ! qu'il est doux de dénigrer l'homme de bien ; et quel plaisir ineffable de calomnier ce riche, dont l'esprit est toujours en éveil, afin de secourir une misère cachée et de soulager une souffrance inconnue ! Il est vrai que ce sont là des mœurs qu'il ne faut pas encourager ; il est dispendieux et fatigant de pratiquer la charité ; et c'est fort inutile au reste, puisque les mots « Liberté, Égalité, Fraternité » se trouvent inscrits sur tous les murs officiels ; est-ce que cela ne suffit pas ?

Quoi qu'il en soit, comme disent les avocats, Philippe d'Ecaux est un charmant garçon, qui habite en été le château d'Hautville, près de Halinghehem, en Boulonnais. Il a jadis adoré Claire de Questrecques, qui le lui rendait bien, mais qui n'en a pas moins épousé M. Le Bacque, consul général à New-York. Pourquoi cette Claire, bien-aimée, a-t-elle trahi sa foi, comme disait feu Scribe ? C'est à cause de la querelle des Capulet et des Montaigu, ou des d'Ecaux en des Questrecques. Cependant, elle a stipulé dans son contrat de mariage certaines conditions, qui n'ont rien de juridique, mais qui lui permettront de n'être jamais que le secrétaire de son

mari : et Philippe, qui n'a pas signé le contrat, ne connaît rien de tout cela, et se désole surabondamment. Il se met donc à aimer M^{lle} de Soleines, parce qu'il faut bien passer son temps. Mais le vieux fermier Antoine était mort, en imposant à son propriétaire, Philippe d'Écaux, l'obligation de mettre à la porte de la ferme sa veuve et ses enfants éplorés ; et M^{lle} de Soleines, qui ne connaissait pas ce pacte, ne veut plus épouser Philippe, parce qu'il manque de cœur. Alors Pierre Copin, fils d'Antoine, revient du Tonkin, comme adjudant d'artillerie ; et il tue Duhamel, qu'on appelait le capitaine, mais qui ne l'était pas. Sur ces entrefaites, M^{me} Le Bacque devient veuve, et après de nouvelles péripéties Juliette épouse Roméo ; et il n'est plus question de la querelle des Questrecques et des d'Ecaux : et l'honneur de Philippe est proclamé et reçoit sa légitime récompense.

Si ce compte rendu n'est pas très clair, il n'en faut pas conclure que le récit de M. Ch. d'Héricault soit embrouillé. Toute cette aventure est, au contraire, écrite avec une netteté et une verve incomparables ; et l'histoire de cet homme de cœur et d'honneur fait vibrer les meilleurs sentiments de l'âme et inspire les plus nobles pensées. Mais pourquoi déflorer le sujet, alors qu'on engage ses lecteurs à lire un roman ? Or, il en est bien peu, par le temps qui court, dont on puisse ainsi parler.

Quand donc serons-nous délivrés des études et des monographies du cœur ? Le public, ce me semble, commence à avoir une indigestion des comtesses veuves, qui adorent des peintres ou des hommes de lettres : le viveur, âgé de trente cinq ans, qui passe son temps à faire courir des chevaux et à courir après des cotillons, qui traîne sa vie ennuyeuse et ennuyée à travers les salons du club et les salles des casinos, ennuie énormément jusqu'aux lecteurs futiles qui n'achètent un roman qu'au jour où ils font le voyage de Paris à Dieppe. Ah ! changez de sujet, messieurs les écrivains ! .. Et ramenez-nous aux carrières, je veux dire aux bons vieux récits de cape et d'épée !

M. Ch. d'Héricault semble avoir compris ce désir latent du lecteur ahuri : il nous laisse tranquilles avec les sensations, les désirs affolés ; ses héros n'ont pas ces accès de fièvre bestiale qui nous feraient prendre pour un peuple d'alcoolisés... Voilà un auteur comme je les aime ! Et comme tous ses sentiments sont généreux, comme toutes ses pensées sont jeunes, je lui crie : Bravo ! Courage !... *Macte animo, generose puer !*... Quelle différence entre le *Roman d'un propriétaire* et *Honneur d'artiste* !...

MAURICE PUJOS.

LES SAINTS DE ROME au XIX^e siècle, par J.-T. DE BELLOC. Un volume in-8° de iv-384 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Cet ouvrage renferme des notices sur le bienheureux Vincent Pallotti, sur la vénérable servante de Dieu Élisabeth Sanna, et le vénérable Bernard Clausi.

A proprement parler, ce ne sont pas des vies de saints, que nous donne l'auteur, M^{me} J.-T. de Belloc. J'appellerais volontiers ce travail — des floretti. Ce sont en vérité de véritables fleurs cueillies çà et là dans la vie de ces grands serviteurs de Dieu.

Après avoir parlé de la famille de Vincent Palotti qui compte plusieurs princes de l'Église, l'auteur s'attache d'abord à nous montrer l'enfance de Vincent, sa piété, sa mortification, sa charité pour le prochain et envers les pauvres, son zèle à enseigner le catéchisme aux autres enfants de son âge, sa dévotion au Saint-Sacrement, son amour de la sainte Communion et sa piété toute filiale envers la divine Mère de Jésus, l'Immaculée Vierge Marie.

Plus tard, dans le prêtre et surtout dans le fondateur de la *Pieuse Œuvre des Missions*, nous voyons briller du plus vif éclat ces mêmes vertus, que le Bienheureux pratiqua à un degré éminent.

Quel dévouement pour la jeunesse des écoles ! pour les réunions des jeunes ouvriers ! En lisant toutes les œuvres multiples dont Vincent Pallotti avait dû prendre la direction : séminaires, collèges, confessions, hôpitaux, prisonniers, malades, condamnés à mort ; on est effrayé du travail et des soins qui devaient accabler cet homme extraordinaire. Et l'on se demande comment il pouvait trouver le temps de fournir, chaque jour, cette somme énorme de travail. Sans doute, la grâce de Dieu l'aidait et le soutenait ; mais il n'en a pas moins eu à faire des efforts continuels sur lui-même ; et, à ce point de vue, ce *pionnier* de la cause du Christ de l'Église, est un remarquable modèle offert à tous ces oisifs du monde, qui ne savent comment tuer l'ennui des longues et mornes journées de leur existence inoccupée, quand elle n'est pas gaspillée dans le tourbillon des plaisirs éternuants.

Çà et là sont jetées quelques belles pensées, comme celle-ci de saint Jérôme, prise au hasard : — La véritable amitié consiste à souhaiter ou ne pas souhaiter ce que souhaite et ne souhaite point l'ami. Pour être l'ami de Dieu, il est nécessaire de faire tout ce qu'il désire, tout ce qui lui plaît.

Et cette autre : — Un des caractères de la force, est la mortification des passions.

Toutefois, je le répète, ce n'est pas une vie de Saint. On ne montre du serviteur de Dieu que les actes de vertus, les œuvres fondées et dirigées par lui. On eut aimé, peut-être, à voir ses efforts sur lui-même, à le suivre dans ses luttes contre la nature, à connaître sa conduite dans les épreuves ; car on devine en lisant cette notice que l'épreuve, même la persécution, ne l'a pas épargné. Cette parole des Saints Livres n'est-elle pas éternellement vraie : — Puisque tu étais agréable à Dieu, il a fallu que la tribulation t'éprouvât. — Cela manque. Ces traits d'humilité, de charité ; ces prodiges opérés par la puissante intervention du serviteur de Dieu, tout cela c'est un gracieux bouquet de fleurs. Le côté pratique ne ressort peut-être pas assez, bien que l'on sache que la foi, l'humilité, la pureté soient des vertus exigées de toute âme chrétienne quelque peu soucieuse de plaire à Dieu et d'opérer son salut.

L'auteur nous retrace ensuite la vie de la vénérable Élisabeth Sanna. C'est le récit des merveilles de la grâce dans l'âme d'une femme du peuple, et des choses étonnantes que les Saints sont seuls capables d'accomplir.

Après la lecture de cette courte notice, on trouve bien vraie cette assertion de l'auteur : — Dieu la choisit pour édifier le monde, et encourager de son exemple les âmes à marcher dans la voie étroite du salut.

L'ouvrage se termine par le récit, fait à grands traits, du vénérable serviteur de Dieu, Bernard Clausi. Il est offert à notre admiration et à notre imitation.

Dieu a voulu se servir de Bernard Clausi, comme d'un instrument, pour faire briller, de nos jours, la force de sa sagesse et de sa puissance et donner à notre siècle de grandes et solennelles leçons.

Ce qui frappe, en ce grand serviteur de Dieu, c'est sa profonde humilité que Dieu se plaît à exalter par le don des miracles.

Donnez-nous des prodiges, s'écrient ceux qui ne croient pas, ceux qui doutent, ceux dont la foi est timide et chancelante. — A tous ne peut-on pas répondre que les prodiges n'ont jamais manqué à l'Église. Et, dans la première moitié de ce siècle, Bernard Clausi en a fourni la preuve pendant près de vingt années, à Rome et à Naples.

A côté de ce don des prodiges, Dieu a su placer l'épreuve qui tient dans l'humilité et la défiance de soi-même, son grand serviteur. Pendant les dernières années de sa vie, le pauvre religieux est, comme le saint homme Job dont parle l'Écriture, la victime du démon : et par des sécheresses et presque un désespoir intérieur, Dieu semble l'avoir abandonné.

Ce livre inspirera la confiance dans les saints personnages dont il nous

raconte les héroïques vertus, et ranimera dans les cœurs la foi et l'amour de Dieu.

L'auteur aura donc atteint son but et recevra ainsi sa récompense.

CAP.

CONTES POUR LES ASSASSINS, par MAURICE BEAUBOURG, préface de MAURICE BARRÈS. Un volume in-16 de xv-261 pages. Paris, 1890. Prix : 3 francs

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce livre, c'est l'avertissement « au lecteur », dans lequel l'auteur, avec une juvénile désinvolture, se moque de lui et de son public. M. Beaubourg suppose avoir reçu, d'un vieillard parfaitement fou, un manuscrit bizarre : il nous raconte, avec esprit, qu'il a dû faire enfermer à Charenton, ou ailleurs, ce vénérable *camarade*; et il termine par cette phrase stupéfiante : « Et si, en dépit du traitement, le ciel veut qu'il trépasse, j'aurai la consolation d'avoir édité les œuvres qu'il m'abandonna, — il est bon de couronner les efforts littéraires, même séniles, — rendant un hommage suprême à la mémoire de ce ridicule, mais en somme assez intéressant *camarade*. » Et cela dit, suivent cinq... récits.

Il y a lieu de faire remarquer à M. Beaubourg que si son vieil ami était ridicule, il ne pouvait pas être intéressant; et qu'il est peut-être ridicule de s'imaginer qu'en publiant les œuvres — même séniles — d'un fou, l'on va passionner le genre humain.

Encore si ces récits avaient quelque ressemblance avec les contes d'Hoffmann ou ceux d'Edgar Poë ! Si l'on voyait là dedans la rêverie pondérée du buveur de bière ou le songe coordonné du fumeur d'opium ! Mais non : c'est la hantise du sang répandu : il y a un monsieur qui est poursuivi par l'idée fixe de tuer un sergent de ville, un autre monsieur qui tue ou veut tuer tous ses parents pour en hériter, un troisième monsieur qui tue une vieille femme, lui vole ses économies, fait fortune en Amérique, (est-ce assez vieux jeu, cela ?) revient sur le théâtre de ses exploits, rend l'argent aux héritiers et est très considéré dans le monde et la famille de sa victime... Et tout cela est écrit d'un style cherché, prétentieux, visant à l'effet; mais productif d'un lourd assoupissement... Laissez donc en repos les gens séniles, et leurs œuvres !

Cependant cet ouvrage indigeste, et qui n'a rien de philosophique, n'est pas ce qu'un vain peuple pense : M. le député Maurice Barrès a pris soin de nous en avertir dans une magistrale préface. C'est une œuvre de haute portée : M. Maurice Beaubourg est un de ces esprits supérieurs qui, « au

nom de leur monde intérieur, méprisent le monde extérieur. C'est le sentiment plus ou moins net, qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur monde intérieur, qui leur fait mépriser comme petites misères, à peine vivantes, comme simples apparences, toutes ces choses qui sont, pour l'ordinaire, l'orgueil et l'occupation des hommes... » Et tout cela, c'est ce qu'il traduit par cet aphorisme nouveau : *le droit à l'ironie*. Espérons que M. Barrès usera aussi de ce droit à la Chambre, sans être rappelé à l'ordre.

Cette élucubration de la jeune école ne saurait être comprise que par les adeptes : je doute même que les assassins de profession puissent trouver quelque charme, ou quelque bonne recette, en lisant ces contes. Quant aux bonnes gens qui lisent pour se divertir, ils seront ahuris ; et pour ceux de mes lecteurs qui suivent le mouvement littéraire, je terminerai par ces mots : quelle différence entre la renaissance romantique de 1830 et la décadence des *Décadents* !

M. DU MAZEL.

TROP PETITE, par GABRIEL BÉAL. Un volume in-18 jésus de 247 pages
Paris, 1890. Prix : 2 francs

Trop petite ! Jamais je n'avais songé qu'on pouvait souffrir d'être trop petite. Et pourtant elle souffre cruellement, l'héroïne du joli roman de M. Gabriel Béal.

Pauvre Lia ! Elle est petite comme on ne l'est pas. Elle a dix-huit ans, elle sent naître en elle pour un camarade d'enfance une affection qui ne demande qu'à se transformer en amour. Mais lui ne la regarde même pas. Une femme, une mère, cette naine ! C'est à la sœur de Lia, à la triomphante Sarah, que va son cœur. C'est elle qu'il épouse et Lia sera toute sa vie tante Lia.

Une tante admirable, du reste, d'une douceur, d'une abnégation, d'un courage au-dessus... de sa taille. Ses neveux, elle doit bientôt leur tenir lieu de mère, non seulement les entourer de soins et d'amour, ouvrir leur esprit, former leur cœur, leur apprendre à penser, à croire, à prier, mais aussi leur gagner le pain de chaque jour. Et quelle lutte que celle-là ! Que de carrières lui ferme sa demi-infirmité !

Mais elle surmonte toutes les difficultés, la tante Lia ! Il y a une volonté de fer sous cette frêle enveloppe. Ses souffrances, au lieu de l'aigrir, lui ont appris le détachement, l'abnégation. Pauvre Trop Petite ! elle est grande par le cœur, et grande par la bonté. On finit, je vous assure, par l'aimer et presque la vénérer, tant M. Gabriel Béal l'a su délicatement peindre, tant il sait nous faire descendre au plus profond de son exquise nature.

E. FLORENTIN.

NOUVEAU COURS SIMULTANÉ D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE,
spécialement à l'usage des écoles et maisons d'éducation de jeunes filles,
rédigé conformément aux programmes officiels, sous la direction de MM.
A. DUPAIGNE et E. SECOND, tous deux anciens élèves de l'École normale supérieure,
agregés de l'Université et professeurs au collège Stanislas.

Première année du cours élémentaire. Premier trimestre. Un volume in-12 de
190 pages. Prix : 1 fr. 20.

Deuxième trimestre. Un volume de 256 pages. Prix : 1 fr. 40.

Troisième trimestre. Un volume de 334 pages. Prix : 1 fr. 60.

LIVRE DE LA MAÎTRESSE. *Premier trimestre.* Un volume in-12 de 400 pages.

Prix : 3 francs

Nous avons donné les titres complets parce qu'ils sont, à eux seuls, un exposé de la sagesse du plan et des garanties de sa parfaite exécution. Les deux professeurs distingués, qui ont mis tout leur cœur avec leur belle intelligence au service de la première enfance, ont acquis un titre incontestable à la reconnaissance des mères de familles et des institutrices dignes de leur noble mission.

Quoi de plus gracieux, de plus profondément enfantin et de plus élevé à la fois, que ces leçons de morale dont le charme s'accroît encore par les nombreuses vignettes qui parlent aux yeux, en même temps que le texte frappe l'esprit et va au cœur.

Comme on sent bien que l'éminent professeur de philosophie est, en même temps, un père modèle, et que ces délicieuses causeries sont des réminiscences des leçons qu'il donna à une enfant chérie, en la caressant assise sur ses genoux. Il faut être père pour trouver le secret de mettre à la portée de ces intelligences à peine écloses, un enseignement sublime qui, sous une forme concrète et accessible au premier âge, réprime les penchants mauvais, dirige et règle les mouvements du cœur, inspire l'esprit d'observation et éveille dans l'âme, avec l'idée de Dieu, la notion du devoir et les hautes pensées de nos destinées éternelles.

Il va sans dire que les auteurs ne séparent pas la morale de la religion et que leur enseignement est franchement chrétien.

Après la Morale, vient la Grammaire dont les éléments débarrassés des définitions scientifiques inintelligibles pour les enfants et des formules synthétiques sont rendus clairs et attrayants par la lucidité de l'enseignement, toujours déduits d'un fait ou rendus sensibles par des exemples judicieusement choisis.

Il en est de même pour les premières notions de Rédaction, d'Histoire de France et de Géographie. Les vignettes, d'un très bon dessin et d'un

trait fort net, excitent l'attention et achèvent de donner aux explications une clarté parfaite : c'est de la science très exacte, mais adaptée merveilleusement à l'intelligence des petites filles pour lesquelles des classes si bien faites deviennent plus amusantes que les récréations.

Le calcul lui-même, par la forme concrète, est rendu lumineux et attrayant. A plus forte raison, les Leçons de choses, la Géométrie, le Dessin et le travail manuel.

Les mêmes matières sont développées dans *le Second et le Troisième trimestre*; et l'on est surpris de la somme de connaissances exactes, nettes, précises, que les enfants, sans fatigue intellectuelle, sans excès d'application, ont pu acquérir dans la première année scolaire.

L'exécution typographique et le cartonnage ne laissent rien à désirer. Ces petits volumes coquets avec leurs innombrables vignettes, ne peuvent manquer de charmer les enfants.

Le Livre de la Maitresse reproduit la partie de l'élève, et place en regard les plus judicieux conseils pour les explications à donner aux enfants et la manière de tirer le plus grand profit possible de la méthode d'enseignement.

Nous croyons pouvoir affirmer que cette publication est de beaucoup supérieure à tout ce qui a été publié jusqu'ici dans le même genre.

ERNEST AIMÉ.

NI DIEU NI MAITRE, pièce en quatre actes, par GEORGE DURUY

Un volume in-12, de XLVIII-257 pages. Paris 1890. Prix : 3 fr 50

Décidément les princes de la science qui, jusqu'à ce jour, s'étaient montrés les plus récalcitrants à toute idée religieuse, ont été touchés par la grâce; et bientôt tous les membres de l'Académie de médecine donneront l'exemple des vertus et des pratiques les plus chrétiennes : spectacle bien consolant pour les âmes, en cette fin de siècle ! Le docteur Rameau, dont M. Georges Ohnet nous a conté l'histoire, s'était montré bien impie, bien irrévérencieux envers les — curés —, malgré les objurgations de son ami, le docteur Talvanne; il ne s'en est pas moins converti, et il est aujourd'hui marguillier de sa paroisse. Le docteur Nogaret, dont M. George Duruy nous esquisse l'histoire, avait adopté comme devise : *ni Dieu ni Maitre* : et c'était le plus matérialiste de nos libres penseurs. Il est vrai que son ami, le docteur Meynard, ne partageait pas toutes ses idées et lui faisait une opposition salutaire : aussi est-il advenu que ce brave Nogaret est saintement mort dans les bras de l'abbé Berthaud. Que de conversions dans la Faculté ! Serait-ce une des conséquences indirectes de la

laïcisation de nos hôpitaux? Il ne serait pas inutile de savoir, sur ce point, qu'elle est l'opinion du docteur Desprès : c'est un interview auquel je me livrerai quelque jour.

Le docteur Rameau avait une fille; le docteur Nogaret en a une et de plus, il possède un fils: la fille n'est pas baptisée, et le fils est architecte. Tous les deux ne valent pas l'argent que leur instruction a coûté : il est bien entendu que je ne veux pas médire de l'architecture et que j'admire M. Charles Garnier ; mais je trouve, avec M. Georges Duruy, que quelques notions de catéchisme ne nuisent en rien à la confection des plus savantes épures ; et n'empêchent pas une jeune fille de se livrer à une étude approfondie des sonates de Beethoven. Bref, la fille et le fils ne pensent qu'à parader dans le monde, à monter au Bois, à se montrer à l'Opéra ; et considèrent leur papa comme une vulgaire vache à lait, bonne à garder, tant qu'elle est productive ; bonne à mener à l'abattoir, quand ses flancs se sont taris. Hélas ! ce tableau est vrai et sera d'autant plus vrai que nous multiplierons davantage les écoles laïques, à l'usage des deux sexes.

Au surplus, voici le drame ; l'auteur nous en donne, en sa préface, une analyse que nous n'avons qu'à reproduire : « Un homme, un médecin, n'a pas fait baptiser le fils et la fille qu'il a d'un premier mariage. Il dédaigne sa seconde femme, parce qu'elle est chrétienne fervente, tandis qu'il est acquis lui-même aux doctrines matérialistes. Bien portant, riche et heureux, cet homme est soudain frappé par une maladie terrible qui lui enlève en même temps la fortune et la santé. Sa femme se résigne à la médiocrité de cette situation nouvelle et le soigne avec un dévouement admirable ; son fils et sa fille, au contraire, s'irritent, s'aigrissent, se détachent de lui. La maladie et la ruine deviennent pour ce malheureux le point de départ d'une lente et profonde évolution... et à la fin de mon petit drame intime, on verra cet homme plein de gratitude, de tendresse et de respect pour l'épouse dont il n'avait pas discerné d'abord les hautes vertus ; et on le verra, en même temps, incliné par les mêmes causes à proclamer la valeur, qu'il méconnaissait, de l'idée religieuse... Si j'étais pédant, je vous dirais que j'ai voulu montrer les — réflexes — de la maladie et de la souffrance sur l'ordre de nos sentiments et de nos idées. »

Que M. G. Duruy se soit inspiré, ou non, du roman de M. G. Ohnet, en somme, la chose importe peu : on peut y voir l'effort de deux honnêtes gens, qui tiennent à réagir contre les tendances matérialistes de l'école moderne et qui ont compris que rien n'est plus sot que de s'écrier : le cléricalisme, voilà l'ennemi ! Il nous serait donc impossible de ne pas applaudir de grand cœur et des deux mains, si jamais un théâtre — libre — nous

offrait la représentation de cette — pièce —. Mais le livre est au moins à la disposition de tous ; et cela doit suffire en ce temps de liberté.

Un mot, cependant : le livre coûte le prix ordinaire des volumes de ce format, cela est trop cher. Je crois qu'une édition populaire, à très bon marché, devrait être faite ; M. G. Duruy ne refuserait pas, sans doute, son assentiment : et quand ce drame pourrait être acheté par tous les gens qui aiment à lire et qui n'ont pas les moyens de s'offrir des distractions trop onéreuses, je pense que l'idée de l'auteur produirait des effets beaucoup plus efficaces. Il ne faut pas que seuls, les membres de l'institut, aient la faculté de lire ce volume. C'est là une réflexion que je me permets de soumettre aux sociétés de propagande : *Ni Dieu, ni maître*, grâce à son titre, serait le meilleur des tracts.

MAURICE PUJOS.

L'ESPRIT DES AUTRES. Pensées, maximes. Un volume in-18 de 168 pages
Paris, 1889. Prix : 1 franc

Le dix huitième siècle a été dit, non sans quelque apparence de raison, le siècle de l'esprit ; mais cette supériorité s'est si bien démocratisée depuis qu'on a pu dire de nos jours, avec non moins de raison, que l'esprit courait les rues. Ce n'est pas cet esprit, toujours sans doute pétillant de sève mais sans prudence et sans retenue, prêt à mêler au diamant le plus pur les éclaboussures du ruisseau, que l'auteur de *l'Esprit des autres* met à contribution. C'est plus haut qu'il s'élève. C'est dans les régions sereines de l'intelligence et du savoir qu'il cherche les fleurs auxquelles nous devons le charmant bouquet qu'il daigne nous offrir.

Ce travail, il l'a fait, paraît-il, sans peine et sans effort, pour ainsi dire en se jouant. Dans une très courte préface qui précède le volume, il s'applique même à se mettre absolument à l'écart, en nous disant que son opuscule est un simple recueil de pensées glanées au cours de ses lectures. « Lorsque j'ai commencé à écrire les passages qui me frappaient dans les livres que je lisais, y est-il dit, je n'avais que l'idée de conserver pour moi une jolie pensée, une sage leçon ou un bon conseil ; ce n'est que plus tard, lorsque je vis ces feuilles volantes se couvrir de notes et se multiplier, que j'eus le désir de faire imprimer ce recueil. » C'est évidemment trop de modestie, et l'auteur anonyme a bien fait, de nouer ses fleurs afin de nous en faire admirer tout le coloris et savourer tout le parfum.

L'Esprit des autres n'est pas un volume qu'on lit tout d'une traite. Chaque ligne est un joyau qui vous saisit et vous arrête : chaque pensée un poème ouvrant devant vous des horizons où l'imagination se plaît et

s'oublie. Mais aussi de quels maîtres et de quels génies vous trouvez l'empreinte ! Ici, c'est de saint Jean Chrysostome et de Bossuet, là, de Plutarque et de Joseph de Maistre, ailleurs de Corneille et de Châteaubriand. Dans cette revue de l'esprit et du savoir, les anciens coudoient les modernes : Horace, La Bruyère, Cicéron, La Fontaine, et, parmi les modernes, de temps en temps, souvent même, des contemporains : Mgr Dupanloup, Victor Hugo, Lamartine, le R. P. Monsabré, le R. P. Causette, M^r Rousse, etc. ; si bien que cette diversité pleine de surprises donne un charme de plus à la lecture.

Ce travail sera consulté avec plaisir par tout homme d'esprit désireux, au contact des grands maîtres, d'élargir son intelligence et d'affermir son caractère.

A. CLAVERIE.

UN CŒUR EN PEINE, par JOSÉPHIN PÉLADAN

Un volume in-16 de XLVIII-330 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Ce volume fait partie d'une vaste encyclopédie intitulée : *La Décadence latine* ; et c'est une *éthopée*. Qu'est-ce qu'une éthopée ??? Mon dictionnaire ne m'ayant rien appris, mes connaissances personnelles ne me permettent pas de vous donner une définition exacte de ce vocable.

En tout cas, M. Joséphin Péladan nous apprend que LES MAGNIFIQUES l'ont élu maître du tiers ordre intellectuel de la Rose † Croix catholique : en conséquence, le Sar Joséphin Péladan est hiérarque de la suprême hiérarchie, constituée en septénaire officiel ; et préside le conseil, chef du mouvement de désoccultation de l'occulte. Pour parvenir à cette haute situation, le sar Joséphin a dû quitter les *Adelphes* de la Rose Croix Kabbalistique ; et cette rupture lui a coûté : mais la lumière est ou n'est pas, et un homme de science et d'honneur doit, avant tout, désocculter l'occulte ; ou je n'y entends rien. On voit ainsi que *le Cœur en peine* n'est pas l'œuvre du premier venu et que ce livre n'est pas de ces romans vulgaires et amusants que G. Ohnet pourrait signer ; ni de ces études réalistes et fortes que Guy de Maupassant pourrait faire sur *Notre cœur*.

Il s'agit donc d'une jeune châtelaine qui « a vingt-cinq ans de l'orteil au sourcil », et qui est « consciente de son apogée plastique ». Et pourtant elle est esseulée et incomprise. « Pourquoi ainsi incomprise ? La promesse de cœur écrite dans ses yeux, n'a-t-elle pas suffi à lui attirer l'amour ? ou bien est-ce que l'homme décadent et d'âme frelatée ne cherche plus que celles qui mentent et qui déçoivent ?... Ainsi mélancolisée, elle se révèle vénusienne lunaire, le meilleur des types féminins, le seul parfaitement

faute et qui disparaît de la civilisation latine où la bonté désormais manque d'intelligence et le charme ne s'accompagne plus de miséricorde. Il y a dans la recherche sentimentale d'aujourd'hui cet esprit de mélancolie que les vieux théologiens qualifiaient de peccation, et qui, déformant la notion voluptueuse, mêle perversement le souffrir au jouir. »

Et voilà pourquoi la dame de Loys — les flots — qui s'appelle Bêlit, est essemblée et incomprise.

Quoique et bien qu'essemblée, elle attend un message du château de Rose-Croix, et s'en va rêver à la *Chaise du Diable*. Là elle « sent son âme soudain envahie par une lumière aveuglante et blafarde » et, « la Norme redoutable du combat pour le moi, cette fatalité qui veut le subordonnement de la velléité même lumineuse à la ferme volonté, encore que noire, lui apparaît explicative de tous ses maux. » Et Bêlit sent son âme de jeune fille envahie par des pensées irradiantes, non confuses, mais diffuses : elle conçoit « qu'elle n'a de bien personnel que des renfermements d'impressions, des rétorsions de dépit. Son effort réside à garder rancune à la vie : elle ressemble à un parti vaincu qui étudie, calmement hypocrite, comment il s'affranchira au jour propice... » Ainsi pense Bêlit ; « et du même mouvement d'âme elle bafoue et renie père, mère, curé, professeur, et la longue concentration de sa rancœur pousse jusqu'à l'injustice de la cuisance de son âme déçue. »

Décidément, voilà une charmante personne ! Mais tout cela n'est rien : Bêlit est douée d'un esprit philosophique qu'on ne saurait autrement qualifier que de transcendant, et elle éprouve le besoin de nous faire part de toutes ses impressions et réflexions. Le lecteur, que les idées et la prose décadente intéressent, pourra lire, avec plaisir et avec fruit, deux cents pages au moins de ce style et de cette puissance synthétiquement analytique. Elle conclut que l'amour n'existe pas et que nul ne saurait découvrir sa *paredre* ; et, s'adressant à Tammuz, être imaginaire, qui lui affirme que s'il la trouve, elle, il l'aimera, lui, (l'amour) ; elle s'écrie d'un ton prophétique : « Peut-être, mais trop tard : l'abstrait t'aura ordonné, ô abstracteur ! Tammuz, amant de l'amour, je te salue, homme sans femme, mari sans épouse, amant sans maîtresse ; étrange missionnaire, pécheur et bienfaisant, charnel et idéal, je te pressens. Aumônier de l'exception, confesseur des impénitences, directeur des insensées, évêque de la Pentapole, cardinal du péché, je te pressens et je te dévoile à toi-même plus que tu ne veux. Mon lucide orgueil t'étudie depuis le jour où tu m'as apparu ; il t'a percé, et comme je ne veux pas te garder, je t'avertis que nulle ne te gardera, nulle, entends-tu ? » Tammuz, un peu ahuri, se défend comme il peut ; et

je suppose que le lecteur, même bienveillant, commence à ressentir les prodromes d'une forte migraine.

Et ces divagations continuent; tant et si bien que Bélit en perd le peu de cervelle qui lui reste, s'évanouit et tombe pâmée au pied de la falaise. Mais le Rose-Croix Isdubar, envoyé par le Sar Mérodack, arrive à temps pour la sauver; et la conduit dans les ruines du château mystérieux où siège le grand conseil-chef, sous la présidence du Grand-Maitre. *Ad rosam, per crucem*, doit-on dire avant de frapper à la porte; Isdubar connaît le mot d'ordre, et Bélit, après avoir salué poliment l'honorable société, murmure, confuse et charmée: « Je suis donc *œlotsite*? » Là dessus, les voiles du temple s'entr'ouvrent, et Bélit jouit de la suprême faveur d'avoir un entretien avec Sathan, le macrodémon.

Il résulte de tout cela que Bélit « gardera son amour à l'état mystique et en fera de la lumière ». — « Et alors, d'une voix tendre en sa gravité, Mérodack incante ce cœur en peine: — Tu es élue à souffrir, Bélit; pare-toi à ta douleur. Tu es élue à aimer, prépare-toi à gémir.. Va dans ce Paris, où Eros n'a plus un temple, peut-être plus un cœur; va, et comme Tammuz convertira les femmes d'exception aux rites sublimes, prêche aux hommes supérieurs la passion noble. Crois et espère en ta beauté. oh! croix d'amertume! Elle marque ta prédestination à devenir un jour le cœur d'une étoile. »

Et c'est fini: voilà, tout au long, le numéro VII de l'Éthopée: la Décadence latine.

Peut-être s'étonnera-t-on des nombreux emprunts que j'ai faits à l'auteur pour écrire ce compte rendu: cela était nécessaire. M. Joséphin Péladan a la prétention d'être un chef d'école et un réformateur: comme chef d'école, il écrit d'un style qu'on ne saurait faire connaître autrement qu'en le reproduisant — en amples théories —; comme réformateur, il dédaigne les anciennes formules, méprise les vieilles méthodes et prétend captiver l'attention de ses contemporains non pas à l'aide de péripéties vulgaires et de fables banales, mais par la force de ses raisonnements. Ce sera peut-être là le caractère distinctif de la littérature du vingtième siècle: nos descendants, fatigués des immuables incidents que suscite le mariage prévu d'Edgard et d'Ernestine, rechercheront peut-être, pour se divertir, la solution raisonnée des problèmes de la pure métaphysique; et l'entendement triomphera de l'imagination. Ce sera la contre-partie du romantisme.

Seulement, nous ne sommes pas tous encore en état de comprendre les sublinités de cette école nouvelle; mon compte rendu est donc analytique,

parce que j'ai pensé que mes lecteurs, soucieux de connaître le décadentisme, me sauraient gré de leur éviter la fatigue d'avoir, en lisant ce livre, non moins l'esprit que — le cœur en peine —.

MAURICE PUJOS.

UN CŒUR DE FEMME, par PAUL BOURGET. Un volume in-16, de 412 pages
Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

M. Paul Bourget est un écrivain d'un talent incontestable : il devrait donc, non pas suivre le goût du public, mais imposer ses idées. Les journaux, qui racontent par le menu les faits et gestes des hommes plus ou moins célèbres, nous ont fait connaître que M. P. Bourget vient de se marier; il faut espérer que sa jeune femme lui fera comprendre que son *Cœur de femme*, n'a rien de commun avec celui qu'elle lui a donné et que M^{me} de Tillières est une de ces exceptions ennuyeuses, qui ne méritent pas qu'un galant homme leur consacre quatre cents pages de sa prose.

Cette M^{me} de Tillières « était blonde, tendre, délicate et frêle. L'azur du ciel pur se reflétait dans son regard; en un mot, c'était un roseau que le moindre vent d'orage eût courbé... » Et quel cœur elle avait! Sa sainte mère, « elle l'aime, elle l'adore, et son limpide sourire a gardé devant elle les grâces exquises de l'enfance innocente; elle a bien aimé son noble mari, mort héroïquement pendant la guerre, et si, après ce triste événement, elle a pris un noble amant, c'est par pitié pour cet amant : il pleurerait, et elle ne peut pas voir un homme pleurer! Et si elle en a pris un second, c'est par politesse. Celui-là lui demandait ses faveurs avec insistance, et elle est tellement polie qu'elle n'a pas su résister aux prières de Casal. » Elle en prendrait bien un troisième, si une occasion irrésistible se présentait; mais elle préfère entrer au couvent; il est probable qu'elle n'y fera pas un long séjour. » Au surplus, dit lord Herbert, le couvent, c'est l'alcool des femmes romanesques. C'est plus sentimental que le whiskey, et plus vieux jeu; c'est aussi plus fier, mais c'est bien toujours le même but : oublier, s'oublier!... » Et telle est l'oraison funèbre de ces amours passionnelles, et la synthèse de ce *Cœur de femme*.

La description des mœurs d'un monde imaginaire n'a d'intérêt qu'autant qu'elle est nouvelle ou amusante; mais quand la thèse est vulgaire et quand les incidents sont d'une banalité classique, le lecteur a le droit de dire que l'auteur — même éminent — abuse de sa condescendance. Assez de ces femmes du monde, qui se donnent au premier venu comme les demoiselles qui, en Norvège, accostent le soir certain voyageur impérial et l'appellent gentiment : « *Mein hubscher Blonder...* » M. Bourget a la

prétention de peindre les gens du monde; s'il a pu y rencontrer quelques types qui lui aient permis d'écrire: « *Mensonges* », il devrait se souvenir que les *Madame Moraines* sont des exceptions. Quant aux *Madame de Tillières*, qu'on les laisse, s'il en existe, dans leur hôtel, et qu'on ne s'en occupe pas!

Les écrivains les plus remarquables ont parfois des défaillances: Victor Hugo n'a jamais pu faire accepter par le public ses *Burgraves*; on pourrait craindre que M. Bourget ne réussit pas à faire aimer par ses lecteurs son — *Cœur de femme* —.

M. DU MAZEL.

LES PASSIONS, cinquième retraite de Notre-Dame de Paris
par le R. P. Félix, S. J. Un volume in-12 de vi-366 pages. Paris 1890. Prix : 3 fr. 50

Voici un vrai et beau livre de morale pratique. C'est d'une éternelle actualité. C'est aussi saisissant à la lecture pour nous que pour nos aînés à qui il fut donné d'entendre l'orateur il y a quelque trente ans. Et certes pourtant, il était par excellence l'un des plus brillants, l'un des plus émouvants qui aient illustré l'éloquence chrétienne, la chaire de Notre-Dame.

Merci au R. P. Félix pour avoir réuni en un volume de près de quatre cents pages les conférences de sa V^e retraite sur les PASSIONS. Il n'est point de lettré qui ne veuille l'avoir dans sa bibliothèque.

L'individu, la famille, la société dont la différence d'attitude devant les passions partage l'humanité en deux fractions, l'une montant de degré en degré vers les sommets du bien et l'autre descendant de degré en degré vers les abîmes du mal, tous voudront visiter cet empire des passions et l'explorer avec un intérêt d'autant plus vif et personnel que nous avons tous des passions et que sous ce rapport nos cœurs se comprennent et nos âmes rendent les mêmes sons et se renvoient mutuellement les mêmes échos. Ce qui nous distingue entre nous, ce n'est pas d'avoir des passions ou de n'en avoir pas, c'est d'avoir telle ou telle manière d'être et d'agir vis-à-vis de nos passions.

Le R. P. Félix ne fait point une description ou une sorte de monographie de chaque passion en particulier. Ce qui ressemblerait trop à une étude psychologique peu compatible avec les exigences d'une prédication faite devant un auditoire d'élite et directement adaptée à la conversion et à la sanctification des auditeurs.

L'auteur a préféré nous montrer dans une vue d'ensemble la nature et la puissance des passions, leurs tendances au mal, leur conspiration contre

le bien, la séduction qu'elles exercent, l'aveuglement où elles conduisent et le malheur qu'elles engendrent.

Et qui de nous, en effet, quand nous nous rendons compte de ce qui décide de notre vie, de ce qui la pousse dans le sens du bien ou dans le sens du mal, de l'ordre ou du désordre, de la vertu ou du vice et de ce qui fait parfois aboutir telle existence à la plus grande sainteté et telle autre à la plus grande scélératesse, qui de nous n'est arrivé à cette découverte? Les passions bien ou mal dirigées, les passions asservies et les passions maîtresses dans une vie humaine.

Au foyer domestique, si nous cherchons la cause de la paix ou du trouble, de la perfection ou de la corruption, du bonheur ou du malheur, ce que nous y rencontrons c'est partout et toujours la même cause : les passions gouvernées et commandées ou bien les passions gouvernant et commandant en souveraines.

Sur un plus vaste théâtre, nous n'avons qu'à envisager la société entière, la société allant au progrès ou à la décadence, la société marchant dans l'ordre et l'harmonie ou la société s'agitant dans le désordre et l'anarchie, la société offrant l'image de la plus haute civilisation ou la société offrant le spectacle de la plus hideuse barbarie. Eh bien, la cause effective de ce contraste saisissant, c'est d'un côté les passions contenues, réprimées, domptées, de l'autre des passions affranchies, déchainées, encouragées.

Voilà ce que nous fait merveilleusement toucher du doigt ce livre que nous voudrions voir même à d'autres mains qu'aux mains catholiques en ce siècle où se fait sentir la tourmente des passions plus qu'à aucune autre époque de l'histoire. Il n'est guère de pages que nous ne voudrions nous approprier, tant nous les avons vécues toutes, tant nous avons senti comment les passions se produisent et quelle unité elles trouvent dans l'amour, quel rôle et quelle portée elles ont dans notre vie. Et notre plus amer regret serait de ne pouvoir faire de nombreux extraits, n'était la certitude que nous avons de voir nos lecteurs loin de s'en tenir à nos citations et appréciations.

Tout est à lire et à relire dans les chapitres qui traitent de la *Conspiration des passions contre le bien, de la séduction, de l'aveuglement et du malheur des passions*.

Notre vie de chrétien ne se passe-t-elle pas à vouloir briser avec nos passions, à les combattre et dominer pour leur imprimer la direction voulue par le Créateur?

L'honneur et le mérite de notre vie ce n'est pas d'être sans passions.

C'est d'en être victorieux toujours, c'est de mettre dans notre vie au lieu de l'agitation le repos, au lieu du vide la plénitude, au lieu du dégoût la joie et avec ces trois choses la vraie félicité.

Et ce que nous ferons pour nos âmes et nos familles, pourquoi ne le ferions-nous pas en faveur de notre pauvre société, comme l'a tenté le R. P. Félix avec son éloquence et les livres qu'il a publiés et va publier encore ?

La passion c'est le mal auquel il faut résister. Et résisterons-nous assez pour réparer au bout d'un siècle d'iniquité le mal que nous signale l'éloquent conférencier.

ÉMILE LE BAILLIF.

TOUTES LES DEUX (*Un monde qui s'en va*), par ALBERT DELPIT. Un volume in 12 de 386 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Je n'ai pas l'habitude de faire des emprunts à mes confrères ; mais M. Philippe Gille, critique littéraire du *Figaro*, vient d'exprimer un sentiment qui est tellement mien, que je demande la permission à mes lecteurs de citer ce passage, au début de mon article. Je le considère comme un symptôme de réaction contre les tendances de certains de nos écrivains modernes ; et je me réjouis de voir que je ne suis pas le seul à bâiller, quand je suis forcé de lire certains romans *documentaires*.

« J'avoue ne me sentir aucun goût pour le roman patho-psychologique qui sévit en ce moment ; l'ennui impérieux, invincible, celui avec lequel il n'est pas d'accommodement possible, m'envahit dès que j'ai ouvert un livre épais de ces nombreuses pages sans alinéas qui recèlent, au dire des initiés, des trésors d'observation ; les passions, ainsi pulvérisées pour le travail de l'analyste, ne me représentent guère plus les mouvements de l'âme qu'une horrible boue triturée par un chimiste ne me représentait l'autre jour une feuille de rose. Que de malheureux romanciers l'énigmatique Stendhal a égarés sans rémission ! Paix à eux et occupons-nous d'un livre écrit sans prétention ni fatigue, d'un roman d'action, de *Toutes les deux*, le dernier livre d'Albert Delpit. »

Cela dit, nous raconterons à nos lecteurs que Maurice de Fonde, fortement entamé par les excès de la vie parisienne, se décide à aller faire ou tenter une fin, dans un petit manoir qu'il possède aux environs de Nevers, seul reste d'une fortune opulente. A l'heure du départ définitif, dans le même compartiment que lui, monte une jeune femme charmante, que son mari accompagne jusqu'au wagon, et installe avec des précautions qui peuvent laisser supposer qu'il est le plus tendre des époux. Cette

dame, que nous appellerons tout de suite par son nom, M^{me} de Vrède, échange avec Maurice quelques mots d'une banalité de bon goût; et quand elle descend à la station, où elle est attendue, Maurice de Fonde en est éperdument amoureux : c'est dans cet état d'ignition latente, que le jeune blasé arrive dans son château, situé près d'Arnay-le-Comte. Le lendemain de son installation, il se promène dans les bois et rencontre, non pas sa voyageuse, mais la sosie de M^{me} de Vrède... Le voilà de plus en plus emballé.

La dame du wagon et la dame du bois, sont les deux sœurs, d'une ressemblance physique surprenante, mais d'un caractère absolument dissemblable. La dame du bois n'a rien de sauvage et s'empresse de prouver à Maurice qu'elle est aussi civilisée que les demoiselles qui font l'ornement du Moulin-Rouge : la dame du wagon, quoique pourvue d'un mari digne de toutes les calamités conjugales, fait preuve d'une austérité de mœurs qu'on ne saurait comparer qu'à celle dont la chaste Suzanne donna, la première, le salutaire exemple. Donc, Maurice aimera pour un certain temps, mais *sensationnellement*, M^{me} Andrézy, la dame du bois; et adorera, spirituellement, M^{me} de Vrède, la dame du wagon. Et l'on comprend que de nombreuses aventures se dérouleront et que M. Albert Delpit ne manquera pas de faire surgir au moment psychologique un oncle d'Amérique, qui hâtera le dénouement. Enfin, Maurice de Fonde, après les avoir aimées *Toutes les deux*, épousera M^{me} de Vrède, bien que celle-ci ne soit que divorcée; mais le mari mourra très prochainement d'une attaque d'apoplexie. M^{me} Andrézy, la dame du bois, meurt, après avoir essayé d'empoisonner et d'asphyxier sa sœur, la dame du wagon; l'histoire lamentable de la famille Hayem a inspiré à M. Delpit, l'idée de son dénouement. Enfin, tout finit bien; et l'on peut dormir tranquille quand, après avoir terminé la dernière page, on éteint sa lampe et qu'on se retourne sur son oreiller.

Il ne faut pas juger ce roman d'après l'analyse décousue que j'en viens de donner : ce récit est bien mené, mouvementé, parsemé d'épisodes amusants ou pris sur le vif. Excellent livre à emporter dans un déplacement de chasse : la bibliothèque du château est souvent trop ancienne, parfois trop moderne; les soirées au pavillon sont lugubres, quand on a horreur de la dame de trèfle; et puis, c'est ce que l'on peut appeler une lecture reposante et digestive.

M. Albert Delpit est un aimable homme qui cherche avant tout à plaire à ses lecteurs, et même à ses critiques : c'est non moins remarquable. En rendant compte de *Comme dans la vie*, je m'étais permis de lui dire que

la police était encore, en France, un peu mieux faite qu'il ne semblait le supposer : dans *Toutes les deux*, ce gracieux auteur s'empresse de rendre hommage au zèle de nos agents ! Et cependant, il en est, comme Fétat, qui n'honorent pas la corporation... Mais pourquoi parler de choses mortes ? On comprend donc que j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas recommander à mes lecteurs, plutôt qu'à mes lectrices, l'œuvre nouvelle d'un écrivain qui fait galamment, peut-être sans y penser, des concessions sérieuses, même au plus humble des critiques littéraires.

MAURICE PUJOS.

CANDEUR, par ANDRÉ MAUREL. Un volume in-16 de 305 pages. Paris, 1890
Prix : 3 francs

Il ne paraît pas démontré qu'un roman, par cela seul qu'il est intitulé « *Candeur* » puisse être mis entre les mains de toutes les personnes candides : la proposition contraire serait, peut-être, plus vraie. Au surplus, une rapide analyse fera juger le but est la portée de ce roman « philosophique ».

M^{me} de Reuil est une excellente mère de famille : elle a pour intime ami, M. Ivan de Bréhec ; et comme celui-ci semblerait disposé à faire l'école buissonnière, elle l'incite à épouser sa fille Jeanne, un ange de candeur ; de cette façon, elle aura toujours Ivan à sa disposition ; et le trio sera content, elle, Ivan et sa fille. Le marquis Ivan de Bréhec accepte ce marché, comme un vulgaire croquant : c'est bien fait pour les nobles Bretons, que l'on représentait toujours comme des modèles d'honneur, de loyalisme et de vertu chrétienne ; on en avait assez de leur candeur !

« Nous sommes du pays d'Arvor,
Où l'âme est pure et le cœur fort... »

Voilà une légende que M. André Maurel a singulièrement réfutée ! Trop d'hermines sur champ d'argent .. Passons.

Néanmoins, Jeanne n'est pas heureuse : elle s'est aperçue, un beau soir, que madame sa mère avait pour monsieur son mari des sentiments que ne justifiait pas la plus vive des tendresses maternelles ; et comme sa candeur en avait été offusquée et qu'elle avait montré quelque dédain pour ce gendre trop aimé, il en résulta que le marquis lui infligea quelques corrections imméritées, de la nature de celles que les gars de Ploërmel ou de Pont-l'Abbé, octroient à leurs chastes épouses, quand ils reviennent d'un *pardon*. Jeanne verrouille ses portes, y met triple serrure ; mais Ivan, que ce jeu exaspère, casse les portes comme simples paravents

japonais et brise les serrures comme fétus de paille. C'est pourquoi la marquise profite d'une belle journée où son mari chasse le coq de bruyères pour prendre le chemin de fer et se réfugier à Paris, sous un nom supposé et dans un quartier excentrique.

Pleine de candeur, elle travaille de ses doigts roses, pour une modiste quelconque : c'est ainsi qu'elle rencontre, en reportant son ouvrage, un beau jeune homme, Faust et Marguerite... Le beau jeune homme déclare sa flamme, et après les lenteurs qu'une candide jeune personne doit respecter en pareille circonstance, Jeanne consent à demeurer sous son toit et à faire son ménage. On s'attend bien à ce qu'Ivan de Bréhec trépasse, à un jour donné, par suite d'une chute de cheval : tout arrive à point nommé ; et Jeanne, devenue veuve, épouse le beau jeune homme, qui est enchanté. Tant de candeur, celle de M^{me} de Reuil, celle de Jeanne, celle d'Ivan, celle du père Toupet, celle de lui-même l'ont transporté d'enthousiasme. Il est maintenant très heureux ; il a un enfant, et revoit M^{me} de Reuil, en cachette. « C'est, dit-il, encore une très belle femme, elle n'a que quarante-trois ans et son caractère ne m'a pas déplu. » De plus, il a « dix chevaux à l'écurie, trois cochers, cent chiens, deux piqueurs, et dix domestiques au château ». Un domestique par cheval, que de bêtes à nourrir !

Si M. André Maurel nous avait présenté cette histoire comme une conception de son imagination romanesque, et avait manifesté la simple intention de divertir ses contemporains, l'on pourrait discuter son sujet, l'apprécier et trouver que les livres de Zola ou d'Octave Feuillet offrent des mérites plus divers, et plus compréhensibles. Mais ce roman est une thèse philosophique ! Le système de l'auteur se trouve résumé dans les dernières pages de son livre : les amateurs de quintessence vulgaire y pourront trouver quelque agrément. Au fond, c'est la doctrine d'Épicure : le bonheur, ou le plaisir, est le souverain bien de l'homme et tous ses efforts doivent tendre à l'obtenir. « La grande affaire, en ce monde, c'est le bonheur de chacun, indépendamment de son prochain, auquel on ne doit pas nuire. Du moment que vous ne faites tort à aucun, *tout est légitime*. Il me paraît que ce bonheur, on l'atteindrait en suivant ma doctrine bien plus facilement qu'en se conduisant *selon les théories sociales et les habitudes en cours*... Le propre de l'intelligence supérieure est de concevoir un idéal du monde, le propre de la foule est de fuir cet idéal, de s'opposer à sa réalisation.. Mais l'idéal du philosophe subsiste quand même, dans sa plénitude et dans sa pureté : *s'il répond à la nature*, il triomphera. Cela est, dans une sphère modeste, le sort de ma philosophie. Si on la lit jamais,

des âmes banales et sensibles *bondiront*, s'étonnant que l'on puisse émettre de pareilles *théories* et croire à leur *possibilité* pratique... »

Mon âme banale et sensible a bondi, en lisant ces élucubrations, je l'avoue : et mon intelligence obtuse n'a pas encore pu comprendre, je le dis en bon français, sans aucune prétention philosophique, pourquoi ce roman réaliste est intitulé : CANDEUR !

MAURICE PUJOS.

ÉCHOS DU CŒUR, par M^{me} la COMTESSE DE GIDROL. Un volume in-8°
de 208 pages Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Ce serait manquer de courtoisie que de juger, sans admettre les circonstances atténuantes, le volume de vers que vient de publier M^{me} la comtesse de Gidrol : l'auteur a pris soin, en effet, de demander à un ami de présenter son œuvre au public, et M. Eugène Ripault a écrit une préface sympathique, dont nous détachons les lignes suivantes : « La comtesse de Gidrol était épouse et mère, faisait partie de la haute aristocratie et du monde officiel d'un autre régime... Tout à coup, la guerre de 1870 éclate : son fils, officier d'avenir, tombe sur le champ de bataille ; le comte de Gidrol ne tarde pas à le suivre, et sa fille, sa dernière consolation, va bientôt les rejoindre. C'en était trop, la coupe était pleine, elle déborda. La comtesse était chrétienne autant que femme d'esprit : ce n'est point du fiel qu'engendrèrent ses douleurs : ce furent des pensées de résignation, de pieux sacrifice qui découlèrent de son cœur ; ce sont ces poésies élevées que je prie le lecteur de ne pas parcourir à la hâte.

« L'auteur y a mis toute son âme ; le lecteur, j'en suis certain, mettra à connaître cette œuvre d'une mère, d'une épouse cruellement frappée dans ses plus chères affections, toute sa conscience et toute sa sympathie. La comtesse de Gidrol n'est plus à cet âge où on affronte la lutte la tête haute, et le regard dédaigneux, avec toute la fougue et tout le courage de la jeunesse ; *elle a peur de la critique* ; ne vivant plus que pour son livre, redoutant de ne point vivre assez pour assister à son apparition, *elle tremble à la pensée qu'on pourrait lui faire un accueil peu bienveillant. Elle aurait voulu faire appel à la pitié du critique ; pour un peu, elle eût demandé grâce avant que l'arrêt pût être prononcé !* »

Que répondre à une pareille supplique ? Je le demande à tout homme de cœur.

Palsambleu ! dira peut-être le critique impartial, mais poli, vous me mettez, Madame la comtesse, dans un cruel embarras. Je ne veux pas chagriner vos vieux ans, mais je ne puis pourtant pas dire à mes lecteurs que

vos élégies feront oublier celles de Lamartine : je ne peux pourtant pas dire que vos rimes soient impeccables, comme celles de Théophile Gautier ! Entre nous, croyez-vous que — restée — rime avec — brisée — ; que — fervente — rime avec — repentante — ; et que — bassin — rime avec — chagrin — ; et — émotion — avec — rayon : et — frémissants — avec — tremblant — ? Non n'est-ce pas ? — Mais le cœur parle, entendez-vous ? — D'accord !... Seulement ne croyez-vous pas que la prose, l'humble prose, ne puisse encore traduire les accents d'une âme désolée ? Ne pensez-vous pas que le récit de la mort héroïque d'un fils bien-aimé, qui meurt, frappé au front sur le champ de bataille, ait besoin d'aucun artifice de style pour toucher le lecteur ? Et puis, Madame la comtesse, il y a tant de volumes de vers ! Il est bien difficile, je vous assure, d'attirer l'attention du public, même avec des *Échos du cœur*.

Voilà ce qu'écrirait un critique inflexible, que la préface de M. Ripault aurait laissé indifférent : quant à moi, je n'aurais garde de dire à M^{me} de Gidrol que ses vers sont un peu faibles ; car j'y ai lu cette strophe touchante :

« C'est la souffrance, hélas ! qui fit vibrer ma lyre,
Et lui dicta ses chants, à travers ses sanglots ;
Du sombre désespoir j'ai connu le délire,
Et de mes yeux, les pleurs s'échappèrent à flots.
Le jour devint voilé, pour mon âme brisée.
Les splendeurs de la nuit perdirent leur éclat ;
Et l'odorante fleur je la trouvai fanée.
N'ayant plus de parfum, n'ayant plus d'incarnat.

Seulement, j'engagerai M^{me} de Gidrol à revoir son texte, lorsqu'elle publiera la seconde édition de ses poésies : il y a bien des fautes d'impression ; et cela choque les puristes. Quand on se mêle d'écrire, il faut veiller aux moindres détails, et surtout bien corriger ses épreuves. Et ce sera là toute ma critique : ce n'est point un arrêt dont on puisse demander grâce.....

M. DU MAZEL.

BULLETIN SOMMAIRE DES PUBLICATIONS RÉCENTES

La liste que nous donnons ici des ouvrages nouvellement parus n'emporte nullement de notre part recommandation de ces ouvrages ; c'est une simple énumération bibliographique pour ceux de nos lecteurs qui veulent se tenir au courant de ce qui paraît.

ALMANACH DES FAMILLES CHRÉTIENNES, pour l'année 1891, 15^{me} année! Un vol. in-8° orné de très nombreuses gravures. Prix : 0 50
ALMANACH-ALBUM DES CÉLÉBRITÉS CONTEMPO-

RAINES. Un vol. très grand in-8° illustré de 75 portraits gravés sur bois. Prix : 1 fr.
ALMANACH DE L'ATLIER, pour 1891. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 25

ALMANACH DU BON CATHOLIQUE, pour 1891. Un vol. in-16 Jésus illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DE LA CHASSE ILLUSTRÉE, pour 1891. Un vol. in-8°. Prix : 1 fr.

ALMANACH DU COIN DU FEU, pour 1891. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU CULTIVATEUR. Agriculture, élève du bétail. Un vol. in-16, orné de gravures, 48^{me} année. Un vol. in-16. Prix : 0 50

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES, pour 1891. Un vol. in-16 Jésus 41^{me} année. Prix : 0 50

ALMANACH DE FRANCE ET DU MUSÉE DES FAMILLES pour 1891. Un vol. in-12 illustré, 50^{me} année. Prix : 0 50

ALMANACH ILLUSTRÉ DE L'ARMÉE FRANÇAISE, par R. de Beauvoir. Un vol. in-4^{re} très richement illustré. Prix : 1 fr 50

ALMANACH ILLUSTRÉ DES FAMILLES, pour 1891. Un vol. in-18. Prix : 0 50

ALMANACH ILLUSTRÉ À L'USAGE DES JEUNES MÈRES, pour 1891. Un vol. in-16 Jésus. Prix : 0 50

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION, pour 1891. Un vol. très grand in-8°, doré sur tranche, illustré de vignettes, 49^{me} année. Prix : 1 fr.

ALMANACH DU LABOUREUR ET DU VIGNERON, pour 1891. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 25

ALMANACH-MANUEL DE LA BONNE CUISINE ET DE LA MAÎTRESSE DE MAISON, pour 1891. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DE L'OUVRIER, pour 1891. Un vol. in-18 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU PARFAIT VIGNERON, 36^{me} année pour 1891. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH PROPHÉTIQUE PITTORESQUE ET UTILE, pour 1891. Un vol. in-32 illustré, 51^{me} année. Prix : 0 50

ALMANACH DE LA RÉVOLUTION, par Charles d'Héricault. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE, pour 1891. Un vol. in-16 raisin. Prix : 0 30

ALMANACH DU SAVOIR-VIVRE, par la comtesse de Bassanville pour 1891. Un vol. in-16 Jésus illustré. Prix : 0 50

ALMANACH DU SOLDAT, pour 1891. Un vol. in-16 illustré. Prix : 0 25

ALMANACH SCIENTIFIQUE, pour 1891, par M. Laurencix. Un vol. in-16 illustré, 20^{me} année. Prix : 0 50

ÂME HUMAINE (l'), existence et nature, par le R. P. Marie-Thomas Coconnier, des Frères prêcheurs, ancien professeur de philosophie scolastique à l'Institut catholique de Toulouse, professeur de théologie dogmatique à l'Université de Fribourg en Suisse. Un vol. in-16 de vii-495 pages. Prix : 4 fr.

ANNUAIRE MATHIEU (de la Drôme). Un vol. in-18 illustré pour 1891. Prix : 4 fr.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE MODERNE, ouvrage contenant 64 cartes en couleur accompagnées d'un texte géographique artistique et ethnographique et d'un grand nombre de cartes de détail, par F. Schrader, directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette et C^{ie}, F. Prudent, lieutenant-colonel du génie au service géographique de l'armée et E. Antoine, ingénieur-chef du service de la carte de France et de la statistique graphique au ministère de l'Intérieur. Prix relié : 25 fr.

DICTIONNAIRE DE L'AMEUBLEMENT ET DE LA DÉCORATION, depuis le xiii^{me} siècle jusqu'à nos jours, par Henry Havard, spectateur de beaux-arts. Un vol. in-4^{re} orné de très nombreuses gravures. Prix : 55 fr.

DOUBLE ALMANACH MATHIEU (de la Drôme), indicateur du temps, indispensable aux cultivateurs et aux marins, pour 1891. Un vol. in-32 orné de vignettes, 28^{me} année. Prix : 0 30

ÉTUDES SUR LES VESTALES, d'après les classiques et les découvertes du Forum, par l'abbé Elisée Lazaire, docteur en philosophie, en théologie et en droit canonique. Un vol. in-16 de viii-344 pages. Prix : 3 fr. 50.

EX-LIBRIS (les), et les marques de possession du livre; physionomie et histoire — choix d'une marque personnelle — classement d'une collection, par Henri Bouchot. Un vol. in-18 Jésus, impression de luxe, titre rouge et noir, couverture illustrée par A. Giraldou, ornements typographiques et nombreux spécimens d'ex-libris. Prix : 6 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

HELENE, roman, par Alphonse Karr. Un vol. in-18 Jésus de 318 pages. Prix : 3 fr. 50

JÉSUS-CHRIST, par le Père Didon, de l'ordre des Frères-prêcheurs. Deux vol. in-8^{vo} cavalier renfermant une carte de la Palestine, une carte des environs de Jérusalem, un plan de la Jérusalem ancienne et de la Jérusalem moderne, et un plan du temple de Jérusalem. Prix : 16 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

JOURNAL DES GONCOURT, mémoires de la vie littéraire 2^{me} série; premier volume 1870-1871. Le Siège et la Commune. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

LIVRES MODERNES (les), qu'il convient d'acquérir, par Henri Bouchot. Un vol. in-18 Jésus. Impression de luxe, titre rouge et noir, couverture illustrée par A. Giraldou, ornements typographiques et nombreux spécimens d'illustrations. Prix : 6 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MÈRE GIGOGNE (la), almanach de la poupée modèle pour 1891. Un vol. in-16, 42^{me} année. Prix : 0 50

NI DIRU NI MAÎTRE, pièce en quatre actes, par Georges Duruy, précédée d'une préface. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

NOUVEAU TESTAMENT (le) et les découvertes archéologiques modernes, par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec des illustrations d'après les monuments, par M. l'abbé Douillard, architecte. Un vol. in-16 de vii-438 pages. Prix : 4 fr.

PETIT ALMANACH NATIONAL DE LA FRANCE, pour 1891. Un vol. in-32, illustré 50^{me} année. Prix : 0 50

PRINCE IMPÉRIAL (le), Napoléon IV, par le comte d'Hérissou. Un vol. grand in-18. Prix : 3 fr. 50.

SOCIALISME D'ÉTAT (le), et la réforme sociale par Claudio Jannet, professeur d'économie politique à l'Institut catholique de Paris, 2^{me} édition mise au courant des statistiques, et des lois les plus récentes. Un vol. in-8^{vo} de xv-606 pages. Prix :

TRIPLE ALMANACH MATHIEU (de la Drôme), indicateur du temps, indispensable à tout le monde, pour 1891. Un vol. in-32 illustré, 28^{me} année. Prix : 0 50

TROP PETIT, par Gabriel Béal. Un vol. in-18 Jésus de 247 pages. Prix : 2 fr.

UN AN D'EXIL (Bruxelles et Londres), avec lettres et documents, par J. Lamouroux, ancien secrétaire du comte Dillon. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50

UNE VOIX DE BRETAGNE, poésies, par Max Nicol. Un vol. in-8^{vo} de 234 pages. Prix : 3 fr. 50

VIE DE LA VÉNÉRABLE MARGUERITE-MARIE, par Mgr Jean-Joseph Languet, nouvelle édition conforme à l'édition princeps de 1729 continuée par M. l'abbé Gauthier, vicaire général d'Aulun, précédée d'une épître dédicatoire à sa Sainteté Léon XIII. Un vol. in-8^{vo} raisin avec portrait et autographes. Prix : 10 fr.

Le même ouvrage. Un vol. in-18 Jésus. Prix : 4 fr.

Le Gérant : F. WATTELLIER.

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

JÉSUS-CHRIST, par le R. P. DIDON. Deux volumes in-8° de LXXXVIII-483 et 466 pages. Paris, 1891. Prix: 16 fr. Reliure demi-chagrin, trois tranches dorées, 22 fr. Demi-reliure amateur, avec coins, tête dorée, 26 fr.

Le nom du R. P. Didon, et la connaissance qu'a le public de la longue et consciencieuse préparation de ce nouvel ouvrage, expliquent l'empressement avec lequel il a été accueilli.

Chaque époque a son courant, qu'il est dangereux de méconnaître et insensé de vouloir arrêter: on peut régler le cours d'un fleuve; en voulant le barrer on ne produirait qu'une inondation formidable.

Le grand docteur, dont la gloire rejaillit sur l'Ordre auquel appartient le R. P. Didon, a eu l'heureuse audace d'entreprendre de détourner le cours tout païen de l'aristotélisme à son époque, et de le faire servir à la démonstration et au triomphe de la foi chrétienne. Il a réussi et il a obtenu les suffrages de son siècle et de la postérité: il a mérité de recevoir, de la bouche même du divin Sauveur, la plus sublime et la plus délicieuse approbation: *bene de me scripsisti Thoma*.

A son exemple, saint Ignace, surmontant les craintes et les répugnances qu'inspiraient aux chrétiens l'esprit païen et sensuel de la Renaissance, eut, à son tour, l'heureuse témérité d'entreprendre de détourner, au profit de l'Eglise, ce courant dangereux. Il fit un devoir à ses religieux d'exceller dans l'étude des classiques anciens, et surtout dans la belle latinité, la passion de l'époque: en se plaçant, par leur supériorité incontestée, à la tête de l'enseignement, les disciples de saint Ignace affermirent dans la jeunesse et dans le monde lettré la foi et la pratique de la religion.

Nous trouvons l'exemple de cet esprit de condescendance, même aux temps apostoliques. Évangélisant la frivole Athènes, devant l'aréopage, saint Paul, loin de parler comme il le fait aux Hébreux ou aux Romains, se plie à l'infirmité de ses auditeurs; il emprunte son exorde à l'autel élevé en l'honneur du « Dieu inconnu », et s'appuie sur le témoignage de l'un des poètes de la Grèce.

C'est donc de grand cœur que nous félicitons l'auteur d'avoir cherché à rendre attrayante et agréable, pour le public lettré de notre époque, la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, sans altérer ni diminuer le texte de l'Évangile.

Bien à tort, on s'est engoué chez nous de « la science allemande : » il faut savoir bon gré au R. P. Didon d'avoir eu la patience de lire les élucubrations des professeurs allemands, et de s'être mis en rapport direct avec les universités germaniques. Cela donne du poids à son témoignage auprès d'une grosse portion du public qui, estimant cette nouvelle Vie de Jésus « à la hauteur de la critique contemporaine », lira sans défiance ce beau livre où resplendit la pure lumière de l'Évangile.

La passion du vrai, (qui est pour le salut de la société moderne le meilleur gage de conversion), exige aujourd'hui l'exactitude dans la peinture des lieux, la reconstruction des usages, des coutumes, et même des costumes, à l'époque dont on écrit l'histoire. En consacrant un temps considérable à visiter, avec les meilleurs guides et le soin le plus minutieux, ces lieux où s'est déroulée la vie du Sauveur, le R. P. Didon, qui sait voir et peindre, a pu ajouter, à l'intérêt de son récit, le charme de la description pittoresque de chacun des sites, des paysages, auxquels se rattachent les faits évangéliques.

Poussant la charité jusqu'à condescendre à la déplorable manie du néologisme, (ce qui est excessif), l'auteur a semé çà et là, mais avec grande parcimonie heureusement, quelques expressions dans le goût des décadents. Quand on peut écrire aussi élégamment et aussi correctement que le R. P. Didon, n'est-ce pas de l'abnégation que d'imprimer ces tâches à son œuvre, dans l'unique but d'en faire goûter la bienfaisante influence par un plus grand nombre ?

Après cette vue d'ensemble sur l'esprit, le plan et la méthode de l'auteur, il nous reste à donner un brève analyse de l'ouvrage.

L'introduction est une œuvre importante ; en évitant le ton doctoral et l'âpreté de la polémique, l'auteur dissipe les préventions créées par la fausse science, il réfute les objections, il résout les difficultés, il dispose admirablement l'esprit du lecteur à aborder, sans préjugé, le récit de la vie du divin Sauveur.

Pour le corps de l'ouvrage, on a compris, par ce qui précède, que le R. P. Didon a présenté le texte de la concordance des évangiles, habilement encadré, selon le goût de l'époque, dans la peinture des sites et la restitution des monuments, des populations, des coutumes, des usages de l'époque du Messie ; en discutant, quand il le faut, pour établir l'authenti-

cité des faits ou résoudre les difficultés qui peuvent se présenter à l'esprit du lecteur.

Les appendices qui terminent l'ouvrage sont de très précieuses dissertations, indispensables, mais qui ne pouvaient trouver place dans un récit suivi. On y lit, avec plaisir, le résumé de ce qui a été écrit de mieux sur chaque point, condensé dans un style limpide et avec cette sûreté de méthode, cette clarté de démonstration qui attestent chez l'auteur l'étude approfondie du sujet, et qui font partager aux lecteurs sa conviction (1).

Au courant d'une lecture trop rapide à notre gré, mais imposée par l'obligation de donner au plus tôt ce compte rendu, nous avons noté ce qui nous a causé parfois une impression fâcheuse ou suscité un doute dans notre esprit. En témoignage de la sincérité de nos éloges sur l'ensemble du livre, ne convient-il pas de toucher un mot de quelques-unes de ces réserves que nous ferions volontiers sur certains points ?

Nous en choisisons trois ; l'une sur la traduction d'un texte, la seconde sur la justesse d'expression, la troisième sur l'imagination des détails omis dans le récit des Évangélistes.

Au sublime début de l'exposé de la génération éternelle du Verbe, par saint Jean, pourquoi remplacer l'expression reçue « le Verbe était en Dieu » par cette traduction moins claire, et, à notre avis, moins exacte grammaticalement parlant « le Verbe était auprès de Dieu » ?

Le texte original *προς τον θεον* est, avec raison, traduit dans la Vulgate par « *apud Deum* ». Avec l'accusatif, *προς* a le sens de *apud*, et il répond rigoureusement à la traduction usitée « en Dieu » : *προς αυτον* ne peut se traduire que par « en lui-même ». Il serait aisé d'accumuler les citations qui écartent toutes le sens de « auprès de ».

Dans son admirable commentaire sur l'Évangile de saint Jean, Tolet résumait le sentiment des Pères grecs sur ce texte, entend toujours le *προς*, dans le sens de *apud*.

Nous n'avons pas pu trouver le motif qui a fait renoncer l'auteur à la traduction très exacte, à laquelle on est habitué.

La justesse de l'expression, si importante dans un sujet théologique, paraît quelquefois sacrifiée à l'effet et à l'imagination. Par exemple, en parlant de Bethléem, peut-on dire : « l'esprit de Dieu est en pleine effervescence sur cette grotte ? »

(1) Dans l'excellente dissertation sur la date de « l'inauguration du ministère public de Jésus, en Galilée », on trouvera des détails intéressants sur la fête du Purim, qui est devenue chez les Juifs du Talmud, et de nos jours encore, l'occasion du meurtre annuel d'un enfant chrétien.

Au sens propre, « effervescence », dit l'Académie « signifie le mouvement semblable à l'ébullition qui se produit au contact de deux substances ; et au figuré, il se dit d'une émotion vive et passagère ». Comment tirer de là une métaphore qu'on puisse appliquer à l'opération divine ? N'y a-t-il pas une répugnance absolue entre le mode d'action de l'esprit de Dieu, et les émotions vives et passagères de l'âme ?

Pour les circonstances et les détails omis dans le récit si laconique des évangélistes, n'ayant pour guide aucun texte sacré, n'est-il pas prudent et convenable de puiser dans la tradition et dans les révélations des âmes qui ont reçu les plus vives lumières, les plus sublimes effusions de l'Esprit-Saint ? Ces pieux personnages, au front desquels resplendit l'auréole de la sainteté, ou qui sont du moins reconnus par l'Église comme Vénérables, ne méritent-ils pas d'être consultés, plutôt que notre imagination personnelle ? Comme ces révélations, toutes dignes de respect qu'elles soient, ne sont pas articles de foi, nous approuvons qu'on ne les mette pas sur la même ligne que le texte sacré. Qu'on les omette même complètement, nous le concevons ; mais dès que l'on veut suppléer au silence des évangélistes, à quelles sources plus pures saurait-on puiser, que dans les écrits des saints et des saintes comblés de lumières extraordinaires par l'Esprit-Saint ?

Cela dit, nous jetons de côté nos annotations critiques : en voilà assez pour attester, que dans l'hommage sincère que nous sommes heureux de rendre à la maturité, à la solidité, à la parfaite orthodoxie de ce beau travail du R. P. Didon, il n'y a ni admiration aveugle, ni omission d'examen attentif.

C'est avec joie, dans la pensée du bien à espérer de la lecture de cette Vie de Jésus, que nous avons appris son rapide et immense succès.

Le jour de l'an y ajoutera encore, car, revêtu des élégantes reliures qu'on leur a données, ces deux volumes seront un des plus beaux et des plus utiles cadeaux d'étrennes, pour les lecteurs sérieux et lettrés.

ERNEST AIME.

LA VIE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, par le P. CH. CLAIR, S. J.

Un volume in-8°. Paris, 1890. Prix : broché 20 fr. ; cartonné, tranches dorées, 24 fr. ; relié, tranches dorées, 25 fr. ; reliure amateur, 27 fr.

Nous avons lu avec surprise, dans un prospectus, cet extrait de la préface : « Il faut l'avouer, le caractère du grand saint est peu connu... Presque tous ont plus ou moins altéré les traits dominants de sa physiologie... Le portrait était à refaire. »

Qui donc pourrait mieux tracer ce portrait que celui qui l'a peint d'après nature, avec l'applaudissement des plus vénérables compagnons du saint, et le suffrage des Bollandistes ; qui peut se flatter d'être plus exact et mieux informé que celui qui a pu mettre, en tête de son admirable biographie de saint Ignace : « Je ne rapporterai que ce que moi-même j'ai vu, entendu et comme touché de la main, puisque, dès mon enfance, j'ai été élevé, pour ainsi dire, sur ses genoux. Je n'avais pas quatorze ans et la Compagnie n'était pas encore approuvée par le Saint-Siège, lorsque, en 1540, le Père des miséricordes me fit la grâce de m'amener à la connaissance et dans la société de ce saint homme. Depuis lors, je vécus avec lui dans une telle intimité, que j'étais toujours à ses côtés dans la maison, dans la ville et ailleurs. Je l'accompagnais partout, je le servais, je faisais ses commissions, j'écrivais pour lui ; je remarquais ses mouvements, ses paroles, ses actions, avec admiration et au grand profit de mon âme. Mon admiration croissait de jour en jour, à mesure qu'il me découvrait, sans s'en apercevoir, les sublimes secrets de son cœur, et que l'âge me faisait mieux apprécier ce qui auparavant ne m'avait point frappé. Cette intime familiarité me permit d'observer, non seulement ses actes extérieurs, que d'autres pouvaient remarquer comme moi, mais aussi les sentiments que nourrissaient son âme.

» J'ajouterai ce qu'il nous racontait de lui-même aux instantes prières de toute la Compagnie... Vers la fin de ses jours, il se décida à révéler quelque chose des secours intérieurs ou visibles qu'il avait reçus de Dieu, pour surmonter les difficultés et les persécutions qui s'opposaient à son œuvre, et le Père Gonzalez de Camara écrivit, presque sous sa dictée, ces précieuses révélations.

» Tout ce que le P. Laynez, un des premiers compagnons d'Ignace, avait vu et entendu dans ses intimes communications avec lui, ce bon Père me l'a raconté. Telles sont les sources où j'ai puisé mon récit. »

Voilà ce qu'atteste le P. Ribadeneira, et quant au jugement du mérite de l'exécution de son ouvrage, il suffit de dire que, lu au réfectoire, devant les premiers Pères de la Compagnie, dont plusieurs avaient vécu avec saint Ignace, il fut reconnu, par un suffrage unanime, qu'il n'y avait rien à reprendre ni à modifier dans le récit de Ribadeneira. La pensée de faire mieux que lui, surtout d'être plus exact ou mieux informé, nous paraissait bien téméraire.

Mais nos craintes se sont dissipées, quand il nous a été permis, en entr'ouvrant ce splendide volume, de lire la préface entière. Le R. P. Clair s'est borné à donner une traduction nouvelle du texte de Ribadeneira,

d'après l'édition de Barcelone de 1885, la dernière et la meilleure : on a élargué des développements sur les vertus du saint, développements dont le but est d'édifier le lecteur, plutôt que de faire connaître le caractère et l'esprit du saint.

Quant à l'illustration nous n'avons pu que l'entrevoir, en ouvrant à demi l'exemplaire que nous devons éviter de défraîchir. Elle nous a semblé conçue d'après le type donné par *la Vie de saint Vincent de Paul* et exécutée avec soin. La gravure initiale, qui reproduit le buste du saint d'après l'œuvre du Michel-Ange de l'Espagne, n'a pas un heureux aspect : on a peine à y reconnaître quelque chose des traits et de l'expression qui se trouvent dans les autres portraits de saint Ignace de Loyola ; l'ensemble de la physionomie est disgracieux, c'est un frontispice regrettable ; mais la suite de l'illustration efface cette première impression. En somme c'est un très beau et très pieux ouvrage, qui aura un grand succès comme livre d'étrennes.

A. CONARI.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE MODERNE, par P. SCHRADER, F. PRUDENT,
E. ANTHOINE. Un volume in-4° relié. Prix : 25 fr.

Il est des ouvrages pour lesquels la réclame est inutile ; il suffit d'en donner connaissance au public pour qu'ils soient accueillis avec le légitime succès qui leur est dû. Tel est l'atlas que M. Schrader, directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette, vient de publier avec la collaboration d'un grand nombre de savants.

Il s'agissait de donner au public français un atlas nouveau renfermant des renseignements géologiques, climatériques, ethnologiques, historiques même qui jusqu'alors n'avaient pas été réunis sous un même format et que l'on ne pouvait trouver encore qu'incomplètement dans des dictionnaires spéciaux. Les Allemands nous avaient donné l'exemple de ce genre de travail ; les auteurs du nouvel atlas ont su profiter de ces recherches antérieures et ont eu le mérite de faire mieux.

Le marin trouvera réunies, dans un livre portatif, et la direction des courants maritimes, et la configuration exacte des côtes, et l'emplacement des récifs, et la profondeur des océans. Le géologue y reconnaîtra la description, dans le monde entier, de tous les terrains suivant leur nature scientifique ou industrielle. Le naturaliste sera scrupuleusement instruit des différents climats de notre planète, de la végétation, de la flore et de la faune des diverses zones du globe. L'explorateur sera renseigné sur les divers moyens de communication qui relient entre elles toutes les contrées

de l'univers. Enfin l'homme politique pourra apprécier la densité des populations, la répartition exacte des races, les produits de l'industrie, l'étendue du commerce de chaque nation et l'influence des différentes religions que professent tous les habitants de la terre.

Une des cartes les plus curieuses qu'on remarque dans l'atlas de Schrader est la carte de l'Afrique. L'Afrique politique qu'un traité récent entre l'Allemagne et l'Angleterre vient de diviser à leur profit tout en faisant large part, disons-le, à l'influence française, n'est pas moins curieuse que la carte de l'Afrique physique qui montre à nos yeux étonnés d'incommensurables territoires, couverts de végétation ou susceptibles de culture ; là où, il y a dix ans encore n'était indiquée que l'immensité du désert.

Signalons encore le système ingénieux des planisphères : le lecteur peut ainsi se rendre un compte plus exact de l'étendue des continents, des îles et de leur importance relative. Ce ne sera pas là le moindre mérite de cet atlas alors qu'il sera remis entre les mains des jeunes gens qui terminent leurs classes.

Si des cartes aussi bien étudiées avaient pu être mises à la disposition de nos hommes d'État à la fin du siècle dernier, les traités de 1768 qui ont dépossédé la France de la plupart de ses colonies n'auraient peut-être pas été signés par Louis XV. Aujourd'hui, grâce aux travaux de nos géographes, grâce aux recherches si consciencieuses de nos explorateurs qu'on pourrait appeler des missionnaires de la science puisqu'ils comptent aussi des martyrs, de pareilles erreurs ne seraient plus excusables. Honneur à nos savants français qui viennent de nous rendre, s'il est bien compris, un service inappréciable.

Il est nécessaire de dire en terminant que le prix de ce magnifique atlas est accessible à toutes les bourses et cette considération secondaire n'est pas cependant de nature à nuire à son succès.

MAURICE PUJOS.

MONTMARTRE AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI, par le R. P. EM.

JONQUET, chapelain de la Basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Un volume in-4° contenant 83 gravures. Paris. 1891. Prix : broché, 10 fr. Cartonné percaline, fers spéciaux, tranches dorées : 14 fr. Reliure d'amateur, dos et coins maroquins, tête dorée les autres tranches ébarbées : 18 fr.

L'église bâtie, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus-Christ, sur la butte Montmartre, étend jusqu'aux extrémités de la France l'intérêt qu'une monographie de cette colline aurait offert jadis aux Parisiens seulement.

Anciennement, un souvenir plus vif et plus pieux, des premiers apôtres du pays, dont le sang sanctifia ce « mont des martyrs », rendait ce lieu

cher et vénérable à tout le royaume. Un historien du dix-septième siècle n'hésitait point à affirmer que « Montmartre est l'œil et le cœur de la France ».

L'inspiration du vœu national et l'enthousiasme soutenu avec lequel se poursuit l'exécution de ce vœu, réalisent cette parole plus prophétique qu'historique.

Ce livre ne peut donc manquer d'être accueilli avec un empressement tout particulier.

Après quelques détails sobres mais pleins d'intérêt, sur la nature géologique de cette colline, le Montmartre d'autrefois fait passer sous nos yeux les Druides de l'époque païenne, saint Denis l'aréopagite avec ses compagnons et ses successeurs, les premiers sanctuaires élevés sur leurs tombeaux, la construction de la fameuse abbaye bénédictine, la fondation de de l'ordre de Saint-Ignace. Tout converge vers ce lieu béni : les Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, la Société des Prêtres de Saint-Sulpice fondée par M. Olier, la pieuse fondatrice des Bénédictines du Saint-Sacrement qui reçoit dans l'abbaye l'inspiration de son œuvre de réparation, les Prêtres de l'Oratoire, les Carmélites, les Ursulines, les religieuses de la Visitation, les Eudistes ; il n'y a pas de pieuses pensées, d'héroïques dévouements qui ne se rattachent à ce « Cœur de la France ».

L'ère de la Révolution y accumula, comme partout, les ruines et la désolation.

Le Montmartre d'aujourd'hui rappelle les origines, les difficultés, le triomphe de l'entreprise de la magnifique basilique du vœu national, et toute l'histoire de sa construction jusqu'à la fin de 1890.

Les gravures n'ont rien du caractère un peu trop fantaisiste des « illustrations » ordinaires. Rien ici de ces compositions rattachées plus ou moins péniblement au texte et d'un goût souvent douteux. L'œil suit avec le plus vif intérêt, les aspects successifs de la colline, à travers les siècles, d'après d'anciennes estampes et des dessins qui ont leur cachet d'authenticité. Nous n'avons encore rien vu de mieux choisi ni de mieux réussi. La série des portraits des principaux personnages indiqués par le texte, et quatorze planches consacrées à la basilique en construction complètent cette illustration excellente.

Nous avons regretté quelques mots durs et injustes contre le grand roi, qui fut toujours le roi très chrétien, même aux jours de ses faiblesses et de l'enivrement de ses triomphes : jamais un mot ni un acte de Louis XIV n'a donné le droit de dire qu'il préférerait son soleil à l'image de la croix ; son règne a été consacré à répandre la foi dans les contrées les plus lointaines.

La haine que lui ont vouée les impies et surtout les écrivains inspirés par les francs-maçons, suffirait pour attester qu'il a été l'ennemi de Satan et le dévot serviteur de Dieu. Il n'est pas juste non plus de ne voir en Louis XVIII qu'un Voltairien. Ce prince, comme d'autres de nos jours, a été poussé et pour ainsi dire contraint à des défaillances regrettables par les plus pieux personnages, instruments inconscients des Loges Maçonniques : n'est-ce pas la sainte fille de Louis XVI qu'il a arraché à Louis XVIII l'acceptation du régicide Fouché au nombre de ses premiers ministres ? Et la grande faute de la promulgation de la Charte ne pèse-t-elle pas sur Alexandre, l'empereur de Russie, catholique et français de cœur, mais fasciné par les ruses infernales de conseillers hypocrites, agents du conseil suprême de la juiverie-maçonnique.

Il serait temps de renoncer à faire le jeu de nos ennemis par la réédition de ces clichés venimeux et injustes, qui ont tant servi à préparer le triomphe de l'athéisme dans la « république universelle gouvernée par les Juifs, race supérieure, » selon la prophétie du juif Disraeli, le grand ministre anglais, initié aux menées secrètes « des cinq mains » qui conduisent les affaires de l'Europe (1).

Ces quelques tâches n'empêchent pas d'applaudir à l'ensemble de l'œuvre qui tient le premier rang parmi les livres d'étrennes de cette année.

A. CONARI.

LES GRANDS JOURS DE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE, par

A. PELLISSIER, professeur de l'Université, édition illustrée de gravures d'après les maîtres, honorée de l'approbation de S. G. Mgr Perraud, évêque d'Autun. Un volume in-8° Jésus de 488 pages. Paris, 1891. Prix : broché, 5 francs ; relié pleine percaline, fers spéciaux, tranches dorées, 8 francs

Nous recevons trop tard ce volume pour le lire et en rendre compte ; mais les suffrages de Mgr Perraud en garantissent l'orthodoxie et les éloges de l'Académie française proclament son mérite littéraire : c'est, dit M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie, « une anthologie chrétienne qui montre ce que la religion a fait et fait faire pour l'individu, la famille et l'État, c'est une œuvre d'une grande portée morale ». N'en voilà-t-il plus qu'il n'en faut pour fixer sur ce beau volume ceux qui veulent faire un bon cadeau d'étrennes, à bon marché ?

DUCL.

(1) Voir les citations curieuses tirées des ouvrages de Disraeli, dans la savante et profonde étude de M. Gougenot des Mousseaux : *le Juif et la judaïsation des peuples chrétiens*, chapitre X et passim.

HISTOIRE ILLUSTRÉE DES PÈLERINAGES FRANÇAIS DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, par le R. P. JEAN-EMMANUEL DROCHON, des Augustins de l'Assomption, illustrations de M. HUBERT CLERGÉ. Un volume grand

in-8° colombier, de 1,280 pages, illustré de 450 gravures inédites dont 10 en couleurs, accompagné de 20 cartes spécialement gravées pour l'ouvrage. Prix : 20 fr. Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux : 26 fr. Demi-reliure amateur, avec coins, tête dorée : 28 fr

Pour tout esprit impartial qui veut observer sincèrement le mouvement général des idées depuis vingt ans, un fait évident se dégage, c'est le réveil vivace et ardent du sentiment religieux en France.

Les théories philosophiques modernes, devant lesquelles devaient s'écrouler, disait-on, les anciennes doctrines de l'Eglise, ont eu, au contraire, ce résultat inattendu d'amener les catholiques à manifester plus ouvertement leurs croyances, de faire entendre des affirmations plus nettes, des prières plus ardentes, de provoquer enfin dans toute la France un irrésistible courant de piété.

De là sont nés les pèlerinages, solennelles manifestations de foi, de repentir et d'espérance.

Pie IX et Léon XIII, par divers rescrits, encouragèrent ce mouvement et octroyèrent de précieuses indulgences, tandis que le ciel lui-même consacrait par des guérisons miraculeuses la confiance des pèlerins.

L'impulsion donnée vers les principaux sanctuaires attira l'attention et les foules aux pèlerinages locaux. En 1873, un mois leur fut consacré.

Depuis cette époque, que de solitudes ont fleuri, que de sanctuaires se sont relevés, que de pèlerinages presque oubliés ont repris un air de fête, qu'ils avaient perdu depuis le moyen âge!

Mais c'est surtout au pied des autels spécialement consacrés à la très sainte Vierge que vient s'agenouiller la masse toujours croissante des pèlerins. Partout, dans chaque province, son culte s'épanouit au milieu des fleurs, des cantiques et de l'affluence recueillie des fidèles; et cependant, si grand que soit le nombre de ces chapelles, elles ne suffisent plus aux aspirations de nos populations pieuses, puisque chaque jour nous voyons de nouveaux sanctuaires élevés en son honneur et consacrés à sa gloire.

On a voulu, dans cet ouvrage, réunir comme en un faisceau tous les pèlerinages de la très sainte Vierge, raconter les origines de chacun d'eux, en retracer l'histoire, en constater l'épanouissement.

Les catholiques y trouveront la preuve éclatante, et dans tous les temps, de l'amour de la France pour Marie; les érudits, des indications précieuses sur la province qu'ils habitent; les prêtres, des matériaux abondants et variés pour leurs études, leurs prédications ou leur piété.

« Ce volume, dit l'auteur dans sa préface, n'est point une œuvre d'érudition, mais une patiente compilation. C'est surtout un acte de piété filiale. Notre but a été de grouper sous un coup d'œil les sanctuaires élevés dans notre chère France en l'honneur de celle qui en est incontestablement la Reine, de résumer les travaux qui ont raconté les origines, les miracles, les décadences, les merveilleuses restaurations de tous les lieux de pèlerinages. Notre joie a été de contempler Marie régnant sur les grandes cités comme sur les plus modestes villages, de la voir couronnant les sommets des montagnes et embaumant nos vallées, de la suivre enfin à l'odeur de ses parfums et à la trace de ses bienfaits. »

On voit l'importance et l'intérêt de cette œuvre considérable, qui comprend, en un seul volume de 1,280 pages, les monographies abrégées de plus de treize cents pèlerinages à la sainte Vierge ; jusqu'aux plus modestes et aux plus récents, tous y sont mentionnés.

C'est donc l'histoire de la dévotion à la Mère de Dieu en France. C'est l'histoire même de chaque diocèse, de plusieurs villes et bourgades, de chaque contrée jusqu'en ses lointaines origines.

Dans son travail l'auteur a suivi la division par anciennes provinces, et il nous explique ainsi sa méthode : « Il nous a paru logique de conserver la division par provinces, telles qu'elles existaient avant 1789... Un pèlerinage est un fait local, régional ou national, relevant sans aucun doute de l'autorité ecclésiastique, mais indépendant des sectionnements de territoires, dûs le plus souvent aux influences politiques plutôt qu'à la topographie elle-même. Vingt chapitres et vingt cartes, correspondant à autant de provinces, divisent notre travail, permettant au lecteur de juger le nombre des pèlerinages dans chaque diocèse, tandis qu'un signe conventionnel lui révèle l'importance de chacun, indique les routes, les voies ferrées ou les fleuves qui en facilitent l'accès. »

Cet ouvrage est donc utile et pratique. Ajoutons qu'il est en même temps artistique et élégant. Ce beau volume aura sa place marquée sur la table de famille, et sur les rayons de la bibliothèque d'étude. Grands et petits chacun pourra le feuilleter sans crainte et trouvera, en le lisant, plaisir et profit.

Quant au grand public catholique, devant le spectacle imposant de ces manifestations touchantes de la piété, il puisera certainement dans ce livre une foi encore plus vive, et ressentira une attraction encore plus puissante vers ces sanctuaires vénérés, où trône dans sa gloire infinie la Reine de la France et des Cieux.

E. FLORENTIN.

LE CHIC A CHEVAL, histoire pittoresque de l'équitation, par L. VALLET, ancien cavalier-élève de l'école de Saumur, ouvrage illustré de 300 gravures dont 50 en couleurs, d'après les dessins de l'auteur. Préface de M. Henri Lavedan. Un volume grand in-4° de 400 pages. Prix : cartonné, 22 francs. Reliure amateur : 30 francs

Nul mieux que M. L. Vallet, n'était capable de résumer par la plume et le crayon l'histoire de notre ami le cheval.

Ancien cavalier élève de Saumur, ayant servi dix ans dans la cavalerie, sportsman passionné, dessinateur à la fois précis et élégant, M. L. Vallet était tout désigné pour mener à bien cette tâche en réalité très lourde ; lourde en effet, si l'on considère combien il a fallu de travail à l'auteur pour réunir et classer les innombrables documents qui constituent la partie historique du livre.

Essentiellement moral, par la nature même du sujet, ce bel ouvrage a été dédié à notre grand peintre militaire, dont M. Vallet est l'admirateur enthousiaste, et qui a bien voulu en accepter le patronage dans une lettre trop louangeuse pour pouvoir être reproduite.

Ajoutons que la préface de M. Henry Lavedan, le littérateur si fin et si parisien, est un vrai bijou, ciselé avec le talent bien connu de l'auteur d'*Une Famille*.

Le Chic à cheval, seul ouvrage de ce genre, a donc sa place marquée à l'avance, non seulement dans la bibliothèque de tous les sportsmen, mais encore sur la table de tous les salons élégants.

E. F.

L'ÉGYPTE, souvenirs bibliques et chrétiens, par le R. P. M. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Caire. Un volume grand in-8° de 294 pages, orné de 25 gravures. Lille, 1889. Prix : 4 francs

L'une des questions qui préoccupent le plus les esprits, à l'heure actuelle, est assurément la question égyptienne. La situation exceptionnelle de cette contrée, son fleuve, le Nil, qui en fait un pays unique au monde, son climat, la fertilité et la richesse du sol, les monuments de tout genre qui le couvrent, les souvenirs historiques, son antique et brillante civilisation, tout, en un mot, attire l'attention de l'Europe sur l'Égypte.

Aussi, l'on goûtera cet ouvrage du R. P. M. Jullien qui a parcouru, non pas seulement en touriste, mais en érudit, les parties de cette contrée qui intéressent au point de vue chrétien.

Dans une rapide *introduction*, il nous rappelle le passé de l'Égypte qui a subi tant de vicissitudes, et a jeté pendant plusieurs siècles un si vif

éclat; son état actuel avec son gouvernement, son administration, son agriculture, ses produits, sa population; le caractère, les mœurs, la religion de ses habitants. C'est, en quelques pages, l'*histoire* et la *géographie* du pays.

Les deux premiers voyages, racontés par le Père, sont des excursions faites aux couvents qui s'élèvent dans les déserts de Scète et de Nitrie, à l'arbre miraculeux de l'abbé Jean, ou *Arbre de l'obéissance*; et aux couvents de la Basse-Thébaïde. Ces derniers ont été illustrés par saint Antoine et saint Paul, ces hommes extraordinaires qui ont voulu cacher leur vie dans le silence et la solitude, et dont la sainteté et le nom sont répandus dans le monde entier. Des détails curieux, et inconnus jusqu'ici, sur la vie des moines, coptes schismatiques, qui habitent ces célèbres couvents, donnent à ces récits de voyage un charme et un intérêt tout particulier.

L'Égypte a été le théâtre des humiliations et de la gloire de Joseph, la patrie de Moïse, la terre de Gessen devint la terre de Jacob et fut le berceau de ce peuple hébreu, objet des prodiges étonnants opérés par la divine Puissance.

Cette partie de l'Égypte devait nécessairement exciter la curiosité et les recherches du Père.

Avec lui, nous retrouvons ces villes dont l'histoire et la Sainte Ecriture ont conservé le nom. Plusieurs avaient été bâties par les Juifs, au temps de leur esclavage, sous les Pharaons oublieux des services de Joseph : Onisy et son temple célèbre, Bubask et son oracle de la déesse Sacht, à tête de chat, c'était la ville sainte de ces animaux, pendant quatre ou cinq hectares, on y marche sur des ossements de chats de plus de cinquante centimètres d'épaisseur. De tous les coins de l'Égypte, on envoyait des chats salés dans des cercueils, pour qu'ils fussent ensevelis dans ce lieu vénéré, véritable nécropole des *chats égyptiens*.

Avec notre guide, nous suivons la marche que j'appellerais presque *stratégique* des Hébreux sur la Mer Rouge qu'ils passèrent à pied sec, tandis que l'armée de Pharaon y fut engloutie.

Ce passage de tout un peuple dans les eaux de la mer, nous amène tout naturellement au canal de Suez, devenu la grande voie du commerce et des armées, et dont se préoccupent si fort les nations de l'Europe.

L'auteur nous décrit la forme du canal, sa profondeur, sa largeur dans le parcours qui est de cent seize kilomètres, les formalités à remplir par les navires qui transitent, le mouvement et l'animation qu'on y trouve.

Des souvenirs non moins touchants rendent la terre des Pharaons chère à des cœurs français. Elle a été la route des Croisés, le théâtre de leurs

exploits. Saint Louis l'a illustrée de sa bravoure et de ses vertus. De là, une excursion à Damiette et Mausoarah, où le courage français ne put résister au nombre croissant des ennemis, et où saint Louis, après des prodiges de valeur, tomba prisonnier aux mains des infidèles.

Cette page de l'histoire qu'aime à rappeler un cœur français et chrétien n'est pas la seule ; n'avons-nous pas les souvenirs attachants de la *Sainte Famille* qui séjourna deux années en Égypte ? C'est près de l'ancienne Héliopolis, la ville du soleil, à Mataryéh, que se fixa saint Joseph. On y voit encore le *source* qui jaillit sous le doigt de l'Enfant Jésus, l'*arbre* où s'abrita la Vierge Marie, avec l'Enfant divin et saint Joseph. Autrefois les sultans du Caddy faisaient cultiver les arbustes qui donnaient le *fameux baume*. L'enclos était gardé nuit et jour, et la mort était la punition du téméraire qui avait osé détacher une seule feuille.

L'auteur nous donne sur l'emplacement et les ruines de ces lieux autrefois célèbres, le résultat de ses recherches et de ses études. La faune, la flore, la culture, les antiquités, les légendes même, rien n'est oublié de ce qui peut instruire, charmer, rendre la lecture de ce livre attrayante. Il n'a garde de passer sous silence la manière étrange dont il a vu fabriquer l'huile de sésame et les conserves des poissons du lac Mengaléh, tout ce qui peint les coutumes, qui est détail de mœurs, qui fait connaître le Fellah, l'Arabe, le Bédouin.

C'est une visite à un personnage dont on va devenir l'hôte d'un jour. La conversation commence par des *salamalecs* que l'on débite en élevant la main du genou à la bouche et de la bouche au front, et, regardant le ciel : — « Tu nous honores ! — Nous sommes heureux de ta visite ! — Sois en paix ! — » Bientôt on apporte les cigarettes, sur un plateau des verres d'eau sucrée et souvent parfumée d'essence de roses sans doute, l'eau vient du Nil où se baignaient à l'entrée du village bêtes et gens de toute sorte. N'importe ! il est entendu en Égypte que l'eau du Nil est la meilleure du monde, que le limon qu'elle charrie est un trésor presque divin.

Quelle peinture vive et prise sur le fait des chamelières rusés, après au gain, complaisants à outrance tant qu'ils espèrent le pourboire (*bakchiek*), mais fidèles à leurs conventions une fois arrêtées. Et l'ânier, attaché à son baudet ! Comme il le soigne avec affection, comme il le dresse et l'éduque avec un soif jaloux ! Aussi, l'âne d'Égypte n'a rien d'humilié, il regarde d'un œil vif, il piaffe ; il a conquis l'estime universelle, et l'estime produit l'honneur. Prêtres, magistrats, officiers, soldats, riches et pauvres, tous s'en servent.

Rien n'échappe à l'esprit observateur du voyageur, ni les filets des bate-

liers, ni leurs voiles et leurs cordages faits en coton, ni même le singulier ustensile, la mandébule inférieure d'un bec de pélican, muni de sa grande poche, avec lequel ils rojettent l'eau entrée dans leur barque.

Mais ce qui distingue surtout l'Oriental, c'est l'attachement aux anciennes traditions

Ce sentiment n'a point échappé au Père; et, en terminant son livre, il nous rapporte un grand nombre d'*usages bibliques*, conservés en Orient et auxquels les Prophètes et Notre Seigneur, dans l'Évangile, font allusion.

Quand nous aurons dit que le style est celui d'un conteur aimable, d'un érudit sans prétention, et que les cartes et les gravures ajoutent un nouveau mérite à ce livre, nous n'aurons plus qu'à souhaiter qu'il prenne place dans toutes les bibliothèques.

CAP.

AUTOUR DU BON CURÉ. *Recueil de légendes et d'histoires*
par M. ARTHUR LOTH. Un volume in-12 de viii-463 pages. Prix : 3 francs

Nos lecteurs connaissent le mérite de l'auteur, son talent d'écrivain et la sûreté de sa doctrine; ajoutons, ce que savent seulement ses amis, qu'il est père de famille modèle, et l'on comprendra avec quel tact délicat, avec quel bon goût ont été choisis ces récits qui feront le charme des foyers chrétiens. C'est un vrai cadeau d'étrennes à la portée de toutes les petites bourses : s'il flatte moins les yeux que les gros in-8° illustrés, il parlera mieux au cœur et à l'esprit de la jeunesse. Comme le dit parfaitement M. Arthur Loth, dans sa courte et modeste préface, les romans les plus moraux offrent de graves inconvénients, malgré l'excellent esprit et la bonne intention de leurs auteurs. Tout y est tourné à la fiction, au drame et contribue à faire naître le goût des émotions excessives. Rien de plus funeste pour le jeune âge qui y prend, insensiblement, un attrait désastreux pour les lectures désordonnées; et, de proche en proche, on voit passer, trop souvent, des fictions du roman aux réalités honteuses du mal. Au nom de toutes les familles chrétiennes, merci à l'auteur qui a puisé, dans son cœur de fidèle militant et de père éclairé, l'abnégation nécessaire pour consacrer sa belle et forte intelligence à une œuvre si humble. D'autres travaux, dont il est si capable, auraient pu lui donner plus de gloriole littéraire, mais celui-ci lui vaudra plus d'estime, et surtout plus de reconnaissance de la part de ces jeunes cœurs qui comprendront, en avançant en âge, tout le bien qu'il leur a fait.

ERNEST AIMÉ.

MARIÉE A QUINZE ANS, par GEORGES DU VALLON. Un volume in-12 de 282 pages. Paris, 1890. Prix : 2 fr. 50

Maud Lierval était ravissante et n'avait pas encore seize ans ! Sa mère, étant d'une santé fort délicate et sentant sa fin prochaine, se décide à la marier avec un M. Valroy, qui a fait une grosse fortune en tripotant sur les fonds publics ; et voilà tout d'un coup Maud, transportée à Paris, et reine de la mode.

Si Georges du Vallon était un écrivain du sexe fort, comme son nom semble l'indiquer, nous pourrions dire que nous allons en voir de belles, ou de laides, au choix : on pourrait même craindre que les escapades, les plus Toulonnaises, ne soient dépassées. Mais rassurez-vous : Georges du Vallon se respecte trop — lui-même, — pour faire rougir le front des belles lectrices, ses sœurs.

Le drame consistera simplement en ce qu'André Valroy a édifié sur un vol vulgaire les bases de sa fortune ; et qu'un malheureux, qu'on pouvait soupçonner, fou de terreur, s'est tué d'une balle au cœur. Or, le père de Georges Rogier, la victime, apparaîtra, un beau soir, dans les salons de Valroy, au moment où celui-ci a réuni ses amis et connaissances, et autres caudataires, pour fêter sa nomination au titre de député : Souvenez-vous de la statue du Commandeur, ô Georges du Vallon !

Accablé sous les reproches, justement soupçonné par sa femme, André Valroy ne trouve d'autre moyen de se justifier que de mettre la belle Maud à la porte de son hôtel, en toilette de bal !.. Que l'auteur me permette de lui dire que ces choses-là se passent rarement dans la vie ; et qu'un mari, épris de sa femme, n'en arrive pas sur-le-champ à employer ces moyens violents.

Mais il fallait amener une catastrophe, afin de permettre à cette jolie Maud de retrouver son amie Madeleine, qui a épousé le peintre Mervaux (encore un peintre !...); et de la sorte, elle pourra se faire l'amie et la protectrice de la charmante Ange Rogier, qui est devenue orpheline ; elle essaiera même de faire son bonheur, en la mariant avec Jacques de Sauvre, le frère de Madeleine. Mais André Valroy, qui a eu l'idée d'aller en Amérique, au lieu de rembourser la somme qu'on lui réclamait et qu'il eût facilement rattrapée d'un coup de bourse, a le bon goût de mourir de la fièvre paludéenne : Maud est veuve et Jacques l'aime... Heureusement Ange Rogier est d'une santé délicate : elle prend un bain de pieds intempêtif dans le bassin d'Arcachon, et elle meurt en suppliant son amie Maud, qui n'a encore que vingt-cinq ans, d'épouser son fiancé Jacques. Versons

un pleur et que le rire succède à cette larme : car Maud épouse Jacques, et ils sont heureux !

Lisez ce roman honnête, ô mes lectrices ! Vous n'y trouverez aucun sentiment honteux, aucune description malsaine, aucun tableau inconvenant : la mort de la douce Ange Rogier vous causera une émotion logique, car il était impossible qu'il en fût autrement ; et nul rêve lugubre ne troublera votre paisible sommeil. Je ne vous dirai pas que ce récit est l'expression exacte des mœurs de notre société, que la peinture des caractères ait été prise sur le vif, que surtout l'auteur sache bien démêler les aspects divers du cœur de l'homme ; mais Georges du Vallon n'aspire pas au titre de moraliste, il lui suffit d'être une aimable conteuse ; et mieux vaut prendre pour modèles, quand on est femme, Raoul de Navery ou Zénaïde Fleuriot que MM. Zola ou Guy de Maupassant.

M. DU MAZEL.

LES ORIGINES DE LA FRANCE CONTEMPORAINE, par M. TAINÉ, de l'Académie française. *Le Régime moderne*. Tome I. Un volume in-8°, de III-448 pages. Paris, 1891. Prix : 7 fr. 50

L'auteur, fidèle à sa méthode, tire ses récits et ses appréciations de la masse énorme de documents et de témoignages contemporains, qu'il a eu la patience de rechercher et d'approfondir. C'est toujours l'historien de bonne foi, qui s'efforce d'arriver au vrai, sur les hommes et sur les choses, donnant aux lecteurs la facilité de remonter aux sources, et de juger par eux-mêmes. Il y a des côtés defectueux ; mais ils sont indépendants de la bonne volonté et de la droiture de l'auteur. Le temps lui a manqué pour étudier aux sources l'ancien régime, comme il l'a fait avec tant de fruit, pour l'ère révolutionnaire ; d'un autre côté, son instinct du bien et du beau le guide imparfaitement et le laisse parfois en suspens : on sent qu'il lui manque une claire vue et une conviction raisonnée du vrai. Espérons que cette puissante et noble intelligence sera inclinée un jour à chercher la vérité métaphysique, avec cette ardeur et cette indépendance de tout préjugé, que nous admirons dans ses études sur la Révolution ; et que, comme tant d'esprits d'élite, depuis Augustin, jusqu'à Lamoricière et bien d'autres contemporains, M. Taine, secouant le septicisme et le doute, verra briller, pour lui aussi, cette lumière qui seule montre la cause de notre décadence et le moyen de reprendre notre place à la tête des nations.

Nous devons avouer, tout d'abord, que nous ne concevons pas cette distinction, indiquée par le titre, entre la Révolution et le Régime moderne : depuis 1789 jusqu'à nos jours, la France, détournée de sa voie, ne fait que

s'enfoncer dans l'ornière révolutionnaire. La Restauration, elle-même, n'a pu en sortir : la charte, comme l'a reconnu *le Globe* (le précurseur du *Temps*), n'était autre chose que la chaîne révolutionnaire garottant la monarchie. Le grand coupable, c'est Napoléon qui, suivant le mot si juste d'un de ses admirateurs, « a rivé le présent à la Révolution par le code civil et le Concordat » (Albert Duruy, dans son ouvrage, *l'Instruction publique et la Révolution*). Le régime moderne n'est que la continuation de l'ère de la Révolution. Cela dit, il ne nous reste qu'à analyser rapidement ce volume : la discussion des détails nous mènerait au delà des bornes qui nous sont prescrites.

À la lumière de la vérité historique, la légende napoléonienne pâlit et s'efface : les deux chapitres que M. Taine consacre à l'étude de Bonaparte et de son œuvre, démolissent le roman historique de M. Thiers sur le Consulat et l'Empire.

La Revue des Deux Mondes avait eu la primeur de ces pages remarquables, qui mettent en évidence l'étroitesse des vues égoïstes de cet homme, qui fit couler tant de sang pour poursuivre la réalisation de ses rêves ambitieux. Il donne sa mesure, dès le début de son entrée en scène. « Le 12 Vendémiaire au soir, dit M. Taine, sortant du théâtre Feydeau, et voyant les apprêts des sectionnaires (la bourgeoisie de Paris) : Ah ! disait-il à Junot, si les sections me mettaient à leur tête, je répondrais bien, moi, de les mettre dans deux heures aux Tuileries, et d'en chasser tous ces misérables conventionnels. Cinq heures plus tard, appelé par Barras et et par les conventionnels, il prend trois minutes pour réfléchir, pour se décider, et, au lieu de faire sauter les représentants, ce sont les Parisiens qu'il mitraille, en bon condottière qui ne se donne pas, mais qui se prête au premier offrant, au plus offrant, sauf à se reprendre plus tard, et, finalement, si l'occasion se présente, à tout prendre. »

Le Livre deuxième, dans ses trois chapitres, expose la situation en 1799, et la formation du nouvel État. C'est ici surtout qu'on sent l'absence d'une connaissance exacte de l'ancien régime, à la veille de 89. On dirait que M. Taine n'a point eu le loisir de lire l'ouvrage de M. Sémichon, *les Réformes sous Louis XVI*, ni les études de M. Babeau, de M. de Ribbe et de tant d'autres qui ont fait, pour l'Ancien Régime, ce que M. Taine fait pour la Révolution.

Le Livre troisième expose l'objet et les vices du système de despotisme à l'aide de la centralisation, qui absorbe tout dans l'État et se fait un instrument servile de la prétendue souveraineté du peuple.

Le Livre quatrième est spécialement consacré à la démonstration « du

défaut et des effets du système ». Le défaut capital, c'est d'avoir étouffé en France l'esprit local, les libertés communales et provinciales, qui faisaient la force de l'ancien régime, et que Louis XVI avait remis en pleine vigueur dans toute la France. Dans le système napoléonien, le préfet et le sous-préfet, étrangers au pays, ont, pour suprême mission, de préparer et d'influencer les élections pour imposer au suffrage universel la carte forcée, le candidat officiel; à tous les échelons de l'échelle administrative il n'y a que des gens avides de prendre la plus large part possible dans la bourse des contribuables, si bien qu'au total on a « des recettes forcées et qui ne suffisent pas aux dépenses, un passif qui déborde l'actif, un budget dont l'équilibre n'est stable que sur le papier; bref, une maison qui mécontente son public et s'achemine vers la faillite. » Ce sont les dernières lignes de ce volume qui mérite d'être lu et médité, comme les trois tomes sur la Révolution, par tous les hommes sérieux. ERNEST AIMÉ.

DU CAUCASE AUX MONTS ALAÏ, Transcaspië, Boukharie, Ferganak, par JULES LECLERCQ, président de la Société belge de Géographie. Un volume in-12 de 267 pages, accompagné d'une carte. Paris, 1890 Prix : 3 fr. 50

Encore une joyeuse envolée vers les horizons lointains : mais cette fois ce n'est pas un capitaine de cavalerie qui sera notre chef de file; ce sera un grave magistrat; et il nous conduira vers les mêmes pays, avec le même entrain : M. Jules Leclercq et le capitaine de Sabran-Pontevès ont dû se rencontrer — de Boukhara à Samarcande —; et je suis convaincu que notre aimable compatriote n'a pas oublié, en se trouvant en présence du voyageur belge, le célèbre dicton « *Cedant arma togæ* », qui m'a souvent prouvé que :

« Le latin dans les mots brave la vérité.. »

J'avais déjà passé, avec M. Jules Leclercq, « *Un été en Amérique* »; j'avais visité « *le Tyrol et le pays des Dolomites* »; j'avais même fait la folie de m'aventurer dans « *la Terre de glace* »; cette fois, trouvant que c'est un aimable compagnon, je l'ai encore accompagné dans son nouveau voyage. C'est le fameux chemin de fer transcaspien qui avait tenté son humeur vagabonde, et, une fois en route, il a poussé sa pointe dans le Turkestan jusqu'à la frontière de Chine. Son livre prouve qu'un tel voyage, naguère considéré comme prodigieux, peut s'accomplir en six semaines facilement et en pleine sécurité, car M. Leclercq n'a couru aucun danger; les autorités russes l'ont parfaitement accueilli et les populations réputées les plus sauvages, Kirghises, Sartes, Turcomans, lui ont paru parfaitement domptées par leurs nouveaux maîtres; aussi, ne peut-il se lasser d'admirer la mer-

veilleuse aptitude des Russes pour s'assimiler les races conquises, s'en faire à la fois respecter et aimer.

On est heureux de constater que les Français ne sont pas seuls à estimer la nation Russe; et la lecture de ce livre ne pourra que nous rendre plus fiers de l'amitié que nous témoigne ce peuple civilisateur, qui, en dépit des nihilistes, n'en continuera pas moins sa haute mission dans le monde.

Les passages de ce voyage, qui m'ont le plus particulièrement intéressé, sont ceux qui se rapportent à ce pays qu'on nomme du nom générique de Turkestan; et dont les villes principales sont Boukhara, Samarcande, Kokan et Tashkent. Sous la domination turque, toute cette région, abandonnée, s'en retournait tout doucement vers le néant : le Turc fataliste, voyant une pierre tomber d'un édifice, se contente de dire que c'est la volonté d'Allah : la remettre en place, il n'y songe même pas. Les Russes ont assumé la rude tâche de régénérer ce vieux monde; et avant de transformer les mœurs des habitants, ils ont commencé à transformer l'état des villes, dont on est tout surpris de trouver quelques-unes déjà dotées de la plupart des ressources que donne la civilisation européenne. Cependant Boukhara-la-Noble est encore en retard, si j'en juge d'après les descriptions de M. J. Leclercq : c'est que cette province n'est en somme qu'un protectorat, et non un pays annexé. Si un médecin aliéniste avait envie d'aller s'établir dans cette capitale, je vais lui apprendre comment on y traite la folie : « Au début on lit des prières sur la tête du patient. Si le remède n'agit point au bout de quelques jours, on attache le malheureux à un pilier, et on le soumet à une diète de plusieurs semaines. Si ce nouveau remède est impuissant, on accompagne les prières d'une bastonnade; lorsque le patient reçoit les coups sans se plaindre, le mal est réputé incurable; si, au contraire, il pousse des cris de douleurs, c'est là un symptôme favorable. » Généralement le patient hurle, on le considère comme guéri; et parfois, chose étrange! il l'est réellement.

J'ai cité cette anecdote, un peu au hasard; mais afin de montrer à mes lecteurs que M. J. Leclercq n'est pas de ces voyageurs qui mesurent la hauteur des montagnes, et nomenclaturent, en termes pédants, la faune et la flore, la nature des terrains, et les variations du climat des pays qu'il traverse : cela est bien, quand l'explorateur est chargé d'une mission scientifique. Tel n'est pas le but que poursuit l'auteur.

Certains détails ne sont pas destinés à être mis sous les yeux des jeunes filles; c'est une joyeuse envolée d'un magistrat en vacances avons-nous dit; mais j'ajoute que ce magistrat n'en sait pas moins respecter toutes les convenances

M. DU MAZEL.

NOTES DE VOYAGE D'UN HUSSARD. *Un reid en Asie*, par JEAN DE PONTEVÈS DE SABRAN, commandant au 1^{er} hussards. Un volume in-16 de x-445 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Mon cher Wattelier,

Je commence à m'y faire, à mon nouveau métier d'écrivain : la phrase me donne du mal, comme une manœuvre de nuit ; mais elle finit par couler de source et je sens que « ça y est », surtout quand j'ai à parler des ouvrages qu'écrivent mes jeunes camarades. Est-ce qu'un homme de lettres, un voyageur de profession, vous écrirait, comme cela, des pages à la bonne franquette, sans nul souci des règles de l'art, mais qui ont tout le cachet d'un rapport fait au pied levé, en descendant de cheval ? Non, je m'y connais : il ne faut pas confondre les hommes de littérature avec les hommes d'action. C'est enlevé, c'est vibrant, et c'est senti, ce voyage-là !

Et quel brillant officier d'avant-garde ! Quand on pense que ce gaillard-là a trouvé moyen, en trois mois, de visiter Constantinople, de traverser la Perse, de gagner le chemin de fer transcaspien qu'il suit jusqu'à Samarcande, de revenir par le Caucase, la Crimée et l'Autriche ! Avec de pareils officiers, faut-il désespérer de voir un jour notre vieille France reprendre un peu, comme on dit, *du poil de la bête* ?... Toutes mes excuses ! Mais j'écris ce compte rendu pour les lecteurs de la *Revue* ; car je ne pourrais engager mes jeunes lectrices à lire, sans l'assentiment de leur mère, ces notes de voyages d'un hussard : non ! cela n'est pas inconvenant, sans doute ; mais vous comprenez, on est hussard ou on ne l'est pas... Eh bien ! ce capitaine de Pontevès est hussard, et c'en est un solide, j'en réponds ! Alors ?.....

Bien que ce livre soit pourvu d'une bonne carte, qu'on ne s'imagine pas que c'est l'œuvre d'un jeune géographe, opérant en vertu d'une commission de monsieur le ministre de l'instruction publique. Je respecte les jeunes savants, et je vénère les vieux ; mais dire que je les trouve amusants... Ah ! non, jamais ! Tandis que les notes de mon jeune camarade fourmillent d'anecdotes, de remarques fantaisistes à dérider un brigadier de gendarmerie ; ce qui, vous le savez, fait rire jusqu'aux murs de la caserne. Tenez, le voici à Arskâbad, une sale garnison qui se trouve, comme cela, entre la mer Caspienne et l'Afghanistan : il a assisté à la revue des troupes régionales, commandées par les officiers russes, et on l'a acclamé, naturellement ; les sous-officiers indigènes viennent de terminer leurs exercices, avec une précision et un ensemble absolument irréprochables.....

« C'est à croire que ce sont des Saint-Cyriens.

— Ils sont fanatiques du métier militaire, me dit le colonel de Levachow. Astreints à ne servir qu'un an, ils se rengagent toujours. D'ailleurs, ils naissent soldats. Tenez, vous allez voir opérer leurs enfants.

« Aussitôt arrive une bande de mômes armés d'arcs-frondes, mais de mômes tout à fait gentils, avec des drôles de figures rondes percées de cinq trous, dont un plus grand ; la bouche. Ici le type touranien apparaît nettement. D'un air fier et décidé, ils brandissent leurs arcs tendus de deux cordes portant en leur milieu une petite pochette en cuir, qui sert à maintenir une boule en glaise séchée, grosse comme une noisette. Avec cet engin extrêmement primitif, ils touchent, presque à chaque coup, à la distance de quinze pas, tous les morceaux de sucre que je leur dispose comme cible, et même quelques piécettes blanches. Naturellement, nous distribuons ces dernières aux vainqueurs, qui les fourrent dans leurs bajoues, comme de vrais singes..... »

J'ai choisi ce petit épisode, parce que c'est une scène militaire, qui n'offensera personne et qui peut donner une idée exacte du style de l'auteur, et de sa bonne humeur communicative. Et puis, moi, comme la grande-duchesse, j'aime les militaires... Vous n'en êtes pas surpris ? Cela suffit ! De plus, je n'aime pas les Anglais : pourquoi ? Cela ne se raisonne pas ; c'est instinctif. Quand je les vois écraser le Portugal, entre deux traités, parce que c'est un petit État ; et congratuler l'Allemagne, parce que c'est une grande puissance, je me trouve agacé, et je regarde mon sabre, accroché au-dessus de mon lit, mon sabre de vieux cavalier ! Et ce brave jeune homme, M. de Pontevès-Sabran, partage, sur ce point, mes préjugés. Un de ses meilleurs chapitres est consacré à la fameuse question de la rencontre de l'éléphant moscovite et de la baleine britannique en Asie centrale. Selon M. de Sabran, un échec des Russes serait de peu de gravité, tandis que leur entrée à Hérat aurait des conséquences incalculables ; la domination de l'Angleterre dans l'Inde s'écroulerait et, du coup, tout son empire colonial serait sérieusement compromis ; Albion se trouverait prisonnière dans son île comme Napoléon à Sainte-Hélène... Et vous croyez que cela ne serait pas hilare, comme dirait un écrivain décadent ?

Mais je me tais : j'engage tous mes lecteurs à lire ce livre jeune et fringant, étant admis que ces deux épithètes puissent être appliquées à un livre ; quant à moi, je suis heureux d'avoir pu, grâce à vous, en prendre connaissance et d'avoir été désigné, quoique indigne, pour en faire la critique, comme un général après les manœuvres.

C^t J.-A. DUPONT.

THAÏS, par ANATOLE FRANCE. Un volume in-12 de 350 pages
Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

Voici un remarquable volume, œuvre d'un lettré, d'un poète et d'un penseur; nous ne le croyons pas cependant destiné à être apprécié, comme il le mérite, par la masse du public. Les uns n'y verront qu'un roman dont la fable leur paraîtra étrange, et quelque peu saugrenue; les autres ne comprendront que difficilement cette thèse philosophique, qui ne peut paraître claire à l'esprit qu'autant qu'on a gardé souvenir des disputes célèbres des savants, qui illustrèrent les écoles d'Alexandrie; Euclide, Archimède, Apollonius, et bien d'autres, ne s'inspirèrent que des idées païennes; puis les savants de la nouvelle école, tels que Ptolémée, Plotin, Proclus, cherchèrent à allier, en une sorte d'éclectisme, la doctrine platonicienne et le mysticisme chrétien. D'autres enfin penseront que l'auteur a voulu jeter le ridicule sur ces anachorètes dont la dévotion revêt un caractère tout oriental, ou sur ces pieux cénobites qui suivirent, vers la fin du III^e siècle, saint Antoine dans le désert, y vécurent soumis à sa règle et suivirent ses enseignements: et pourtant, hâtons-nous de le dire, Paphnuce, abbé d'Antinoë, dont il est amplement parlé dans *Thaïs*, n'a, sauf le nom, rien de commun avec saint Paphnuce, évêque de la Haute-Thébaïde, dont l'Église célèbre la fête le 11 septembre, d'après le rituel romain.

Ces trois causes, d'ordres divers, suffisent à démontrer que ce livre ne s'adresse pas indistinctement à la foule des lecteurs, et qu'il est nécessaire, pour en ressentir tout le charme, de faire abstraction des idées modernes, et de se reporter, par un effort de l'entendement à cet état d'esprit qui régnait chez les penseurs dans les premiers siècles de notre ère, à une époque où la société antique s'effondrait et où commençait à vivre une société nouvelle, fondée sur les principes de la foi évangélique.

L'œuvre de M. Anatole France est divisée en trois chapitres, dont le titre n'a pas été choisi au hasard: *le lotus*, *le papyrus*, *l'euphorbe*. Le lotus est l'un des attributs d'Isis, la déesse bienfaitrice, qui enseigne aux hommes la science et les moyens de vivre; mais d'après Homère, le lotus est un fruit délicieux qui fait oublier la patrie aux étrangers qui en goûtent. Le papyrus est l'arbuste, dont le génie de l'homme a su tirer cette matière ligneuse et souple, dont il se sert pour y tracer sa pensée et la faire parvenir à la connaissance de ses semblables. L'euphorbe est la plante vénéneuse, qui exprime un suc laiteux, d'aspect séducteur, mais corrompant le corps de celui qui a eu l'imprudence d'en goûter et finissant

par lui causer d'horribles douleurs, produit des effets tels que la raison elle-même en est altérée et que l'être humain n'a plus conscience de son origine divine.

* *

« Paphnuce était né à Alexandrie de parents nobles, qui l'avaient fait instruire dans les lettres profanes », et tout d'abord, il avait vécu « dans la dissipation à la manière des gentils. » — « Durant ces jours, avait-il coutume de dire à ses frères, je bouillais dans la chaudière des fausses délices. Il entendait par là qu'il mangeait des viandes habilement apprêtées et qu'il fréquentait les bains publics. En effet, il avait mené jusqu'à sa vingtième année cette vie du siècle, qu'il conviendrait mieux d'appeler mort que vie. Mais, ayant reçu les leçons du prêtre Macrin, il devint un homme nouveau.

« La vérité le pénétra tout entier, et il avait coutume de dire qu'elle était entrée en lui comme une épée. Il embrassa la foi du Calvaire et il adora Jésus crucifié... » Il resta encore un an parmi les gentils, mais bientôt « il vendit ses biens, en distribua le prix en aumônes et embrassa la vie monastique. Depuis dix ans qu'il était retiré loin des hommes, il ne bouillait plus dans la chaudière des délices charnelles, mais il macérait profitablement dans les baumes de la pénitence. »

Néanmoins, à la pensée des scandales qui se produisent encore dans le monde, Paphnuce sent son cœur s'émouvoir et il se résout à aller à Alexandrie ; il arrachera aux hommes cette fille de perdition, qu'on nomme la courtisane Thaïs, et qui, séduisant par ses charmes tous les mortels qui approchent ses pas, pervertit leur âme et les condamne pour l'éternité aux tortures de l'enfer. Il part, malgré les sages avis du Frère Palémon, qui lui rappelle ces paroles de notre père Antoine, qui disait : Les poissons, qui sont tirés en un lieu sec y trouvent la mort ; pareillement il advient que les moines, qui s'en vont hors de leurs cellules et se mêlent aux gens du siècle, s'écartent des bons propos. »

Paphnuce ne tarde pas à ressentir la vérité de cet adage : car, dès le début de son voyage, le sceptique Timoclis de Cos, arrière-disciple de Pyrrhon, lui expose tout un faux système de philosophie qui provoque déjà sa sainte indignation. Mais l'ardeur de l'anachorète redouble et l'entraîne ; le but qu'il poursuit a exalté son âme ; il ne se laisse pas rebuter par les difficultés de sa tâche ; il ravira, quand même, l'âme de la belle pécheresse pour l'offrir à Dieu son Créateur. Paphnuce a mangé le fruit délicieux du lotus, cette plante du désert ; et il a oublié la patrie, et

ce monde des gentils « où l'on vit dans la dissipation et où l'on bout dans la chaudière des fausses délices ».

* * *

Arrivé dans Alexandrie, Paphnuce se trouve aussitôt en présence des savants qui se servent du papyrus, pour y exposer leurs doctrines, et des jeunes débauchés qui, méprisant la philosophie, emploient le papyrus pour lui confier leurs messages d'amour. C'est là que vit, que règne Thaïs.

C'est alors que l'auteur nous fait connaître la vie de cette étrange héroïne ; et il en profitera pour donner libre cours aux caprices de sa poétique imagination.

Thaïs est le type immortel de la courtisane inconsciente ; elle aura vécu, semant le mal et récoltant des fleurs ; elle aura ruiné les uns, tué les autres, damné tous ses adorateurs ; mais Madeleine repentante, elle saura verser ses plus précieux parfums sur les pieds du Seigneur et mourra, consolée et pleine d'espoir, en chantant ses louanges.

D'abord, elle fut baptisée par les soins d'Ahmès, l'esclave, que les chrétiens révèrent aujourd'hui sous les nom de Théodore-le-Nubien. Il faut lire ce récit ; et, si l'on se dégage de nos sollicitudes modernes, on sera charmé de cette fable naïve à l'aide de laquelle le pieux Ahmès fait connaître à la petite délaissée la venue, la mission, la divinité du Christ-Rédempteur. Je ne veux pas voir, en tout ce passage, la fine ironie d'un pur lettré ; je préfère n'y trouver que l'harmonieuse conception d'un poète. Le charme de la phrase endort toute pensée critique.

Paphnuce, le chrétien stoïque, assiste en compagnie de Thaïs à un festin auquel tous les philosophes d'Alexandrie ont été conviés : Nicias y expose une doctrine d'Épicure élégante, accommodée au goût d'une société qui vit son dernier jour ; Hermodoco montre les principes d'un spiritualisme que nombre de nos contemporains ne désavoueraient pas ; Marcus soutient avec ardeur l'hérésie arienne ; et Zénothémis donne une explication nouvelle du mystère de la rédemption, qu'il est difficile de rattacher à aucune école. En effet, elle semble trop conforme à certaines idées de M. Anatole France pour lui rechercher le mérite d'avoir été imaginée par les philosophes qui vivaient à Alexandrie, alors que saint Antoine évangélisait dans les déserts de la Thébaïde, et que saint Eutychien ou saint Marcellin étaient évêques de Rome.

Mais Paphnuce n'a pas perdu de vue la sainte mission qu'il s'est donnée et qu'il a résolu de remplir. Il arrache Thaïs à cette orgie, digne de Sardanapale, l'enflamme par ses discours et parvient à la convaincre qu'il

lui faut faire le sacrifice de ses richesses et se consacrer au service de Dieu. Que tout brûle dans son palais maudit!... « Grâces au ciel, ces tuniques, ces voiles, qui virent des baisers plus innombrables que les rides de la mer, ne sentiront plus que les lèvres et les langues des flammes. Esclaves hâtez-vous! Encore du bois! Encore des flambeaux et des torches! Et toi, femme, rentre dans ta maison, dépouille tes infâmes parures et va demander à la plus humble de tes esclaves, comme une faveur insigne, la tunique qu'elle revêt pour nettoyer les planchers. »

Le palais consumé, malgré les colères du peuple, qui ne comprend rien à cette aventure, Paphnuce triomphant part, malgré les conseils de Nicias, trainant, à travers les sables du désert, la proie qu'il a arrachée à Satan; et les voilà qui frappent à la porte de la cellule qu'habite l'abbesse du couvent des Maries et des Marthes, en terre lybique. C'est là que Thais rachètera ses péchés et finira ses jours sous la direction de la vénérable Albine, fille et sœur des Césars.

* *

Paphnuce est rentré dans sa solitude; mais il a bu le suc vénéneux de l'euphorbe, la plante perverse. Le succès imprévu de son entreprise lui inspire l'idée funeste de se livrer à des mortifications étranges, pour mieux glorifier le Seigneur. Il quitte sa cellule, rompt tout commerce avec les cénobites, ses frères; et va se retirer dans les cavernes, fréquentées seulement par les animaux sauvages, Il fera plus encore : devançant Siméon le Stylite, il ira s'installer au sommet d'une colonne, seul vestige d'un temple, où jadis on célébrait le culte des faux dieux. Et bientôt au pied de cette demeure inusitée, les fidèles, puis les curieux accourent; et Paphnuce leur adresse des exhortations; aux uns il s'offre comme un exemple; aux autres, il s'offre comme en sacrifice, déclarant qu'il prend pour lui tous les péchés des hommes.....

Une parenthèse : (M. Anatole France n'est pas le seul qui ait lu *Autour d'une source* par Gustave Droz; je n'en dis pas davantage pour ne pas allonger outre mesure ce compte rendu, mais je suis sûr que l'auteur et les lecteurs de *Thais* me comprendront). ...

Paphnuce, dans cette solitude et dans cette immobilité, sent son âme, envahie par des hallucinations perfides, se troubler chaque jour davantage : il en vient à douter de lui; ce sacrifice surhumain déplairait-il au Seigneur! « Plus misérables que ces aveugles, ces sourds, ces paralytiques qui espèrent en moi, j'ai perdu le sens des choses surnaturelles, et plus dépravé que les maniaques qui mangent de la terre et s'approchent des

cadavres, je ne distingue plus les clameurs de l'enfer des voix du ciel. J'ai perdu jusqu'au discernement du nouveau-né qui pleure quand on le tire du sein de sa nourrice, du chien qui flaire la trace de son maître, de la plante qui se tourne vers le soleil. Je suis le jouet des diables. Ainsi, c'est Satan qui m'a conduit ici. Quand il me hissait sur ce faite, la luxure et l'orgueil y montait à mon côté... Dieu se tait, et son silence m'étonne. Il me quitte, moi qui n'avais que lui : il me laisse seul, dans l'horreur de son absence. Il me fuit... » O suc empoisonné de l'euphorbe !....

Paphnuce a quitté sa colonne et s'est enfoui dans l'ombre d'un sépulcre abandonné : et ses tourments redoublent d'intensité et ses tentations augmentent... C'est alors que le saint Antoine, sentant sa fin prochaine, descend de sa montagne, entouré de ses disciples et vient bénir les ermites du désert : Paphnuce s'arrache à sa retraite et court à la rencontre du vénérable vieillard. Hélas ! il entend tomber des lèvres de son maître, de son chef spirituel, des paroles empreintes de miséricorde et de mansuétude, mais qui ne lui laissent pas espérer la joie et les félicités éternelles

Que ces paroles soient véridiques, nul ne le sait ; pas même l'auteur, mais elles sont logiques, ce qui doit suffire, alors qu'il s'agit d'une œuvre de pure imagination. Et la conclusion de ce livre est conforme au titre du dernier chapitre et je répète que le poison de l'euphorbe est tel qu'après en avoir goûté, l'être humain n'a plus conscience de son origine divine.

* * *

Je n'ai pas eu dessein d'analyser cet ouvrage et l'on remarquera que je me suis abstenu de toute critique : j'ai voulu simplement en donner un aperçu aux lecteurs de cette Revue. J'ai passé sous silence, à dessein, de nombreuses descriptions, de nombreux développements : je n'ai pas voulu envisager le côté satirique de cette étude ; mais je tiens à bien faire remarquer que je ne me suis pas laissé influencer par la grâce d'un style impeccable et je crois avoir su dégager la pensée intime de l'auteur. M. Ernest Renan a su écrire, avec un art enchanteur, *la Vie de Jésus* ; il est impossible de prétendre qu'il ait voulu faire ainsi œuvre de chrétien orthodoxe ; et ce livre a été justement condamné. M. Anatole France a décrit, avec bien plus de talent que Gustave Flaubert n'en a montré dans *Salammbô*, la vie des anciens anachorètes de la Thébaine ; mais qu'on ne s'y trompe pas : il y a bien des épines à ses roses, et plus d'un serpent se cache sous ses lotus.

Ce livre remarquable, hors de pair, je le répète, n'est pas de ceux qu'on puisse recommander aux jeunes gens ; qu'on doive même mettre entre les

maines des personnes plus âgées qui ne savent pas — lire entre les lignes —. Je conclus donc en disant qu'un catholique ne doit voir en *Thais* qu'une étude ingénieuse, et peut-être perfide ; mais qu'il pourrait y trouver encore une habile reconstitution d'une époque disparue et trop longtemps oubliée.....

Néanmoins, je ne crois pas être, à ce point de vue, l'interprète exact de la pensée de M. Anatole France : Si je me trompe, que les Dieux et l'auteur me pardonnent !

MAURICE PUJOS.

LE SOCIALISME INTERNATIONAL, coup d'œil sur le mouvement socialiste de 1885 à 1890, par l'abbé WINTERER, député d'Alsace-Lorraine au Parlement allemand. Un volume in-16 de viii-304 pages. Paris, Mulhouse. 1890. Prix : 3 fr. 50

Nous avons déjà répété, à plusieurs reprises, que la question sociale prime toutes les autres et doit attirer à elle l'attention de tous les esprits. Les faits quotidiens sont là pour le révéler à tout instant ; le livre de l'abbé Winterer, le célèbre député protestataire d'Alsace-Lorraine, le démontre d'une manière terrifiante.

Oui, on est terrifié par les progrès immenses que le socialisme a faits pendant ces cinq dernières années dans toutes les parties du monde. C'est surtout l'Europe qui est minée, traversée, secouée par ce mal moderne. Il n'y a point de petit royaume qui n'ait ses socialistes de diverses écoles : partout ils ont des chefs, des journaux, des assemblées régulières. Ils se préparent, sans beaucoup de bruit, à se lever comme un seul homme et à pousser contre le capital-argent le formidable cri de guerre du capital-travail. Peut-être la lutte corps à corps sera-t-elle prochaine. Tout l'indique.

Nous assistons actuellement à la préparation, mais cette préparation marche à pas de géant. Il y a quelques années de grands hommes d'État niaient jusqu'à l'existence d'une question sociale, des économistes marquants ont fermé les yeux sur les maux de la société, ne devinant pas que ces maux devaient se traduire bientôt en d'extraordinaires récriminations. On dormait tranquille, à la surface d'un volcan.

Aujourd'hui il n'est plus possible de s'aveugler. Nous avons trop tardé à prêter une oreille attentive aux plaintes et aux gémissements du prolétariat, et ce sont maintenant des cris de colère et des imprécations de mort. « Nous allons à des catastrophes, dit M. Winterer, si le danger social n'est pas conjuré. »

Nous allons au renversement complet de l'ordre social actuel, nous allons à la ruine de la religion, de la propriété, de la famille. Quelle sera l'organisation de la société nouvelle? Cela, on ne le dit guère et les utopies des chefs socialistes ne sont guère rassurantes. Le jour où ils seront maîtres la société sera bien malade.

Et ce jour approche. Les forces socialistes se massent à l'horizon de l'avenir et déjà paraissent dans l'atmosphère sociale les premières lueurs de la bataille.

Partout se fait la propagande la plus active. Des socialistes, poussés par leur conviction sincère, s'imposent les plus lourds sacrifices pour le succès de leur entreprise. Ah! si nous dépensions la même énergie au service du Christ, combien nous serions forts et puissants! Je connais un journaliste socialiste qui, pour arriver à faire vivre son journal, a vendu ses pauvres meubles, engagé ses misérables hardes au mont-de-piété, et a vécu plusieurs mois dans la plus atroce misère. Nos journalistes catholiques seraient-ils capables d'en faire autant?

La propagande par le journal est aidée au moyen de conférences et de congrès. Il n'y a pas de mois sans qu'un congrès socialiste se tienne en quelque coin du monde.

Hier se tenait, en Allemagne, le grand congrès de Halle. Les socialistes de ce pays célèbrent des fêtes en l'honneur de l'abolition de la loi d'exception qui les frappait. A Calais et à Châtellerauld, vont se réunir deux congrès socialistes français. Il y a peu de temps, se tenait encore, en Angleterre, celui des *Trade-Unions* où triomphait John Burn en faisant entrer les ouvriers de la Grande-Bretagne dans le mouvement révolutionnaire continental. En Belgique, l'agitation socialiste a atteint un diapason tel, qu'on peut s'attendre prochainement, dans ce pays, aux événements de la plus haute gravité.

Le socialisme chrétien, lui aussi, tient ses congrès. C'était naguère celui de Liège, où l'on a discuté les questions brûlantes du jour, et où on les a résolues par l'obligation de l'intervention de l'État. C'est un mouvement hardi qui se dessine; tant mieux.

Mais la note principale du socialisme a été donnée surtout par les deux congrès qui se sont tenus à Paris, pendant l'Exposition de 1889.

Tout le monde sait que les socialistes se divisent en deux groupes principaux : les *Marxistes*, qui admettent complètement les doctrines de Karl et les *Possibilistes*, qui s'en éloignent assez souvent en préconisant les réformes qui leur semblent *possibles* avec la société actuelle. L'idée primitive était de ne faire qu'un congrès où toutes les fractions du part.

socialiste auraient été représentées. Mais Marxistes et Possibilistes ne purent s'entendre et agirent chacun de leur côté.

Le congrès marxiste a été le plus important non seulement des congrès de 1889, mais aussi de tous les congrès que les socialistes ont tenus jusqu'à ce jour. C'est là que le socialisme *international* s'est le plus affirmé.

381 délégués s'y réunirent. Ils étaient venus de partout : 201 de Paris et des départements, il y avait 82 Allemands, 14 Belges, 21 Anglais ; toutes les contrées européennes, même la Finlande, y étaient représentées. Et tous ces délégués étaient les mandataires réguliers de milliers et de milliers d'ouvriers, qui s'étaient cotisés pour les envoyer défendre leurs intérêts et porter bien haut leurs revendications.

C'est cette entente de toutes ces nations qui est terrible. Et cette entente s'est encore plus affirmée au *premier mai*. Il y a bien des journaux qui ont dit que la manifestation avait raté. Rien n'est plus faux ; elle a complètement réussi. Que voulaient les ouvriers ? Affirmer avant tout leur solidarité. Et pouvaient-ils mieux le faire que par cette éclatante affirmation qui s'est produite dans le monde entier.

M. Winterer a raison, Le socialisme s'avance sur toute la ligne et il est grand temps d'y faire face. Dirigeons-le ou il nous engloutira.

H. DESPORTES.

HEURES DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE ; prières de différents auteurs ; lettres à mes enfants (M^{me} DES CHESNES, née DESPREZ), 1864. Lectures diverses. Un volume in-16 de 253 pages. Paris, 1890. Prix : 1 franc

Mon cher ami,

Vous m'avez demandé de vous indiquer pour votre jeune cousin un livre d'heures. Je viens de recevoir *les Heures de la jeunesse chrétienne* qui me semblent répondre à votre désir.

C'est un recueil dont la première partie renferme des prières appropriées aux divers états et besoins de la vie, et tirées de différents auteurs, en particulier de saint Augustin, de sainte Thérèse, de saint François de Sales, de saint Liguori, de Bossuet, de Fénelon. Elles sont suivies d'un tableau raisonné des principales vertus que nous devons pratiquer, de quelques prières indulgenciées et des conseils de saint Jean à ses chers disciples.

La deuxième partie renferme des lettres de M^{me} des Chesnes à ses enfants, lettres qui ont trait à l'amour filial, au soulagement des pauvres, à la patience dans la souffrance et l'épreuve, à la soumission à l'adorable volonté de Dieu, à l'amabilité.

La troisième partie offre un choix de courtes lectures spirituelles, puisées dans *l'Imitation*, dans M^{sr} Dupanloup, M^{sr} Landriot, Jouffroy. (Discours prononcé en 1840 au lycée Charlemagne.)

Comme vous le voyez, ce petit livre, de 247 pages, est un véritable arsenal qui renferme tout ce qui est nécessaire au jeune homme chrétien, pour le prémunir et le fortifier, en même temps qu'il lui fournit les armes indispensables dans la lutte de chaque jour contre les passions et les funestes entraînements du mauvais exemple.

C.-A. P.

MIRACLES ET CONVERSIONS, par M^{sr} GAUME. Un vol. in-12 de 97 pages
Paris 1890. Prix : 0.80

LES MAÎTRES DE LA JUDEE, par M^{sr} GAUME
Un volume in-12 de 95 pages. Paris 1890. Prix : 0.80

Les tristes lecteurs des élucubrations modernes des « *romans passionnels* » et autres sanies littéraires, font l'effet de ces vautours se repaissant de pourritures, oiseaux abominables dont les approches suffisent pour donner des nausées !

... Par contre, les esprits honnêtes qui recherchent les œuvres saines des âmes élevées consolent et encouragent l'auteur chrétien à mériter leur noble suffrage ; aussi, leur signaler deux perles littéraires de M^{sr} Gaume « *Miracles et Conversions* » et « *les Maîtres de la Judée* » nous vaudra, espérons-le, un *Ave* en guise de remerciement.

... Car sous sa plume d'aigle, ou mieux sa plume d'ange, le saint prélat nous guide dans le passé, nous le fait revivre, et cela dans la Terre-Sainte où il nous associe tour à tour à la vie si intéressante du Centurion, à celle si touchante de l'Hémorroïse, puis à celle de la Chananéenne, cette figure chastement drapée dans son humilité sublime. Il termine en nous initiant à l'existence de la Samaritaine, la patronne des délaissés, devenue pénitente et martyre !

Dans l'autre brochure apparaissent comme contrastes sombres et poignants Hérode, Archélaüs, Quirinius, Hérode Unipas et Hérodiade, cette tigresse lascive dont la mort tragique donne un frisson d'horreur... puis les Hérodiens, les Pharisiens et les Sadducéens.

L'effet de ces deux superbes écrits est écrasant. D'un côté, le ciel avec ses douceurs, ses tendresses et ses sublinités ! de l'autre, les suppôts de l'enfer avec leurs passions horribles, leur rage ingénieuse et leurs violences mêlées d'hypocrisie... Béni soit le grand écrivain dont le génie sait

instruire par le charme comme par l'épouvante. Sa glorieuse récompense s'accroît chaque jour de tout le bien que font ses écrits incomparables et l'on se souvient, en le lisant, de l'énigme proposée par Samson : « *De la force naît la douceur.* » La sienne est celle d'un lion de l'Église dont l'œil flamboie en face des pécheurs mais dont la suavité rassure le pénitent et fait sourire l'innocence attirée vers lui

L'Univers du 27 septembre a publié un petit article si clair, si charmant, si précis et si complet sur une nouvelle et importante publication que, désirant la recommander ici, nous nous en emparons sans façon, tenant à donner *in extenso* ce résumé, supérieur à tout ce que nous pourrions faire :

« Nous avons déjà signalé, lorsqu'elle a commencé à paraître, la revue publiée par l'éditeur Gaumes sous ce titre : *l'École française*. Au moment où s'ouvre une nouvelle année scolaire, nous croyons devoir la rappeler à nos lecteurs. Cette revue, qui compte environ six mois d'existence, a bien rempli les promesses de son programme. C'est réellement la « revue méthodique de l'enseignement primaire », offrant au maître chaque semaine un ensemble de dictées, problèmes et leçons variées pour les trois cours conformément au programme scolaire. De plus, un supplément bimensuel est consacré à la préparation aux examens. Ce qui est surtout important, c'est que *l'École française* se fait sous une inspiration franchement chrétienne; elle donne, quoique cela ait disparu des programmes officiels, un cours d'histoire sacrée et d'histoire de l'Église. Enfin, éditeurs et rédacteurs s'efforcent, comme ils l'annonçaient, de remplir ce but : Élever et instruire la jeunesse pour Dieu et pour la France. »

... « *Pour Dieu et pour la France !* » c'était le cri de Jeanne d'Arc ; qu'il redevienne populaire et qu'il soit le mot de ralliement de la jeunesse française ! ce noble but atteint, nous rendra la gloire perdue, l'honneur séculaire et la chevaleresque passion du dévouement aux grandes causes. Dans le miroir du passé de la patrie resplendissent les images superbes de nos héros qui sont des saints et de nos saints qui sont des héros ! Un retour sur nous-mêmes nous fera rougir du présent et travailler pour ressembler aux élus... Ils firent la France et ils demandent à Dieu de nous la voir refaire !

VICOMTESSE DE PITRAY, NÉE DE SÉGUR.

LE PRINCE IMPÉRIAL NAPOLEON IV, par le comte d'Hérisson.
Septième édition. Un volume in-18 de m-423 pages. Paris, 1890. Prix :
3 fr. 50

Avant tout, nous éprouvons le besoin de protester contre cette usurpation du titre de Napoléon IV : le jeune prince ne l'a jamais pris, que nous sachions. Dans une famille royale qui tient ses droits de la naissance, ces titres donnés aux héritiers légitimes sont corrects ; mais il n'en est pas de même des rois ou empereurs plébiscités ; leurs partisans le sentent si bien qu'ils invoquent eux-mêmes, à chaque règne, un nouveau plébiscite.

L'auteur nous rappelle qu'il fut chargé par *le Gaulois*, en 1879, de diriger, pour ce journal, le reportage des funérailles du malheureux prince immolé par les Zoulous, auxquels l'abandonnèrent l'officier et les soldats anglais qui l'accompagnaient.

Pendant son séjour en Angleterre, à cette époque, M. le comte d'Hérisson avait appris, nous dit-il, beaucoup de détails et de faits qu'il jugea convenable de taire alors ; le moment lui semble venu de sortir de cette réserve et de raconter au public tout ce qui lui fut révélé dans ses enquêtes de 1879. On trouvera donc, dans ce volume, avec la reproduction d'une foule de choses, dites par les journaux du temps, et déjà presque oubliées, une ample provision de faits, d'anecdotes, de lettres, de documents sur la vie, la mort et les funérailles du prince impérial. Nos lecteurs connaissent la verve des récits de l'auteur, par ses précédents ouvrages ; inutile d'en parler ici ; il nous suffira d'indiquer les points touchés dans ce volume.

Sans remonter au déluge, M. le comte d'Hérisson a voulu prendre les choses d'un peu loin. Nous trouvons, à la première page, une lettre du futur Napoléon III, datée du 5 juin 1834. Après des détails intimes sur les nombreuses tentatives de mariage du prince Louis Bonaparte, nous entrons dans les confidences du salon de M^{me} de Laborde, qui recevait chez elle, aux jours de sortie, M^{lle} de Montijo alors pensionnaire au Sacré-Cœur de Paris. Après une excellente tirade contre l'ignoble manie du sport, qui déjà commençait à entraîner la bonne compagnie aux *Écuries*, et à remplacer l'élégance française par l'argot et le *chic* des jockeys anglais, M. le comte d'Hérisson nous mène chez M^{me} de Montijo. Il reproduit, avec quelques additions, ce que l'on sait sur les façons très cavalières de l'expensionnaire du Sacré-Cœur, et comment elle amena l'empereur à se résigner au mariage.

Ici commence la chronique scandaleuse des côtés obscurs de l'origine de l'impératrice, avec les documents à l'appui : l'article de *la Gazette des Tribunaux*, le jugement en appel, rendu par la Chancellerie royale d'Espagne,

l'acte de naissance officiel, etc. Chemin faisant on constate que M. de Montijo était dans les hauts grades de la franc-maçonnerie.

L'auteur fait comprendre pourquoi Napoléon III dut créer un registre spécial, déposé au Sénat, pour y insérer les actes civils de sa famille, et l'on va ainsi, à travers les racontars et les documents, jusqu'aux récits des premières amours du Prince impérial, de son inconcevable équipée au pays des Zoulous, de ses funérailles et son monument inachevé.

Ce livre, que nous croyons avoir été des premiers à recevoir, portait déjà, sur sa couverture, *septième édition* ; il paraît qu'on en a épuisé une par jour. Le nom de l'auteur et la nature de l'ouvrage expliquent ce grand succès.

DUCIS.

PETITS LUNDIS, notes de critique, par ANTONIN BUNAND. Un volume in-12 de 343 pages. Paris, 1890. Prix : 3 fr. 50

« Les chroniques qui composent le présent volume ont paru dans *le Siècle* chaque lundi, de novembre 1888 à septembre 1889. »

Telle est la note que l'auteur a inscrite au bas de la première page de son volume.

Il y a deux façons de rendre compte d'un pareil ouvrage : ou bien, l'on prendra chacune de ces chroniques, et l'on discutera l'opinion que l'auteur a cru devoir émettre sur l'écrivain, dont il analysait une œuvre ou les œuvres ; mais à ce compte-là, il faudrait écrire aussi un volume, de façon à bien prouver que l'on a étudié, pesé, scruté tous ses jugements. Nous ne pensons pas que le format de la Revue pourrait supporter un tel fardeau d'érudition, ou mieux, de discussion. Ou bien, il faut se contenter de signaler la tendance générale de ce travail critique, citer quelques noms, approuver ou désapprouver la méthode de l'auteur, lui adresser les plus grands éloges, ou lui dire crûment qu'il n'entend rien à son métier.

Ces deux méthodes ne nous conviennent que médiocrement : il faut en trouver une troisième, qui consisterait à discourir à côté du livre, tout en engageant ses lecteurs à se le procurer, et à voir ce que pense M. Bunand sur les divers littérateurs dont il a cru devoir s'occuper et sur les œuvres dont il a rendu compte aux fidèles abonnés du *Siècle*.

Tout d'abord, M. Bunand n'aime pas Alexandre Dumas père, et M. Jules Lemaître. Je ne trouve rien à redire à cela ; sauf que M. Bunand ne s'aperçoit pas qu'en reprochant à Dumas père d'avoir reproduit dans ses romans, dits historiques, de vulgaires *anas*, il avait oublié que ces *anas* ne sont

devenus tels que parce qu'Alexandre Dumas I^{er} les avait inventés. Le bilboquet de Joyeuse, les chapelets d'Henri III, les coups d'épée de d'Artagnan, ne me font pas l'effet d'avoir été annoncés et confirmés par les historiens. On se sert de toute cette défroque, pour écrire aujourd'hui des romans — nouveaux, — sous les titres de *le Fils de Porthos*, *le Roi de Paris* ; d'accord, M. Bunand dira que ce sont des romans pourris d'anas ; moi, je les trouve plus amusants que les hautes conceptions psychologiques de M. Guy de Maupassant. Et ce pauvre M. Lemaitre, pourquoi l'appeler un « critiquailler » ? Serait-ce parce que M. Lemaitre est sorti de l'École normale ? Mais cela prouve qu'il y avait été admis, et tout le monde, moi, tout le premier, ne pourrait pas en dire autant.

M. Bunand admire le talent de M. Édouard Rod ; c'est parfait ! Mais cependant d'aucuns, qui se prétendent bons esprits, n'ont pour l'auteur du *Sens de la vie* qu'une médiocre estime : cela dépend du sens que l'on veut donner à la vie. On peut voir d'ici le nombre de lignes, qui pourraient suivre, si l'on voulait discuter cette thèse.....

En somme, M. Bunand est un critique, imbu des idées de la jeune école : Paul Verlaine, Gabriel Vicaire sont ses préférés. Loin de moi la pensée de l'en blâmer ! Il s'enthousiasme, quand il parle de Flaubert ; et sa prose atteint les cimes les plus élevées du lyrisme : quelle joie, quand il peut rappeler les débordements de colère de Flaubert contre « *la Bêtise des bourgeois* ! » Or, je voudrais bien savoir ce qu'était Flaubert ? Mais un bourgeois, fils et petit-fils de bourgeois normands !.....

☞ Cela me permettra de faire remarquer très humblement à M. Bunand qu'il faut se montrer très indulgent, quand on se mêle de juger les autres. La tendance du chroniqueur lundiste du *Siècle* me paraît être un peu tournée au dénigrement envers tous ces malheureux écrivains qui n'usent pas de la prose décadente, et qui n'affichent pas les idées que l'on savoure au cabaret du « Chat-Noir ». Il a peut-être raison, et j'ai grand tort : mais j'avoue franchement que je ne trouve aucun charme à la lecture de cette fantaisie : « *A la Chapelle*, » que l'auteur, dans une de ses chroniques, a cru pouvoir transcrire — presque — tout au long !.....

Les *lundistes* sont forcés d'écrire sous l'impression de sentiments momentanés : ils feraient peut-être bien de ne pas réunir leurs improvisations en un volume.

M. DU MAZEL.

LE CARDINAL FRÉDÉRIC BORROMÉE, par CHARLES QUESNEL; ouvrage posthume publié par les amis de M. ALEXANDRE PIEDAGNEL. Un volume in-8° de vii-190 pages. Prix : 2 francs

Cet ouvrage, de Charles Quesnel, est une œuvre posthume que nous devons aux soins de M. Alexandre Piedagnel, son ami.

Digne du plus sérieux intérêt, cette étude est appelée à mettre en lumière un grand archevêque, illustre successeur de saint Ambroise, parent de saint Charles Borromée et l'une des gloires religieuses de l'Italie : le cardinal Frédéric Borromée, encore presque inconnu en France.

Le livre débute par une courte notice où l'on rappelle les principaux événements de la vie de Charles qui tint une si grande place dans la vie du cardinal Frédéric.

Alors se déroule sous nos yeux cette existence absorbée dans la pratique des devoirs, dans l'étude, la prière et les grandes œuvres.

La fermeté de caractère, la persévérance et la ténacité dans les idées qui lui firent donner par ses condisciples le nom de *Pertinax*, la vie irréprochable du jeune homme nous laissent déjà voir ce qu'un jour seront l'homme et le Pontife.

Ses vertus, sa science, son nom, ses richesses le désignent naturellement aux honneurs de l'épiscopat et de la pourpre romaine. En effet, comme saint Charles, son cousin, il est élevé au cardinalat à l'âge de 23 ans.

C'est à Rome qu'il réside et noue ces relations qu'il entretiendra dans la suite avec des hommes comme Baronius, Bellarmin et tant d'autres. C'est là aussi qu'il se livre à son goût pour la philosophie et la théologie, et qu'il s'applique à l'étude du droit canon et de l'hébreu, ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper des pauvres et des devoirs de sa charge.

Il passe ainsi huit années de sa vie dans cette Rome qu'il aimera toujours et où il reviendra quelquefois retremper son âme.

A cette époque, le conseil de la ville de Milan le désigne pour occuper le siège archiepiscopal de cette ville que saint Charles avait illustré onze ans auparavant.

Nous assistons à l'enthousiasme que son entrée à Milan excita dans le clergé, les princes et le peuple et aux fêtes splendides données à cette occasion. Mais au milieu de cette joie, le cœur de l'archevêque débordait de tristesse à la vue des maux qui désolaient la Lombardie. Toutefois, seul, en face de la tâche ardue qui lui incombe, et des complications continuelles que faisait naître le gouverneur espagnol, il ne perdit rien de sa liberté d'esprit, pour vaquer à l'administration de son vaste diocèse.

Une des œuvres qu'il avait le plus à cœur de fonder et dont il avait senti naître en lui l'idée à Rome, c'était la création de l'*Ambrosienne*.

L'esprit littéraire était atteint ; on ne parlait plus latin, tous les arts étaient négligés. Le cardinal voyait tout ce qu'il avait à faire pour relever le génie de la cité, et il n'en désespérait pas.

Il résolut donc de former un corps de lettrés pris dans le sein même du clergé et destinés à inspirer à des jeunes gens le goût et l'amour de l'étude et à les rendre aptes à servir ses desseins, il voulait en outre construire un édifice et à y créer une bibliothèque.

Bientôt les savants se groupent autour de lui, attirés par sa renommée et retenus par ses bienfaits. En même temps il envoie de tous côtés des hommes capables de découvrir les trésors littéraires ensevelis dans l'oubli, de nouer des relations utiles, et, assez habiles pour acquérir les ouvrages découverts.

C'est ainsi qu'il arrive à réunir à l'Ambrosienne trente-cinq mille volumes et quinze mille manuscrits, apportés de tous les coins du monde : du Japon, de Jérusalem, de Constantinople et de l'Espagne.

En même temps il fonda des séminaires où l'on enseigne l'hébreu, le latin, le grec, l'italien, où l'on forme à la poésie ; et il établit dans l'Ambrosienne une école des beaux-arts.

Au milieu de tant de travaux, qui dénotent une activité prodigieuse, lui-même il écrit d'énormes volumes de sermons qu'il appelle *Sacri Ragionamenti* et où l'on sent encore passer ces souffles d'éloquence qui ont fait tressaillir tant de fois les voûtes du Dôme. Il fait un traité sur *la faveur des princes*, rempli d'anecdotes et d'aphorismes piquants, tels que : — « *Le prince nous aime en raison de l'avantage que nous lui procurons.* » — « *Un tyran interdit d'abord les paroles, puis les gestes, puis les larmes.* »

Et ce trait : « Ludovic le More avait enrichi, à Milan, un couvent de » Frères-Prêcheurs Il voulait qu'ils eussent tous l'air grave, et l'aspect » agréable. Le lecteur Caistano, petit et disgracié, lui déplaisant, sut lui » objecter le mot de l'Écriture : « *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* » C'est Dieu » qui s'est chargé de nous faire lui-même ; ce n'est pas nous qui nous créons. » Il est aussi l'auteur d'un traité de *peinture religieuse* pour son école des beaux-arts, et d'un opuscule, *Musæum*, où il fait au public les honneurs de sa galerie. Si nous ajoutons à cela *le Livre des joies de l'âme chrétienne*, et bien d'autres, (71 volumes imprimés, et 46 manuscrits), — nous demeurons stupéfaits devant ce nombre d'écrits, et l'on se demande quel homme il était pour avoir produit une telle somme de travail. Il faut savoir gré à

l'auteur de l'heureuse idée qu'il a eue de consacrer un chapitre spécial à de belles pensées, extraites des œuvres du pieux et savant écrivain, et surtout des *Sacri Ragionamenti*.

« — La lecture ne doit pas faire connaître seulement les pensées d'un auteur, mais en faire naître d'autres dans notre esprit. »

« — Dieu s'est proposé lui-même comme idéal—Il a voulu refaire l'homme à son image par la grâce. »

« — Pendant que le Sauveur se tient sur les flots, la foule demeure sur le rivage, mais loin du Christ. »

« — Devenir plus grand qu'un autre, n'est pas toujours une entreprise malaisée; mais se surpasser soi-même, quelle chose ardue ! »

« — Le monde créé par la parole a été renouvelé par la parole. »

— « Notre vie n'est qu'un bref espace de temps qui nous est accordé par Dieu pour nous préparer à mourir. »

On aimerait à tout reproduire, et voilà trop de citations peut-être. Ne vaut-il pas mieux que le lecteur savoure lui-même et à son aise, ces extraits où il sentira la foi, l'amour, et je ne sais quel parfum de poésie, qui embaumaient l'âme du cardinal, et qui la feront entrer en communication plus intime avec cette haute intelligence et ce grand cœur.

Ces pensées forment comme une corbeille de fleurs et de fruits, à laquelle, nous le croyons, ne manquera ni la saveur ni le parfum.

Le cardinal Frédéric n'est pas seulement le Mécène de Milan, il en est aussi et surtout l'évêque.

Il parcourt son diocèse sans ménagements pour sa santé assez frêle. Il en visite les paroisses, prêchant, confessant, catéchisant les petits, les pauvres, luttant contre les abus et les vices, ramenant à la pénitence les criminels les plus endurcis. Tel ce Visconti, seigneur de Breguano, dont le nom seul causait l'épouvante dans tout le pays.

Lui-même nous raconte ses tournées pastorales et nous trace le lamentable tableau des mœurs. Que de monstruosité découvertes ! presque toujours il les fait disparaître. Tels encore ces *Mancianistes* dont l'audace sacrilège allait jusqu'à leur faire remplir les fonctions les plus augustes de la religion. La charité, la parole miséricordieuse et ferme à la fois du prélat convertit ces malheureux. Et à côté de ces existences criminelles qui brisaient le cœur de l'évêque, il surprenait des vies saintes qui le consolait des plus amères tristesses. De ce nombre fut cette rencontre d'un prêtre perdu au fond des bois et des rochers, sur les plus âpres cimes du pays, vivant sous un toit délabré comme l'étable de Bethléem et adonné à tous les devoirs du saint ministère, à la pratique des vertus sacerdotales et de l'héroïsme.

Une des plus grandes joies de son épiscopat fécond en grandes choses, ce fut la canonisation de saint Charles Borromée; et, ce n'est pas sans émotion qu'on en lit le récit dans un chapitre de ce livre déjà si plein d'attraits.

A une vie aussi extraordinaire, il fallait un couronnement digne d'elle.

La famine et surtout la peste qui avait sévi si cruellement à Milan et attristé les dernières années de saint Charles, apparurent de nouveau sous le cardinal Frédéric et causèrent des ravages bien plus effrayants encore.

Nous retrouvons dans Frédéric Borromée le même héroïsme qu'en saint Charles. Comme lui, il se multiplie; comme lui, il se fait tout à tous; comme lui, il parcourt la ville, en priant et pleurant pour ce pauvre peuple, si rudement châtié par la main de Dieu.

Une année après la cessation du fléau, le grand évêque succombe à tant de travaux, de fatigues et d'angoisses, et sa mort nous semble être comme le dernier rayonnement de cette vie dépensée toute entière à l'établissement du règne de Dieu et au salut des âmes.

C'est avec un vrai plaisir que ce livre, si attachant et si consciencieux, sera lu par des esprits excellents; et nous pouvons dire, avec M. Piedagnel, qu'il obtiendra un succès prompt et durable auprès des érudits de bon aloi.

C.-A. P.

LE DEVOIR SOCIAL, par LÉON LEFEBURE. Un volume in-12 de 300 pages et 5 cartogrammes. Paris, 1890. Prix: 3 fr. 50

Ce n'est pas un livre homogène sur le *devoir social* que nous offre l'illustre conférencier. La préface seule, longue et intéressante, traite *ex professo* et d'une manière générale de ce devoir trop longtemps méconnu de ceux à qui il incombe. Aujourd'hui on commence à revenir sur le passé. M. Lefébure nous développe la genèse des idées nouvelles. Peu à peu nous revenons du grand éblouissement de 1789, on voit que l'abus de la liberté ne peut suffire à tout et que l'individualisme, l'utilitarisme égalitaire est incompatible avec l'état de société.

Grâce à cette législation inepte, grâce aussi au développement des machines, la richesse sociale s'est accrue dans des proportions considérables, mais aussi s'est concentrée en un nombre de mains de plus en plus restreint. Et quelques ouvriers — le petit nombre — ont pris des habitudes d'économie et de prévoyance, tandis que la plupart vivent au jour le jour, livrés à tous les hasards du lendemain.

Situation pitoyable que tous ceux qui ont quelque importance dans la société, ont le devoir de faire cesser. Il faut que chacun, dans sa sphère,

s'ingénie à secourir les misères physiques et morales de l'humanité. M. Lefébure fait appel à tous les hommes de bonne volonté, et les supplie de ramener les âmes au christianisme, seule puissance qui peut tout concilier.

Puis il traite quelques questions où le devoir social doit surtout s'exercer. Ce sont des conférences faites par l'auteur en divers endroits, et non des chapitres d'un livre. Aussi ne faudrait-il pas y chercher un enchaînement qui n'y est et n'y peut pas être.

Ce livre débute par une magistrale étude sur la misère et la charité à Paris. On a beaucoup écrit sur ce sujet, mais comme il est réellement inépuisable, on peut toujours y découvrir quelque chose de nouveau. Immenses sont les misères de toutes sortes accumulées dans la grande capitale dont les dehors paraissent si brillants. Et les secours apportés sont loin d'être suffisants. Chaque jour le génie charitable invente de nouvelles créations, mais ces œuvres multiples végètent sans un lien qui les relie, sans une tête qui les dirige et leurs efforts ne se portent pas toujours vers les points les plus menacés. La centralisation a du bon quelquefois, et dans l'espèce elle est tout à fait nécessaire : M. Lefébure le démontre amplement.

Viennent ensuite deux conférences sur « le repos dominical envisagé aux points de vue économique et social » et à propos d'un « plébiscite sur le repos légal du dimanche ». Il est peu de personnes qui ne soient point convaincues à l'heure actuelle de la nécessité absolue d'un jour de repos par semaine et si l'on interrogeait le peuple sur cette question d'une extrême importante, il n'y a nul doute qu'il serait unanime à réclamer le repos du dimanche. Il est vraiment remarquable que ce repos institué si sagement par Dieu au commencement des temps, soit indispensable aux sociétés comme aux individus, aux hommes comme aux animaux et aux machines pour leur permettre d'atteindre le but qu'on leur a assigné.

Comme mode le plus sûr et le plus facile d'économie dans le peuple, M. Lefébure préconise l'assurance ouvrière par l'initiative privée. On admettra sans difficulté qu'il a raison et plus d'un ouvrier dira que ses conseils ont bien *du bon sens*, mais on ne les exécutera que difficilement. Il faut, pour cela, que tous ceux qui ont quelque influence sur les ouvriers, s'emploient à les diriger dans ce sens ; il faut que l'on crée des compagnies d'assurances plus dévouées aux intérêts de l'ouvrier qu'à leurs intérêts propres.

Évidemment tous ces moyens sont excellents pour pallier les inconvénients de notre système économique, mais ce ne sont que des palliatifs et tant que le système restera le même il est à craindre que les palliatifs ne soient impuissants. Le mal a de si profondes racines !

On le voit dans les documents que M. Lefébure nous donne en appendice. Ces documents sont intéressants et seront très utiles au sociologue. Il faut en dire autant du livre entier et surtout des cartogrammes qui le terminent et donnent « la répartition topographique de la misère à Paris ». L'effet produit est saisissant.

H. DESPORTES.

UNE VOIX DE BRETAGNE, poésies, deuxième édition, par MAX. NICOL

Un volume in-8° de 234 pages. Prix : 3 fr. 50

Un volume qui n'a pas eu besoin de réclame et de bruit pour faire son bonhomme de chemin, c'est celui-ci. Nous le voyons, en effet, à sa deuxième édition, bonne fortune fort rare de nos jours pour une publication de son espèce. Il est vrai que son titre plaide pour lui. La Bretagne est par excellence le pays des traditions et des souvenirs, de la foi profonde et du patriotisme, à cause de tout cela même le pays de la poésie. *Une voix de Bretagne* ne pouvait qu'en être un écho fidèle ; ses accents, dont nous sommes encore tout émus, le justifient amplement.

M. Max. Nicol s'est inspiré dans ses divers poèmes des grands et nobles sentiments qui l'animent envers la religion chrétienne, sa chère et vieille province et la grande patrie française. Une fort belle fiction sert d'entrée en matière. Diogène secouant la poussière du tombeau, reprend sa lanterne et recommence les recherches qui l'ont rendu célèbre. Le Christ vient d'expirer sur la croix, et le philosophe arrive et regarde ;

« Mais il ne peut comprendre
Comment tant de souffrance et de sérénité
S'unissent dans un homme à tant de majesté. »

Il s'étonne, et peu à peu la lumière qui plane au sommet du Golgotha l'envahit et le pénètre.

« Alors, oubliant tout, son orgueil et ses dieux :
Qui que tu sois, dit-il, je te prendrai pour maître.
.....
Et brisant sur la croix sa lanterne, tremblant
Sous le regard divin de ce mort si vivant,
Sans chercher à savoir de quel nom il se nomme,
Le Cynique, à genoux, s'écria : Voilà l'homme ! »

Vient ensuite le *Dolmen et la Croix* où nous trouvons ces deux strophes remarquables qui dépeignent si bien la Bretagne :

Avez vous parcouru le pays des Bretons,
Leurs bruyères sans fin, leurs agrestes vallons

Que dominant les grandes pierres ?
Avez-vous contemplé sur le bord des chemins
Les enfants, les vieillards, graves, joignant les mains
Prosternés devant les calvaires ?
Le dolmen nous redit : « Vos pères étaient grands !
Pour garder dans la mort ces rudes conquérants
Il fallait une grande tombe. »
Et la Croix : « J'ai refais de la tombe un berceau ;
J'ai promis l'avenir à ce peuple nouveau,
Pendant que tout chancelle et tombe. »

Le Barde, *Comorre* et *la Légende d'Évrault* qui suivent relèvent de l'histoire bretonne. *La Fève* et *Une Française* consacrent des incidents relatifs à la dernière guerre. Ce sont là des compositions pleines de vie où fourmillent les beaux vers. Deux pièces du recueil ont du reste été remarquées à des concours. L'une d'elles, *Sur la Mer*, couronnée par l'*Académie des Jeux floraux*, nous offre le tableau d'une tempête et sur les flots irrités, la vue d'une barque montée par deux pauvres pêcheurs que la confiance en Dieu console et protège. Nous en détachons ces quelques vers :

« ... Sur l'abîme qui gronde
— Tous deux priant avec ferveur, —
Les cheveux blancs, la tête blonde
Se courbaient devant le Seigneur.
En vain la vague mugissante,
Roulant son écume à leurs pieds,
Faisait bondir dans la tourmente
La nacelle et les bateliers ;
Quand une fureur invincible
Soulevait le flot menaçant,
Ils disaient : « La mer est terrible :
Celui qui l'a faite est plus grand. »

La Bretagne a produit dans notre siècle deux poètes d'un grand talent : Brizeux et Turquety ; le premier, simple, sensible et bon, plein de foi, plein d'imagination, plein d'une tendresse émue pour le sol natal, pour la mer qui en baigne les côtes et pour les pêcheurs, ses compatriotes ; le second, plus dégagé des choses de ce monde, regardant le ciel, vivant constamment sur les sommets élevés, mais à ces hauteurs ne sacrifiant jamais à la pensée les raffinements du style et de la rime.

Entre ces deux personnalités, nous n'oserions pas avancer que M. Nicol a pu voir une place à prendre, mais cette place, notre devoir est de la lui

faire remarquer. Son volume renferme, en effet, un certain nombre de pièces qui semblent indiquer une préférence de son esprit pour la légende et les récits de courte haleine. Quel riche trésor il pourrait glaner autour de lui ! Pour peu qu'il daignât un peu plus ciseler son œuvre, quel précieux écrivain nous pourrions lui devoir quelque jour ! —

Si nous nous permettons, en parlant ainsi, bien moins de donner un conseil que d'exprimer un vœu, c'est que nous espérons voir donner à *Une Voix de Bretagne* la suite que son incontestable succès réclame déjà. Dans le pays de Brizeux et de Turquety, « catholique toujours », la poésie n'est-elle pas du reste une chose sainte destinée à propager le bien sous toutes ses formes et dont on peut dire aussi :

« C'est pour donner à boire aux âmes ? »

A. CLAVERIE.

AMÉLIE DE VITROLLES, sa vie et sa correspondance. Deux volumes in-8° de 302 et de 524 pages. Paris, 1890. Prix : 15 francs

Lamennais a dit : M^{lle} de Vitrolles est la femme la plus parfaite qu'on puisse voir ; unissant à la piété la charité, l'intelligence et la science.

Jamais éloge ne fut mieux mérité, ni plus complet en sa brièveté. M^{lle} de Vitrolles fut l'ange de ceux qui l'entouraient en même temps que l'ornement de la société. D'une santé faible, d'une nature malade, d'un caractère vif et emporté, elle vainc ses rébellions, supporte gaiement et en silence ses souffrances, parfois bien aiguës, pour se donner toute à ceux qui vivaient auprès d'elle.

Née aux derniers jours de la tourmente révolutionnaire, elle grandit au milieu des victoires du colosse impérial, dans l'amour profond et inaltérable des Bourbons, et les lauriers de Bonaparte n'excitent en son âme qu'un beau dédain. La famille de Vitrolles, illustre par son rang, son ancienneté et son influence, avait pour la famille bourbonnienne un dévouement sans bornes. C'était de tradition.

Aussi le père d'Amélie ne cessa-t-il, tant que dura l'empire, de s'exposer pour son roi Louis XVIII ; ce fut sur lui que retomba tout le poids de la Restauration. Et quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, la prison et des menaces de mort furent la récompense de son dévouement. L'empereur irrité des obstacles qu'il lui avait suscités, voulait le faire mettre à mort.

Pendant cette dure épreuve, Amélie fut pour son père un ange consolateur. Non seulement elle passait de longues heures avec lui dans la prison, quand elle pouvait y pénétrer, mais elle cherchait partout des dévouements pour sauver son père : quoique à peine âgée de dix-huit ans,

elle mena la campagne avec tant d'habileté, tant de cœur qu'elle parvint à son but.

Toute sa vie se passa dans ces dévouements. Elle ne put réaliser son désir d'entrer en religion, mais elle fut une parfaite religieuse dans le monde, soignant les malades avec le plus grand zèle, exhalant partout le souffle de l'amour divin, propageant autour d'elle, les saintes pensées, et guidant ses amies dans les voies éthérées de la contemplation et de la vie mystique. Elle avait de la religion une science que n'ont pas tous les directeurs d'âmes.

Elle est l'âme de la famille. Consolatrice ineffable pour son père, elle se fait habile éducatrice pour ses frères, à qui elle prodigue des conseils maternels avec un goût exquis; un tact sûr, un amour indicible.

Et lorsqu'elle meurt, en 1829, à l'âge où beaucoup de femmes commencent à peine à vivre, de cette vie sérieuse et digne qui compte pour l'éternité, Amélie a une vie remplie d'œuvres et de mérites, qui semblent multiplier pour elle le nombre des jours passés sur terre. Elle s'éteint au milieu d'un concert d'éloges et de regrets, qui donnent une sorte d'auréole à sa mémoire.

Cette vie qui nous paraît si grande et si belle, fut pourtant toute simple. Amélie ne sortit guère du cercle de la famille; elle ne fit point d'actions éclatantes, elle n'écrivit point de savants traités ou des œuvres géniales. Elle se contenta d'être la parfaite servante du Seigneur.

Et c'est à cause de cela que le livre qui contient le récit de cette vie est intéressant et digne d'être lu par tous ceux qui désirent leur avancement dans la vertu. C'est un livre d'éducation composé en grande partie par les lettres de l'héroïne et aussi par ses courts écrits, immenses témoignages de sa piété.

La vie d'Amélie de Vitrolles touche à beaucoup de faits illustres, à nombre de grands personnages historiques et nous les fait connaître en passant. Mais le principal intérêt de ce livre, c'est la rose odoriférante qui monta de cette terre vers le ciel et y trouva sa couronne.

H. DESPORTES.

ASTRA, par CARMEN SYLVA. Un volume in-16 de 305 pages. Paris, 1890

Prix: 3 fr. 50

Les Roumains prétendent que le séjour de Bucharest n'est pas enchanté; et quelques-uns ajoutent que la cour du roi Charles, un Hohenzollern, manque d'agréments. Habitué à respecter les grands de ce monde et à n'ajouter qu'une foi limitée aux jugements dont ils font l'objet, l'auteur

de ces lignes serait disposé à considérer ces sortes d'appréciations comme basses calomnies, comme pensées jalouses, comme expressions d'un ressentiment que la vanité déçue aurait seule pu suggérer. Mais S. M. la reine Élisabeth (car le pseudonyme de Carmen Sylva n'a, pour ainsi dire, plus de raison d'être) semble donner raison à ceux de ses sujets, qui prétendent qu'il faut absolument se créer des distractions au Palais Royal ; et que le roi Charles se contente de régner avec majesté, mais n'aurait nul souci de déridier les gens, car la reine, n'ayant évidemment ni réceptions, ni bals à présider, passe son temps dans son cabinet de travail, où elle tache d'encre ses nobles doigts, qui doivent être jolis, et écrit févreusement vers, romans, ou drames, pour passer ses soirées d'hiver. Je pense que toutes ses demoiselles d'honneur devaient être couchées, quand elle écrivit l'histoire d'*Astra*.

Loin de moi la pensée de prétendre que la forme de ce roman ne soit pas chaste et pure ; mais le fond n'a pas les mêmes vertus. Marguerite, sœur d'Astra, a épousé Sander, seigneur de Bukavine : sûre de l'affection de son mari, elle remplit avec bonheur ses devoirs d'épouse et de mère et ne songe qu'à rendre heureux tous ceux qui l'entourent. C'est dans ce but qu'elle invite sa sœur à venir passer une saison en son château.

— Une merveille, cette Astra : beauté, grâce, esprit, bonté, elle réunit les dons les plus précieux. Son beau-frère s'en amourache et essaie de lui faire partager sa coupable passion. Tout d'abord, Astra répond volontiers à ce qu'elle croit n'être qu'une amitié fraternelle. Bientôt néanmoins elle s'aperçoit vers quel abîme on veut l'entraîner. Trop tard ! Elle aime son beau-frère et elle se sent dévinée par sa sœur. Quelle douleur et quelle honte ! Astra n'est pas corrompue. Pour trancher d'un coup cette situation inextricable, elle se marie avec un galant homme, Paul Morosch, l'ami de son beau-frère Sandor. Ce sacrifice n'arrête pas les assauts de celui-ci. Aussi faux ami que déloyal époux, Sander continue de persécuter sa belle-sœur. Marguerite, qui se croit (à tort) trahie par l'un et par l'autre, se tue avec ses enfants. Astra en meurt de chagrin. »

Il n'est pas besoin de réfléchir profondément pour remarquer, en ce récit, deux incohérences. Si Astra est honnête et vertueuse, pourquoi ne rentre-t-elle pas chez sa « douce maman », dès qu'elle s'aperçoit que la passion de son beau-frère n'a rien de fraternel ? On me répondra que la bonne dame est morte, avant que les choses ne soient poussées à l'extrême. D'accord ! Mais ce roman est composé en la forme démodée d'une correspondance épistolaire : or, la mère d'Astra, qui doit avoir une certaine expérience, n'a pas été sans dénicher, bien que Roumaine, par les conflits

dences de son « feu follet », que son gendre ressemblait beaucoup à l'ogre. amateur de chair fraîche. Cela est évident, dès la troisième lettre d'Astra, pour le lecteur ; donc, cela doit sauter aux yeux d'une mère prudente. D'un autre côté, on s'explique mal qu'Astra ne trouve d'autre moyen pour sortir de sa fausse position, que d'épouser Paul Morosch, qu'elle trouve sot, laid et ridicule ; et qui joint à ces infirmités celle, plus grave encore pour elle, de vivre sous la tutelle d'une mère et d'une sœur acariâtres ; et qui rendraient, comme avares, des points à Harpagon et au père Grandet. De plus, Paul Morosch est le plus proche voisin et l'ami le plus intime de Sander : cette imprudence est invraisemblable ; quand une maison brûle, on ne va pas se réfugier dans la maison mitoyenne ; autrement, avec ou sans pompiers, on risque en général de se faire rôtir.

Sans doute, le grand chambellan de S. M. la reine de Roumanie me dirait, si jamais il lisait ces réflexions déplaisantes, que Carmen Sylva a voulu peindre les mœurs de certains de ses sujets ; et que ce roman ne saurait être jugé, d'après nos idées et nos coutumes françaises. Parfait ! Mais je ne vois pas trop la nécessité, pour une reine, de montrer les ridicules ou les vices des seigneurs, qui pourraient figurer à sa cour. Ce Sander, riche propriétaire et suzerain, est un personnage brutal, grossier, et déplaisant. Qu'un écrivain de profession croie devoir exposer ce vilain bonhomme aux yeux de ses compatriotes, nul n'y verra le moindre inconvenient... Mais qu'en pense la noble auteur d'Astra ?

¶ La publication de cette œuvre nous semble d'autant plus regrettable qu'on s'aperçoit, en lisant certains chapitres, qu'on se trouve en présence de tableaux de mœurs, de paysages, de types locaux très vrais, très pittoresques, très finement étudiés. Évidemment, c'est par ce côté que l'on trouverait ample matière à louer l'auteur : mais les mérites, que l'on jugerait suffisants pour un simple homme de lettres, le sont-ils également pour une reine régnante ? C'est une observation que je soumets humblement à son Exc. le grand chambellan,

¶ Quand « Le roi s'amuse », Victor Hugo prétend qu'il prend mal son plaisir, et qu'il ne s'inquiète pas assez de l'endroit où il le trouve... Quand « La reine s'ennuie », je ne dis pas qu'elle choisisse mal ses distractions ; mais peut-être ne s'inquiète-t-elle pas assez du milieu où elle les trouve.

MAURICE PUJOS.

UN ÉCHO DE LA DERNIÈRE BATAILLE DE DRUMONT, par
ARISTIDE CHEVALIER, avec une préface de PAUL FÉVAL FILS. Un volume in-16
des XII-274 pages. Paris, 1890. Prix : 3 francs

Voilà certes un fier livre que celui dont je viens de transcrire le titre, un livre de vrai *chevalier*, un livre qui vaut les vaillants coups d'épée que l'on donnait aux temps des Croisades. Cet *Écho de la dernière bataille* est une bataille nouvelle, c'est la lutte du sociologue reprise en sous-œuvre par un jeune et franc catholique.

Ici, c'est un vrai catholique qui parle et non un de ces catholiques, matinés de boulevardiers qui ignorent la foi et les œuvres et font du nom de catholique un colifichet plus ou moins brillant. On le sent à l'ardeur généreuse qui anime chacune de ses pages. Le style chaud et vibrant du jeune athlète entraîne sur l'arène mouvante de la vie et volontiers on se précipiterait au combat qu'il sonne avec tant de vaillance.

Ce livre ne descend point aux menus détails comme ceux de Drumont ; il se renferme dans des considérations générales. Mais à part cette différence, l'esprit est le même. C'est la même indignation contre les persécuteurs, c'est le même fouet sanglant appliqué aux lâches et aux timides, c'est la même aversion pour la tartufferie moderne.

A chaque page éclatent des bruits de bataille. Le livre est divisé en trois parties, et ce sont trois luttes : la lutte pour la foi, la lutte pour la pratique, la lutte pour la défense.

N'est-ce pas l'imagé exacte de la vie ?

Pour croire, il faut lutter. Le mystère religieux attire certains esprits et repousse les autres, et dans nos siècles de déification humaine, la raison s'insurge contre les mystères, les passions à leur tour s'élèvent contre la raison et c'est dans l'âme de l'homme un combat à outrance qui ne cesse qu'à la mort.

Et quand la conviction de la foi a soumis les rébellions humaines, la lutte n'est pas terminée pour cela. Il faut lutter pour pratiquer sa foi. L'esprit de l'homme est ainsi fait qu'il se laisse facilement enchaîner par le respect des idoles : la crainte du « qu'en dira-t-on » éteint souvent de beaux élans de magnifique enthousiasme.

Et cette crainte de se montrer, de paraître ce qu'on est au fond de l'âme est bien plus grande encore aux jours de la persécution, alors qu'il faut un sublime courage pour défendre sa foi menacée de toutes parts.

Il y a deux sortes de persécution, ou plutôt la persécution peut être considérée à deux points de vue : celle qui échoue, et celle qui réussit.

Depuis les premiers âges du christianisme, la persécution a été incapable

de le faire sombrer, et toujours vivant, toujours vainqueur, toujours glorieux, il s'élève sur les ruines de ses ennemis réduits en poussière par la main du Très-Haut.

Mais jusqu'au moment de cette victoire, que de déchirements, que de blessures !

Nous sommes dans cette période actuellement. La persécution savante des Juifs et des francs-maçons triomphe, elle triomphe au point de faire taire jusqu'aux cris de douleur, jusqu'aux clameurs d'indignation. Oui, nous en sommes venus là ; nous n'osons plus nous plaindre, de peur d'irriter encore nos bourreaux. Est-ce de la prudence ou de la lâcheté ?

C'est au moins une inertie coupable. Car au moyen de l'inaction des catholiques, les méchants voient le succès de leurs infâmes complots. La famille, l'enfance, le clergé, tout ce qui est la base de la religion, de la patrie et de la société, est battu en brèche et menace de disparaître si nous ne nous levons pas pour défendre, même au prix de notre sang, ces saintes institutions.

Ce qui nous perd, c'est l'égoïsme. Toutes les actions sont marquées au coin de l'intérêt personnel le plus tranché. Tout le monde semble n'avoir qu'un but ici-bas : se gonfler de biens, d'honneurs, de jouissances. Quant au grand honneur du ciel, presque personne ne s'en préoccupe. On tâche de transformer la *vieille* vallée des larmes, et on se prosterne, s'il le faut, aux pieds des puissants et des oppresseurs. La tranquillité est devenue le souverain des biens.

Merci à M. Chevalier d'avoir si bien stigmatisé cette lâcheté et de nous arracher, par sa fougue entraînant d'enthousiasme, à l'inertie de l'heure présente.

Un bon livre, comme le sien, convaincra toutes les âmes de la nécessité de la bataille et leur donnera la force de s'y comporter vaillamment.

C'est une bonne œuvre, cela, et un grand mérite.

H. DESPORTES.

LES DERNIERS RÊVEURS, par PAUL PERRET

Un volume in-12, de 268 pages. Prix : 3 fr. 50

Deux charmantes nouvelles, dédiées à une dame, M^{me} Simonne Arnaud : c'est un livre que l'on peut laisser sur la table du salon, sans craindre que l'œil indiscret des petites filles puisse y trouver quelque triste tableau. Les décadents diront que c'est de la littérature à l'eau de guimauve et que de pareilles histoires n'ont aucun rapport avec l'art, le grand art ; mais les pères de famille penseront que M. Paul Perret a bien fait de songer à plaire, sans se préoccuper de la *Norme*.

I. Maurice Labenne n'a pas épousé, en temps utile, M^{lle} de Flavières; il avait probablement ses raisons, et elles devaient être sérieuses; car il est allé les méditer pendant quatorze ans, soit en Chine, soit au Japon, soit à San-Francisco. Et le voici de retour à Paris, très ferré sur ses sentiments et très enrichi par un commerce d'autant plus lucratif, que les États-Unis n'avaient pas encore adopté, à cette époque, le bill Mac-Kinley. Il rencontre par hasard M^{lle} de Flavières, qui n'a pas trop vieilli, et il se dit qu'en somme, il pourrait faire une fin sortable en l'épousant. Mais M^{lle} de Flavières a eu, également, le temps de faire des réflexions très profitables et elle fait comprendre à Maurice qu'il est certaines affaires qui ne peuvent pas être reprises, alors qu'on a traversé les mers même pacifiques, et que les cheveux ont blanchi. Maurice, qui n'est pas une bête, comprend que quand on a manqué le coche il est inutile de courir après, et il se décide à repartir pour l'Amérique; mais il a soin, galamment, d'assurer le sort de M^{lle} de Flavières, de ses frère et sœur, et leur fait, avant de s'embarquer au Havre, une donation digne d'un nabab; et M^{lle} de Flavières n'entendra plus parler de son ancien adorateur, mais en rêvera sur son « *Fauteuil antique*. »

II. Max Delaur est un brave jeune homme qui, après avoir mangé et bu, à Paris, le plus gros de son capital, se décide à aller vivre en province, dans la seule habitation qui lui reste, parce qu'il a oublié de la vendre: ce n'est pas de sa faute. Mais il rencontre dans son parc, une jeune fille adorable, M^{lle} Darsenac, qui a pris la douce habitude de venir s'approvisionner de fleurs parmi les parterres abandonnés de son voisin: la voir et l'aimer, ce sont choses concomitantes. Il sera plus difficile d'arriver au mariage, parce que M. Darsenac, un riche industriel, n'a pas envie de voir sa fille épouser un homme ruiné; parce que la politique, cette grande diviseuse, s'en mêlera; parce qu'enfin il faut bien que le dénouement se fasse attendre; autrement, plus de nouvelle. Bref, Max Delaur a épousé M^{lle} Darsenac; le beau-père a serré les cordons de sa bourse et la fortune des jeunes époux est médiocre; mais ils n'ont pas hésité entre « *L'amour et l'argent* »; et se disent, en tête à tête, sous la feuillée: « Nous ne serons jamais que des rêveurs! Et même les derniers! »

Nous aurons le regret de dire à M. P. Perret que cette opinion n'est pas la nôtre: nous serions désolés que Maurice Labenne, que Max Delaur fussent les derniers rêveurs; et nous pensons que l'auteur nous prouvera bientôt qu'un homme d'esprit doublé d'un écrivain ingénieux, n'a jamais dit son — dernier — mot.

M. DU MAZEL.

LIVRES D'ÉTRENNES

ABBÉ TIGRANE (l'), par Ferdinand Fabre Un vol. in-8° illustré de 1 portrait d'après J. de Laurens et de 0 eaux-fortes originales de E. Rudaux. Prix : 60 fr.

Demi-reliure maroquin avec coins : 7 fr.

ACROPOLE DE SUSE (l'), d'après les fouilles exécutées en 1884, 1885, 1886, sous les auspices du Musée du Louvre, par Marcel Dieulafoy. Première partie : Histoire et Géographie; deuxième partie : la Fortification, contenant chacune un grand nombre de gravures et des plans. Chaque partie se vend séparément. Brochée : 25 fr.

ADOLPHE, par Benjamin Constant. Un vol in-6 illustré de 1 portrait gravé par Courboulin, d'après Desmarius. Prix : 50 fr.

Demi-reliure maroquin, coins : 68 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ALMANACH HENRI BOUTET, 6^{me} année, pour l'année 89, illustré de plus de 50 pointes sèches ou eaux-fortes originales entièrement tirées en taille-douce. Un joli vol. in-3° de 96 pages sur vélin teinté et renfermé dans un emboutage de luxe. Prix : 6 fr.

ALPHABET D'ÉRUDITION, contenant les Mémoires et réflexions de M. de Blonay à son cher fils François-Joseph et à la postérité de la maison de Blonay. Un vol in-8° de 50 pages sur Japon, couverture peau d'âne. Prix : 15 fr.

ALSACE ET LES ALSACIENS A TRAVERS LES SIÈCLES (l'), par E. Mathis. Un vol. grand in-8° colombier illustré par l'auteur de 43 gravures dans le texte, de 16 grandes compositions hors texte et de 4 chromotypographies tirées en six couleurs. Prix : 5 fr.

Reliure toile rouge avec plaques or, argent et noir : 0 fr.

ARMES (les), par Maurice Maindron. Un vol in 4° anglais orné de gravures. Prix : 3 fr. 50

Dans un cartonnage artistique en toile reliure : 4 fr. 50

Demi-reliure d'amateur : 6 fr.

(Bibliothèque de l'enseignement d'arts Beaux-Arts)

ART DE BATIR, MEUBLER ET ENTRETEENIR

SA MAISON (l'), par Ris-Paquot. Un vol. in-8° orné de 243 gravures. Prix : 6 fr.

Relié toile : 7 fr.

ART GOTHIQUE (l'). l'architecture, la peinture, la sculpture le décor, par Louis Gonse, membre du conseil supérieur des Beaux-Arts, rédacteur en chef de la Gazette des Beaux-Arts. Un vol grand in-4° colombier imprimé avec luxe de 488 pages, orné de 32 gravures dans le texte, 8 planches hors texte dont 4 eaux-fortes, 6 aquarelles typographiques, 2 chromolithographies, 12 héliogravures et 4 photographies. Cartonnage artistique, imprimé en or et en couleurs d'un genre nouveau et dans le style du Moyen Age. Prix : 100 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

A TRAVERS LE CODE PÉNAL, (Du plus grand crime au plus petit délit) par G. Vibert, docteur en droit, conseiller à la cour de Douai. Un vol in-16 illustré de 16 gravures sur bois. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, plaque or et noir, tranches dorées : 3 fr. 50

(Bibliothèque instructive)

A TRAVERS L'HÉMISPÈRE SUD ou Mon second voyage autour du Monde par Ernest Michel Tome 3 et dernier; Nouvelle Galles du Sud, Queensland, Nouvelle-Calédonie, Australie du Sud, Ile Maurice, Ile de la Réunion, Les Seychelles, Aden, Palestine, Egypte. Un vol in-8° orné de nombreuses vignettes dans le texte et hors texte. Prix 6 fr.

Relié toile, tranches dorées : 8 fr.

Demi-reliure, chagrin, tranches dorées : 10 fr.

AU TEMPS DE GUILLAUME TELL, par Eudoxie Dupuis; illustrations de Jacques Wagrez. Un vol. in-8° Jésus. Prix : 10 fr.

Relié toile, biseaux, fers spéciaux, tranches dorées : 3 fr.

AUX ETATS-UNIS DU BRÉSIL; Voyages et impressions de M. Théotime Durand, avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte par M. F.-J. de Santa-Anna Nery. Un vol. in-8° Jésus. Prix : 10 fr.

Relié toile, biseaux, fers spéciaux, tranches dorées : 13 fr.

AUX MINES D'OR DE MONTEZUMA, par

Marcel Denoël; illustrations de V. Pargon. Un vol. in-8° cavalier. Prix :

3 fr. 50

Cartonné toile, tranches dorées : 5 fr.

AVENIR D'ALINE, par Henry Gréville; 20 compositions de Léandre gravées sur bois par Prumaire. Un vol. in-8° grand Jésus. Prix :

9 fr.

Reliure fers spéciaux (5 couleurs), tranches dorées :

12 fr.

AVENTURES DE JEAN LE SAVOYARD (les), par M^{me} J. Cazin. Un vol. in-6 illustré. Prix :

2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches dorées :

3 fr. 50

(Bibliothèque des petits enfants)

AVANTURES DE PIKÉPIKÉOOMÉGRAM (les), par Arsène Alexandre; illustrations de Louis Morin. Un vol. petit in-4°. Prix :

5 fr.

Relié fers spéciaux, tranches dorées :

7 fr. 50

AVENTURES DE SIDI-FROUSSARD, Hai, Dzuong Hanor, Sontay, Bac-Ninh, Bac-Lé, Langron, Tuyen, Quan, par Georges Le Faure, préface de Paul Bonnetain, couverture en couleurs de L. Vallet. Un vol. grand in-4° de 450 pages, illustré de 150 dessins et de 8 cartes. Prix :

6 fr.

Cartonné percaline, tranches dorées :

8 fr. 50

Relié :

10 fr.

BÊTES D'HÉLÈNE (les), par William-L. Hughes; imité de J. Habberton; illustrations par Bertall. Un vol. petit in-4°. Prix :

5 fr.

Relié toile avec fers spéciaux, tirés en couleur :

7 fr.

BELLE ET BONNE; histoire d'une grande fillette, par Marie Alix de Valtine, illustré de 60 gravures inédites de Janel. Un vol. in-8° grand Jésus. Prix :

6 fr.

Reliure anglaise à biseaux, fers spéciaux, tirage en couleurs, tr. dorées :

9 fr.

BONHEUR DE ROSE (le), par Marie-Alix de Valtine; illustré de 40 gravures par Janel. Un vol. in-8° grand Jésus. Prix :

6 fr.

Reliure anglaise, à biseaux, fers spéciaux, tirage en couleurs, tranches dorées. Prix :

9 fr.

BOURGEOIS DE CALAIS (les), par M^{me} de Witt née Guizot. Un vol. in-4° enrichi de nombreuses illustrations de Edouard Zier. Prix :

7 fr. 50

Richement relié, avec fers spéciaux :

12 fr.

CE QUE DISENT LES FLEURS; poésies par Louis Legendre, Album de 70

pages in-4° contenant 3 aquarelles par Firmin Bouisset. Cartonnage Pompadour. Prix :

10 fr.

CÉSAR CASCABEL, par Jules Verne. Un vol. grand in-8° illustré. Prix :

9 fr.

Cartonné toile :

12 fr.

Reliure demi chagrin :

14 fr.

CHIC A CHEVAL (le; histoire pittoresque de l'équitation, par L. Vallet ancien cavalier élève de Saumur. Un vol. grand in-4° de 400 pages illustré de 300 gravures dont 50 hors texte en couleurs d'après les dessins de l'auteur. Prix :

22 fr.

Relié amateur :

30 fr.

CINQ ANNÉES DE SÉJOUR AUX ILES CANARIES, par le docteur R. Verneau chargé de missions scientifiques. Un vol. in-8° cavalier de 240 pages, avec 42 gravures dont 8 hors texte, 4 planches et 1 carte. Prix :

12 fr.

Relié demi chagrin, tête dorée :

15 fr.

CHERCHEURS DE QUINQUINAS (les), des vallées de Caravaja à l'Amazone, par Paul Bory. Un vol. in-4° orné de nombreuses gravures. Prix :

4 fr. 50

Percaline gaufrée; riches ornements, tr. dorée :

7 fr.

CONTES DE TANTE JUDITH (les), par P.-J. Stahl. Un vol. in-16 illustre d'après Gatty. Prix :

1 fr. 50

Reliure cartonné toile :

2 fr.

(Bibliothèque blanche)

CONTES DU VIEUX PILOTE, par Jean de Nivelle, (Charles Canivet). Un vol. in-4° illustré de 35 gravures d'après les dessins de Barillot, Buhot, Fouace, Guillemet, Lanoyer, Montader, Ogden Wood. Prix :

5 fr.

Relié en toile rouge, tr. dorée, plaque or, noir et argent :

6 fr. 50

CONTES ET COMÉDIES DE LA JEUNESSE, par Lemerrier de Neuville; illustrations de Boutet de Monvel, Kauffmann, Geoffroy, Poirson. Un vol. petit in-4°. Prix :

2 fr. 50

Relié, tranches dorées :

4 fr. 75

CONTES MERVEILLEUX, traduits de l'Allemand de Hauff par Louis de Hessem. Un vol. in-4° orné de 38 grandes gravures hors texte. Prix :

6 fr.

Percaline, ornements en noir et or, tranches dorées :

8 fr. 50

CONTES MYTHOLOGIQUES, par H. de la Ville de Mirmont. Un vol. in-8° Jésus illustré de 51 gravures. Prix :

7 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées :

10 fr.

COSTUME EN FRANCE (le), par Ary Renan. Un vol. in-10 anglais imprimé

sur papier teinté et orné de gravures.
Prix : 3 fr. 50

Dans un cartonnage artistique en
toile reliure : 4 fr. 50

Demi-reliure d'amateur : 6 fr.
(*Bibliothèque de l'enseignement des
Beaux-Arts*)

COUR DE LOUIS XVIII (la), par Imbert
de Saint-Amand. Un vol. grand in-4°
raisin illustré de 16 fac-similés rares
et de 8 grandes compositions en gra-
vure sur acier Prix : 30 fr.

Demi-reliure amateur : 40 fr.

COURSES DE CHEVAUX EN FRANCE (les),
par A. de Saint-Albin (Robert Milton).
Un vol. in-8° écu, contenant 9 gra-
vures sur bois 60 photogravures et
66 vignettes par Crafty. Prix : 1 fr.

Cartonné : 13 fr. 50

CROQUIS D'APRÈS LES MAÎTRES pour
servir de modèle aux travaux artis-
tiques, par L. Libonis (figure, genre,
scènes, types, etc.). Un album in-8°
cartonné contenant plus de 100 sujets
tirés en teinte. Prix : 6 fr.

CHOUANS (les) par H. de Balzac,
illustré par Julien Le Blant de 100
compositions gravées sur bois par
Leveillé Prix : 40 fr.

DANS LES TÉNÉBRES DE L'AFRIQUE,
recherche, délivrance et retraite
d'Emin Pacha, par H.-M. Stanley;
ouvrage traduit de l'anglais avec
l'autorisation de l'auteur. Deux vol.
in-8° contenant 150 gravures sur bois
d'après les dessins de A. Forestier,
S. Hall, G. Montbard E. Rion et
contenant 3 cartes en couleurs. Prix :
36 fr.

Reliure demi-chagrin, tranches
dorées : 38 fr.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRAN-
ÇAIS par le lieutenant-colonel Galieni.
Un vol. in-8° Jésus contenant 166 gra-
vures d'après les dessins de Riou et
une grande carte en couleurs. Prix :
15 fr.

Relié, tranches dorées : 20 fr.

DE WISSEMBOURG A INGOLSTADT
(1870-1871). Souvenirs d'un capitaine,
prisonnier de guerre en Bavière, par
Alfred Quesnay de Beaurepaire; ouvrage
illustré de 26 dessins hors texte,
d'après nature, par l'auteur. Deux
vol. in-8° Jésus. Prix : 4 fr.

Cartonné percaline, tranches dorées :
5 fr. 50

DROIT AU BUT, par Louis Mainard;
20 compositions de Montader gravées
sur bois par Prunier Un vol.
in-8° grand Jésus Prix : 9 fr.

Reliure fers spéciaux (12 couleurs)
tranches dorées : 12 fr.

Du CAUCASE AUX INDES. à travers le
Pamir, par Gabriel Bonvalot. Un
vol. grand in-8° renfermant plus de
50 dessins et croquis pris sur nature
par A. Pépin et une carte itinéraire
du voyage Prix : 10 fr.

Cartonné toile, tranches dorées, fers
spéciaux : 24 fr.

Demi-reliure amateur avec coins
tête dorée : 7 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand
papier)

EN ESCLAVAGE par M^{me} P. de Nan-
teuil. Un vol. in-8° raisin illustré de
60 gravures, d'après Myrbach. Prix :
4 fr.

Cartonné percaline à biseaux, tran-
ches dorées : 6 fr.

ENFER (l) de Dante Alighieri; tra-
duction française de P.-A. Fiorentino
avec les 75 grandes compositions de
Gustave Doré; nouvelle édition. Un
vol. in-4° cartonné. Prix : 30 fr.

ÉMAUX ET CAMÉES, par Théophile
Gautier. Un vol. in-16 illustré de 2
dessins de Fraipont. Prix : 35 fr.

Demi-reliure, maroquin, coins : 43 fr.
(Il a été tiré des exemplaires sur grand
papier)

ÉMIN PACHA ET LA REBELLION DE
L'ÉQUATEUR; neuf mois d'aventures
dans la plus reculée des provinces
Soudanaises, par A.-J. Mounteney
Jephson, l'un des officiers de Stanley,
avec la revision et la collaboration
de H.-M. Stanley; ouvrage traduit de
l'anglais avec l'autorisation de l'au-
teur. Un vol. in-8° raisin, contenant
50 gravures et une carte Prix : 10 fr.

Reliure demi-chagrin, tranches do-
rées : 14 fr.

ENSE CHERCHANT, par Hipp. Gautier;
illustrations d'Albert Guillaume. Un
vol in-8°. Prix : 3 fr. 50

Relié : 5 fr 50

ETHIOPIE MÉRIDIONALE; journal de
mon voyage aux pays Amhara, Oromo
et Sidama de septembre, 1885 à novem-
bre 1888. Un vol in-4° de 50 pages
avec portrait de l'auteur; 200 illus-
trations toutes d'après nature; 20
cartes, profils de nivellements et vues
diverses, par Jules Borelli Prix: 30 fr.

Dans un cartonnage avec fers spé-
ciaux : 37 fr.

EXERCICES DU CORPS (les) par G. Bon-
nesfont. Un vol. in-16 illustré de 90
gravures Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, plaque
or et noir, tranches dorées : 3 fr. 50

(*Bibliothèque instructive*)

FÊTE DE SAINT-MAURICE (la), par

André Surville Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. : 5

Cartonné en percaline bleue, tranches dorées : 3 fr 50

(Bibliothèque des petits enfants)

FILLE DES BOHÉMIENS (la), par M^{me} Colomb. Un vol. in-8° raisin illustré de 96 gravures d'après S. Reichan. Prix : 4 fr.

Cartonné percaline, à biseaux, tranches dorées : 6 fr.

FRANÇAIS ET ALLEMANDS : Histoire anecdotique de la guerre de 1870-1871 ; grande édition populaire illustrée, revue et augmentée de nouveaux documents par Dick de Lonlay. L'investissement de Metz ; La journée des dunes ; Servigny ; Noisseville ; Flanville ; Nouilly ; Coincy ; le blocus de Metz ; Mercy le haut ; Peltre ; Ladonchamps ; la capitulation Quatrième volume de la collection ; dessins de l'auteur, cartes et plans de batailles Un vol. grand in-8° Jésus illustré de 121 gravures en chromotypographie. Prix : 12 fr.

Relié, doré : 16 fr.

FRÈRES D'ARMES, par Jacques Nau-rouze ; gravures d'après Mouligné Un vol in-8° Prix : 7 fr.

Relié toile, tranches dorées. Prix : 10 fr.

GARONNE (la), par Louis Barron. Un vol. in-8° avec 154 gravures de A. Chapon. Prix : 10 fr.

Reliure toile, tranches dorées : 13 fr.

Demi-chagrin : 14 fr.

GÉNÉRAL DE SONIS (le), d'après ses papiers et sa correspondance par M. Baunard, recteur des facultés catholiques de Lille Un vol. in-8° écu avec portrait Prix : 4 fr.

Relié demi-chagrin : 6 fr 50

GOURMANDISES DE CHARLOTTE (les), par M^{me} Jeanne Samary, avec une préface de M. Edouard Pailleron Album in-4° contenant 22 planches en couleurs par Job. Cartonné avec couverture en couleurs. Prix : 4 fr.

GRANDES LEÇONS DE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE (les), par A. Pellissier, professeur de l'Université Un vol. in-4° contenant de nombreuses gravures. Prix : 5 fr.

Cartonné. percaline, fers spéciaux, tranches dorées : 8 fr.

GRANDS PEINTRES (les), de l'Allemagne, de l'Espagne de l'Angleterre et de la France (période contemporaine), par T. de Wyzewa et X. Perreau. Un vol in-8° Jésus illustré de 16 gravures d'après les œuvres des maîtres de ces écoles Prix : 12 fr.

Relié : 18 fr.

HRTMAN MAXIME (l'), scènes de la vie en Ukraine par Etienne Marcel Un vol in-8° grand raisin, illustré de 35 gravures, dont 16 hors texte par Paul Merwart Prix : 7 fr.

Demi-reliure, genre crocodile, tête dorée : 10 fr.

HERNANI, par Victor Hugo. Un vol. in-8° raisin. illustré de 1 portrait et 15 compositions 5 en têtes, 5 hors texte, 5 culs-de-lampe, par Michelena, gravées par Boisson Prix : 50 fr.

Demi-reliure maroquin, coins : 68 fr. (Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

HISTOIRE DE DEUX BÉBÉS (Kitty et Bo). Un vol. in-9° illustré. Prix : 4 fr. 50

Reliure toile, tranche dorée : 6 fr.

HISTOIRE DE L'ART PENDANT LA RENAISSANCE, par Eugène Müntz. Tome II, Italie. L'Age d'Or. Un vol. in-8° Jésus contenant plus de 500 gravures insérées dans le texte, 10 planches en taille-douce et 16 planches en chromotypographie. Prix : 35 fr.

Reliure fers spéciaux, tranches dorées : 43 fr.

HISTOIRE DE LA COMTESSE DE SAVOIE, par M^{me} de Fontaines, édition publiée avec notices et commentaires, par Charles Buet. Un vol. in-8° tiré sur papier du Japon. Prix : 20 fr.

HISTOIRE DU LUMINAIRE, depuis l'époque romaine jusqu'au XIX^{me} siècle, par Henry d'Allemagne, archiviste paléographe. Un vol in-4° de 700 pages contenant plus de 500 desseins et bois dans le texte et 80 planches hors texte tirées en deux teintes, couverture polychrome en huit couleurs, reproduisant la miniature d'un monument du XV^{me} siècle. Prix : 40 fr.

Riche cartonnage : 50 fr.

HISTOIRE D'UN RÉGIMENT ; la 32^{me} demi-brigade 1775-1890, par le lieutenant Piéron : illustrations d'après Raffet, Carle, Vernet, Charlet, Detaille, Sergent, etc. Un vol. grand in-8°. Prix : 12 fr.

Cartonnage d'étrennes, fers spéciaux, doré sur tranches : 15 fr.

HISTOIRE ILLUSTRÉE DES PÉLERINAGES de la très sainte Vierge texte par le R. P. Jean-Emmanuel Drochon, des Augustins de l'Assomption ; illustrations de Hubert Clerget. Un vol. grand in 8° colombier de 280 pages, illustré de 450 gravures inédites dont 10 en couleurs accompagné de 20 cartes, spécialement gravées pour l'ouvrage. Prix : 20 fr.

Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux : 26 fr.

Demi-reliure amateur, avec coins, tête dorée : 28 fr.

HYPNOTISME (1^{re}), par le docteur Foveau de Courmelles. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

(Bibliothèque des merveilles)

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST (1^{re}), traduction de Michel de Marillac, garde des sceaux de France, précédée d'une préface par Louis Veuillot et terminée par une notice historique et bibliographique par Arthur Loth. 1 splendide volume in-8° orné de 14 grandes planches gravées à l'eau-forte et de nombreuses gravures sur bois. Frontispice général composé par Charles Garnier, architecte du nouvel Opéra. Prix : 50 fr. net ; pour agrégé 15 fr.

Relié dos et coins maroquins, doré en tête : 60 fr. net ; pour agrégé 21 fr.

Reliure maroquin plein avec étui : 60 fr. net ; pour agrégé : 21 fr.

JACQUES L'INTREPIDE, par Adolphe Chenevière. Un volume illustré, par Jeanne Lemerre et Bieler. Prix : 9 fr.

Relié toile, tranches dorées : 12 fr.

JEUNES AVENTURIERS DE LA FLORIDE (les), par Brunet. Un vol in-8° illustré. Prix : 7 fr.

Reliure toile, tranche dorée : 10 fr.

JEUNES FILLES AUX EXAMENS ET AUX ÉCOLES (les). Texte et dessins d'après nature par Alexis Lemaître. Un vol. in-8° Jésus illustré, de 45 gravures hors texte. Prix : 10 fr.

Cartonné : 13 fr.

Relié demi-chagrin ou amateur : 15 fr.

JOURNAL DE LA JEUNESSE (le), nouveau recueil hebdomadaire illustré, année 1890. Deux volumes grand in-8° ornés de nombreuses gravures. Prix : 20 fr.

Reliure percaline rouge, tranches dorées : 26 fr.

LITTORAL DE LA FRANCE (le), Côtes Normandes ; De Dunkerque au Mont Saint-Michel, par V. Vattier d'Ambroyse. Un vol. petit in-4°, orné de nombreux dessins et planches hors texte. *édition populaire*. Prix : 8 fr.

Cartonnage toile, tr. dorées : 12 fr.

Demi-reliure chagrin, tranches dorées : 14 fr.

LIVRE DES FUMEURS ET DES PRISEURS (le), par Spire Blondel, préface de M. le Baron Oscar de Witteville ; ouvrage orné de 105 gravures dont 16 hors texte en couleurs, par G. Fraipont. Un vol. in-8°. Prix : 20 fr.

Relié amateur : 27 fr.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉA-

TION ; année 1890 ; tomes LI et LII. Deux vol. grand in-8° illustrés. Prix : 14 fr.

Reliure toile, tranches dorées : 10 fr.

MÉMOIRES DE M^{me} DE STAAL-DELAUNAY, publiés en deux volumes avec une préface de M^{me} la Baronne Double, 9 eaux-fortes hors texte et 31 eaux-fortes dans le texte. Deux volumes in-16 sur papier de Hollande, par Ad. Lalaux. Prix : 50 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MÉMOIRES DU COMTE DE GRAMMONT, par Antoine Hamilton. Un vol. in-8° Jésus, illustré de 1 portrait de Hamilton et de 33 compositions de C. Delort, gravés par L. Boisson. Prix : 110 fr.

Demi-reliure maroquin, coins : 138 fr.

MÉMOIRES D'UN GROS SOU (les), Sylva consul. Un vol in-8° illustré de compositions d'après les dessins inédits de Firmin Bouisset. Prix : 3 fr. 50.

Relié percaline rouge, fers or, tranche dorée : 6 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MAGASIN PITTORESQUE ; année 1890. Un vol. grand in-8° orné de nombreuses gravures. Prix : 10 fr.

Cartonnage toile : 11 fr. 50

MARTYRS DE CASTELFIDARDO (les), par le Marquis de Ségur. Un vol in-8° illustré de 35 belles compositions hors texte de Firmin Bouisset. Prix : 3 fr. 50

Reliure percaline rouge, fers or, tranche dorée : 6 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

MÉMOIRES DES AUTRES, par Jules Simon, de l'Académie française. Un vol. in-8° avec de nombreuses compositions de Noël Saunier, gravées sur bois. Prix : 3 fr. 50

MERVEILLES DE L'ÉMAILLERIE (les), par Molinier. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

(Bibliothèque des merveilles)

MON JOURNAL, recueil mensuel pour les enfants de 5 à 10 ans publié sous la direction de M^{me} Pauline Kergomard et de M. Charles Defodon, 9^{me} année, 1889-1890. Un vol. in-8° illustré de nombreuses gravures sur bois. Cartonné : 2 fr. 50

MONTMARTRE AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI, par le P. Em. Jonquet, chapelain de la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. Un volume in-4°, contenant 83 gravures. Prix : 10 fr.

Cartonné percaline, fers spéciaux, tranches dorées : 14 fr.

Relié amateur, dos et coins maroquin, tête dorée : 18 fr.

MUSIQUE FRANÇAISE (la), par H. Lavoix fils. Un vol. in-4° anglais imprimé sur papier teinté et orné de gravures. Prix : 3 fr. 50

Dans un cartonnage artistique en toile reliure : 4 fr. 50

Demi-reliure d'amateur : 6 fr.

(Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts)

MUSÉE DES FAMILLES, lectures du soir, année 1890 Deux volumes grand in-8° ornés de nombreuses gravures. Prix : 14 fr.

Reliure toile plaines à biseaux, tranche dorée : 23 fr.

MISSION DE JEANNE D'ARC (la), texte par Frédéric Godefroy, ouvrage couronné par l'Académie française. Un vol. grand in-8° illustré d'un portrait inédit de la pucelle, tiré d'un manuscrit du xve siècle en chromolithographie, de 14 encadrements en 2 teintes, frises, ornements et culs-de-lampe xve siècle et de 14 grandes gravures hors texte en taille douce.

Relié dos chagrin, plats dorés avec fers du xve siècle : 40 fr. net, pour agrégé 24 fr.

Reliure chagrin plein à petits fers, tranche dorée, 60 fr. net, pour agrégé : 30 fr.

NATURE (la), revues des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie; directeur Gaston Tissandier Tomes 24 et 25, année 1890. Prix : 20 fr.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, la terre et les hommes, par Elisée Reclus. Tome XVII : Indes occidentales, Mexique, Isthmes américains, Antilles. Un vol. in-8° Jésus contenant 3 cartes en couleurs, 180 cartes insérées dans le texte et 70 gravures sur bois. Prix : 30 fr.

Reliure, fers spéciaux, tranches dorées : 37 fr.

ŒUVRES POÉTIQUES DE BOILEAU-DEPRÉAUX avec une introduction et des notes, par F. Brunetière. Édition in-4° illustrée de 27 eaux-fortes d'après M^{me} Madeleine Lemaire, MM. Bida, Bonnat, G. Boulanger, Cabanel, Chapu, Chevalier, Delort, Fr. Flameng, Français, Galland, Gérôme, Hédouin, Heilbuth, J.-B. Laurens, J. Le Blant, Lhermitte, Maignan, L.-O. Merson, Vibert, par M^{me} Louveau Rouveyre, MM. Abot, Blanchard, Boillot, Borloin, Boisson, Boulard Champollion, Chauvel, Courty, L. Flameng, Haussoullier, Hédouin, Ach. Jacquet, Lalauze, Lefort, Lerat, Levasseur, Mathey,

Mongin, Muller, Toussaint, Waltner. Prix : 115 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ONCLE SCIPION (l') par André Theuriet. Un vol. in-8° raisin illustré par Rychan. Prix : 9 fr.

Relié toile avec fers spéciaux : 12 fr.

Reliure amateur : 14 fr.

ORPHELIN DES FAUCHETTES (l'), suivi de : l'Oncle Jacques, et de : les Etapes de Françolette. par Marguerite Leoray. Un vol. grand in-8° orné de 25 gravures. Prix : 3 fr.

Percaline, ornements dorés et couleurs, plaque riche, tranche dorée : 5 fr.

PART DU CADRE (la), par M^{me} S. Blandy.

Un vol. in-8° raisin, illustré de 96 gravures d'après Zier. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranche dorée : 6 fr.

PAROISSIEN DU CÉLIBATAIRE (le), par Octave Uzanne. Un vol in-8° raisin contenant un frontispice, un titre et dix têtes de chapitre gravés à l'eau-forte par Gaujean d'après les dessins de Lynch. Prix : 20 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

PERDUS DANS LA GRANDE VILLE, par F. Méaulle. Un vol. in-4° orné de 93 gravures. Prix : 6 fr. 50

Percaline, ornements en noir et or, tranche dorée : 8 fr. 50

PETIT AMIRAL (le), 100 compositions; Texte et gravures de F. Méaulle. Prix : 7 fr.

Un vol. in-4° écu, riche reliure anglaise, biseaux et fers spéciaux, tr. dorée : 10 fr.

PETIT GOSSK (le), par M. Busnach; ouvrage couronné par l'Académie française. Un vol. in-8° illustré. Prix : 4 fr. 50

Reliure toile, tranche dorée : 6 fr.

PETIT JACQUES (le), par M^{me} de Stolz. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge, tranches dorées : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose illustrée)

PETITE MAISON DE LA FORÊT (la), par M^{me} de Witt. Un vol. in-16 orné de gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches dorées : 3 fr. 50

(Bibliothèque des petits enfants)

PREVIL DU PIC par Walter Scott; traduction nouvelle de P. Louisy. — Dessins d'Adrien Moreau. Un vol. grand in-8° Prix : 10 fr.

Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux. 13 fr.

Reliure demi chagrin ou amateur : 15 fr

PHYSIQUE POPULAIRE, par Émile Desbeaux. Un vol. grand in-8° Jésus orné de 800 gravures et de 4 aquarelles tirées en couleurs. Prix : 10 fr

Relié toile, tranches dorées et plaque 14 fr.

Relié amateur : 16 fr.

PIRATES DE LA MER ROUGE (les) souvenirs de voyage, par Karl May, traduit de l'allemand par J. de Rochay. Un vol. grand in-8° orné de 23 gravures. Prix : 3 fr.

Percaline, ornements dorés et couleurs, plaque riche, tr. dorées. 5 fr.

POPO ET LILI, histoire de deux jumeaux, par M^{me} la marquise de Mous-sac. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné percaline rouge, tranche dorée : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose illustrée)

PORT-TARASCON; dernières aventures de l'illustre Tartarin par Alphonse Daudet. Un vol. in-8° cavalier illustré de 120 compositions par Biéler, Conconi, Montégut, Montenard Myrbach, Rossi. Prix : 40 fr.

Demi-reliure amateur : 15 fr.

POURQUOI? POURQUOI? par Tante Nicole; illustration de Birch. Un vol. petit in-4°. Prix : 3 fr. 50

Relié, fers spéciaux tranches dorées : 5 fr

POLYEUCTE, martyr, tragédie chrétienne en cinq actes, par Pierre Corneille; édition de grand luxe avec une introduction par M. Léon Gautier, membre de l'Institut et des éclaircissements par MM. Paul Allard, Edouard Garnier et Léon Legrand. Un vol. grand in-4° orné d'un portrait de Corneille gravé par Burney et de cinq eaux-fortes d'après les compositions d'Albert Maignan, gravées par Boilvin, Bracquemond Le Couteux et Waltner; frises, lettres ornées et culs-de-lampe dans le style du XVII^e siècle, par Léon Leniept; nombreuses gravures sur bois dans le texte des éclaircissements par Léon Rousseau, d'après les dessins d'Edouard Garnier. Prix : 100 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

PRINCESSE DE DLÈVES (la), par M^{me} de la Fayette. Un vol. in-8° illustré de 1 portrait et 12 compositions (4 en-têtes, 4 hors texte et 4 culs-de-lampe), par Jules Garnier, gravés par A. Lamotte. Prix : 50 fr

Demi-reliure maroquin, coins : 68 fr.
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

PRINCESSE ROSALBA, par M^{me} Chéron de la Bruyère. Un vol. in-8° illustré de 54 gravures d'après Tofani. Prix : 4 fr.

Cartonné percaline à biseaux, tranches dorées : 6 fr.

PRODUCTION DE L'ÉLECTRICITÉ (la), par Baille. Un vol. in-16 illustré de nombreuses gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches rouges 3 fr. 50

(Bibliothèque des merveilles)

RACES HUMAINES (les) par le D^r R. Perna, professeur au laboratoire d'Anthropologie du Museum d'histoire naturelle. Introduction par A. de Quatrefages, membre de l'Institut. Un vol. grand in-8° de 800 pages, illustré de 600 figures. Prix : 11 fr.

RAVAGEURS DE LA MER (les), par Louis Jacolliot; illustrations de Clé-ric. Un vol. grand in-8°. Prix : 9 fr.

Relié toile, plaques, tranches dorées. 13 fr

RAYON DE SOLEIL, par M^{lle} Zénaïde Fleuriot. Un vol. in-8° raisin orné de 59 gravures d'après Mencina Kress. Prix : 4 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 9 fr

RIÈNE DES BOIS, roman inédit par André Theuriot. Un vol. in-4° raisin illustré par Laurent Desroisseaux de 36 planches en taille-douce dont 18 grandes compositions hors texte, 9 en-têtes et 9 culs-de-lampe. Prix : 60 fr.

Relié en demi-maroquin du Levant, avec coins, tête dorée : 80 fr.
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

ROI DE CAMARGUE, par Jean Aicard. Un vol. in-8° écu, orné de 78 gravures sur bois et de 14 eaux-fortes hors texte. Prix : 25 fr.

RUY BLAS, par Victor Hugo. Un vol. in-8° raisin illustré de 1 portrait et 15 compositions (5 en-têtes, 5 hors texte et 5 culs-de-lampe, par Adrien Moreau, gravés par Champollion. Prix : 50 fr.

Demi-reliure maroquin, coins. Prix : 6 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

SACRIFICE DE LANCELOT (le), imité de l'anglais de Lady Noël, par A. Chevalier. Un vol. in-4° orné de 36 gravures. Prix : 4 fr. 50

Percaline gaufrée, riches ornements, tranche dorée : 7 fr.

SAINTÉ BIBLE (la), traduite avec notes par M. l'abbé Glaire, seule approuvée par une commission d'examen nommée par le Souverain Pontife; nouvelle édi-

tion avec introductions, notes complémentaires et appendices par M. F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Écriture sainte à l'Institut catholique. Quatre vol. in-8° gros caractères. Prix : 26 fr.

Le même, papier teinté avec 24 gravures : 40 fr.

(Il existe plusieurs genres de reliures)

SECRET DE SIR WILLIAM (le), suite de Jacques l'Abandonné, par Marc Anfossi.

— Illustrations de P. Destez. Un vol. in-16 avec couverture en couleurs. Prix : 2 fr. 25

Relié bleu et or, tranches dorées : 3 fr. 50

(Bibliothèque de l'éducation maternelle)

SECRET DU MAGE (le), roman d'aventures par André Laurie. Un vol. in-8° illustré. Prix : 7 fr.

Reliure toile tranche dorée : 10 fr.

SCÈNES ET ÉPIQUES DE L'HISTOIRE NATIONALE, par Ch. Seignobos. Un vol. in-4° illustré de 60 grandes compositions inédites, tirées hors texte sur papier teinté. Prix : 40 fr.

Richement cartonné : 50 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

SIÈGES CÉLÈBRES (les), étude historique sur les défenses des places, par F. Azibert. Un vol. grand in-8° illustré. Prix : 5 fr.

Relié toile fers spéciaux, tranches dorées : 7 fr. 50

SIMPLES HISTOIRES SUR LES PÈRES DU DÉSERT, racontées par une grand'tante à ses petits-neveux, par Gabrielle Félix. Un vol. in-8° illustré de 35 gravures. Prix : 3 fr. 50

Relié percaline rouge, fers or, tranche dorée : 6 fr.

SIMPLETTE, la Lutte pour le devoir. Texte et dessins de F. Calmettes, 20 compositions gravées sur bois par Ruffe. Un vol. in-8° grand Jésus. Prix : 9 fr.

Reliure, fers spéciaux (12 couleurs), tranches dorées : 12 fr.

SOUVENIRS ET RÉCITS D'UN AÉROSTIER MILITAIRE À L'ARMÉE DE LA LOIRE, par Gaston Tissandier; illustré de dessins inédits par V.-A. Poirson. Un vol. in-8° grand Jésus. Prix : 9 fr.

Reliure anglaise, à biseaux, fers spéciaux, tirage en couleurs, tranche dorée : 12 fr.

STATUETTES DE TERRE CUITE DANS L'ANTIQUITÉ (les), par Pottier. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

(Bibliothèque des merveilles)

SUPPLÉMENT AUX MERVEILLES DE LA SCIENCE ou description des inventions

scientifiques depuis 1870, par Louis Figuier. Tome II et dernier. Un vol. grand in-8° de 750 pages illustré de 500 gravures. Prix : 10 fr.

Relié demi-chagrin tranches dorées : 15 fr.

TEMPS D'ÉPREUVE, épisodes de la vie d'une jeune fille, par M^{me} Jules Samson; illustrations de O. Tofani. Un vol. in-8° grand raisin illustré de 30 gravures sur bois, dont 13 hors texte, par Quessel. Prix : 7 fr.

Demi-reliure, genre crocodile, tête dorée : 10 fr.

THÉÂTRE À LA MAISON ET À LA PENSION (le), par B. Padier. Un vol. in-8° illustré. Prix : 7 fr.

Reliure toile, tranche dorée : 10 fr.

THÉÂTRE DE MUSSET (le), publié en quatre volumes avec préface de Jules Lemaitre, dessins de Ch. Delort, gravés par Boilvin. Tome I à III in-8° écu, velin de Hollande à la forme. Le volume 25 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

TOUR DU MONDE (le), nouveau journal des voyages, fondé par M. Ed. Charton; année 1890. Deux vol. in-4° ornés d'un grand nombre de gravures. Prix : 25 fr.

Relié en un volume demi-chagrin, tranches dorées. Prix : 31 fr.

TROIS ANS CHEZ LES ARGENTINS, par Romain d'Aurignac. Un vol. in-8° illustré de 100 dessins gravés par Guillaume. Prix : 15 fr.

Cartonné, fers spéciaux : 20 fr.

TROP GRANDE; roman de jeune fille, par Ernest d'Hervilly; 70 compositions de Mars. Un vol. grand in-4° raisin. Prix : 12 fr.

Reliure fers spéciaux (6 couleurs), tranches dorées : 15 fr.

UN CADET DE NORMANDIE, au XVII^e siècle, par F. du Boisgobey, avec illustrations d'Adrien Marie. Un vol. in-8° Jésus. Prix : 10 fr.

Relié toile, biseaux, fers spéciaux, tranches dorées : 13 fr.

UN DRÔLE DE BONHOMME par J. Girardin. Un vol. in-16 illustré de nombreuses gravures. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline bleue, tranches dorées : 3 fr. 50

UN EMPEREUR BYZANTIN AU DIXIÈME SIÈCLE, Nicéphore Phocas, par G. Schlumberger, membre de l'Institut; ouvrage illustré de 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures. Un vol. in-4° de 800 pages. Prix : 30 fr.

Relié plaque ou amateur : 40 fr.

UNE ÉLÈVE DE SEIZE ANS, par E. Legouvé, de l'Académie française. Un vol. in-8° illustré. Prix : 7 fr.

Reliure toile tranche dorée : 40 fr.

USINE ET LE CHATEAU (I'), par M^{me} la Vicomtesse de Pitray. Un vol. in-16 illustré. Prix : 2 fr. 25

Cartonné en percaline rouge tranches dorées : 3 fr. 50

(Bibliothèque rose illustrée)

VIE DE SAINT IGNACE DE LOYOLA, par le P. Charles Clair, S. J. Un vol. grand in-8° colombier, illustré de 470 pages renfermant 15 planches en taille-douce, hors texte eaux-fortes et héliogravures et de nombreux dessins dans le texte et hors texte. Prix : 24 fr.

Cartonné, tranches dorées, fers spéciaux : 20 fr.

Demi-reliure amateur : 27 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

VOYAGE AUTOUR DU SALON CARRÉ, par A. Gruyer, membre de l'Institut. Un vol. grand in-4° de 600 pages illustré de 40 héliogravures par Braun. Prix : 50 fr.

Relié : 65 fr.
(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

VOYAGES EN ZIGZAGS DE DEUX JEUNES FRANÇAIS EN FRANCE, illustré de 110 gravures; dessins inédits de P.-A. Poirson et de E. Gremeaux. Un vol. in-8° grand Jésus. Prix : 9 fr.

Reliure anglaise, à biseaux, fers

spéciaux, tirage en couleurs, tranche dorée : 12 fr.

VOYAGES ET AVENTURES DU CAPITAINE MARIUS COUGOMDAN, par Eugène Mouton. Un vol. in-8° Jésus illustré de 60 gravures, d'après E. Zier. Prix : 7 fr.

Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 10 fr.

YACHT (le), histoire de la navigation maritime de plaisance, par Philippe Daryl. Un vol. in-4° carré de 350 pages avec 125 illustrations de Roudier Bourgain, Brun, Montader, Vallet. Prix : 25 fr.

Riche cartonnage sous étoffes, avec impression en couleur : 30 fr.

Demi-reliure d'amateur : 32 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur Japon)

YETTE, par Th. Bentzon. Un vol. in-16 illustré. Prix : 1 fr. 50

Cartonné toile. Prix : 2 fr.

XAVIÈRE, roman inédit par Ferdinand Fabre, illustré par Boutet de Monvel de 36 planches en taille-douce, dont 28 grandes compositions hors texte, 4 entêtes et 4 culs-de-lampe. Prix : 60 fr.

Relié en demi-marquain du Levant, avec coins, tête dorée, tranches ébarbées : 80 fr.

(Il a été tiré des exemplaires sur grand papier)

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE XXV^e VOLUME

DE LA REVUE BIBLIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

COMPTES RENDUS

<i>Age de papier</i> (l'), roman social par Ch. Legrand. Un volume in-12.	33
<i>Ayonie d'une société</i> (l'), par Hamon. Un volume in-12.	33
<i>Aline de Chanterive</i> , par la Comtesse de la Rochère. Un volume in-16.	109
<i>Ame de Pierre</i> (l'), par Georges Ohnet. Un volume grand in-16.	264
<i>Amélie de Vitrolles</i> , sa vie et sa correspondance. Deux volumes in-8 ^o .	363
<i>Amiral Courbet d'après ses lettres</i> (l'), par Félix Julien. Un volume in-12.	259
<i>André Marsy</i> , par Émile Hinzelin. Un volume in-18 Jésus.	85
<i>Annie</i> , par M. Maryan. Un volume in-12.	186
<i>Annuaire de la Jeunesse</i> , par H. Vuibert. Un volume in-12.	223
<i>Apocalypse et son interprétation historique</i> (l'), par H. Chauffard. Deux volumes in-12.	21
<i>Armées allemandes sous Paris</i> (les), par J. Jogueu-Tissot. Un volume in-8 ^o .	283
<i>Assassinats maçonnique</i> (les), par Léo Taxil et Paul Verdun. Un volume in-18 Jésus.	56
<i>Astra</i> , par Carmen Sylva. Un volume in-1.	364
<i>Atlas de Géographie moderne</i> , par P. Schrader, F. Prudent, E. Antoine. Un volume in-4 ^o .	326
<i>A travers la Kabylie</i> , par François Charvériat. Un volume in-12.	47
<i>Au large</i> , par Joseph Serre. Un volume in-12.	236
<i>Autour du bon Curé</i> , par Arthur Loth. Un volume in-12.	335
<i>Aventures d'un gentilhomme poit vin</i> , par Jean Grange. Un volume in-18 Jésus.	27
<i>Avenir d'Aline</i> (L'), par Henry Gréville. Un volume in-12.	414
<i>Axel</i> , par le comte de Villiers de l'Isle-Adam. Un volume in-8 ^o .	153
<i>Bête humaine</i> (la), par Emile Zola. Un volume in-18 Jésus.	80
<i>Bienheureux Jean Gabriel Perboyre</i> (le), par Mgr Demimuid. Un volume in-12.	287
<i>Bouilleurs de cru</i> (les), par H. Gaillard. Un volume in-12.	47

<i>Bouquet d'Alzues</i> (le), par S. Blandy. Un volume in-18 Jésus.	140
<i>Candeur</i> , par André Maurel. Un volume in-16.	316
<i>Cardinal Frédéric Borromée</i> (le), par Charles Quesnel. Un volume in-8 ^o .	356
<i>Causeries littéraires</i> , par Edmond Biré. Un volume in-8 ^o .	58
<i>Causeries sur la langue française, le goût, la poésie champêtre</i> , par M ^{me} Krafft-Bucaille. Un volume in-12.	241
<i>Châtiment</i> (le). quatrième retraite de Notre Dame de Paris, par le R. P. Félix. Un volume in-12.	44
<i>Chic à cheval</i> (le). Histoire pittoresque de l'équitation, par L. Vallet. Un volume grand in-4 ^o .	331
<i>Clergé sous l'ancien régime</i> (le), par Elie Meric. Un volume in-12.	274
<i>Clergé sous la troisième République</i> (le), par Fr. Bournand. Un volume in-12.	33, 78
<i>Comme dans la vie</i> , par Albert Delpit. Un volume in-12.	86
<i>Comtesse d'Egmont</i> (la). par la Comtesse d'Armaillé née de Ségur. Un volume in-12.	143
<i>Confession d'un père</i> (la), par Victor Fournel. Un volume in-12.	101
<i>Contes pour les assassins</i> , par Maurice Beaubourg. Un volume in-16.	302
<i>Corporations de métiers</i> (les), leur histoire, leur esprit, leur avenir, par Hippolyte Blanc. Un volume in-12.	51
<i>Cousine Esther</i> , par M. Maryan. Un volume in-12.	146
<i>David d'Ecosse</i> , drame historique en cinq actes et en vers par l'abbé Ludovic Briault. Un volume in-12.	24
<i>Dans les ténèbres de l'Afrique</i> , par H.-M. Stanley. Deux volumes grand in-8 ^o .	193
<i>Dernier Amour</i> , par Georges Ohnet. Un volume in-12.	5
<i>Dernière bataille</i> (la). par Edouard Drumont. Un volume in-18 Jésus.	70
<i>Derniers rêveurs</i> (les). par Paul Perret. Un volume in-8.	363
<i>Devant l'âtre</i> , par Lucien Donel. Un volume in-12.	45
<i>Devoir social</i> (le), par Léon Lefébure. Un volume in-12.	359

1789 et 1889, par Emile Olivier, de l'Académie française. Un volume in-18 jésus, 66
Du Caucase aux Monts Alai, par Jules Leclercq Un volume in-12, 339
Échos du cœur, par M^{me} la Comtesse de Gidrol. Un volume in-8°, 318
Église et la jeunesse ouvrière (l'), par l'abbé Secretain. Un volume in-12, 51
Égypte (l'), souvenirs bibliques et chrétiens, par le P. P.-M Jullien Un volume grand in-8°, 332
Émotions dans l'état d'hypnotisme (les), et l'action à distance des substances médicamenteuses ou toxiques, par J. Luys. Un volume in-12 138
Enfants mal élevés (les), par Nicolay. Un volume in-8° 289
En Israël roman par A. Jubert Un volume in-12, 33
Épisodes littéraires, par A. de Pontmartin. Un volume in-12. 272
Esprit des autres (l) Un volume in-18 307
Études sociales, par le docteur Burgraeve Un volume in-1 291
Évangile du Sacré Cœur (l'), les mystères d'amour du cœur de Jésus, par le R. P. Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur Un volume in-12, 55
Explorations et missions dans l'Afrique équatoriale, par Florentin Lorient. Un volume in-16. 271
Exposition universelle (l'), par Henri de Parville. Un volume in-1 38
Excuseurs et expulsés, par Gustave de Fleurance. Avec une préface de M. Drumont Un volume in-12, 43
Fables, par l'abbé Joseph Dulac Un volume petit in-8°, 268
Fausse route (la), par l'auteur du péché de Madeleine Un volume in-12, 49
Fin de rêve, par Georges Duruy. Un volume in-12, 48
Fleurs d'Hiver, par Lia Cresseden. Un volume in-12. 139
Fleurs d'Hiver fruits d'hiver, par E. Legouvé. Un volume in-16, 14
Garcia Moreno, par Augustin Paul. Un volume in-16 262
Général de Sonis (le), par Mgr Baudard Un volume in 8°, 176
Girondins (les), leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort, par J. Gaudet. Un volume in-12, 14
Grands jours de l'Antiquité chrétienne (les), par A. Pellissier. Un volume in 8° jésus, 329
Guillaume II et ses soldats, par Edmond Neukomm. Un volume in-18 jésus, 94

Heures de la jeunesse chrétienne; prières de différents auteurs, lettres à mes enfants (M^{me} des Chesnes, née Desprez). Un volume in-16, 350
Histoire du général Chanzy par J. M. Villefranche Un volume in-8°, 62
Histoire d'amour par Paul Déroulède Un volume in-12, 279
Histoire de Marie - Antoinette, par Maxime de la Rocheterie Deux volumes in-8°, 74
Histoire d'un héros ou Vie de Mgr Galibert, par l'abbé Teyssieyre. Un volume in-2, 50
Histoire illustrée des pèlerinages français de la très sainte Vierge, par le R. P. Jean-Emmanuel Drochon Un volume grand in-8°. 330
Honneur d'Artiste, par Octave Feuillet Un volume in-12, 129
Illusion de Florestan (l'), par Henry Rabusson. Un volume in-12, 124
Jésus-Christ, par le R. P. Didon. Deux volumes in-8°, 321
Journal de Firmin Suc, par l'abbé Laurichesse. Un volume in-8°, 207
Journal de la campagne d'Italie, 1859 par le Comte d'Hérissou, 73
Juif selon le Talmud (le), par Aug Rohling traduit par A. Pontigny. Un volume in-1°, 33
Juif (le), voilà l'ennemi! par le docteur Martinez Un volume in-12, 33
Lettres d'Espagne, par la comtesse J. de Robersart. Un volume in-8°. 97
Lettres du duc d'Orléans, publiées par ses fils le comte de Paris et le duc de Chartres Un volume in-12, 17
Lettres inédites du R. P. H.-D Lacordaire, des Frères-Prêcheurs Un volume in-8°, 46
Liberté de conscience en France et à l'étranger (la), par G. Saunois de Chevert Un volume in-12 171
Livres de raison, registres de famille et journaux individuels limouxins et marchois, par M. Louis Guilbert. Un volume grand in-8°, 211
Louis VI le Gros, par Achille Luchaire. Un volume grand in-8°, 291
Louise de Vauvert, par le Vicomte Henri de Bornier. Un volume in-12. 218
Lutte pour le vrai (la), par F. Musany. Un volume in-16, 287
Madame Adrien Duval, épouse et mère. Un volume in-12. 42
Mademoiselle de Lavallière et Marie Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, par H. Ducloux Deux volumes in-18 jésus, 189
Mademoiselle d'Ypre, par Roger Dombre. Un volume in-12, 101

Maduré, la nouvelle mission (le), par le R. P. Auguste Jean. S. J. Un volume grand in-8°, 186
Mahomet, par M. le vicomte de Bornier. Un volume in-8°, 141
Maîtres de la Judée (les), par Mgr Gaume. Un volume in-12, 351
Maman cap taine, par Victor Fournel. Un volume in-1°, 76
Maréchal Randon (le), par A. Rastoul. Un volume in-8°, 34
Mariée à quinze ans, par Georges du Vallon. Un volume in-1°, 336
Marie Stuart, l'Œuvre puritaine, le procès, le supplice par le Baron Kervyn de Lettenhove. Deux volumes in-8°, 16
Marquis de Vérac et ses amis (le), 1768-1858, par le comte A. de Rougé. Un volume in-8°, 143
Mémoires du Duc des Cars, publiés par son neveu le duc des Cars. Deux volumes in-8°, 173
Mémoires et correspondance du Comte de Villèle. Tome V. Un volume in-8°, 257
Ménagerie pol tique (la), par Léo Taxil. Un volume in-12, 57
Mer territoriale (la), par Joseph Imbart Latour. Un volume grand in-8°, 13
Meu procès par A. Savine. Un volume in-1°, 33
Miracles et conversions, par Mgr Gaume. Un volume in-1°, 351
Mois de saint Joseph par M. Bounes. Un volume in-8°, 90
Mgr Dupanloup et la Liberté, par l'abbé Chapon. Un volume in-16, 59
Monsieur Drumont, par Léo Taxil. Un volume in-18 Jésus, 157
Montmartre autrefois et aujourd'hui, par le R. P. Em. Jonquet. Un volume in-4°, 317
Mystère du sang chez les Juifs (le). Un volume in-1°, 33
Ni Dieu, ni maître, par Georges Duruy. Un volume in-1°, 305
Normands dans les deux mondes (les), par G.-B. de Lagrèze. Un volume in-8°, 216
Notes de voyage d'un hussard. Un reid en Asie, par Jean de Pontevès de Sabran. Un volume in-16, 341
Notes et Souvenirs sur l'abbé Petit, par le chanoine Tapie. Un volume in-12, 291
Notre Cœur, par Guy de Maupassant. Un volume in-16, 280
Nouveau cours simultané d'enseignement primaire, par A. Dupaigne et E. Segond, 304.

Nouvelles Fables, par Clovis Lamarre. Un volume in-12, 20
Origines de la France contemporaine, (les), par H. Taine; le Régime moderne. Tome I. Un volume in-8°, 337
Origines paléontologiques des arbres cultivés ou utilisés par l'homme, par le marquis de Saporta. Un volume in-16, 25
Pampa (la), par Alfred Ebelot. Un volume in-8 Jésus, 113
Paris, par de Ménorval. Un volume in-18 Jésus, 61
Paris pendant la Terreur, par Edmond Biré. Un volume in-12, 126
Passions (les), par le R. P. Félix, S. J. Un volume in-12, 312
Paul Féval, par A. Delaigue. Un volume in-12, 208
Pays d'Annam (au), par Paul Antonini. Un volume in-8°, 182
Père Dam en Deveuster (le), par le R. P. Tauvel, avec une introduction par son frère le R. P. Pamphile Deveuster. Un volume in-1°, 54
Petits Lundis, notes de critique par Antonin Bunand. Un volume in-1°, 354
Philippe V et la Cour de France, par Alfred Baudrillart. Un volume in-8°, 84
Poésie castillane contemporaine (la), par Boris de Taunenberg. Un volume in-12, 168
Politique israélite (la). Un volume in-1°, 33
Portraits du XVII^e siècle, par Léon Gautier. Un volume in-12, 233
Prince de Talleyrand et la maison d'Orléans (le), par la Comtesse de Mirabeau. Un volume in-6, 251
Prince Impérial Napoléon IV (le), par le comte d'Hérisson. Un volume in-18, 333
Princesses et Grandes Dames, par Arvède Barine. Un volume in-16, 118
Prise de Cherbourg (la), par le commandant***. Un volume in-18 Jésus, 49
Racontars de wagon, par Charles Lexpert. Un volume in-1°, 41
Renaissance de la poésie anglaise (la), par Gabriel Sarrazin. Un volume in-12, 150
Rêve du Baron, par M^{me} Louise de Châtillon. Un volume in-12, 94
Rimes cléricales. Histoires et légendes, par l'abbé Ludovic Briault. Un volume in-12, 9
Roman d'un propriétaire (le), par Ch. d'Héricault. Un volume in-16, 298
Rome, ses souvenirs, ses monuments par l'abbé Bouffroid. Grand in-8° Jésus, 221

Sacerdoce éternel (le), par S. E. le cardinal Manning. Un volume in-12 235
Saints de Rome (les), par J.-T. de Belloc. Un volume in-8°. 300
Sang chrétien dans la synagogue (le), par Jab. Un volume in-12, 33
Sébastien Roch, roman de mœurs, par Octave Mirbeau, 81
Secret de Vandeuau (le), par la comtesse de la Rochère Un volume in-12. 247
Socialisme international (le), par l'abbé Winterer Un volume in-16. 348
Stanley au secours d'Emin Pacha, par A. Wauters. Un volume in-12. 79
Strass et diamants, par Léon de Tinsseau. Un volume in-16, 267
Thaïs par Anatole France. Un volume in-12. 343
Toute une jeunesse, par François Coppée. Un volume in-12, 116
Toutes les deux, par Albert Delpit. Un volume in-12. 314
Trois cœurs (les), par Édouard Rod. Un volume in-16 253
Trompe-la-mort, par J. de Laval Un volume in-18 Jésus, 28
Trop petite, par Gabriel Béal. Un volume in-18 Jésus. 303
Un cœur de femme par Paul Bourget. Un volume in-16. 311
Un cœur en peine. par Joséphin Péladan Un volume in-16 308
Un collège de jésuites aux XVII et XVIII siècles, par le P. Camille de Rochemonteix, S. J. Quatre volumes in-8°. 177
Un drame royal, par le Comte d'Hérisson. Un volume in-12, 220
Un écho de la dernière bataille de Drumont, par Aristide Chevalier. Un volume in-16. 367
Une gageure, par Victor Cherbuliez. Un volume in-12, 110

Une petite sauvage, par Marguerite Levray. Un volume in-18 Jésus. 11
Une voix de Bretagne, par Max Nicol. Un volume in-8°. 361
Vertu morale et sociale du christianisme (la), par le comte Guy de Brémont d'Ars. Un volume in-12. 167
Vicomte Armand de Melun (le), par l'abbé Baunard. Un volume in-8°, 125
Victoire du Mari, par la comtesse Antoinette de Guerre Un volume in-18 Jésus, 104
Vie d'Antonio Rosmini Serbati par William Lockhart Un volume in-8°, 215
Vie de la Révérende Mère Marie-Augustin, première supérieure générale de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph d'Aubenas, par M. l'Abbé L.-A. Benoit. Un volume in-12. 63
Vie du Bienheureux Jean-Gabriel Perbore, par un prêtre de la Mission Un volume in-8°, 96
Vie du Bienheureux Jean Fisher (la), par la R. P. Bridgett Un volume in-8°. 206
Vierge d'Assise. ou ve poétique de sainte Claire (la), par une de ses filles spirituelles. Un volume in-12, 10
Voyage en France d'un démocrate américain pendant l'année du centenaire, par William Henry Harlbert. Un volume in-18. 295
Voyages abracadabrants du gros Philéas, par la Vicomtesse de Pitray. née de Ségur. Un volume in-12, 77
Vie de saint Ignace de Loyola, par le P. Ch. Clair, S. J. Un volume in-8°. 175
Vraie Jeanne d'Arc (la), par le R. P. Ayrolles. Un volume in-4°, 175

LISTE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DES NOMS D'AUTEURS
CONTENUS DANS CE VOLUME

ANONYME, 42, 49, 94, 249, 257, 307, 363	DRUMONT,	43, 70
ANTHOINE (E.), 326	DUCLOS,	189
ANTONINI (Paul), 182	DULAC (Joseph),	268
ARMAILLE (comtesse d'), 148	DUPAIGNE (A.),	304
AYROLLES (R. Père), 175	DURUY (Georges),	48, 305
BARINE (Arvède), 118	EBELOT (Alfred),	113
BAUDRILLART (Alfred), 184	FÉLIX (R. P.),	44, 312
BAUNARD (Mgr.), 126, 176	FEUILLET (Octave),	129
BÉAL (Gabriel), 303	FLEURANCE (Gustave de),	43
BRAUBOURG Maurice), 302	FOURNEL (Victor),	76, 102
BELLOC (J - T de), 300	FRANCE (Anatole),	345
BENOÎT (abbé L.-A.), 63	GAILLARD (H.),	47
BIRÉ (Edmond), 58, 126	GAUME (Mgr),	351
BLANC (Hippolyte), 51	GAUTIER (Léon),	233
BLANDY, 140	GIDROL (comtesse de),	318
BORIS DE TAUNENBERG, 168	GRANGE (Jean),	127
BORNIER (vicomte de), 142, 218	GRÉVILLE (Henry),	114
BOUNES, 90	GUADET (J.),	14
BOURGET (Paul), 311	GUERRE (comtesse Antoinette de),	104
BOURNAND (Fr.), 33, 78	GUIBERT (Louis),	211
BRÉMONT D'ARS (comte Guy de), 161	HAMON,	33
BRIAULT (abbé Ludovic), 9, 24	HÉRICHAULT (Ch. d'),	298
BRIDGETT, 206	HÉRISON (comte d'),	73, 220, 355
BUNAND (Antonin), 354	HINZELIN (Emile),	85
BOULFROID (abbé), 221	HURLBERT (William-Henry),	295
BURGGRÆVE (docteur), 294	IMBART LATOUR (Joseph),	13
CARS (duc des), 173	JAB,	33
CHAPON (abbé), 59	JEAN (R. P. Auguste),	156
CHARTRES (duc de), 17	JOGUET TISSOT,	285
CHARVÉRIAT (François), 47	JONQUET R. P. Em.),	327
CHATILLON (Louise de), 95	JUBERT (A.),	35
CHAUFFARD (H.), 21	JULIEN (Félix),	239
CHERBULIEZ (Victor), 110	JULIEN (R. P.),	332
CHESNES (M ^{me} des), 350	KERVYN DE LETTENHOVE,	16
CHEVALIER (Aristide), 367	KIMON,	33
CLAIR (R. P. Ch.), 324	KRAFFT-DUCAILLE (M ^{me}),	241
COPPÉE (François), 116	LACORDAIRE (R. P. H. D.),	46
CRESSÉDEN (Lia), 139	LAGRÈZE (de),	216
DELAIGUE, 208	LAMARRE (Clovis),	20
DELPIT (Albert), 86, 314	LAURICHESSE (abbé),	207
DEMIMUID (Mgr), 287	LAVAL (J. de),	28
DÉROULÈDE (Paul), 279	LECLERCQ (Jules),	359
DESPORTES (H.), 33	LEFÈVRE (Léon),	359
DEVEUSTER (R. P. Pamphile), 54	LEGOUVÉ,	214
DIDON (R. P.), 321	LEGRAND (Ch.),	33
DOMBRE (Roger), 108	LEROY (Charles),	000
DONEL (Lucien), 45	LEVRAÏ (Marguerite),	11
DROCHON (R. P. Emmanuel), 330	LEXPART (Charles),	41

LOCKHART (William),	225	RASTOUL,	134
LORiot (Florentin),	271	ROBERSART (comtesse J. de),	99
LOTH (Arthur),	335	ROCHEMONTEIX (Père Camille de),	177
LUCHAIRE (Achille),	291	ROCHÈRE (comtesse de la),	109, 247
LUYS,	138	ROCHETERIE (Maxime de la),	71
MANNING (cardinal),	235	ROD (Edouard),	253
MARTINEZ (Docteur),	33	ROHLING (Aug.),	33
MARYAN,	146, 186	ROUGÉ (comte de),	143
MAUPASSANT (Guy de),	280	SAPORTA (marquis de),	25
MAUREL (André),	316	SARRAZIN (Gabriel),	150
MÉNORVAL (de),	61	SAUNOIS DE CHEVERT,	171
MÉRIC (Élie),	274	SAVINE (A.),	33
MIRABEAU (comtesse de),	251	SCHRAUDER,	326
MIRBEAU (Octave),	181	SECRETAIN (abbé),	51
MUSANY,	287	SEGOND (E.),	304
NEUKOMM (Edmond),	91	SEGOND (M.),	225
NICOL (Max),	361	SERRE (Joseph),	256
NICOLAY (Fernand),	289	STANLEY,	193
OHNET (Georges),	5, 264	SYLVA (Carmen),	364
OLIVIER (Émile),	65	TAINE (H.),	337
ORLÉANS (duc d'),	17	TAPIE (chanoine),	292
PARIS (comte de),	17	TAUVEL (R. P.),	54
PARVILLE (Henri de),	38	TAXIL (Léo),	56, 57, 157
PAUL (Augustin),	262	TEYSSEYRE (abbé),	50
PÉLADAN (Josephine),	308	TINSEAU (Leon de),	267
PELLISSIER (A.),	329	VALLET (L.),	332
PERRET (Paul),	368	VALLON (Georges du),	356
PIEDAGNEL (Alexandre),	356	VAUDON (R. P.),	55
PITRAY (vicomtesse de),	77	VERDUN (Paul),	56
PONTEVÈS DE SABRAN (Jean de),	341	VILLEFRANCHE (J.-M.),	62
PONTIGNY (A.),	35	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (comte de),	153
PONTMARTIN (A. de),	272	VIDBERT.	223
PRUDENT (F.),	326	WALTERS,	79
QUESNEL (Charles),	356	WINTERER (abbé),	350
RABUSSON (Henry),	124	ZOLA (Emile),	80

Le Gérant : F. WATTELIER

41 190